



3 3433 06641984 1



LES  
**INONDATIONS**  
EN FRANCE

DEPUIS LE VI<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

---

Paris. — Imprimé par E. TUCNOT et C<sup>e</sup>, rue Racine, 26.

---



LES  
**INONDATIONS**  
963 **EN FRANCE**

DEPUIS LE VI<sup>e</sup> SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

---

**RECHERCHES ET DOCUMENTS**

CONTENANT

les Relations contemporaines,  
les Actes administratifs, les Pièces officielles, etc., de toutes les époques ;  
avec détails historiques sur les quais, ponts,  
dignes, chaussées, levées, etc. ;  
suivis de TABLEAUX SYNOPTIQUES par bassin,  
de l'hydrographie générale de la France ;  
et d'un INDEX BIBLIOGRAPHIQUE des ouvrages anciens  
et modernes traitant de la matière,

PUBLIÉS, ANNOTÉS ET MIS EN ORDRE POUR SERVIR AUX ÉTUDES HISTORIQUES,  
STATISTIQUES, SCIENTIFIQUES ET TOPOGRAPHIQUES DES INONDATIONS,

PAR

**M. MAURICE CHAMPION.**

Ouvrage qui a obtenu des mentions très-honorables à l'Institut  
(Académie des Inscriptions et Belles-lettres et Académie des Sciences).

---

**TOME CINQUIÈME.**

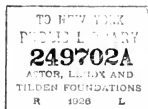
---

**PARIS**

**DUNOD, ÉDITEUR,**

Précédemment Carilian-Gœury et V<sup>o</sup> Dalmont,  
LIBRAIRE DES CORPS IMPÉRIAUX DES PONTS ET CHAUSSÉES ET DES MINES,  
Quai des Augustins, n<sup>o</sup> 49.

**1865**



Au commencement de nos deuxième et troisième volumes, nous avons cru devoir faire connaître les marques de bienveillant intérêt et les sympathiques encouragements dont le présent ouvrage avait été l'objet de la part de l'administration publique, de l'Institut et de la presse. Depuis cette époque, d'autres témoignages non moins flatteurs sont venus se joindre à ceux que nous avons publiés, et on nous permettra de les consigner également ici, à titre de preuve complémentaire de l'importance du grand travail auquel nous nous sommes consacré exclusivement depuis 1836.

L'accueil favorable que l'Empereur a daigné faire à notre ouvrage a été pour nous une bien douce récompense. Nous conserverons la lettre suivante comme la plus précieuse compensation à nos peines.

Palais des Tuileries, le 9 octobre 1862.

Monsieur, vos sérieuses études sur les inondations sont acceptées par l'Empereur, vous le savez, avec l'intérêt qu'inspirent à Sa Majesté les travaux de cette nature, dont Elle a daigné s'occuper personnellement. Elle a donc fait le meilleur accueil au quatrième volume de votre ouvrage, lequel figurera dans sa bibliothèque à la suite des précédents, et Elle me charge d'avoir l'honneur de vous remercier de nouveau.

*Pour le Secrétaire de l'Empereur, Chef du cabinet et par autorisation,*

*Le Sous-Chef,*

*Signé SACALEY.*

Son Excellence M. Rouher a bien voulu nous continuer, en qualité de Ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sa haute protection, et c'est grâce au généreux concours de cet éminent homme d'État que nous avons pu mener à bonne fin une œuvre aussi considérable. A lui donc tous nos sentiments de vive reconnaissance, que nous sommes heureux de pouvoir lui exprimer publiquement.

**Voici les lettres ministérielles faisant suite à celles que nous avons données précédemment.**

Paris, le 18 septembre 1861.

Monsieur, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. J'apprécie les efforts que vous faites pour que votre ouvrage historique sur les inondations réponde aussi complètement que possible à l'intérêt que présente la question.

Je vous accorde volontiers une nouvelle indemnité de 500 fr. pour vous aider dans les frais que vous occasionneront les recherches que nécessite la rédaction du quatrième volume.

*Le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics,*

*Signé E. ROUHER.*

Paris, le 31 juillet 1862.

Monsieur, vous m'avez adressé le quatrième volume de votre histoire des inondations en France; vous faites connaître que l'abondance des matières n'a pas permis d'y faire entrer le bassin du Rhin ni les bassins secondaires. Ces bassins nécessitent la publication d'un cinquième volume qui comprendra, en outre, les tableaux synoptiques de l'hydrographie de la France, plus trois tables distinctes : chronologique, géographique et alphabétique.

Je reconnais, Monsieur, que le travail que vous publiez présente un intérêt sérieux pour le service des ponts-et-chaussées, et je pense que les tables que comprendra le dernier volume seront d'une utilité réelle.

Je consens très-volontiers, Monsieur, à continuer pour ce volume la souscription qui vous a été accordée, et j'ai décidé qu'une nouvelle indemnité de 1000 francs vous serait allouée comme témoignage de ma satisfaction.

*Pour le Ministre et par autorisation,*

*Le Directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer,*

*Signé FRANQUEVILLE.*

Une souscription nous a été accordée au ministère de l'intérieur, et voici en quels termes cette faveur nous était annoncée.

Paris, le 16 mars 1860.

Monsieur, vous avez adressé à mon administration, dans le courant de l'année dernière, le premier volume de votre ouvrage intitulé : *Les Inondations en France depuis le VI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*; vous avez bien voulu m'en offrir le second volume.

En vous remerciant de cette attention, je me plais à vous exprimer l'intérêt avec lequel j'ai pris connaissance de votre savant et consciencieux travail. Le résultat de vos propres recherches et les documents nombreux que vous avez réunis sur les mesures opposées au fléau des inondations, ne peuvent qu'être mis à profit. J'ai donné l'ordre de prendre plusieurs exemplaires de cet ouvrage pour l'usage des bureaux, et je le signalerai à l'attention des fonctionnaires par la voie du bulletin officiel du ministère.

*Le Ministre de l'Intérieur,*

*Pour le Ministre et par autorisation,*

*Le Conseiller d'État, Secrétaire général,*

*Signe CORNUAU.*

Enfin, sur l'avis favorable du Comité consultatif des souscriptions scientifiques et littéraires, Son Excellence M. le Ministre d'État, par arrêté du 29 novembre 1862, a honoré notre ouvrage d'une souscription de vingt exemplaires.

Cette même année, l'Institut lui a décerné de nouvelles distinctions.

M. Alfred Maury, dans son rapport à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, au nom de la Commission des antiquités de la France, lu dans la séance publique annuelle du 4<sup>e</sup> août 1862, disait :

Si un ouvrage important et étendu, l'*Histoire des grandes inondations en France*, de M. Maurice Champion, dont la première partie a obtenu une mention très-honorable dans un précédent concours, et dont la continuation a aussi des droits à nos éloges, ne vous est point proposé pour une récompense, c'est que la Commission a cru nécessaire d'attendre l'achèvement de l'œuvre, afin de rendre à son égard un jugement complètement éclairé.

Dans le rapport fait à l'Académie des sciences sur le concours du prix de Statistique, lu dans la séance publique annuelle du 29 décembre 1862, M. Bienaymé, le savant rapporteur, s'exprimait en ces termes :

La Commission accorde une MENTION HONORABLE à M. Champion, pour les profondes études contenues dans les quatre volumes publiés de son ouvrage sur les *Inondations en France*. L'auteur a rassemblé tous les documents relatifs aux inondations de tous les bassins principaux de la France, les relations contemporaines, les actes officiels, en un mot tout ce qu'il était possible de découvrir dans les archives publiques et même dans les collections particulières sur ce terrible fléau. Son ouvrage a obtenu une mention très-honorable dans le concours annuel que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ouvre aux recherches sur les antiquités des diverses parties de la France. C'était

là, en effet, que ce grand travail devait trouver sa véritable appréciation, car il s'agit d'une histoire détaillée des inondations et des moyens employés pour les combattre. Le côté statistique proprement dit de la question n'y est pas traité spécialement. On y rencontre, il est vrai, quelques tableaux curieux des hauteurs des rivières qui appartiendraient à une statistique complète. Mais ces tableaux sont rares, et les résultats sont dus à d'autres auteurs. Sans nul doute, on pourra extraire de l'ouvrage bien des renseignements statistiques, mais ce serait un nouveau travail pour lequel probablement il faudrait recourir de nouveau aux pièces originales. C'est ce qu'on ferait maintenant avec facilité, car l'auteur a non-seulement cité ses sources, mais il en a dressé un Index bibliographique très-étendu. Néanmoins, ce ne sont point là les motifs qui ont déterminé votre Commission. Ce qu'elle a considéré, c'est qu'il serait tout à fait impossible d'entreprendre de bonnes recherches statistiques sur les inondations sans construire au préalable cette vaste histoire locale avec la même exactitude et les mêmes soins que M. Champion y a consacrés. Ses importants volumes serviront de bases aux recherches, et donneront en même temps l'explication des résultats. Il en ressort un fait général qui doit trouver ici sa place : c'est que la grandeur des inondations paraît avoir été la même à toutes les dates de notre histoire, à l'époque où les anciennes forêts couvraient le sol, comme à celles où l'on s'est plaint du déboisement. Aussi M. Champion ne paraît-il attribuer aucune importance à ce changement de la superficie. Il a eu raison de faire ressortir cette conséquence de ses recherches : le reboisement des montagnes, opération si utile par elle-même, n'a pas besoin d'être appuyée sur une opinion encore contestée.

Nous nous dispenserons de rapporter les nombreux articles que la presse a consacrés à notre travail, au fur et à mesure de l'apparition de



chaque volume; ils se résument tous dans une appréciation favorable et des éloges qui n'ajouteraient rien au but que nous nous sommes proposé en publiant les pièces ci-dessus, celui de montrer d'une manière précise la portée sérieuse et utile de notre travail.

Maintenant notre tâche est terminée; c'est à la science qu'il appartient de tirer de la vaste enquête historique que nous lui offrons, les conclusions les plus propres à conjurer le fléau des inondations en France. Puisse, dans cette question toujours vivace, l'étude du passé être mise à profit pour l'avenir.

---

PREMIÈRE PARTIE.

# HISTORIQUE DES INONDATIONS.

## PREMIÈRE PARTIE.

# HISTORIQUE DES INONDATIONS.

## BASSIN DU RHIN.

### CHAPITRE XXIX.

#### INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS.

Première mention des débordements du Rhin au IX<sup>e</sup> siècle. — Témoignage d'Eginhard. — Inondations de ce fleuve en 815 et 821. — Grandes pluies et débordements en 863, 886, 889 et 896. — Crues du Rhin, en 991 et 1012. — Inondation en Alsace et à Strasbourg, en 1193. — Crues de la Moselle, à Metz, en 1224, — du Rhin, en 1268, — du Rhin et de l'Il, en 1270, — du Rhin, en 1275. — Extraits des *Annales de Colmar* sur l'intempérie des saisons et le débordement des eaux à la fin du XIII<sup>e</sup> et au commencement du XIV<sup>e</sup> siècles. — Submersion de la vallée du Ballon et de Guebwiller, en 1304. — Le déboisement considéré comme la cause des inondations en Alsace dès le XV<sup>e</sup> siècle. — Grandes inondations en Lorraine, en 1314. — Famine et peste qui en résultent. — Crues de la Moselle et de la Seille, en 1333. — Inondations du Rhin, en 1343, — de la Moselle et de la Seille, en 1364, — de la Moselle, en 1373. — Crues du Rhin, à trois reprises différentes, en 1374. — Submersion de Strasbourg, en 1378. — Débordements du Rhin en 1385, — en 1390. — Englobissement de l'ancienne ville de Rhinan. — Destruction du village de Tiernheim, en 1394. — Crues de la Moselle, à Metz, en 1399, — en 1407, — du Rhin, en 1404. — Inondation en Alsace, en 1415. — Débordement de la Moselle et du Rhin, en 1421. — Ravages des eaux, à Strasbourg, en 1422, — en Alsace, en 1424. — Extraits des *Chroniques de Metz* sur les débordements de la Moselle de 1426 à 1453. — Inondations à Strasbourg, en 1453, — à Metz, en 1458, 1466, 1467, 1469. — Crues de l'Il, à Mulhouse et Ensisheim, en 1470, — de l'Il et de la Bruche, à Strasbourg, en 1480. — Déluge du Rhin. — Dommages causés par les eaux en Alsace et en Lorraine. — Crues de la Moselle en 1481, 1483, 1484, 1488. — Inondation du Rhin, en 1489. — Débâcle sur la Moselle, en 1490. — Grande crue en 1491. — Inondation du Rhin, en 1496. — Débâcle à Metz, en 1497. — Intempéries et inondations dans le pays Messin de 1500 à 1523. — Récit circonstancié sur un débordement extraordinaire de la Moselle. — Inondations en Alsace en 1524, 1526, 1529, 1535. — Grandes crues du Rhin, en 1553, 1556 et 1566. — Ravages des eaux en Alsace et à Strasbourg, en 1569, 1570, 1574, 1580, 1584, 158 et 1588. — Débordement de la Moselle, en 1595. — Submersion de Remiremont et d'Épinal.

Par rapport à l'immensité superficielle du bassin du Rhin et à la longueur du cours de ce fleuve, la partie de

ce formidable cours d'eau qui arrose le territoire français n'a qu'un bien faible développement. Sur 105 myriamètres dont se compose son étendue totale, la France ne compte, et sur la rive gauche seulement, que 200 kilomètres environ lui appartenant, entre Huningue et Lauterbourg, les deux points extrêmes de notre possession. Le Rhin présente néanmoins, au point de vue des inondations, par lui-même comme par ses affluents français, une importance non moins considérable que celle des grands fleuves de l'intérieur.

Bien que la petite portion du Rhin dont nous parlons ne soit française que depuis la réunion de l'Alsace à la monarchie de Louis XIV, c'est-à-dire depuis un peu plus de deux siècles<sup>1</sup>, le fleuve entier avait jadis fait partie de l'empire de Charlemagne. Napoléon l'avait reconquis et réuni à ses États. Sans revendiquer ces titres, il est permis de les considérer, historiquement parlant, comme un lien rattachant le Rhin à nos propres annales. Toutefois, nous nous occuperons plus particulièrement ici des faits relatifs à notre pays et se rapportant au cours du fleuve et de ses affluents en France. Nos recherches ne pourraient s'étendre au delà sans dépasser les limites du cadre que nous nous sommes tracé.

La première mention des débordements du Rhin<sup>2</sup> consi-

---

<sup>1</sup> Par le traité de Westphalie, signé en 1648, l'Alsace, moins l'Évêché de Strasbourg, fut cédée à la France. En 1673, Louis XIV prit possession de l'Évêché, et en 1681, de la ville de Strasbourg, laquelle lui fut définitivement acquise par la paix de Ryswich, en 1697.

<sup>2</sup> Cependant la *Chronique d'Herman-le-Court* (Collection des *Historiens de France*, t. III, p. 324 et 325), qui se rapporte aux contrées qu'arrose le Rhin, signale en ces termes des inondations aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles. Elle dit : 590. *Immensa pluviarum inundatis et illuvies facta, ingensque mortalitas subsecuta est.* — 607. *Fames et pestilentia et inundatio aquarum immensa acciderunt.*

gnée dans l'histoire, remonte seulement au IX<sup>e</sup> siècle. Sous la date de l'an 815, Eginhard dit <sup>1</sup> : « Le fleuve du Rhin, grossi par les eaux des Alpes, se déborda d'une manière extraordinaire. » Mais, à cette brève constatation, le même chroniqueur ajoute, quelques années après, des détails intéressants sur le fâcheux état atmosphérique dont fut alors affligé la partie nord de l'Empire. Ces détails, tout en embrassant d'autres bassins, s'appliquent évidemment à celui du Rhin tout entier, et nous rapportons les propres termes d'Eginhard <sup>2</sup> : « Cette année encore (821)<sup>3</sup>, la continuité des pluies empêcha dans plusieurs endroits les semailles d'automne. A ces pluies succéda un hiver si long et si âpre <sup>4</sup>, que non-seulement les petits ruisseaux et les rivières peu considérables, mais encore les plus célèbres fleuves, tels que le Rhin, le Danube, l'Elbe, la Seine et tous ceux qui vont à travers la Gaule et la Germanie se décharger dans l'Océan, se couvrirent d'une glace tellement solide que pendant plus de trente jours, ils portèrent les chariots de transport d'une rive à l'autre, comme si des ponts les eussent réunies; ensuite la fonte de cette

<sup>1</sup> *Annales*.—Collect. Guizot, t. III, p. 76.

<sup>2</sup> *Idem*, t. III, p. 92.

<sup>3</sup> Nous avons rapporté précédemment (t. II, p. 5) un autre passage d'Eginhard, relatif aux pluies et aux débordements des eaux, sans indication de rivière, durant l'année précédente, 820. Il n'est pas douteux que le Rhin n'ait eu sa part dans ces inondations.

<sup>4</sup> Les observations d'Ammien-Marcellin, qui écrivait, comme on sait, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, nous montrent le climat du nord de la Gaule comme excessivement rigoureux : « *Aeris urente*, dit-il (*Rer. gest.*, lib. 17, c. 4), *savitia laboratur æquinoxio quippe autumnali exacto, per eos tractus superfusa nives opplevit, montes simul et compos.* » Il parle des neiges qui obstruaient les chemins au printemps et des pluies constantes de cette saison (lib. 44, c. 40, et lib. 46, c. 8). — V<sup>e</sup> Fuster, *Des changements dans le climat de la France*, Paris, 1845, in-8.

glace ne causa pas de médiocres dommages aux métairies bâties sur les bords du Rhin. »

En 868, disent les *Annales de Fulde*<sup>1</sup> : « Les sources et les fleuves, enflés par les trop grandes pluies, débordèrent et firent éprouver de grands dommages aux moissons et aux habitations en divers lieux. Ce fléau fut suivi d'une peste qui enleva un grand nombre d'hommes dans toute la Germanie et la Gaule. »

Sous la date de 886, on lit dans les mêmes annales<sup>2</sup> : « En mai, juin et juillet, il tomba tant de pluie jour et nuit sans interruption, qu'aucun homme vivant ne se souvenait avoir vu un pareil déluge. De là vint qu'en divers lieux, les fleuves ayant grossi ravagèrent les récoltes, et le Rhin sortant de son lit sur tout son parcours, depuis sa source jusqu'à son embouchure, emporta les blés, le lin et les foins des champs riverains... Dans les Alpes, telle fut la violence des eaux et des blocs de pierres arrachés, que les sinuosités et les traces des routes avaient complètement disparu sur les flancs arrondis des montagnes. »

En 889, des inondations et des tempêtes extraordinaires;

<sup>1</sup> *Fontes quoque et flumina propter nimiam imbrium inundationem crescendo intumuerunt, et per diversa loca in frugibus et edificiis damnum fecere non modicum. Hanc plagam fames etiam magna cum ingenti pernicie humani generis per totam Germaniam et Galliam secuta est.* (Collection des Historiens de France, t. VII, p. 473 E).

<sup>2</sup> *Mense verò maio, junio atque julio tanta vis imbrium diu nocturne sine intermissione calitus lapsa est, ut nullus vii presentis tantam aquarum abundantiam se vidisse fateatur. Unde flumina in diversis locis intumescencia, frugibus variis extitere pernoxia. Nam Rhenus alveum suum egressus, cuncta loca sibi contigua ab ortu suo usque ad introitum maris omnibus frugibus et lino et feno evacuavit. (Idem, t. VIII, p. 46, B). — Tempore autumnii plus solitum inundationes aquarum excreverunt inestimatis... Inter Alpes verò talis rapacitas aquarum et collisio lapidum fuit, ut flexuras est vestigia viarum per divexa montis latera nullomodo prospici potuerint. (Idem, p. 50 C.)*

accompagnées de la peste et de la famine, rendirent cette année très-calamiteuse <sup>1</sup>.

En 896, « la trop grande intempérie de l'air et des pluies excessives ayant amené des inondations extraordinaires, toute la population fut contrainte de se retirer sur les sommets abruptes des montagnes <sup>2</sup>. »

L'année 991 fut marquée par un débordement du Rhin qui, « avec la violence de ses ondes, suivant Belleforest <sup>3</sup>, vomit des flammes de feu si dévorantes qu'il gasta et brusla les villages et bourgades voisines de ses rivages. »

En 1012, il y eut des pluies diluviales; les eaux occasionnèrent d'immenses ravages. « Les pluies excessives, dit une chronique <sup>4</sup>, causèrent de grands dommages. Le Rhin ayant débordé et ses eaux demeurant stagnantes, il périt une telle multitude d'hommes et d'animaux, tant d'habitations et de forêts furent détruites par l'inondation, que tous ceux qui demeureraient dans ce pays assuraient que rien de pareil n'était arrivé de leur temps et du temps de leurs ancêtres: »

En 1198, il y eut une grande inondation en Alsace, dont Strasbourg ressentit les effets <sup>5</sup>. — En 1224, la Moselle

<sup>1</sup> *Calamitosus iste annus morbis ac pestilentia, aquarum inundationibus, insolitis tempestatibus turbinibus et grandinibus multis, fame, peste...* (*Chronic. Herman. Contracti*. — Collect. des *Histor. de France*, t. VIII, p. 248 A.)

<sup>2</sup> *Ignitur propter nimium intempestatem aeris, et immoderatam effusionem imbrium, et ultra modum inundationibus aquarum, omnis exercitus per diversa montium cacumina impedita sunt.* (*Annal. Fuldens.* — Collect. des *Hist. de France*, t. VIII, p. 56 D.)

<sup>3</sup> *Histoires prodigieuses*, Paris, 1597, in-16, t. III, ch. 45, p. 323.

<sup>4</sup> *Inundantes pluviae multum.... Inundante et stagnante Rheno ita ineffabilis populis et pecoris, adificiorum quoque et silvarum tali impetu erutarum multitudo periit, quod omnes harum habitatores partium sua vel antecessorum memoria id nunquam accidisse firmabant.* (*Chronic. Ditmari, Episcop. Mersburgensis.* — *Histor. de France*, t. X, p. 130 D.)

<sup>5</sup> *Irenicus, German. Exeges*, 1518, in-fol., lib. III, p. 369.

éprouva une crue subite si considérable que le débordement des eaux dura huit jours à Metz : c'est à cet événement qu'on reporte la fondation de l'affranchissement de cette cité <sup>1</sup>. — En 1268, la crue du Rhin fut telle qu'elle détruisit tous les ponts <sup>2</sup>. — En 1270, « le Rhin fut grand à la fête de Saint-Jacques, disent les *Annales de Colmar* ; l'ill fut grande pendant la moisson aux environs de Herckheim, ce qui, dans l'opinion des paysans, présage une stérilité. » — D'après une ancienne chronique de Strasbourg <sup>3</sup>, le Rhin s'éleva subitement, en 1275, et emporta deux palées du pont de Kehl ou Kail, comme on appelait alors cette ville ; plusieurs personnes furent victimes de cette crue. Cette inondation est sans doute la même que celle qui est rapportée dans les *Annales de Colmar*, sous la date de 1274, où on lit ce passage : « Le 6 des calendes de juillet (26 juin) grande pluie. Le Rhin s'éleva à une hauteur où on ne l'avait jamais vu jusque-là. La pluie ne cessa qu'à la Saint-Jacques (25 juillet). L'eau détruisit tous les ponts. <sup>4</sup> »

Les mêmes annales nous fournissent encore, pour la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le commencement du XIV<sup>e</sup>, quelques renseignements relatifs à l'intempérie des saisons et au débordement des eaux. En voici la transcription textuelle : — « 1276. Hiver dur et long. La neige tomba dans les

<sup>1</sup> Bégin, *Notice sur la crue des eaux de la Moselle à diverses époques, dans l'Annuaire historique et statistique du départ. de la Moselle*, ann. 1832.

<sup>2</sup> *Renuis crevit usque adeo quod omnes pontes destruxit.* (*Ann. Colmar. predicatorum.*) — Ces *Annales* ont été publiées et traduites en français par MM. Ch. Gérard, avocat à la cour impériale de Colmar, et J. Liblin, directeur de la Revue d'Alsace, d'après le MS. de la bibliothèque de Stuttgart, Colmar, 1854, in-8. Elles sont un des plus curieux documents du moyen âge; les observations météorologiques y tiennent une grande place.

<sup>3</sup> Goldmeyer, *Strassburgische Chronik*, Strasbourg, 1636, in-4, p. 53.

<sup>4</sup> *Julii magna pluvia. Renuis tàm tantus quantus unquam ante hac, nisi dùm festo Jacobi plueret cessabat. Anno omnes pontes destruebant.*



montagnes d'Alsace à la Saint-Nicolas, et dans la plaine, la veille de la Nativité. Elle persista jusqu'à la fête de Saint-Lucien (8 janvier) <sup>1</sup>. A Rheinfeld, le Rhin se couvrit entièrement de glaces et chacun pouvait le traverser. Le froid cessa à la fête de Saint-Hilaire (14 janvier). — 1277. On vint en bateau par les champs depuis Ostheim jusqu'à Colmar. Dans les montagnes de la vallée de Wehr, les habitants visitaient processionnellement les églises, à cause des neiges, le jour de l'annonciation de la Vierge (25 mars). — 1280. Les plus vieux paysans disaient que depuis cinquante ans l'on n'avait vu d'aussi fortes eaux. — 1281. La rivière qui traverse la ville de Soultz <sup>2</sup> causa un grand dommage, surtout par le gravier qu'elle fixa sur les terres. A Guebwiller, l'action des eaux entraîna la chute d'une portion de montagne; dans les montagnes de l'Alsace, les torrents firent de grands ravages dans les vignes et les champs. — 1282. Pendant l'octave de l'Épiphanie (1<sup>re</sup> au 8 janvier), il tomba tant de neige que personne ne se souvenait de l'avoir vue aussi épaisse, en Alsace, depuis trente ans. — 1286. Les glaces charriées par le Rhin dévastèrent plusieurs villages. — 1288. La neige causa beaucoup de désastres dans les Alpes. Vers les calendes de mars, le

---

<sup>1</sup> Nous avons laissé subsister les dates, bien qu'elles ne concordent pas avec notre calendrier actuel, dont l'usage, en France, ne remonte qu'à 1567. Jusque-là le commencement de l'année avait beaucoup varié (V<sup>e</sup> notre tome I<sup>er</sup>, page 30).

<sup>2</sup> La Lauch, affluent de l'Ill à Colmar. — L'abbé Grandidier a écrit une *Notice historique sur l'état ancien de Soultz*, imprimée en 1817. Dans la liste des ouvrages de ce savant érudit, insérée dans son *Histoire de la vallée de Lièvre, Sainte-Marie-aux-Mines*, 1810, in-8 (ouvrage posthume comme la notice que nous venons de citer), on trouve l'indication d'un travail de Grandidier, sous ce titre : *Tableau des anciennes inondations du Rhin à Strasbourg et en Alsace, depuis 1198 jusqu'à nos jours*. 1779. Malgré les plus persévérantes recherches, il nous a été impossible de découvrir cet opuscule que nous signalons à l'attention des bibliophiles.

froid fut si intense, que la glace interrompit le cours du Rhin au-dessous de Bâle et que le vin des églises gelaît dans les burettes et les calices. — 1289. Vers l'Épiphanie, l'Ill inondait Herckheim et d'autres villages voisins de ce dernier. — 1290. Le Rhin déborda quatre fois avant la Nativité du Seigneur. — 1292. L'hiver fut doux jusqu'à la Purification (2 février); ensuite il survint un tel froid qu'à Brisach, le Rhin était gelé des deux côtés du pont et que les chevaux et les voitures le traversaient sur la glace. — 1294. Le 17 des calendes de février (16 janvier); il survint un froid tellement vif, que beaucoup de vignes périrent. Dans les environs de Bâle, il y eut un vent violent, des éclairs, du tonnerre et de grandes pluies. — 1295. Le Rhin, qui depuis longtemps avait séparé la ville de Brisach<sup>1</sup> de la terre d'Alsace, jeta cette année une partie de son cours de l'autre côté de la montagne<sup>2</sup>. Le débordement d'une certaine rivière, aux

---

<sup>1</sup> Cette ville, aujourd'hui Vieux-Brisach, dans le Grand-Duché de Bade, sur la rive droite du Rhin, se trouvait, avant 1295, sur la rive gauche. Le P. Laguille, *Hist. de la province d'Alsace* (Strasb., 1727, in-fol.) parle en ces termes de l'ancienne situation topographique de cette ville (t. I, p. 121). « Rhénanus reconnaît que le Rhin a certainement changé de lit, et qu'autrefois il laissait Brisach dans les Gaules. *Liquet alveum Rheni hic mutatum, qui ab altera parte quondam prætercurreret oppidum quum adhuc in Gallica ripa staret.* (Rhenan., *Rer. germ.* lib. III, p. 453.) On n'a pas de peine à le croire dès qu'on sait que le Rhin est un fleuve inquiet qui se plait à changer de cours, usurpant d'un côté ce qu'il abandonne de l'autre. Le pays qu'il avoisine est sans cesse exposé à ses ravages; il a même plus d'une fois englouti des villages et des villes. On ne peut deviner précisément en quel temps le Rhin laissait Brisach à gauche. Luitprand (*de Reb. Imper. et Reg.* lib. 4, c. 44), en 950, le place encore en Alsace, ainsi que Sieghert (*Chronic. ad ann.* 943). Conrad de Lichtenau (*Abbas Ursperg.*) qui vivait plus de 200 ans après, nous montre encore Brisach en Alsace. Guillelmus (*Habsburg.* lib. II, c. 5) dit que de son temps (1605) on voyait, à n'en pouvoir douter, les vestiges de l'ancien cours du Rhin, qui passait à la droite de Brisach. » — On peut consulter sur cette question une savante dissertation de M. Coste, intitulée *le Vieux Brisach*, dans la *Revue d'Alsace*, ann. 1853.

<sup>2</sup> Telle est la traduction exacte de ce passage ainsi conçu : *Rhenus qui longo*

environs de Rhinfelden <sup>1</sup>, qui est situé sur le Rhin, inonda le monastère des religieuses d'Olsperg. Il détruisit leur moulin et entraîna par sa violence les pierres et les bois dans le Rhin. Il y avait, à la distance de 3 milles de Bâle, un village nommé Onoltschwiller <sup>2</sup>, situé dans une vallée où ne coulait qu'un petit cours d'eau. Une partie de la montagne s'écroula dans la vallée et obstrua le passage aux eaux qui s'élevèrent peu à peu au point qu'elles cachèrent aux yeux des hommes la partie supérieure de l'église. — 1302. La veille de Saint-Oswald, roi, c'est-à-dire le jour de la fête de Saint-Dominique (4 août), le Rhin déborda. Il endommagea les ponts, détruisit celui de Brisach <sup>3</sup>; ses eaux entourèrent de toutes parts la montagne d'Auckheim, remplirent le couvent des sœurs de l'ordre de Clteaux, dévastèrent la récolte des blés, et causèrent un immense dommage aux pauvres du Brisgau. A Strasbourg, elles envahirent beaucoup de caves et un bourgeois de cette ville prit un grand brochet dans la sienne <sup>4</sup>. A Bâle, les écuries des chevaux

*tempore oppidum Brisacum ab Alsatia dividerat isto anno pro parte ad latus montis se aliud transferebat.* Il y a ici sans doute une altération de texte, car il est avéré que ce changement du cours du fleuve sépara Brisach de l'Alsace, ce qui est confirmé par une citation que nous rapportons plus loin. (page 13, note 3.)

<sup>1</sup> En Suisse, dans le canton de Bâle, au-dessus de cette ville, sur la rive gauche du Rhin.

<sup>2</sup> Village détruit dans le décanat de Sisgau, actuellement Oberdorff.

<sup>3</sup> Ce pont avait 166½ pieds de long et 40½ de large; on avait eu de la peine à trouver les bois convenables pour le couvrir. *Ann. Colmar, ad ann. 1285.*

<sup>4</sup> Dans les temps passés, le cours du Rhin était, sans aucun doute, plus rapproché des murs de Strasbourg. M. Baquet (*l'Alsace ancienne et moderne*, 2<sup>e</sup> édit., Strasbourg, 1851, in-8, p. 295) dit à ce sujet : « Des restes de vieux lits et d'anciennes trous de gravier du Rhin, le nom d'un des quartiers de Strasbourg appelé Rhineckel (coin du Rhin), toutes ces circonstances sont une preuve certaine de l'ancienne proximité du fleuve. »

furent inondées, et ces animaux avaient de l'eau jusqu'à la croupe. Les gens de Neubourg allaient en bateau à Fribourg, ce qui était inouï jusqu'alors. Vers la Saint-Thomas (21 décembre), le froid fut violent et fit bien souffrir les pauvres gens. Il dura jusqu'après l'Épiphanie (6 janvier). La rigueur du froid fit fendre la terre et gela le vin consacré dans les calices. A Brisach, le Rhin était gelé. Il y eut cette année (1303) débordement des rivières; le Rhin atteignit une élévation que personne ne se rappelait encore avoir vue. Mais pendant l'hiver, il fut si bas, que personne non plus ne se souvenait de l'avoir vu aussi faible <sup>1</sup>. »

La chronique de Guebwiller rapporte qu'en 1304 « il éclata sur la vallée du Ballon <sup>2</sup>, derrière Murbach, un ouragan si effroyable qu'en peu de moments toute la contrée fut submergée. Plusieurs maisons furent entraînées par les eaux; une partie des murs d'enceinte de Guebwiller <sup>3</sup> croula, et le torrent allant toujours grossissant, entraîna tout ce qu'il rencontra sur son passage <sup>4</sup>. »

Ces témoignages du passé, malgré leur laconisme, sont utiles à recueillir; ils prouvent d'une manière irréfutable, combien, à cette époque, les riverains du Rhin avaient à souffrir des crues du fleuve et de la rigueur des hivers.

<sup>1</sup> Si les eaux du Rhin ont souvent éprouvé des exhaussements formidables, elles ont aussi souvent présenté des abaissements extraordinaires. Un savant allemand, M. Wittmann, a publié récemment : *Chronik der niedrigsten Wasserstand der Rheins*, etc. Mayence, 1859. Ce travail est rempli de faits intéressants sur le régime du fleuve, au point de vue spécial de ses basses eaux.

<sup>2</sup> Les montagnes de l'Alsace ayant presque toutes la forme paraboloidale, on les désigne, dans le pays, sous le nom de *Belchen* (ballon). Le ballon de Guebwiller ou de Soultz est le plus élevé; sa hauteur dépasse 1.400 mètres au-dessus du niveau de la mer.

<sup>3</sup> Petite ville située sur la Lauch, à 5 lieues de Colmar.

<sup>4</sup> Merklen, *Histoire d'Ensisheim*, Colmar, 1810, 2 vol. in-8, t. I, p. 350.

Les moines qui ont mis en écrit, au jour le jour, les notes que nous venons de rapporter, se contentaient de consigner les faits, mais cette simple constatation n'a-t-elle pas à elle seule une valeur suffisante pour nous initier dans la connaissance de l'état physique des contrées rhénanes au moyen âge<sup>1</sup>. Cet état présentait, comme on voit, quant au régime des eaux, des conséquences d'un caractère beaucoup plus désastreux et plus persistant que dans les temps modernes. Une description de l'Alsace au XIII<sup>e</sup> siècle, dont la date est incertaine<sup>2</sup>, mais qui semble remonter à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, nous montre que, loin de s'améliorer, la situation de ce pays était devenue au contraire plus fâcheuse. En effet, l'auteur anonyme de cette description s'exprime en termes explicites à cet égard : « Les torrents et les rivières, dit-il, étaient moins forts qu'aujourd'hui, parce que les racines des arbres retenaient pendant un certain temps dans les montagnes les eaux des pluies et des neiges<sup>3</sup>. » Cette idée d'attribuer au déboisement le gonflement des cours d'eau, que nous avons

<sup>1</sup> M. Henri Lepage, archiviste à Nancy, a inséré dans l'*Annuaire du département de la Meurthe*, ann. 1854, une monographie sous ce titre : *Recherches historiques sur la température*. Elle contient d'intéressants renseignements sur l'abondance ou le manque de récoltes, sur les épidémies, les hivers rigoureux, mais elle est loin d'être complète en ce qui concerne le fléau des inondations.

<sup>2</sup> MM. Gérard et Liblin ont imprimé en appendice ce curieux document dans leur publication des *Annales de Colmar*, p. 214. On y trouve les détails les plus précis sur les mœurs de l'Alsace au moyen âge.

<sup>3</sup> *Torrentes et flumina non ita magna tunc sicut nunc fuerunt, quia radices arborum fluxum nivium et imbrium per tempus in montibus retinerunt.* — Dans un autre passage, l'auteur anonyme de cet opuscule dit, sans fixer de date : *Rhenus ante breve tempus Brisiacam ab Alsatia separabat*. Ces termes prouvent que le changement du cours du Rhin devant Brisach, dont nous venons de parler, remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, et qu'il eut pour effet de séparer cette ville de l'Alsace, en la faisant passer de la rive gauche sur la rive droite.

déjà vu se produire dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, remonte donc à une époque plus éloignée encore, et en la formulant de nos jours, peut-être croyait-on trouver une explication nouvelle au phénomène naturel de l'inondation. Cette théorie problématique et très-contestable, érigée en système général, n'est en réalité que la répétition d'une opinion surannée. Pour l'accepter comme une vérité, il faudrait que les inondations, en raison des nombreux déboisements opérés depuis quatre siècles, eussent suivi une marche tellement progressive qu'elles fussent devenues un fléau destructeur incessant. Elles ont pu être plus intenses et plus fréquentes dans un temps que dans un autre, éprouver des variations, augmenter ou diminuer tour à tour, mais leur augmentation ou leur diminution ne sauraient être considérées, dans la succession des siècles, comme l'expression d'une règle fixe et absolue. Telles sont les considérations qui résultent de l'étude approfondie de ces grands événements publics.

Durant les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, le débordement des eaux dans le bassin du Rhin correspondant aujourd'hui au territoire français, c'est-à-dire en Alsace et en Lorraine<sup>2</sup>, se montra très-calamiteux. « En 1514, dit un historien de la Lorraine<sup>3</sup>, de grandes inondations causées par des

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> notre tome IV, page 4.

<sup>2</sup> On désignait, avant la révolution, sous le nom de Lorraine, la province bornée au nord par le Luxembourg et l'Électorat de Trèves; au nord-est, par le Bas-Palatinat et le Duché de Deux-Ponts; à l'est, par l'Alsace; au sud, par la Franche-Comté; et à l'ouest, par la Champagne. La Lorraine comprenait neuf pays principaux, successivement annexés à la monarchie française depuis la conquête des trois Evêchés de Toul, Metz et Verdun, en 1555, sous Henri II, jusqu'à la réunion des Duchés de Lorraine et de Bar, en 1766, par droit de succession.

<sup>3</sup> L'abbé Besson, *Histoire de Lorraine*, Paris, 1777, in-4, p. 80. — Durival,

pluies excessives et par des éruptions des eaux souterraines perdirent les récoltes, produisirent des bouleversements et des vents orageux, qui détruisirent les habitations. Une famine affreuse, accompagnée de maladies étranges et pestilentiellles, dévora la Lorraine et tous les autres lieux au loin et fit périr la troisième partie des hommes. On dévora des hommes et les cadavres desséchés aux gibets servirent d'un horrible aliment. Le souvenir de ces calamités effraya longtemps les peuples, et ils firent un triste proverbe de l'an de grande famine et peste. » C'étaient au moyen âge et même au delà les inséparables conséquences de l'inondation que la famine et la peste, nom sous lequel on confondait toutes les maladies contagieuses ou épidémiques. Lorsque plusieurs années malheureuses se succédaient, il en résultait pour les populations les plus grands maux.

On lit dans une ancienne chronique<sup>1</sup> que l'an 1333 « par toute Lorraine et Barrois, furent de merveilleux vents, tonnoires, gresle et foudre. Et la riviere de Meuse<sup>2</sup> augmenta aussy au long et par dessus les rivières de Muzelle, Saille et aultres rivières, tellement que le vent en plusieurs lieux abattit certains ponts, passaiges, mollins et aultres maisonnaiges étant sur icelles rivières. »

En 1343, eut lieu une grande inondation du Rhin dont

dans la *Description de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1778, 3 vol. in-4, place ces événements sous la date de 1315. « Une horrible famine, dit-il (t. I, p. 10), précédée d'inondations prodigieuses et de tremblements de terre, fit périr le tiers des habitants en Lorraine. »

<sup>1</sup> Les *Chroniques de la ville de Metz*, recueillies, mises en ordre et publiées pour la première fois par J. F. Huguenin. Metz, 1838, in-4, p. 72.

<sup>2</sup> Nous avons classé à part les inondations de la Meuse. V<sup>e</sup> chapitre xxxii.

un chroniqueur contemporain parle en ces termes <sup>1</sup> : « Le Rhin fut si grand et ses eaux coulèrent tellement vite que personne ne se souvenait de l'avoir vu atteindre une pareille hauteur. Les eaux causèrent un très-grand dommage aux murs de Strasbourg et effrayèrent les religieuses qui demeuraient dans des couvents hors la ville <sup>2</sup> ; elles furent forcées de se réfugier dans la cité jusqu'à ce que l'eau baissât. Cette inondation arriva quatre jours avant et autant de jours après la Saint-Jacques (26 juillet), durant la moisson, mais ces hautes eaux à peine écoulées, il survint une nouvelle inondation qui fut de 18 pouces plus haute que la première. »

En 1564, nous apprennent les *Chroniques de Metz* <sup>3</sup> « l'eaue de la riviere de Muzelle et de Saille et pareillement des aultres rivières furent si demesurement grandes et hors de rive que c'estoit chose merveilleuse et incroyable <sup>4</sup> à ceux qui ne l'auroient veu. » — Sous la date de 1573, elles s'expriment ainsi <sup>5</sup> : « Les eaues furent si grandes par tout le monde, qu'elles furent hors de rive par tout, de sorte que depuis le déluge, elles ne furent oncque si grandes, tellement que Moselle s'espandist depuis la porte du pont des Morts jusques à Waippey et entroit jusques à l'église de Saint-Éloy. Et dura ladicte eaue trois jours et trois nuyts. »

L'année suivante, en 1574, trois inondations successives

<sup>1</sup> Koenigshoven, *Elsassische und Strassburgische Chron.* p. 265 (MS. de la biblioth. de Strasbourg). Schilter en a publié une édition avec notes. Strasbourg, 1698, in-4.

<sup>2</sup> Ce passage vient à l'appui de ce que nous avons dit plus haut relativement à la proximité du Rhin de la ville de Strasbourg.

<sup>3</sup> *Ouvrag. cité*, p. 105.

<sup>4</sup> Incroyable.

<sup>5</sup> *Ouvrag. cité*, p. 113.



se firent sentir sur le Rhin : « En 1374, dit Kœnigshoven <sup>1</sup>, il y eut trois inondations, moins grandes que celle de 1343; la première eut lieu le douzième jour de l'année, la seconde au jour de la Sainte-Agnès (21 janvier), et la troisième au jour de Saint-Valentin (14 février), mais dans l'intervalle de ces trois inondations, les eaux se maintinrent continuellement de la hauteur d'un demi-homme plus qu'à l'ordinaire, ce qui durant toute l'année, fit monter les denrées à un prix tellement élevé, que tous les pauvres manquaient de nourriture. La misère fut grande en ville comme à la campagne. »

En 1378, le Rhin causa une forte inondation; dans beaucoup de quartiers de Strasbourg, on fut obligé de se servir de nacelles et deux palées du pont sur le Rhin furent enlevées <sup>2</sup>. — Les pluies continuelles tombées durant l'automne de 1385 et celles de l'hiver, jusqu'à Pâques, firent déborder ce fleuve; la crue dura 24 jours consécutifs; le pont de Kehl fut tellement endommagé, qu'il fallut le reconstruire et il ne fut achevé qu'en 1388 <sup>3</sup>.

En 1390, le couvent de Rhinau, bâti en 1292, sur la rive gauche, fut englouti par le Rhin, ce qui implique un exhaussement extraordinaire des eaux <sup>4</sup>. « En 1398, dit

<sup>1</sup> Un autre chroniqueur contemporain, Albert de Strasbourg (*M. Alberti Argentiniensis chronica*, t. II, p. 165, apud Ursisius, *Germ. hist. illust.*, 2 vol. in-fol. Francfort, 1670), dit sous la date de 1374 : *Venerunt tres inundationes aquarum succedentes se intra festum Epiphaniæ et festum S. Valentini. Ita quod interim non erat transitus per fluvium dictum Snelling, nisi mediante navigio.*

<sup>2</sup> Goldmeyer, *ouvr. cité*, p. 55.

<sup>3</sup> Kœnigshoven, *ouvr. cité*, p. 366.

<sup>4</sup> Friesé, *Historische Merkwürdigkeiten des Elsasses, aus den Silbermannischen Schriften gezogen*. Strasb., 1804, in-8, p. 85.



Schœpflin <sup>1</sup>, le chapitre que la violence du Rhin avait déjà chassé, cent ans auparavant, de Honau <sup>2</sup>, fut encore obligé de quitter Rhinau pour le même motif, et il fut transféré dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg. Le Rhin qui, à l'époque de la première translation, coulait seulement sur un des côtés de la ville, commença, dans la suite des temps, à démolir, comme un torrent, la ville <sup>3</sup> et ses murs et une grande partie des édifices et des habitations; même il détruisit et enleva une grande partie des murs de cette espèce, des édifices et des habitations, et la plupart des habitations des prélats, chanoines et employés de l'église de Saint-Michel, et après quelques années, il entoura entièrement de ses flots ladite ville, et il coule encore autour continuellement et abondamment avec tant d'impétuosité qu'il a été impossible de résister ou d'obvier aux corrodations de ce torrent. (Ces paroles

<sup>1</sup> *Alsatia illustrata*, Colmar, 1751-1764, 2 vol. in-8; traduction de M. Rave-  
nez, Mulhouse, 1854, 5 vol. in-8, t. IV, p. 358.

<sup>2</sup> Le couvent de Honau, fondé par Adalbert au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, dans une île du Rhin, fut englouti par le fleuve; les chanoines de ce couvent furent transférés, en 1290, à Rhinau, dont les eaux du Rhin les chassèrent encore. Ils furent réunis, en 1398, au chapitre de Saint-Pierre-le-Vieux, de Strasbourg. (*L'Alsace, nouvelle description historique et topographique des deux départements du Rhin*, par Aufschlager, Strasbourg, 1826, 2 vol. in-8, t. I, p. 404.)

<sup>3</sup> La commune actuelle de Rhinau, dans le canton de Binsfeld, qui compte à peine 4,500 habitants, est l'héritière de l'antique cité de ce nom, dont la submersion entière ne remonte pas au delà du XVI<sup>e</sup> siècle, car on la voit encore figurer dans l'histoire en 1429, où elle fut prise d'assaut par les Strasbourgeois (Hertzog, *Chronique d'Alsace*), en 1444, où elle se défendit contre les Armagnacs, et en 1485, où elle vit naître le célèbre historien et littérateur Beatus Rhémanus. Dans les eaux basses du Rhin, on a pu apercevoir les vestiges de cette ville, notamment en janvier 1860 (*V<sup>e</sup> le Courrier du Bas-Rhin*). D'après ces observations, le lit du Rhin, qui a si souvent varié dans ces régions, et amené tant de désastres dans les siècles précédents, se serait trouvé autrefois bien plus à droite qu'il ne l'est de nos jours, car l'ancienne ville de Rhinau, engloutie par le fleuve, était située sur sa rive gauche, et les ruines de cette ville sont maintenant sur la rive droite.

sont celles qu'emploie l'évêque dans la charte de translation.) Jean Sturm <sup>1</sup> a fait observer qu'il résulte de cette charte ou que l'ancienne ville de Rhinau a été insensiblement diminuée par les empiétements du fleuve, ou qu'elle a été emportée par un débordement subit. En présence de la calamité qui frappait les bourgeois et les chanoines, l'évêque consacra les revenus qu'il percevait du péage et de l'impôt sur les vins à la reconstruction de murailles nouvelles et d'édifices nouveaux. Cependant le danger resta toujours imminent et effraya souvent les habitants. Aussi, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, l'évêque songea-t-il sérieusement à fonder une nouvelle ville qui serait plus éloignée du fleuve. Bien que ce projet ne se soit pas réalisé, le Rhinau moderne est aussi éloigné de l'ancien qu'il l'est aussi du Rhin. Au mois de décembre 1749, les eaux du Rhin baissèrent considérablement, et l'on vit apparaître du milieu de son cours le sommet d'un vaste édifice, dans le bas duquel on apercevait à travers l'eau une grande porte et une fenêtre au-dessus. » En 1394, le village de Tiernheim, près de Bulgau, eut le même sort que Rhinau <sup>2</sup>.

En 1399 <sup>3</sup> « les eaues furent si grandes à l'entour de Mets et hors de rive que, le 5<sup>e</sup> jour d'avril, elles entroient en Mets par la porte à Maizelle et couraient aval la rue; et estoient les eaues si grandes au champ Naimmery qu'elles

<sup>1</sup> *Vit. Beatus Rhenanus, apud Rer. Germ.*

<sup>2</sup> *Annales de Colmar*, p. 107. — Dans les temps plus reculés, l'ancienne ville romaine de Saletio, dont il est parlé dans l'*Itinéraire d'Antonin*, et qu'Ammien Marcellin (lib. 46, c. 2) appelle *Salido*, fut engloutie par le Rhin. La ville de Seltz, sur le Seltzbach, se trouve près de son emplacement occupé aujourd'hui par le lit du fleuve. Bacquol, *ouvr. cité*, p. 395.

<sup>3</sup> Huguenot, *Chroniques de Metz*, p. 420.

montoient au baise des murs par dessus les creneaulx. »

Durant le XV<sup>e</sup> siècle, les inondations furent très-nombreuses et on en retrouve à chaque pas la trace en compulsant les documents du temps ou les anciens auteurs. — En 1402, « le dimanche, 7<sup>e</sup> jour de may, les eaues furent plus grandes qu'elles n'avoient esté en hyveir et ne pleust que environ deux jours, et pour alleir à Saint-Martin devant Mets, devant le pont des Morts, il y convenoit alleir avec la nef <sup>1</sup>. » — En 1404, le Rhin atteignit une hauteur prodigieuse, suivant Goldmeyer <sup>2</sup>. — Sous la date de 1415, un chroniqueur de Strasbourg <sup>3</sup> dit que pendant toute l'année les prairies de la presque totalité de l'Alsace furent inondées, ce qui causa une disette de foin, dont le prix devint excessivement élevé. — En 1421, « jour de la sainte Bairbe (4 décembre), li-sons-nous dans les *Chroniques de Metz* <sup>4</sup>, comença à pleuvoir si abondamment que le jour de la sainte Lucie (13 décembre) ensuivant, les eaues estoient si grandes que on ne veoit nulles des arches du grant pont des Morts, et entroit l'eau en les foussez dudit pont des Morts, par dessus le mur. » Cette même année, « le Rhin se desbordant emporta quelques ponts et fait un grand dégast de biens et noya grand nombre de personnes <sup>5</sup>. »

En 1422, la violence de l'inondation du Rhin détruisit

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 424.

<sup>2</sup> *Ouvrag. cité*, p. 84. — En 1403, suivant Schöpfliu, (*ouvr. cité*, t. V, p. 159) le pont du Rhin fut enlevé.

<sup>3</sup> Kleinlawel, *Strassburgische chronik durch einen Liebhaber der teutschen vöcleren*. Strasbourg, 1625, in-4, p. 27.

<sup>4</sup> *Ouvrag. cité*, p. 445.

<sup>5</sup> Belleforest, *Hist. prodig.*, t. III, c. 4b, p. 324.

60 toises des murs des fortifications de Strasbourg, ainsi qu'un grand nombre de moulins; beaucoup de bestiaux furent emportés par les flots<sup>1</sup>. Kleinlawel<sup>2</sup> nous apprend « qu'un grand nombre d'hommes périrent, que beaucoup d'habitations et d'animaux furent entraînés et qu'à la Robertsau, devenu un grand lac, les habitants, pour sauver leur vie, durent se réfugier sur les collines. » — On voit dans le même chroniqueur, qu'en 1424, une inondation causa d'immenses pertes dans la plus grande partie de l'Alsace. « Un cerf, rapporte-t-il, fut emmené par les eaux dans Strasbourg, où il fut pris vivant<sup>3</sup>. »

Les *Chroniques de Metz*, que nous avons déjà citées, nous fournissent ici une longue suite de faits concernant plus spécialement les débordements de la Moselle, à Metz, et nous les rapportons textuellement.

1426. — « Advint que en Mets et ès pays joindans, les eaues des rivières furent si grandes et hors de rive que la rivière de Muzelle se estendoit jusques aux trois ormes qui alors estoient auprès et en allant à Saint-Martin devant Mets. Et tellement estoit grande, que on ne veoit point le pont Quinquoraille, à cause qu'il estoit tout couvert d'icelle eaue. Et fut ce environ la saint Jehan-Baptiste et aux plus grands jours d'esté. Et advint ainsy ycelle eaue soubdainement pour ce que en ce temps il pleut par l'espace de trente-deux heures sans cesser. Et au chief de huit jours, furent encor aussi grandes comme elles avoient esté au par avant. Et pareillement ledit an, devant la saint Remey, retournaient arriere grandes comme de-

---

<sup>1</sup> Schœpflin, *ouvr. cité*, t. V, p. 459.

<sup>2</sup> *Ouvr. cité*, p. 28.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 29.

vant. Audit an, fut une grande et merveilleuse mortalité à Mets et ez pays à l'entour, et molrut on sy fort à Mets qu'il en y eult des morts, que grans que petits, seize mille de compte fait <sup>1</sup>.

1434. — « Ledit an, commença la gellée, jour de la sainte Catherine en novembre, et estoient icelle gellée et neige si froides et grandes que par avant cent anselles n'avoient esté telles. Et estoient les rivières de Saille et Muzelle si fort engellées que les chers et cherrettes passoient par dessus. Et dura icelle gellée et neige sans descheoir jusques au dix neuvième jour de febvrier que l'air se commença ung peu à adoucir et à fondre les neiges. Et le jour de la saint Mathias, les glaices encommencerent à desrompre et à descheoir fort impétueusement <sup>2</sup>.

1444. — « Fut tout le mois de may pluvieux et froid, et furent les eaues grandes; et toute la semaine de la Penthecoste qui fut au mois de jung, faisoit si froid qu'il convenoit maingier au feu <sup>3</sup>.

1453. — « Le quinziesme jour du mois de may, les eaues estoient si grandes et hors de ryves, qu'elles couvroient toute l'isle de devant les Ponts, et firent de gros domages. Et estoient outre Saille et outre Muzelle les eaues si grandes que les celliers estoient pleins, et convint bondener les tonnelz qui alloient par-dessus l'eaue ez celliers; et enmenont les faigots, paixelz et bloquéz qui estoient sur la rivière de Muzelle. Aux Rogations apres, à cause desdictes eaues hors de rives, on ne peult porter les croix sus Saint Quontin, comme on avoit accoustumé de

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 447.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 496.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 219.

faire d'ancienneté <sup>1</sup>. » Cette même année, une inondation eut lieu à Strasbourg; Kleinlawel <sup>2</sup> dit qu'elle emporta le moulin qui se trouvait devant la porte des Pécheurs.

1457. — « En ceste année, l'hyveir fut froid et long; car il dura depuis la Saint Martin jusque au 18<sup>e</sup> jour de febvrier, et en furent les grosses rivières engellées, si que on chairioit par dessus. Et en la fin, cheurent tant de neige et de grandes pluies que les eaux furent si grandes et hors de rive, aussy grandes que on les vit, passé longtemps, et firent plusieurs gros domaiges <sup>3</sup>.

1466. — « Audit an, fist ung tres bel mois de mars et environ la meitte du mois d'avril; mais le reste du mois d'avril jusques au 8<sup>e</sup> jour de may, fist un tres povere temps et cheoit pluie aussy froyde comme à Noël, et pleuvoit fort et furent les eaux grandes comme elles avoient esté en hyveir. Pour invoquer l'ayde divine contre le temps pestilencieux qui fort regnoit en Metz, on fist une procession à Nostre Dame aux Chairtrieulx pres du Ponthieffroy, pour aller quérir la fierte et corps de saint Livier en son église et fut apporté au moustier saint Pierre <sup>4</sup>.

1469. — « Le premier jour de mars subitement les eaux devindrent si grandes que venoient elles en Mets aussy abondamment comme elles avoient fait en grant temps et courroient si rudement par la grandeur qui estoit, que les glaiçons hurtont à ung pont de bois en droit les nueufz mollins, et fut rompu <sup>5</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Idem*, p. 282.

<sup>2</sup> *Ouvrag. cité.*

<sup>3</sup> *Huguenin, ouvrag. cité*, p. 289.

<sup>4</sup> *Idem*, p. 352.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 375.

En 1470, suivant un historien de Mulhouse<sup>1</sup>, à la Saint-Louis, l'Ill s'accrut tellement, par de longues pluies, qu'elle causa une inondation dans cette ville et les campagnes environnantes. Du côté d'Ensisheim<sup>2</sup>, les pertes furent considérables; on pouvait se rendre en bateau dans la Hardt<sup>3</sup>.

En 1480, vers la Saint-Jean, l'Ill et la Bruche<sup>4</sup> éprouvèrent un exhaussement considérable; Kleinlawel<sup>5</sup> dit que les habitants de Kieven et du Marais, à Strasbourg, furent obligés de se réfugier dans les greniers des maisons pour sauver leur vie. La tour de Pierre fut ruinée par l'eau et renversée dans le faubourg de ce nom. Dans beaucoup de localités de la campagne, on fut obligé de conduire les troupeaux sur des lieux élevés. « L'Alsace, l'Allemagne et la Haute-Italie, dit Aufschlager<sup>6</sup>, après de longues pluies et une fonte de neige subite, furent affligées de la plus terrible inondation qui, de mémoire d'homme, ait dévasté l'Europe. On la nomma le *déluge du Rhin*. Toutes les rues de Strasbourg étaient submergées. Une foule de bâtiments et de ponts furent emportés, et beaucoup d'hommes et d'animaux périrent. La moisson fut anéantie sur une immense étendue de pays, les maladies contagieuses accompagnèrent la famine. » — Un autre historien moderne de l'Alsace dit<sup>7</sup> : « L'hiver avait été rigoureux et les neiges s'étaient accumulées, de-

<sup>1</sup> Nleg, *Der Stadt Muhlhausen Geschichten*, Mulhouse, 1816, 2 vol. in-4, t. II, p. 6.

<sup>2</sup> Merklen, *ouvr. cité*, t. I, p. 354.

<sup>3</sup> Forêt du Haut-Rhin, de 8 lieues de long sur 2 de large, s'étendant le long de la route du Rhin, depuis Blodelsheim jusqu'à Saint-Louis.

<sup>4</sup> Dès 1423, suivant Schœpflin (*ouvr. cit.*, t. V, p. 37), la Bruche, qui se jette dans l'Ill à Strasbourg, était endiguée jusqu'au pont Saint-Étienne. En 1563, l'endiguement allait jusqu'à la porte des Pêcheurs.

<sup>5</sup> *Ouvrag. cité*.

<sup>6</sup> *Ouvrag. cité*, t. I, p. 233.

<sup>7</sup> Raquel, *ouvr. cité*, p. 176.



puis le commencement de janvier jusqu'à la fin d'avril. La fonte commença en juin par un temps chaud et pluvieux et les eaux débordèrent en juillet. Les récoltes de la plaine furent perdues. Le courant entraînait dans Strasbourg par les portes de l'Est et sortait par celles de l'Ouest, avec une telle violence, qu'il n'était pas praticable pour les barques. Des parties de murs de la ville s'écroulèrent; des ponts, des moulins et des maisons furent enlevés. L'inondation s'étendait autour de Strasbourg sur un rayon de 30 kilomètres, et elle dura 8 jours avec ses ravages. Mais ce ne fut qu'après un mois que les eaux rentrèrent entièrement dans leur lit, laissant les champs couverts de cadavres d'hommes, et d'animaux, de débris d'habitations et d'arbres déracinés. Des maladies endémiques en furent la suite. Dans la Haute-Alsace, le Rhin s'était réuni avec l'Ill, et l'on pouvait se rendre en barque de Roufflach et d'Ensisheim à Brisach. »

A propos de l'inondation de cette année, les *Chroniques de Metz*<sup>1</sup> nous fournissent les détails suivants : « Au mois de juillet et d'aoust, il plut fort et tant que les eaues furent plus grandes qu'elles n'avoient esté, passé quarante ans. Et fut Muzelle si demesurement grande qu'elle couvroit dedans Metz le Saulcis, et au long de la riviere y eult plusieurs maisons peries; et firent les eaues et rivières en beaulcopt de lieux de gros domaiges et furent perdus aux champs la plus part des bleids, pois et fèves par force de pluye. Et furent les nouvelles apportées à Mets, que depuis Baisle, près de Suisse, jusques à Colloigne, au long du Rhin, les eaues avoient amené beaul-

---

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cit.*, p. 437.

copt de maisons des villaiges au long du Rhin et estoient plusieurs personnes peries : et y avoit grans domages enz murailles et tours de Strasbourg et de Couvelance<sup>1</sup>. Et d'ung villaige au-dessus de Strasbourg, l'eaue amena une maison et un bercellet où il y avoit ung jonne enfant couchié, et l'amena assez près de Strasbourg. Et ainsi qu'il pleust à la bonté divine, à icelle heure, avoit ung pauteur<sup>2</sup> en une neif sur le Rhin, lequel print le bercellet et enfant dedans et le mist en sa neif, et incontinent l'enfant s'esveilla et se mit au rire. Le pauteur ce voyant en fut joyeux et l'emporta en son hostel. La justice de Strasbourg, de ce advertie, mandont incontinent querir ledit pauteur et volloient qu'il leur delivrast ledit enfant pour le faire nourrir, à cause qu'ilz disoient que c'estoit accreuste et despendant du droit seigneurial. Et le pauteur disoit que ce luy appartenoit et que, par la graice de Dieu, il l'avoit garanti et sauvé, et que c'estoit un miracle et non point accreuste, et qu'il n'y avoit ni or ni argent ne nul aultre bien prouffitable, si non peine et travail et coustange de nourrir ledit enfant : et que, puisqu'il avoit pleu à Dieu luy envoyer, qu'il le devoit avoir et que si Dieu eust vullu qu'il eust parvenu à ung aultre, il ne luy eust envoyé. Et fut trouvé par les seigneurs du conseil de Strasbourg qu'il ledit enfant avoit à demeure audit pauteur qui le fist tres bien nourrir et l'aimoit comme s'il l'eust engendré. Le lundy, vigille de l'assomption Nostre Dame en aoust, on ordonna à Mets faire une procession générale en l'église et monaistère de Saint Clément, hors dudit Mets, où fut portée la fierte et chef Saint Estienne et

<sup>1</sup> Il y a ici évidemment une corruption de nom qui ne permet pas de reconnaître de quelle ville le chroniqueur veut parler. C'est sans doute Coblenz.

<sup>2</sup> Passeur.

touttes les aultres fiertes, comme à la procession qui se fait le jour de la Saint Marc : ce que on n'avoit fait, passé long-temps. Et ce fut fait pour prier Dieu qu'il volust appaiser son ire envers son pouvre peuple pour le grant et horrible temps qu'il faisoit et les grandes tribulations qui res- gnoient lors. »

Cette inondation amena une famine l'année suivante, dans laquelle les grosses eaux reparurent encore, ainsi qu'en 1483. Les *Chroniques de Metz* nous l'apprennent en ces termes : — 1481. « Et audit temps meisme, commença la famine de bleid et vin en ce pays et en aultres, qui dura pres de deux ans. Le reverendissime George, evesque de Mets, volt alleir aux grandes croix et rogations, mais les eaues devinrent si grandes que on ne polt alleir à Saint-Quintin ne hors la ville. Tout le mois de jung, il pleut, et cheurent touttes les fleurs et fructz des arbres, et n'y eult nultz fructz en icelle année, et faisoit un merveilleux temps, tant que on ne veoit nulles fleurs enz raisins en vignes, le huitiesme jour de juillet. Et estoit lors le bruit et salme que ce proceldoit des sorciers et sorcieres, et en y eult des prins et des prises en plusieurs lieux, dont la premiere qui fut lors prinse, fut à Bouxieres, pres de Chamenat, qui en accusa plusieurs, et fut brullée<sup>1</sup>. »

1483. — « Le 27<sup>e</sup> jour de juillet, pleust fort à Mets, tant que l'eau estoit hors de rives et par les rues sy grande qu'elle courroit en les celliers par les fenestres. En celle année, y avoit à Mets et au pays à l'environ, aussy en aultres pays, grosse mortalité où morurent plusieurs notables personnaiges. Le premier jour de novembre, commença

---

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cit.*, p. 442.

la pluie à venir et continua jusques au 17<sup>e</sup> jour de novembre qu'il comença à venter si horriblement qu'il sembloit que le monde deust fineir; et dura iceluy temps cinq jours et cinq nuits entiers et pleuvoit tousjours. Et furent les eaues si grandes que l'isle devant le pont des Morts estoit toute couverte, et le grant Saulcis qui estoit lors devant le pont des Morts : et ne pouvoient les gens de Mets alleir au Vault, ne les gens du Vault venir à Mets, pour lesdictes eaues qui estoient grandes et hors de ryve<sup>1</sup>. »

En 1484, les *Chroniques de Mets* signalent les eaux de la Moselle hors de rive, sans en fixer l'époque, mais elles constatent la funeste température de l'hiver : « Le temps se continuoit tousjours de mal en pire, et ne oyoit dire ne raconter nulle bonne nouvelle, et ne fist que plouvoir et gresilleir aux mois de janvier, de febvrier et de mars entierement; car, au mois de mars, on n'avoit encore fait rien ès vignes, semé les avoines ne aultres grains; car, sans cesser, il pluvoit, ventoit, tonnoit tellement qu'il sembloit que le monde deust finir<sup>2</sup>. »

Sous la date de 1488, on lit dans les mêmes chroniques : « Le temps se empira tousjours et se mist si fort à la pluye et dura si longuement que l'on ne pouvoit alleir à piedz ni à chevaux. Voyant le temps qui estoit ainsy mal disposé, on acomença à murmureir contre les sorcieres, et en brief apres, en y eult en plusieurs lieux plusieurs des prinses<sup>3</sup>. Le vendredy, 15<sup>e</sup> jour de jung, invocant l'ayde

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 462.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 472.

<sup>3</sup> Ici le chroniqueur énumère longuement les *prinses* (prises) de ces sorciers et sorcières en divers endroits, dont le nombre s'élève à plus de cinquante, et qui

et misericorde de Dieu pour ce cas et aultres, on fist faire une procession generale à Sainte-Croix devant Mets, qu'on dit Saint-Eloy ; ce que on n'avoit jamais veu faire. Et continuoit tousjours le malvais temps et ne faisoit point bel, deux jours durant, et pour ung jour pleust fort merveilleusement, especialement à Corney, à Noviant et à l'environ, que tout fut perdu et gasté : car, incontinent apres ce temps, il faisoit froit et de grans oraiges <sup>1</sup>. »

En 1489, il y eut une inondation du Rhin vers la fête de Marie-Madeleine <sup>2</sup>.

En 1490, les neiges, le froid et le débordement des eaux causèrent beaucoup de dommages. « En celle année, fist une belle saison jusques à la Toussaint ; mais alors commença la gellée avec la neige si tres fort que on ne pouvoit durer : et dura ce temps jusques près de la Saint-Vincent. Et adoncque se renforça icelle neige et gellée, et negeoit tant que qui ne l'auroit veu, à peine le sçauroit croire. Et fust cest hyveir appelé l'année des grant neiges, car il y avoit tant de neige gisant sur terre, que l'on ne pavoit aller ne venir, tellement que les loups venoient dedans les villaiges, et aultres bestes saulvaiges, comme contraintes de faim..... La riviere qui court aupres de Chaivencey le Chaistel <sup>3</sup>, rompit les ponts et les molins, et n'estoit possible, sans nacelle, d'y entrer. Plu-

---

furent arses et brûlés. Ces exécutions barbares étoient très-communes à cette époque ; elles durent être nombreuses si on en juge par celles que rapportent les *Chroniques de Metz*.

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 482.

<sup>2</sup> Schœpflin, *ouvr. cité*, t. V, p. 459.

<sup>3</sup> On ne trouve pas de pays de ce nom en Lorraine. C'est probablement Châtel-Saint-Germain, sur le ruisseau de Monvaux, village du canton de Gorze, à 7 kilom. de Metz, où les évêques de cette ville possédaient un château-fort dans le moyen âge.

sieurs aultres malz fist tant en ce lieu comme aultre part..... Et tantost apres, le 6<sup>e</sup> jour de febvrier, la gellée revint aussy fort comme elle avoit esté devant : par quoy fut cest hiver appelé le grant hiver, aussy bien comme on l'avoit appelé l'hyver des grandes neiges, et duroit jusqu'au tiers jour de mars..... Le dernier jour de janvier (1491), la neige commença à fondre en sorte que toutes les maisons estoient pleines d'eau, et faillut que les gens fussent deux nuits et deux jours à jeter toujours l'eau dehors. Et quant les glaces se rompirent, les eaux furent si grandes que les mollins du Pont-à-Mousson en vinrent à l'avallée jusques à Joiey ; et y eult beaultopt de maisons qui s'en allont aval l'eau, des villaiges sur la riviere ; et y eult des ponts du Saulcis enmenez et rompus. Et disoit-on qu'il y avoit soixante ans que les eaux n'avoient esté si grandes ; car Muzelle alloit tout parmei Longeville et jusques à Saint-Martin et Woippy <sup>1</sup>. »

En 1491, « en la sepmaine de la Sainte-Catherine, ainsy qu'il pleust à Dieu, il fist le plus merveilleux et terrible temps de vent et de pluye et devinrent les eaux si tres grandes et hors de rive <sup>2</sup>. »

En 1496, une inondation du Rhin, qui arriva dans la semaine de Noël, est mentionnée par Schœpflin <sup>3</sup>, sans aucun détail.

En 1497, « la vigille de la Chandelleur, par nuyt, les glaices de la riviere de Muzelle se rompirent et vinrent à l'avallée par si grant habondance devant les baires du

---

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 527, 539, 540 et 560.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 565.

<sup>3</sup> *Ouvr. cité*, t. v, p. 459.

moyen pont, qu'il convint relever plusieurs personnes pour ayder à hausser les baires et, à force de gens, destrapper les glaices qui s'estoient enmoncellées, affin que celle qui venoit apres, peust passer par dessoubz lesdictes baires, ou aultrement elle estrangloit et estouppoit les arches; car les glaçons estoient deux grans piedz d'épaisseur et encor plus. Et, par la force qu'elle corroit à l'avallée, elle rompist le pont de bois par où l'on soilloit aller au petit Saulcis du mollin à vent; et enmena celle glace dudit pont plus de quatre vingt piedz de long <sup>1</sup>. »

On vient de voir le XV<sup>e</sup> siècle en proie à toutes sortes de calamités, parmi lesquelles les inondations tiennent une large place; il en fut de même durant le siècle suivant<sup>2</sup>. Pour la période de 1500 à 1523, c'est encore dans les *Chroniques de*

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 621.

<sup>2</sup> La papeterie ou *papellerie* de Frouard, qui faisoit partie du domaine ducal, fut souvent endommagée, au XVI<sup>e</sup> siècle, par les débordements de la Moselle. « C'était sur les deniers de la recette générale de Lorraine, dit M. Henri Lepage, (*Les Communes de la Meurthe*, Nancy, 1853, 2 vol. in-4, t. 1, p. 394), que se payaient les réparations fréquentes qu'il fallait y faire à la suite des inondations ou des débâcles de glaces. On trouve, presque chaque année, à partir de 1492, des sommes payées par le receveur pour remettre en état les moulins à blé, à papier et le foulant de Frouard. En 1507, ces usines et la papeterie en particulier, eurent beaucoup à souffrir. Cette dernière fut, selon l'expression du receveur général, *jetée jua*, et son exploitation suspendue pendant plus d'un an. On jugea alors nécessaire de la reconstruire tout à neuf. Cette réfection ne la préserva pas des ravages des eaux de la Moselle. En 1509 et 1510, il fallut y faire de nouvelles réparations; en 1514, le 16 février, les glaces et les grandes eaux qui survinrent rompirent la vanne et on fut obligé de réfectionner encore le moulin, le battant et la papellerie. Tous les registres du receveur, jusqu'en 1540, continuent à faire mention chaque année de sommes dépensées pour l'entretien de cette usine. Les registres de 1543 à 1567 renferment toujours cette note : « La Papellerie de Fronard est arruinée dès longtemps. » On avait probablement désespéré de la rendre assez solide pour résister aux crues de la Moselle et on l'avait abandonnée, car les produits ne devalent pas suffire à couvrir le domaine des frais qu'entraînaient ses continuelles réparations. »

**Metz** que nous trouvons les plus amples renseignements à cet égard.

1500. — « En celle année, il fist une merveilleuse et tres aspre gellée depuis la Saint-Martin jusques au 15<sup>e</sup> jour de décembre : puis se deffist le temps et se mist à la pluye tellement que, avec les neiges et les glaices qui fondoient, les eaues devinrent si grandes et les rivières si hors de rives, depuis ce jour jusques à Noël, que nul ne pouvoit saillir ni entrer en Mets. Et n'y avoit homme qui les ait vues si grandes, tellement que, au jour de saint Thomas l'apostre, devant Noël, la largeur de Muzelle s'estendoit depuis les Vassieulx là où se deschargent les sapins, jusques aupres de Saint Martin devant Mets et tout parmey le pré Saint Soibert ; et en aultre lieu, depuis la porte du pont Remond jusques aupres de l'église de Saint Eloy. Et sembloit que ce fust une mer ou ung lac ; car on ne veoit que ciel et eaue de bien loing. Et ne veoit-on de toute l'isle du pont des Morts qu'une partie de la croix avec les louves qui sont taillées en grosse pierre carrée depuis le pont aux Loups. Saille aussy estoit si hors de rives qu'elle venoit par les rues jusques tout devant Mets ; et n'y avoit homme qui sceust sortir hors par la porte à Maizelle ni à pied ni à cheval. Et lors les maisons du bourg d'icelle porte estoient toutes en l'eaue jusques à la première traveure <sup>1</sup>. »

1502. — « A la my du mois de febvrier, jusques à la my de mars, se mist le temps à la gellée et gelloit si asprement et de si grant puissance que de loing temps devant n'avoit

---

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 636. — L'abbé Bexon (*ouvr. cité*, t. I, p. 484) parle d'une grande famine précédée de pluies excessives qui durèrent tout l'hiver de 1500 à 1501, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de mars.



fait la pareille gellée. Et avec ce cheust tant de neige qu'il n'estoit possible qu'on sceust aller par voye ne par chemin. Et de froildure se trouvoient lievres et aultres bestes salvaiges mortes par les champs et chemins. Aussy durant le caresme, on ne peult peschier nul étang, à cause d'icelle gellée et des grandes glaices ..... Environ la mitte du mois de mars, les devant dictes glaices et neiges fondirent et y eult si grant eaue que merveille ; car alors les rivières furent si desrivées et les eaues si haultes que elles couvroient tout le plain pays, et autant ou plus que l'an precedent. Et ne veoit-on du pont aux Loups que le dessus tant seulement. Et encor fut la rivière de Saille plus desrivée à l'avenant, et tellement que, à celle fois, elle fist de grans dopmaiges en plusieurs maisons estant dessus icelle, especiallement en toutes celles où il y ait cellier ou ouvroir de tisserans, taineurs ou tinturiers ; et meismement au billowart<sup>1</sup> de la porte des Allemans. Et ne sçavoit-on auquel entendre ne premier courir, ou ès celliers ou ès guerniers ; car icelles neiges fondoient si tres à copt que plusieurs blefz en furent mouillés et gaistés<sup>2</sup>.

1503.— « En ceste presente année vint ung groz deluge et une grant coustange en l'entretennement des murailles et des foussés de la cité. Et avint ceste ruyne par les grandes eaues qu'il avoit eu fait ès années precedentes, et aussy pourtant que alors dessoubz l'airche qui est entre la porte des Allemans et du billouairt, y avoit en ce temps deux estroittes portieres par où l'eaue sailloit dehors, lesquelles l'on fermoit quant on vouloit, pour et affin de rem-

---

<sup>1</sup> Boulevard, mot qui est aussi écrit plus loin *billouairt*.

<sup>2</sup> Huguenin, *ouvrage cité*, p. 639.

plir les foussés d'eau; laquelle chose ainsi faicte portoit grant dopmaige 'ès maisons estant en la ville; et, avec ce, icelles portieres, au temps des grandes eaues et souverainement quant les glaices desgelloient et que le buttin corroit, estoient peu lairges, et se estrangloit l'eau, tellement que tout desrayoit et faisoit de grans dopmaiges 'ès foussés et 'ès fondemens des tours d'icelle porte <sup>1</sup>.

1510. — « En ceste année, il fist ung merveilleux et aspre hyver et le plus froid et de grande gellée qu'il avoit fait, passé loing temps; et, sellon l'opinion d'aulcuns, n'en avoit point fait de pareil depuis la journée que le duc Charles morut devant Nancey<sup>2</sup>. Car la gellée et les neiges furent si grandes que les puvres bestes salvaiges se moroient de faim et de soif et se laissoient causy prendre à la main. Et combien que icy devant soit faicte mention de plusieurs grans hyvers, si neantmoins, sellon l'opinion de plusieurs gens, l'on n'en avoit veu de loing temps le pareil <sup>3</sup>.

1512. — « Le commencement de ceste année et du printemps fut de tres malvaise sorte, tant en bruyne et en tonnoire comme en fouldre, en oraiges et en aultres persecutions qui avindrent sur les biens de la terre tout durant

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 640. — Le chroniqueur donne des détails techniques très-précis sur les travaux entrepris alors aux fossés et murailles de Metz, pour remédier aux inconvénients des eaux.

<sup>2</sup> Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, tué au siège de Nancy, le 5 janvier 1477. Les chroniques disent « qu'il faisoit la plus horrible froidure que jamais. »

<sup>3</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 664. — En 1514, des inondations continuelles, dues au débordement des eaux de l'Ill, sont signalées par M. Merklen, dans son *Hist. d'Ensisheim*, t. 1, p. 355. — « Le dimanche avant Marie-Madeleine, dit un historien de Mulhouse, la rivière de l'Ill fut tellement accrue qu'elle déborda tout-à-fait et couvrit les routes de ses eaux. » (Mieg, *ouvr. cité*, t. II, p. 40.)

celluy esté ; car le temps fut si tres mal dispousé et si dangereux que les biens, bledz, foinz, avoines avec les vignes et toutes aultres choses ne povoient meurir ny venir à perfection, et eurent toutes choses à souffrir. Aussy en celluy temps, on ne parloit à Mets et au pays que de sorciers et sorcieres, entre lesquelles en furent prins et furent brullés<sup>1</sup>.

1523. — « Celle presente année fut de terrible condition et nature; car, de son commencement, elle fut assés modérée et de grant challeur, et tellement que toutes choses croissoient et venoient à souhait et de grant habondance. Et duroit ce temps jusques environ la saint Martin, que tousjours estoit assés bien dispousé : mais alors se muait en si grant froidure de gellée et si tres aispre, environ quinze jours durant, que toutes ripvieres furent prises d'une grosse espaisseur; et n'y avoit homme vivant qui eust memoire d'avoir veu faire une si destroicte gellée, si subite ny si soubdainne. Puis vint la pluye et le doulx temps; mais ne fut pas longuement, environ le Noël, qu'il fist encor une pareille gellée, comme la premiere. Puis le temps se redefist de nouvial et se muait en pluye tellement que, en commençant les deux dairiens<sup>2</sup> jours de l'an et jusques au 4<sup>e</sup> jour de janvier, ne fist jour ny nuit que venter et pleuvoir à grande habondance<sup>3</sup>: de laquelle chose le peuple estoit fort ennuié. Et la raison estoit que, pour loing temps devant, avoit esté prognostiqué

---

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 676. — L'hiver de 1515 fut aussi très-rigoureux; les eaux restèrent si longtemps prises qu'il en résulta une privation totale de farine et de pain. (Merkien, *ouvr. cité*, t. 1, p. 355.)

<sup>2</sup> Derailers.

<sup>3</sup> Cependant, d'après une chronique en vers, connue sous le nom de *Chronique*

et escript par plusieurs saiges astrologiens que en ceste dicte année, environ le jour de l'an, devoit faire grant euaige et devoit fort pleuvoir, et speciallement se devoit faire en aucuns lieux ung merveilleux temps d'eaue, environ le second jour et le troisieme de febvrier; et devoit celle pluye estre si grosse et si impetueuse et devoit venir de si grant roideur avec grosses gouttes, telles comme la teste d'ung homme, et qu'elles seroient suffisantes pour tuer gens et bestes, et avec ce trespicer les maisons et abaitre de grans édifices. Et corroient ces nouvelles de toutes pairts<sup>1</sup>: parquoy possible, à celle occasion, y eult en Mets cinq cents personnes qui furent confessés et administrés au jour de Noël, apres quoy ne l'eussent pas esté; et meismement, le jour de la feste des Chandelleurs ensuivant; car les aucuns et aucunes avoient si grant peur qu'ilz ne dormoient au lict. Mais pour revenir à mon propos de ces grandes pluyes que desja il fist, environ le jour de l'an, vous devés sçavoir que, à celle occasion, les ripvieres Saille et Muzelle crurent tellement que, le maicredy, de nuit, sixiesme jour de janvier, et devindrent si grosses et hors de rives que,

de Saint-Clément, attribuée par dom Calmet à Jean de Chatellain, mais en réalité de Jean Chatel, il semblerait que la pluie fut étrangère à cette inondation. Elle dit : *Grand deluge d'eaux en ladite année 1523.*

Et puis sans grande neige ny pluye  
Vindrent les eaux en tel deluge  
Plus grandes en rivières et estangs  
Quelles n'avoient esté en cent ans.

<sup>1</sup> L'abbé Bexon (*ouvrage cité*, t. I, p. 499), dit sous la date de 1524 : « Au printemps, les eaux s'enflèrent jusqu'à inonder le pays. Les astrologues vendant un almanach où ils annonçaient que tout devait périr à la fin de 1524. Le trouble était universel. On fit des prières publiques et de grands dons aux églises. » Cette prédiction était l'œuvre de Jean Stoffer; elle eut un grand retentissement. — V<sup>e</sup> à ce sujet le petit opuscule que nous avons publié sous ce titre : *la Fin du monde et les comètes*. Paris, 1859, in-16.

sans avoir glaices, jamais homme vivant ne les avoit veues pairesilles, ny ne estoit à comparer toutes les autres fois que par cy devant j'en ai escript. Car elles se estendoient depuis le pont des Morts, voir depuis les murailles d'Anglemur jusques au trou de Chavain, et de là le pré Saint Soibert jusques dedans les vignes et par ces lieux de toutes parts, et passoient à grant habondance par devant les portes et par les fossés jusques aux arvolz du pont, et meismement par-dessus les murs qui vont depuis le pont des Morts jusques au pont aux Loups. Et tellement que à peine veoit-on rien d'icelluy pont forsque les loups n'estoient couverts. Item, celle eaue estoit à peu pres de la haulteur de la bouche du puits devant la croix Arest : elle estoupoit plusieurs arvolz du pont Thieffroy, et de fait y fist grant dopmaige, car elle rompist l'une d'icelles arvolz. Aussy elle couvroit plusieurs des bouttées du pont des Morts; par tout le grant Saulcis l'on ne veoit que ung peu les testes des saules, et ne veoit on que eaue depuis Joey<sup>1</sup> jusques à Thionville. Et fist celle eaue ung grant dopmaige à Waldrinowe<sup>2</sup> et en plusieurs autres lieux là autour. Paireillement estoit la riviere de Saille tres hors de rive et corroit par aulcunes rues en celle partie. Celle eaue fist ung merveilleux et grant dopmaige; car l'on fut surprins et de nuyt : parquoy, avant que on la peust secourir, moult de choses furent gaistées et perdues; et n'y eult si bial lieu et si belle chambre au bais du Champel, qui ne fust pleine d'eaue jusques au plancher du premier étage. Parquoy,

---

<sup>1</sup> Jouy-aux-Arches, village du canton de Gorze, à 40 kilom. de Metz, où subsistent encore les ruines d'un aqueduc romain.

<sup>2</sup> Wadrineau, nom que porte une digue très-ancienne formant barrage d'un des bras de la Moselle, à la pointe de l'île du Sauley, à Metz.

les aucuns se esbahissoient fort et disoient que c'estoit desja ung commencement d'icelluy desluge avenir, et estoit la cause principale qui leur faisoit croire ce que iceulx maistres avoient dit. Et lors eussies veu fuir et vuidier les vins et aultres biens des rues qui estoient sur l'eau, comme le bais et hault Champel, avec tout ce qui est scitué sur les deux rivières, Saille et Muzelle, tant d'une part que d'autre, et les fuir en haults lieux comme en la paroische Sainte Segullenne, Sainte Croix et aultres haults lieux. Et encor n'estoient-ilz pas trop assurés, pour cause des parolles devant dictes; la pluspart des maisons estoient si tres pleines d'eau qu'il n'eust esté possible d'y demourer. Et entroit celle eau par les portes de derriere et à grant randon venoit saillir par les portes de devant en la rue, et fist une rivière au bais du Champel à peu pres du hault de la porte de la Greve.

« Mais toutesfois, quoiqu'il en fust, ce ne fut rien du dopmaige qui fut en la cité, au regairt de plusieurs aultres villes et villaiges, especiallement au Pont-à Mousson; car celle abondance d'eau fist un merveilleux dopmaige en celle ville du Pont <sup>1</sup>. Et premier elle rompist et abaitit

---

<sup>1</sup> Ce récit est confirmé par plusieurs mentions des comptes du trésorier général de Lorraine. « A Didier le Dart, commis du prévost et receveur de Pont-à-Mousson, la somme de 4,450 francs, monnoye de Lorraine, à lui délivré pour aider aux réparations et ouvraiges du pont de pierre de ladite ville et cité du Pont qui a esté ruiné par les inondations d'eaux qui furent l'année 1523. — A Claude Liébaut, charpentier, demeurant à Nancy, la somme de 100 francs que monseigneur le due lui a ordonné ceste fois en récompense des peynes, travaux et labours qu'il a prises à redifier le pont du Pont-à-Mousson l'année précédente (1523). — A Jehan Jennin et aultres ses compagnons massons, demeurant au Pont-à-Mousson, la somme de 350 francs, pour estre payés pour le parfait et entière solution de sa marchandie (marché) de massonnerie pour le pont dudit Pont-à-Mousson. » — Les comptes du receveur de Pont-à-Mousson, pour 1525-1526, où cette inondation est appelée délugé, renferment aussi des men-

quaitre arvolz d'icelluy pont avec neuf ou dix maisons de celle partie : et fut abaitue et desrompue une des portes avec ung grant pan de muraille d'icelle ville et furent les habitans par plusieurs jours enclos leans, criant alarme, misericorde et ne cuidoiēt jamais mieulx molrir. Celle eaue fist encor tant d'autres dopmaiges que ce fut une chose merveilleuse, tant en terre desrayées, en biens perdus, en bestes noïées, berbis, et aultres grans dopmaiges de blefz, de vins et de plusieurs denrées, que ce fut une chose inestimable ; car, en tout le païs n'y demouroit pont de bois qui ne fust enlevé et enmené en la mer. Paireillement de ceste eaue receurent grant dopmaige ceulx de Saint Nicollas<sup>1</sup> et de Wairengeville<sup>2</sup>, ceulx de Thionville et encor plus sans comparaison ceulx de la ville de Sierque<sup>3</sup>. Et par icelle yaue, avec d'autres pluyes qui vinrent depuis, furent les voies et les chemins si desrompues que, encor à la Paisques apres, ne pouvoit-on charier qui ne se destournoit granment : parquoy n'y avoit si grant ny si saige, tant fut en la spiritualité comme en la temporalité, qui ne doubtaist et ne craindist tres fort celluy deluge prognostiqué et le temps qui estoit avenir.

« Et à celle occasion se mirent et firent mettre le peuple en grande devoltion ; car les seigneurs du chappistre de la

---

tions de réparations faites à la grange de la ville, que les eaux avaient abattue, à la porterie et à la tour du château, situées près de la chapelle, etc. (Henri Lepage, *Les communes de la Meurthe*, t. II, p. 330.)

<sup>1</sup> Sur la Meurthe, chef-lieu d'arrondissement du département de ce nom, à 43 kilom. de Nancy. — Les *Comptes du domaine de Deneuvre* (Archives de la Meurthe, XLIX) font mention de l'inondation de 1523 et de quelques autres postérieures de la Meurthe en 1534, 1585, 1591, 1603, 1623 et 1637.

<sup>2</sup> Warangéville, aussi sur la Meurthe, à 2 kilom. de Saint-Nicolas.

<sup>3</sup> Sierck, chef-lieu de canton du département de la Moselle, arrondissement de Thionville.

grande esglise de Mets ordonnairont que tous les jours, apres leurs vespres et complies chantées, de tous venir, en grande devoltion et en belle ordre, avec croix et eaue benicte, dire et chanter ung *Salve Regina* devant Nostre Dame-la-Ronde, auquel durant et à la fin les enfans de cuer chantoient les *Virgo* à voix feincte en deschanterie, laquelle chose il faisoit moult bialu oyr, et estoit chose tres melodieuse. Paireillement en estoit fait à Saint Salvour et à Saint Thiebault, forsque des enfans de cuer; aussy les ordres mendians et aultres religions faisoient leur devoir, chescun endroit soy, de dire et chanter quelques hymnes et canticques à leur devoltion. Et davantaige fut commandé et ordonné par messeigneurs de la justice que le diemanche, dairien jour de janvier, seroit, à chascune des paroisches de ladicte cité, fait la grande procession autour de la paroische : puis, audit jour, fut annoncé et commandé que le diemanche ensuivant, qui alors en ceste presente année, estoit le gras diemanche, seroit, à celluy jour, par toute la cité, à chescune paroische, faicte la procession, tout et ny plus ny moins, comme le jour de la Feste Dieu, avec *Corpus Domini*. Et fut commandé, sur dix sols d'amende, que chascun se y trouvoist reveremment et en devoltion, et que, avec cierge ou aultre luminaire, vouldist accompagner le vray corps de Jhesucrist, affin que, par sa bonté, il mist paix entre les princes crestiens et qu'il vouldist appaisanter le temps et nous donner ce qui nous est necessaire pour l'ame et pour le corps. Et ainsy en fut fait, tant aux paroisches comme aux colleges et ordres mendians et aultres religions et prieurés; car chescun s'y employoit à son povoir, tant à parer les rues de belles tapisseries comme aultrement, aussy bien ou mieulx que le jour de la Feste Dieu. Et encor davantaige,



fut ordonné, apres ou devant la grant messe, chescun die-manche, de chanter à haulte voix, en chescune paroische, celle belle louange devant la croix, qui se commence *O cruz, ave*, etc. Or devés sçavoir que, tout le temps durant de celluy gras temps, devant ny apres, ne fut fait en Mets ny ès païs à l'entour nulle mommerie de desguiserie, fairce, ny aultre joieuseté, comme on povoit faire les aultres années; mais fut le peuple, josnes et viez, aussy hors de joie, comme si c'eust esté au temps de caresme. Parquoy je croy que nostre saulveur Jhesucrist regardoit son peuple en pitié, comme jadis fist Dieu, le pere, sur le peuple de la cité de Ninive; car, par sa misericorde, s'en alloit le temps si gracieusement que, depuis ce jour jusques à Païcques, il fist aussy bon temps qu'il avoit point heu fait de dix ans devant <sup>1</sup>. »

Ce récit très-circonstancié, œuvre d'un témoin oculaire, Philippe de Vigneulles<sup>2</sup>, est un curieux échantillon des mœurs du temps et un témoignage authentique des désastreuses conséquences résultant du débordement des eaux. C'était, à cette époque, une terrible calamité publique, plus redoutable que de nos jours, car elle entraînait à sa suite la famine et les maladies; pour lutter contre ces fléaux, on se bornait aux processions et aux prières, moyens sans doute fort louables au point de vue de la foi religieuse, mais insuffisants dans l'ordre des idées physiques.

Kleinlawel<sup>3</sup> signale des inondations en Alsace, en 1524,

<sup>1</sup> Huguenin, *ouvr. cité*, p. 805.

<sup>2</sup> Chroniqueur du XVI<sup>e</sup> siècle, originaire du village de Vigneulles, près de Metz.

— La publication de M. Huguenin est pour la plus grande partie tirée de cet auteur, très-précieux pour l'histoire de Metz.

<sup>3</sup> *Ouvrag. cité*.

1526 et 1529; il dit que, pendant presque toute cette dernière année, les pluies tombèrent sans interruption, ce qui fut cause d'une grande cherté, aucun des biens de la terre n'étant parvenu à maturité. Vers la Saint-Nicolas (6 décembre) de l'an 1535, l'Alsace eut encore beaucoup à souffrir du débordement des eaux<sup>1</sup>.

En 1553 « les fréquentes et extraordinaires pluies, dit Simon Goulart<sup>2</sup>, firent tellement enfler le Rhin, qu'il se desborda, donc s'ensuivist le desgat d'une infinité de pays proches de ses rivages. La ville de Russach entre autres<sup>3</sup>, fut en danger d'estre submergé par le torrent, qui s'estant escoulé en peu d'heures, laissa pour récompenser les desgats qu'il avoit faits, une merveilleuse abondance de poissons trouvés ès champs, ès prairies et mares, mesmes dedans les caves de la ville. »

En 1556, suivant Goldmeyer<sup>4</sup>, le Rhin, qui s'était très-élevé depuis Pâques, déborda vers le 19 juin et aussi le 13 juillet; beaucoup de ponts furent emportés en Alsace et à Strasbourg; ce qui implique une forte crue des eaux de l'Ill et des autres rivières de cette contrée.

En 1566, il arriva un débordement du Rhin « tellement grand et impétueux, dit Kleinlawel<sup>5</sup>, qu'il enleva neuf palmées du pont du Rhin<sup>6</sup>. » Le même chroniqueur mentionne

<sup>1</sup> Schœpflin, *ouvr. cité*, t. V, p. 459.

<sup>2</sup> *Trésor d'histoires admirables*, édit. de Genève, 1614, 2 vol. in-42, t. I, p. 436.

<sup>3</sup> Il s'agit sans doute ici de la ville de Rouffsch, dans le Haut-Rhin, sur la Lauch, à laquelle se rapporterait cette crue extraordinaire.

<sup>4</sup> *Ouvrag. cité*.

<sup>5</sup> *Ouvrag. cité*.

<sup>6</sup> Le premier pont du Rhin permanent qui reposait en partie sur des bateaux, en partie sur des pieux, fut construit en 1388, par la ville de Strasbourg. Un rescrit de l'empereur Wenceslas, de 1393, lui en accorda à perpétuité la concession avec

une inondation en Alsace en 1569, et une autre en 1570, vers la Saint-Nicolas <sup>1</sup>. Dans celle-ci, toutes les routes de la plaine et une grande partie des rues de Strasbourg furent submergées; Kleinlawel fait cette remarque « qu'une grande quantité de lièvres s'étaient réfugiés sur les arbres. » Il rapporte « qu'un bateau descendant l'Ill fit naufrage au Pont-Neuf <sup>2</sup>; vingt-et-une personnes se noyèrent et toutes les marchandises qu'il contenait furent perdues. »

En 1574, il y eut, à Strasbourg, une inondation accompagnée d'un tremblement de terre qui renversa une partie de murs des fortifications, au Rauscher, et les fossés se trouvèrent comblés par les décombres <sup>3</sup>.

En 1580 et 1584, des inondations se firent sentir en Alsace; plusieurs quartiers de Strasbourg furent submergés et on y circulait en bateau <sup>4</sup>.

En 1585, il se manifesta à Deneuvre une inondation de la Meurthe « telle qu'il n'étoit mémoire d'homme d'avoir vu une pareille ruine, » selon les propres expressions du document contemporain qui en fait mention <sup>5</sup>.

la perception d'un droit de péage. Précédemment, les Strasbourgeois avaient déjà, à deux reprises, établi un pont sur le Rhin, en 1335 et 1370, mais d'une manière temporaire, pour le passage de leurs troupes. Avant ce temps, on s'était servi pour l'usage ordinaire de deux bacs, dont l'un, du côté de Strasbourg, partait de la Robertsau et débarquait dans une île du Rhin, d'où le second partait sur la plage où est le fort de Kehl. (V<sup>e</sup> Aufschlager, *ouvrage cité*, p. 213 et 215.—Fargès-Méricourt, *Description de la ville de Strasbourg*, etc. Strasbourg, 1825, in-16. p. 130.)

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité.*

<sup>2</sup> Pont de la Madeleine ou de l'Évêché, appelé aussi Pont-Neuf par Kœnigshoven. On l'a reconstruit, en 1823, avec des piles en pierres de taille.

<sup>3</sup> Kleinlawel, *ouvrage cité.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> *Comptes du domaine de Deneuvre* (Archives du département de la Meurthe, XLIX).

En 1587 et 1588, les eaux débordées exercèrent encore, en Alsace, des ravages qui portèrent particulièrement sur la récolte des vins, dont la cherté devint excessive<sup>1</sup>.

En 1595, il y eut des pluies continuelles en février et en mars. L'eau se précipitait des montagnes des Vosges en torrents. Remiremont fut presque submergé, de même qu'Épinal. La place des Dames de Remiremont était tellement inondée, que l'eau entraînait dans l'église. On dut faire un pont de planches pour aller de la porte jusqu'au chœur<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Kleinlawel, *ouvrage cité*.

<sup>2</sup> *Observations météorologiques et autres phénomènes de tout genre, recueillis par M. Didelot aîné, curé de Pouxeux, comprenant depuis l'an 400 jusqu'en 1730.* (MS. de la bibliothèque d'Épinal.) M. Parisot, ancien bibliothécaire de cette ville, a annexé à Mss S. une table par ordre de matières, très-intéressante à consulter.

## CHAPITRE XXX.

## INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS.

(SUITE.)

Crues du Rhin, en 1601 et 1617. — Débordements de la Moselle, en 1618 et 1619. — Inondations en Lorraine, en 1631. — Grosses eaux du Rhin, en 1637. — Hauteur extraordinaire de ce fleuve, en 1641. — Ravages causés par le Rhin et l'Il, en Alsace, en 1649 et 1651. — Destruction de Daxland, en 1652. — Exhaussement de la Meurthe, par suite d'une trombe d'eau, du côté de Sénonès, en 1654. — Pluies et débordements en Lorraine, en 1661 et 1668. — Crue de débâcle sur le Rhin, en 1670, — sur la Moselle en 1681. — Crues de l'Il, en 1688 et 1689. — Hiver rigoureux de 1709. — Inondations du Rhin et de l'Il, en 1711 et 1729, — de la Moselle, en 1734. — Grande crue du Rhin, en 1740. — Débordements en Alsace. — Submersion de Strasbourg. — Rupture de l'écluse et de la digue du lac du Ballon. — Ravages des eaux dans la vallée de Guebwiller. — Débordements en Lorraine. — Trombe d'eau à Sierck, sur la Moselle, en 1750. — Crues de l'Il, à Mulhouse. — Inondations en Lorraine, en 1751, — en Alsace en 1755, — en Lorraine, en 1757. — Crue extraordinaire de la Rosselle, à Saint-Avoird. — Crue excessive du Rhin, en 1758. — Procès-verbaux du sieur Weiss, inspecteur des ponts et chaussées. — Dommages causés par cette inondation. — Débordements de la Meurthe et de la Vezouze. — Inondations de la Moselle et du Rhin, en 1764. — Orage désastreux à Remiremont, en 1770. — Grands débordements en Lorraine, en 1772, 1773 et 1775. — La Moselle et la Meurthe. — Inondations du Rhin, en 1778, — de l'Il, aux environs de Mulhouse, — de la Moselle et de ses affluents. — *Déluge de la Saint-Crépin*, à Épinal; — ses effets à Pont-à-Mousson, Metz, Thionville. — Débordement de la Meurthe, à Nancy, — de la Vezouze, à Lunéville. — Observations de Lecreux, ingénieur en chef de la Lorraine, sur les inondations de 1778, dans ces contrées. — Débordement de la Moselle et de la Meurthe, en 1782. — Pluies et inondations en Lorraine, en 1783. — Hiver rigoureux de 1784. — Rapports des intendants d'Alsace et de Lorraine. — Débâcles du Rhin et de l'Il, en 1789. — Détails sur les travaux des épis du Rhin. — Grande crue du Rhin, en 1791.

Pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les inondations dans le bassin du Rhin furent, comme aux siècles précédents, fréquentes et désastreuses. La nomenclature que nous allons en présenter est certainement incomplète, mais elle suffira pour donner une idée de la malheureuse situa-

tion, dans les temps passés, des provinces de l'Alsace et de la Lorraine, par rapport à la calamité qui nous occupe.

En 1601, suivant Kleinlawel<sup>1</sup>, un débordement emporta plusieurs palées du pont du Rhin ; et, en 1617, le fleuve fut tellement élevé « que l'on pouvait toucher l'eau avec la main par-dessus le pont. »

Le 6 février 1618, il y eut un grand débordement de la Moselle ; la vanne des moulins de Remiremont fut rompue. — L'année suivante, 1619, les pluies presque continuelles pendant l'hiver amenèrent de grands débordements en Lorraine ; les eaux ruinèrent les moulins et les scieries de Remiremont, et rompirent les ponts de la Moselle. — L'année 1631 fut pluvieuse et la Lorraine souffrit encore des inondations<sup>2</sup>.

En 1637, les eaux parvinrent jusque sur le tablier du pont du Rhin, à Kehl<sup>3</sup>. — Une crue extraordinaire du Rhin eut lieu à la fin de l'année 1641 ; mais aucun détail n'en est parvenu jusqu'à nous, bien que sa hauteur ait été repérée, à Bâle, à 6<sup>m</sup>, 54<sup>4</sup>. Ce serait donc une des plus fortes connues, car depuis cette époque, une seule, celle de 1852, l'a dépassée

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité.*

<sup>2</sup> *Registre de Jean Conrad, bourgeois de Matzeville* (MS. de la Bibliothèque de Nancy, cité par M. H. Lepage dans ses *Recherches historiques sur la température*. — *Annuaire de la Meurthe*, ann. 1854, p. 54).

<sup>3</sup> Nous devons beaucoup de renseignements sur les inondations du Rhin à M. Heitz, imprimeur-libraire, à Strasbourg, membre de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin et de celle pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace. La bibliothèque alsacienne qu'il possède est sans contredit la plus riche et la plus complète ; cette collection unique, parfaitement classée et cataloguée peut être considérée comme un véritable trésor bibliographique.

<sup>4</sup> Cette cote est celle adoptée par le service des ingénieurs des travaux du Rhin.  
V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. XLVIII, Plèce 298.

de quelques centimètres. On doit s'étonner qu'elle n'ait laissé aucune trace dans les documents historiques, et, sans la révoquer en doute, il est permis de supposer qu'il y a peut-être confusion de date. Cependant, M. l'ingénieur en chef Defontaine dit qu'on trouve à Bâle des traces exactes des hautes eaux de 1641, mais il ne précise pas de quelle nature sont ces traces<sup>1</sup>.

En 1649, le Rhin et l'Ill sortirent en même temps de leur lit et dévastèrent une grande partie du territoire de l'Alsace ; Strasbourg éprouva de grands dommages<sup>2</sup>. — Le même fléau se fit sentir, avec des circonstances identiques, vers le commencement de 1651<sup>3</sup>. Cette année et la suivante, 1652, le village de Daxland, non loin de Lauterbourg, fut attaqué si vivement que les maisons étaient détruites, l'église entourée par le fleuve, les cercueils entraînés par les eaux<sup>4</sup>.

Le 13 juillet 1654, « la montagne qui est au nord de l'abbaye de Sénones, lisons-nous dans dom Calmet<sup>5</sup>, composée de grosses roches posées confusément, et dont les intervalles sont remplis de terre, de pierres et de

---

<sup>1</sup> *Des travaux du Rhin. (Ann. des ponts et chaussées, ann. 1833, 2<sup>e</sup> sem. p. 13.)*

<sup>2</sup> Schœpflin, *ouvr. cité*, t. V, p. 459.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Notice sur le service des travaux du Rhin*, par M. Coumes, ingénieur en chef de ce service. Strasbourg, in-8, 1860. (*Extrait de la description du département du Bas-Rhin publiée avec le concours du Conseil-Général sous les auspices de M. Migneret, préfet.*) — M. l'ingénieur en chef Coumes, à propos des ravages faits par le Rhin sur ses bords, dit : « Chez nous, Rhinau et Woerth furent détruits, au moyen âge, puis réédifiés ; on peut citer comme ayant complètement disparu sur notre rive, le couvent de Arnulfsau, dans les environs de Drusenheim, et sur la rive allemande, Tringheim et Hundsfeld, près de Kehl, le couvent de Honsu, Thumhausen et Muffenheim, à l'amont de Seltz. »

<sup>5</sup> *Notice de Lorraine*, 2 vol. in-fol., 1756-1762. T. II, p. 480.

cailloux, s'ouvrit tout à coup, tant du côté de Sénonès que du côté de Celles, et il en sortit jusqu'au soir, par une ouverture de 80 pieds de diamètre, une si prodigieuse quantité d'eau, que la Meurthe s'en éleva, en quelques endroits, de 15 pieds au-dessus de son niveau. Cet événement avait été précédé d'une pluie de deux jours et d'un bruit souterrain. Les foins qui étaient coupés, les chariots, ponts, moulins, tout ce qui se trouva sur les ruisseaux et rivières, depuis Sénonès jusqu'à Metz et même jusqu'au Rhin, fut emporté par l'inondation, qui dura trois jours. Raon-l'Étape, qui est à la jonction de la plaine et de la Meurthe, pensa en être emporté; il y eut plusieurs personnes noyées. »

Au mois de janvier 1661, de grands débordements ruinèrent les ponts et les moulins des Vosges, particulièrement ceux de Saulxures et de Cornimont <sup>1</sup>. — En 1668, à la fin de l'année, il tomba beaucoup de pluie; il en résulta des débordements, vers Noël, qui occasionnèrent de grands dommages. Les scieries de Bayemont, proche Dommartin-lès-Remiremont, furent presque entièrement ruinées <sup>2</sup>.

Le 9 janvier 1670, huit arches du pont du Rhin furent emportées par la violence de la crue, lors de la rupture des glaces <sup>3</sup>. — En 1681, la Moselle éprouva une débâcle désas-

<sup>1</sup> Henri Lepage, *art. cité*. (*Annuaire de la Meurthe* ann. 1854, p. 87).

<sup>2</sup> *Idem*.

<sup>3</sup> Walter, *Chron. Argent.* MS, p. 254. — Une carte d'ensemble, du chevalier Beaurain, gravée pour représenter les campagnes de Turenne de 1674 et 1675, montre le Rhin, à cette époque, parsemé d'une multitude d'îles boisées. Schœnau, Rhinan, Drusenbeim, Statimatten, Seitz, se trouvent au bord du fleuve, tandis que leur distance actuelle de la rive est de un ou deux kilomètres. De forts bras secondaires baignent la Wantzenau, Gamsheim et Offendorf; Strasbourg est relié au fleuve par trois grandes voies d'eau perpendiculaires. Dalhunden est sur la rive droite. A Lauterbourg, des étangs couvrent le terrain le mieux cultivé maintenant. Ceci prouve les nombreux changements qu'a éprouvés le cours du Rhin



treuse; à Thionville, une des piles du Pont-Couvert s'écroula par le choc des glaçons, qui entraînent une partie du pont'. — La fin de l'année 1688 et le commencement de 1689 furent extrêmement pluvieux, au dire d'un historien d'Ensisheim<sup>2</sup>, qui ajoute « que les eaux montèrent jusqu'à quarante-deux fois et inondèrent le plat pays à vingt-trois reprises. »

Le mémorable hiver de 1709 eut les plus funestes conséquences pour l'Alsace et la Lorraine, mais on ne voit pas que les eaux aient ajouté leurs ravages à ceux du froid, bien qu'il soit supposable que les débâcles aient dû se faire sentir avec violence. On lit dans un journal tenu par les religieux de l'abbaye de Domèvre<sup>3</sup> : « L'hiver commença d'une telle force qu'en une nuit les rivières furent gelées<sup>4</sup>. Le froid dura six semaines ; il fut si violent que le vin se geloit dans le calice à l'instant qu'on l'y mettoit ; les vignes, les blés, les herbes, les arbres, les

depuis moins de deux siècles. — On peut consulter, sur l'ancien cours du Rhin, la *Notice sur les travaux du Rhin*, de M. l'ingénieur en chef Coumes, § 4<sup>re</sup> *État naturel et régime du Rhin*, à laquelle nous empruntons ces détails. — Voyez aussi pour le cours du Rhin au XVII<sup>e</sup> siècle les cartes suivantes : *Drey Tafeln des Rheinstroms* de H. Munster, 1628. — *Totius Rhœni ab ejus capitibus* de H. Handio, 1632. — *Totius fluminis Rhœni novissima descriptio* de J. Danckerts. — *Idem* de Walther, 1675. — *Follständige Charte des ganzen Rheinstroms* de Riegel, 1688.

<sup>1</sup> Teissier, *Histoire de Thionville*, Metz, 1828, in-8. p. 452.

<sup>2</sup> Merklen, *ouvr. cité*, t. II, p. 336. — M. Coste, dans son article sur le *Fieux-Brisach* (*Revue d'Alsace*, ann. 1853), cite des inondations du Rhin en 1698 et 1699. Ne serait-ce pas plutôt 1688 et 1689?

<sup>3</sup> Henri Lepage, *art. cité*. (*Annuaire de la Meurthe*, ann. 1854, p. 58).

<sup>4</sup> Ce grand hiver commença en Lorraine la nuit du 5 au 6 janvier ; le thermomètre descendit à 45° Réaumur. Le duc Léopold prit les plus sages mesures pour la subsistance de ses peuples. V<sup>o</sup> *Annales historiques de l'agriculture et de la législation rurale du pays de Lorraine*, etc., Nancy, 1813, in-42, p. 418 (par M. Guérard, secrétaire de la société d'agriculture de l'arrondissement de Lunéville).

étangs, tout cela fut gelé. Pendant ce froid excessif et qui fut universel, on trouvoit des hommes et des animaux morts à la campagne. Les seigneurs évêques de Metz et de Toul permirent l'usage de la viande, pendant le carême, parce que les étangs étant gelés, on ne pouvoit avoir de poissons. »

En 1711<sup>1</sup>, au mois de mars, le Rhin, par la fonte subite des neiges, éprouva une grande inondation, inférieure seulement de 10 pouces à celle qui se produisit en 1740, dont nous parlons plus loin. La crue de l'Ill fut également excessive<sup>2</sup>, et voici dans quels termes un historien de Mulhouse<sup>3</sup> en rapporte les effets : « Jusqu'au mois de février, il y avait eu la plus belle saison, lorsque tout à coup l'hiver se manifesta dans toute sa force ; une neige profonde couvrit les campagnes ; un dégel affreux arriva ensuite et fit tellement monter les eaux que personne ne se rappelait les avoir vues aussi hautes ; le pont le plus élevé fut dépassé d'un pied, et toute la contrée était transformée en un lac énorme. Après le retrait des eaux, la plupart des routes se trouvèrent enlevées ou fortement détériorées. Cette inondation se fit sentir sur une très-grande étendue. »

<sup>1</sup> Les inondations furent générales cette année. On lit dans le *Journal historique sur les matières du temps*, mai 1711, p. 307 : « Les débordements du Neckar, du Rhin, de la Meuse et de la Moselle ont causé des dommages incalculables, fait périr des familles entières et submergé une quantité prodigieuse de bestiaux. En Suisse, les rivières de l'Aar, l'Emme et la Sense ont tellement été enflées, que non-seulement, elles ont inondé tout le plat pays des environs, mais encore, ayant changé de lit et de cours en divers endroits, ont emporté des maisons et des villages entiers. Enfin, la désolation a été si grande, qu'on écrit de France, d'Espagne, d'Italie, de Suisse, d'Allemagne et de plusieurs villes des Pays-Bas, que les hommes les plus âgés, ni les remarques des historiens contemporains, n'apprennent rien de si affreux sur les inondations qui ont eu lieu. »

<sup>2</sup> A Strasbourg, l'eau de tous les puits fut gâtée ; l'autorité municipale dut prescrire des mesures pour leur assainissement.

<sup>3</sup> Mieg, *ouvrage cité*, t. II, p. 45.

Du côté d'Ensisheim, les eaux débordèrent dans des conditions identiques : « Il tomba une quantité considérable de neige, dit M. Merklen<sup>1</sup> ; elle fondit subitement et causa une si grande inondation que toute la plaine ressemblait à un vaste lac. »

En 1729, il y eut deux inondations successives de l'Ill. « A la fin du mois de janvier, dit l'historien de Mulhouse que nous venons de citer<sup>2</sup>, on ne pouvait mener des voitures que lourdement chargées, car celles qui ne l'étaient pas étaient entraînées par les torrents qui passaient sur les routes. En février, il tomba une immense quantité de neiges qui fondirent par les pluies survenues vers la fin du mois ; les ruisseaux et les rivières débordèrent et enlevèrent beaucoup de ponts. »

L'année 1734 est marquée par une inondation de la Moselle qui, se creusant un nouveau lit, sépara le territoire de Scarppone de celui de Dieulouard<sup>3</sup>. « Les pluies, dit Durival<sup>4</sup>, avaient occasionné de grandes inondations, causé beaucoup de ravages, emporté les bois qui se trouvaient au bord des rivières, entraîné les foins coupés, et gâté ceux qui restaient à faucher. »

---

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité*, t. II, p. 336.

<sup>2</sup> *Mieg*, t. II, p. 55.

<sup>3</sup> Scarppone, *Scarpona* ou *Serpane*, étsit du temps des Romains une ville considérable dont parle Ammien Marcellin. (V<sup>e</sup> Walckenaer, *Géographie des Gaules*, t. I, p. 534, et t. II, p. 345.) Elle fut détruite au X<sup>e</sup> siècle par les Huns, et il est sùvéé que les inondations de la Moselle concoururent à sa ruine. Consultez : *Notices sur l'ancienne ville de Serpanie*, etc, par Mansuy, 1817, in-8. — *Ruines de Scarppone*, etc., par Mathieu, 1829, in-8. — *Scarppone*, dans l'*Archéologie de la Lorraine*, par Beaulieu, Nancy, 1843, in-8, t. II, p. 95. — La bibliothèque de Nancy possède une Dissertation (MS.) du Père Le Bonnetier sur Scarppone et son territoire.

<sup>4</sup> *Ouvrag. cité*, t. I, p. 443.

En 1740, le Rhin s'éleva, à Bâle, à 6 mètres<sup>1</sup>; les eaux entraînèrent une partie des fortifications du fort de Kehl<sup>2</sup>. La crue des rivières fut générale en Alsace. « Après une année de pluies presque continues, qui empêchèrent les fruits de mûrir, dit une relation contemporaine<sup>3</sup>, toutes les rivières débordèrent le 4 décembre et les eaux continuèrent à monter jusqu'au 22 décembre. Toutes les vallées entre la Forêt-Noire et les Vosges ne formèrent qu'un grand lac. La plupart des moulins, tant à la campagne que dans la ville de Strasbourg, furent détruits ou gravement endommagés. Les ponts furent entraînés; à Strasbourg, on les chargea de bombes, de boulets et de pierres, et ce ne fut que par ce moyen qu'on les maintint. Une grande partie de la ville se trouva sous l'eau, et dans les quartiers bas, elle s'élevait à hauteur d'homme. La ville organisa à ses frais un service de bateaux, et l'inhumation des morts ne put se faire qu'à un seul cimetière, celui de Saint-Gall, exempt de la submersion. La garnison, dont les casernes étaient inondées, fut logée dans les salles des Tribus des métiers. Une grande maison près du couvent de Saint-André s'écroula. En dehors de la ville, les habitants se retirèrent sur les toits de leurs maisons; on tira le canon sur les remparts pour leur faire connaître qu'on avisait au moyen de leur venir en aide, ce qui s'opéra par les soins de l'ammeistre<sup>4</sup> de la ville qui

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. XXVIII, Pièce 298.

<sup>2</sup> *Journal historique*, ann. 1744, février, p. 454.

<sup>3</sup> Yenne, *Klagliche Beschreibung der entsetzlichen Ueberschwemmung, welche A. 1740 schon, den 4 december, sich zugetragen hat, den 18-22 ejusdem gestiegen*. Strasb., 1740, in-4.

<sup>4</sup> *Handwerksmeister*, c'est-à-dire maître des corps de métiers. Dans l'ancienne organisation municipale de Strasbourg, établie au XIV<sup>e</sup> siècle et qui s'est perpétuée jusqu'à la révolution française, le pouvoir était concentré dans les mains de ce magistrat.

leur envoya des bateaux. Une famine et une grande maladie furent la suite de ce fléau <sup>1</sup>. »

A cette inondation se mêle le souvenir d'un désastreux événement. « Pour alimenter le canal de Neuf-Brisach, dit Aufschlager <sup>2</sup>, Vauban avait fait construire à l'embouchure du lac du Ballon, une écluse et un fossé de 3 mètres de profondeur appelé Seebach, lequel aboutit à la Lauch. En 1740, les pluies et les neiges firent monter les eaux du lac à une hauteur extraordinaire, et le 21 décembre, au milieu de la nuit, l'écluse et la digue se rompirent avec un fracas terrible ; une masse d'eau énorme, haute de 16 mètres, se précipita avec fureur dans la vallée et inonda les environs. Guebwiller et Isenheim essayèrent une perte incalculable. Dans ce dernier village, 14 maisons devinrent la proie du torrent. »

En Lorraine comme en Alsace, les ravages des eaux, cette année, furent considérables. « Deux jours de pluie continue ayant fondu les neiges qui couvraient déjà à une grande épaisseur les montagnes des Vosges <sup>3</sup>, il y eut, la nuit du 16 au 17 octobre, une des plus grandes inondations dont on ait mémoire. A Nancy, une partie du pont qui communique de la ville aux grands moulins fut emportée.

<sup>1</sup> M. Heitz possède sur cette inondation, dans sa précieuse bibliothèque, les pièces suivantes en allemand : — *Description plaintive de l'épouvantable inondation qui a eu lieu en l'année 1740, depuis le 4 décembre et qui s'est accrue encore jusqu'au 18 et 22 de ce mois*, par Jean-Christien Yenne, Strasbourg, 1740, in-4. (Cette pièce est celle dont nous avons donné le titre original à la page précédente.) — *Prière dans l'inondation de 1740*, in-4 de 4 pages. — *Fête de remerciement célébrée le 2 février 1741, pour l'abaissement des eaux*, in-4 de 4 pages. — Au commencement de 1741, on célébra dans toutes les églises des prières d'action de grâces pour le retrait des eaux.

<sup>2</sup> *Ouvrag. cité*, t. II, p. 20.

<sup>3</sup> Durival, *ouvr. cité*, t. I, p. 474.

Les ponts de Saint-Nicolas et de Laneuveville-lès-Nancy cédèrent à la violence de l'eau. Celui de Geintrey, sur le Madon, qui servait de communication avec la Bourgogne, fut emporté. Plusieurs personnes, surprises de ce débordement dans des moulins et autres bâtiments sur les eaux, y périrent misérablement. Les salines de Dieuze et de Rosières en souffrirent beaucoup; l'eau monta d'un pied dans les magasins à sel de Dieuze. A Pont-à-Mousson, l'inondation ne fut dans sa force que du 17 au 18 octobre; la rivière de Moselle, qui traverse la ville, courait avec impétuosité dans toutes les rues. Les bourgeois s'étaient réfugiés dans le haut des maisons; les caves, les granges furent remplies d'une eau bourbeuse; tout ce qui était sur les ports fut emmené jusqu'à Metz<sup>1</sup>. A Mirecourt, le Madon éleva ses eaux à 7 ou 8 pieds dans la ville basse; les habitants se sauvèrent dans les chambres hautes et sortirent par les fenêtres sur des radeaux. »

Le 16 juillet 1750, un curieux phénomène d'inondation se produisit en Lorraine, et voici en quels termes la *Gazette de France*<sup>2</sup> en rendait compte : « Un petit ruisseau, qui n'a communément que 2 pieds d'eau et qui traverse la petite ville de Sirkes<sup>3</sup> pour aller, en sortant de la ville, se jeter dans la Moselle, crût, en moins d'une heure, jusqu'à 22 pieds au-dessus de sa hauteur ordinaire. Cette inondation, dont on ne se souvient pas d'avoir jamais vu d'exemple dans le

---

<sup>1</sup> Les eaux s'élevèrent à Metz à 5<sup>m</sup>, 15. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. XXVIII, pièce 298. — Liverdon ressentit aussi les effets de cette inondation de la Moselle, qui y causa souvent des dommages, ainsi que le constatent des documents conservés aux archives municipales de cette ville. (Liasse 63-64, *Accrues d'eau*, 1534-1764.)

<sup>2</sup> Ann. 1750, n<sup>o</sup> 35, p. 449.

<sup>3</sup> Aujourd'hui Sierck, bâtie dans un vallon étroit formé par trois côtes escarpées, sur le bord de la Moselle, et en partie le long d'un quai achevé en 1789.

pays, se répandit à droite et à gauche dans l'espace de 40 toises et fit un très-grand ravage. Elle entraîna 33 maisons avec tout ce qu'elles renfermaient, de manière qu'il n'en reste aucun vestige ; 27 autres furent tellement endommagées que, n'étant pas possible de les réparer, il fallut les abattre. On compte environ 20 personnes qui ont péri. Le maréchal duc de Belle-Isle, gouverneur des Trois-Évêchés, a pris des mesures pleines de sagesse et de charité pour soulager les familles que la perte de leurs maisons a réduites dans le plus triste état. Ces familles composent près de 400 personnes, auxquelles il ne reste que l'habit qu'elles avaient sur elles lorsque ce désastre est arrivé. Quoique la ville de Sirkes soit placée au-dessous de quelques montagnes, elle n'en a pas assez au-dessus d'elle pour que l'on puisse attribuer une inondation si considérable et si précipitée à quelque écoulement d'eaux produit par des pluies ordinaires. Des gens éclairés, et qui se sont donné la peine d'aller examiner les lieux, mandent qu'il est vraisemblable que cet accident ne peut être l'effet que d'un nuage très-épais qui, se fondant tout à coup à quelque distance au-dessus de Sirkes, aura fait en cet endroit à peu près ce que les trombes font sur mer. » M. de Tressan<sup>1</sup> a confirmé cette opinion par les réflexions suivantes : « Le ruisseau qui passe à Sirkes reçoit les eaux de trois montagnes qui, prises ensemble, ne composent point 2 lieues carrées de surface. On n'aperçoit sur ces montagnes aucun étang, aucun réservoir dont l'écoulement subit ait pu donner lieu à l'inondation. Il n'avait point plu de toute la jour-

---

<sup>1</sup> *Dictionnaire des merveilles de la nature*, par A. J. S. D., professeur de physique. Paris, an X (1803), t. II, p. 71.

née aux environs; on avait subi seulement quelques coups de vent. Un bois qui couronne la montagne la plus élevée, avait paru couvert d'un nuage noir fort épais. Toutes les ravines qui ont fourni à l'inondation paraissent avoir tiré leur origine du milieu de ce bois. Ces raisons font conjecturer que cette grande quantité d'eau peut bien n'être due qu'à une trombe qui s'est déchargée sur cette montagne. » Suivant M. Merklen<sup>1</sup>, l'année 1750 fut signalée par de fréquentes inondations; « la plus forte eut lieu, dit-il, les 3 et 4 novembre, pendant laquelle les eaux couvrirent tout le plat pays. »

En 1751, « il y avait au mois de février, dit Durival<sup>2</sup>, une prodigieuse quantité de neige, surtout dans le Barrois. Le 14 mars et les trois jours suivants, il y eut en Lorraine des vents impétueux, tonnerre, éclairs, pluie; les inondations causèrent beaucoup de mal. Le pont de Boucquenom à Neuf-Sarwerden, celui de Gerbéviller, un autre sur la chaussée de Nancy à Essey, furent emportés. La ville de Pont-à-Mousson fut dans un péril imminent. Il neigea dans les Vosges le 9 avril, et la pluie continuant partout, les eaux restèrent très-hautes. »

En 1755, en Alsace, après un très-grand froid qui régna pendant tout le mois de janvier, il tomba de la neige le 9 février; les deux jours suivants, des torrents de pluie amenèrent le dégel. Tous les cours d'eau débordèrent. « Les glaçons menaçaient de tout rompre et entraîner, dit un historien de Mulhouse; un grand pont dans cette ville fut renversé<sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité*, t. II, p. 438.

<sup>2</sup> *Ouvrag. cité*, t. I, p. 208.

<sup>3</sup> Mieg, *ouvr. cité*, t. I, p. 313.



Durant le mois de janvier 1757, les débordements en Lorraine causèrent beaucoup de dommages; à Saint-Avoid, les eaux de la Rosselle montèrent à une hauteur où on ne les avait pas vues depuis 40 ans<sup>1</sup>.

En 1758, pendant l'été, le Rhin subit une crue excessive, dont la hauteur, repérée à Bâle, fut de 6 mètres. D'après les procès-verbaux du sieur Weiss, inspecteur des ponts et chaussées<sup>2</sup>, cette inondation fit beaucoup de mal sur le territoire français; en vertu des instructions qu'il avait reçues de M. de Clinchamp, directeur des ponts et chaussées d'Alsace, « pour découvrir les raisons particulières qui, jointes à la cause naturelle, ont occasionné un épanchement du Rhin jusqu'à présent inouï, le dégât causé et les remèdes pour s'y opposer à l'avenir, » cet inspecteur se transporta dans tous les bans victimes du fléau; il rapporte « qu'ayant demandé au prévôt et notables bourgeois du grand Huningue ou Neudorf, la raison pour laquelle le Rhin a débordé, ils lui ont répondu que, par la pluie continuelle, les anciennes neiges tombées depuis longtemps se sont fondues dans les montagnes, et qu'au reste cela provenait des mains de Dieu. » M. l'ingénieur en chef Coumes<sup>3</sup> dit au sujet de la crue de 1758: « quoique moins élevée que celle de 1641, elle atteignit 31 villages et rompit en plusieurs points l'ancienne route du Rhin (aujourd'hui route impériale n° 68). Toutes les communautés durent immédiatement refermer les brèches et réparer les dégrada-

---

<sup>1</sup> Henri Lepage, *art. cité*. (*Annuaire de la Meurthe*, ann. 1854, p. 62.)—L'Ornain et la Sault, dans le Barrois, firent aussi de grands ravages.

<sup>2</sup> Nous donnons les extraits de ces procès-verbaux. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. III, Pièce 289.

<sup>3</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 56.

tions des digues par corvées, dans la province entière d'Alsace. » La Meurthe et la Vezouze débordèrent aussi à une grande hauteur, le 21 juillet, après une pluie de trois semaines.

Le mois de février 1760 fut très-orageux; les vents et les débordements firent beaucoup de dommages en divers endroits de la Lorraine, selon M. Henri Lepage<sup>1</sup>, qui constate ensuite en ces termes une température identique en 1764 : « Le 28 janvier, un orage mêlé de tonnerre et de grands vents firent déborder nos rivières. La pluie continua; il y eut aussi beaucoup de débordements et de ravages en d'autres pays. » Au mois de novembre suivant, de grandes pluies inondèrent les prairies; dans celle de Nancy, l'eau monta à 2 pieds près de la hauteur de la chaussée Sainte-Catherine. Une crue excessive du Rhin eut lieu la même année 1764; la hauteur du fleuve est indiquée, à Bâle, à 6<sup>m</sup>,21; mais les documents contemporains ne contiennent aucun renseignement sur cette inondation, qui, cependant, d'après son élévation, doit être classée au nombre des plus considérables.

En 1770, il y eut en Lorraine, au mois de janvier, des inondations et beaucoup de maladies<sup>2</sup>. Le 25 juillet, un orage très-violent éclata sur Remiremont après le coucher du soleil. Les conséquences en furent extrêmement funestes. « Les habitants, dit une relation<sup>3</sup>, se crurent hors de tout danger après la cessation de cet orage. Ils

<sup>1</sup> *Art. cité.* (*Annuaire de la Meurthe*, ann. 1854, p. 53.)

<sup>2</sup> Durival, *ouvr. cité*, t. I, p. 296. — Aufschlager (*ouvr. cité*, t. II, p. 406), dit « que l'ancien village de Kunheim (Haut Rhin), sur la route de Bâle à Strasbourg, fut englouti peu à peu par le Rhin vers 1770. »

<sup>3</sup> *Dictionnaire des merveilles de la nature*, t. II, p. 71.

étaient cependant bien éloignés d'être échappés à l'accident qui les menaçait, puisque cet orage, tout violent qu'il avait été, n'était que le prélude de la scène affreuse qui allait se passer. L'air même n'avait point été rafraîchi. Bientôt on vit des nuées très-noires se rassembler en masses énormes et se mouvoir d'une façon effrayante au gré du vent, qui paraissait souffler à la fois de tous les points de l'horizon. Bientôt il se déclara un second orage plus furieux que le premier, et que l'obscurité des nuées jointe à celle de la nuit rendait encore plus terrible. Cependant les ravages du vent, les éclairs redoublés et le tonnerre qui roulait et éclatait presque sans interruption ne furent que la moindre cause du dégât qu'éprouva ce malheureux canton. L'énorme quantité de pluie que cet orage versa sur les montagnes voisines en fut, à proprement parler, le fléau destructeur. La quantité d'eau qu'elle produisit engendra en peu de temps un nombre prodigieux de torrents qui, roulant impétueusement dans les gorges des montagnes, entraînèrent tout ce qui se trouva sur leur route et couvrirent les vallées, qui formaient auparavant des prairies riantes et des terres bien cultivées, d'un amas informe de débris de terre, de sable, d'arbres et de rochers; de sorte que ce canton n'offrit plus alors qu'une espèce de chaos. Les collines, et surtout celles dont le terrain n'était pas extrêmement tenace, furent coupées et entamées en un très-grand nombre d'endroits; il s'y creusa de profonds ravins qui ressemblaient à des précipices. On jugera aisément que dans ce désordre général les habitations ne furent point épargnées. Toutes celles qui se trouvèrent sur la route des torrents furent entraînées, avec tout ce qu'elles contenaient, et celles qui se trouvaient en dessous furent ensevelies sous les énormes monceaux de

débris que les eaux y avaient amenés. On n'entendait de tous côtés que les cris des malheureux habitants qui périssaient accablés sous leurs maisons ruinées, et qui trouvaient, dans leur fuite, la mort qu'ils voulaient éviter. Ces cris, joints à l'obscurité et au fracas que faisaient les vents, les eaux et le tonnerre, imprimaient la dernière touche d'horreur à cet affreux tableau. »

En 1773, à la suite d'un terrible ouragan, accompagné d'une pluie des plus abondantes, la Meurthe éprouva, du 26 au 27 juillet, un débordement dont le niveau fut très-élevé; les eaux parvinrent jusqu'aux portes Saint-Georges et Sainte-Catherine, à Nancy <sup>1</sup>. — En 1775, en février et mars, la Lorraine fut affligée de vents impétueux accompagnés de pluies et de débordements <sup>2</sup>.

Dans la nuit du 2 juillet 1778, le Rhin déborda, ainsi que nous l'apprend un rapport du subdélégué de Wissembourg <sup>3</sup>, dans lequel il constate la rupture de plusieurs digues; « mais en général, dit-il, le dommage n'a pas été aussi considérable que l'on devait le craindre, et la perte a été beaucoup plus sensible sur la rive droite que sur la nôtre. » Il n'en fut pas de même quelques mois après, le 28 octobre, où le Rhin éprouva une crue extraordinaire, comme la qualifie le subdélégué de Wissembourg, « les ravages occasionnées aux digues, barrages et écluses dans les communautés riveraines du fleuve, dit-il, ne sont ni à

<sup>1</sup> *Journal historique et politique sur les matières du temps*, n° 22, août 1773, p. 56. — La même gazette rend compte d'un orage qui, le 25 avril 1776, ravagea le territoire de Toul; toutes les vignes furent entraînées par les torrents, des ponts de pierre et des murailles furent renversés. (*Idem*, n° 15, mai 1776, p. 425.)

<sup>2</sup> Durival, *ouvr. cité*, t. I, p. 297.

<sup>3</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. IV, Pièce 290.

décrire ni à estimer. » La crue de l'Ill, qui se manifesta le 25 octobre, fut également désastreuse; elle enleva des ponts, des maisons, dans les environs de Mulhouse, et le pont de la Doller, dans cette ville, fut endommagée. A la suite de l'inondation de 1778, suivant M. l'ingénieur en chef Coumes<sup>1</sup>, les communes furent assujetties à de grands sacrifices, mais elles reçurent des secours sur les fonds provinciaux.

Si l'Alsace eut beaucoup à souffrir du ravage des eaux, la Lorraine en ressentit également les malheureux effets. Les rivières débordèrent partout avec une intensité extraordinaire, ainsi que le démontrent les extraits suivants, empruntés aux historiens de cette province. « Le déluge de la Saint-Crépin, dont on conservera longtemps à Épinal de tristes souvenirs<sup>2</sup>, arriva le dimanche 25 octobre 1778, à la suite d'un automne pluvieux et précédé immédiatement de cinq jours consécutifs de pluie, dont les deux derniers accompagnés de tonnerre, d'éclairs, de coups de vent et d'averses impétueuses. Les eaux de la Moselle commencèrent à devenir effrayantes le 25, entre 3 et 4 heures du soir. Alors le grand pont du Cours partit, et ses débris entraînèrent celui du Corps de garde. Les ponts sur le canal, au nombre de quatre, ne tardèrent pas à éprouver le même sort, en sorte qu'à 5 heures, la petite ville en butte à la force irrésistible et constamment croissante des flots, était une île dont on ne pouvait plus sortir; 52 maisons furent

---

<sup>1</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 56.

<sup>2</sup> Extrait d'une notice de M. Parisot, dans la *Statistique des Vosges*, p. 674. « Les vannes qui obstruaient alors le lit principal de la rivière, entre les deux villes, ayant été entraînées, dit cet auteur, on a eu la sagesse de ne plus les reconstruire, et depuis ce temps, la ville n'est plus exposée à de semblables désastres. »

entraînées en tout ou partie; la trace même de quelques-unes avait disparu. Les jardins nombreux qui entourent la ville ont été ravagés pour la plupart; plus de murs de clôture, plus d'arbres; ici des amas de cailloux, là des excavations profondes. A l'exception de la débâcle des ponts, tous les ravages ont lieu pendant la nuit. L'obscurité la plus profonde voilait cette scène d'horreur. Les eaux sont montées jusqu'à minuit; elles étaient, dans leur maximum, à 4<sup>m</sup>,98 au-dessus de leur niveau ordinaire. Les Minimes dirent une messe à minuit, et le son de leurs cloches apprit aux habitants de la grande ville que la petite existait encore. L'église de ces religieux, quoique élevée de 8 marches au-dessus de la rue, était inondée jusqu'au sanctuaire. A Pont-à-Mousson, les eaux montèrent, le 26 octobre, sur la terrasse du collège, 10 pouces plus haut qu'en 1754, et à Metz à 2 pieds 9 pouces au-dessus de cette crue<sup>1</sup>. La chaussée de Charmes, celle du pont Saint-Vincent furent dégradées<sup>2</sup>. »

« En 1778, dit M. Teissier<sup>3</sup>, tout le littoral de la Moselle, depuis les Vosges jusqu'au Rhin, éprouva d'immenses dommages; plusieurs centaines de maisons furent entraînées; les ponts de Lunéville, de Charmes, de Frouard, etc., furent emportés en partie; les bois de chauffage et de construction, qui étaient déposés sur l'une ou l'autre rive, furent perdus et

<sup>1</sup> La crue de 1778 est cotée à Metz, par le service des ponts et chaussées, à 5<sup>m</sup>,25. C'est la plus élevée de toutes celles qui se sont produites depuis plus de deux siècles. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xxvii, Pièce 298.

<sup>2</sup> « La Moselle fut débordée les 25 et 26 octobre 1778, au point où on ne l'avait jamais vue. A Epinal, il y avait 4 à 5 pieds d'eau dans toutes les maisons de la petite ville; les ponts furent emportés ainsi que plusieurs maisons sur le canal qui longe le faubourg des Capucins. » (Durlival, *ouvr. cit.*, t. I, p. 273. Note manuscrite sur un exemplaire conservé aux archives de Nancy.)

<sup>3</sup> *Ouvr. cit.*, p. 458.

augmentèrent les pertes dans les lieux où les bois flottants vinrent s'amonceler et frapper les bâtiments. Tous les villages des environs de Thionville furent submergés; il y eut dans une partie de la ville 4 pieds d'eau; le moulin de la porte de Metz fut presque détruit; il fallut faire des ouvertures au Pont-Couvert, et enlever le plancher pour laisser écouler les eaux. Ce fut le lundi 26 octobre, vers 9 heures du soir, que l'on commença à s'alarmer à Thionville de l'élévation des eaux et de leur rapidité croissante; à 11 heures du soir, la Moselle couvrait le n° 12 de l'échelle graduée, tracée en aval du Pont-Couvert, et à 3 heures du matin, elle atteignait le n° 15  $1/2$ <sup>1</sup>; ce fut pour tous les habitants l'instant de la détresse; on évacua en hâte les rez-de-chaussée; mainte famille, endormie dans la sécurité d'une nuit paisible, fut éveillée par le bruit des eaux s'introduisant par les portes et par les fenêtres. Cette fois, elles ne refluerent pas seulement par les aqueducs; elles entrèrent aussi par les portes de la ville. A Uckange, l'un des ponts de la chaussée de Metz fut totalement enlevé; Beauregard eut partout 6 à 8 pieds d'eau. A Sierck, il y eut au milieu de la ville jusqu'à 13 pieds d'eau<sup>2</sup>; M. Schonen, maire de cette ville, porta lui-même, et au péril de sa vie, des secours à des malheureux qui étaient en danger dans leurs maisons. Les eaux baissèrent assez rapidement et la journée du mardi vit cesser les craintes. »

---

<sup>1</sup> Niveau qui correspond à 5<sup>m</sup>,44, cote adoptée par le service des ponts et chaussées. V° DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xxviii, Pièce 298.

<sup>2</sup> Le niveau de la Moselle s'éleva, à Sierck, à plus de 7<sup>m</sup> au-dessus de l'étiage. (*Mémoire sur la navigation de la Moselle* par MM. Le Masson, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et Le Joindre, ingénieur ordinaire à Metz, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, ann. 1834-1835, p. 251). Les cotes des crues de la Moselle, en 1740 et 1778, que nous avons rapportées, sont également empruntées à ce savant travail.

« Le débordement de la Meurthe, la nuit du 25 au 26 octobre, dit Durival <sup>1</sup>, causa beaucoup de ravages à Rozières-aux-Salines; la chaussée, qui traverse la prairie, et les ponts furent emportés à Nancy, vers 11 heures du soir, le 25. La plus haute élévation a eu lieu, le 26, à 7 du matin. L'eau est venue jusqu'au seuil de la porte Sainte-Catherine. Les ponts furent emportés; celui de Frouard fut si endommagé qu'on a commencé d'en construire un autre en 1781 <sup>2</sup>. Le château fut comblé de vase et les jardins presque détruits. » La Vezouze déborda en même temps que la Meurthe; elle renversa les maisons et une partie du pont des Carmes, à Lunéville.

Lecreux, alors ingénieur en chef de la Lorraine et du Barrois, a consigné en termes explicites le résultat de ses observations sur ces crues exceptionnelles <sup>3</sup>: « Les eaux, dit-il, en s'élevant à une hauteur qui paraissait surpasser les crues précédentes, arrivèrent subitement et causèrent les plus grands désastres le long du cours de la Moselle. Les habitants du pays, frappés de ces effets, s'occupèrent fortement d'en deviner les causes, et l'on en voulait

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité*, t. I, p. 270. (Note manuscrite sur un exemplaire conservé aux archives de Nancy.)

<sup>2</sup> M. Henri Lepage, (*Les Communes de la Meurthe*, t. I, p. 389,) donne les détails suivants sur ce pont: « Le premier pont de Frouard fut sans doute construit au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque Léopold s'occupa à rendre plus praticables qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors, les routes de ses États. Mais la terrible inondation de 1778 le ruina à peu près complètement. Le pont de pierre ne fut construit qu'en 1781. L'adjudication fut passée pour la somme de 308,000 liv.; les plans et devis furent rédigés par Lecreux, ingénieur en chef de la généralité de Lorraine. Le plan dressé par cet ingénieur se trouve aux archives de Nancy. »

<sup>3</sup> *Recherches sur la formation et l'existence des ruisseaux, rivières et torrents*, etc. Paris, an XII (1804), p. 3 à 44.



trouver d'extraordinaires. Les uns prétendaient que les deux lacs qui se trouvent dans les Vosges s'étant ouverts un nouveau passage, avaient causé une irruption d'eau extraordinaire<sup>1</sup>; d'autres, supposant qu'il existait dans le sein des montagnes des Vosges d'immenses réservoirs d'eau, pensaient que l'affaissement de quelques cavernes souterraines, en vomissant une quantité d'eau extraordinaire, avait produit l'inondation. Plusieurs physiciens crurent devoir aussi émettre leur opinion. L'auteur des *Observations météorologiques* avait pensé qu'on pourrait, par leur moyen, non-seulement expliquer le fait, mais parvenir à le prévoir, et que ces annonces pourraient être très-utiles aux personnes qui ont du bois ou autres marchandises sur les bords des rivières; sur quoi M. de Cotte, correspondant de l'Académie des sciences, lui adressa une réponse dans la *Feuille hebdomadaire de Metz*, du 19 avril 1781, ainsi conçue : « Votre remarque sur la cause de la crue considérable de la Moselle, du 28 octobre 1778, est très-juste (l'auteur cité ci-dessus avait attribué cette inondation de la Moselle à la fonte des neiges)... Les pluies abondantes d'une part, la chaleur extraordinaire pour la saison, de l'autre, voilà deux causes des inondations. La chaleur, en fondant les neiges, et les pluies, en grossissant les rivières et en aidant la fonte des neiges fondues par cette température, voilà ma manière d'envisager ce phénomène, qui s'accorde très-bien avec votre explication, qui est d'ailleurs fondée sur les faits. » Je n'ai rien à opposer au raisonnement de M. de Cotte et

---

<sup>1</sup> L'inondation que l'abondance des eaux du lac du Ballon causa en 1750 et dont nous avons parlé plus haut (pag. 55) se renouvela, en 1778, à peu près dans les mêmes conditions. (V<sup>e</sup> Aufschlager, *ouvr. cité*, t. II, p. 20.)

de l'auteur des *Observations météorologiques* sur le phénomène de l'inondation de la Moselle, et à la vraisemblance physique qu'ils y donnent. Il n'y a que la quantité de neige dont ils ont besoin pour leur explication, que je ne puis leur passer, parce que je suis convaincu qu'à l'époque de l'inondation, il n'y avait point de neige dans les montagnes des Vosges. J'avais alors des ateliers en mouvement sur la plupart des routes qui traversent ces montagnes. J'étais à la fin de septembre sur la route de Nancy à Bâle, au sommet de la côte d'Orbei, qui sépare le département du Haut-Rhin de celui des Vosges, point supérieur à la source de la Moselle et de la fontaine de Bussang. Le temps était sec et beau, et jamais les sources qui arrosent et vivifient les prés de la montagne n'avaient été si faibles. Je faisais en même temps travailler dans la montagne de Sainte-Marie-aux-Mines, dont le sommet regarde, au levant, la vallée où coule le Rhin. Je quittai ces ateliers pour me rendre, vers le 14 octobre, avec l'inspecteur général de tournée, aux forges de Framont, par Raon-l'Étape et le Donon, qui est une des plus hautes montagnes des Vosges. C'est de là que je contemplai les sommités des Vosges, dont la chaîne subordonnée au Donon semble offrir une plaine ondulée. Les ingénieurs que j'accompagnais remarquèrent comme moi qu'on n'apercevait aucune trace de neige sur tous ces sommets. J'avais fait la même observation sur les montagnes précédentes, et à la forge de Framont, on se plaignait de la diminution des eaux, produite par la sécheresse, qui faisait chômer les roues de la forge. Le lendemain, nous descendîmes en Alsace et nous rentrâmes ensuite en Lorraine par la côte de Saverne, qui n'offrait pas plus de neige que les autres montagnes. Après avoir passé à Nancy, je me rendis à Metz le 21 octobre. Je

partis le 22 pour Fauquemont, et j'essayai pendant ma route une pluie continuelle et très-forte qui dura toute la journée. Je me rendis, le lendemain 23, à Puttelange, avec la pluie qui continua toute la nuit. J'étais le samedi 24 à Bouquenom, où j'observai que la Sarre croissait rapidement. La pluie redoubla le soir avec violence, et elle était accompagnée d'un vent impétueux. Cet orage continua toute la nuit. Je ne dirai pas combien de lignes d'eau il a tombé, dans ces cantons, du 22 au 26; je n'étais pas en situation de faire ces calculs, mais je prévis alors le débordement général des rivières du pays. Je me mis en route le 25 au matin; la Sarre commençait à déborder<sup>1</sup>, et j'eus de la peine à passer en voiture à l'entrée du pont de Birs-dorff. En arrivant, le 26, à Nancy, je trouvai la rivière de Meurthe débordée, le passage de la levée de la porte Saint-Georges coupé, et l'eau couvrant la route entre le pont de Malzéville et la porte Notre-Dame de Nancy. Au moment de l'arrivée du débordement, trois des sous-ingénieurs employés du côté des Vosges coururent au secours des cantons bouleversés par les eaux. En moins de 24 heures, tout le mal était fait sur chaque point, les moulins emportés, des ponts renversés, des habitations détruites, des villes submergées, et la crue, à demi écoulée, laissait voir de nombreuses traces de ses dévastations. Les mêmes crues et les mêmes ravages sont arrivés sur les rivières de Moselle, de Meurthe et de Vezouze; les autres rivières du pays, telles que la Meuse, le Madon, la Seille et le Sanon, étaient en même temps fort grosses; mais comme elles sont moins

---

<sup>1</sup> Le 31 décembre 1778, la Sarre éprouva une seconde crue considérable, dont les notes manuscrites de Durival, sur l'exemplaire des archives de Nancy, font mention. (T. I, p. 299.)

resserrées dans les vallées où elles coulent, elles ont fait moins de mal. La crue de la Moselle était montée au point le plus haut, le 25 octobre à minuit, à Épinal ; au pont de Flavigny, l'inondation était au comble le 26, à 5 heures du matin ; le même jour, à Pont-à-Mousson, vers les 4 à 5 heures du soir, et à Metz dans la nuit du 26 au 27<sup>1</sup>. Chargé de parcourir les cantons maltraités par les eaux, j'ai été à même d'observer les effets de ce débordement dans les divers cantons et de chercher à en expliquer les causes. J'étais assuré que les neiges n'y avaient point participé. Les habitants des villes de Bruyères, Saint-Dié et Épinal savaient aussi bien que moi qu'il n'y avait point, en octobre 1778, de neige dans la montagne ; mais plus frappés des vents impétueux que de la durée des pluies qui avaient précédé l'inondation, plusieurs se persuadèrent qu'il pouvait y avoir eu quelques secousses de tremblement de terre dans les montagnes, qui avaient causé des déplacements dans leurs énormes masses. On supposa dans leur sein de vastes réservoirs d'eau qui s'étaient épanchés subitement, ou que quelques-uns des lacs de Gérardmer ou de Longemer s'étaient ouverts de nouvelles issues ; mais ces conjectures n'avaient aucune espèce de fondement, parce qu'on aurait reconnu les points où s'étaient opérées ces espèces de déchirements ou ces déplacements de côtes, et les gorges par où auraient débouché les principaux écoulements ; et il n'existait aucune trace de changement quelconque dans aucun endroit du pays. D'ailleurs, les mêmes causes qui avaient fait grossir toutes les rivières qui coulent vers les Vosges avaient fait grossir celles sur la côte à

---

<sup>1</sup> D'après un repère existant à Metz, à la tuilerie de Chambière, cette crue se serait élevée, le 28 octobre, à 5<sup>m</sup>, 28. (Le Masson et Le Joindre, *Mém. cités*.)

l'est qui coulent vers le Rhin, où elles avaient aussi occasionné des dégradations. Toutes ces crues avaient donc la même origine, et c'était manifestement la durée constante des pluies pendant plusieurs jours et plusieurs nuits... La même cause avait fait grossir en même temps toutes les rivières qui sortent des Vosges, et l'inondation du 27 octobre 1778, dont on fut surpris dans la ville de Metz, était le produit des rivières du Sanon, de la Vezouze, de la Meurthe et du Madon, réunis à la Moselle <sup>1</sup>... Je conviens qu'il se trouve, vers le sommet de quelques-unes des montagnes des Vosges, quelques revers à l'abri des regards du soleil, où la neige accumulée ne fond jamais totalement; mais ces cantons, qui sont si vastes dans les Alpes, ont très-peu d'étendue dans les Vosges, et ils ne sont pas situés de façon à pouvoir nourrir les grandes rivières qui tirent leurs sources de ces montagnes, ni à y pouvoir causer seuls de grandes inondations. Cependant, quoique j'aie dit que la crue d'octobre 1778 n'avait pas été produite par les neiges, néanmoins je n'ignore pas qu'elles contribuent, dans plusieurs circonstances, à la crue des rivières; que les pluies chaudes du printemps causent des fontes de neige qui produisent des inondations, et que ces deux causes se réunissent fréquemment pour produire les crues assez fréquentes des mois de floréal et de prairial <sup>2</sup> dans les rivières qui ont leurs sources dans les hautes montagnes. »

En 1782, un fort débordement de la Meurthe se fit sentir le 27 avril, et dans le courant de l'été, la Moselle

---

<sup>1</sup> Il existe aux Archives de l'Empire, Liasses F<sup>15</sup> 1206 et 1211, des documents intéressants, se rapportant à la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, relatifs à la Moselle, la Meurthe, la Sarre, en ce qui concerne surtout l'amélioration de la navigation de ces rivières.

<sup>2</sup> Floréal commençait le 20 avril, et prairial le 20 mai.

sortit de son lit à deux reprises différentes, le 27 juin et le 29 juillet, à la suite d'orages formidables. A Épinal, trois maisons s'écroulèrent<sup>1</sup>.—Pendant les mois de janvier et février 1783, il y eut, en Lorraine, des pluies presque continues qui amenèrent des inondations suivies de beaucoup de maladies, dues à une température exceptionnellement douce et hors de saison<sup>2</sup>.

En 1784, ce fut au contraire la rigueur du froid qui vint s'appesantir, avec des conséquences non moins funestes, sur les malheureuses populations de l'Alsace et de la Lorraine. Les rapports des intendants de ces provinces au Contrôleur général<sup>3</sup> sont, comme ceux de leurs collègues des autres contrées de la France, et que nous avons rapportés<sup>4</sup>, empreints des plus vives lamentations sur la misère publique en même temps que de la plus touchante sollicitude pour l'allégement de ces maux. Le débordement des eaux<sup>5</sup>, par la fonte des neiges, au dégel, causa des pertes considérables<sup>6</sup>.

« En 1785, vers la fin du mois de janvier, dit un histo-

<sup>1</sup> Durival, t. I, p. 299 (Notes manuscrites. Archives de Nancy). « En juillet 1780, dit cet auteur, on commença à Épinal le mur en glais qui doit soutenir le quai le long du faubourg des Capucins. »

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> Nous donnons quelques extraits de ces rapports. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. viii, xv, xx, Pièces 294, 293 et 295.

<sup>4</sup> T. II, Pièces 420, 429, 430, 432, 434, 436; t. III, Pièce 474; t. IV, Pièce 232.

<sup>5</sup> « Le Rhin, à Cologne, dit M. l'ingénieur Vallès, (*Études sur les inondations*, p. 315) a atteint, le 28 février 1784, l'énorme hauteur de 42<sup>m</sup>,40. Il existe quelques doutes sur ce résultat; en lui appliquant une forte diminution et en le faisant descendre jusqu'à la cote de 40<sup>m</sup>, on serait encore bien au-dessus des hauteurs observées plus tard, puisque la plus considérable de ces hauteurs, obtenue le 26 décembre 1819, n'a été que de 8<sup>m</sup>. » — La cote des eaux de la Moselle, à Metz, en 1784, est de 4<sup>m</sup>,54. (Le Masson et Le Joindre, *Mém. cité.*)

<sup>6</sup> V<sup>e</sup> les états des pertes dressés par les intendants. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xii et xix, Pièces 292 et 294.

rien de Mulhouse<sup>1</sup>, il tomba beaucoup de neige et sur la fin de février, il y eut une inondation considérable produite par la fonte de ces masses de neige qui couvraient la plaine et les montagnes ».

Vers cette époque, l'assemblée provinciale de l'Alsace se préoccupa des moyens à employer pour défendre, contre les irrutions du Rhin, les parties de territoire les plus exposées. En 1787, il lui fut présenté, à cet effet, un mémoire, dont le prince de Broglie, rapporteur de la commission des travaux publics, rendait compte en ces termes<sup>2</sup> : « Le mémoire de M. Hell, appuyé de pièces justificatives et des renseignements les plus authentiques, a pour objet principal de prouver que depuis 1648 (époque où l'Alsace fut réunie à la France) jusqu'à ce moment, tous les ouvrages disparates autant que variés, qu'on a opposés aux débordements et aux ravages causés par le Rhin, n'ont été que d'un secours momentané et insuffisant; que l'effet ordinaire et indispensable de ces travaux partiels, connus sous les noms différents d'*épis*, d'*éperons*, de *digues locales*, etc., était de rejeter sur quelques points du voisinage la fureur du fleuve contenu pour quelque temps, dans le lieu où l'on venait de travailler<sup>3</sup>. M. Hell conclut

---

<sup>1</sup> Miege, *ouvr. cité*, t. I, p. 335.

<sup>2</sup> *Procès-verbaux des séances de l'assemblée provinciale de l'Alsace, tenue à Strasbourg, aux mois de novembre et décembre 1787*, p. 148.

<sup>3</sup> M. l'ingénieur en chef Coumes, dans sa *Notice sur le service des travaux du Rhin*, a parfaitement apprécié et fait connaître les divers systèmes employés contre les crues du fleuve. V<sup>e</sup> § 2, *Nature des travaux entrepris sur le Rhin depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1840*. — « En résumé, dit-il (pag. 25), les ouvrages entrepris se réduisent aux suivants : coupures ou redressements du lit, pour s'opposer à la destruction des lieux habités; levées ou digues en terre insubmersibles pour empêcher les inondations; défense des rives contre les érosions par des épis et des enrochements; fermeture des bras par des barrages. » Sur le Rhin, les travaux en tonnages ou fascinages avaient pris indistinctement le nom d'*épis*;

qu'il faudrait opposer une digue depuis Huningue jusqu'à Strasbourg. Il pense que cette digue, opposant au Rhin un effort constant, parviendrait à la longue à déterminer sa direction sur la rive ennemie, le forcerait à s'encaisser et à user, pour se creuser un lit profond, de toute l'impétuosité que les fontes des neiges et les grandes pluies lui donnent souvent. Cet encaissement effectué, le Rhin serait de plus en plus navigable, la digue deviendrait un chemin de tirage (halage) pour les bateaux. M. Hell pense que pour les années 1785 et 1786, les frais communs (30,000 liv. ordinaire et 100,000 liv. coupes de fourrages), outre les subventions aux ponts et chaussées, ont servi, tant au génie qu'aux ponts et chaussées, plus de 600,000 liv., que le Rhin a englouties, sans que cette dépense énorme ait procuré d'avantages sensibles et durables (outre les consommations prodigieuses de bois faites dans les îles et sur les bords du Rhin pour la confection des fascines, clayons et piquets). M. Hell propose qu'outre les 30,000 liv. d'imposition annuelle, connue sous le nom d'*épis du Rhin*<sup>1</sup>, la pro-

on appelait *épis de bordage* ceux longitudinaux, et *épis saillants* ou *éperons* ceux en saillie. Ces derniers ont été nommés aussi *jetées*, par analogie avec les ouvrages saillants sur les bords de la mer. — On doit aussi consulter pour tout ce qui concerne les travaux exécutés sur le Rhin, l'important mémoire de M. l'ingénieur en chef Defontaine, dans les *Annales des ponts et chaussées*, ann. 1833, 2<sup>e</sup> sem.; et dans le même recueil, ann. 1838, 4<sup>re</sup> sem., celui de MM. les ingénieurs Legrom et Chaperon, *Régime des rivières à fond mobile et défense de leurs rives*, qui contient une suite d'observations détaillées sur les travaux du Rhin.

<sup>1</sup> Depuis la réunion de l'Alsace à la France jusqu'à la révolution, il exista dans cette province un impôt appelé *Imposition des épis du Rhin*, qui était fixé annuellement à 30,000 livres, à la charge des communes situées sur le bord du Rhin de couper gratis ou de laisser prendre les broussailles sur les rives du fleuve. Cette imposition était remise au trésorier général des fortifications pour être employée à la construction et à l'entretien des digues dites *épis*. — Dans le *Précis des opérations de la Commission intermédiaire provinciale d'Alsace*



vince soit autorisée à s'imposer annuellement de 100,000 liv., destinées à la confection de la digue projetée. Cette somme de 130,000 liv. paraît, à M. Hell, suffisante pour procurer chaque année un avancement sensible dans l'exécution de la digue, et il ajoute que cette somme, comparée à celle de 300,000 liv. qui furent prises annuellement sur les frais communs en 1785 et 1786, fait apercevoir qu'il y aurait un profit annuel de 170,000 liv. M. Hell propose d'élever la digue projetée à 3 pieds au moins au-dessus du niveau des plus grandes eaux du Rhin; il fixe le talus de ces digues entre 30 et 40 degrés. » Ce projet fut adopté par l'assemblée, mais les événements politiques mirent obstacle à son exécution.

*jusqu'au 45 février 1789, on lit (p. 47), au sujet des travaux relatifs aux épis du Rhin : « Une des plus grandes économies que la nouvelle administration se flatte de procurer à la province, est celle qui résultera des principes qui dirigeront dorénavant la construction des épis du Rhin. La province a vu depuis une dizaine d'années employer plusieurs millions à des ouvrages dont il reste à peine des vestiges, et qui offraient des profits aux entrepreneurs, tandis que les fies se réduisaient en bancs de sable, de bois qu'elles étaient. Aux environs de Strasbourg seul, on a coupé dans une année plus d'un million de fascines. Qu'on y joigne la dégradation des forêts dans les montagnes, et l'on ne sera plus étonné de la progression effrayante du prix du bois à brûler. La façon de 400 fascines est comptée aux entrepreneurs du Rhin à 7 liv. 40 s., tandis qu'elle n'a coûté aux ouvrages exécutés par la province que 3 liv. 40 s. Le transport est payé aux entrepreneurs, le 400, de 7 liv. 40 s. à 21 liv., suivant la distance des transports, tandis qu'il n'a coûté réellement que 2 liv. 3 s. pour les mêmes distances. » Le rapport de la commission signale de nombreux abus au détriment des contribuables et au bénéfice des entrepreneurs du roi « que l'on envoyait de Paris, dit-il, dans notre pays conquis pour s'enrichir. » — Dans ce même précis, il y a un article *Rectification du Rhin*. « La commission intermédiaire, y est-il dit, a ordonné quelques travaux pour diminuer les atterrissements qui se forment au milieu du fleuve et qui occasionnent souvent des variations dans son lit. Lorsque l'administration reposera sur des bases immuables, et que le rétablissement de l'ordre public ramènera des temps plus heureux, elle donnera son attention à l'ouverture de deux canaux importants qui lui ont été proposés, l'un destiné à unir le Rhin au Rhône, et l'autre depuis Buningue jusqu'à Strasbourg. » Ces deux canaux ont été exécutés depuis.*

Le grand froid de l'hiver de 1789 amena la congélation des rivières, et il s'ensuivit des débâcles désastreuses. Le Rhin, totalement gelé, s'accrut formidablement et brisa les glaces en emportant deux palées du pont de Kehl. On chargea de masses de pierres tous les ponts sur l'Ill, dans la traversée de Strasbourg ; grâce à cette précaution, un seul fut renversé, mais tous les lavoirs établis sur la rivière, dans l'intérieur de la ville, furent entraînés.

En 1791, le Rhin s'éleva, à Bâle, à 5<sup>m</sup>,67 comme en 1778 ; il causa sur le territoire français de nombreux dégâts, et les digues éprouvèrent de notables dégradations que les événements politiques ne permirent pas de réparer <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Coumes, *Service des travaux du Rhin*, p. 56.

## CHAPITRE XXXI.

## INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS.

(SUITE.)

Inondations excessives en Alsace et en Lorraine en décembre 1801 et janvier 1802. — Extraits des correspondances publiées par les journaux. — Huningue. — Strasbourg. — Colmar. — Epinal. — Crue de l'Ill en 1805 et 1807. — Décrets des 14 novembre 1807 et 27 octobre 1808, relatifs à une organisation d'ensemble pour l'entretien et la conservation des digues du Rhin et la création d'une commission spéciale sous le nom de *Magistrat du Rhin*. — Crues du Rhin en 1809. — Régime du fleuve à cette époque. — Hautes eaux du Rhin en 1811, 1812, 1813, 1815, 1816, 1817, 1819. — Grande inondation, en Alsace et en Lorraine, en 1824. — Relation des désastres. — Fortes crues du Rhin en 1825, 1826, 1827, 1829, 1831. — Débordement de la Moselle. — Inondations de l'Ill et de la Bruche, à Strasbourg, en 1833. — Crue extraordinaire de la Moselle. — Grosses eaux du Rhin en 1836 et 1837. — Inondations en Alsace et en Lorraine en 1844. — Crues du Rhin en 1845, 1846, 1847, 1849, 1850, — de la Moselle. — Débordement du Rhin en 1851. — Inondations extraordinaires causées par ce fleuve et l'Ill en 1852. — Dépêches du préfet du Bas-Rhin et de l'ingénieur en chef. — Extraits des feuilles publiques sur leurs ravages. — Appréciation des effets de la crue du Rhin par M. l'ingénieur en chef Coumes. — Études pour prévenir le retour d'une pareille catastrophe. — Débordement de la Moselle. — Crues du Rhin en 1853, — de l'Ill en 1856. — Débordements en Lorraine en 1859. — Forte crue du Rhin. — Inondation de l'Ill à Mulhouse et crue du Rhin en 1860. — Débordements en Alsace et en Lorraine en décembre 1860 et en janvier 1861. — Solution de la question touchant les remèdes contre les inondations du Rhin. — Résumé des mesures adoptées.

Les derniers jours de l'année 1801 et les premiers de 1802 furent marqués par des inondations excessives en Alsace et en Lorraine. « La crue du Rhin, dit M. l'ingénieur en chef Coumes, aussi haute que celle de 1641, submergea tous les villages le long de la route du fleuve et causa des dégâts épouvantables. Aussi des mesures énergiques furent-elles prises pour réparer les digues sur toute la frontière, et dans

le Bas-Rhin, après avoir fermé d'urgence les brèches, on s'occupa, en 1803, des travaux propres à donner aux digues des hauteurs, des épaisseurs et des talus convenables <sup>1</sup>. Le 2 janvier 1802, les eaux entrèrent avec impétuosité dans Strasbourg par la porte de l'Hôpital et submergèrent les quartiers bas, résultat de la rupture de la digue du fossé des inondations, près de cette ville <sup>2</sup>. « Cette inondation, lisons-nous dans un ouvrage du temps <sup>3</sup>, est une des plus remarquables, autant par la hauteur où s'élevèrent les eaux et les dégâts qu'elles causèrent que par le froid intense qui survint le lendemain et qui convertit les eaux débordées en glace. On se crut alors transporté en Sibérie et au milieu de la mer Glaciale. » Pour donner une idée des ravages que firent alors le Rhin et les rivières de ces contrées <sup>4</sup>, nous rapportons quelques extraits des correspondances publiées par le journal officiel.

<sup>1</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 56.

<sup>2</sup> Bottin, *Annuaire du département du Bas-Rhin*, an X (1802), in-42.

<sup>3</sup> Graffenauer, *Topographie physique et médicale de la ville de Strasbourg*, Strasbourg, 1816, in-8°, p. 26.

<sup>4</sup> Voici les titres de quelques pièces relatives à cette inondation, conservées par M. Heitz dans sa bibliothèque : — *Inondation de 1802. Le préfet du département du Bas-Rhin à ses concitoyens*, 6 janvier 1802. *Secours pour les inondés* (affiche). — *Avis sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitations qui ont été submergées*, 6 janvier 1802 (affiche). — *Rapport fait au comité de la Société d'agriculture, à Strasbourg, sur le traitement des bestiaux qui se trouvaient dans l'eau lors de l'inondation*, in-8. — *Mandement de l'évêque accordant des dispenses aux inondés pour le carême de 1802*. — *Appel à l'assistance lors de l'inondation. Discours prononcé au Temple-Neuf*, par J. L. Blesin, président du clergé protestant, in-8. — *Sermon sur l'inondation prononcé par P. Petersen, au temple réformé*, in-8. (Ce sermon se termine par des notes sur les inondations de 1711, 1750 et 1778.) « L'inondation de 1802, y est-il dit, enleva un grand nombre de maisons ; dans un village, il n'en resta plus que quelques-unes. On comptait 29 maisons enlevées et 200 ruinées ; on perdit 118 chevaux et 1500 bestiaux. L'eau monta dans la nuit du 10 au 11 nivôse (du 31 décembre 1801 au 1<sup>er</sup> janvier 1802) et atteignit sa plus grande hauteur à 6 heures

HUNINGUE <sup>1</sup>. — « Hier matin, 10 nivôse (51 décembre 1801) à 3 heures moins un quart, le Rhin déborda avec rapidité et prit son cours par la barrière extérieure de la porte du Rhin, par-dessus l'écluse et le batardeau, de manière qu'en moins d'une heure les fossés de la place furent comblés et les caves de la ville remplies d'eau. Le Rhin était, le long des fortifications, à 2 pieds plus haut que le niveau de la place, et l'on craignait qu'il ne fît une trouée à travers les ouvrages extérieurs. »

STRASBOURG <sup>2</sup>. — « Depuis quelque temps des pluies presque continuelles ou des neiges qui fondaient de suite, avaient alternativement grossi l'Ill et la Bruche, qui se jettent dans le Rhin près de Strasbourg. Dans la nuit du 10 au 11 nivôse, les eaux du Rhin ont crû avec une telle violence que, prenant une direction contraire, elles remonterent les fossés d'une partie des fortifications et se réunirent à la rivière au-dessus de la ville. L'île du Rhin, la route de Kehl, celle de Colmar et de Bâle et plusieurs quartiers de la ville se trouvèrent inondés; les eaux ne restèrent que de 2 pouces au-dessous du niveau de 1740 <sup>3</sup>,

du matin. Des personnes charitables ouvrirent une souscription; le préfet fit distribuer des soupes à la Rumford, du bois et de l'argent. »

<sup>1</sup> *Moniteur* du 27 nivôse an X (17 janvier 1802).

<sup>2</sup> *Idem* du 24 nivôse an X (14 janvier 1802). — Une lettre de Cologne, du 10 nivôse, disait : « Les inondations du Rhin ont causé un dommage très-considérable dans notre département (de la Roër) du côté de Clèves. » (*Idem* du 17 nivôse.) — La rive gauche du Rhin, réunie à la Franccon 1798, forma, comme on sait, durant tout l'Empire, quatre départements sous les noms de la Sarre, du Mont-Tonnerre, de Rhin-et-Moselle et de la Roër, dont les chefs-lieux étaient Trèves, Mayence, Coblenz et Aix-la-Chapelle.

<sup>3</sup> Les cotes des crues du Rhin, en France, n'ont commencé à faire l'objet d'observations régulières que plus tard. V<sup>e</sup> *Tableau synoptique des hauteurs maxima des grandes crues du Rhin et de ses affluents français*, DEUXIÈME PARTIE, DOCUMENTS, psg. XXVIII, Pièce 298.

la plus forte inondation du siècle dernier. Dans la nuit suivante, le Rhin augmenta encore de 4 pieds, de sorte que la plupart des cultivateurs qui demeurent hors des portes et les habitants de quelques rues de la ville, furent forcés d'évacuer, dans la nuit même, leurs habitations. Une partie du pont de bateaux établi sur le Rhin a été emportée. La crue des eaux extraordinaire dans cette saison<sup>1</sup>, présente une circonstance peu commune, mais qui est toujours accompagnée de grands ravages : c'est le débordement simultané du Rhin et des rivières qui s'y jettent des deux côtés. La pluie et la neige tombées depuis huit jours n'ont pu produire un effet aussi prompt et aussi considérable : le Rhin n'augmente d'ordinaire qu'au mois de messidor<sup>2</sup>, à la fonte des neiges dans les Alpes; le vent doux qui a régné ici pendant dix jours s'est sans doute étendu jusqu'en Suisse, et il aura avancé de six mois l'époque de cette fonte... Dès le 10 de ce mois, le maire d'Altkirch avait prévenu que son village allait être submergé, et en effet peu après, la communication fut interrompue. Des ordonnances ont été envoyées dans les villes de Rhinau, Krafft, Wauzeman, Dahlunden, Mulhaussen et Werth, situées sur le Rhin, et que le mauvais état des digues peut exposer à de

---

<sup>1</sup> Au sujet des crues du Rhin, M. l'ingénieur en chef Coumes dit : « Les crues sont de deux sortes, périodiques et accidentelles. Les crues périodiques sont amenées par la fonte des neiges, et les crues accidentelles sont dues à la pluie, aux trombes d'eau et aux ouragans. Lorsque les crues sont le résultat d'une pluie générale, les eaux descendant des Vosges et de la Forêt-Noire se jettent dans le Rhin avant celles de la Suisse. Les crues périodiques atteignent leur maximum en juin et juillet. Les crues accidentelles ont été observées indistinctement dans tous les mois. Les plus fortes correspondent à l'automne et au commencement de l'hiver. » — Les eaux des affluents qui descendent des Vosges et de la Forêt-Noire arrivent, suivant M. l'ingénieur en chef Defontaine, 24 heures avant celles de la Suisse.

<sup>2</sup> Le mois de messidor commençait le 20 juin et finissait le 49 juillet.

grands dangers. Des secours seront administrés à ceux qui ont été les victimes de ces événements. On va publier une instruction sur les moyens de prévenir l'insalubrité des habitations inondées. Il est impossible d'établir aucune communication avec Rhinau, petite ville située à 7 lieues de Strasbourg. On la croit sinon engloutie, au moins entourée d'eau.

— Dans la nuit du 11 au 12, l'eau s'est élevée à une hauteur prodigieuse et son courant était si violent qu'elle a répandu l'alarme générale. Elle avait crû subitement de 4 pieds et était plus haute qu'en 1778 et 1740. Tous les faubourgs étaient submergés. Les magasins de la douane furent vidés. Dans quelques maisons, le rez-de-chaussée était sous l'eau, et l'on entrait dans les chambres du premier étage par les fenêtres. A la Krautenau, au Finkwiller, au Pflanzbad on ne pouvait pas même parvenir en bateau, et une grande partie des faubourgs de Pierre et de Wissembourg ressemblait à une mer. Hors des portes, le danger était encore plus grand, et les ponts des fortifications ayant été levés pendant toute la journée, on n'a pu avoir aucune nouvelle. Le 11, à 5 heures du soir, l'eau avait déjà baissé d'un pied<sup>1</sup>.

— A Gombsheim, le Rhin a percé les digues en deux endroits et les meilleurs terres ont été submergées. Les dégâts sont évalués à une somme considérable. Au-dessus de Strasbourg, l'inondation a été extraordinaire, à Illkirch et à Oswald ; la communication n'est pas encore rétablie avec ce dernier village. Le Newhof a beaucoup souffert<sup>2</sup>. »

COLMAR<sup>3</sup>. — « Les débordements des rivières sont si fré-

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 20 nivôse an X (10 janvier 1802).

<sup>2</sup> *Idem* du 22 nivôse (12 janvier).

<sup>3</sup> *Idem* du 27 nivôse (17 janvier).

quents et causent tant de ravages depuis quelques années, qu'ils semblent s'augmenter et multiplier avec le temps. Au mois de pluviôse de l'année dernière<sup>1</sup> les inondations ont fait, dans ce département, des dommages très-considérables. Déjà au mois de frimaire dernier<sup>2</sup> elles se sont renouvelées; le mal s'est depuis porté à son comble, et de mémoire d'homme, ces inondations n'ont été aussi terribles et aussi désastreuses. Une grande pluie, amenée par un vent du midi, est tombée pendant quelques jours de suite la décade dernière, a fondu subitement les neiges qui étaient tombées depuis frimaire, et dans vingt quatre heures toutes les eaux des montagnes de l'Helvétie, du Mont-Terrible et des Vosges ont tellement grossi le Rhin, le lac de Bienne et les autres rivières et torrents qui parcourent le Haut-Rhin<sup>3</sup>, qu'élevés à 2 et à 3<sup>m</sup> au-dessus de leur hauteur ordinaire, ils ont aussitôt débordé et submergé les vallées et cette belle plaine des départements du Rhin<sup>4</sup>, au point que toute communication était interceptée. Un vent du nord, arrivé su-

<sup>1</sup> Du 21 janvier au 19 février 1804.

<sup>2</sup> Du 22 novembre au 21 décembre 1804.

<sup>3</sup> Aufschlager, *outrag. cité*, t. II, p. 46, dit en parlant des torrents du Haut-Rhin : « Le cultivateur a souvent lieu de se plaindre des ravages qu'ils causent dans les champs après des orages violents ou des pluies de longue durée. Il serait à désirer que l'on prit les dispositions nécessaires pour empêcher ces dévastations ou du moins pour les rendre moins nuisibles. »

<sup>4</sup> C'est de la plaine qui s'étend des Vosges à la rive gauche de l'Ill dont il est ici question, car celle qui se trouve entre cette rivière et le Rhin est loin de présenter les mêmes avantages. Aufschlager parle de cette dernière en ces termes (t. II, p. 42 et 43) : « Entre le Rhin et l'Ill (Haut-Rhin), le terrain est de mauvaise qualité. Un fond de cailloux ronds y est couvert de sable ou d'une mince couche de terre glaise. Dans les régions les plus voisines du Rhin, les fréquentes inondations de ce fleuve empêchent toute amélioration du sol. Il est peu productif entre l'Ill et le Rhin (Bas-Rhin) dans le *Rieth*. Toute cette région étant sujette aux inondations du Rhin et de l'Ill, ce terrain consiste en gravier et en sable, et c'est couvert que d'une mince couche de limon. »



bitement dans la nuit du 10, a arrêté la pluie et amené de nouveau une neige très-considérable qui couvre tout le pays. Cette calamité publique a causé des pertes et des dommages presque incalculables, et qui ne peuvent être réparés qu'avec de prompts secours. Les habitants ont été obligés de se retirer dans les greniers; d'autres se sont réfugiés, à cheval ou en bateaux, chez leurs voisins et dans les villages à proximité qui étaient moins submergés; d'autres enfin, se sont attachés sur la faîtière des toitures avec des cordes, toujours prêts à se voir engloutir avec leurs chaumières. Toute communication a été interceptée avec Huningue, Neuf-Brisach et le Fort-Mortier, et les eaux s'élevaient à 0<sup>m</sup>,66 au-dessus du niveau de la place d'Huningue. Les digues de la Bienne ont crevé. L'Ill a tellement débordé et a été à une si grande hauteur, qu'elle s'est répandue à 20 kilomètres dans la plaine, en se jetant dans le Rhin par le village de Biesheim. L'inondation a causé des maux incalculables. Les routes ont éprouvé les plus grandes dégradations; elles ont été ébréchées dans des endroits à 8 et 10<sup>m</sup> de profondeur. »

A la suite de la fonte des neiges, suivant M. Henri Lepage<sup>1</sup>, la Moselle s'éleva de près de 4<sup>m</sup>,50 au-dessus de son niveau moyen, mais on n'eut à regretter que de faibles pertes. On écrivait d'Épinal<sup>2</sup> : « Dans la journée du 9 nivôse (30 décembre 1801), il s'est formé une crue d'eau si considérable que les maisons et les rues d'une partie de la ville ont été entièrement inondées, ainsi que les caves et les jardins de la grande ville; une grande quantité de murs ont

---

<sup>1</sup> *Statistique des Forges*, t. I, pag. 674.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 27 nivôse an X (17 janvier 1802).

été détruits et les habitants de la petite ville ont perdu beaucoup de marchandises. »

Une lettre de Strasbourg, du 12 ventôse an XIII (3 mars 1805), disait <sup>1</sup> : — « Depuis quelques jours nous avons une crue d'eaux extraordinaire. Une partie de la plaine, devant les portes de notre ville, est inondée; en quelques endroits, l'eau passe par-dessus les grandes routes. L'Ill, qui traverse la ville, est répandue dans quelques quartiers; la communication n'a plus lieu qu'au moyen de bateaux. Dans les villages, le long du canal de la Bruche, les inondations ont occasionné des dommages considérables, surtout à Hangenbieten, Holzheim, Dittlanheim. Les dévastations sont encore plus considérables du côté du Val de la Bruche, particulièrement dans les environs de Molsheim. La Surr, la Modere et quelques autres petites rivières entre notre ville et Haguenau, sont également débordées et ont inondé plusieurs districts. La communication est presque entièrement interrompue dans les environs de Bischwiller. Depuis deux ou trois jours on a aussi remarqué une très-forte crue du Rhin. Un bras de ce fleuve, appelé le petit Rhin, a inondé presque toute la Robertsau <sup>2</sup>. »

En 1807, les eaux firent encore des ravages dans les

<sup>1</sup> *Moniteur* du 48 ventôse an XIII (9 mars 1805). — Quelque temps avant, la débâcle du Rhin avait causé les plus grands ravages dans l'arrondissement de Clèves, département de la Roër, « où les eaux, disait une lettre de Cologne du 25 pluviôse an XIII (14 février 1805), ont atteint et même surpassé la hauteur de 478<sup>l</sup>. Lorsqu'on n'a point habité des pays sujets comme celui-ci aux inondations, on ne peut se faire une idée de la situation désastreuse où elles réduisent les habitants » (*Moniteur* des 25 et 29 pluviôse).

<sup>2</sup> Une lettre de l'ingénieur en chef du département du Bas-Rhin, insérée dans le *Moniteur* du 12 germinal an XIII (22 mars 1805), rectifiait cette assertion en ces termes : « Ni le petit Rhin (bras mobile), ni le grand Rhin, ni aucun autre bras de ce fleuve n'a versé une goutte d'eau sur la Robertsau; les crues du Rhin, élevées

mêmes contrées. On écrivait de Strasbourg, le 2 mars<sup>1</sup> : « Depuis quelques jours toutes les rivières, dans nos environs, ont inondé le pays plat. Aujourd'hui, la campagne fertile qui entoure notre ville, offre le coup d'œil d'un lac immense. L'Ill et la Bruche sont devenues de grandes rivières. L'inondation est presque aussi forte que dans l'hiver de 1801 à 1802. La force des eaux a détruit un bon nombre des petits ponts de communication et en même temps quelques ponts plus grands. Les quartiers inférieurs de notre ville sont aussi inondés; on n'y peut communiquer d'une maison à l'autre qu'en bateau. Le Rhin a grossi dans la même proportion ainsi que toutes les rivières voisines de la rive droite. »

Par le traité de Lunéville, signé le 9 février 1801, la rive gauche du Rhin, dans toute son étendue, était devenue française. Sous l'impression des désastres causés quelque temps après par le fleuve, le premier Consul conçut la pensée de remédier aux inondations du Rhin. Le service des ponts et chaussées étudia les moyens les plus propres à atteindre ce but; mais la guerre incessante que vint soulever bientôt la rupture du traité d'Amiens, retarda la solution de cette grande question. Ce ne fut qu'après la paix de Tilsitt, alors que Napoléon, rentré à Paris, put ap-

---

vers ce point d'un mètre au-dessus de la surface du continent, ont au contraire été interrompues par la digue construite pendant les années XI et XII aux frais et par les soins de la ville de Strasbourg. Les habitants accoutaient sur le terre plein de ce bel ouvrage et comparaient ces heureux résultats aux malheurs qu'ils éprouvaient autrefois. » — Avant cette époque, dans les moindres crues, la Robertsau ou Rupertschau, qui forme pour ainsi dire une île entre l'Ill et le Rhin, en aval de Strasbourg, se trouvait en grande partie inondée. Depuis, ce sont, au contraire, les environs de cette ville en amont, le Neuhoff, qui ont éprouvé plus fréquemment des submersions.

<sup>1</sup> *Moniteur* du 7 mars 1807.

pliquer un instant son génie aux détails de l'administration intérieure, que des mesures furent prises. Deux décrets introduisirent, pour la première fois, une organisation d'ensemble relative à l'entretien et à la conservation des digues, en même temps que l'unité dans les moyens destinés à sauvegarder les intérêts matériels des riverains du Rhin. Le premier, du 14 novembre 1807, réglementa l'entretien et la conservation des digues destinées à protéger la plaine contre les débordements. Ses dispositions principales prescrivaient le rachat des digues appartenant à des particuliers, pour donner à toutes le caractère de la possession domaniale ou communale, l'application des produits des herbages et des plantations à l'entretien annuel, la mise en état par les communes des sommets servant de chemins, la création d'un personnel de gardes, veillant constamment à la conservation, faisant eux-mêmes les menus travaux de réparation, et conduisant les ateliers dans les circonstances exigeant le déploiement de plus grands efforts. Le second décret, du 27 octobre 1808<sup>1</sup>, centralisa dans les mains d'une commission spéciale nommée *Magistrat du Rhin*, l'examen des projets de défense avant l'approbation ministérielle, l'application immédiate des ressources en cas d'urgence, le jugement des affaires contentieuses relatives aux terrains délaissés par le fleuve, à la possession et à l'affermage des digues, aux contributions locales et aux indemnités des fournitures de fascines. L'une des dispositions les plus remarquables de ce décret était celle qui enjoignait de prendre pour base universelle des projets, que les travaux

---

<sup>1</sup> C'est le texte de ces deux décrets DEUXIÈME PARTIE, DOCUMENTS, pag. 331, 332, Pièces 296 et 297.

faits ou à faire sur les deux rives ne devaient être que défensifs et que leur direction devait être telle qu'elle ne pût jamais nuire à la rive opposée. Dans ce but, le magistrat avait à se concerter avec les autorités de la rive droite auprès desquelles il était accrédité. « Cette institution, dit M. l'ingénieur en chef Coumes, qui fonctionna de 1809 à 1814, produisit d'excellents résultats, surtout relativement à l'entente entre les administrations des deux rives. C'est ainsi que l'idée de la belle rectification du Rhin<sup>1</sup>, de Lauterbourg à Mannheim, put arriver à une maturité suffisante pour servir de base à une convention avec les États de Bavière et de Bade, aussitôt après que cette partie du fleuve fut soustraite à notre domination, et que dans la partie de notre littoral actuel, il avait été question de plusieurs redressements embrassant d'assez vastes étendues pour garantir les localités les plus exposées. »

En 1809, le Rhin, surtout dans sa partie inférieure<sup>2</sup>, en Hollande notamment, causa beaucoup de désastres. Une lettre de Strasbourg, du 26 janvier, disait<sup>3</sup> : « Un nouveau

---

<sup>1</sup> La rectification du cours du Rhin a donné lieu, en 1827, à un travail étendu d'un fonctionnaire du Grand-Duché de Bade, le colonel Tulla, directeur des ponts et chaussées de cet État. Cette publication, peu répandue en France, contenant d'intéressants renseignements, nous avons cru utile d'en faire connaître les principaux fragments en les complétant, pour ce qui concerne la partie française, par des notes empruntées surtout au savant travail de M. l'ingénieur en chef Coumes, qui dirige depuis longtemps, avec tant d'habileté, les travaux du Rhin. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xxx. Plèce 299.

<sup>2</sup> « Au mois de janvier 1809, dit M. Courtin (*Travaux des ponts et chaussées depuis 1800*, etc.), les environs de Clèves éprouvèrent une affreuse inondation; les digues les plus fortes ne purent s'opposer à l'impétuosité du fleuve. Le mal fut très-grand; dans une seule campagne, il fut réparé d'après les ordres de l'empereur; plus de 500,000 fr. furent dépensés dans le département de la Roër. »

<sup>3</sup> *Moniteur* du 31 janvier 1809. — En aval de Strasbourg la crue fut excessive; on

dégel vient de succéder à quelques jours d'un froid très-rigoureux. Toutes les rivières ont débordé et se sont répandues dans les plaines voisines. L'inondation est très-forte et l'on craint qu'elle le devienne encore davantage, parce que le Rhin a crû prodigieusement. L'eau couvre toutes les terres basses dans le voisinage de la ville dont quelques quartiers sont même déjà inondés. » Quelques jours après on écrivait encore de la même ville : « Le Rhin a continué de croître et l'inondation a déjà gagné, dans notre ville, plusieurs rues dont les habitants sont pour ainsi dire bloqués dans leurs maisons <sup>1</sup>. »

A cette époque, c'est-à-dire vers 1810, le régime du Rhin offrait les plus graves inconvénients. « Ce fleuve, dit un ouvrage estimé <sup>2</sup>, est dangereux lors de ses crues d'été qui proviennent de la fonte des neiges sur les Alpes, et pendant celles d'hiver et du printemps occasionnées par les dégels et quelquefois par les ouragans. Dans son cours rapide et inconstant, il inonde, il détruit des îles entières, il en crée de nouvelles; il se creuse des anses aux dépens de l'une ou de l'autre rive, et d'un instant à l'autre, on voit varier le thalweg ou ligne du grand courant, qui forme la limite de la France et de l'Allemagne. Les obstacles qu'il faut opposer à cet ennemi redoutable exigent des dépenses d'autant plus considérables, que les travaux ont été interrompus pen-

écrivait de Clèves, le 27 janvier : « La nuit dernière, les eaux se sont élevées à une hauteur telle que, de mémoire d'homme, on ne se rappelle rien de semblable. Les maisons du faubourg sont dans l'eau jusqu'aux toits, et celles de la ville basse au premier étage. La ville de Griethausen est presque entièrement submergée. Il paraît que le Rhin a pris une autre direction et s'est formé un nouveau lit. » (*Idem* du 6 février 1809.)

<sup>1</sup> *Moniteur* du 4 février 1809.

<sup>2</sup> Peuchet et Chanlaire, *Statistique du département du Haut-Rhin*, 1844, in-4, p. 8.

dant la guerre de la révolution et que ce fleuve, aussi capricieux qu'impétueux dans ses mouvements, a été abandonné à lui-même, faute de fonds pour exécuter les travaux les plus urgents. La nature du sol ne permet d'autres constructions que des épis en fascinage et en terrassement. Ces épis, par leur position, doivent avoir un double objet : celui de préserver la rive française du débordement sur les points les plus menacés, et celui de rejeter, autant que possible, le thalweg vers la rive droite. »

En février 1811<sup>1</sup>, une débâcle fit monter les eaux, à Kehl, à 3<sup>m</sup>,20 ; au mois de juillet suivant, elles s'élevèrent à 3<sup>m</sup>,09, et à Bâle, à 4<sup>m</sup>,14. — Durant les années 1812, 1813<sup>2</sup>, 1815 et 1816<sup>3</sup>, il y eut de très-fortes crues dont la cote, à Bâle, varia entre 4<sup>m</sup>,14 et 4<sup>m</sup>,89 ; à Kehl, entre 2<sup>m</sup>,63 et 3<sup>m</sup>,67. — En 1817 et 1819, ces hauteurs furent dépassées ; elles furent de 6<sup>m</sup>,09 et 5<sup>m</sup>,37 à Bâle, de 3<sup>m</sup>,72 et 3<sup>m</sup>,79 à Kehl ; mais grâce aux travaux d'améliorations exécutés en vertu des décrets dont nous avons parlé, les digues résistèrent à peu près partout. On écrivait de Strasbourg, le 8 mars 1817<sup>4</sup> : « La pluie continuelle et la fonte des

<sup>1</sup> *Journal des Débats* du 20 février 1811.

<sup>2</sup> « Lors de la forte inondation du Rhin, dans le courant de l'été 1813, dit Grafenauer (*ouvrage cité*, p. 221), le bon état des digues préserva le canton de la Robertsau des dévastations auxquelles, à la même époque, le Neuhoff et les contrées adjacentes, dans la partie supérieure de la banlieue, furent en proie, parce que les digues n'y sont pas assez élevées ni aussi bien entretenues. »

<sup>3</sup> A la fin de 1816, année calamiteuse, Louis XVIII fit don, pour relever l'agriculture de ses désastres et venir en aide aux campagnes ravagées, d'une somme de 11 millions, savoir : 8 millions retranchés sur la liste civile ; 2 millions sur la somme affectée aux dépenses de Monsieur et de Madame ; 4 million prélevé sur le crédit voté par les chambres à l'occasion du mariage du duc de Berry. (Ordonnance du roi, *Moniteur* du 22 septembre 1816.)

<sup>4</sup> *Courrier du Bas-Rhin* du 8 mars 1817.

neiges ont tellement grossi toutes les rivières qui entourent Strasbourg qu'il en résulte de grandes inondations. On va en bateau sur plusieurs quais de la ville. Le chantier du génie, près de la citadelle, est submergé et la communication, par la porte de l'Hôpital, a été interrompue. Le Rhin a été plus élevé que l'année dernière; il ne s'en est fallu que de 4 pouces qu'il atteignît la hauteur de 1808 <sup>1</sup>. » Une lettre de cette ville, du 20 décembre 1819, disait : « Nous recevons des rapports affligeants sur les dégâts occasionnés par des inondations dans les bas-fonds et dans les districts voisins du Rhin et de quelques autres rivières qui traversent notre département. »

L'année 1824 fut remarquable par plusieurs crues du Rhin très-élevées qui atteignirent les cotes suivantes : au mois de mai, 4<sup>m</sup>,11 à Bâle, 3<sup>m</sup>,37 à Kehl et 4<sup>m</sup>,20 à Lauterbourg; au mois d'août, 5<sup>m</sup>,40, 3<sup>m</sup>,91 et 4<sup>m</sup>,58; au mois d'octobre, 4<sup>m</sup>,71, 3<sup>m</sup>,72 et 5<sup>m</sup>,11 sur les mêmes points. Au commencement de novembre, la hauteur des eaux, à ces trois lieux d'observation fut de 5<sup>m</sup>,40, 4<sup>m</sup>,05 et 5<sup>m</sup>,32. Cette dernière crue fut supérieure, dans le Bas-Rhin, à toutes celles observées depuis 1802<sup>2</sup>; « elle occasionna, dit M. l'ingénieur en chef Coumes, des ruptures et des submersions, principalement dans les anses concaves où les digues étaient rapprochées du thalweg dont la direction oblique produisait une forte intumescence des eaux. »

Dans les deux départements du Rhin, un grand nombre

<sup>1</sup> Il y a sans doute ici une erreur de date, car la plus grande hauteur des eaux du Rhin, cette année, à Kehl, fut seulement de 2<sup>m</sup>,90, au mois de juillet.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 23 décembre 1819.

<sup>3</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 57. — « On estime, en Alsace, dit M. l'ingénieur en chef Defontaine (*Mémoire cité*) que les eaux de 1824 se sont généralement élevées à la plus grande hauteur connue. »



d'habitations furent bouleversées, des usines emportées, des bestiaux engloutis et une grande partie des provisions d'hiver détruites. « Les habitants de la vallée de l'Alsace<sup>1</sup> et de la Lorraine, dit une relation contemporaine<sup>2</sup>, ont terriblement souffert dans ces scènes de désastre. Après un effroyable orage qui éclata le 26 octobre, une pluie torrentielle tomba pendant deux jours. Les ruisseaux des montagnes se changèrent en torrents fougueux et inondèrent les plaines. Le village de Plaffenhoffen fut entièrement submergé. Entre ce village et celui d'Obermodern on vit jaillir l'eau de la terre de 6 à 8 pouces de hauteur semblable à des fontaines jaillissantes, et les vagues, comme celles de la mer, roulaient sur les champs et les prairies. Les flots remplirent toutes les caves et entraînèrent tout ce qui s'y trouvait; beaucoup de maisons et de murs de clôtures furent renversés. A Diemeringen, l'eau entra dans les seconds étages; à Saverne et à Neuwiller, plusieurs milliers de cordes de bois furent enlevées; à Dossenheim, des maisons s'écroulèrent. A Haguenau, le pont sur la route de Wissembourg fut enlevé ainsi qu'un moulin; à Dalhunden, quatorze maisons s'écroulèrent. Des troupeaux de bétail, des moutons, des porcs furent enlevés et noyés, et la perte fut incalculable. A Ernolsheim, village situé sur la pente d'une montagne assez élevée, on vit, au commencement de l'inon-

---

<sup>1</sup> « En 1824, dit Aufschlager (*ouvr. cité*, t. I, p. 400), la crue extraordinaire des eaux a causé des ravages dans les champs voisins des rivières, et la destruction de beaucoup de bâtiments. Les familles pauvres qui avaient le plus souffert de ce dernier désastre reçurent des secours du gouvernement et des particuliers. » M. Heltz forma un comité de secours pour les inondés et les dons recueillis se montèrent à près de 50,000 fr.

<sup>2</sup> *Die grossen Ströme und Ueberschwemmungen in Deutschland, England, Frankreich, Russland und anderen Ländern, im Jahr 1824.* Leipzig, 1825, in-12.

dation, surgir de la terre cinq sources différentes, à des endroits où il ne s'en trouvait pas. Les eaux se sont retirées très-lentement malgré la cessation de la pluie; il ne fallut pas moins de huit jours entiers pour que l'eau se soit écoulée dans le Rhin. Ce qu'il y a de particulier à l'inondation de 1824, c'est qu'elle s'étendit sur la plus grande partie de l'Europe en même temps <sup>1</sup>. »

« Les pluies continuelles qui ont eu lieu à Strasbourg, et ses environs aux mois d'octobre et de novembre, dit un savant de cette ville <sup>2</sup>, furent précédées d'un orage qui éclata le 26 octobre au soir. C'est l'explosion de cet orage qui a formé dans nos contrées comme un point de départ, d'où commença une série de jours de pluie presque non interrompue depuis le 27 octobre jusqu'au 2 novembre. Cependant, les inondations que nous éprouvâmes dans les derniers jours du mois d'octobre et le commencement de novembre n'ont pas tant pour cause

<sup>1</sup> Consultez à cet égard un travail de M. Muncke, intitulé : *Quelques mots sur les derniers débordements dans l'Allemagne méridionale et occidentale*. Il s'agit, dans ce mémoire, des débordements de quelques fleuves de l'Allemagne méridionale, à la fin de 1824. Ces fleuves sont surtout le Felda, la Leine et le Rhin inférieur. « Leurs débordements, y est-il dit, sans pareils dans l'histoire, quant à leur étendue et à la saison avancée dans laquelle ils eurent lieu, furent suivis de ceux encore plus violents de la mer Baltique, et plus tard (1825) de la mer du Nord. L'opinion se répandit que ces énormes quantités d'eau n'étaient point dues à des vapeurs atmosphériques, mais à des réservoirs souterrains vidés par des révolutions volcaniques. » M. Muncke s'attache d'abord à prouver l'absurdité de la dernière assertion; puis il revendique, pour la première, la grande part qu'elle a eue dans ce phénomène. (*Bulletin des sciences. Physique et chimie*, t. VIII, p. 47, série A.) — V<sup>e</sup> aussi l'opuscule suivant, dont nous avons cité le titre allemand à la page précédente, *Les grands ouragans et inondations en Allemagne, en Angleterre, en France, en Russie ainsi que dans d'autres pays de l'Europe, en 1824*.

<sup>2</sup> Hirschmeider, *Résumé des observations météorologiques faites à Strasbourg pendant l'année 1824* (dans le *Journal de la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg*, année 1825, n<sup>o</sup> 4).

les quantités absolues d'eau qui sont tombées chez nous pendant ces jours de pluie, mais plutôt les grandes masses d'eau qui ont été amenées par les rivières de l'Ill, de la Bruche <sup>1</sup> et du Rhin, grossies subitement par les pluies et averses extraordinaires qui sont tombées en même temps dans nos montagnes et les contrées limitrophes. En outre, la terre, imprégnée déjà, et pour ainsi dire saturée, par la masse des pluies qui s'étaient précipitées pendant les mois de l'été, était devenue incapable d'en recevoir davantage, au point que l'eau versée par les orages et par des espèces de trombes qui se sont manifestées le long des Vosges, a été obligée de se rejeter dans les rivières et ruisseaux et d'augmenter leur débordement. »

Le régime irrégulier du Rhin, suggérait alors à un historien de l'Alsace les réflexions suivantes <sup>2</sup> : « Lors de ses crues régulières, qui ont lieu à la fin du mois de juin par la fonte des neiges dans les Alpes, et lorsque les eaux se gonflent accidentellement à la suite des dégels et des grandes pluies, ce fleuve cause des ravages terribles; il détruit des îles entières, il en crée de nouvelles; il mine et emporte ses rives; des villages et des bourgs entiers deviennent quelquefois la proie du torrent. Aussi la ligne du grand courant ou le thalweg varie tous les ans, et la navigation du fleuve exige de grandes précautions. Pour opposer des barrières à la fureur des flots, les gouvernements sont obligés de faire construire, sur les deux rives, des digues dispendieuses et des épis en fasci-

---

<sup>1</sup> En 1825, une crue des eaux réunies de l'Ill et de la Bruche se fit encore sentir à Strasbourg. (*Idem*, année 1825.)

<sup>2</sup> Aufschlager, *ouvrage cité*, t. II, p. 42.

nage et en terrassement, et de les renouveler toutes les fois que le temps ou la violence des eaux y laisse des délabrements. Il serait à désirer que ces travaux fussent exécutés d'après un plan général et bien concerté qui entrât dans les intérêts des deux pays riverains. Depuis peu, on cherche à faire prendre à ce fleuve un cours plus régulier en y fixant des roches qui doivent empêcher les eaux de miner les bords. »

Toutes les rivières de la Lorraine éprouvèrent cette même année, 1824, des inondations désastreuses, dont M. Bégin trace la relation en ces termes <sup>1</sup> : « Le 29 octobre au soir, les rivières de Seille et de la Moselle débordèrent ; les villages de Marly et de Magny furent entièrement inondés ; l'eau s'élevait dans les maisons jusqu'à la hauteur de 10 pieds. Dans quelques maisons du Bas-Sablon, les habitants ont été obligés de se réfugier sur les toits et d'y passer une partie de la nuit du 29 au 30. Depuis 1784, on n'avait pas vu une inondation si forte. Le 30 au soir, à Metz, les eaux couvraient une partie de la place de la Comédie, et les issues étaient couvertes de deux pieds d'eau. Les bois de chauffage déposés dans l'île de Saulcy ont été enlevés. Le Champé, le pont Saint-Marcel, les rues Saint-Georges et des Roches étaient inondés. Le 31 au matin, les eaux ont commencé à se retirer et la baisse continua sensiblement. Les inondations ont été générales dans les journées des 29 et 30 octobre ; chaque ruisseau est devenu un torrent ; les plaines où coulent les rivières se sont transformées en de vastes lacs ; plusieurs villes, une foule de villages ont été envahis par les eaux. Les pertes en grains,

---

<sup>1</sup> *Notice sur la crue des eaux de la Moselle, etc. dans l'Annuaire hist. et stat. du département de la Moselle, ann. 1832.*

en vin, en fourrages, en objets de toute espèce, ont été immenses. Des pluies continuelles, des trombes, des orages ont précédé ces jours de désolation. A Sarreguemines, la nuit du 29 au 30, a été terrible; les eaux de la Sarre et de la Blise réunies se sont répandues dans plusieurs rues en torrents de 10 à 12 pieds de profondeur. Les deux ponts de la Sarre ont été enlevés. Dès le 29, la moitié de la ville de Sarralbe était submergée; le débordement surpassait d'un mètre celui de 1784, le plus considérable dont on ait conservé le souvenir. Le village de Salzbronn a également souffert; le 4 novembre, on ne pouvait pas encore pénétrer dans ce village. Un grand nombre d'habitants ont perdu leurs denrées et leurs meubles; la plupart des maisons furent dégradées et plusieurs écroulées. Les villages de Witring, Diding, Bliesbrucken et Welferding ont éprouvé les mêmes désastres. La moitié de la ville de Bouzonville et plusieurs villages des rives de la Nied<sup>1</sup> ont été inondés. Dans quelques-uns, l'eau s'est élevée à la hauteur de 6 pieds. Tout le bassin de la Sarre a été ravagé; tous les moulins enlevés, les digues rompues, des murailles, des maisons renversées, les routes interceptées par de profonds ravins. Le 29 octobre, à Thionville, plusieurs rues ont été submergées<sup>2</sup>. On conçut des craintes pour le Pont-Couvert, et la garnison se tenait prête à le charger de pierres, dès le moment où les eaux gagneraient

---

<sup>1</sup> « La rivière de la Nied, dit Verronnais (*Statistique du département de la Moselle*, Metz, 1844, in-8, p. 381), convertit trop souvent les prairies de Pont-Pierre en un vaste lac. Elles ont été inondées en 1829, 1830 et 1831. »

<sup>2</sup> M. Tessier (*ouvrage cité*, p. 289) place par erreur cette inondation au 30 novembre : « Le sol n'étant au-dessus des eaux moyennes, dit-il, que de 5 mètres, quelques rues et un grand nombre de caves ne sont pas à l'abri de l'invasion de la Moselle lors des crues. »

les longerons du pont; ce moyen a réussi ailleurs. L'hôpital militaire eut 4 ou 5 pieds d'eau au rez-de-chaussée; on n'eut que le temps d'évacuer les malades et la pharmacie, et de placer tout l'établissement au premier étage. A Thionville et à Sierck, on ne reconnaît de crue supérieure que celle de 1778; une partie de la récolte en vin a été perdue à Sierck, et les caves ont été pleines d'eau jusqu'aux voûtes pendant une semaine entière. Les 29 et 30 octobre, les communications ont été interrompues sur la plupart des routes qui aboutissent à Metz. La diligence de Nancy a couru plusieurs fois le danger d'être entraînée; à Pont-à-Mousson et Dieulouard, il y avait un pied d'eau dans l'intérieur de la voiture. »

De fortes crues du Rhin dont la cote, à Kehl, fut supérieure à 3<sup>m</sup>, eurent lieu en octobre 1825, juillet 1826, mars 1827, septembre 1829<sup>1</sup>, juin 1831, mais au mois de septembre de cette dernière année, l'exhaussement du fleuve fut plus considérable; il atteignit 5<sup>m</sup>,25 à Bâle, 4<sup>m</sup>,04 à Vieux-Brisach, 5<sup>m</sup>,46 à Kehl et 4<sup>m</sup>,43 à Lauterbourg. « A la suite de la crue de 1831, qui donna encore lieu à quelques ruptures, dit M. l'ingénieur en chef Coumes<sup>2</sup>, mais dont les dégâts furent plutôt sensibles dans les localités devant lesquelles les digues étaient incomplètes, des travaux importants furent exécutés pour exhausser les points

---

<sup>1</sup> Au mois de février de cette année, il y avait eu une forte débâcle du Rhin. On écrivait de Rhinberg, le 3 février : « Dés avant-bier, l'état du Rhin est devenu terrible. Depuis les remparts de notre ville jusqu'à la rive opposée du fleuve, la contrée n'offre qu'une vaste mer, en partie couverte de glaçons, et dans laquelle l'œil effrayé ne reconnaît plus le véritable lit du fleuve qu'à des montagnes blanchâtres de glaces. La chaussée, au-dessus de la ville, est inondée; et au-dessous, à trois quarts de mille d'ici, vers Grunthal, à l'endroit où la digue est rompue, les eaux dépassent la digue et cachent cette rupture. » (*Moniteur* du 14 février 1829.)

<sup>2</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 57.

reconnus trop bas et pour fermer à peu près toutes les lacunes. »

A la même époque, la Moselle déborda aussi. « Le 6 septembre 1831, dit M. Bégin<sup>1</sup>, à 2 heures du matin, les eaux de la Moselle ont eu une crue subite; elles couvrirent le Ban-Saint-Martin, tous les jardins et les écuries de Longeville, les routes de Longeville et de Plappeville; plusieurs rues de Metz furent inabordables; les dernières arches du pont de Thionville, encombrées de bois et d'autres objets charriés par la Moselle, ne livraient presque plus passage à l'écoulement des eaux; plusieurs arches du Pont-des-Morts, éboulées, menaçaient ruine; en quelques heures, elles s'étaient accrues de 10 pieds au-dessus du niveau ordinaire. Les digues de Wadrineau et de la Poudrerie étaient effacées; l'île Saint-Symphorien, le lavoir du Pont-des-Morts étaient entièrement inondés<sup>2</sup>. » La Meurthe, au mois de juillet précédent, avait éprouvé un grand débordement, à ce point que les eaux parvinrent à Nancy, jusqu'à l'entrée de la rue Sainte-Catherine; la pépinière fut submergée ainsi que les faubourgs Saint-Pierre et des Trois-Maisons.

En janvier 1833, une crue du Rhin qui s'éleva à Bâle à 4<sup>m</sup>,20, passa inaperçue sur le territoire français; sa hauteur fut de 3<sup>m</sup>,55 à Vieux-Brisach, 2<sup>m</sup>,86 à Kehl, 3<sup>m</sup>,78 à Lauterbourg. Vers la fin de cette année, l'Ill<sup>3</sup> et la Bruche, à Strasbourg, sortirent de leur lit. « Les pluies presque continuelles qui sont tombées dans les quinze derniers jours du mois de décembre 1833, dit M. Herren-

---

<sup>1</sup> *Art. cité.*

<sup>2</sup> Le niveau des eaux fut, au-dessus de l'écluse, de 4<sup>m</sup>,79 à Pont-à-Mousson, et de 5<sup>m</sup>,27 à Sierck. (Le Masson et Le Joindre, *Mém. cité.*)

<sup>3</sup> Au mois de septembre 1834, l'Ill s'était élevée, à Mulhouse, à 3<sup>m</sup>,39.

schneider<sup>1</sup>, ont considérablement enflé les eaux de la Bruche<sup>2</sup>, qui ont atteint, en quelques jours, une hauteur qu'elles n'ont pas eue depuis bien des années. L'inondation forte qui en a été la suite, s'est fait encore remarquer principalement par sa longue durée<sup>3</sup>. Le maximum de la hauteur de l'eau dans la ville, a eu lieu le 26 décembre, où elle se trouvait à 2<sup>m</sup>,65 au-dessus du zéro de l'illomètre fixé à la culée de la rive droite de la rivière, à l'aval du pont Saint-Thomas et qui est située à 8<sup>m</sup>,72 plus bas que le niveau du pavé intérieur de la cathédrale. Les observations journalières continuées pendant les huit dernières années depuis 1825, ayant fait connaître que la hauteur moyenne des eaux de notre rivière était égale à

<sup>1</sup> *Résumé des observations météorologiques faites à Strasbourg pendant l'année 1833. (Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin, ann. 1834.)* Ces observations, faites chaque année sans interruption depuis 1814 jusqu'à 1835, ont été publiées à Strasbourg, 1835, in-8.

<sup>2</sup> Ce nom est ici pour celui de l'ill; la Bruche, comme on sait, se jette dans cette rivière à 3 kilom. en amont de Strasbourg et dans la traversée de cette ville, l'ill était jadis indistinctement désignée à tort sous la dénomination de Bruche.

<sup>3</sup> M. Baquol (*ouvr. cit.*, p. 176), donne les renseignements suivants sur la hauteur des crues de l'ill, à Strasbourg. « Elles arrivent, dit-il, 48 heures après celles de la Bruche. Ordinairement elles durent 3 jours, mais, par de fortes pluies accompagnant la fonte des neiges, on a vu hausser les eaux jusqu'au 5<sup>e</sup> et même jusqu'au 6<sup>e</sup> jour. Depuis une vingtaine d'années, on a considérablement facilité l'écoulement des eaux par des percées de rectification dans le Rhin et des dragages dans l'ill. Pendant les eaux moyennes, la rivière a une profondeur de 4<sup>m</sup>,70 sous l'arche marinière de l'Ecluse d'inondation (*Mehlschleusse*) à l'entrée de Strasbourg. Cette cote a cependant été dépassée depuis 1833, savoir :

|                                                   |                                        |
|---------------------------------------------------|----------------------------------------|
| 22 janvier 1834, de 2 <sup>m</sup> ,40            | 15 janvier 1843, de 4 <sup>m</sup> ,65 |
| (cette inondation a égalé celles de 1804 et 1824) | 29 février 1844, — 2 <sup>m</sup> ,30  |
| 3 novemb. 1836, de 2 <sup>m</sup> .               | 3 mars 1845, — 4 <sup>m</sup> ,60      |
| 1 février 1840, — 4 <sup>m</sup> ,70              | 30 janvier 1846, — 2 <sup>m</sup> .    |

« Pendant les autres années, et 1847 compris, les crues ont varié de 4<sup>m</sup> à 4<sup>m</sup>,50 au-dessus des eaux moyennes. C'est avec 4<sup>m</sup>,50 au-dessus de cette moyenne que les débordements commencent aux environs de Strasbourg. »



0<sup>m</sup>,74,001, il en résulte par conséquent que le maximum de la hauteur des eaux pendant la dernière inondation a surpassé de 1<sup>m</sup>,91 la hauteur moyenne. »

Cette même année, au mois de décembre, la Moselle éprouva une crue extraordinaire dont les cotes officielles sont ainsi fixées : Frouard, 4<sup>m</sup>,27 ; Marbach, 5<sup>m</sup>,25 ; Dieulouard, 4<sup>m</sup>,42 ; Pont-à-Mousson, 4<sup>m</sup>,41 ; Metz, 4<sup>m</sup>,27 ; Uckange, 4<sup>m</sup>,74 ; Thionville, 4<sup>m</sup>,76 ; Rethel, 5<sup>m</sup>,73 ; Sierck, 5<sup>m</sup>,88 <sup>1</sup>.

En décembre 1836 et mai 1837, les eaux du Rhin atteignirent des cotes assez élevées : 4<sup>m</sup>,26, à Bâle ; 3<sup>m</sup>,75, à Vieux-Brisach ; 3<sup>m</sup>,10 et 3<sup>m</sup>, à Kehl ; 3<sup>m</sup>,86 et 3<sup>m</sup>,50, à Lauterbourg. Toutefois, ces crues ne présentèrent aucun caractère dommageable, pas plus que celle du mois de juillet 1843, dont les cotes furent cependant un peu plus élevées : 4<sup>m</sup>,41, à Bâle ; 3<sup>m</sup>,76, à Vieux-Brisach ; 3<sup>m</sup>,10, à Kehl ; 3<sup>m</sup>,55, à Lauterbourg.

A la fin de février et au commencement de mars 1844, les inondations sévirent avec une certaine intensité en Alsace et en Lorraine, ainsi que le constatent les extraits suivants des feuilles publiques. « La fonte des neiges, suivie de quelques jours de pluies torrentielles, occasionne en ce moment (29 février) une inondation presque générale de la

---

<sup>1</sup> Le Masson et Le Joindre (*Mém. cité.*) « Jusqu'en 1833, disent ces ingénieurs, auxquels on doit le resserrement du lit de la Moselle et la construction des digues, il n'avait pas été fait d'observations suivies sur le mouvement des hauteurs d'eau de la Moselle. En 1833, des échelles graduées ont été posées en 47 points différents du cours de la rivière ; leurs zéros ont été établis au niveau des plus basses eaux de 1832, qui avaient été repérées en un grand nombre de points. La navigation sur la Moselle inférieure est interrompue quand les eaux atteignent la hauteur de 2<sup>m</sup>,20 au-dessus de l'étiage (à l'échelle d'Uckange) ; dans la Moselle supérieure, à Metz, environ 1<sup>m</sup>,60. A cette dernière hauteur, une grande partie des chemins de halage est déjà submergée et les voyages cessent. »

plaine d'Alsace et cause de grands dommages. De toutes parts on annonce les ravages que font les eaux dans nos campagnes. L'Ill a débordé depuis Ensisheim jusqu'à Schlestadt<sup>1</sup>. Toute cette étendue ne forme qu'un seul lac qui menace d'envahir la partie basse de Colmar. Hier, au pont de la Thurr, l'eau menaçait de rompre la digue et de se jeter en ville ; le canal de la Poissonnerie a débordé et inonde ce quartier. A Ostheim, c'est la Fecht qui déborde et jette la terreur dans le village<sup>2</sup>. Toutes les communes du Rieth sont inondées et les communications sont interceptées presque partout. Jamais on n'a vu les eaux aussi hautes ; elles marquaient hier, à Ostheim, 0<sup>m</sup>, 15 de plus que les inondations de 1831. A Ammersweyer, la rivière a quitté son lit et s'est jetée par torrents sur la ville d'Ingersheim entraînant les arbres, les vignes, tous les obstacles qu'elle rencontrait. A Herlisheim, l'inondation a envahi le village et devient d'autant plus menaçante que le chemin de fer, en remblais assez élevés de ce côté, empêche les eaux de s'étendre dans la montagne. Ce danger est commun encore à plusieurs villages de la Harth, Réguisheim, Merxheim<sup>3</sup>. — Le 29 février, on a éprouvé à Horbourg tous les ravages du fléau de l'inondation. Dans la partie inférieure du village, l'eau entraît par les croisées du rez-de-chaussée d'une manière si subite que tout le monde a été pris à l'improviste. Plusieurs villages de la vallée de Saint-Amarin

<sup>1</sup> L'Ill, à Strasbourg, s'éleva à 3<sup>m</sup>, 56. V<sup>e</sup> Pièce 298.

<sup>2</sup> Affluent de l'Ill. « Les débordements de la Fecht, dit Aufschlager (*ouvrage cité*, t. II, p. 15) causent souvent de grands ravages. »

<sup>3</sup> *Moniteur* du 5 mars 1834. — En même temps, l'Allemagne subissait le même fléau. On lit dans le *Moniteur* du 6 mars : « Les journaux allemands tracent un tableau désolant des dernières inondations, dans les contrées arrosées par le Rhin, le Mein, le Neckar et le Danube. Des ponts ont été enlevés ou endommagés, des habitations détruites, tant la crue des eaux a été prompte et inattendue. »

avaient de l'eau à plus d'un demi-mètre au-dessus du sol. De mémoire d'homme, on ne se souvient pas d'une pareille inondation et d'un pareil désastre <sup>1</sup>. » Tous les affluents et sous-affluents de l'Ill, la Fecht, la Weiss, la Thurr, la Lauch, éprouvèrent, comme on voit, des crues simultanées, dont le département du Haut-Rhin eut beaucoup à souffrir.

Les rivières de la Lorraine subirent en même temps un exhaussement non moins préjudiciable. « Le débordement de la Meurthe et de la Moselle <sup>2</sup>, qui a eu lieu du 26 au 27 février, dans toute l'étendue de leur parcours, a intercepté les communications entre Nancy et les cantons de Vézelize et d'Haroué. A Dieuze, l'inondation a été très-forte ; plusieurs quartiers ont été submergés, et l'eau est entrée dans les habitations <sup>3</sup>. — Le 1<sup>er</sup> mars, à Metz, la crue de la Moselle a atteint la hauteur de 4<sup>m</sup>,25 au-dessus de l'étiage à l'échelle du Pont des-Morts <sup>4</sup>. Il est à craindre que les désastres soient considérables, un grand nombre des localités et des habitations riveraines de la Moselle se trouvant fort au-dessous du niveau élevé auquel les eaux sont parvenues. Dans l'intérieur de la ville, plusieurs points sont inondés. A Magny, l'inondation de la Seille a chassé les habitants de leurs maisons, envahies par les eaux, jusqu'au premier étage, dans les parties basses du

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 8 mars 1844.

<sup>2</sup> Voici en quels termes M. Verronnais (*ouvrage cité*, p. 27) résume le régime de la Moselle : « Ses débordements fréquents causent de grands ravages. L'hiver, lors des fontes de neiges, et en automne, à l'époque des grandes pluies, la Moselle devient un torrent et s'accroît si subitement et si violemment que les digues les plus fortes lui résistent à peine. Son cours est très-inconstant et presque partout les habitants des cantons qu'elle arrose indiquent un ancien lit, ou ce qu'ils appellent les *vieilles eaux*. »

<sup>3</sup> *Moniteur* du 5 mars 1844.

<sup>4</sup> La hauteur maximum de la Moselle, à Metz, fut de 4<sup>m</sup>,57, et à Thionville, de 4<sup>m</sup>,60 ; celle de la Meurthe, à Nancy, de 2<sup>m</sup>,65. V<sup>e</sup> Pièce 298.

village<sup>1</sup>. » A Épinal, l'eau dépassait le parapet du cours, occupant une partie de la rue Léopoldbourg et de celle des Minimés, et passait sur la route, dans la plaine d'Arches et aux environs de Charmes<sup>2</sup>. « La Meurthe et les autres rivières du département, dit M. le docteur Simonnin<sup>3</sup>, ont franchi leurs rives le 27 février et le 17 août : le premier débordement a été le plus considérable. » Une lettre de Nancy disait, en parlant de celui du mois d'août<sup>4</sup> : « Comme on devait s'y attendre après tant de jours pluvieux, la Meurthe, considérablement accrue par ses affluents, a débordé. La plaine de Tomblaine est transformée en un vaste lac. »

En 1845, aux mois de mars et d'avril, les inondations firent, en Allemagne<sup>5</sup>, d'immenses dommages, mais la hauteur du Rhin, en France, resta dans les limites des grandes crues ordinaires. Cette année, les pluies et les fontes de neiges causèrent des débordements dans le département de la Meurthe les 17 mars, 20 juin, 9 août et 8 décembre<sup>6</sup>.

Au mois de septembre 1846<sup>7</sup>, le Rhin atteignit, à Bâle,

<sup>1</sup> *Moniteur* du 6 mars 1844.

<sup>2</sup> Henri Lepage, *Statistique des Vosges*, t. I, 4<sup>re</sup> part., p. 674.

<sup>3</sup> *Observations météorologiques dans les Mémoires de l'Académie de Stanislas*, ann. 1844, p. 402.

<sup>4</sup> *Moniteur* du 23 août 1844.

<sup>5</sup> Les journaux publiaient la note suivante : « Les plus grandes inondations dont l'Allemagne ait, depuis deux siècles, conservé le souvenir, étaient celles de 1655 et de 1781 ; aucune néanmoins n'avait été aussi désastreuse que celle de cette année. La Confédération Germanique tout entière, une partie de l'Autriche et de la Pologne, sont littéralement sous l'eau depuis le 30 mars. Le Rhin, le Mein, le Neckar, le Danube, l'Elbe, la Vistule et toutes les autres rivières ont successivement débordé, non pas dans un jour, mais dans une heure. Francfort, Cologne, Dresde, Prague, un grand nombre d'autres villes, et des milliers de villages ont été couverts par les eaux. Le magnifique pont de Dresde a été emporté ; beaucoup d'édifices ont été détruits. » (*Moniteur* du 16 avril 1845).

<sup>6</sup> Simonnin, *Observ. météorol.* (*Mém. de l'Acad. de Stanislas*, ann. 1845, p. 213.)

<sup>7</sup> En 1846, dans le département de la Meurthe, les rivières sortirent de leur lit les 6 février, 29 mars et 6 avril. (*Idem*, ann. 1846, p. 293.)

la cote de 4<sup>m</sup>,86 et celles de 4<sup>m</sup>,02, à Vieux-Brisach; 3<sup>m</sup>,60, à Kehl; 3<sup>m</sup>,83, à Lauterbourg.

Durant les années 1847<sup>1</sup>, 1849<sup>2</sup> et 1850, la plus grande élévation des eaux du fleuve, sur ces points, fut à peu près semblable, avec les variations suivantes de niveau : 4<sup>m</sup>,32, 4<sup>m</sup>,50, 4<sup>m</sup>,08, à Bâle; 3<sup>m</sup>,65, 3<sup>m</sup>,84, 3<sup>m</sup>,57, à Vieux-Brisach; 3<sup>m</sup>,08, 3<sup>m</sup>,56, 3<sup>m</sup>,32, à Kehl; 3<sup>m</sup>,68, 4<sup>m</sup>,12, 4<sup>m</sup>,14, à Lauterbourg. « En 1850, trois fois les rivières sont sorties de leur lit, dit M. Simonnin<sup>3</sup>, et les campagnes voisines ont été couvertes d'eau. Le premier débordement a eu lieu le 27 janvier; le second, le 1<sup>er</sup> février; il a duré jusqu'au 6<sup>4</sup>; le troisième, le 17 décembre. La Moselle, à Toul, s'est élevée à 3<sup>m</sup>,50 au-dessus de son niveau ordinaire. Cette crue est la plus forte qui ait eu lieu depuis 1844, époque à laquelle la Moselle, sur le même point, est montée à 3<sup>m</sup>,60. »

Des crues extraordinaires se produisirent sur le Rhin aux mois d'août 1851<sup>5</sup> et de septembre 1852; la hauteur des eaux fut excessive; en voici les cotes officielles : 5<sup>m</sup>,25 et 6<sup>m</sup>,63, à Bâle; 4<sup>m</sup>,10 et 4<sup>m</sup>,85, à Vieux-Brisach;

<sup>1</sup> En 1847, le 47 février, il y eut un débordement de la Meurthe et un second plus étendu, le 10 août. (*Idem*, ann. 1847, p. 510).

<sup>2</sup> Au mois de janvier 1849, une crue de la Meurthe, à Nancy, s'éleva à 3<sup>m</sup>. V<sup>o</sup> Pièce 298.

<sup>3</sup> *Observ. météorolog. (Mém. de l'acad. de Stanislas, ann. 1850, p. 261).*

<sup>4</sup> Les eaux s'élevèrent, à Nancy, à 2<sup>m</sup>,76. V<sup>o</sup> Pièce 298.

<sup>5</sup> Au mois d'avril précédent, il y avait eu des inondations locales dans le Bas-Rhin. « La crue subite des cours d'eau de la contrée, occasionnée par les pluies de ces jours derniers et par la fonte des neiges, dit une correspondance, peut faire craindre de graves accidents. L'Ill et la Fecht ont débordé. Les eaux de cette dernière rivière atteignent presque le tablier du pont en amont d'Ostheim. La Weiss menace également de déborder sur plusieurs points. La vallée de Munster vient d'être dévastée par une inondation de la Fecht. La rivière, grossie par la fonte des neiges et les pluies, a débordé dans toutes les prairies. Le pont de Wolbach a été enlevé. » (*Moniteur* du 5 avril 1854.)

4<sup>m</sup>,22 et 4<sup>m</sup>,54, à Kehl; 4<sup>m</sup>,81 et 5<sup>m</sup>,22, à Lauterbourg<sup>1</sup>.

En 1851, ce fut surtout en Allemagne et en Suisse que les inondations firent de grands ravages, à la suite de pluies torrentielles tombées dans la dernière quinzaine de juillet, d'orages violents et d'une fonte de neige excessive causée par de grandes chaleurs. Cette calamité fut loin d'avoir en France un caractère aussi désastreux. Les nouvelles publiées par les journaux apprenaient que, dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août, les eaux du Rhin avaient crû d'une manière extraordinaire et inquiétante. « En amont de Strasbourg, disent les correspondances<sup>2</sup>, elles menacent les digues sur plusieurs points et causent des inondations fort dommageables; l'île des Épis est en grande partie submergée. Le débordement du Rhin et de tous ses affluents a pris des proportions formidables. A Brisach, les eaux du fleuve ont atteint un degré d'élévation qu'elles n'avaient pas eu depuis plus de cinquante ans. A Markolsheim, le fleuve a fait irruption dans les terres cultivées; les eaux se sont élevées à près de 2<sup>m</sup>. A partir du Haut-Rhin jusque vers Rhinau, toute la ligne entre le Rhin et la grande route est submergée. Sur toute la rive française, des mesures promptes et efficaces ont été prises contre le débordement du fleuve. Au moyen de bourrelets et de matériaux d'endigement, on a préservé les endroits les plus menacés. En somme, on peut dire que du côté de la France, il n'y a pas eu d'inondation

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE, DOCUMENTS, pag. XXVIII, Pièce 298.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 7 août 1851. — On lisait dans le même journal : « Le 7 de ce mois, le Rhin est de nouveau sorti de son lit, et plusieurs communes du Haut-Rhin ont éprouvé des pertes considérables. » (*Idem* du 14 septembre.) — « La Moselle, grossie par des pluies torrentielles, est sortie de son lit et a submergé les environs de Metz et de Nancy. » (*Idem* du 3 octobre.)

proprement dite, mais plutôt une infiltration presque générale dans les parties riveraines. »

Il n'en fut pas de même en 1852, où les dévastations causées non-seulement par le Rhin, mais par l'Ill<sup>1</sup> et les autres rivières de l'Alsace furent considérables. Une dépêche télégraphique du préfet du Bas-Rhin, datée du 22 septembre, s'exprimait en ces termes<sup>2</sup> : « Je viens de visiter les communes entre Strasbourg et Rhinau, où le sous-préfet m'a rendu compte de la situation du reste du département, en amont de Strasbourg. Toute la plaine comprise entre le Rhin et la route stratégique ne forme qu'un lac immense. Dans chaque village, un certain nombre de maisons se sont écroulées. Tous les habitants ont pu être sauvés et se sont abrités. J'ai organisé dans chaque chef-lieu de canton un service de distribution comprenant chacun un groupe de villages submergés. Les fonctionnaires, ministres des cultes, les particuliers, rivalisent de dévouement et de charité. Le point le plus dangereux est Rhinau, où le Rhin s'est frayé une brèche de 160<sup>m</sup>, par laquelle un véritable fleuve se précipite sur nos plaines. Nous avons des travailleurs à la digue, mais le transport des matériaux est très-difficile. »

Pour donner une idée de la violence du fléau, nous rapportons quelques extraits des journaux des départe-

---

<sup>1</sup> La cote des eaux de l'Ill fut de 2<sup>m</sup>,48, à Mulhouse, et de 3<sup>m</sup>,42, à Strasbourg. V<sup>e</sup> pièce 298.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 23 septembre 1852. — Le journal officiel publiait les dépêches suivantes : — « *Strasbourg*, 22 septembre, 44 h. 40 matin. Le Rhin continue à baisser très-sensiblement de 0,07 par heure, mais la crue de l'Ill persiste. On s'applique à pratiquer un déversoir du côté du bras mobile, près du petit pont du Rhin. » — 7 h. 40 soir. « Les digues et les ouvrages de défense résistent; l'eau baisse de 0,03 par heure. On espère ne pas avoir de nouveaux accidents à déplorer. »

ments qui en étaient victimes<sup>1</sup>. « C'est à quelque cataclysm, à des trombes d'eau en Suisse<sup>2</sup>, qu'il faut attribuer cette monstrueuse élévation de l'eau qui, dans la journée du 19 septembre, dépassait de 0<sup>m</sup>,32 celle du 5 août de l'année dernière. On sait que celle-ci était la plus considérable de mémoire d'homme. A Bâle, on a conservé les relevés de la hauteur des eaux depuis trois siècles; celle de 1852 dépasse de 1<sup>m</sup>,25 l'élévation la plus forte durant cette longue série d'années<sup>3</sup>. La première irruption, dans la partie supérieure du Bas-Rhin, a eu lieu dans la nuit du 18 au 19, à la hauteur de Schœnau. A Bâle, les eaux ont commencé à monter dans la journée du 17; à 4 heures du soir, elles débordaient autour d'Altkirch; le lendemain matin, elles dépassaient le grand pont jeté sur l'Ill, à la sortie de la ville, sur la route de Mulhouse. Les villages d'Illfurth, de Walheim et de Hirsingen furent totalement inondés, et la plaine qui s'étend sur une longueur de cinq lieues, entre Dannemarie et Mulhouse, présenta bientôt l'aspect d'un lac immense. Reguishem est entourée d'eau. Au-dessous d'Ensisheim, la digue céda sous la pression du courant et les flots se répandirent sur toute la campagne. Sur toute la rive à partir de Neuf-Brisach, le tocsin sonnait dans les

---

<sup>1</sup> *Courrier du Bas-Rhin et Industriel de Mulhouse* (*Moniteur* du 23 septembre 1852). — On peut consulter, pour plus amples détails, le Journal officiel aux dates suivantes : du 21 au 28 septembre, et du 1<sup>er</sup> au 7 octobre 1852.

<sup>2</sup> « Tous les journaux suisses, disait le *Moniteur* du 26 septembre, sont remplis de récits des désastres occasionnés par les pluies diluviennes des 17 et 18 septembre. Ces pluies, aidées par un vent extrêmement chaud, qui a soufflé ces jours et les suivants dans les Alpes, ont occasionné une fonte de neige inaccoutumée dans les parages alpestres. Les dégâts causés par le débordement des eaux ont occasionné, pour la Suisse, une perte qu'on évalue déjà à plus de 2 millions. »

<sup>3</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE, DOCUMENTS, pag. XXVIII. Pièce 298.



villages, et les populations accouraient, leurs maires en tête, pour travailler aux digues et sauver leurs champs et leurs propriétés. Dans la journée du 18, la crue fut signalée à Schœnau; à une heure du matin, tout espoir de conserver la digue était perdu, malgré les travaux de consolidation. A 3 heures, Schœnau était couvert de 3 à 4 pieds d'eau. Tous les ponts de la route de Saasenheim étaient arrachés et l'on ne communiquait plus qu'en nacelle avec les deux villages. Plusieurs maisons s'écroulèrent. Le Rhin s'était frayé un passage à Steingrübél, près de Mackenheim et s'était répandu jusque près de la route du Rhin, dans toute cette partie de l'arrondissement de Schlestadt. A la Robertsau, le Rhin s'était frayé un passage et les eaux d'infiltration avaient percé dans les champs sur une vaste étendue<sup>1</sup>. A la Wantzenau, les jardins étaient submergés et les maisons les plus rapprochées du fleuve avaient de l'eau dans les rez-de-chaussée. Toute la campagne qui s'étend vers la forêt n'était plus qu'un lac. Près de Gambsheim, le torrent a entraîné une digue de 300<sup>m</sup> d'étendue. La partie basse de Mulhouse, l'ancienne ville, est entièrement envahie par les eaux; toute communication est interrompue d'une rue à l'autre, et dans certains quartiers l'eau monte jusqu'aux fenêtres des rez-de-chaussée. A partir de la porte de Bâle, depuis le passage du Cercle, qui est lui-même intercepté, la rue du Sauvage ne forme qu'un immense ruisseau. Dans l'intérieur de la ville, toutes les rues

---

<sup>1</sup> En amont, toute la banlieue de Strasbourg fut submergée. Des repères de la hauteur des eaux du 4 août 1851 et du 21 septembre 1852, sont placés au pont du fossé des inondations, sur la route de Kehl; la différence entre les deux cotes est de 0<sup>m</sup>,38; la cote de 1852 est plus haute en amont du pont qu'en aval de 4 mètre au moins.

sont également envahies; la porte du Miroir, la porte Haute, la porte Jeune et leurs aboutissants sont dans l'eau. Au nouveau quartier, dont le sol est cependant plus élevé, les alarmes ne sont pas moins vives; le bassin déborde de toutes parts et l'eau, ne trouvant pas une issue suffisante par le petit canal de décharge pratiqué le long des francs bords (le Catharinengrahen), se répand d'un côté dans le jardin de la place et de l'autre vers l'ancienne place d'exercice, au bout de la rue d'Altkirch, où on ne peut plus passer qu'en nacelle. L'inondation a commencé samedi, 18 septembre, vers 2 heures du matin. On l'attribue à la rupture d'une petite digue sur l'Ill, vers la fonderie André Kœchlin. »

M. l'ingénieur en chef Coumes résume en ces termes les funestes conséquences de cette grande inondation du Rhin <sup>1</sup>. « La crue de 1851, bien que supérieure à celle de 1831 dans la section du fleuve entre Huningue et Strasbourg, ne produisit que de faibles dégâts, par suite des efforts énergiques du personnel pour conjurer le danger partout où il se présentait. Mais lorsque survint la crue de 1852, plus soudaine et plus haute que toutes celles qui l'avaient précédée, même celles de 1641 et 1801<sup>2</sup>, les digues furent surmontées et rompues dans une multitude de points. Malgré la vigoureuse résistance déployée devant toutes les localités vulnérables, l'on ne put maîtriser les eaux que sur quelques points au-dessus de Strasbourg, et, si l'on réussit à protéger cette ville ainsi que presque toutes les localités inférieures,

---

<sup>1</sup> Cette crue, désignée sous le millésime de 1801 par MM. les ingénieurs Coumes et Defontaine, nous semble devoir être mieux placée sous celui de 1802, car c'est dans les premiers jours de janvier de cette dernière année, comme on l'a vu, qu'elle atteignit son maximum.

<sup>2</sup> *Service des travaux du Rhin*, p. 58.

c'est uniquement parce que l'on parvint à y organiser à temps des secours avec des moyens considérables et avec l'aide de l'armée, et surtout parce que le cours principal avait été appauvri par les ruptures d'amont. Le bilan des dommages occasionnés par cette inondation se résume ainsi pour les deux départements ensemble : 33 villages ont été atteints, dont 15 submergés totalement et 18 partiellement<sup>1</sup>. Les communes dont le territoire a été envahi, en dehors des agglomérations de maisons, sont au nombre de 47, dont 12 en totalité et 35 en majeure partie. La vaste superficie entre le Rhin et la route impériale n° 68 a été presque partout couverte par les eaux, et la route dépassée sur beaucoup de points. A Huningue, le pont de bateaux du Rhin a été emporté, et le fleuve a dépassé les batardeaux militaires de la place, en même temps qu'il tournait par l'amont l'écluse de prise d'eau du canal du Rhône au Rhin. Les courants qui submergeaient les digues ou qui passaient à travers les brèches, renversèrent beaucoup de maisons dans le Haut-Rhin, mais un plus grand nombre dans le Bas-Rhin où les brèches, surtout celle de Rhinau<sup>2</sup>, livrèrent passage à un nouveau fleuve détruisant tous les obstacles dans la plaine, coupant les chemins, surmontant même le canal du Rhône au Rhin entre la Krafft et Plobsheim, et rentrant dans le lit ordinaire, à l'amont de Strasbourg, par les ouvertures qu'on put lui

---

<sup>1</sup> V° Sur ces désastres, les publications suivantes : *Die Ueberschwemmungen des Rheins und der Ill im september 1852*, Colmar in-42. — *Die Wassersnoth im Nieder-Rhein, im september 1852*, Strasbourg, in-12. C'est-à-dire l'*Inondation du Rhin et de l'Ill et la calamité des eaux dans le Bas-Rhin au mois de septembre 1852*.

<sup>2</sup> « Les débordements du Rhin, dit Aufschlager (ouvrage cité, t. II, p. 324) causent souvent de grands dégâts dans la commune de Rhinau. »

ménager à propos. Les dommages causés à la propriété foncière, bien qu'en majeure partie les récoltes fussent rentrées, se sont élevés à 1,800,000 fr. Les avaries essuyées par les digues d'inondation du Rhin et les ouvrages de la régularisation, montaient à 1,500,000 fr. pour la rive française seulement, et celles des routes, ponts et canaux à 400,000 fr. On se fera une idée plus nette de l'ennemi que l'on avait à combattre, par les chiffres suivants. Le nombre des brèches ouvertes dans les digues a été de 82, qui, mises bout à bout, formaient ensemble une longueur de 4,870<sup>m</sup>. Les avaries autres que les brèches, telles qu'affaissements ou éboulements partiels des massifs et des talus, filtrations et ravinements, avaient une longueur totale de 7,097<sup>m</sup>. En somme, les dégradations occupaient une étendue de 12 kilomètres en nombres ronds. Dans la lutte engagée contre le fléau pour empêcher la submersion des digues avec des bourrelets sur leur crête, pour opérer des rechargements sur les massifs amollis, et pour étancher les filtrations, les ouvrages de diverse espèce exécutés d'urgence durant trente heures, présentaient ensemble un développement de 30,364<sup>m</sup>, soit 1/7 de la longueur totale des digues. Les dégâts subis par les ouvrages de la régularisation, beaucoup moins avancés alors qu'aujourd'hui (1860), ont été relativement peu considérables, et l'épreuve de l'inondation de 1852 a pleinement confirmé les avantages de ce système. En effet, après les crues de 1824 et 1831, d'un niveau inférieur à celle de 1852, il n'était resté que des fragments épars des travaux construits antérieurement pour la défense des rives, tandis qu'après l'inondation de 1852 l'on a retrouvé la majeure partie des ouvrages de la rive régularisée, non point il est vrai, dans leur état antérieur, mais victorieux malgré leurs blessures, principale-

ment dans les endroits où ils formaient des lignes continues et solidaires. L'estimation des réparations de ces ouvrages s'est élevée seulement au dixième de la dépense faite pour leur construction depuis 1842, bien qu'ils n'eussent atteint en moyenne qu'une petite fraction de leur stabilité projetée. Le gouvernement alloua immédiatement les fonds nécessaires pour réparer les digues d'inondation et les ouvrages de la régularisation du Rhin, reconstruire le pont de Huningue, rétablir les routes et les canaux dans leur état antérieur<sup>1</sup>. Il soulagea les victimes par des secours et des réductions d'impôts. De son côté, la population ne resta pas indifférente à ce grand désastre, et une large souscription permit de réparer les maisons des habitants peu aisés et de leur distribuer des vivres et des vêtements<sup>2</sup>. »

A la suite de cette inondation extraordinaire, l'administration des ponts et chaussées s'occupa de prévenir le retour d'une pareille catastrophe. « Il n'y avait pas à hésiter dans les études que les ingénieurs devaient faire d'urgence, dit M. l'ingénieur en chef Coumes. La régularisation était encore trop peu avancée, car elle n'embrassait point

<sup>1</sup> Un décret du 4 octobre 1852, daté de Carcassonne, ouvrit un crédit extraordinaire de 500,000 fr. au ministre des travaux publics pour être employés à la réparation des dommages causés par l'inondation du Rhin. Un second décret du 20 novembre, affecta à cette destination, un autre crédit de 300,000 fr.

<sup>2</sup> Le 22 septembre, le *Moniteur* publiait la note suivante : « Aussitôt que le gouvernement a connu les désastres occasionnés par le débordement du Rhin, le ministre de l'intérieur s'est empressé de mettre à la disposition de chacun des préfets du Haut-Rhin et du Bas-Rhin une somme de 12,000 fr. pour venir au secours des plus nécessiteux. Le ministre des travaux publics a ouvert un crédit de 100,000 fr. pour faire commencer les travaux les plus urgents. » L'empereur Napoléon III, alors président de la République, vint au secours des inondés par un don personnel.

la moitié de la longueur de la frontière, pour que l'on pût proposer d'attendre son achèvement et le colmatage des anciens bras, afin d'établir le système d'endiguement à neuf du lit des hautes eaux, selon les prévisions du projet de 1840<sup>1</sup>. Les services qu'avaient rendus les anciennes digues, surtout en aval de Strasbourg, montraient d'ailleurs le parti provisoire qu'on pouvait en tirer en les renforçant et leur donnant des hauteurs convenables. On indiqua donc comme mesure provisoire, la restauration et le complément du système des anciennes digues d'inondation en comblant les lacunes, en redressant les tracés trop défectueux, en portant la largeur des sommets à 5 et 6<sup>m</sup> au lieu de 3 dans les parties s'harmonisant avec la direction du lit régularisé et en élevant partout ces sommets jusqu'à 0<sup>m</sup>,80 au-dessus du niveau maximum de la crue de 1852, pour avoir une marge de 0<sup>m</sup>,50 environ au-dessus du niveau que les eaux auraient probablement atteint sans les ruptures et les submersions qui, d'après des calculs approximatifs, avaient exercé une dépression moyenne de 0<sup>m</sup>,30. On comprit dans l'évaluation la construction d'écluses neuves à poutrelles pour toutes les prises d'eau et tous les petits affluents des canaux usiniers et des canaux d'assainissement. On tint compte enfin des travaux servant à éva-

---

<sup>1</sup> M. l'ingénieur en chef Coumes entre dans les détails techniques les plus précis sur ce projet, qui avait pour but la régularisation du cours du Rhin, de concert avec l'administration Badoise, de manière à encaisser le volume entier des eaux dans un bras unique, tracé entre les deux pays. Dû à l'initiative de M. Sers, préfet du Bas-Rhin, il fut approuvé le 20 octobre 1842; la dépense totale pour la rive française seule était évaluée à plus de 55 millions. Ces grands travaux sont aujourd'hui très-avancés, et les avantages qu'on en espérait se sont réalisés. V<sup>e</sup> à ce sujet la notice de M. Coumes : *Service du Rhin*, § 3, *But des travaux ; mesures d'ensemble pour les coordonner ; régularisation du Rhin*.

cuer les eaux d'infiltration <sup>1</sup>. La dépense totale pour les deux départements atteignait 2,600,000 fr., et le projet fut approuvé en 1855 sous la double réserve d'abord que la largeur normale du sommet serait partout de 3<sup>m</sup>, sauf sur les parties où les digues serviraient de chemin, ce qui, par aperçu, ramenait la dépense à 2 millions, ensuite que les riverains auxquels les départements et les communes seraient admis à se substituer, payeraient un quart de la dépense avec la faculté de se libérer en nature, par prestations, fournitures de matériaux ou livraison de terrains. »

La Lorraine, en 1852, ressentit aussi les effets des inondations. « La continuité et l'abondance de la pluie, dit M. le docteur Simonnin<sup>2</sup>, ont fait déborder les rivières les 8 février, 21 juin, 17 novembre. Dans cette dernière crue de nos rivières, la Moselle a renversé toutes les constructions exécutées par la compagnie du chemin de fer en amont de Longeville. Les pertes se sont élevées à plus de 100,000 francs. Les débordements ont été plus grands encore sur un autre point de notre département et surtout en Alsace. A Lorquin, le 19 août, un orage épouvantable éclata sur cette commune. Une pluie diluvienne n'a cessé de tomber pendant près de 2 heures et a fourni 42 millimètres d'eau. L'eau du ruisseau qui traverse

---

<sup>1</sup> « L'un des graves inconvénients du voisinage du Rhin, dit M. l'ingénieur en chef Coumes, (p. 51), pour les terres cultivées, consiste dans les infiltrations souterraines qui, par siphonage, humectent le sous-sol et surgissent même à la surface. C'est pendant les grandes crues, mais ordinairement en été, lorsque le fleuve est gonflé par la fonte des neiges, que ces infiltrations sont les plus fortes, et c'est aussi la saison où elles sont le plus nuisibles. Le redressement du lit a déjà produit un abaissement de niveau des eaux dans les diverses phases du régime d'une manière très-prononcée pour toute la section en aval de Strasbourg. »

<sup>2</sup> *Observ. météor. (Mém. de l'acad. de Stanislas, ann. 1852, p. 441.)*

Lorquin a monté à 5<sup>m</sup> au-dessus de son niveau ordinaire <sup>1</sup>; tous les rez-de-chaussée de la partie basse du village ont été envahis par les eaux, qui se sont élevées dans plusieurs maisons au-dessus de l'appui des fenêtres; les jardins et les prairies ont été submergés et les terrains entraînés. »

Au mois de juillet 1853, une forte crue du Rhin se fit sentir, mais sans aucune conséquence funeste, bien que son niveau atteignit les cotes suivantes : à Bâle, 4<sup>m</sup>,35; à Vieux-Brisach, 3<sup>m</sup>,51; à Kehl, 3<sup>m</sup>,40; à Lauterbourg, 3<sup>m</sup>,88.

En 1855, au mois de mars, l'Ill s'éleva à une hauteur extraordinaire, tandis que le niveau du Rhin ne subissait qu'un exhaussement sans importance. On lisait dans les journaux <sup>2</sup> : « La fonte des neiges abondantes qui sont tombées dans le courant du mois de février a occasionné une crue considérable des eaux de l'Ill qui, en certains endroits, sont devenues en quelque sorte torrentielles. Dans certaines parties de Strasbourg, les quais étaient à fleur d'eau; toutes les caves des maisons situées au bord de la rivière sont remplies d'eau et un certain nombre de lavoirs sont submergés. En amont des écluses de Strasbourg, l'Ill a atteint, mardi 5, le niveau de la crue de septembre 1852, à 0<sup>m</sup>,10 près <sup>3</sup>, aussi toute cette partie des environs de la ville est-elle inondée, principalement la plaine des Bouchers, la route du Polygone, les parties basses situées hors de la porte Nationale. En aval des écluses de la ville, l'Ill a subi une hausse de 0<sup>m</sup>,30 à 0,60 plus faible que celle de 1852; on

<sup>1</sup> La Sarre-Blanche, qui se réunit à la Sarre-Rouge, à Hermelange, où commence la Sarre proprement dite.

<sup>2</sup> *Courrier du Bas-Rhin* (*Moniteur* du 6 mars 1855).

<sup>3</sup> La crue de 1855 se montra supérieure, à Strasbourg, à celle de 1852; le niveau des eaux fut de 3<sup>m</sup>,33. V<sup>e</sup> Pièce 298.



peut l'attribuer au facile écoulement des eaux de la rivière à son embouchure dans le Rhin, lequel est beaucoup moins élevé qu'il ne l'était en 1852. Néanmoins le Wacken, la contre-allée de droite de la Robertsau, toutes les parties basses de cette annexe et une portion du Contades sont inondées. — Dans le département du Haut-Rhin, la crue de l'Ill a été plus forte que celle du mois de septembre 1852 ; aussi cette rivière a-t-elle débordé sur une grande partie de son parcours et a-t-elle produit des inondations très-graves. Le Rhin, au rhénomètre du pont de Kehl, marquait le 2 mars, 1<sup>m</sup>,77 ; le 3, 2<sup>m</sup>,10 ; le 4, 2<sup>m</sup>,12 ; le 5, à 6 heures du matin, il marquait 2<sup>m</sup>,47. Depuis lors les eaux du Rhin ont baissé et le 5 mars, à midi, le rhénomètre n'indiquait plus que 2<sup>m</sup>,46 ; à 6 heures du soir, 2<sup>m</sup>,41. Mardi matin, à 6 heures, il marquait 2<sup>m</sup>,23. Cette crue n'aura pas été nuisible aux ouvrages d'endiguement et de défense, car elle s'est maintenue de 2<sup>m</sup> au-dessous du niveau des eaux du mois de septembre 1852<sup>1</sup>. » Un journal de Mulhouse disait<sup>2</sup> : « Nos canaux et nos rivières sont enflés par suite de la fonte des neiges et de la pluie qui l'a suivie. Zillisheim et Didenheim sont inondés par les eaux du canal et de l'Ill qui ont débordé. Plusieurs caves de notre localité ont presque 0<sup>m</sup>,50 d'eau. »

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 8 mars 1855. — Dans sa partie inférieure, en Hollande, le Rhin fit de grands dommages. On écrivait de la Haye, le 7 mars : « Le Rhin déborde ; les digues sont rompues en plusieurs endroits. Plusieurs communes de la Gueldre et du Brabant sont submergées. Depuis les grandes inondations de 1809, 1820 et 1827, on n'avait pas eu de tels malheurs à déplorer. Des villages entiers sont détruits ; on compte un grand nombre de victimes. Le roi et le ministre de l'Intérieur se sont rendus sur les lieux pour aviser immédiatement aux mesures les plus urgentes, afin de limiter le désastre. On espère en préserver la province de Hollande, Amsterdam et l'ancien île de Harlem, dont le dessèchement a coûté tant d'efforts. » (*Idem* du 11 mars 1855.)

<sup>2</sup> *Industriel de Mulhouse* (*Moniteur* du 8 mars 1855.)

En 1856, au moment où les bassins de la Loire et du Rhône étaient en proie de tous côtés à la submersion, le Rhin et l'Ill éprouvèrent aussi une crue qui inspira un instant des craintes qui, heureusement, ne se réalisèrent pas. Un rapport du préfet du Bas-Rhin au ministre des travaux publics, daté de Strasbourg, le 16 mai, disait <sup>1</sup> : « Les pluies torrentielles qui tombent depuis plusieurs jours ont grossi les divers cours d'eau du département. Le Rhin s'élève progressivement sans cependant avoir jusqu'à présent rien de menaçant pour les ouvrages de régularisation, ni pour les digues d'inondation. La rivière d'Ill a atteint une hauteur qui devient inquiétante; elle menace de déborder sur plusieurs points de l'arrondissement de Schlestadt. » De son côté, l'ingénieur en chef des travaux du Rhin, M. Coumes, écrivait le lendemain <sup>2</sup> : « A la suite des pluies abondantes tombées depuis plusieurs jours, le Rhin a augmenté considérablement, mais sans inspirer encore aucune crainte sérieuse et sans dommages importants pour nos travaux. La crue continue. La rivière d'Ill a débordé dans les deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin; son niveau est très-élevé pour la saison; plusieurs chemins ont été submergés, cependant les digues et les ponts n'ont pas souffert. Les eaux montent très-faiblement. » Le maximum du niveau du Rhin, à Kehl, ne dépassa pas 3<sup>m</sup>,50. Le seul accident qui se manifesta fut une brèche de 40<sup>m</sup> de longueur à la rive régularisée du Hohenwerck, immédiatement en aval du canal alimentaire du petit Rhin nouvellement construit. Quant à l'Ill, elle couvrit un certain

---

<sup>1</sup> Documents officiels. Administration des ponts et chaussées. Ministère des travaux publics.

nombre de chemins et de prairies; entre Schlestadt et le Rhin, une grande partie de la plaine fut inondée<sup>1</sup>.

En 1859, il y eut en Lorraine quelques débordements. La Meurthe, à Nancy, s'éleva à 3<sup>m</sup>,08. « La pluie est tombée avec abondance, dit M. le docteur Simonnin<sup>2</sup>, pendant les mois d'avril, mai, juin, septembre et novembre; elle a produit 0<sup>m</sup>,859 d'eau et a fait sortir les rivières de leur lit les 19 mai, 1<sup>er</sup> et 26 décembre. Le débordement du 17 mai a été très-étendu et très-préjudiciable aux prairies placées sur les bords de la Seille. »

Le Rhin éprouva aussi, cette année, une forte crue dont un journal de Strasbourg rendait compte en ces termes<sup>3</sup>. « Depuis les dernières journées de pluie, les eaux du Rhin sont d'un jaune très-trouble et une crue assez considérable a été constatée. Ainsi, dès le 31 octobre au soir, une dépêche télégraphique de Huningue avait annoncé une crue de 1<sup>m</sup>,20, et une seconde dépêche, arrivée mardi de la même ville, avait signalé une hausse de 1<sup>m</sup>,55 en plus sur la cote de lundi. Au pont de Kehl, la crue a commencé le 31 octobre au soir, où le Rhin marquait 0<sup>m</sup>,58; le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre, les eaux s'étaient élevées à 1<sup>m</sup>,04; à midi, elles atteignaient 1<sup>m</sup>,58 et le soir, 1<sup>m</sup>,57. Hier matin, mercredi 2 novembre, les eaux étaient à 1<sup>m</sup>,65; à midi, à 2<sup>m</sup>,88, et à 6 heures du soir, à 3<sup>m</sup>,12. Aujourd'hui, 3 novembre, à 4 heures du matin, elles se sont élevées à 3<sup>m</sup>,38; depuis lors la crue s'est arrêtée, car ce matin à 8 heures, les eaux ne marquaient plus au rhénomètre du pont de Kehl que 3<sup>m</sup>,29. En résumé, le niveau du Rhin se trouvant

<sup>1</sup> *Courrier du Bas-Rhin* du 18 mai 1856.

<sup>2</sup> *Observations météorolog.* (*Mém. de l'Académie de Stanislas*, ann. 1859, p. 442.)

<sup>3</sup> *Courrier du Bas-Rhin.* (*Moniteur* du 5 décembre 1859.)

le 31 octobre au soir à 0<sup>m</sup>,58, et ce matin à 4 heures, maximum de la crue, à 3<sup>m</sup>,58, l'exhaussement total a donc été de 2<sup>m</sup>,20. Les eaux baissent sensiblement, et aucun accident n'a été signalé jusqu'à présent. »

En 1860, le 27 février, il y eut un débordement de l'Ill qui prit à Mulhouse et dans les environs, toutes les proportions d'un véritable désastre. Une lettre écrite de cette ville, le 2 mars, disait <sup>1</sup> : « Par suite d'un radoucissement subit de température, accompagné d'une pluie chaude, la fonte des neiges s'est opérée brusquement dans tout le Sundgau formant la partie supérieure de la vallée de l'Ill (Haut-Rhin), et l'eau, s'écoulant avec rapidité sur un sol encore profondément gelé, a produit dans l'espace de quelques heures des inondations désastreuses pour une partie du département. Cette crue, due à des causes tout à fait exceptionnelles, a eu des effets inattendus. Terrible dans la partie supérieure de la vallée de l'Ill, où les eaux se sont subitement élevées au-dessus du niveau des plus hautes eaux connues, notamment de la crue de 1852, et semblable à une immense vague entraînant avec elle des arbres et des débris de constructions, elle perdait de son intensité au fur et à mesure qu'elle s'avancait davantage dans la vaste plaine de l'Alsace. C'est ainsi qu'à la hauteur de Colmar, le niveau des eaux est resté à 0<sup>m</sup>,25 au-dessous de celui de la crue de 1852, et qu'à Strasbourg, la crue n'a plus eu que l'importance d'une crue ordinaire. Mais, pendant deux heures environ, tout le pays depuis Waltighoffen jusqu'à Ensisheim ne présentait successivement que l'aspect d'un

---

<sup>1</sup> Cette lettre, signée G. Junot, ingénieur à Mulhouse, fut publiée dans *l'Illustration* avec un dessin représentant l'inondation du village d'Ilfurth, au confluent de l'Ill et de la Largue.

immense lac, coupant toutes les communications. Dans la plupart des localités atteintes par le fléau, les habitants, avertis par le tocsin des dangers qu'ils couraient, ont travaillé avec ardeur à réparer les brèches que l'eau ouvrait sans relâche dans les digues débordées sur de grandes longueurs. La ville de Mulhouse n'a pas été épargnée, malgré la construction récente d'un canal de décharge de plus de 100 mètres carrés de section<sup>1</sup>. L'eau, en débordant, s'est jetée avec impétuosité du côté de Dornach, en envahissant des établissements industriels de première importance, et de là s'est dirigée vers les cités ouvrières. »

On lisait, en outre, dans les journaux la relation suivante<sup>2</sup> : « La rivière de l'Ill démesurément grossie, après avoir inondé toute la vallée qui porte son nom et toute la basse ville d'Altkirch, est venue comme un torrent impétueux, envahir la plaine de Mulhouse et de Dornach. La force du courant fut telle que, dans un court espace de temps, il se répandait par toutes les issues qu'il se frayait, dans la plupart des blanchisseries et autres établissements industriels situés au dehors entre Mulhouse et Dornach, et, dans un clin d'œil, toute la partie extérieure de la ville, du côté Sud et Ouest, se trouvait noyée dans un mètre et

<sup>1</sup> M. Baquol (*ouvrage cité*, p. 236) disait en 1854 : « Depuis peu on a creusé à Mulhouse un large canal de dérivation des eaux de l'Ill, dont les inondations ravageaient la ville périodiquement. »

<sup>2</sup> *Moniteur* du 2 mars 1860. — A la suite d'un orage accompagné d'une pluie torrentielle qui éclata sur Colmar, le 4 janvier 1860, tous les environs de cette ville furent submergés. On lisait dans le *Glaucur du Haut-Rhin* : « L'Ill est sortie de son lit et a inondé toute la plaine située entre Illhausern, Guémar, Osthheim et Houten. Les eaux de la Fecht sont arrivées à un volume inaccoutumé; Depuis 1832, on ne les avait pas vues si hautes. Plusieurs cours d'eau ont causé des inondations partielles en amont de Colmar. » (*Moniteur* du 12 janvier 1860.)

plus d'eau bourbeuse. Les flots, du côté de la chaussée de Dornach, garnie de nombreuses maisons d'habitation et d'établissements industriels, ont fait irruption avec une telle violence et une telle promptitude, que beaucoup d'ouvriers des fabriques n'ont pu rentrer chez eux. Quant à la ville même de Mulhouse, presque la moitié des rues de l'ancienne ville, exposée, comme on sait, à l'irruption des grandes eaux, ont été couvertes, comme en 1831 et 1852, d'une nappe d'eau qui a inondé toutes les caves et les rez-de-chaussée des maisons. A l'extérieur, là où le torrent pouvait se donner un libre cours, il a fait irruption dans les chantiers de la chaussée de Dornach; il passait par-dessus le grand pont en bois de cette chaussée, et plus loin, il enlevait deux fortes passerelles, dont l'une reliait l'ancienne cité ouvrière à la nouvelle, et dont les habitants, à peine installés, ont été livrés à une espèce de sauve-qui-peut. On peut se faire une idée de la force du volume d'eau versé dans les temps d'inondation sur Mulhouse par la seule rivière de l'Ill, qui enserre la vieille ville par trois canaux dans lesquels se divisent les eaux à leur entrée et à leur sortie, quand on saura que l'administration a, dans sa prévoyance, fait creuser, en amont de la ville, un large et profond canal d'écoulement, destiné à déverser le trop-plein des inondations dans le torrent de la Doller jusqu'à 5 kilomètres de Mulhouse. Eh bien! voici déjà deux fois que ce canal a été insuffisant pour préserver la ville de l'inondation; en 1852, date de la dernière, les berges du canal, malgré leur élévation, ont été rompues sur plusieurs points; mais cette fois le volume d'eau déversé par l'Ill dans le grand canal d'écoulement a été tel qu'il a passé par-dessus les ponts. »

La même année, au mois de septembre, le Rhin s'éleva

au-dessus de son niveau moyen, mais sans qu'il en résultât aucun effet préjudiciable. La hauteur des eaux fut à Bâle, de 4<sup>m</sup>,32; à Vieux-Brisach, de 5<sup>m</sup>,61; à Kehl, de 5<sup>m</sup>,45; à Lauterbourg, de 3<sup>m</sup>.99.

A la fin du mois de décembre 1860 et au commencement de janvier 1861, toutes les rivières de l'Alsace et de la Lorraine subirent des crues excessives qui causèrent partout des inondations considérables. Le Rhin resta cependant au-dessous des hauteurs de l'année précédente, excepté à Lauterbourg, où la crue fut supérieure de 0<sup>m</sup>,57<sup>1</sup>. Un journal de Strasbourg disait<sup>2</sup> : « Les fortes pluies de ces derniers jours et surtout la fonte précipitée des neiges abondantes tombées dans la seconde quinzaine de décembre ont fait grossir tous les cours d'eau de nos environs. Le Rhin lui-même, dont la crue ne se fait sentir habituellement que plusieurs jours après les autres courants, a subi les effets de cette croissance rapide. Depuis le 51 décembre jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier, les eaux de ce fleuve ont monté à Huningue de 2<sup>m</sup>,50. Hier, à 4 heures du soir, elles atteignaient dans cette même localité la hauteur de 5<sup>m</sup>,40, et le mouvement ascensionnel paraissait sur le point de s'arrêter. La crue du Rhin, à Strasbourg, a été de 1<sup>m</sup>,80 dans les vingt-quatre dernières heures. Ce matin, les eaux s'élevaient à 2<sup>m</sup>,47, à l'échelle du pont de Kehl. »

La crue de l'Ill se montra, au contraire, excessivement violente, et voici en quels termes ses effets sont rapportés dans les journaux<sup>3</sup> : « Par suite de la fonte subite des neiges

---

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS. pag. XXVIII, Pièce 298.

<sup>2</sup> *Courrier du Bas-Rhin* (*Moniteur* du 4 janvier 1861).

<sup>3</sup> *Idem* du 7 janvier 1861. — D'après un compte-rendu de l'inondation de l'Ill et de la Bruche, publié par le journal *l'Alsacien* et reproduit dans le *Moniteur* du 18 janvier, cette calamité fut loin d'avoir, comme pertes, toute l'importance qu'on lui attribua d'abord.

abondantes tombées dans la dernière quinzaine de décembre, les eaux de l'Ill se sont élevées à une hauteur inaccoutumée et ont immergé les deux rives sur un grand nombre de points de leur parcours. La banlieue de Strasbourg a été particulièrement éprouvée par le débordement des eaux, et le Spitalfeld, hors la porte de l'Hôpital, la plus grande partie de la plaine située en dehors de la porte d'Austerlitz, les terrains bas qui entourent le bâtiment du lazaret, tous les prés qui s'étendent depuis la porte Nationale jusque vers Ostwald, se trouvent presque entièrement inondés. A Strasbourg même, les eaux sont très-élevées et frisent en quelque sorte la berge des quais <sup>1</sup>, en charriant de nombreux et forts glaçons. Les caves d'un grand nombre de maisons situées près de la rivière et même à une certaine distance des quais ont été envahies par les eaux. Hors la ville, la commune d'Ostwald a spécialement souffert. A Brumath et à Hochfelden, les eaux ont également débordé. Toutes les communes riveraines de l'Ill, situées en aval de Schlestadt, ont été plus ou moins éprouvées, et l'on cite particulièrement, outre Schlestadt et sa banlieue, les villages de Kogenheim, Hüttenheim, Matzenheim, Osthau-sen, Benfeld, Erstein. Dans cette dernière localité, la crue s'est signalée le 3 janvier, et a pris un développement si subit et si extraordinaire que l'on n'a plus souve-nance de pareille catastrophe depuis la funeste inondation de 1801. Aux environs d'Erstein, la rivière d'Ill se divise en plusieurs ramifications, qui forment sur le côté Est de cette localité quelques îlots subrâtis de maisons habitées presque exclusivement par des pêcheurs. Dès le matin du

---

<sup>1</sup> La hauteur maximum de l'Ill, à Strasbourg, ne dépassa pas 2<sup>m</sup>,88. V<sup>o</sup> Pièce 298.



3 janvier, ces petites îles ont été envahies par les eaux; il y avait 0,30 à 0,40 d'eau dans les rez-de-chaussée. Pendant la journée, les eaux haussaient toujours et la rivière charriait d'énormes glaçons qui s'accumulaient en amont des quatre moulins et du grand pertuis, situés sur un bras de ce cours d'eau, et qui empêchaient le passage des eaux. Le soir, les quartiers bas de la ville, et spécialement le faubourg de Gerstheim, ont été inondés successivement à leur tour, et il a fallu songer au sauvetage des hommes et des bestiaux, qui s'est opéré pendant la nuit. On attribue en grande partie ces débordements à la fonte des neiges sur les montagnes situées à la droite de la ville de Schlestadt et que les torrents sortant de ces montagnes ont déversé dans l'Ill. »

Dans le département du Haut-Rhin, les ravages causés par la crue des eaux furent également funestes. On écrivait de Colmar<sup>1</sup> : « La fonte des neiges survenue subitement et arrêtée tout aussi subitement par le froid qui continue à régner, a causé dans le Haut-Rhin quelques inondations qui n'ont été ni sans danger ni sans dommage pour les localités exposées à ce fléau périodique. Ainsi, en ce qui concerne le Rhin, les eaux qui, le 31 décembre, étaient à l'étiage de Huningue à la cote de 0<sup>m</sup>,90, atteignirent le 1<sup>er</sup> janvier, à 4 heures du soir, la hauteur de 3<sup>m</sup>,40. La crue n'a point dépassé cette hauteur et dans ces conditions, elle n'a offert aucun danger pour les propriétés riveraines. Mais il n'en a pas été de même à Vieux-Brisach. Du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, la crue n'a point cessé sa course ascendante. Le 1<sup>er</sup> janvier, à midi, elle marquait 1<sup>m</sup>,15 au-dessus de l'étiage; à 2 heures, elle avait

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 7 janvier 1861.

atteint 1<sup>m</sup>,80; le 2, à 8 heures 35 du matin, 5<sup>m</sup>35; à 5 heures du soir, elle était de 5<sup>m</sup>45. Le Rhin n'a pas franchi ses digues, et l'on n'a point à déplorer pour les communes riveraines les désastres qui, il y a quelques années encore, venaient porter la désolation<sup>1</sup>. Toutefois, il paraît qu'en amont de Brisach, le courant a considérablement endommagé les travaux de rectification; car une quantité considérable de fascines, que l'on n'évaluait pas à moins de quatre mille, a été entraînée par les flots. A Ensisheim, l'Ill a éprouvé une crue considérable dans la nuit du 31 décembre. A 2 heures du matin, les trois routes qui aboutissent au pont, à la sortie de la ville, étaient inondées de manière à empêcher toute circulation. En aval et à peu de distance d'Ensisheim, le Quatelbach est aussi sorti de son lit, a coupé la route de Colmar à Mulhouse; puis, se répandant dans les champs, a un instant menacé d'envahir la route d'Ensisheim à Neuf-Brisach. Les eaux se sont retirées dans la journée du 1<sup>er</sup> janvier, mais le lendemain elles passaient encore sur les trois routes qui aboutissent au pont d'Ensisheim. A Reguisheim, les caves seules ont été envahies par l'eau, grâce au travail des habitants accourus en foule pour réparer les brèches que l'impétuosité du torrent causait aux digues. A Sundhofen, l'eau a franchi la digue de la rive gauche et inondé la campagne. Elle a coupé en plusieurs endroits le chemin de Colmar à Balgau, dans son parcours entre Colmar et Sundhofen. Sur la rive droite, le torrent a été contenu par la digue exhaussée

---

<sup>1</sup> Le Rhin, dans sa partie inférieure, causa, au contraire, concurremment avec la Meuse, les plus grands ravages; tout le monde a gardé souvenir des relations narratives que publièrent alors les journaux français sur l'inondation de la Hollande, en janvier 1864.

pendant la dernière campagne par les soins de l'administration municipale de Sundhofen. C'est grâce à ces travaux que la commune d'Andolsheim et la route de Colmar à Neuf-Brisach ont été épargnées. »

Une lettre de Sainte-Marie-aux-Mines, disait<sup>1</sup> : « Depuis bien des années, l'on n'avait vu la Liepvre et la Liepvrette aussi torrentueuses qu'elles l'ont été lors des dernières fontes de neige. Elles ont acquis subitement une hauteur telle que, dès les premiers moments, on a pu prévoir de considérables dégâts. Quelques murs, minés par le courant, se sont écroulés, et les débris mêlés à ceux que le torrent charriait depuis le sommet des montagnes, ont été transportés au loin, dans le fond de la vallée, sur un grand nombre de propriétés riveraines qui, au retrait des eaux, se sont trouvées couvertes d'une épaisse couche de gravier. La route de Ribeauvillé, à travers la côte, a été considérablement endommagée en plusieurs endroits; celle de Sainte-Marie à Schlestadt a aussi subi des détériorations assez nombreuses. Du val de Ville, les eaux sont également descendues dans la plaine avec une impétuosité telle qu'en amont de Châtenois la route a été entamée et est devenue impraticable. De Schlestadt, les voitures passent actuellement par Scherwiller, pour gagner la route des Vosges à Hanvillé. »

On écrivait de Belfort<sup>2</sup> : « La fonte des neiges s'étant opérée brusquement par suite des pluies continuelles de ces jours derniers, il en est résulté une crue extraordinaire des cours d'eau. Le niveau de la Savoureuse s'est élevé d'un mètre dans l'espace de trois heures. Le quartier neuf

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 7 janvier 1861.

<sup>2</sup> *Idem* du 8 janvier 1861.

a été inondé, et le champ de Mars avait l'aspect d'un lac, de même que la plaine de Danjustin. »

En même temps que l'Alsace subissait le fléau de l'inondation, la Lorraine en ressentait aussi les malheureux effets. La Moselle s'élevait, à Metz, à 3<sup>m</sup>,95, et à Thionville, à 4<sup>m</sup>,06, tandis que la Meurthe éprouvait une crue, dont les conséquences furent très-dommageables. On lisait dans les journaux <sup>1</sup> : « Quoique le dégel n'ait eu lieu que graduellement, l'inondation que vient de causer la fonte des neiges qui couvraient le sol de la Meurthe et des Vosges est peut-être la plus forte qui ait eu lieu à Nancy depuis 1836 <sup>2</sup>. Dans la soirée du 27 décembre et pendant la journée du 28, une foule nombreuse se portait sur la route d'Essey pour contempler le spectacle grandiose et terrible qu'offrait la plaine de Tomblaine, changée en une immense nappe d'eau. C'est jeudi soir, vers 8 heures, que l'inondation a atteint sa plus grande hauteur. Les glaçons accumulés en avant du pont d'Essey en obstruaient les arches et forçaient la Meurthe de refluer à gauche pour aller chercher une issue sous le pont des Grands-Moulins; la rivière s'était transformée en un magnifique fleuve, dont le niveau atteignait, entre les deux ponts, presque celui de la route de Dieuze. Vers 10 heures du soir, les glaçons ayant été emportés et les arches du pont d'Essey ayant cessé d'être obstruées, la rivière a baissé immédiatement de plus d'un mètre et va toujours en dé-

<sup>1</sup> *Moniteur de la Meurthe* (*Moniteur* des 1<sup>er</sup> et 7 janvier 1861.)

<sup>2</sup> Les eaux de la Meurthe s'élevèrent, à Nancy, à 3<sup>m</sup>,20 au-dessus de l'étiage. C'est la plus haute des crues observées sur cette rivière. V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xxviii, Pièce 298.

croissant depuis. Les dégâts sont considérables. La chaussée, formée de remblais, qui devait relier le faubourg Sainte-Catherine à la route, a été détruite en grande partie ; l'eau a pénétré dans la partie basse de ce faubourg. La route de Dieuze a été entamée en plusieurs endroits par les érosions de la rivière ; les débris que l'on voyait flotter à la surface des eaux prouvent que des lavoirs, des bateaux stationnaires et des établissements assis sur la Meurthe ont eu à souffrir de l'inondation. »

A Baccarat, la crue de la Meurthe atteignit des proportions extraordinaires. « L'eau a couvert les jardins, et on n'a aucun souvenir d'une pareille inondation, dit une lettre de cette ville <sup>1</sup> ; la crue de 1844, citée comme exceptionnelle, était de 0<sup>m</sup>,19 inférieure à celle-ci. Il y a eu, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2, de vives alarmes ; mais la gelée, qui est si heureusement survenue, a fait rapidement baisser les eaux <sup>2</sup>. Le dommage se borne à du bois et à de petits ponts enlevés, et l'on craignait bien autre chose. Les terrains inondés sont couverts de sable et tout bouleversés ; la rivière a brusquement changé de lit sous le bois de la côte, et des champs entiers ont disparu. Les nouvelles de la vallée de la Vezouze sont moins tristes ; le débordement reste dans des conditions normales, faisant autant de bien que de mal, en ce sens que la Vezouze charrie du limon, tandis que la rivière charrie des galets. »

Nous ne pouvons mieux terminer la nomenclature sans

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 10 janvier 1864.

<sup>2</sup> Une lettre de Strasbourg, du 8 janvier, en signalant un abaissement sensible de la température depuis plusieurs jours, disait : « Ces froids ont été très-utiles en ce qu'ils ont arrêté les inondations qui désolaient une partie de nos départements ; partout les rivières et les torrents ont baissé de niveau. »

doute incomplète que nous venons de présenter des inondations du Rhin, qu'en citant l'appréciation de M. l'ingénieur en chef Coumes sur les travaux entrepris dans ces derniers temps, pour remédier aux ravages de ce fleuve; il en résume ainsi l'importance et l'efficacité<sup>1</sup> : « Le Rhin, après avoir divagué pendant une série de siècles, dans un lit d'une largeur énorme sur le littoral de l'Alsace<sup>2</sup>, après avoir dévasté les communes qui le bordent par ses corrosions et ses débordements, sera désormais maîtrisé au moyen d'un double système d'endiguement. Le premier, par la régularisation du lit des eaux coulant à plein bord, et par la défense permanente de ses rives, améliore une grande ligne commerciale qui se rattache à toutes les voies navigables de la France, de l'Allemagne et de la Hollande, il fixe d'une manière immuable la frontière d'un

<sup>1</sup> *Service des travaux du Rhin*, § 9. Conclusion, p. 97.

<sup>2</sup> M. l'ingénieur Coumes (p. 9) parle en ces termes des changements qu'a subis le cours du Rhin : « Il n'est pas douteux que la masse considérable des eaux n'ait occupé simultanément trois directions assez bien définies et formant les grands bras principaux accompagnés d'une multitude de bras ou jonctions secondaires. Au-dessous de Kembs, le grand bras gauche se jetait dans la vallée occupée maintenant par l'Ill jusqu'à Strasbourg. L'obstruction de ce bras à sa partie supérieure et sa séparation du fleuve paraissent être l'effet naturel du régime. A l'amont du Kaiserstuhl se détachait le bras droit contournant cette excroissance volcanique et suivant le pied de la Forêt-Noire, où l'on retrouve ses marques caractéristiques jusqu'à Ettingen et au delà. Ce bras a dû être délaissé tout à la fois par suite d'ensablements vers son origine et par le refoulement des déjections des torrents de la Dreysam, de l'Elz, de la Schutter, de la Kinzig, de la Reoch et de la Murg. Le bras central, en communication avec les deux autres, s'est tantôt accru, tantôt appauvri, et finalement, la nature et la main des hommes aidant, il a recueilli les eaux des deux branches latérales précitées... Les distances considérables qui existent entre les hautes berges d'un côté à l'autre du fleuve, les découpages fortement accentuées dans l'intérieur des terres, les nombreux bas-fonds contenant encore des eaux, les marais et les tourbières, montrent combien les divagations du Rhin ont été immenses même dans des temps assez rapprochés. »

grand empire et le sol des propriétés riveraines agrandi de tout l'espace conquis sur l'ancien lit, il assainit la contrée en faisant disparaître les eaux stagnantes dans une multitude de bras et en abaissant le niveau des eaux dans toutes les phases du régime. Le second système met la plaine à l'abri des inondations par la constitution d'un lit majeur réservé à l'écoulement des crues entre des levées insubmersibles, dont le tracé a été provisoirement mis aussi bien que possible en harmonie avec les besoins locaux et qui plus tard seront reportées en avant et parallèlement au lit régularisé <sup>1</sup>. Ces grands effets prévus dans un projet de 1840, mis à exécution à dater de 1842, de concert entre la France et le grand-duché de Bade, sont dès à présent réalisés aux

---

<sup>1</sup> L'origine de l'endiguement du Rhin, suivant M. l'ingénieur Coumes, est très-ancienne. « La construction des digues destinées à protéger le territoire contre les débordements, dit-il (p. 54), remonte à l'époque la plus reculée du défrichement et de la culture des terres riveraines. Au fur et à mesure que les populations se fixaient sur le littoral de ce grand fleuve et que leurs établissements se trouvaient envahis par les crues, elles enveloppaient de levées en terre les habitations et les superficies productives qu'elles voulaient abriter. Ces levées n'étaient, à proprement parler, que des bourrelets informes dans leur relief comme dans leur tracé. Si le Rhin s'éloignait, l'on cherchait à gagner du terrain, en plaçant une seconde circonvallation en avant de la première ; si, au contraire, les perturbations du lit compromettaient l'existence des digues, l'on reportait en arrière les parties menacées ou avariées. Les tracés se trouvaient ainsi composés d'alignements tantôt saillants, tantôt rentrants, enchevêtrés de la façon la plus incohérente. Quand les intérêts locaux acquirent plus d'importance et que l'association des forces permit d'entreprendre des œuvres plus complètes, les digues furent renforcées et les intervalles laissés d'abord sans défense furent couverts peu à peu. Il y a environ trois siècles, les digues se succédaient déjà à peu près tout le long du littoral, sans autres discontinuités qu'à la rencontre des embouchures des cours d'eau et des bras dont on avait renoncé à opérer la fermeture, présentant ainsi une série d'ouvrages qui garantissaient des portions distinctes du territoire et formaient les chaînons du système général d'endiguement contre les hautes eaux. Toutefois, le défaut de corrélation des digues entre elles, et surtout avec le cours excessivement mobile du fleuve non maîtrisé, donnait lieu sans cesse à de nouveaux désastres pendant les crues extraordinaires. »



trois quarts par l'emploi des mêmes ressources annuelles qui auparavant se trouvaient englouties avec les ouvrages temporaires auxquels elles étaient appliquées<sup>1</sup>. L'administrateur distingué placé à la tête du Bas-Rhin à l'époque où le projet a été préparé, et qui, par son initiative et ses efforts secondés par le conseil départemental, en a obtenu l'approbation, avait, dans son rapport de présentation au ministre, parfaitement caractérisé ce qu'il s'agissait d'entreprendre ; il disait : *c'est une œuvre digne d'un grand pays et d'un grand règne*. Sans doute, l'on reconnaîtra un jour la vérité de cette pensée, alors que les résultats embrasseront le développement entier de notre frontière, et que les succès obtenus sans bruit, deviendront d'autant plus éclatants que l'on aura plus longtemps hésité à traiter les fleuves de l'intérieur de la France par des procédés analogues. »

---

<sup>1</sup> De 1791 à 1860, le résumé des dépenses des travaux du Rhin présente un total de près de 33,500,000 francs. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LIII, Pièce 300.



## BASSINS SECONDAIRES.

### CHAPITRE XXXII.

#### INONDATIONS DANS LES BASSINS DÉPENDANTS DE LA MER DU NORD ET DE LA MANCHE.

**La Meuse.** — **La Sambre.** — **La grande et la petite Helpe.** — Inondation à Liège, en 858. — Débordements de la Meuse ou de ses affluents en 1118, 1068, 1142, 1225, 1330, 1337. — Submersion de Verdun, en 1246 et 1302. — Forte crue de la Meuse, en 1333. — Inondations à Liège, en 1463, 1541, 1560, 1571. — Grandes crues de la Meuse, en 1639, 1697, 1734, 1740, 1756, 1774, 1784. — Hanteurs extraordinaires des eaux de ce fleuve, en 1814, 1836, 1840, 1844, 1845, 1846, 1850, 1854, 1861, 1862. — Observations de M. l'ingénieur en chef de Mardigny sur les effets des inondations de la Meuse. — Son régime en France. — **L'Escaup.** — **La Sambre.** — **La Lys et affluents de ces rivières.** — **L'Aa.** — **La Liane.** — **La Canche.** — **L'Authie.** — Ancienne situation des contrées du Nord par rapport aux eaux. — Inondations permanentes. — Travaux de dessèchement, d'endiguement et de canalisation. — Débordement de la mer, en Flandre, en 1134, 1178 et 1214. — Inondations de l'Escaut, à Valenciennes et à Tournay, en 1214, 1353, 1365, 1407, 1413, 1532, 1571, 1573. — Submersion de la Flandre en 1515, 1530, 1570. — Grande crue de l'Escaut, en 1609. — Débordement à Valenciennes, en 1625. — Ravages incessants dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois, par les inondations, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment en 1747, 1748, 1751, 1752, 1754, 1760, 1764, 1772, 1784. — Projets d'ouvrages pour remédier aux inondations de l'Escaut. — Détails sur les dessèchements entrepris à cette époque dans ces contrées. — Travaux d'amélioration exécutés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. — Grandes crues de l'Escaut et de ses affluents en 1839, 1841, 1850, 1852, 1853, 1854, 1855, 1860, 1861, 1862. — Inondation de la Liane, en 1857. — **La Somme.** — **La Celle.** — Inondations extraordinaires à Amiens en 1615, 1635 et 1658. — Relation contemporaine. — Régime de la Somme, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après une lettre de Colbert. — Grande crue de débâcle, en 1716. — Submersion d'Amiens, en 1718. — Pertes causées, en Picardie, par les inondations, en 1784. — Débordement de la Somme, à Amiens. — Dommages aux environs d'Abbeville, en 1799. — Fortes crues en 1820, 1823, 1840, 1841, 1850. — Hanteurs des eaux. — **La Bresle.** — **Bivière de Fécamp.** — **ROUSSEUX DE VALMONT ET DE GAULEVILLE.** — Inondations à Aumale en 1635, 1737 et 1770. — Inondations de la vallée de Fécamp, en 1824 et 1842. — **La Touque.** — **La Dives.** — **L'Orne.** — **La Sée.** — **La Divette.** — **La Vire.** — Dommages causés par les débordements de la Touque, de la Dives et de l'Orne, en 1784. — Rapport de l'intendant de la généralité d'Alençon. — Crues de l'Orne, à Caen, en 1802 et 1806. — Crue de la Vire, à Saint-Lô, en 1843. — De la Touque, à Pont-l'Évêque, en 1845. — Inondations de la Divette à

Cherbourg, en 1846. — Crues de l'Orne, en 1852 et 1859. — de la Touque, à Pont-l'Évêque, en 1856 et 1859. — des vallées de la Dives et de la Sée, en 1860. — Submersion de Caen et de Pont-l'Évêque, en 1861. — Observations de M. l'ingénieur en chef Olivier, sur les crues de l'Orne.

Outre les cinq grands bassins principaux qui ont fait jusqu'ici l'objet de nos recherches, et dont la superficie embrasse la majeure partie du territoire de l'Empire, la division hydrographique de la France en comprend, comme on sait, beaucoup d'autres, sous la dénomination de Bassins côtiers ou secondaires. On n'en compte pas moins de trente-deux. D'une étendue plus ou moins restreinte, ils n'ont, au point de vue spécial du sujet qui nous occupe, qu'une importance relativement minime.

Toutefois, la plupart d'entre eux offrent quelques données historiques dont la connaissance n'est pas à dédaigner; et, pour rendre aussi complet que possible le travail que nous avons entrepris, nous n'avons pas cru devoir passer sous silence les principaux de ces bassins.

Nous adopterons pour leur classement, les trois grandes divisions naturellement tracée par leur situation géographique, correspondant aux versants des mers auxquelles ils se rattachent, c'est-à-dire à la mer du Nord et à la Manche, à l'Océan et à la Méditerranée.

### **La Meuse.**

#### **LA SAMBRE. — LA GRANDE ET LA PETITE HELPE.**

Comme le Rhin, la Meuse n'appartient que partiellement au territoire français; sur la longueur totale de son cours, d'environ 800 kilomètres, nous n'en possédons que 368 depuis sa source jusqu'à la frontière. Bien que ce

fleuve<sup>1</sup>; dans cette partie, soit loin d'avoir l'importance qu'il acquiert en Belgique et en Hollande, où ses débordements ont exercé, depuis un temps immémorial, les plus grands ravages<sup>2</sup>, il n'en présente pas moins, pour notre pays, des faits dignes d'être recueillis.

On lit dans les *Annales de Saint-Bertin*<sup>3</sup>, sous la date de 858 : « Dans le bourg de Liège, où repose le corps de S<sup>t</sup>-Lambert, il survint soudainement, au mois de mai, une telle inondation causée par les pluies, que la Meuse se précipitant violemment hors de son lit, emporta les maisons, les murs de pierre, les édifices, les hommes, avec tout ce qu'elle rencontra, et l'église de S<sup>t</sup>-Lambert elle-même. »

Guillaume de Nangis<sup>4</sup> nous apprend qu'en 1118 : « Le fleuve de la Meuse, fut vu hors de son lit, comme suspendu dans les airs. » — En 1068, suivant la chronique de Lobe, les eaux débordèrent<sup>5</sup>, et cette brève mention s'ap-

<sup>1</sup> De Rive (*Précis des rivières de la Belgique*, Bruxelles, 1835, in-8, p. 475), conteste à la Meuse le nom de fleuve; selon lui, c'est une erreur populaire que les géographes ont accréditée. « Il ne lui est dû à aucun titre, dit-il, puisqu'au lieu de recevoir le Wahal, branche occidentale du Rhin, dont la largeur et la profondeur sont beaucoup plus considérables que celles de la Meuse, ce fleuve s'y jette vis-à-vis de Corcum. » — V<sup>e</sup> sur la dénomination de fleuves et rivières, De la Mare, *Traité de la police*, tom III, liv. V, ch. 3. — Ant. Loysel, *Instit. coutum.*, liv. II, tit. II, régl. 8, donne ainsi la définition des cours d'eau : « Les grosses rivières ont pour le moins quatorze pieds de largeur, les petites sept, et les ruisseaux trois pieds et demi. » Les Romains n'admettaient pas de différence entre les fleuves et les rivières; il n'y a pas longtemps qu'on a établi une distinction entre elles. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on disait encore la rivière de Loire, de Seine, de Garonne.

<sup>2</sup> Les annales des Pays-Bas, contiennent, à cet égard, les plus amples et les plus curieux détails. Nous avons recueilli sur les inondations fluviales ou maritimes, dans ces contrées, beaucoup de faits qui trouveront place dans une *Statistique universelle des Inondations*, dont nous possédons les éléments et que nous publierons sans doute un jour.

<sup>3</sup> *Collect. Guizot*, t. IV, p. 464.

<sup>4</sup> *Chroniq.* — *Idem*, t. XIII, p. 4.

<sup>5</sup> *Aqua inundaverunt.* (*Collect. des Hist. de France*, t. XI, p. 416.)

plique évidemment à la Sambre, affluent de la Meuse <sup>1</sup>. — En 1142, « il y eut un grand débordement des fleuves, pendant l'hiver, » ajoute la chronique que nous venons de citer <sup>2</sup>.

Dans celle d'Alberic, moine des Trois-Fontaines, on lit sous la date de 1225 <sup>3</sup> : « Durant l'hiver, une inondation causée par la fonte des neiges, amena des pertes énormes. A Huy, le 5 des ides de février, le Hoyoux <sup>4</sup> commença à grossir impétueusement vers minuit jusqu'à trois heures. Les murs de la ville croulèrent avec une étonnante promptitude, et plus de trois cents maisons furent effondrées. » — En 1230, « pendant l'hiver, d'après la même chronique, une autre inondation du Hoyoux, à Huy, causa de grands dommages aux habitants. » — En 1237 : « Le dimanche, jour de la conversion de saint Paul, rapporte encore la chronique d'Alberic <sup>5</sup>, la Meuse grossit tellement, que de mémoire d'homme on ne se rappelait pas l'avoir vue aussi forte, car chez nous, elle monta presque jusqu'au niveau du sol de notre cloître. »

« L'hiver de 1245 à 1246, dit un historien de Verdun <sup>6</sup>,

<sup>1</sup> L'abbaye de Lobe était située sur la Sambre, dans le diocèse de Cambrail.

<sup>2</sup> *Magna fluminum inundatio hyeme facta est.* (Collect. des Hist. de France, t. XIII, p. 583.)

<sup>3</sup> *Chron. Alberici Monachi Trium Fontium.* (Collect. des Hist. de France, t. XXI, p. 614.) Les passages que nous citons prouvent que certains fragments de cette chronique sont l'œuvre d'un moine anonyme du monastère d'Huy, dans le pays de Liège, et non pas d'Alberic, qui écrivait dans l'abbaye des Trois-Fontaines, dépendant du duché de Bar.

<sup>4</sup> Petit affluent de la Meuse, en Belgique, près de Liège, appelé le Méhaigne par de Rive *ouvr. cité*, p. 476) dont le régime torrentiel occasionne souvent encore aujourd'hui des dommages.

<sup>5</sup> Collect. des Hist. de France, t. XXI, p. 642.

<sup>6</sup> Rousset, *Hist. de Verdun*, in-8, Paris, 1745, p. 295. Il rapporte ce fait d'après Jean Sarrebruck, *Catalogue des Evêques de Verdun*.

fut si pluvieux, que les eaux de la Meuse inondèrent toute la ville basse ; on allait en bateau dans la Grand'rue. » — En 1302, la même ville souffrit aussi beaucoup par le débordement de la Meuse ; il fut si extraordinaire qu'il fallut se servir de bateaux pour secourir les bourgeois de la ville basse<sup>1</sup>. — Il est parlé, dans les chroniques de Metz<sup>2</sup>, mais sans aucun détail, d'une grande crue de la Meuse, qui eut lieu en 1353<sup>3</sup>.

Les annales de la ville de Liège font mention aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles de quelques grandes inondations de la Meuse, dont on ne retrouve aucune trace sur le cours supérieur du fleuve, appartenant aujourd'hui à la France. Cependant, il n'est pas invraisemblable de croire qu'elles aient pu s'y faire sentir, et c'est pourquoi nous croyons devoir rapporter les extraits suivants d'un historien de Liège<sup>4</sup>.

1463. — « Il arriva une inondation prodigieuse. Le faubourg de Sainte-Marguerite regorgeait si prodigieusement d'eaux boueuses, qu'après qu'elles furent retirées, elles laissèrent un limon de la hauteur d'un homme ; de là, étant venues avec furie dans la cité, elles gagnèrent le maître-autel de l'église Saint-Séverin, puis entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage, elles portèrent la désolation jusqu'à l'extrémité de la ville. »

1541. — « Au mois d'avril, les eaux vinrent fondre dans la ville, d'une telle furie, que depuis la porte Sainte-Marguerite jusqu'à la rue du Pont, c'était ni plus ni moins qu'une rivière navigable ; les eaux qui descendaient de

<sup>1</sup> *Idem*, p. 318.

<sup>2</sup> V<sup>e</sup> dans ce volume, chap. XIX, p. 45.

<sup>3</sup> Bouillé, *Hist. de la ville et pays de Liège*, 3 vol. in-8°, Liège, 1725, t. II, p. 74, 345, 444 et 452.

Pierreuse, comme des torrents, ayant gagné le palais, furent inonder la cathédrale, levèrent le pavé de marbre, et les eaux poussèrent jusqu'au maître-autel. »

1560. — « Cette année fut très-affligeante pour le pays, à raison des fréquentes inondations causées par des pluies continuelles, qui désolèrent si généralement les villes et les campagnes, que l'évêque, considérant que c'était la troisième année de stérilité de vin, obligea les créanciers de remettre une partie des cens à leurs vigneron. »

1571. — « L'hiver fut si âpre, depuis la fin du mois de novembre, que les rivières furent comme pétrifiées. Cette gelée fut suivie, au printemps suivant, d'une espèce de déluge, dans la cité et les lieux circonvoisins, qui fut causée par les débordements de la Meuse, de l'Ourthe et de la Vesdre; elles vinrent fondre d'une telle furie, qu'elles entraînent le pont d'Amercœur : on voyait les maisons et les chapelles marcher, pour ainsi dire, sur ce corps fluide; la ville était si inondée de toutes parts que quantité de familles furent contraintes de gagner les toits des maisons, de sorte qu'on leur faisait passer de quoi manger au moyen de longues piques<sup>1</sup>. »

L'abbé Arnould constate, dans ses mémoires, qu'en 1639, en moins de six heures, une effroyable inondation de la Meuse, à Verdun, emporta presque tous les ponts et une grande partie des maisons d'une rue proche de la rivière<sup>2</sup>. — Pendant l'été de 1697, l'abondance des pluies fit débor-

<sup>1</sup> Le P. Bouillé rapporte (p. 487) sous la date de 1577 : « La nuit que la reine Marguerite arriva à Huy, il s'éleva un si furieux orage que les eaux de la petite rivière de Hoyoux s'enflèrent tellement qu'elles couvrirent le piedestal de la fontaine, qui est au milieu du marché. La reine épouvantée de ce déluge subit, et qui était accompagnée des clameurs du peuple, plia bagage. »

<sup>2</sup> *Collect. Michaud*, t. XXIII, p. 495.

der la Meuse, qui, suivant le docteur Fuster, grossit de 7 pieds en une seule nuit <sup>1</sup>. — Au commencement du mois de juillet 1734, les pluies firent déborder la Meuse, dit encore, sans autre détail, le même auteur <sup>2</sup>.

Une lettre de Charleville, datée du 21 octobre 1740, et insérée dans une gazette, s'exprime en ces termes <sup>3</sup> : « La Meuse grossit à vue d'œil et charrie toute sorte d'effets, des grains en gerbes, des chanvres, des fumiers, des meubles de toute espèce et jusqu'à des bois de lit tout montés, sans qu'on sache encore la cause de ce désastre. Il n'y a pas de doute que cette cause ne provienne, soit d'une inondation de la Meuse, puisqu'il est tombé à Charleville de grandes pluies, et qu'il doit en être tombé beaucoup plus sur la Haute-Meuse; les débordemens de cette rivière sont les plus considérables qu'on ait jamais vus. Toute la ville basse de Verdun a été inondée <sup>4</sup>. »

En 1758, selon M. Henri Lepage <sup>5</sup>, la Meuse resta débordée les 8 et 9 août. — En février 1764, les eaux de la Meuse, enflées par des pluies continuelles, causèrent de grands dommages en Hollande <sup>6</sup>, mais rien n'indique que cette inondation se soit fait sentir en France. — En 1784, la Meuse éprouva une très-forte crue, qui, à Liège, égala presque celle de 1740. Verdun souffrit beaucoup de cette inondation, à ce point que les dommages causés aux ponts de cette ville étaient évalués à près de 350,000 livres <sup>7</sup>.

<sup>1</sup> *Des changements dans le climat de la France*, p. 362.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 350.

<sup>3</sup> *Journal historique*, décembre 1740, p. 461.

<sup>4</sup> *Idem*, février 1764, p. 454.

<sup>5</sup> *Recherch. hist. sur la température* (*Annuaire du dép. de la Meurthe*, ann. 1855.)

<sup>6</sup> *Journal de Verdun*, t. XCV, p. 453.

<sup>7</sup> *V<sup>e</sup> Lettre de M. Depont, intendant de Metz, du 27 mai 1784, à M. de Ca*

Durant l'hiver de 1814, au mois de janvier, il y eut un débordement considérable de la Meuse, dont voici les cotes : Sauvigny, 2<sup>m</sup>,47; Pont-sur-Meuse, 1<sup>m</sup>,62; Bannoncourt, 2<sup>m</sup>,61; Tilly, 2<sup>m</sup>,23; Verdun, entre les ponts, 3<sup>m</sup>,48<sup>1</sup>. — En 1836, le 29 novembre, les eaux de la Meuse s'élevèrent, à Verdun, à 2<sup>m</sup>,90; le 11 décembre, elles parvinrent à 3<sup>m</sup>,10, et submergèrent le quartier de cavalerie, que l'on fut obligé d'évacuer. — En 1840, deux fois le niveau du fleuve, dans la même ville, atteignit la cote de 3<sup>m</sup>, le 29 janvier et le 1<sup>er</sup> novembre. — Le 27 février 1844, la Meuse s'éleva, à Verdun, à 3<sup>m</sup>,20; il résulte des observations faites par le service des ponts et chaussées que c'est la plus haute crue qui se soit produite, de nos jours, sur ce point<sup>2</sup>.

Toutefois, depuis cette époque, des débordements partiels de la Meuse se firent sentir en France, mais ils ne présentèrent pour notre territoire qu'une importance insignifiante, bien que quelques-uns aient été pour la Belgique et la Hollande de véritables catastrophes. On verra par les extraits suivants des journaux ou d'ouvrages spéciaux, comparés aux cotes les plus hautes des eaux, à Verdun, qu'il n'y a pas toujours corrélation entre les crues de la Meuse supérieure, dans sa partie française, et celles de la Meuse inférieure,

*Ionne, contrôleur-général. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. XXI, Pièce 295.* — En 1772, on avait projeté des travaux pour garantir Verdun des inondations de la Meuse. On en trouve la trace aux Archives de l'Empire, Classe F<sup>14</sup> 1206, laquelle contient aussi des documents relatifs à l'amélioration de la navigation de ce fleuve.

<sup>2</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LV, Pièce 301. *Hauteurs au-dessus de l'étiage de différentes crues de la Haute-Meuse, antérieurement à 1856.*

<sup>3</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LVI, Pièce 302. *Hauteurs des crues de la Meuse, de 1833 à 1856, ayant atteint ou dépassé 2<sup>m</sup>, au pont Chaussée, à Verdun.*



dans les deux pays que nous venons de nommer. Elles peuvent simultanément offrir de grandes différences de niveau ; tandis que le débordement de l'une est à peine sensible, l'autre cause une inondation désastreuse. Cela s'explique par le régime du fleuve, qui diffère essentiellement de nature dans ces deux portions distinctes de son cours, et par le produit de ses affluents, beaucoup plus considérable en aval de la France qu'en amont.

Aux mois de décembre 1845 et janvier 1846, de fortes crues de la Meuse se manifestèrent. Une lettre de Liège disait <sup>1</sup> : « La Meuse, dont la crue avait paru cesser, a recommencé à monter de nouveau pendant la nuit. Cette inondation est la plus forte que l'on ait éprouvée depuis 1784 ; mais elle est encore restée 0<sup>m</sup>,75 au-dessous de celle de 1740. » Cette crue se fit sentir à Sedan, d'où l'on écrivait : « La Meuse a franchi son lit et a fait irruption dans la ville avec une abondance qu'on ne lui avait point encore connue jusqu'à ce jour. Dans certains quartiers, les caves et les rues sont inondées ; la circulation est interceptée sur plusieurs points, quelques maisons sont cernées par les eaux et les habitants sont bloqués dans leurs logements. »

A Charleroy, la crue était plus violente ; une lettre du 27 janvier disait <sup>2</sup> : « Nous sommes ici au milieu d'un immense lac ; notre ville basse est inondée de 5 pieds d'eau en plusieurs endroits. Les communications y sont interrompues depuis hier, à midi, et ce matin, à 10 heures, l'eau n'a pas encore diminué. C'est une désolation générale et la

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 2 février 1846.

<sup>2</sup> *Idem*.

pluie ne cesse pas. » Namur, Liège, Maëstricht, furent également submergés par les eaux de la Meuse <sup>1</sup>.

En 1850, dans les premiers jours de février, la Meuse déborda avec intensité, en Belgique; la hauteur maximum des eaux fut, à Liège, de 5<sup>m</sup>,30 <sup>2</sup>, mais cette crue se fit à peine sentir en France. La même année, à la suite des pluies torrentielles tombées les 15 et 16 août, tous les cours d'eau du bassin de la Meuse inférieure éprouvèrent des crues extraordinaires; voici en quels termes M. l'ingénieur en chef Belgrand parle de ces inondations <sup>3</sup>: « La Sambre sort de son lit; la plaine de Maubeuge à Valenciennes est couverte d'eau. A Avesnes, l'Helpe, affluent de la Sambre, envahit la partie basse de la ville et menace le magasin à poudre. A Namur, la Sambre passe par-dessus les digues, et tombe avec violence dans la Meuse, dont la crue est beaucoup moins élevée. La Meuse, dans toute la traversée du territoire français, n'a éprouvé aucune crue sensible. Suivant M. Larivière, ingénieur à Neufschâteau, jamais ses crues ne sont torrentielles et ne s'élèvent à plus de 2<sup>m</sup>.40 au-dessus de l'étiage. A Verdun, pendant que la Belgique était inondée, la rivière restait stationnaire à 0<sup>m</sup>,50 au-dessus de l'étiage. A Sedan, point encore plus rapproché du théâtre de l'inondation, la plus grande différence de niveau, du 6 au 17 août, est de 0<sup>m</sup>,13; à l'aval de Verdun, la Meuse quitte les terrains

<sup>1</sup> *Indépendance belge*, (Moniteur du 4<sup>er</sup> février 1846.)

<sup>2</sup> *Moniteur* des 7 et 8 février 1850. — Les journaux de la Belgique publiaient les plus tristes détails sur ces inondations.

<sup>3</sup> *Mémoire sur les études hydrologiques dans le Bassin de la Seine entre la limite des terrains jurassiques et Paris*. Note F. *Exemple d'inondations extraordinaires dans des terrains imperméables très-plats*. (Ann. des ponts et chaussées, ann. 1852, 4<sup>er</sup> sem.)

oolitiques pour entrer dans les terrains siluriens imperméables; il paraît cependant que jusqu'à Namur, la crue ne prend pas un grand accroissement. Mais à l'aval de Namur, elle devient beaucoup plus forte; à Liège, elle s'élève à 3<sup>m</sup>,65 au-dessus de l'étiage et envahit toutes les parties basses de la ville. »

En 1854, durant l'été, la Meuse subit une forte crue, dont la hauteur maximum fut, le 8 juin, de 2<sup>m</sup>,47, à Verdun; elle présenta, sur tous les points de son cours, en France, les plus hautes eaux connues, dans cette saison, — La crue qui se manifesta, en 1856, à la même époque, doit être également considérée comme exceptionnelle; elle ne fut, à Verdun, que de 0<sup>m</sup>,09 inférieure à celle de 1854, et resta partout en contre-bas de celle-ci dans les mêmes proportions<sup>1</sup>. — Au mois d'octobre 1860, on écrivait d'Avesnes<sup>2</sup> : « Par suite des pluies persistantes de ces jours derniers, nous avons à signaler une inondation générale dans notre contrée. La Sambre, les deux Helpes et tous les cours d'eau qui arrosent notre arrondissement, sont débordés et couvrent au loin les prairies d'une nappe d'eau qui, dans la vallée de la Sambre, présente l'aspect d'une petite mer. »

En janvier 1861, la Meuse causad'immenses désastres, en Belgique et en Hollande<sup>3</sup>, renouvelés en 1862, également

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LV et LVI, Pièces 304 et 302.

<sup>2</sup> *Observateur d'Avesnes* (*Moniteur* du 18 octobre 1860).

<sup>3</sup> Ce fut surtout dans le royaume des Pays-Bas que les inondations sévirent avec une extrême violence. Une lettre de Bois-le-Duc, du 11 janvier, s'exprime en ces termes : « La fuite vers notre ville des malheureux inondés des villages de la Gueldre, des rives de la Meuse, ne discontinue pas. Plus de deux mille hommes, femmes et enfants, nous sont déjà arrivés de Hedel, Ammerzede, Weil et Driel. Une partie des habitants de Gorcum sont également venus chercher un refuge ici. Le chemin qui mène de Hedel vers notre ville est jonché de malheureux parmi



au mois de janvier. Mais en France, il n'y eut que quelques inondations partielles insignifiantes et tout à fait locales. Une lettre de Dun, du 10 janvier 1861, disait <sup>1</sup> : « Avant-hier matin, les habitants ont trouvé l'eau de la Meuse, qui déjà était grosse, élevée de plus d'un mètre et demi; elle envahissait toutes les parties basses de la ville et n'a cessé de croître jusqu'à 11 heures du soir, moment où elle a atteint la limite de 4<sup>m</sup> environ au-dessus de l'étiage et de 1<sup>m</sup>,50 au-dessus des plus hautes eaux. Cette élévation prodigieuse du fleuve provenait, cette fois, non plus de l'amont, mais du dessous; les glaces avaient, en effet, opéré un barrage immense à quelques kilomètres au-dessous de Dun, et ce barrage avait fait refluer les eaux de 1<sup>m</sup>,50 en quelques heures. Comme c'était de nuit, et que personne n'avait songé à cette surélévation, il y a eu beaucoup de dégât. Les maisons des quartiers de l'île et des Clouères ont beaucoup souffert. » Pendant ce temps, les localités au-dessus et au-dessous de Dun ne se ressentaient presque pas de la surélévation des eaux.

On lisait dans les journaux des premiers jours de février 1862 : « Les départements du Nord et de l'Est de la France et la vallée de la Meuse (Belgique), ont été désolés, le 30 janvier et les jours suivants, par des inondations que faisaient pressentir les pluies de la semaine dernière. Les inondations ont été fort graves, notamment dans l'arrondissement d'Avesnes. Les plaines qui s'étendent depuis

---

lesquels on rencontre surtout des vieillards et des femmes. Les hommes valides restent sur les lieux pour sauver ce qu'il est possible et dirigent leurs femmes et leurs enfants vers nous. Nous pouvons donc évaluer à 4,000 le nombre d'individus qui, ce soir, seront logés et nourris chez nous. Le cœur se brise en assistant à l'arrivée de ces malheureux, les uns affamés, les autres transis de froid et à moitié gelés. »

<sup>1</sup> *Moniteur* du 16 janvier 1861.

Saint-Hilaire jusqu'à la Sambre ont été couvertes d'eau. Depuis Mons jusqu'à Avesnes, les communications ont été interrompues <sup>1</sup>. »

Cette inondation prit en Belgique un caractère de généralité qui la rendit très-désastreuse. Un journal de Liège en parlait en ces termes <sup>2</sup> : « Dans la journée du 1<sup>er</sup> février, les eaux de la rivière, qui avaient déjà atteint une grande hauteur, se sont encore élevées de quelques pieds. On ne se rappelle pas avoir vu une crue aussi rapide. Il paraît que cette grande masse d'eau est venue en partie de la France, et principalement des montagnes des Vosges, dont les sommets étaient couverts de neiges abondantes, qui se sont rapidement fondues sous l'influence des grandes pluies et de la température de ces derniers jours. Toute la vallée de la Meuse, depuis Dinant jusqu'à Maëstricht, est complètement inondée. Elle présente le spectacle d'une immense nappe d'eau qui s'étend jusqu'au pied des montagnes. Un grand nombre d'habitations ont été envahies, des campagnes ravagées, des bestiaux noyés. A Huy, l'inondation a envahi tout le bas de la ville ; les quais et plusieurs rues ont été submergés. Le Hoyoux, cette rivière impétueuse, s'était transformée en un véritable torrent, qui entraînait tout sur son passage. Sur tout le parcours de la vallée, les ruisseaux qui se jettent dans la Meuse, extraordinairement grossis par les pluies, avaient pris les proportions de petites rivières. Entre Liège et Maëstricht, l'inondation a causé des dégâts considérables. »

D'après les renseignements historiques que nous venons

---

<sup>1</sup> *Courrier du Nord* (Moniteur du 6 février 1862).

<sup>2</sup> *Journal de la Meuse* *Idem*. Ce journal rend compte en détail des inondations causées en Belgique par la Meuse, l'Ourthe et la Vesdre.

de résumer, on voit que les inondations de la Meuse, en France, ne présentent pas, en réalité, un caractère bien calamiteux. « Elles sont de deux sortes, dit M. l'ingénieur en chef de Mardigny <sup>1</sup> : les inondations d'hiver, qui ne sont jamais nuisibles, et qu'il faudrait bien se garder de supprimer, le limon déposé par les eaux étant éminemment fertilisant ; les inondations d'été, généralement beaucoup moins considérables (1856 a fait exception) que celles d'hiver ; elles causent de grands dommages aux foins et aux regains. Dans aucun cas, les habitants n'ont à souffrir des inondations ; partout les villages et les maisons d'habitation sont en contre-haut des plus hautes eaux ; par cela même que les habitants ne souffrent pas des grandes crues, on se préoccupe assez peu des inondations d'hiver, qui, comme je l'ai dit, sont les plus fortes. »

Comme complément à ces observations, nous ajouterons les détails donnés par M. Armand Buvignier, sur le régime de la Meuse française. « Dans les hautes eaux, dit-il <sup>2</sup>, le volume de la Meuse s'est élevé, à Verdun, à 799<sup>m<sup>3</sup></sup>. Les berges de ce fleuve sont généralement basses. Elles s'élèvent quelquefois à 1<sup>m</sup> ou à 1<sup>m</sup>,50, rarement à 2<sup>m</sup> au-dessus de l'étiage. La prairie étant très-large, les crues ont peu de hauteur ; elles atteignent 1<sup>m</sup>,20 ou 1<sup>m</sup>,25, à Tilly ; 2<sup>m</sup>, à Stenay ; à Troussey, les eaux s'élèvent, en amont du pont-canal, à 3<sup>m</sup> au-dessus

<sup>1</sup> Nous copions ce passage dans une lettre que nous a fait l'honneur de nous adresser M. de Mardigny, ingénieur en chef du département de la Meuse. On doit à cet éminent fonctionnaire l'organisation d'un service de correspondance pour l'annonce des crues de la Meuse. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LVI, Pièce 303.

<sup>2</sup> *Statistique géologique, minéralogique, etc. du département de la Meuse, 1852*, in-8, p. 27.

de l'étiage et à 1<sup>m</sup> au-dessus de la prairie. Dans la traverse de Verdun, où la rivière est plus resserrée, elles vont quelquefois jusqu'à 3<sup>m</sup>,56. La Meuse croît très-rapidement, mais elle décroît avec plus de lenteur. Elle est souvent 10 ou 12 jours avant d'être rentrée dans son lit. Les eaux généralement limpides se troublent dans les débordements. Ceux-ci sont assez fréquents du mois d'octobre au mois d'avril, mais dans cette saison, ils causent peu de dommages. Il n'en est pas de même de ceux qui surviennent quelquefois au mois de juin. Un limon fétide, qui, versé plus tôt sur la prairie, eût été pour elle un riche engrais, s'attache aux plantes et les rend tout à fait impropres à la nourriture des animaux. D'autres fois, ces crues survenant au moment de la fenaïson, entraînent le fourrage déjà coupé ou y développent une fermentation putride. »

### **L'Escaut.**

LA SCARPE. — LA LYS ET AFFLUENTS DE CES RIVIÈRES.

**L'Aa. — La Liane. — La Canche. — L'Authie.**

Les anciennes provinces de Flandre, de Haynaut et d'Artois, dont sont formés les départements du Nord et du Pas-de-Calais, furent, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, des pays voués aux inondations permanentes; la plus grande partie de leur territoire était enfouie sous les eaux, et ce n'est que par d'immenses travaux de dessèchement, d'endiguement et de canalisation, qu'on est parvenu, non pas à les soustraire complètement à cette calamité, mais à en diminuer sensiblement les effets. Ce bienfait est surtout l'œuvre de l'administration française; depuis le jour où ces provinces passèrent sous la do-

mination de Louis XIV<sup>1</sup>, c'est-à-dire depuis deux siècles, tous les gouvernements y ont apporté leur part de labeur.

Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est impossible d'établir une suite de faits concernant les inondations de ces contrées; il faut se borner à en recueillir quelques indications éparses; c'était jadis l'état normal que la submersion des terres, transformées en marais, les unes par les eaux de la mer, comme les mœres<sup>2</sup>, les autres par celles d'une foule de petits cours d'eau. « Le nombre considérable de rivières, ruisseaux et canaux qui traversent le département du Nord, dit M. Dieudonné, ancien préfet de ce département<sup>3</sup>, indique assez que son territoire est humide. Comme d'ailleurs, il est généralement plat et peu élevé au-dessus du niveau de la mer, les eaux n'ont pas un cours rapide, et si les pluies en augmentent un peu le volume, elles se répandent bientôt sur les terres; elles séjournent sur une partie et en forment des marais. Tout porte à croire que ces plaines fertiles de la Flandre, aujourd'hui si bien cultivées, furent de vastes marais, successivement soustraits à l'empire des eaux par les travaux les plus opiniâtres... Si l'on excepte les points qui touchent aux dunes et les parties connues sous le nom de mœres, qui ne sont pas entièrement desséchées, le terroir est fertile, et offre partout des terres à labour, des prairies et des pâtures grasses. Mais il a fallu toute l'industrie et l'activité des habitants pour

<sup>1</sup> Conquises sur les Espagnols par Louis XIII, en 1650, elles furent cédées à la France, par le traité des Pyrénées du 7 novembre 1659.

<sup>2</sup> Le mot *mœres*, emprunté au teuton, signifie mer. V<sup>o</sup> sur cette partie du territoire et son dessèchement, Derode, *Hist. de Dunkerque*, Lille, 1852, in-4, p. 28.

<sup>3</sup> *Statistique du département du Nord*, 3 vol. in-8, Douai, an X (1804), t. I, p. 8 et 27. Cet ouvrage est certainement une des statistiques départementales les mieux conçues publiées sous les auspices du gouvernement consulaire.



soumettre à la culture des terrains qui, par leur situation, semblaient condamnés à une submersion continuelle. Des digues et des canaux de dessèchement multipliés à l'infini, resserrent les eaux dans des bornes étroites et en procurent l'écoulement à la mer, dans les marées basses. »

« Au mois de septembre 1134, en Flandre, la mer déborda pendant la nuit, dit Orderic Vital <sup>1</sup>, et s'étant répandue inopinément sur une étendue de sept milles, elle couvrit les églises, les tours, les chaumières, et engloutit dans une même catastrophe d'innombrables milliers d'individus de l'un et l'autre sexe, de tout ordre et de toute condition. » — En 1178, les inondations occasionnèrent des émigrations vers l'Allemagne <sup>2</sup>. — En 1214, un débordement de la mer se renouvela, en Flandre, et il y eut, à Tournay, une grande inondation de l'Escaut. — Cette ville fut souvent affligée de ce fléau ; ainsi en 1353, la peste et l'inondation s'y firent sentir : « Les eaux de l'Escaut, dit un historien <sup>3</sup>, s'accroissent tellement, au mois d'août, qu'elles inondent la ville jusqu'à la grande place. Les eaux avaient pris cette direction par l'influence d'un vent impétueux ; les meubles flottaient hors des maisons. »

On lit dans un ancien historien de Valenciennes <sup>4</sup> : « L'an 1365, veille de saint Barthélemy, la rivière s'enfla si fort, que le bras de l'Escaut abbatit la porte Cambrisisienne, et l'eau couvrit le pavé de Nostre Dame de la

<sup>1</sup> *Hist. de Normandie*, liv. xiii. — *Collect. Guizot*, t. xxvii, p. 454.

<sup>2</sup> Warnkœnig, *Histoire de Flandre*, t. II, p. 112.

<sup>3</sup> Hoyerlant, *Essai chronologique pour servir à l'histoire de Tournay*, 105 vol. in-12, an. xiii-1834, t. xiii, p. 29.

<sup>4</sup> *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, par d'Outreman. Douai, 1639, in-4, p. 170 et 171.

Chaussée. — L'an 1407, la gelée fut si aspre depuis la St Nicaise jusques en mars, qu'on alloit à pied sur l'Escaut d'icy à Condé. Et les neiges causèrent un déluge, quand il dégela. » — Hoverlant constate, au mois de janvier 1407, un vent effroyable, avec comète et tremblement de terre : « Ces fléaux, dit-il <sup>1</sup>, furent suivis d'une inondation dont les ravages s'étendirent sur le Béguinage, les paroisses du château, de la Madeleine de Notre-Dame, de Saint-Pierre, de Saint-Brice, de Saint-Jean et de Sainte-Catherine, et d'une partie de celle de Saint-Piat. Les paroisses de Saint-Quentin, de Sainte-Marguerite et de Saint-Nicaise seulement restèrent à l'abri de cette incroyable abondance d'eau. Il semblait que les cataractes d'eau étaient ouvertes dans le sein même de la terre pour se déverser sur Tournay, car les pluies de cette année avaient été très-ordinaires. » — En 1415, cette ville fut encore submergée sur les mêmes points <sup>2</sup>.

En 1515, il arriva une inondation de la Flandre par les eaux de la mer <sup>3</sup>. — « En 1530, la mer, dit Belleforest <sup>4</sup>, ès-pays de Flandre et Hollande gasta et noya grande multitude d'hommes. » — En 1532 <sup>5</sup>, la veille de Noël « les

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité*, t. XVIII, p. 419.

<sup>2</sup> *Idem*, t. XVIII, p. 264.

<sup>3</sup> *Idem*, t. X, p. 98.

<sup>4</sup> *Hist. prodig.*, t. III, p. 325.

<sup>5</sup> Un ouvrage de la même époque parle en ces termes des inondations, à Cambrai : « L'eau, cet élément aveugle et sans pitié, moissonna souvent le repos des Cambrisiens, vendanges leurs prospérités, couvrit leurs tables d'amertume, et changea leurs chants de joie en des cris funèbres, par les débordemens de l'Escauld, enflé des neiges, qui se fit un cours par dessus tout le quartier de Cartimpré et de ses faubourgs. Les plus effroyables de ces débordemens furent ceux des années 1260 et 1532. » (*Hist. de Cambrai et du Cambrésis*, etc., par Jean Le Carpentier. Leide, 1664, 2 vol. in-8, t. I, p. 304, chap. XXVIII, *Des calamités arrivées à Cambrai par la peste, la famine, par l'embrasement et par l'inondation.*)

eaux s'enflèrent si à coup, dit d'Outreman <sup>1</sup>, qu'elles foncèrent la porte Cambrisienne, et la muraille de la maison des Chartriers étant emportée, quatorze personnes y furent misérablement noyées; toutes les rues nagèrent jusques aux plus hauts lieux de la ville. Le marché estoit plein de nacelles qui alloient cà et là porter des vivres aux quartiers inondés. »

« En 1570, le 1<sup>er</sup> novembre, la mer s'enfla si furieusement, dit un historien de Dunkerque <sup>2</sup>, qu'elle rompit quantité de digues et d'écluses sur toutes les côtes du Nord; elle causa pour plus de 200,000 florins de pertes à la ville d'Anvers. Toutes les places maritimes en souffrirent beaucoup; Ostende, Nieuport, Dunkerque et Gravelines en furent presque submergés. » — L'année 1571, suivant d'Outreman <sup>3</sup>, fut déplorable à Valenciennes, « tant à raison des eaux de l'hyver, qui l'endommagèrent grandement et

<sup>1</sup> *Ouvr. cité*, p. 193. On fit le distique suivant que rapporte d'Outreman :

En Valenciennes à Noël qui passa  
Sur le marché à bacquet on passa.

<sup>2</sup> Faulconnier, *Histoire de Dunkerque*, 2 vol. in-8°, Bruges, 1730, t. I, p. 68. — Aux équinoxes et lorsque le vent lui vient en aide, le flot s'élève d'une manière inaccoutumée. Les chroniques locales ont conservé la date de quelques raz de mer qui ont occasionné des dégâts et dont quelques-uns ont formé des dunes, ont modifié celles qui existaient auparavant, les ont percées et ont inondé le pays. Les plus célèbres de ces raz de marée ont eu lieu les années suivantes : 1014, 1042, 1400, 1409, 1425, 1435, 1467, 1485, 1522, 1534, 1557, 1563, 1567, 1576, 1603, 1604, 1621, 1668, 1677, 1529, 1570, 1605, 1622, 1663, 1665, 1671, 1675, 1715, 1730, 1807, 1808, 1811. En 1846, le 2 janvier, la mer dépassa de 0<sup>m</sup>,51, le 2 octobre de 0<sup>m</sup>,44, le chapeau du quai en charpente du côté de la ville de Dunkerque. (Derode, *Ouvrag. cité*, p. 5.)

<sup>3</sup> *Ouvr. cité*, p. 220. Cet historien ajoute : « Et pour autant que le desbord de l'Escaut, grossi par les torrens, incommodoit souvent les habitans es saisons pluvieuses, on luy a osté une partie de sa force en divertissant ses eaux et les conduisant par divers canaux. » (*Idem* p. 217.)

rendirent plusieurs rues navigables, comme aussi pour la peste qui la désola longuement. » — En 1573, Tournay fut presque entièrement couvert d'eau par une inondation qui arriva le 8 janvier<sup>1</sup>.

En 1609, l'hiver fut remarquable par un froid très-rigoureux ; dès le mois de janvier, l'Escaut fut entièrement pris depuis Tournay jusqu'à Anvers. Cette gelée fut suivie de grosses pluies ; Michel Desne, évêque de Tournay, pour les faire cesser, fit exposer le corps de saint Éleuthère à la vénération du peuple, et elles cessèrent quelques jours ensuite<sup>2</sup>. « L'Escaut avait débordé si prodigieusement depuis le 1<sup>er</sup> février jusqu'au 18, que l'on allait en bateau le long du quai des Salines et des Poissonceaux, rive gauche de l'Escaut et à la rue de l'Écorcherie, et sur la rive droite, à la rue des Tanneurs et des Bouchers de Saint-Brice<sup>3</sup>. » — « En 1625, le 14 février, les neiges s'étant fondues tout à coup, dit d'Outreman<sup>4</sup>, et ne pouvant percer la terre qui estoit gelée bien profond, ont causé un déluge ; les eaux ont monté presque aussi haut qu'en 1532. »

En compulsant les actes administratifs du XVIII<sup>e</sup> siècle des provinces du Hainaut, de la Flandre et de l'Artois, on trouve à chaque pas la trace des ravages incessants causés par les eaux ; les dommages éprouvés par les populations nécessitaient presque tous les ans des exemptions et dimi-

<sup>1</sup> Hoyerlani, *ouvr. cité*, t. LXIX, p. 307.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Ouvr. cité*, p. 493. — Une inscription, aujourd'hui disparue, consacra le souvenir de cette inondation par ce distique, que d'Outreman a conservé :

Saint Valentin grossi par neige et glace  
Monta les eaux jusques à cette place.

nutions d'impôts ; de nombreux arrêts du Conseil existent sur cette matière<sup>1</sup>. Ces documents sont curieux à consulter ; ils prouvent le fâcheux état dans lequel se trouvaient alors les localités riveraines des rivières de ces contrées. Un arrêt, du 1<sup>er</sup> mai 1751, nous montre « 27 villages du comté de Valenciennes ruinés par de continuelles inondations depuis six ou sept ans. »

Au mois de septembre 1747, Cambrai souffrit beaucoup du débordement de l'Escaut ; l'eau monta de 5 pieds au-dessus de quelques maisons de Crèvecœur. — On voit par un mémoire des États du Cambrésis<sup>2</sup>, qu'en 1748, les crues des eaux furent très-abondantes et causèrent beaucoup de dégâts. On s'occupa alors de projets d'ouvrages à faire dans le lit de l'Escaut pour remédier à ces inondations<sup>3</sup>. Cette même année, deux petits ruisseaux, le Cojeul et le Crinchon, exercèrent des ravages aux environs d'Arras<sup>4</sup>.

En 1751 et les années suivantes, notamment en 1752<sup>5</sup>, 1754, 1757, 1760<sup>6</sup>, 1764, 1772, les crues de l'Escaut furent excessivement dommageables<sup>7</sup> ; de tous côtés, l'administration recevait les doléances les plus vives des ha-

<sup>1</sup> V<sup>o</sup> *Extraits des arrêts du Conseil portant exemption d'impôts de 1731 à 1760.* DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LXIII, Pièce 304.

<sup>2</sup> V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LXIX, Pièce 305.

<sup>3</sup> V<sup>o</sup> Un mémoire sur ce sujet. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LXXV, Pièce 307.

<sup>4</sup> V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LXIX, Pièce 306.

<sup>5</sup> En 1752, l'intendant de Flandre prescrivait des mesures de police, sur l'Escaut, pour empêcher les inondations. V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CVI, Pièce 310.

<sup>6</sup> V<sup>o</sup> Un rapport de l'intendant de Flandre au Contrôleur-général. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CX, Pièce 312.

<sup>7</sup> V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. LXXXIV, Pièce 308.

bitants, réduits à la plus triste situation <sup>1</sup>. Le gouvernement royal vint à leur secours par des décharges d'impôts. De l'ensemble de ces actes, il résulte évidemment que c'était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un état de choses à peu près normal que la submersion des terres sur les bords de l'Escaut, de la Scarpe, de la Lys et des autres rivières de ces contrées.

L'hiver rigoureux de 1784 fut, pour ces provinces, excessivement désastreux, ainsi que le constatent les rapports des intendants ; les détails qu'ils donnent montrent à quel point la misère était grande, par suite du froid et des inondations, dans la Flandre, l'Artois, le Hainaut, le Cambrésis <sup>2</sup>.

Dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, le gouvernement se préoccupa, avec la plus active sollicitude, de remédier aux maux que subissaient les populations par le fait des eaux, comme aussi de la navigation sur les rivières <sup>3</sup> et du dessèchement des terres soumises à un état constant de submersion. Le passage suivant, extrait d'un ouvrage estimé <sup>4</sup>, peut donner une idée des difficultés et des dépenses que néces-

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xcv, Pièce 309.

<sup>2</sup> Nous donnons quelques extraits de ces rapports. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. cxii, Pièces 343 et 344.

<sup>3</sup> V<sup>e</sup> Un arrêt du Conseil du 7 mars 1753, sur cette matière. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. cvii, Pièce 344.

<sup>4</sup> *Essai historique, topographique et statistique sur l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer*, par J. F. Henry, adjudant du génie, Boulogne, in-8, 1810, ch. III, *rivières, canaux, watergangs*, etc., p. 438. — « Le cours des ruisseaux et des rivières, dit cet auteur (p. 450) est tellement rétréci et encombré, soit par des éboulements de terre ou par des broussailles, que dans certains endroits, même les plus spacieux des vallons, il est impossible d'apercevoir le cours des eaux. Des moulins placés sur le lit des rivières ferment totalement le passage, et lors des crues, les terres adjacentes sont inondées, les récoltes sont perdues et les communications interceptées. »

sita, par exemple, le desséchement de la partie du département du Pas-de-Calais située à l'extrémité nord. « Le peu d'élévation du sol de l'arrondissement de Boulogne l'expose à des inondations qui souvent empêchent la culture de ce terrain précieux ou font regretter la perte des moissons abondantes à l'instant de leur récolte. Pour parer à cet inconvénient désastreux, on a ouvert des canaux et watergangs qui conduisent à la mer les eaux surabondantes du bas pays, et qui les utilisent en les faisant servir au transport des productions territoriales et commerciales de ce même pays. Le premier et le plus essentiel de ces canaux est celui qui établit une communication entre Calais, Saint-Omer et Dunkerque. La pente insensible de ce canal, qui n'est pas de 0<sup>m</sup>,15 sur la longueur totale des deux alignements était, avant les travaux de desséchement commencés en 1777, la cause des débordements occasionnés, surtout dans les mois de brumaire et frimaire <sup>1</sup>, par la surabondance des eaux pluviales qui s'y déchargeaient de toutes les terres contiguës à ce canal..... Cependant, tous les ouvrages de la nature et de l'art ne suffisent point, dans certaines circonstances, pour mettre les productions abondantes du territoire à l'abri des ravages de l'inondation. La disproportion qui se trouve entre les causes qui produisent la crue des eaux et les moyens de s'en débarrasser, exigent des travaux considérables qui doivent être le résultat d'une étude approfondie du local, de la combinaison et de l'équilibre parfait des intérêts agricoles et commerciaux du pays. Pénétré de cette vérité, le gouvernement se fit rendre un compte exact de l'état des

---

<sup>1</sup> Brumaire commençait le 23 octobre et frimaire le 22 novembre.

lieux, des travaux qu'il convenait de faire pour procurer aux eaux du Calaisis, de l'Ardrésis et du bas Artois des écoulements suffisants, et le conseil d'État rendit, les 13 septembre 1738 et 15 mars 1746, un arrêt qui ordonnait l'exécution desdits travaux. En 1747, l'inondation ayant causé beaucoup de dommages dans le pays, le sieur Barbier, ingénieur des ponts et chaussées, envoyé pour reconnaître la cause du mal et indiquer les moyens propres à y remédier, imagina de réunir en un seul point la navigation du canal de Calais à Saint-Omer et celle de la rivière du Houlet. En 1777, le gouvernement s'occupa de nouveau du dessèchement du bas pays. Un arrêt du 20 avril de cette année reconnut qu'il était indispensable d'adopter un plan général de dessèchement et prescrivit les mesures nécessaires à son exécution. Un autre arrêt du 9 février 1784<sup>1</sup>, qui fixe les sommes devant être payées pour la confection desdits ouvrages, montre de quelle manière les travaux de dessèchement, le rétablissement de la navigation et l'écoulement des eaux surabondantes du Calaisis et de l'Ardrésis étaient administrés. »

Les travaux d'amélioration exécutés sur les rivières de ces contrées, dans le XIX<sup>e</sup> siècle, eurent sans doute pour résultat d'atténuer en partie les fâcheuses conséquences de l'inondation, mais ils ne purent les faire cesser entièrement ; toutefois, ces rivières sont loin de présenter aujourd'hui les inconvénients qui les rendirent pendant longtemps préjudiciables<sup>2</sup>. Si elles n'ont plus, comme jadis, un

---

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CIVIII, Pièce 315.

<sup>2</sup> Les archives du département du Nord et du Pas-de-Calais contiennent de nombreux documents relatifs aux rivières et canaux, se rapportant au XVIII<sup>e</sup> siècle et provenant des intendances de Flandre, de Hainaut, d'Artois et de Picardie. L'exa-



caractère aussi dommageable, les crues extraordinaires qu'elles ont éprouvées de notre temps montrent que leur régime <sup>1</sup>, malgré les efforts tentés jusqu'à ce jour, est encore irrégulier, ce qui tient aux conditions topographiques de leur cours, qui ne permet pas d'empêcher, d'une manière absolue, les inondations inhérentes à leur nature. A partir de 1839, le service des ponts et chaussées a recueilli des observations précises à cet égard, dont voici le résumé <sup>2</sup> :

1839. — Les 15 janvier, 6-21 février, 16 mars, 5 juin et 21 décembre, les eaux de l'Escaut s'élevèrent à une hauteur considérable; le 5 juin, elles portèrent le ravage dans les récoltes, et à la suite de cette inondation, le gouvernement accorda aux cultivateurs un dégrèvement de leurs impôts.

1841. — 13 janvier, 1<sup>er</sup> février, 3 mars, de grandes crues se manifestèrent; les eaux de l'Escaut s'élevèrent à 2<sup>m</sup>,80 au-dessus de leur niveau habituel. En mai, la Hayne arriva avec une telle impétuosité qu'elle refoula les eaux de l'Escaut, qui déborda. Le même désastre se reproduisit au mois de juillet; les moissons furent dévastées, et le gouvernement se vit encore obligé de dégréver les impôts.

men de ces papiers prouve tout le soin que les intendants apportaient aux questions hydrauliques. Nous donnons un sommaire abrégé des pièces les plus importantes touchant les inondations et les travaux qui s'y rattachent. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. cxix, Pièce 316.

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> sur le régime actuel de l'Escaut, de la Scarpe et de la Lys les renseignements émanés de MM. les ingénieurs des ponts et chaussées, auxquels le service de ces rivières est confié. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. cxviii et suiv., Pièces 317, 318 et 319.

<sup>2</sup> Nous devons à l'obligeance de M. Gosselin, ingénieur en chef du service de la navigation entre Paris et la Belgique, les notes que nous insérons ici.

1850. — Le 27 mars, grandes eaux. Les 16, 17 et 18 août marquent la date de la plus forte inondation connue. Toute la vallée fut submergée sur une grande hauteur. Les eaux montèrent à 2<sup>m</sup>,95 au-dessus de leur niveau normal. La perte éprouvée par l'agriculture dépassa 500,000 fr., sur 10 kilomètres de longueur. Voici en quels termes M. l'ingénieur en chef Belgrand parle des crues des rivières de ces contrées <sup>1</sup> : « Le 15 août, ont commencé des pluies torrentielles qui ont continué le 16 et qui ont donné une hauteur d'eau de 0<sup>m</sup>,111 à l'udomètre de l'observatoire de Bruxelles. C'est cette pluie tout à fait extraordinaire qui a fait gonfler les cours d'eau. L'Escaut est resté tranquille dans toute la partie de son lit où il est séparé des terrains imperméables par une large zone de craie ; ainsi, à Cambrai, la crue a été à peine sensible. Mais vers Valenciennes, il y a eu inondation générale. Trois affluents de l'Escaut, l'Aunelle, la Rhonelle et l'Escaillon, ont débordé et enlevé moissons, étables, moulins et tout ce qui se trouvait sur le passage des eaux. Les mêmes désastres ont eu lieu à Condé, Crespin, Orsinval, Aulnoy, Verchain, Montchaux, Rouchain. L'inondation a continué en Belgique ; à Tournay, la crue s'est élevée à 17 pieds à l'échelle du pont Notre-Dame. Elle a submergé toutes les prairies jusqu'à Audenarde, Syngthem, Asper, Eecke. A Mons, la Trouille, affluent de l'Escaut, déborde et fait tomber une partie du rempart ; le chemin de fer entre Quiévrain et Mons a beaucoup souffert de l'inondation. La Scarpe déborde aussi vers Saint-

---

<sup>1</sup> *Etudes hydrologiques dans le bassin de la Seine, etc. (Ann. des pays et chaussées. Ann. 1852, 4<sup>re</sup> sem., note F.)*

Amand. La Senne, entre Hall et Bruxelles, le 17 août, envahit le chemin de fer, soulève et disperse la voie, envahit les quartiers bas de la ville et les soubassements du monument de la place des Martyrs et du théâtre de la Monnaie. Une cinquantaine de bâtiments sont renversés. La crue commence à se retirer le 18, un peu avant le jour. Hall, Vilvorde et les communes voisines ont beaucoup souffert. »

1852 et 1853. — Des crues moyennes s'élevèrent de 1<sup>m</sup>,20 à 1<sup>m</sup>,80, au-dessus du niveau habituel.

1854. — 22 juin, une grande crue de l'Escaut amena la rupture des digues et la submersion de la vallée. La cessation immédiate des pluies permit aux eaux de rentrer promptement dans le lit de la rivière.

1855. — 8 février, il y eut un débordement partiel de l'Escaut, et le 11 juillet, les prairies furent inondées, les digues ayant été rompues.

1857. — Au mois de septembre, la vallée de la Liane fut dévastée par une inondation extraordinaire dont les journaux publièrent la relation suivante<sup>1</sup> : « Les pluies torrentielles qui ont régné ici pendant presque toute la semaine dernière, ont occasionné dans les campagnes environnantes des inondations suivies de dommages très-considérables. Marquise et toute la vallée de Slack, Wimile et surtout la vallée de la Liane, ont eu à souffrir de la crue subite des eaux, et il n'a rien moins fallu que le zèle et l'activité déployés dès l'origine du mal pour prévenir l'inondation de Capécure et le renouvellement des désastres de 1839. Un avis du maire d'Outreau informait, dès le 11 au matin, que la Liane venait de couvrir toutes ses digues, au-dessus

---

<sup>1</sup> *Impartial de Boulogne* (Moniteur du 24 septembre 1857).

de la Verte-Voie, et que les eaux s'avançaient vers Capécure. En même temps, on construisait un barrage destiné à arrêter le courant et à faire rentrer les eaux dans leur lit. Ce travail a été exécuté par 80 ouvriers de l'usine de Montataire. Travaillant dans l'eau, ils édifièrent, au moyen de pieux, de planches et de paillassons de briqueterie, un barrage de 50<sup>m</sup> de longueur et d'un mètre de hauteur, et ouvrirent, dans la digue, trois tranchées profondes, qui ramenèrent les eaux dans leur cours ordinaire. A 2 heures, commença la décroissance du courant, et tout danger avait disparu pour Capécure. Au pont de Briques et à Audisques, les ravages ont été désastreux. Toute la campagne a été submergée, et l'eau est entrée dans les habitations à une hauteur de 2 à 3<sup>m</sup>. Puis le courant, devenant d'une force irrésistible, détruisit et emporta le pont de dérivation de la Liane, dit pont d'Audisques. A Boulogne, le ruisseau de la Madeleine, en communication avec la Liane, s'est grossi et a débordé, en se répandant dans les habitations du quartier ; mais les dommages ont été peu considérables. »

1860. — 30 janvier, 9 février, 7 mars, 23 avril, 8 juillet, l'Escaut éprouva des crues moyennes qui amenèrent la submersion partielle de la vallée. Le 31 décembre, la digue de Hergnies fut rompue sur la rive gauche. Les eaux firent irruption du côté de Château-l'Abbaye, mais ne causèrent aucun dommage.

1861. — 24 juin, l'Escaut éprouva une crue de 2<sup>m</sup>, 10 de hauteur ; les digues éprouvèrent des ruptures et les récoltes furent atteintes par l'inondation. Le 9 juillet, une nouvelle crue produisit les mêmes effets.

1862. — 31 janvier, très-grande crue de l'Escaut, presque aussi forte que celle de 1850 ; partout les digues furent submergées ou rompues. La vallée fut entièrement couverte

par les eaux. La hauteur, à Condé, fut de 2<sup>m</sup>,92, au-dessus du niveau ordinaire.

### La Somme.

#### LA CELLE.

Suivant M. l'ingénieur en chef Fuix, « la Somme n'est pas sujette à ces crues qui rendent si dangereuses pour les propriétés et les populations le voisinage des rivières qui ont une origine torrentielle et prennent leur source dans les montagnes. » Ce n'est pas dire pourtant qu'elle n'a jamais éprouvé de débordement, car les renseignements que nous fournit l'histoire prouvent qu'elle a eu aussi ses journées néfastes, dont les annales de la ville d'Amiens ont conservé le souvenir.

Antérieurement au XVII<sup>e</sup> siècle, aucun document ne fait mention de crues extraordinaires de la Somme <sup>1</sup>, mais à cette époque, on en voit se produire trois dans l'espace de moins de cinquante ans, en 1615, 1635 et 1658. La relation, à peu près contemporaine, s'en retrouve dans des mémoires écrits par un bourgeois d'Amiens <sup>2</sup>, et nous la donnons textuellement.

« Au mois de febvrier 1615, les eaux de la Somme, dans

<sup>1</sup> Toutefois, on lit sous la date de 1555, dans les *Commentaires* de Rabutin, (*Collect.* Michaud, t. VII, p. 488 et 505) : « L'hiver estant adonc du tout venu, par importunes pluies, contraignit le duc de Savoye rompre son camp et quitter la campagne de Picardie.... Toute cette nuit, il plut si merveilleusement et en si grande abondance, qu'il n'y avoit tentes ni pavillons qui ne fussent outrepercez et qui ne baignassent en l'eau, estans les petits ruisseaux devenus rivières, etc. »

<sup>2</sup> Ces documents ont été publiés par M. Louis Douchet, sous ce titre : *Manuscrits de Pagès, marchand d'Amiens, écrits à la fin du XVI<sup>e</sup> et au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, sur Amiens et la Picardie*, 5 vol. in-42, 1855-1862, t. III, pag. 222 et suivantes.

Amiens, débordèrent avec tant de violence, qu'en plusieurs rues on ne pouvoit plus passer que dans des bateaux. Les quartiers de la Poissonnerie-d'eau-douce et du Quay en furent les plus endommagés, l'eau ayant monté par-dessus les bords du canal du quay <sup>1</sup>, jusques à la porte de la maison du sieur Alexandre-le-Vieil, brasseur, où pend pour enseigne la *Rouge-Maison* <sup>2</sup>.

« Le mardy, 13<sup>e</sup> de febyrier et le 14<sup>e</sup> de l'an 1635, un autre débordement des eaux de la Somme, causé par celles des neiges fondues, fit dans Amiens de plus furieux ravages. Cette inondation commença ledit jour sur les dix heures du soir et dura jusques au 21<sup>e</sup> dudit mois. Les eaux couvrirent les rues des quartiers de la basse-ville, et montèrent jusques au grand autel de l'église des Pères Minimes, qui, durant ce temps-là ne purent dire la messe n'y chanter l'office divin. Toutes les prairies, tant au-dessus qu'au-dessous de la ville d'Amiens, estoient couvertes d'eau jusques à la hauteur de près d'une pique. Elles surmontèrent les bords du canal du quay de la hauteur de 2 pieds. La petite arche du pont nommé de la Brèteche, proche l'abbreuvoir du quay, fut bouchée par les eaux qui montèrent plus haut que son arche; elles enfoncèrent une muraille construite au bas de la ville dans le fossé de la citadelle, du côté de Saint-Maurice, dont le renversement et l'ouverture causèrent cette utilité, que beaucoup d'eau s'écoulant par cet endroit, celles qui entroient dans Amiens sous le pont n'étoient plus si abondantes. Douze bannetons ou grands réservoirs de bois percés dans l'eau, appelés

---

<sup>1</sup> Les quais actuels, qui sont les mêmes, ont plus de 4 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la Somme.

<sup>2</sup> On voit encore cette maison avec pignon sur rue, au coin de la rue Sainte-Véronique et du quai, faisant face au pont de la Bretesque ou pont de Croix.

ordinairement des huches, qui estoient remplis de poissons de rivière pour le carême, furent emportés du quartier de la Poissonnerie-d'eau-douce où ils estoient construits. Plusieurs maisons furent détruites et entraînées; on voyoit flotter sur les eaux des hommes, des chevaux et des vaches noyées; ces eaux furent très-violentes pendant trois jours, et restèrent pendant sept à huit jours en différens endroits auparavant d'être entièrement retirées dans leur lit naturel, ce qui incommoda extrêmement les bourgeois, veu que les moulins de cette ville ne purent moudre de grains pendant six jours entiers. Le pont de grès du village de Boves, ceux de Longueau et du faubourg de Hem furent emportés, ce qui causa une grande cherté de grains dans Amiens, et même diminua le négoce à cause des difficultés des chemins, et que l'on ne pouvoit apprestier les marchandises. Dès le 3<sup>e</sup> du même mois, sur les quatre heures du matin, la rivière de Selle, grossie des eaux d'une grande quantité de neiges fondues, causa d'étranges dégâts dans la vallée depuis Conty jusques à Amiens<sup>1</sup>, de sorte que les eaux ayant surmonté les bords de cette rivière de la hauteur de 8 pieds, elles emportèrent plusieurs hommes et bestiaux, le pont de Metz et même plusieurs maisons voisines bâties en pierres. Le 14<sup>e</sup> dudit mois, un autre débordement d'eaux causa encore de grands dommages en d'autres lieux.

« Après une gelée excessive pendant deux mois, il commença à dégeler le 21<sup>e</sup> febvrier 1658; les eaux firent d'a-

---

<sup>1</sup> Les eaux de cette rivière produisent encore le même effet désastreux dans la vallée qui porte son nom et dans celle de la Somme, où elle vient verser ses eaux, lors des inondations, par les marais d'Amiens ou du Petit-Saint-Jean, et par ceux de la Héroite, Henancourt, et gagnent la Somme par les prairies du faubourg de Hem.

bord un grand dégât dans la vallée du côté de Pont-de-Metz, dont une partie fut emportée et l'autre conservée par le moyen du cours que les eaux prirent au travers de la chaussée, en deçà dudit pont, coullant au milieu des prairies, et ayant bouché de terre le canal des eaux qui faisoient moudre les moulins dudit Pont-de-Metz. Le lendemain, jour du vendredy, 22<sup>e</sup> dudit mois de febvrier, les eaux de la Somme augmentèrent d'un pied de hauteur depuis quatre heures d'après midy jusques à cinq heures, et depuis cinq heures jusques à minuit, elles grossirent de 8 pieds, de sorte qu'elles estoient de 3 pieds de hauteur sur le pavé de la rue Saint-Maurice, derrière l'église de Saint-Leu, et que les bateaux vogoient dans toutes les rues de la basse ville d'Amiens, et les eaux y formoient un courant violent de 4 pieds de hauteur; si une forte muraille bâtie dans le fossé de la citadelle du côté de Saint-Maurice n'eût point esté rompue et crevée par les efforts des eaux, toutes les maisons de la basse ville eussent été abattues et détruites, et ses habitans noyés, dont les plus anciens avouèrent que depuis soixante ans, ils n'avoient point vu les eaux si hautes et si violentes; plusieurs maisons furent entièrement détruites, les ponts rompus et un grand nombre de caves démolies. Le moulin aux brasseurs fut renversé et presque détruit par le choc et le débris de 4 maisons qui furent entièrement ruinées et emportées par la fureur des eaux venant du côté du moulin de l'Hôtel-Dieu... Les eaux passèrent au travers du petit quay et au travers du marché au feurre, où elles firent un désordre épouvantable, et entraînant une maison qui fut détruite en un quart d'heure de temps, de même que le pont de la Veillère, qui estoit entièrement bâti de pierres de grès; enfin, elles causèrent, en ces quartiers-là, une perte considérable. Beaucoup de



maisons furent abattues et entraînées dans les eaux avec leurs étilles, meubles et marchandises.

« Le pont joignant la maison où pend pour enseigne, le *Bras coupé*, dans la chaussée de Saint-Leu, quoique bâti de grès, fut presque tout rompu et emporté<sup>1</sup>. On fut contraint pour passer dans cette chaussée de mettre de grosses poutres et poteaux, avec des planches dessus pour faciliter le passage des gens de pied. On fit deux de ces sortes de ponts de bois, l'un proche de ladite maison du *Bras coupé* et l'autre proche de celle où pend pour enseigne l'*Écu d'Orléans*. Du même côté, on démolit entièrement le pignon pour empêcher qu'il ne tombât dans l'eau. Le pont-levis qui estoit sur le dernier canal de la Somme, et qui sépare la ville d'avec l'esplanade de la citadelle, appelé communément le *Pont-Dolent*, tomba dans l'eau par la chute des murailles qui le soutenoient; leurs débris firent faire deux courans d'eaux dans ce canal. On ne pouvoit point conduire de charoi dans la chaussée de Saint-Leu, mais seulement sur le rempart; les gens de pied traversoient cette chaussée dans des batteaux. Le moulin à foulons, dans Amiens, fut entièrement rompu et emporté, ce qui incommoda les marchands d'étoffes, qui firent obligés de les envoyer fouler au moulin de Bacouel. Le pavé de l'église des Minimes fut levé et rompu; les religieux furent contraints de se retirer dans deux maisons voisines. Deux maisons du quartier des Minimes furent renversées et plusieurs murailles des jardins furent abattues. On dressa un autel dans le jubé de leur église, où l'on posa le ciboire, et l'on y célébroit la messe et l'office.

---

<sup>1</sup> C'est le pont Saint-Maurice, près la rue de ce nom, qui est aussi appelé le pont du *Bras-coupé*.

« Le pont du jardin des archers <sup>1</sup> privilégiés et un des buttes contre lesquels ils s'exercent à tirer, furent emportés; les eaux y montèrent jusques à une telle hauteur, qu'elles passoient sur les fenestres de la salle dudit jardin des archers... Le pont du Marché aux bestes <sup>2</sup> ou de l'Escorcherie fut aussi endommagé... Quand les eaux commencèrent un peu à diminuer, lorsqu'on vouloit aller de la ville à la porte de Saint-Pierre, il falloit aller par la rue de l'Avanture, et passer sur le pont du Barbaquesne, ensuite sur celui de Saint-Michel, et de là sur le rempart. Les bords et rivages du canal du quay commencés d'être démolis, furent entièrement emportés; les deux chaines et tous les pieux qui fermoient les deux avenues de la Somme furent emportés. Les eaux ayant amené beaucoup de terre, de limon et de pierres formèrent une espèce de platte-forme ou terrasse contre la première et la deuxième chaisne au-dessous de la ville, et par delà se forma une autre terrasse au milieu du cours de la rivière qu'il a partagé en deux coullans, et causa du dommage aux terres voisines. Les eaux, après avoir passé sous le pont du Maucieux ou de Duriame <sup>3</sup>, au lieu de suivre leur cours ordinaire vers le moulin de Saint-Maurice, crevèrent le bord de ce canal du côté gauche et prirent leurs cours au travers des aires et des jardinages, et se rendirent dans la Somme, vers la deuxième chaisne, causant un grand dommage dans ces jardinages et prairies. Enfin, ces eaux causèrent une si grande perte dans Amiens qu'on la faisoit monter à près de 100,000 fr. Les avenues et les grands chemins qui y conduisent ayant esté

---

<sup>1</sup> Sur la rivière et à l'extrémité de la rue de ce nom.

<sup>2</sup> Au bas de la rue du Port.

<sup>3</sup> Pont du jardin des Plantes.

aussi extrêmement endommagés. Ces eaux étrangères se maintinrent dans leur hauteur et dans leur violence jusques au dimanche, jour de Saint-Mathias, 24<sup>e</sup> de febvrier, depuis deux heures du matin jusqu'à six heures, où elles diminuèrent d'un pied ; et depuis lesdites six heures du matin jusques à trois heures après midy, elles baissèrent d'un demi-pied, et depuis les trois heures d'après midy du même jour, les eaux augmentèrent d'un pied et le dimanche à minuit, elles baissèrent d'un demi-pied. Le lundi 25<sup>e</sup>, sur les huit heures du matin, ces eaux restèrent dans un même état jusques à cinq heures du matin du mardy 26<sup>e</sup> dudit mois. Depuis ce temps, elles recommencèrent à augmenter de plus en plus, tant que sur les onze heures de la nuit, elles devinrent plus hautes d'un demi-pied qu'elles n'avoient pas encore été, et plus furieuses et plus violentes que la première fois. Ensuite, elles commencèrent à diminuer d'un demi-pied seulement le mercredy à cinq heures du matin ; enfin, le samedi 2<sup>e</sup> du mois de mars, sur les sept heures du matin, elles estoient diminuées de quatre à cinq pieds ; le dimanche suivant, elles diminuèrent encore de deux pieds, si bien que le lundy 4<sup>e</sup> de mars, ces eaux estoient rentrées dans leur lit ordinaire et dans leur état naturel. »

L'inondation se fit aussi sentir à Abbeville, d'où l'on écrivait, le 5 mars 1658<sup>1</sup> : « La rivière de Somme est débordée avec tant d'impétuosité, qu'elle a inondé les deux tiers de cette ville et emporté quelques-uns de ses ponts, avec une notable perte de biens de nos habitans, plusieurs desquels sont réduits à une extrême nécessité ; mais, sans le

---

<sup>1</sup> *Gazette de France*, ann. 1658, n<sup>o</sup> 27.

soin et la vigilance de notre mayer<sup>1</sup>, qui, pendant huit jours, a fait faire des tranchées au dehors, nous aurions esté entièrement submergez, l'eau estant montée des fossez presque au terrain du rampart, qui en a esté ruiné en divers endroits<sup>2</sup>. »

Une lettre de Colbert, adressée, en 1680, à M. de Breteuil, intendant de Picardie, nous fournit sur le régime de la Somme, à cette époque, des renseignements certains<sup>3</sup>; en ajournant une dépense de 156,000 liv. pour l'exécution d'ouvrages propres à améliorer la navigation de cette rivière, le ministre disait<sup>4</sup> : « Ses bords étant fort plats, elle inonde toutes les prairies qui sont sur ses bords; et même une partie des terres qui l'environnent étant spongieuses, elle transpire au dedans, en sorte que, par ces deux inconvénients, il seroit difficile de faire un certain fonds sur la profondeur d'eau qui demeureroit dans cette rivière pour

<sup>1</sup> Magistrat municipal. Ce titre, en usage en Picardie, en Flandre et dans les autres provinces du Nord, équivalait à celui de maire.

<sup>2</sup> A propos des inondations dans cette ville, M. Louandre (*Histoire d'Abbeville*, 1834, in-8, p. 244) s'exprime ainsi : « Les manuscrits disent que la marée montait au XVI<sup>e</sup> siècle tous les jours dans les rues d'Abbeville, et cette circonstance ne devait pas peu contribuer à former les eloques dont cette ville était infectée. Les travaux qu'on entreprit pour la préserver des inondations et les fréquents pavages qui ont eu lieu depuis le XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ont exhaussé le sol de plusieurs pieds. » — Le P. Ignace (*Hist. ecclési. d'Abbeville*, p. 12), rapporte : « Que le flux faisait remonter la Somme jusqu'au village de Bersaetes, près de Saint-Niquier, et que l'inondation ne permettait plus de communiquer d'un lieu à l'autre. Afin d'obvier à cet inconvénient, un pont de fer fut construit aux dépens des moines. »

<sup>3</sup> Pagès (*ouvr. cité*, t. III, pag. 235) donne le texte d'un procès-verbal détaillé d'une visite du cours de la Somme, faite au mois de mars 1644, par ordre du roi. Nous y lisons cette phrase : « Cette rivière ne cruit et ne décroît jamais plus de 9 à 10 pouces, c'est-à-dire que, de sa plus grande hauteur à la moindre, il n'y a que 9 à 10 pouces de différence, si ce n'est dans les inondations ou débâcles extraordinaires, ce qui est bien rare. »

<sup>4</sup> *Dépêches de Colbert*, MS. de la Bibliothèque de l'École des ponts et chaussées.

la navigation. Ainsi, pour bien juger de ce travail, il seroit nécessaire d'en sonder tous les bords et d'examiner les travaux qu'il y auroit à faire pour les rendre assez solides et assez hauts pour contenir toute l'eau de la rivière dans son lit, et que cette eau ainsi contenue fût assez profonde pour soutenir les bateaux de cette navigation. »

En 1716, la Somme éprouva une crue de débâcle dont Pagès a décrit ainsi les diverses phases<sup>1</sup> : « Une forte et violente gelée ayant commencé de se faire sentir dès le 15<sup>e</sup> du mois de décembre 1715, elle continua jusques au 1<sup>er</sup> de janvier de la nouvelle année 1716, auquel jour il commença un peu à dégeler, mais dès le lendemain, la gelée recommença encore avec plus de violence, et continua jusques à la fin de janvier. Il tomba devant les gelées une si grande quantité de neige qu'il y avoit beaucoup à appréhender dans Amiens dans le temps qu'elles viendroient à se fondre; cependant le dégel estant venu quelques jours après, on ne crut pas alors que les eaux feroient de dommages, parce qu'elles parurent d'abord s'écouler petit à petit; néanmoins le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> jour de février 1716, les eaux de la Somme ne crurent que d'environ 1 pied et demi; le 6<sup>e</sup>, depuis deux ou trois heures du matin, elles montèrent de 4 pieds jusques à midy, et le reste de ce jour, les eaux diminuèrent d'un grand pied, et jusques à cinq heures du matin du 8<sup>e</sup> du mois, elles diminuèrent encore d'un pied.

« Ensuite les eaux commencèrent à grossir et augmenter, et vinrent jusques à la hauteur d'un demi-pied près de

---

<sup>1</sup> *Ouvrag. cité*, t. III, p. 232. — Pagès parle d'un débordement des petites rivières de Noye et d'Aureigne (l'Avre), affluents de la Somme, dont il fut témoin à la suite d'une grande abondance de pluie, les 5 et 6 août 1702. (T. IV, pag. 384.)

celle à laquelle elles avoient déjà monté; elles demeurèrent dans cet état depuis huit heures du soir jusques au jour suivant 9<sup>e</sup> du mois, auquel temps, quatre heures du matin, elles commencèrent à diminuer, de sorte que le dimanche, 9<sup>e</sup> dudit mois, elles estoient diminuées sur les huit heures du matin d'environ un pied; le lundy 10<sup>e</sup>, à huit heures du matin, elles diminuèrent d'un pied et demi; le mardy 11<sup>e</sup>, d'un pied; le mercredi 12<sup>e</sup>, d'un pied. Le jeudy 13<sup>e</sup>, sur les sept heures du matin, les eaux augmentèrent d'un demi-pied; le vendredi 14<sup>e</sup>, sur les dix heures du matin, elle diminuèrent de la même hauteur qu'elles avoient montées la veille; le samedi 15<sup>e</sup>, les eaux diminuèrent de 3 pouces; le 16<sup>e</sup>, elles restèrent dans le même estat; le 17<sup>e</sup>, elles diminuèrent de 2 pouces; le 18<sup>e</sup>, elles n'estoient pas encore tout à fait dans leur hauteur ordinaire, de sorte qu'elles ont crû et diminué pendant treize jours.

« Il est à remarquer que dans la nuit de lundy 10<sup>e</sup> de febvrier au mardy 11<sup>e</sup>, la gelée fut si violente, avec un furieux vent du nord, que le lendemain au lever du soleil, le fond de la Somme qui estoit desbordée et gelée, se détacha, de sorte que sa surface fut toute couverte d'une espèce de glace appelée communément le *fouez*. Malgré la fonte de tant de neiges, après une gelée violente durant plus de six semaines, les eaux débordées en plusieurs endroits n'ont point causé dans Amiens de dommages si extraordinaires qu'en 1658. La barrière de muraille construite dans le fossé de la citadelle du côté de la ville, qui avoit esté rompue dans les précédentes *avalasses*, fut encore abattue durant celle-cy. Les eaux rompirent aussi le bord du côté gauche du canal de Saint-Maurice, et se répandirent encore dans les aires et jardinages voisins. Celles du canal du quay montèrent sur le pavé jusques à la première porte du grenier à

sel<sup>1</sup>, plusieurs rues de la basse ville furent inondées ; quelques murailles abattues, des vergnes emportées et des moulins rompus. »

En 1718, « la ville d'Amiens fut affligée d'une telle inondation, dit M. Dusevel<sup>2</sup>, que les habitants des paroisses de Saint-Sulpice et de Saint-Leu restèrent huit jours sans pouvoir quitter le haut de leurs maisons. Les capucins se signalèrent dans cette circonstance ; montés sur de frêles embarcations, on les vit porter des secours avec un zèle vraiment chrétien à ceux qui manquaient de pain. »

En 1784, les inondations se firent sentir avec intensité en Picardie, comme dans la plus grande partie de la France, ainsi que le constatent les rapports de l'intendant de cette généralité et les états des pertes dressés par l'administration ; 250 paroisses furent maltraitées par les eaux, non-seulement de la Somme, mais de quelques autres petites rivières, et les dommages furent évalués à 633,188 liv. <sup>3</sup>. « On se souviendra longtemps à Amiens, dit M. Rivoire<sup>4</sup>, de l'inondation de 1784. Le 20 février, après une gelée continuelle de 70 jours et de 24 de neiges, le dégel comença ; il fut accéléré le 22 par une pluie douce et légère. Le 24, les eaux descendirent en telle quantité de la vallée de Conty, que la Hauteioie, la chaussée de Hem, furent couvertes d'eau. Tous les hortillonnages<sup>5</sup> au-dessus d'Amiens furent ravagés ; la perte fut évaluée à plus de 100.000 fr.

<sup>1</sup> Rue Sainte-Catherine.

<sup>2</sup> *Hist. de la ville d'Amiens*, 2 vol. in-8, 1832, t. II, pag. 82.

<sup>3</sup> Nous rapportons ces documents. DEUXIÈME PARTIE, DOCUMENTS, pag. CXXIV et CXXIX, Pièces 320 et 321.

<sup>4</sup> *Annuaire statistique et administratif du département de la Somme pour l'an 1806*, Amiens, in-8, 1806, p. 26.

<sup>5</sup> On nomme aires ou hortillonnages, les prairies de la vallée de la Somme, coupées de canaux ou fossés et qui sont cultivées en légumes et arbres fruitiers.



Les eaux dépassèrent les ponts du Cange, des Célestins, de Saint-Pierre et le nouveau pont de la Citadelle. Le jardin des Plantes et la maison du Château-d'eau furent inondés. Les eaux coulèrent avec une grande impétuosité dans la ville. L'eau monta environ de 12 pieds. Il y avait eu plus de 3 pieds de neige <sup>1</sup>. »

Au mois de janvier 1799, il y eut un débordement de la Somme qui causa des dommages très-considérables aux environs d'Abbeville. « Les campagnes ont été inondées, dit le journal officiel <sup>2</sup>, et la ville aurait subi le même sort sans le courage d'un citoyen qui a traversé plusieurs endroits, où l'eau s'élevait à 3 et 4 pieds, pour aller ouvrir des écluses. »

Dans les années 1820 et 1825, la Somme éprouva de fortes crues, et celle qui eut lieu en janvier 1840 fut assez violente. « Elle inonda les hortillonnages, dit M. Douchet <sup>3</sup>. La voûte de continuation du pont du Moulin-du-Roi, construite sur la rivière des Tanneurs supportant le rang de maisons formant la face septentrionale du Marché-au-Feurre, cette voûte, en mauvais état du reste, fut rompue et les planchers de ces maisons-boutiques avec tout ce qu'ils contenaient, comptoirs et autres meubles, et une partie des marchandises tombèrent avec elles dans la rivière. Ces maisons, restées ainsi suspendues en l'air, étaient menacées d'une ruine imminente, mais les diligentes et sages précautions prises par la municipalité d'Amiens l'empêchèrent de s'achever. Les bords de la Basse-Somme canalisée furent rompus un peu au-dessus de l'abattoir et le chemin de

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> le *Journal de Paris* du 9 mars 1785.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 15 pluviôse an VII (3 février 1799).

<sup>3</sup> *Manuscrits de Pagès*, t. III, pag. 234.



halage, rive gauche, emporté en plusieurs endroits ; les eaux s'écoulèrent et allèrent se réunir à celles qui inondaient les prairies du faubourg de Hem. Le bord droit du canal dans le marais de Saint-Maurice fut aussi rompu et les eaux tombèrent dans le marais de ce faubourg et de la commune de Longpré. Le 18 janvier, les eaux montèrent par-dessus la rive élevée de la rivière de Saint-Maurice, dite des Teinturiers, et passant par-dessus le chemin se répandaient dans les prairies du côté opposé vers la Somme. Le 22 janvier, les rivières avaient repris leurs cours ordinaires et l'inondation était terminée, n'ayant causé d'autres dommages qu'aux terrains cultivés qu'elle avait envahis. »

En 1841, l'eau de la Somme canalisée s'éleva jusqu'au-dessus des digues et se répandit en plusieurs points dans la vallée qu'elle submergea, en causant d'importants dégâts. La hauteur des eaux, suivant les rapports officiels<sup>1</sup>, dépassait le niveau habituel répondant au point d'eau de navigation, savoir : à l'écluse de Montières, un peu en aval d'Amiens, de 0<sup>m</sup>,80 en amont, et de 1<sup>m</sup>,25 environ en aval ; à l'écluse de Picquigny, de 0<sup>m</sup>,90 en amont et 0<sup>m</sup>,55 en aval ; à l'écluse de Long, de 0<sup>m</sup>,35 en amont et de 1<sup>m</sup>,30 en aval. Il y eut, sur tous ces points, déversement par dessus les digues. Sur la Basse-Somme, le niveau des eaux s'éleva extraordinairement ; à Abbeville, au pont-levis de la Portelette, il atteignit la cote 7<sup>m</sup>,06 du plan de comparaison générale des nivellements, ce qui faisait 2<sup>m</sup>,80 de hauteur d'eau sur le radier

---

<sup>1</sup> Nous empruntons ces renseignements aux notes particulières que M. Fuix, ingénieur en chef du département de la Somme, a bien voulu nous transmettre : « Les grandes crues de la Somme, dit-il, sont très-rares ; elles se produisent au plus tous les vingt ans. On n'a guère de renseignements précis sur les crues. De mémoire d'homme, on n'a aucun souvenir d'événement important produit par une inondation de la Somme. »

du pont, soit un mètre environ au-dessus du niveau ordinaire des eaux.

En août 1850, une crue se manifesta sur la Haute-Somme. « C'est une des plus grandes crues constatées depuis le commencement de ce siècle. Les renseignements recueillis sur divers points de son cours constatent qu'elle a généralement atteint une hauteur de 0<sup>m</sup>,50 au-dessus de l'étiage ordinaire, qui est représenté par les hauteurs des retenues réglementaires des usines situées sur son cours. La partie de la Haute-Somme, entre Saint-Simon et Daours, n'a pas, à l'exception de quelques parties, de lit proprement dit; ce cours d'eau n'est qu'une suite d'étangs occupant toute la vallée, dont la largeur varie entre 500 et 800 mètres. La Somme n'a pas d'affluents assez importants pour agir à un moment donné sur son régime ordinaire. En temps de crue, ils trouvent à leur embouchure dans la Somme de vastes étendues, où les eaux se répandent en surface sans jamais apporter de trouble aux prairies ou terres arables qui les bordent. »

### **La Bresle. — Rivière de Fécamp.**

RUISSEAUX DE VALMONT ET DE GAUZÉVILLE.

Durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, la petite rivière de la Bresle éprouva plusieurs inondations dont la ville d'Aumale ressentit les effets. « Le 4 février 1655, à minuit; la fonte des neiges et les grandes pluies, dit M. Semichon<sup>1</sup>, causèrent

---

<sup>1</sup> *Histoire de la ville d'Aumale*, 2 vol. in-8, 1862, t. II, p. 323. Cette inondation est relatée dans les comptes du sieur Haudrieourt, procureur syndic de la communauté d'Aumale, conservés aux Archives du palais de Rouen.

une grande inondation qui endommagea la porte de la Longue-Rue, détruisit la porte Saint-Lazare et la muraille qui touchait à cette porte. Les ravages furent tels que l'entrée de la ville était entièrement obstruée; procès-verbal fut dressé par le bailli. » — En 1757 et 1770<sup>1</sup> les eaux débordées de la Bresle occasionnèrent de nouvelles pertes et de nouveaux dommages. « Au mois de mai 1770, dit l'historien d'Aumale que nous venons de citer<sup>2</sup>, une trombe fondit sur la ville et fit éprouver aux bâtiments du collège de grandes avaries. L'ouragan fut si violent et produisit en quelques minutes une quantité d'eau si considérable, que les rez-de-chaussée des maisons du haut de la ville étaient remplis d'eau et que dans le bas de la cité, les habitants furent obligés de se réfugier au premier étage. Le torrent, en s'ouvrant un passage dans les bâtiments du collège, entraîna avec des pans de murailles, des meubles et des lits et les transporta à une certaine distance; des arbres dans la ville et dans les environs furent déracinés; plusieurs personnes furent noyées; des moulins furent détruits et la rivière fut encombrée de débris. » Des secours furent accordés aux habitants victimes de ce fléau<sup>3</sup>.

La vallée de Fécamp<sup>4</sup>, arrosée par la petite rivière de ce nom et les ruisseaux de Valmont et de Gauzeville, dont elle

<sup>1</sup> Délibération du 12 avril 1772, citée par M. Semichon, t. II, p. 339.

<sup>2</sup> *Hist. d'Aumale*, t. II, p. 249 et 340.

<sup>3</sup> *Idem*, t. I, p. 253.

<sup>4</sup> « La vallée dans laquelle est assise la ville de Fécamp, dit Goube (*Histoire du duché de Normandie*, 3 vol. in-8, 1815, t. III, p. 437), a 200 toises de large et 800 de longueur; elle est quelquefois inondée dans les grosses eaux. » — L'étymologie du nom de Fécamp, *Fiscan*, d'après une charte de Charles le Simple *super fluvium Fiscanum*, dont on a fait par corruption Fescan, enfin Fécamp, est significative; dans la langue celtique, *fis* ou *fuis* veut dire courant d'eau, ruisseau, et *can* ou *canien*, vallée humide, marécageuse. (Morlent, *Le Havre et son arrondissement*, etc., 1810, in-8.)

est formée, ont eu souvent à souffrir du ravage des eaux, et pour n'en donner qu'un exemple, nous rappellerons l'inondation la plus moderne qui se fit sentir avec une extrême violence dans ces parages, en 1842. Une lettre de Fécamp du 24 septembre disait <sup>1</sup> : « Un terrible désastre est venu, ce matin, jeter l'épouvante dans notre ville, après une nuit pendant laquelle des torrents de pluie étaient tombés sans interruption. Vers 5 heures du matin, il fut facile de reconnaître qu'il n'y avait aucun moyen d'échapper à l'inondation ; les caves de plusieurs maisons, situées dans le Bail, étaient déjà remplies d'eau. Jusqu'à 6 heures, l'inondation fit d'épouvantables progrès sans qu'il fût possible d'y apporter d'autre remède que de déboucher l'entrée du Martinet, obstruée à chaque instant par les herbes arrachées du sol et des débris de toute sorte. Les habitants qui se rappelaient l'inondation de 1824, lors d'une visite de la duchesse de Berry, à Fécamp, se réfugièrent d'abord aux étages supérieurs de leurs maisons ; mais voyant que l'eau montait toujours, et avec une effrayante rapidité, ils prirent le parti d'abandonner leurs demeures. On vit alors des canots se promener dans nos rues, presque à la hauteur du premier étage. A 7 heures, l'eau avait atteint sa plus grande hauteur, qui, dans certains endroits, ne s'éleva pas à moins de 3 à 4<sup>m</sup> : force fut, pour lui donner passage, d'abattre, à coups de hache, des portes et des volets ; partout les murs s'écroulaient avec fracas ; cela dura pendant une heure environ, puis le torrent se creusa une issue dans les carrières et s'y engouffra avec force pour se jeter ensuite, par vingt endroits, dans la Retenue. Pendant ce temps, les rivières de Valmont et de Gauze-

---

<sup>1</sup> *Progressif Cauchois* (Moniteur du 28 septembre 1842).

ville débordaient et causaient aussi d'épouvantables ravages. Là, ne s'arrêta point le fléau dévastateur, et, comme dans l'autre partie de la ville, les obstacles offrant la plus grande garantie de résistance durent tomber devant lui. Là aussi, les rues furent transformées en rivières, et dans la rue Arquaise, près du pont, il y avait 1<sup>m</sup> d'eau. On apporta, sur des barques, des vivres aux habitants sequestrés dans leurs maisons. Il serait difficile d'apprécier les pertes et les malheurs causés par cette inondation si subite, où plusieurs personnes périrent et où plus de vingt villes, villages et bourgs des environs furent inondés <sup>1</sup>. »

**La Toueque. — La Dives. — L'Orne. — La Sée.  
— La Divette. — La Vire.**

Les petites rivières qui ont leur embouchure dans la Manche, sur les côtes de Normandie et de Bretagne, dont chacune forme un bassin distinct, sont trop insignifiantes, au point de vue des inondations, pour être l'objet d'une mention particulière ; nous n'en parlerons donc que d'une manière générale et nous rapporterons seulement quelques faits épars que nous avons pu recueillir sur leurs débordements, faits qui ne remontent guère au delà de notre époque.

Un rapport adressé au contrôleur-général par l'intendant de la généralité d'Alençon<sup>2</sup>, dans laquelle se trouvaient situées la Toueque, la Dives et partie de l'Orne, constate qu'en 1784, il y eut, dans ces parages, de nombreux dommages

<sup>1</sup> L'abbé Cochet a publié : *Les inondations. Pèlerinage à Fécamp, Yport, l'ancotte et Etretat après l'inondation du 24 septembre 1842*, in-8.

<sup>2</sup> Elle se composait de 9 élections, savoir : Alençon, Bernay, Lisieux, Conches,

causés par les eaux. « Les informations que j'ai prises, disait-il<sup>1</sup>, m'annoncent beaucoup de pertes; je sais que plusieurs ponts ont été détruits ou dégradés, que quantité de fermes remplies de grains ont été inondées et les murs endommagés par la rapidité des eaux et le choc des glaçons qu'elles roulaient; que la superficie des terres situées en pente a été entraînée par les torrents, et qu'il y a eu beaucoup d'autres pertes de ce genre. Du nombre des lieux qui ont été exposés aux effets des débordements, le petit bourg de Mézidon, dépendant de l'élection de Falaise, et situé sur la Dives<sup>2</sup>, qui va se jeter dans la mer à six lieues de cet endroit, a été menacé du plus grand danger. L'inondation y commença le 22 février. Le lendemain elle était déjà considérable; elle augmenta prodigieusement la nuit du 23 au 24, et le matin, les eaux étaient à une hauteur où les gens les plus âgés du pays ne les avaient jamais vues; elles roulaient des glaçons et des neiges à moitié fondues et formaient partout des torrents dangereux. L'alarme était générale. Dès la veille, les habitants dont les maisons n'avaient qu'un rez-de-chaussée avaient été obligés de les abandonner. Les rues du bourg de Mézidon ayant été entièrement dégradées par les courants, je viens d'y faire établir un atelier de charité pour les réparer; les maisons ont également souffert. Les paroisses voisines se sont ressenties de ce fléau; il est des fermiers qui sont restés deux jours dans les pre-

---

Verneuil, Domfront, Falaise, Argenton, Mortagne dans le Perche. Les dommages des inondations portèrent sur 232 paroisses, et les pertes furent évaluées à 434,006 livres.

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série II, 4418.

<sup>2</sup> On trouve aux Archives de l'Empire, Liasse F<sup>14</sup> 4193, quelques papiers relatifs à la Dives. Le défaut d'écoulement de cette rivière, dans la vallée d'Auge, y produisait de fréquentes inondations, au dire d'un document, daté de l'an IV, conservé dans cette liasse.

miers étages de leurs maisons et dans leurs greniers, où ils étaient enfermés par l'eau qui les entourait et qui dans ce canton a été jusqu'à sept à huit pieds de hauteur. »

Dans l'hiver de 1802, une crue de l'Orne se manifesta à Caen<sup>1</sup>; on écrivait de cette ville le 9 nivôse<sup>2</sup> : « La plaine qui environne notre commune est couverte d'eau à la hauteur de 5 à 6 pieds. Cette inondation s'étend à une lieue à la ronde. Nous craignons beaucoup pour la ville. »

Au mois de janvier 1806, la même rivière éprouva un grand débordement. Une lettre disait<sup>3</sup> : « On reçoit de tous côtés la nouvelle d'inondations causées par les pluies et les orages. A Caen, dans l'espace de 56 heures, l'Orne a tellement grossi qu'elle a inondé au loin tous ses bords. Les deux superbes plaines au milieu desquelles la ville de Caen est située ne sont plus que deux lacs immenses. »

De nos jours, les départements du Calvados, de la Manche et des Côtes-du-Nord eurent à souffrir, à différentes reprises, du fléau de l'inondation. Les extraits suivants

---

<sup>1</sup> Des lettres patentes de François I<sup>er</sup>, du 4 mai 1531, avaient autorisé le redressement du lit de la rivière d'Orne, sous le hameau de Longueval. De Bras, qui vit faire ce canal, dit (*Antiquités de la province de Normandie*, in-4, 1588) « qu'il avait 640 toises et abrégait de plus d'une grande lieue la navigation de Caen à la mer. Les inondations causées annuellement par les crues extraordinaires furent aussi dès ce moment bien moins fréquentes qu'elles n'avaient été jusqu'alors. » Huot (*Origines de la ville de Caen*, Rouen, 1702, in-8., p. 39) parle en ces termes des changements opérés dans le cours de cette rivière au moyen âge : « Le cours de l'Orne n'est point rapide et nous ne voyons point que lorsque la rivière est le plus enflée, elle fasse aucun désordre vers le pont de Vaucelle, où elle n'est point sinuée. Je crois même que ce détour rendant son cours plus long, et retardant son écoulement, a été la cause des débordements qui ont souvent incommodé l'île de Saint Jean. Témoin ce canal qui fut fait en 1534, près du hameau de Longueval, pour abréger le cours sinueux de la rivière d'Orne entre Caen et la mer, qui, bien loin d'inonder la ville, comme on l'appréhendoit, empêcha les fréquents débordemens dont elle étoit auparavant fort maltraitée. »

<sup>2</sup> *Moniteur* du 15 nivôse an X (5 janvier 1802).

<sup>3</sup> *Journal de l'Empire* du 20 janvier 1806.

des feuilles publiques suffiront pour donner une idée de la situation de ces contrées par rapport à cette calamité.

*Janvier 1845.* — « A Saint-Lô, la Vire est débordée d'une manière extraordinaire; les orages continuent de se succéder sans interruption et l'eau ne cesse de tomber par torrents <sup>1</sup>. »

*Décembre 1845.* — Débordement de la Touque à Pont-l'Évêque <sup>2</sup>.

*Février 1846.* — « Une inondation telle qu'on n'en avait jamais vu de semblable à Cherbourg, vient d'envahir une partie des Mielles et la vallée du Roule. Elle a été occasionnée par une pluie diluvienne qui a commencé le 24 janvier et a duré 40 heures consécutives, pour se terminer par des coups de tonnerre et de violents orages de grêle, mêlés de torrents d'eau. La Divette, qui a commencé dès dimanche à inonder ses rives, était tellement débordée lundi matin, qu'il y avait un pied d'eau sur la route dans l'avenue du Roule. Cette crue extraordinaire, coïncidant avec une grande marée qui est venue mettre un obstacle au cours de la rivière, les eaux se répandant de toutes parts, ont submergé tous les bas-fonds à des hauteurs considérables. La vallée du Roule, n'était qu'un vaste étang. La partie des Mielles, entre le champ de Mars et le pied de la montagne, était entièrement envahie; les murs des jardins avaient disparu, on ne voyait plus que la cime des arbres; les eaux s'élevaient jusqu'au niveau du pavé de la chaussée de la rue de Paris. La route royale s'étant défoncée, les voitures publiques n'ont pu arriver le soir jusqu'à Cherbourg; à Gonneville et à Martinvast,

<sup>1</sup> *Journal de Cherbourg* (Moniteur du 20 janvier 1845.)

<sup>2</sup> *Idem* du 41 décembre 1845.



l'inondation a causé des dommages considérables <sup>1</sup>. »

*Février 1847.* — « Une crue subite, produite par la fonte des neiges tombées très-abondamment dans nos contrées, et deux jours de grande pluie, est venue faire déborder la petite rivière la Claire, qui vient verser ses eaux dans les fossés de la ville. Ces fossés ont été bien vite remplis, de même que nos deux bassins, dont l'eau passait par-dessus les portes à une hauteur de 0<sup>m</sup>,25 à 0<sup>m</sup>,28. Les propriétaires riverains ont eu leurs jardins et leurs maisons envahis jusqu'à plus d'un mètre de hauteur. Pont-l'Évêque a beaucoup souffert; il était littéralement inondé sur une surface de près de 2 kilomètres, c'est-à-dire, depuis Saint-Mélaine et la route de Lisieux jusqu'au haut de la ville, sur la route de Caen, et à une hauteur de près de 2<sup>m</sup> dans certains endroits<sup>2</sup>. »

*Octobre 1852.* — « Hier matin, tous les bas-quartiers de Caen, le parc, les promenades, étaient inondés. Le trop-plein des eaux qui couvraient la prairie se déversait impétueusement sur le Grand-Cours, dégradant la chaussée, mettant à nu les profondes racines des arbres et allant enfin se jeter dans la rivière d'Orne, qui, transformée en torrent, se précipitait vers la mer avec une effrayante rapidité. Toutes les rues transversales conduisant jusqu'au pont Saint-Pierre, au port et au bassin, tout le quartier de la Foire, les environs du passage Pellis, et la rue des Sables, étaient immergés de près d'un mètre et demi. L'eau remplissant les caves et les maisons y avait causé des dommages considérables. Dans quelques rues, notamment la rue neuve Saint-Jean et celle de l'Engonneric, on ne

<sup>1</sup> *Phare de la Manche* (*Moniteur* du 4<sup>re</sup> février 1846).

<sup>2</sup> *Idem* du 18 février 1847.

pouvait plus entrer dans les maisons que par les fenêtres. Les herbages voisins de Courseulles sont submergés; la crétine les a envahis avec une rapidité telle, qu'on n'a pu en faire sortir les bestiaux. Dans l'arrondissement de Lisieux, comme dans tout le reste du Calvados, l'inondation s'est étendue sur les bas-fonds. La vallée de Corbon est sous l'eau<sup>1</sup>. »

*Décembre 1856.* — « Une inondation vient encore de se produire à Pont-l'Évêque. Dans la nuit du 3 au 4, les eaux ont envahi la ville et elles couvrent une partie des rues, à une hauteur qui varie de 0<sup>m</sup>,10 à 0<sup>m</sup>,40. »<sup>2</sup>

*Décembre 1859.* — « Après les neiges sont venues les pluies, mais les pluies sans fin; aussi tous nos cours d'eau se sont-ils promptement grossis, et la crue a atteint les proportions d'une inondation. Notre vaste et belle prairie est sous l'eau<sup>3</sup>. Hier, dans la soirée, le vent soufflait; elle ressemblait à un lac en fureur. Le Grand-Cours est envahi; une partie du Petit-Cours est couvert. Sur le cours d'Austerlitz, l'eau coupe la chaussée près de l'emplacement de l'ancien Wauxhall. Tout le quartier de la Foire est inondé. Sur la place de la Préfecture, l'eau atteint une hauteur de plus de 0<sup>m</sup>,60, et pénètre jusque dans la cour de l'hôtel. Dans les rues de Vaucelles, des Carmes, Guilbert, des Quais, des Jacobins, Jean-Romain, du Tour-de-Terre, des Teinturiers, Hamon, des Sables, des Quatre-Vents, on ne compte pas moins d'un mètre d'eau. Dans la rue Saint-Pierre, la circulation est interrompue, et l'eau y atteint une hauteur de près de 0,30. Dans la rue Saint-Jean,

<sup>1</sup> *Pilote du Calvados* (Moniteur du 11 octobre 1853).

<sup>2</sup> *Courrier de l'Eure* (Moniteur du 11 décembre 1856).

<sup>3</sup> *Moniteur du Calvados* du 31 décembre 1859 (Moniteur du 2 janvier 1860).

l'eau, qui se précipite de la rue Jean-Romain dans la rue des Carmes, a aussi interrompu la circulation. Par mesure de précaution, une construction en maçonnerie a été élevée sous le grand portail de l'église Saint-Jean. Dans le petit passage, l'eau s'élève à plus de 1<sup>m</sup>,40, et la violence du courant menace le pont. Dans la prairie, l'eau arrive au niveau du remblai du chemin de fer. Les dégâts sont très-considérables. Dans beaucoup de magasins, les marchandises ont été atteintes. Dans les rues inondées, la circulation se fait au moyen de camions et de charrettes. L'Orne est débordée dans tout son parcours, et tous les terrains jusqu'à la mer, compris entre le bassin et le canal, ne forment plus qu'un vaste lac. Les deux Odon sont également débordés. Les autres villes du département ne sont pas épargnées. A Vire, toute la basse ville est inondée. A Condé, on compte jusqu'à 5 pieds d'eau dans les rues; les habitants sont presque tous réfugiés dans le premier étage de leurs maisons. A Pont-l'Évêque, le débordement donne les plus vives inquiétudes <sup>1</sup>. »

*Janvier 1860.* — « La belle et riche vallée de la Dives est depuis plusieurs semaines, complètement ensevelie sous l'eau : elle ressemble en ce moment à un vaste lac. Au moment du dégel, tous les cours d'eau qui la traversent avaient débordé dans les nombreux herbages qui les avoisinent, et l'eau était parvenue à une hauteur telle que la route de Rouen, entre Troarn et Saint-Samson, était submergée dans une longueur de plusieurs décamètres; les

---

<sup>1</sup> Le sous-préfet de cette ville adressait la dépêche suivante au préfet : — « 30 décembre, à 4. 55 m. L'inondation augmente; les eaux, après avoir diminué un peu, s'élèvent encore, et probablement continueront jusqu'à l'heure de la marée. »

piétons ne pouvaient aller d'un village à l'autre qu'au moyen d'écaudes. La chaussée qui va de Troarn à Saint-Pierre-du-Jonquet et qui longe la rivière la Muance, était aussi entièrement couverte par l'eau. Il en est de même du côté de Dives, de Troarn à Beuvron, de Varaville à Dives, tout est sous l'eau. La vallée d'Auge n'est plus qu'une nappe immense<sup>1</sup>. — Notre rivière, la Sée, a franchi ses bords à la suite du dégel et des pluies considérables survenues ces jours derniers. Toute la vallée est couverte par les eaux. La crue marquait hier, à l'échelle de Ponts, 2<sup>m</sup>,70, avec une faible tendance à diminuer. Vers Brecey, le pont de Lanos et le pont Rouland ont été emportés. A Ponts, une maison s'est écroulée ; l'église a été envahie ; le curé a dû abandonner le presbytère et faire transporter son mobilier à l'hospice. Le chemin qui conduit à Saint-Jean, le long du cimetière, est entièrement couvert<sup>2</sup>. — Les pluies continuent. La prairie est maintenant entièrement couverte et l'eau traverse le Grand-Cours pour retomber dans l'Orne. L'eau a déjà envahi plusieurs rues de la ville<sup>3</sup>. — Le 27 janvier, la crue de l'Orne a continué à Caen, et à midi, elle débordait au pont du passage, dans l'impasse Gohier, dans les rues Neuve-Saint-Jean, de l'Engannerie, Guilbert, Jean-Romain, des Carmes. Dans l'après-midi, les eaux ont redescendu, et le soir, il ne restait plus de trace de débordement<sup>4</sup>. — Un débordement semblable à celui de 1852 s'est produit, vendredi matin, vers 2 heures, dans les quartiers de la ville de Condé, voisins de la rivière. L'inondation

---

<sup>1</sup> *Moniteur du Calvados* (*Moniteur* du 2 janvier 1860).

<sup>2</sup> *Journal d'Avranches* (*Idem* du 7 janvier 1860).

<sup>3</sup> *Moniteur du Calvados* (*Idem* du 27 janvier 1860).

<sup>4</sup> *Idem* du 28 janvier.

causée par la Druance a été, contrairement à ce qui s'est passé en 1852, inférieure à celle du Noireau. L'eau a atteint dans quelques rez-de-chaussée de la rue des Prés, une hauteur de 0<sup>m</sup>,25 environ, et n'est pas allée au delà; le pont de la rue de la Poissonnerie était presque bouché et les prairies étaient entièrement submergées. Quant au Noireau, il a fait de plus grands ravages; tous les jardins et même quelques maisons ont été envahis par les eaux, qui ont atteint en certains endroits près de 1<sup>m</sup> de hauteur; la rue de la Roque était entièrement envahie, et les maisons qui avoisinent le pont ont été inondées à une hauteur de 1<sup>m</sup>,40. La crue des eaux s'est fait sentir jusqu'à huit heures et demie environ, moment où elles se sont retirées. Sur la route de Condé à Athis et à Flers, les dégâts occasionnés par l'inondation sont tellement grands, qu'il est impossible d'y croire, si on ne les a pas vus. La route qui longe les bois de Montaigne a été littéralement décaissée; il s'y est même produit des excavations de plus d'un mètre de hauteur. L'eau a charrié des blocs énormes de pierres qui empêchent presque en certains endroits la circulation. C'était un véritable torrent dévastateur; le coup d'œil est navrant<sup>1</sup>. »

*Juin 1860.* — « Les pluies abondantes qui sont tombées, sans interruption, depuis jeudi dernier jusqu'à ce jour, dans notre pays, ont occasionné dans la vallée de la Dives, une nouvelle crue des eaux aussi considérable que celles que nous avons eues pendant l'hiver. Les rivières, grossies tout à coup, ont déversé leurs eaux dans les herbages voisins, et les ont inondés de manière qu'ils ne présentent plus qu'une vaste nappe d'eau, où l'œil

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 5 janvier 1860.

cherche vainement quelques vestiges d'herbe. Cet état de choses porte un préjudice notable aux propriétaires et aux fermiers de la vallée de la Dives, attendu que le produit des herbages submergés est considéré maintenant comme totalement perdu. On a été obligé de rentrer à l'étable les bestiaux qui étaient au pâturage dans la vallée. La crétine s'étend depuis Dives jusqu'à Corbon. Les marais de Troarn, Bures, Goustranville, Basseneville et Corbon sont complètement couverts. Dimanche, dans la matinée, l'eau embarquait sur la chaussée de Saint-Samson. Au Ham, les habitants se sont vus forcés de se réfugier au premier étage ; à Criqueville, l'eau s'élevait au-dessus des digues construites sur les deux rives de la rivière d'Ancre. A Angerville, la grand'messe n'a pu être célébrée, parce que l'église était devenue une île et que le curé était cerné dans le presbytère. Il faut remonter à quarante ou cinquante ans, disent les vieillards, pour trouver un exemple d'inondation, à la saison où nous sommes, semblable à celle de dimanche. A Pont-l'Évêque, les deux rivières ont débordé comme d'usage, et se sont élevées jusqu'au premier étage de certaines maisons <sup>1</sup>. »

*Janvier 1861.* — « La fonte des neiges étendues en abondance sur la terre dans nos contrées s'étant opérée vivement, il était présumable que l'Orne sortirait de son lit ; cependant, on pensait généralement que la crue ne causerait aucun dommage, parce que le dégel s'était effectué sans pluie, que l'époque de grande mer était passée, et que le lit de l'Orne, en avant de la ville, se trouvait mieux dégagé que l'année dernière pour donner cours à l'eau. Néanmoins, dans la journée de lundi, l'eau arrivait déjà avec abondance et couvrait

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 23 juin 1860.

la prairie, vers le milieu du jour. Au moment de la pleine mer, l'eau refluant occasionna une vive pression sur le batardeau qui garantissait les travaux de la rigole alimentaire en construction. Le batardeau, rompu par le milieu, livra passage à l'eau, qui prit ainsi possession de vive force du canal encore inachevé, et se fraya une voie d'écoulement supplémentaire. L'eau continuant toujours d'arriver, a été chassée avec plus de violence encore par la tempête qui s'est élevée dans la nuit de lundi à mardi. Aussi, le 1<sup>er</sup> janvier, de grand matin, l'Orne avait partout débordé et le niveau s'établissait au milieu du Grand-Cours. Submergé dans cette partie, notre Champ-de-Courses s'était transformé, non pas en lac, mais en mer orageuse, sur laquelle il eût été imprudent de naviguer. Vers 10 heures, l'eau avait baissé un peu, mais la pluie survenue fait craindre une nouvelle hausse. A 2 heures, l'eau n'avait pas encore atteint, à l'échelle du bassin, près le Rond-Point, la hauteur de l'inondation de l'année dernière. Dans le bassin Saint-Pierre, l'eau s'introduisant par la rigole alimentaire, a bientôt atteint le niveau de l'Orne, et les navires montés par le canal n'ont pu pénétrer dans le bassin; il faudra attendre que l'eau s'abaisse à la hauteur des retenues pour refaire le niveau du canal, afin que la navigation puisse reprendre son cours. Dans la soirée, le vent remonté vers le nord, s'est apaisé; la nuit a été calme, et ce matin, vers 10 heures, l'échelle du Rond-Point indiquait encore plus de 4<sup>m</sup> d'élévation. L'eau baisse lentement. Les rues de Lengannerie, Guilbert, des Carmes, Jean-Romain et des Jacobins, sont en partie couvertes par les eaux<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 4 janvier 1861.

« La hauteur des très-grandes crues de l'Orne, dit M. Olivier, ingénieur en chef du département du Calvados<sup>1</sup>, est de 3<sup>m</sup>,83, au-dessus de l'étiage. Celle des grandes crues ordinaires doit être fixée, en moyenne, à 3<sup>m</sup>,70. Le volume moyen de ces dernières grosses eaux (appelées *crétines* dans le pays), est de 500<sup>m³</sup> par seconde. L'Orne est une rivière un peu torrentielle, sa pente est considérable ; les versants de son bassin, souvent composés de schistes et de grès quartzites, lui envoient rapidement les eaux sauvages, et c'est ce qui explique l'énorme différence observée entre les eaux pérennes, qui sont de 12<sup>m³</sup> à la seconde, et celles des grandes crues qui varient de 500 à 500<sup>m³</sup>. Le volume des eaux de pleines rives est moyennement de 100 à 150<sup>m³</sup>. Aussi les grosses eaux, trois et quatre fois plus considérables que celles-ci, couvrent assez souvent la vallée dont elles colmatent et fertilisent les prairies. »

---

<sup>1</sup> Nous copions ce passage dans une lettre que M. Olivier nous a fait l'honneur de nous adresser le 3 mars 1863.



## CHAPITRE XXXIII.

## INONDATIONS DANS LES BASSINS DÉPENDANTS DE L'Océan.

**La Vilaine.** — L'ILLE. — Inondation entre Rennes et Messac, en 1783. — Arrêt du Parlement de Bretagne s'y rapportant. — Débordement de la Vilaine, à Rennes, en 1809 et 1859. — Observations de M. l'ingénieur en chef Bancelin sur les crues de la Vilaine. — **Le Lay.** — **La Sèvre-Niortaise.** — L'AUTISE. — LA VENDÉE. — Situation ancienne des contrées que traversent ces rivières. — Submersion générale. — Travaux de dessèchement des marais. — Rupture des digues des marais de Vix et Maillezeis, en 1791. — Grande crue de la Sèvre, en 1859. — Observations de M. l'ingénieur en chef Deglande, sur le régime de cette rivière. — **La Charente.** — LA TARDOUNÈRE. — LA BOUTONNE. — LE NÈ. — Grandes crues de la Charente, en 1740, 1747 et 1783. — Détails contemporains. — Forte crue en 1801. — Inondation en 1859. — Ses effets à Angoulême, — Civray, — Aigre, — Savigné. — Submersion de la Rochefoucauld par la Tardouère. — **L'Adour.** — L'ARROS. — LA DOUZE. — LA MIDOUZE. — LES GAVES DE PAU et N'OLÉRON. — LA BIDOUZE. — LA NIVE. — Arrêts du conseil de 1722, 1725 et 1733, relatifs à l'Adour et autres rivières. — Inondation extraordinaire en 1770. — Dommages qu'elle cause à Dax. — Fortes crues en 1772 et 1793. — Observations sur le régime de l'Adour et de ses affluents. — Débordement des eaux, dans ces contrées, en 1801, 1807, 1827, 1836, 1843, 1844, 1850, 1855, 1857, 1862 et 1863. — Détails et hauteurs des eaux.

**La Vilaine.**

## L'ILLE.

Les documents historiques gardent le silence sur les débordements de la Vilaine, et c'est à peine si on en trouve trace antérieurement au XIX<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup>, bien que la

<sup>1</sup> Les *Mémoires de l'Académie des sciences* (ann. 1726, *Hist.*, p. 14) constatent

ville de Rennes ait dû souvent avoir à en souffrir. On voit, par un arrêt du Parlement de Bretagne, du 5 mai 1783 <sup>1</sup>, que cette année, dans la nuit du 9 au 10 février, il y eut une inondation attribuée à la négligence des meuniers établis sur les rivières de Vilaine et de l'Ille, depuis Rennes jusqu'à Messac; ils furent condamnés à l'amende, et le Parlement, pour éviter à l'avenir de semblables accidents, prescrivit des mesures réglementaires. « Et faisant droit, dit cet acte, sur les conclusions du procureur général du roi, enjoint aux meuniers établis sur les rivières de Vilaine et de l'Isle <sup>2</sup>, depuis Rennes jusqu'à Messac, et spécialement aux meuniers de Joué, Saint-Hellier, La Poissonnerie, Bourg-l'Évêque, Saint-Martin, le Comte, Apigné et Chamors, d'entretenir l'eau dans les étangs de leurs moulins au niveau du dessus des vannes de leurs pêcheries, aussitôt qu'il arrivera quelques crues ou débordements d'eau; de lever en conséquence une, deux, trois vannes ou davantage, à mesure que l'eau deviendra plus grande, de façon qu'elle n'excède jamais cette hauteur de plus de 2 pouces; et, enfin, d'élever toutes les vannes lors des crues d'eau. Enjoint auxdits meuniers de dégager absolument lesdites vannes des coulisses, et de les déposer sur le pont, sinon elles ne seront pas regardées comme levées; leur fait défense de les replacer sans la permission par écrit du substitut dudit procureur général à la police;

---

en ces termes des Inondations, en 1725 : « Les vents du sud et du sud-ouest qui ont dominé presque dans toute l'année, ont amené des pluies continuelles trop abondantes dans toute l'étendue de la Basse-Bretagne. C'a été un déluge qui inondait tout. »

<sup>1</sup> Ravinet, *Code des ponts et chaussées*, t. I, p. 269.

<sup>2</sup> L'orthographe actuelle du nom de cette rivière est moderne; on écrivait dans l'ancien temps l'Isle et non pas l'Ille.

leur enjoint pareillement de lever lesdites vannes lorsqu'ils en sont requis par les officiers de police ou les ingénieurs, sauf à être indemnisés par lesdits ingénieurs, au cas que la levée desdites vannes n'ait pas pour base l'intérêt public, leur fait défenses de faire faire des batardeaux, de laisser aller l'eau sur les prairies, à peine de cent livres d'amende pour chaque porte qui ne sera pas sur le pont, et demeurer responsables de toutes les pertes et dégradations que les eaux occasionneront, et même de punition corporelle. Ordonne que dans un mois, et à la diligence dudit substitut du procureur général à la police, il sera placé, dans les lieux les plus convenables, aux frais de la communauté de ville, des marques ou repaires pour fixer à quelle hauteur des eaux de la rivière les meuniers seront obligés de tenir les vannes de leurs moulins levées, ce qui leur tiendra lieu de tout avertissement. »

Au mois de juillet 1809, il est fait mention dans les journaux du temps d'une inondation aussi subite qu'extraordinaire, qui eut lieu à Rennes dans la nuit du 8 au 9. « Des pluies considérables, tombées aux environs de Saint-Aubin-d'Aubigné, dit une lettre de cette ville <sup>1</sup>, ont grossi et fait déborder l'Ille. En arrivant à Rennes, où elle se jette dans la Vilaine, au-dessous du Mail, ses eaux ont rempli les maisons voisines des ponts Saint-Martin et du faubourg l'Évêque, au point d'en contraindre les habitants à se réfugier dans les étages supérieurs. Le dommage causé est évalué à près de 300,000 francs. »

M. l'ingénieur en chef Bancelin, chargé du service de la Vilaine inférieure, résume en ces termes les observations

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 18 juillet 1809.

relatives aux inondations de la Vilaine<sup>1</sup>, « qui, dit-il, n'ont jamais été l'objet d'études un peu nettes ou suivies. Jusqu'à 37 kilomètres au-dessus de Redon, les eaux douces sont gonflées par les marées, bien que la salure commence à se faire sentir seulement entre Redon et La Roche-Bernard. Les riverains aménagent leurs terrains et disposent leurs bâtisses sur les 70 derniers kilomètres du cours de la Vilaine, en vue du reflux des hautes mers d'équinoxe, de telle sorte que l'influence des crues, difficile à distinguer, n'est sensiblement dommageable que par la dépréciation des herbes des prairies, suivant les saisons. A Redon, les plus grandes crues couvrant les quais (soit celle d'avril 1836), sont réputées atteindre 6<sup>m</sup>,40 au-dessus du fond moyen de la Vilaine; les plus grandes marées (vives eaux d'équinoxe de mars 1825), 5<sup>m</sup>,20 au-dessus du même fond. Dans la crue de 1836, il y aurait eu à Malon, 1<sup>re</sup> écluse à 37 kilom. au-dessus de Redon, 6<sup>m</sup>; à Guipry, Messac, 2<sup>e</sup> écluse, 4 kilom. plus haut, 4<sup>m</sup>,80. Les rez-de-chaussée, dans une partie de ces deux dernières localités, ont été atteints, et les habitants contraints de déménager. Pour la Vilaine supérieure, à Messac, la constatation des affleurements d'une crue de juin 1859, limiterait la hauteur atteinte à Pontréan à 2<sup>m</sup>,20 sur l'étiage de navigation, soit à 3<sup>m</sup>,50 sur le fond de la rivière. En décembre, même année, les écluses ont été submergées; celle de Macaire, 7 kilom. au-dessus de Guipry, paraît avoir eu 1<sup>m</sup>.15 d'eau. En dehors de quelques corrosions sur les chemins de halage, aucune dégradation importante n'a été causée aux ouvrages desservant la navigation. »

---

<sup>1</sup> Extrait d'une lettre que nous a fait l'honneur de nous adresser M. Bancelin, le 42 mars 1883.

Cette dernière crue fut une des plus hautes observées sur la Vilaine, et un journal de Rennes en parlait ainsi <sup>1</sup> : « Les pluies des derniers jours ont singulièrement grossi nos rivières. La Vilaine est montée à 3<sup>m</sup>,60 à l'échelle du pont Saint-Georges. Les prairies en amont de ce pont sont envahies par les eaux, ainsi qu'une partie des chantiers. La rivière charrie des débris qui indiquent que quelques dommages ont été causés entre Rennes et Vitré. Au-dessus de la ville, les eaux ont envahi les chantiers du Mail. Un peu au delà de l'abattoir, le chemin de halage est déjà couvert de quelques centimètres d'eau, et la rivière passe par-dessus l'écluse du Comte. Enfin, l'eau a porté un grand bateau, amené au port du Pré-Botté, sur le quai de débarquement. Rarement nous avons vu à Rennes une aussi prompte crue de la Vilaine. Dans la nuit, l'eau a monté de 0<sup>m</sup>,96. »

### **Le Lay. — La Sèvre-Niortaise.**

#### **L'AUTYSE. — LA VENDÉE.**

La vaste étendue de marais que l'on voit sur les rives du Lay et de la Sèvre est le résultat de grands épanchements d'eau, dans les temps anciens, et tout le territoire compris dans la partie inférieure de ces cours d'eau est essentiellement aquatique ; comme en Flandre, on a dû y exécuter d'immenses travaux de dessèchement. « Des nivellements récents, écrivait en 1818, M. Cavoleau, secrétaire général du département de la Vendée <sup>2</sup>, démontrent

<sup>1</sup> *Journal d'Ille-et-Vilaine* (Moniteur du 2 janvier 1860).

<sup>2</sup> *Description du département de la Vendée, etc.* Nantes, 1818, in-4, p. 28.

que le sol de nos marais est à peu près au même niveau que celui des marées moyennes du golfe de l'Aiguillon, et plus bas d'un mètre et demi ou deux mètres que le niveau des hautes marées des syzygies. Ainsi, pendant plusieurs siècles, la mer couvrait nos marais cinq ou six fois à chaque nouvelle et pleine lune. Le lit du Lay, de la Sèvre-Niortaise et de leurs affluents, moins profond qu'il ne l'est aujourd'hui, était encore moins capable de contenir les eaux de ces rivières, qui s'étendaient sur toute cette immense surface qui n'était qu'un cloaque fangeux, foyer d'exhalaisons pestilentielles et incapable de se prêter à aucune espèce de culture. Quelques parties plus élevées se desséchaient naturellement pendant l'été, et la chaleur établissait une végétation vigoureuse sur cette vase molle et humide. Cette observation fit présumer sans doute qu'en facilitant, par des moyens artificiels, l'écoulement des eaux, le desséchement annuel serait plus complet et durerait plus longtemps ; telle fut la cause des premières tentatives qui furent faites pour le desséchement de nos marais. Nous manquons de monuments historiques pour fixer avec précision l'époque de ces premiers essais, mais il est probable que les deux premiers monuments relatifs à ce genre d'industrie sont le canal de Moriq et celui de Luçon. Avant que le canal de Luçon fût creusé, les eaux du Lay et de la Sèvre, grossies par celles de leurs affluents, se répandaient sur toute la plage marécageuse aussi loin qu'elles pouvaient s'étendre, et devaient souvent se confondre. Les levées du canal de Luçon leur opposèrent une barrière qu'elles ne purent plus franchir ; et le marais fut divisé en deux parties qui n'eurent plus ensemble aucun rapport. La partie orientale forma le bassin de la Sèvre, et la partie occidentale celui du Lay. »

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, des tentatives de dessèchement des terrains submergés furent faites au moyen de canaux, ou plutôt de rigoles, avec levées en terre s'opposant au débordement des rivières. Ce système eut ses avantages et ses inconvénients. « A une époque qui n'est pas fixée, dit un historien de Langon<sup>1</sup>, on creusa un large et profond canal, auquel on ne donna qu'une levée, commençant au village de Langlée, continuant à travers les terres de Vouillé, et se rendant vers Marans. Il fut nommé *Bot*<sup>2</sup> ou Achenaut de Langlée. Il paraît que la levée de ce canal était assez forte pour s'opposer au débordement de la Vendée, qui n'en était pas fort éloignée, et que tous les marais situés à l'ouest furent assez desséchés pour former d'excellentes prairies. A la même époque, une levée construite pour aller à pied du Poiré à Véluire ne laissa d'autre issue aux eaux de la Vendée que la largeur du lit même de la rivière, sur laquelle on avait construit un pont. Trop resserrées dans ce canal étroit, et retenues par le bot de Langlée, elles refluèrent vers leur source, et inondèrent le faubourg des Loges de la ville de Fontenay, situé dans une position très-basse, sur la rive gauche de la Vendée<sup>3</sup>. Dans une année pluvieuse, l'inondation fut telle, que les habitants, pour sauver leurs maisons, résolurent d'aller la nuit rompre la levée du Poiré et celle du canal de Langlée. Les eaux trouvèrent une issue, et le faubourg des Loges fut sauvé,

<sup>1</sup> Cité par M. Caroleau, p. 30.

<sup>2</sup> Dans le pays, le mot *Bot* est synonyme de levée ou digue; contre-bot signifie un canal creusé au pied et le long d'une digue.

<sup>3</sup> Ch. Estienne disait en 1525, en parlant de Fontenay-le-Comte : « Au pied des murailles de ceste ville passe Vendée, petite rivière, laquelle est aucunes fois si grande et impetueuse, qu'elle couvre tout le bas Fontenay et aussi les prairies à l'entour. » (*La Guide des chemins de France*, p. 204.)

mais les marais, que le bot de Langlée garantissait de l'inondation, retombèrent dans leur premier état, et les communes riveraines furent privées des fourrages et des pâturages qu'elles avaient coutume d'en tirer. Elles se plaignirent, et des commissaires, délégués par Philippe III, se transportèrent sur les lieux pour examiner le mal et en chercher le remède. »

Ce système de l'écoulement des eaux par des canaux se développa encore et arriva même à une certaine perfection, mais il ne tarda pas à tomber en décadence, faute d'entretien, sans doute, car on voit par des lettres patentes de François I<sup>er</sup>, du 11 août 1526, « que tous les canaux étaient comblés, que les digues opposées aux invasions de la mer étaient rompues, que tout le pays était submergé et qu'on ne pouvait plus y voyager ni à pied, ni à cheval, ni en charrette. Le roi ordonna que le mal fût réparé; mais il paraît que ses ordres ne furent pas exécutés, ou que les troubles et l'anarchie de la dernière moitié du XVI<sup>e</sup> siècle détruisirent ce qui avait été fait, car au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on fut obligé de consacrer, de nouveau, au dessèchement de ces marais des capitaux immenses. A cette époque, la partie orientale du bassin de la Sèvre n'avait pas encore participé à ce bienfait; elle ne formait alors qu'un cloaque fangeux, couvert, pendant presque toute l'année, par les débordements de la Sèvre, de l'Autise et de la Vendée, qui n'avaient d'autre issue à la mer que le lit même de la Sèvre, trop peu profond et gêné par des obstacles qui retardaient l'écoulement des eaux. Malgré l'édit d'Henri IV, du 8 avril 1599, sur les dessèchements, cette grande œuvre d'utilité publique ne commença vraiment à se manifester qu'en 1643, où une compagnie réalisa le premier dessèchement régulier et complet dans la partie occidentale du



bassin de la Sèvre, entre la Vendée et le canal de Luçon. A partir de cet moment, l'impulsion fut donnée ; le court espace de quinze années fut suffisant pour dessécher tous les marais de cette contrée, pour tirer du sein des eaux et couvrir de riches productions, une vaste étendue de terre, que la nature semblait avoir vouée à une éternelle stérilité. Mais ces conquêtes de l'industrie sur un élément destructeur ne se bornèrent pas à la partie occidentale du bassin de la Sèvre. L'enthousiasme des dessèchements se communiqua aux propriétaires de la partie orientale, au nord et au midi de la rivière, qui opérèrent les mêmes prodiges, en surmontant des difficultés plus grandes encore<sup>1</sup>.

« Pour garantir les marais desséchés de l'invasion des eaux de la Sèvre et de ses affluents, on les avait entourés de fortes digues. A peine furent-elles construites, que l'on s'aperçut qu'elles resserraient beaucoup trop le lit de la Sèvre, de sorte que les eaux affluaient dans la partie inférieure avec une violence qui menaçait d'engloutir tout ce qui se trouvait sur leur passage. La ville de Marans fut particulièrement menacée d'une entière destruction ; les habitants effrayés communiquèrent leurs alarmes à tous ceux de leurs voisins que ce torrent pouvait atteindre ; et, dès l'année 1662, il tinrent une assemblée dans laquelle on chercha le remède au mal que l'on craignait. Les intéressés aux dessèchements des deux rives de la Sèvre sondèrent le mal dont ils étaient eux-mêmes les auteurs. Ils s'aperçurent avec effroi que l'élément fougueux dont ils avaient espéré contenir la violence, pouvait engloutir leurs digues dans une heure, et avec elles, les sommes considérables

---

<sup>1</sup> Cayoleau. *ouvr. cité*, p. 32. (*Topographie. Bassin de la Sèvre.*)

qu'ils avaient dépensées, pour tirer leurs propriétés du sein des eaux. Ils se réunirent et ne trouvèrent pas d'autre moyen de prévenir le danger qui les menaçait que de creuser un nouveau canal pour dériver et conduire à la mer, sans passer par Marans, une partie des eaux de la Sèvre et de ses affluents. Ce canal fut creusé en 1664, entre la Sèvre et le marais de Vix; on le nomma contre-bot de Vix, parce qu'il fut creusé au pied et en dehors du bot ou levée du canal de Vix, qu'il suit parallèlement dans tout son développement. Depuis qu'il est creusé, non-seulement les digues des marais desséchés sont moins menacées, mais la grande étendue de marais qui reste encore à dessécher dans cette partie du bassin, est moins inondée et est devenue plus productive. »

Cependant des ruptures se manifestèrent plusieurs fois dans les digues, comme, par exemple, au mois de janvier 1791, où les marais de Vix et Maillezais furent submergés à la suite d'un accident de ce genre. Il résulte du procès-verbal dressé pour constater les pertes, évaluées à 444,475 liv. « que les eaux considérables dont étaient chargés les marais mouillés qui confrontent aux marais desséchés, agités par un très-grand vent, rompirent, la nuit du 19 au 20 janvier, la digue appelée de l'île Delle, dans la largeur de 25 toises, et que, malgré l'activité qui fut mise en usage pour la réparer promptement, les marais furent en peu de temps couverts d'environ 2 pieds d'eau; que l'écoulement de ces eaux ne s'opéra que très-lentement, et pas avant la fin d'avril<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> 1<sup>re</sup> Supplique adressée aux administrateurs du district de Fontenay, par les intéressés au dessèchement des marais de Vix et Maillezais. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CXLIV, Pièce 322.

Aucun renseignement authentique n'existe sur les grandes crues de la Sèvre, antérieurement à 1859. Celle qui eut lieu cette année, au mois de novembre, est considérée dans le pays, comme la plus haute connue ; elle s'éleva, à Niort, à 1<sup>m</sup>,52 au-dessus du niveau réglementaire des eaux, et à Marais, ne dépassa ce niveau que de 1<sup>m</sup>,05 seulement. Son débit a été estimé à 200<sup>m</sup>³. Le 1<sup>er</sup> novembre, à Niort, la Sèvre, qui allait toujours grossissant depuis quelques jours, submergea les quais de la Regratterie, la petite place des Ormeaux et une partie de la grande rue du Port. Les magasins étaient envahis, et les eaux pénétraient dans les habitations. Sevreau, Magné, Coulon, Saint-Liguaire et les villages du haut de la Sèvre, furent inondés. On écrivait de Napoléon-Vendée <sup>1</sup> : « Les pluies diluviennes qui sont tombées la semaine dernière et au commencement de celle-ci, ont considérablement grossi les différents cours d'eau de la Vendée. Dimanche, vers neuf heures du matin, le ruisseau l'Yon, qui est presque toujours sans eau et peut à peine faire aller un moulin près de Napoléon, a grossi subitement et s'est élevé de plusieurs mètres. Les habitations riveraines et les prairies ont été inondées, et, pour donner une issue aux eaux, il a fallu ouvrir une tranchée aux boulevards du sud de la ville. L'inondation s'est également fait sentir dans différentes autres localités du département de la Vendée. Dampierre, Chantonay, Mareuil, Talmont, ont été pendant deux ou trois jours envahis par les eaux. »

« Quelques explications suffiront pour faire comprendre comment il se fait, dit M. l'ingénieur en chef Deglaude <sup>2</sup>, chargé du service spécial de la Sèvre, qu'on ait porté si

<sup>1</sup> *Revue de l'Ouest* du 5 novembre 1859.

<sup>2</sup> Lettre particulière datée de Niort, le 5 mars 1863.

peu d'attention jusque-là aux crues de cette rivière. La Sèvre, à partir de Niort, est canalisée au moyen de barrages éclusés; elle coule lentement dans un lit très-étroit, de 20 à 30<sup>m</sup> de largeur, à travers une vallée extrêmement plate, d'une largeur moyenne d'environ 4,000<sup>m</sup>. La pente totale des 54 kilomètres de son parcours jusqu'à Marans est de 7<sup>m</sup>,50. Cette pente est divisée en 7 biefs, dont les chutes varient entre 1<sup>m</sup>,50 et 0<sup>m</sup>,40. La pente par kilomètre qui, à Niort, est de 1<sup>m</sup>,54, n'est plus, sur les 20 derniers kilomètres, de Bazoin à Marans, que de 0<sup>m</sup>,05. Au delà de Marans jusqu'à la mer, la navigation de la Sèvre est maritime. Sur ces derniers 15 kilomètres de son cours, sa pente se relève brusquement à 0<sup>m</sup>,22 par kilomètre, et les inondations ne sont plus à craindre. Il suffit d'une crue de 27<sup>m</sup> par seconde pour occasionner l'épanchement des eaux sur leurs rives, en amont de Marans. Dès que l'eau déborde, elle s'étale promptement sur toute la largeur de la vallée, d'où elle se retire ensuite très-lentement à travers les mille canaux du réseau de dessèchement de cette vallée, autrefois très-marécageuse et aujourd'hui d'une grande fertilité. Les propriétaires des 16,000 hectares dudit bassin submersible, dont la valeur a augmenté d'au moins 30 millions depuis 1835, sont loin de redouter les grandes crues, à moins qu'elles ne surviennent, par extraordinaire, pendant que les récoltes sont sur pied. Ils désirent, au contraire, les longues inondations d'hiver qui sont fertilisantes, et qu'ils cherchent à prolonger; mais en revanche, ils redoutent extrêmement les moindres petites crues du printemps, parce que la plus petite crue submerge toute la vallée, tout aussi bien que la plus grande crue extraordinaire, et que la submersion d'un territoire bien cultivé est à ce moment véritablement désastreuse. Il suffit d'une

simple petite crue, ayant un débit supérieur à 27<sup>m<sup>e</sup></sup>, pour détruire la totalité des récoltes de cette vaste superficie. »

### La Charente.

LA TARDOUÈRE. — LA BOUTONNE. — LE NÉ.

En 1779, un inspecteur des ponts et chaussées constatait<sup>1</sup> « que la Charente, en amont d'Angoulême, était sujette à de fréquents débordements, parce que les moulins et les digues étaient multipliés sur cette partie du cours de la rivière. » Mais ces débordements n'avaient pas un caractère bien sérieux ; c'est à peine s'il en est question dans les documents historiques ; quelques-uns néanmoins se produisirent dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec une intensité qui les fit considérer comme extraordinaires. En 1740, année mémorable par les grandes inondations, la crue de la Charente dut être considérable, car une gazette rapporte<sup>2</sup> : « que la rivière entra dans Verteuil et qu'elle emporta le pont avec toutes les maisons d'une rue entière. » — En 1747 : « Les pluies furent si continuelles, dit un historien d'Angoulême<sup>3</sup>, dans les premiers mois de l'année, qu'un débordement de la Charente emporta, le 22 février, environ vers les 8 heures du soir, trois arches de l'ancien pont de Saint-Cybard, dans la partie la plus rapprochée du grand canal. »

---

<sup>1</sup> Munier, *Observations relatives à l'Angoumois*, 1779.

<sup>2</sup> *Journal de l'erdun*, février 1741, p. 154.

<sup>3</sup> Desbrandes, *Histoire d'Angoumois*. MS. de la Bibliothèque d'Angoulême.

L'historien que nous venons de citer parle ensuite avec quelques détails d'une grande inondation de la Charente, qui eut lieu en 1783, en constatant d'autres débordements qui la précédèrent : « L'hiver de 1773, dit-il, fut très-pluvieux, et accompagné de huit à neuf débordements ; il y en eut un très-long et très-considérable en 1776. Celui que nous donna l'hiver de 1783 l'emporta sur tous <sup>1</sup> ; le débordement même de 1747 ne peut lui être comparé. Les pluies furent, en effet, si abondantes et si continuelles pendant plus de trois mois, que, dans les premiers jours de mars, le débordement fut tel que, de mémoire d'homme, on n'en avait vu un semblable. Les eaux crurent à un tel point que toutes les prairies et les terres qui avoisinent la Charente furent submergées ; le faubourg de Saint-Cybard fut entièrement inondé ; quelques-uns des habitants abandonnèrent leurs maisons, d'autres ne se sauvèrent qu'en passant par les fenêtres pour se mettre entre les bras des bateliers, qui les déposaient dans leurs bateaux, à l'aide desquels on parcourait les rues. On ne distinguait plus ni quais, ni jardins, ni terres, ni prés ; tout n'offrait qu'une vaste nappe d'eau depuis la prairie de Venat jusqu'au port de Basseaux ; l'eau gagna les maisons les plus reculées du faubourg, et s'éleva au-dessus des écluses marinières établies pour la montée et la descente des gabarres. Il est certain que les eaux s'élevèrent à plus de 10 pieds au-dessus de la surface ordinaire de leur lit. Ce fait surprendra peut-

---

<sup>1</sup> De nombreux détails sur les dégradations et les dégâts causés par cette inondation extraordinaire, se trouvent aux Archives de l'Empire, Liasse F<sup>14</sup> 4189, laquelle contient un volumineux dossier ayant trait à la navigation de la Charente, qui fait aussi l'objet de la Liasse 4190. — En 1775, un arrêt du Conseil avait ordonné l'exécution d'ouvrages sur cette rivière. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CXLV, Pièce 323.

être la postérité, ce n'est pourtant pas une exagération, puisque l'eau envahit à un pied près la porte d'entrée du moulin de l'ancienne abbaye. Ce débordement n'occasionna heureusement la chute d'aucune maison ; il n'y eut que les murs de quelques jardins les plus voisins du pont qui en furent renversés. Le mal fut plus grand dans quelques autres lieux de l'Angoumois et particulièrement à la Rochefoucauld, sur les bords de la rivière de Tardouère, où les eaux gagnèrent la grande église, l'hôpital, la halle et bien des maisons ; les arches du pont près du château furent emportées et on compta au moins vingt-cinq maisons dont les unes furent renversées, et les autres très-endommagées. Les ponts de Mansle, sur la Charente, furent emportés ainsi que les chaussées d'Agris, sur la Tardouère, et de Châteauneuf, sur la Charente. »

En 1801 <sup>1</sup>, la Charente éprouva une très-forte crue, mais qui resta de 3 pieds au-dessous de celle de 1783 <sup>2</sup>, considérée comme la plus haute connue. Bien des fois depuis, les eaux de cette rivière, sortant de leur lit, ont submergé leurs rives et occasionné des dommages, mais ce sont là des débordements ordinaires ; ils se renouvellent fréquemment, et sont, pour ainsi dire, annuels, de sorte qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Cependant, dans ces derniers temps, la Charente a occasionné une inondation assez sérieuse. A la suite de pluies abondantes, son niveau s'éleva d'une manière excessive, au mois de novembre 1859, et les moindres cours d'eau formant son bassin furent éga-

---

<sup>1</sup> Le 6 pluviôse an VII (25 janvier 1799), un des affluents de la Charente, la Boutonne avait éprouvé une crue qui enleva deux arches du pont de Tonnai. Archives de l'Empire. Classe F <sup>14</sup> 1188.

<sup>2</sup> Desbrandes, *MS. citée*.

lement soumis à des crues exceptionnelles. Voici, à ce sujet, quelques extraits des journaux résumant les principaux faits<sup>1</sup> : « A Angoulême, la rivière, débordée de toutes parts, est à une hauteur extraordinaire; les quais du port de l'Houmeau sont entièrement submergés; plusieurs rues du faubourg Saint-Cybard et une portion de la route de Saintes sont couvertes d'eau; les quais nouvellement construits sont inondés. L'eau se précipite à torrents contre le pont qui conduit aux fonderies, et s'élance au-dessus du parapet. On est forcé de déménager, au moyen de bateaux, les maisons qui bordent la rivière. — Les eaux de la Charente ont continué leur crue jusqu'à six heures du soir; à ce moment, l'inondation était dans toute sa grandeur devant le bureau d'octroi de Saint-Cybard; la route de Saintes était coupée par une nappe d'eau de plus de 25<sup>m</sup>. Les eaux ont commencé à se retirer vers neuf heures du soir. Dans l'espace d'une heure, elles avaient diminué de 0<sup>m</sup>,03; ce matin, à six heures, cette diminution était de 0<sup>m</sup>,30, et elle se continue d'une manière très-satisfaisante. — La Charente a beaucoup baissé depuis hier soir; il ne reste plus que peu d'eau dans les maisons inondées du faubourg Saint-Cybard; plusieurs d'entre elles sont entièrement à sec. Depuis que les eaux se sont retirées, on a pu constater les désastres qu'elles ont causés dans les pauvres ménages des habitants; les vieux meubles, agités par les courants, se sont brisés en s'entre-choquant; le peu de linge et d'autres effets qu'ils contenaient, sont couverts de boue, déchirés ou emportés par les eaux. Ces débris présentent un aspect navrant. »

---

<sup>1</sup> *Le Charentais* du 4 au 6 novembre 1859.



On écrivait de Civray : « La Charente, pour la seconde fois depuis moins d'un mois, vient d'inonder ses rives. Grossie par les pluies d'octobre, qui, cette année, ont été d'une abondance exceptionnelle, son lit s'est bientôt trouvé trop étroit pour contenir un torrent furieux, formé par son cours d'eau lui-même et par tous les ruisseaux qui venaient se précipiter dans son sein. Aussi le 1<sup>er</sup> novembre, il y a eu à Civray une véritable inondation : des rues ont été couvertes d'eau et transformées en canaux flottables ; presque toutes les maisons de la rue Basse, de la rue du pont des Barres, de l'impasse du pont Perrain, de la rue Jean-Jacques-Rousseau, du quartier de la Courtille, des hameaux de Roche, Romansac et de la Blanchisserie, sont devenues inhabitables au rez-de-chaussée, où l'eau s'est élevée de 0<sup>m</sup>,50 à 1 mètre de hauteur, suivant le niveau des endroits indiqués. Le presbytère n'a pas été plus épargné, ainsi que l'église, où le service divin n'a pu être célébré. Malgré cette inondation étonnante, qui surpasse peut-être celle qui, en 1844, nous avait emporté le pont des Barres, aucun événement bien sinistre n'est venu affliger notre cité ; la crue n'a pas cessé d'augmenter depuis le 31 octobre, à six heures du soir, jusqu'au lendemain à la fin du jour. »

Une lettre d'Aigre disait : « Une inondation extraordinaire a surpris, sur les deux heures de la nuit du 1<sup>er</sup> novembre, les habitants de la ville d'Aigre, dont les maisons, chaix, écuries, etc., ont été envahis par les eaux ; les fûts vinaires et à eau-de-vie, les bestiaux, ainsi que quelques malheureux couchés au rez-de-chaussée, ont été victimes de ce débordement. »

Une autre lettre de Savigné s'exprimait ainsi : « Le débordement de la Charente a emporté le pont de Savigné, construit en pierres d'Angoulême ; il présentait toutes les

apparences de la solidité, mais il n'avait pas subi encore l'épreuve d'une inondation furieuse. Le 1<sup>er</sup> novembre, vers minuit, le bourg et le voisinage ont été éveillés par un bruit qu'on a comparé à un coup de tonnerre. Le pont s'était affaissé sur lui-même et ses débris formaient une chaussée dans le lit du fleuve. On évalue la perte à 18,000 fr. C'est un grand malheur pour le pays et surtout pour la commune de Savigné. On suppose que les fondements des piles ont été minés par l'érosion des eaux. Les deux culées sont intactes. Le jour de la Toussaint, on n'a pu célébrer les offices dans l'église de Civray. L'église était inondée. »

Voici les détails qui étaient transmis sur les dégâts occasionnés dans différentes parties du département par les inondations des 1<sup>er</sup> et 2 novembre : « A Aigre, les maisons les plus voisines de la rivière ont été inondées; les habitants ont été forcés d'en faire sortir leurs bestiaux; au village du Fouquenre, les maisons, envahies par les eaux, ont dû être abandonnées par les habitants. La vallée de l'Osme est entièrement couverte d'eaux dont le cours est arrêté par la chaussée de la route départementale, et à l'écoulement desquelles ne peuvent suffire les ponts construits sur cette route. Au pont du Moulin-du-Château, comme à celui du Buc, l'eau dépasse de 0<sup>m</sup>, 10 la clé de la voûte. Les eaux de la Charente sont complètement débordées et elles menacent de rompre la chaussée entre la gare de Luxé et le pont de la Terne, par-dessus laquelle elles commencent à passer. A Barbezieux, la rivière le Né a débordé, par suite de pluies torrentielles; le pont de Pladuc a subi des avaries considérables. A Vars <sup>1</sup>, la surface de la

---

<sup>1</sup> Le rapport du préfet de la Charente au Conseil général (session de 1860) dit-

chaussée du Portal est emportée; l'arche du milieu du grand pont du Portal s'est écroulée; ce qui reste, menace ruine; une crevasse, qui s'agrandit toujours, fait craindre pour le pont Neuf. L'usine de La Mothe-Charente a beaucoup souffert de l'inondation; des dégâts considérables ont eu lieu; des pans de murs se sont écroulés, des planchers entiers ont été soulevés. On a constaté près de 1<sup>m</sup>,50 d'eau autour de la maison d'habitation. »

A la Rochefoucauld, l'inondation de la Tardouère se montra également très-dominageable: « La ville de la Rochefoucauld, disait une lettre, vient, pour la seconde fois, dans l'espace de dix jours, d'être visitée par les eaux. Les journées des 31 octobre et 1<sup>er</sup> novembre marqueront dans les souvenirs des habitants. Le 31 octobre, vers six heures du soir, l'eau franchissait déjà les parapets du pont du château et couvrait entièrement le champ de foire aux bœufs; la pluie ne cessait de tomber et les progrès étaient tellement rapides, que, vers neuf heures, les eaux envahissaient plusieurs rues et isolaient complètement les faubourgs de la basse ville et de Saint-Florent. La nouvelle halle aux grains a elle-même été inondée à une hauteur de 0<sup>m</sup>,62. La journée du 1<sup>er</sup> novembre a été plus funeste encore. Dès le jour, la moitié de la ville ne présentait plus qu'une vaste nappe d'eau; les courants les plus rapides s'étaient formés dans plusieurs rues et notamment dans celle des Tanneurs, qui a été défoncée dans tout son parcours, et dans laquelle l'eau s'est élevée jusqu'au premier étage des maisons. Plusieurs familles de cette rue ont été

---

sait: « La crue de novembre 1859 a produit des avaries considérables aux ponts du Portal et de Vars, sur la route n° 41. La circulation a été interrompue; elle est rétablie. »



obligées d'abandonner leurs demeures, dont quelques-unes offraient des dangers. La maison n° 14 de cette même rue, s'est écroulée en partie, par suite de l'affaissement d'une colonne qui a causé la rupture d'une solive et a entraîné la chute d'un plancher et de la charpente. Trois commencements d'incendie, dans des magasins de chaux, ont été promptement étouffés. L'eau s'est élevée dans beaucoup de maisons à la hauteur de 1<sup>m</sup>,50; plusieurs rues et places sont entièrement défoncées; les dégâts sont considérables. » Du côté de Montbron les mêmes désastres se produisirent; une lettre du 1<sup>er</sup> novembre disait : « La Tardouère a débordé une seconde fois depuis quinze jours. La crue a été extraordinaire : les eaux sont parvenues à une hauteur qu'elles n'avaient pas atteinte de mémoire d'homme. La circulation a été interrompue sur divers points et notamment sur la route de Mansle à Sercilhac, près du village de Chez-Rouis. La chaussée en cet endroit, est fortement déprimée, et les eaux de toute la plaine en amont s'y précipitent en abondance; il y a 1<sup>m</sup>,50 d'eau à l'endroit le plus profond. »

### **L'Adour.**

L'ARROS. — LA DOUZE. — LA MIDOUZE. — LES GAVES DE PAU  
ET D'OLERON. — LA BIDOUZE. — LA NIVE.

Toutes les rivières formant l'Adour, et ce fleuve lui-même, ayant un régime essentiellement torrentiel, l'inondation doit donc être un fléau très-fréquent dans les pays situés sur leurs bords; les départements du Gers, des

Landes, des Hautes et Basses-Pyrénées, compris dans ce bassin, en sont sans cesse victimes, et nul doute que, dans l'ancien temps, ces territoires, qui appartenaient à la Guienne et au Béarn, ne fussent également, et avec une plus grande intensité, soumis aux ravages des eaux.

Toutefois, il n'est guère question de ces sortes d'événements que dans le courant du XVIII<sup>e</sup> siècle, et ce n'est qu'à partir de cette époque qu'on peut en suivre la trace, d'abord assez incertaine, puis plus précise. On voit, par un arrêt du Conseil, daté de 1722<sup>1</sup>, qu'on dut défendre les environs de la ville d'Aire, sur l'Adour, par une dérivation et une digue, pour lesquelles une dépense de 48,700 liv. fut imposée à la généralité d'Auch, en 1717 et 1718. Dans un autre arrêt, du 12 juin 1725, levant une imposition sur partie des Landes, pour le perfectionnement des routes de Bayonne à Bordeaux, à Auch et à Toulouse, il est dit « que les travaux ont pour but de rendre ces routes praticables en toutes saisons, et de les garantir des inondations fréquentes, à quoi elles sont sujettes par la quantité de rivières et ruisseaux qui les traversent et les bordent<sup>2</sup> ». Un arrêt du 13 janvier 1755, relatif à l'exécution des anciens statuts, règlements et ordonnances concernant la navigation de toutes les rivières navigables de la généralité d'Auch et département de Pau, nous montre l'Adour, la Douze, les Gaves et autres tellement négligées et en si mauvais état, que la navigation n'y peut subsister<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Archives de l'Empire, *Arrêts du Conseil*, E 894, MSS. (cité par M. l'ingénieur en chef Vignon, dans ses *Études historiques sur les voies publiques*, t. II, p. 88 et Pièce 87).

<sup>2</sup> V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CXLVII, Pièce 324.

<sup>3</sup> V<sup>o</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CXLVIII, Pièce 325.

Une des plus grandes crues de l'Adour fut celle qui concorda avec l'inondation extraordinaire de la Garonne, en 1770. Nous avons pu en recueillir quelques documents authentiques. Une lettre écrite de Dax, le 14 avril, s'exprimait en ces termes <sup>1</sup> : « Nos rivières étaient déjà fort enflées par les pluies qui tombaient depuis le 2 de ce mois, lorsque le 5, elles s'élevèrent presque subitement à une hauteur extraordinaire. La Douze, qui passe à Tartas, enleva le pont de cette ville et l'entraîna dans l'Adour, dans laquelle elle se jette, au-dessus de Dax. Le Luy, qui entre aussi dans l'Adour, monta presque tout à coup, vers la nuit du 5, à 2 pieds 8 pouces au-dessus de la plus grande hauteur à laquelle on l'a vu dans ses inondations. Il emporta cinq ou six des ponts de bois qui le traversent. La crue de l'Adour arriva ici le 6 au matin; elle fut aussi prompte, mais bien plus longue et plus considérable que celle des rivières qu'elle reçoit. Cette crue, en effet, dura 24 heures entières, et monta de 4 pieds au-dessus du terme des plus fortes inondations dont on ait conservé le souvenir. Son premier effet fut le renversement entier de ce qui demeurait encore du pont de pierre par lequel on communiquait de la ville avec un faubourg nommé le Sablar. Deux arches de ce pont étaient tombées en 1768, et on avait rétabli la communication par le moyen d'un pont de bois qui joignait les restes du pont de pierre. Cet ouvrage récent est le seul qui ait été épargné. Les eaux inondèrent une partie de la ville, dans laquelle elles arrivèrent à des endroits où on ne les avait jamais vues; mais comme elles n'y entraîaient qu'en

---

<sup>1</sup> Lettre adressée à M. de la Montaigne, conseiller au parlement de Bordeaux, signée : de Borda (MS. de la bibliothèque de Bordeaux).

refoulant, tout le mal qu'elles y firent se réduisit à causer des embarras à un grand nombre d'habitants. Il n'en fut pas de même du faubourg du Sablar. L'inondation l'entourait de toutes parts, et il était exposé à la violence des courants; l'eau atteignit jusqu'au toit de quelques maisons et jusqu'à une courte distance du premier étage de la plupart d'entre elles. Aussi ce faubourg a-t-il extrêmement souffert. Les campagnes voisines de l'Adour n'ont pas moins souffert; en plusieurs endroits, des maisons situées au bord de la rivière sont en ruines ou considérablement endommagées. Les paroisses de Gousse, de Rivière et de Saubusse ont perdu tout leur bétail. Les chaussées qui garantissaient des inondations les prairies de la paroisse de Saint-Étienne, dans la vicomté d'Orthe, sont abattues et ce dommage seul est apprécié à 24,000 livres. Mais celui qu'on peut regarder comme vraiment inestimable est la ruine du pont de Dax et celle des chaussées qui conduisent à ce pont. Les ponts de Bayonne, de Tartas, Saint-Sever et ceux du Luy ont tous été emportés. »

Le procès-verbal dressé par les maire et échevins de Dax disait <sup>1</sup> : « La rivière de l'Adour a débordé d'une force si extraordinaire le 6 de ce mois, à 9 heures du matin, que dans un moment, tout ce qui restait du grand pont en pierre a été renversé. Le faubourg du Sablar a été submergé jusqu'au premier plancher des maisons; les deux chaussées ont été crevées; la maison de la Tuillerie renversée et les murs du cimetière de l'hôpital. L'eau, dans

---

<sup>1</sup> Dax, 14 avril 1770, *Extrait des registres de l'hôtel et maison commune de la ville de Dax* (MS. cité de la Bibliothèque de Bordeaux). — Deux autres pièces, émanées de la même source, complètent les détails pour Dax et la ville d'Aire. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLI, Pièce 326.

l'église dudit hôpital, monta jusqu'au-dessus du tabernacle ; le quai de la maison du poids emporté. Le quartier de Biby submergé ; l'eau a été jusqu'à l'escalier du porche des Capucins ; elle a fait le contour de la ville ; les bateaux venaient jusqu'à l'escalier de la porte Saint-Vincent. L'eau est venue dans la ville, dans la rue des Carmes, la rue du Bain et tout le bas des maisons submergées. Dans l'église Sainte-Ursule, jusqu'au retable de l'autel ; le jardin des Cordeliers rempli d'eau. Les dommages ont été considérables ; la paroisse d'Izossoyant a été submergée ; la majeure partie des maisons jusqu'au toit. Il a péri quantité de bestiaux. Et de même les ponts de Tartas, de Saint-Sever et de Bayonne ont été emportés. Enfin, sur la rivière du Luy, le pont de Saint-Pandelong a été couvert et endommagé ; la chaussée et les parapets en pierre presque tous enlevés. Toutes les paroisses riveraines ont perdu immensément en meubles et bestiaux. »

En 1772, il se produisit une crue non moins considérable, mais dont la violence se fit sentir plus particulièrement dans la partie supérieure de l'Adour. « Cette crue est la plus forte, dit M. Marx, ingénieur en chef du département des Hautes-Pyrénées<sup>1</sup> ; l'Adour sortit de son lit, passa de l'est de la route de Tarbes à Bagnères-de-Bigorre à l'ouest, et ravagea la plaine ; sa hauteur dut atteindre au moins 5<sup>m</sup> au-dessous de Bagnères. »

Au mois de décembre 1793, l'Adour s'éleva de 4<sup>m</sup> au-dessus de l'étiage, détruisit les berges et reporta son lit de près de 500<sup>m</sup> du sud au nord, sur un kilomètre environ, en

---

<sup>1</sup> Lettre datée de Tarbes, le 27 mars 1863. M. Marx a eu l'obligeance de nous transmettre, sur les principales crues de l'Adour, beaucoup de renseignements que nous citons plus loin.



amont de Tarbes. Les eaux se répandirent dans le quartier du Marché, et les habitants allaient leur ouvrir un passage à travers la chaussée qui conduit au pont de l'Adour, quand elles commencèrent à décroître. Les eaux ne firent pas moins de ravages au-dessous de Tarbes, où elles s'ouvrirent aussi un nouveau lit, sur près de 800<sup>m</sup>, à travers les propriétés.

Durant notre siècle, l'Adour et ses affluents ont éprouvé quelques grandes crues, dont on a gardé souvenir; mais avant d'en parler, nous consignerons ici les observations faites, sur le régime de ces cours d'eau, il y a plus d'un demi-siècle, lesquelles y sont encore applicables aujourd'hui : « Le cours de l'Adour et de l'Arros, dit un statisticien <sup>1</sup>, est si tortueux et leurs lits si peu profonds, qu'il arrive souvent qu'elles occasionnent d'affreuses inondations lorsque, dans les mois de floréal et prairial, le vent d'autan dissout les neiges des Pyrénées. Les orages et les abats d'eau qui ont lieu dans la même saison produisent les mêmes effets, et ces inondations sont d'autant plus désastreuses, qu'elles couvrent les prairies de vase et de limon, renversent les récoltes et entraînent la terre végétale. De toutes les ri-

---

<sup>1</sup> Dralet, *Topographie du département du Gers*, Paris, an IX, in-8, p. 84. — Dans un mémoire publié à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par le comte Corneillan, membre de la société d'agriculture du Gers, pour rendre l'Adour navigable d'Audon à Izange, on lit : « Parmi beaucoup d'avantages qui résulteraient de cette opération, on doit remarquer particulièrement, celui de rendre à l'agriculture plus de 10,000 hectares de terrains que cette rivière inconstante ravage tour à tour, chaque fois que les pluies ou la fonte des neiges augmente le volume de ses eaux. Pour parvenir à ce but, il faudrait nécessairement enterrer les eaux de l'Adour presque toujours d'un côté ou de l'autre, et souvent des deux, par une bonne jetée de fascines, chargées de graviers, qu'on tirerait du milieu du lit de la rivière. La dépense nécessaire, calculée à raison de 50 fr. le mètre, se porterait à moins de 4 millions. »



vières du département du Gers, l'Adour est celle dont les débordements occasionnent le plus de ravage. Comme elle prend sa source dans les hautes montagnes des Pyrénées, la fonte des neiges augmente le volume de ses eaux d'une manière effrayante, et attendu qu'elle charrie une grande quantité de cailloux, qui comblent ordinairement son ancien lit, elle s'en creuse un nouveau chaque fois qu'elle sort de ses bords.»

Un autre ouvrage du même temps s'exprime en ces termes <sup>1</sup> : « Les débordements de l'Adour sont désastreux. Ils arrivent à la fonte des neiges sur les Pyrénées, c'est-à-dire dans le temps où l'aspect de la récolte promet une moisson abondante. Mais comme cette rivière charrie alors de gros et nombreux cailloux, qui comblent son lit et la forcent très-souvent de s'en creuser un nouveau, elle ruine ainsi doublement les cultivateurs qui ne trouvent aucun dédommagement sur le lit abandonné, puisqu'il faudrait des travaux immenses pour le débarrasser des cailloux dont il est rempli. Lors de la fonte des neiges, ou lorsque de longues pluies ne lui permettent plus de contenir ses eaux, l'Arros se déborde, couvre toute la plaine, et y causerait de très-grands dommages, si, dans les parties les plus basses et par conséquent les plus exposées à ses dévastations, on n'y avait planté de très-beaux vignobles. Toutes les rivières du département des Hautes-Pyrénées, affluents ou sous-affluents de l'Adour, sont sujettes à des crues subites considérables <sup>2</sup>, lors de la fonte des neiges, et charrient,

---

<sup>1</sup> Peuchet et Chanlaire, *Statistique des départements du Gers et des Hautes-Pyrénées*, in-4°.

<sup>2</sup> « Le bassin de Cauterets est très-exposé aux avalanches et aux débordements, dit un ouvrage du même temps (*Annuaire statistique du département des Hautes-Pyrénées*, par La Boullinière, secrétaire général de la préfecture, Tarbes, 1807,

jusque dans les plaines, quantité de pierres, de gravier et de sable, ce qui rend très-difficile l'emploi des barrages pour en ralentir et diriger le cours. Cependant nous observerons que ces crues n'ont pas toujours lieu, ou ne sont pas également fortes, lorsque la fonte des neiges s'opère lentement. L'obstacle le plus grand à ce que les principales rivières, qui, à proprement parler, ne sont que de vrais torrents, deviennent navigables, est le défaut d'encaissement. L'Adour, dans le département des Hautes-Pyrénées, n'a point de rives; il se dirige tantôt sur un point, tantôt sur un autre; il ravage et dévaste toutes les terres environnantes. Le terrain caillouteux et sablonneux sur lequel il coule, empêche de lui creuser un lit et de lui prescrire des bornes<sup>1</sup>. »

A la fin de 1801, une crue de l'Adour fut très-forte au-dessus de Bagnères, et emporta la route de Campan. Sa hauteur dut dépasser 2<sup>m</sup>,50, suivant M. l'ingénieur en chef Marx.

En janvier 1807, il y eut une grande crue; plusieurs maisons du village d'Estirac, près de Maubourguet, furent détruites; des troupeaux furent noyés, et les propriétés riveraines couvertes de gravier.

in-8°, p. 52), parce que le lac et le torrent que fournissent les eaux du Gave extravasent souvent par l'abondance des pluies. Le premier phénomène s'est vu dans l'hiver; l'autre arrive souvent à la fin de l'automne, témoin le désastre qui eut lieu du temps de Marguerite, sœur de François I<sup>er</sup> et reine de Navarre, raconté par Picquet. (*Voyage dans les Pyrénées françaises*, Paris, 1789). »

<sup>1</sup> L'embouchure de l'Adour, rivière qui forme le port de Bayonne, n'a pas toujours été située au lieu où elle se trouve actuellement. Comblée en 1360, par l'effet d'une tempête violente, cette rivière fut forcée, pendant plus de deux siècles, de se jeter dans la mer par le vieux Boucaut, à 12 kilomètres de Bayonne, dans le département des Landes. Un habile ingénieur, Louis de Foix, le même auquel on doit la tour-phare de Cordouan, et qui fut l'architecte du palais de l'Escurial, rendit à cette rivière son ancien lit, en 1679.

En octobre 1827, l'Adour emporta le pont de Bagnères sur la route départementale n° 5 ; la hauteur des eaux fut d'environ 2<sup>m</sup>,50.

Une crue plus élevée se manifesta au mois de mai 1856 ; elle atteignit 5<sup>m</sup> au-dessus de l'étiage, à Maubourguet, mais ne causa pas de dégâts, bien qu'elle durât deux jours et pénétrât dans les maisons.

Durant le mois de janvier 1843, le débordement des eaux dans les contrées arrosées par l'Adour et ses affluents se montra très-dommageable. « Dans la plaine de Nay, dit un journal<sup>1</sup>, le Gave a débordé et exercé de nombreux désastres. A Port-de-Lanne, depuis l'année 1813, l'Adour ne s'était pas élevé aussi haut. » Cette crue extraordinaire est la plus haute dont le souvenir soit resté dans la mémoire des habitants ; elle affleura le tablier du pont du Commerce, à Mont-de-Marsan. Sur l'Estrigon, affluent de la Midouze, le barrage de la forge de Brocas fut emporté, et dix-sept personnes périrent dans cette catastrophe. La hauteur de la Midouze fut le 16 janvier, à Mont-de-Marsan, de 7<sup>m</sup>,07 au-dessus de l'étiage et de 4<sup>m</sup>,62, à Tartas<sup>2</sup>.

A deux reprises différentes, en 1844, aux mois de janvier et d'octobre, les inondations se montrèrent dans le bassin de l'Adour : « Les fortes pluies que nous avons eues depuis le 1<sup>er</sup> janvier, dit une correspondance<sup>3</sup>, ont fait

<sup>1</sup> *Mémorial des Pyrénées* du 21 janvier 1843.

<sup>2</sup> Renseignements transmis par M. Monnet, ingénieur en chef du département des Landes. (Lettre du 10 juin 1863.) — Les observations régulières de la hauteur des eaux ont commencé, à Tartas, en 1813, et à Mont-de-Marsan, en 1816. Le relevé des cotes, depuis cette époque, montre que les crues au-dessus de 3<sup>m</sup> sont très-fréquentes.

<sup>3</sup> *Moniteur* du 45 janvier 1844.

grossir considérablement nos cours d'eau. Dans la journée du 8, le Gave avait presque atteint, à Pau, la crue de 1818; ses eaux commençaient à déborder, ainsi que celles de l'Ousse, et le Bois-Louis était déjà entièrement submergé. Heureusement que, pendant la nuit, ces eaux sont rentrées dans leur lit sans qu'il y ait eu de désastres à déplorer. Mais il est à craindre que les riverains de Nay, beaucoup plus exposés aux ravages du torrent, n'en aient pas été quittes à si bon marché. Il est peu d'années où le besoin d'opposer un frein aux ravages de cette rivière ne se fasse sentir à la même époque. »

On lisait dans les journaux, au sujet des inondations du mois d'octobre : « La pluie continuelle a considérablement grossi le Gave, et la crue de ses eaux, que l'on ne se rappelle pas avoir vue si grandes depuis vingt ans, s'élève presque jusqu'au tablier du pont de Jurançon; tout le Bois-Louis est submergé par le débordement de l'Ousse <sup>1</sup>. — Les pluies continuelles avaient grossi l'Adour d'une manière effrayante; aussi ce fleuve s'est-il précipité avec impétuosité par-dessus ses bords pour aller porter la désolation dans les champs et les maisons d'habitation qui l'avoisinent, détruisant et emportant tout ce qui se trouve à sa portée. On n'aperçoit flottants à la surface de l'eau que des débris de construction, des charrettes, des outils aratoires, des charrues, des meules de paille, des meubles <sup>2</sup>. »

En 1849, du côté de Tarbes, les eaux de l'Adour, le 29 novembre, augmentées considérablement par les pluies et par les fontes de neige, occasionnèrent des ravages nombreux; « quelques prairies ont été échomées et plusieurs ponts en

<sup>1</sup> *Moniteur* du 30 octobre 1844.

<sup>2</sup> *Journal de Saint-Sever* (*Moniteur* du 8 novembre 1844.)

bois, établis pour servir de communication entre les villages des deux rives, ont été emportés<sup>1</sup>. »

Le 22 janvier 1850, l'Adour s'éleva à Bagnères à 1<sup>m</sup>,70; son débit était d'environ 120<sup>m</sup> par seconde, mais cette crue ne fit aucun mal. Une seconde plus dommageable eut lieu au mois de février, on écrivait de Tarbes, le 9 février<sup>2</sup> : « Le nouveau débordement de l'Adour a occasionné des dégâts nombreux dont nous ne pouvons encore apprécier toute l'étendue. Dans la journée d'avant-hier, l'eau qui avait atteint une hauteur prodigieuse, a charrié une grande quantité d'arbres; des prairies ont été dévastées et emportées en partie; un jardin, situé sur la rive gauche de l'Adour, au quartier du Foirail, a été fortement endommagé. Les pertes sont considérables. »

La crue qui arriva le 2 juin 1855 fut beaucoup plus importante. « Celle-ci, dit M. l'ingénieur en chef Marx, est la dernière des crues extraordinaires; elle n'eut pas d'effet sensible à Bagnères. A Tarbes, où elle ne s'éleva que de 1<sup>m</sup>,20, elle attaqua un chemin latéral formant digue; plus bas, elle submergea la route de Vic à Rabasteins, emporta quelques aqueducs, détruisit une maison à Artagnan et ensabla une grande superficie de prairies. La ville de Maubourguet, située à 20 kilom. au-dessous et au confluent de l'Echez et de l'Adour, fut inondée; les eaux atteignirent jusqu'à 0<sup>m</sup>,75 au rez-de-chaussée des maisons. Des murs s'écroulèrent; il périt beaucoup de bestiaux. La hauteur au-dessus de l'étiage atteignit 5<sup>m</sup>,20. »

En 1856, année mémorable par les grandes inondations qui sévirent sur tous les points de la France, le

<sup>1</sup> *Journal de Toulouse* (*Moniteur* du 5 décembre 1849).

<sup>2</sup> *Moniteur* du 15 février 1850.

bassin de l'Adour ne fut pas exempt de cette calamité. Les dépêches suivantes des préfets des Landes et des Basses-Pyrénées suffiront pour donner une idée des ravages causés par les eaux dans ces contrées<sup>1</sup> :

*Mont-de-Marsan, 31 mai, 9 heures 50 du soir.* « Les pluies torrentielles d'hier et d'avant-hier ont fait de nouveau déborder l'Adour et ses affluents; toutes les propriétés riveraines comprises entre Avic et Saint-Sever ont eu plus ou moins à souffrir. Les dégâts sont considérables; la ville de Grenade a été complètement envahie par les eaux; la crue diminue depuis midi; les nouvelles de Dax sont bonnes jusqu'à présent, l'Adour n'était pas encore sorti de son lit<sup>2</sup>. » — *19 juin, 7 heures 55 du soir.* « L'Adour a encore continué sa crue de 0<sup>m</sup>,02, à l'heure; les Gaves arrivés à 5<sup>m</sup>,80, ont commencé leur retraite. Le Gabas, un des affluents de l'Adour, a eu une crue de 0<sup>m</sup>,50 supérieure à celle des 1<sup>er</sup> juin et 12 mai. Des communes épargnées jusqu'ici ont été atteintes cette fois-ci. Le Luy diminue. » — *21 juin, 11 heures du soir.* « La retraite des eaux s'opère aujourd'hui partout. Cette dernière crue a fait de cruels ravages. La vallée des Gaves notamment, la plus fertile de ce département, a été bien maltraitée. Partout où il y a eu inondation, les blés et les foins sont détruits; les semences de maïs emportées, Beaucoup de champs sont couverts de sable et de graviers. Les routes et les chemins

---

<sup>1</sup> *Documents officiels.* Ministère des travaux publics, Direction des ponts et chaussées.

<sup>2</sup> Le *Journal des Landes* du 5 juin disait : « Les affluents de l'Adour ont débordé dans presque toute l'étendue de leur cours, mais plus particulièrement la Midnuxe à Tartas, le Bahus à Montgaillard, le Leyre à Argelouze, le Gave à Peyrehorade. Les moindres ruisseaux, convertis en torrents, ont ravagé les campagnes. »

vicinaux ont beaucoup souffert; quatre ponts principaux ont été emportés sur les chemins de grande communication. Des trombes d'eau ont encore couvert le pays hier. L'état général des récoltes est déplorable. » — *Pau, 17 juin, 11 heures 50 du matin.* « Depuis soixante heures des pluies torrentielles n'ont cessé de tomber; les Gaves<sup>1</sup> et rivières sont débordées pour la troisième fois. » — *17 juin, 1 heure 5 du soir.* « La Nive a débordé sur tout son parcours. Le pont provisoire situé sur cette rivière, et qui relie les deux portions de Bayonne, est très-menacé. Des soldats ont travaillé toute la nuit pour le préserver. Un grand nombre de bateaux ont dérapé et causé dans le port même la perte de trois navires<sup>2</sup>. »

Le 4 mai 1857, la Nive et l'Adour causèrent à Bayonne une inondation. Une lettre de Bayonne disait<sup>3</sup> : « Le mauvais temps continuel que nous éprouvons depuis la veille des fêtes de Pâques, a grossi les eaux de la Nive et de l'Adour. Cette abondance d'eau fluviale coïncidant avec la forte marée de samedi dernier, a fait sortir ces deux cours d'eau de leur lit. Le quartier le plus maltraité a été celui du Cap-de-Lesté, à Saint-Esprit. Dimanche matin, vers cinq heures, les habitants ont trouvé, en s'éveillant, le rez-de-chaussée de plusieurs maisons envahi par les eaux. Les meubles allaient çà et là, entraînés, ballottés par le courant; la place de la Bourse était convertie en lac, et des ponts provisoires étaient établis à ses extrémités,

<sup>1</sup> Gave est un mot béarnais synonyme de rivières; il désigne, en général, une rivière ou torrent descendant des montagnes.

<sup>2</sup> Nous donnons la hauteur de l'Adour, de la Nive et de la Bidouze, sur divers points, dans la crue du 16 juin 1856. V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLIII, Pièces 327.

<sup>3</sup> *Moniteur* du 4 mai 1857.



pour servir au passage des piétons. A Bayonne, c'est par les fenêtres que les bouchers ont été décrocher la viande pendue dans l'abattoir, qui était envahi par les eaux de la Nive. Le vent soufflait de l'ouest avec violence, mais il n'y a pas eu de malheurs à déplorer, en dépit de la tourmente, des courants furieux et de la hauteur de l'eau, qui avait atteint des proportions vraiment extraordinaires. »

A la suite de pluies torrentielles, les vallées de Lihoury et de la Bidouze furent ravagées par les eaux débordées, au mois de mai 1862, et en 1863, au mois de mars, les rivières du département des Landes sortirent de leur lit. Une lettre de Mont-de-Marsan, du 22 mars, disait : « Ce sont les bords de l'Adour principalement qui ont eu le plus à souffrir de cet état de choses qui menace de prendre, si le temps pluvieux qui règne en ce moment se maintient, de très-grandes proportions. Le 19 mars, une maison s'est écroulée à Dax, dans le quartier du Sablar. La digue, dite du Braou, située à Saint-Vincent-de-Xaintes, a été crevée en deux endroits, et la levée qui conduit de la gare au pont du chemin de fer, sur l'Adour, a beaucoup souffert. Il ne s'y est pas encore déclaré de crevasses; mais pour éviter tout accident sur ce point, la marche des trains est interrompue jusqu'à nouvel ordre; les trains iront prendre les voyageurs au passage à niveau de la route de Peyrehorade. A Saint-Sever, Grenade et Aire, dans ces deux dernières localités surtout, les eaux se sont très-étendues et ont occasionné quelques dommages. Des bois ont été déracinés et entraînés par le courant, et des champs voisins du fleuve ont eu leurs semailles de froment endommagées. »

## CHAPITRE XXXIV.

INONDATIONS DANS LES BASSINS DEPENDANTS  
DE LA MÉDITERRANÉE.

**Le Tech. — La Tet. — L'Agly.** — Simultanéité des crues de ces rivières. — Destruction du monastère de Saint-André d'Exalada, en 878. — Pont de la route d'Espagne, à Perpignan, emporté en 1264, 1421 et 1553. — Grand débordement de ces trois rivières, en 1763. — Relation contemporaine. — Crues du Tet, en 1737 et 1777. — Inondation désastreuse dans le Roussillon, en 1784. — Ravages des eaux à Perpignan et dans le département des Pyrénées-Orientales, en 1842 et 1843. — **L'Aude.** — Situation de ce bassin dans les temps anciens. — Vaste marécage entre Marseille et Narbonne. — Moyens employés pour l'écoulement des eaux. — Lettres de Charles VII, de 1455. — Le pont vieux de Carcassonne emporté en 1436 et 1559. — Grande crue de l'Aude, en 1583. — Changement de direction du cours de cette rivière. — Plus haute crue connue en 1820. — Débordement général des rivières, en 1843. — Inondations en 1858 et 1862. — **L'Orb. — L'Hérault.** — **Le Lez.** — Inondations du Lez, à Montpellier, en 1354 et 1374. — Lettres de Louis XI, de 1481. — Crues de cette rivière, en 1622, 1692, 1694, 1698, 1706, 1718, 1748, 1723, 1729. — Inondation extraordinaire de l'Hérault, en 1766. — Ses effets à Agde. — Grande crue en 1795. — Cotes des crues du Lez, en 1810; de l'Orb, en 1825; du Lez, en 1852; de l'Hérault, en 1857, 1858, 1860 et 1861. — Principaux détails sur le débordement des eaux dans le département de l'Hérault, dans ces derniers temps. — **Le Vidourle. — Le Vistre.** — Dessèchement des marais du Bas-Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Renseignements de l'ingénieur en chef Pitot, de l'Académie des sciences, sur l'état de ces contrées, en 1740. — Grandes crues du Vidourle, en 1723, 1739 et 1740. — Hanteurs des eaux de cette rivière, en 1811, 1821, 1852, 1858 et 1862. — Détails sur ces inondations. — **L'Arc. — L'Huveaune. — L'Argens. — Le Var.** — Fâcheuse situation de la Provence, par rapport aux eaux. — Dommages incessants causés par les torrents. — Les bassins de l'Argens et du Var dévastés, en 1631. — Effets désastreux des défrichements et des déboisements. — Grandes crues des rivières des côtes de Provence, en 1843, 1846, 1857, 1858, 1860 et 1862.

**Le Tech. — La Tet. — L'Agly.**

Ces trois rivières, ou plutôt ces trois torrents, qui forment chacun un bassin distinct, puisqu'ils se jettent sépa-

rément dans la Méditerranée, ont néanmoins un seul et même régime; les influences atmosphériques déterminant une surabondance d'eau, grandes pluies et fontes de neige, s'y font sentir en même temps, et leurs crues, en général, sont simultanées. Elles sont excessivement fréquentes, et souvent d'une terrible intensité.

En 878, une épouvantable crue de la Tet emporta le monastère de Saint-André d'Exalada, dans la vallée d'Engarra, dont on montre encore quelques ruines <sup>1</sup>. Des crues formidables renversèrent souvent en totalité ou en partie le pont de la route d'Espagne, sur la Tet, au pied de Perpignan, notamment en 1264, 1421 et 1553 <sup>2</sup>. Les ravages du Tet, dans l'hiver de 1716 à 1717, motivèrent la nomination d'un ingénieur pour le Roussillon, par arrêt du 15 mars 1717 <sup>3</sup>.

En 1763, un grand débordement des rivières du Tech, de la Tet et de l'Agly se manifesta violemment. « Quoique le mois d'octobre eût été très sec en Roussillon et dans toute la partie méridionale du royaume, dit une relation contemporaine <sup>4</sup>, et que le 18 du même mois, il ne fût tombé qu'une petite pluie, cependant les trois rivières de Gly, de la Tet et de la Tech <sup>5</sup>, et surtout cette dernière, s'enflèrent et débordèrent subitement au point de ravager

<sup>1</sup> *Le Guide en Roussillon*, par D. M. J. Henry, Perpignan, 1842, in-12, p. 234.

<sup>2</sup> *Idem*, p. 9.

<sup>3</sup> 1<sup>re</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLIV. Pièce 328.

<sup>4</sup> *Mémoires de l'Académie des sciences, Histoire*, ann. 1763, pag. 35. « L'Académie tient ce détail d'une lettre qui lui a été écrite par M. Marcorelle, de l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse, son correspondant. »

<sup>5</sup> L'orthographe du nom de ces rivières n'est pas encore bien fixée; elle se trouve très-diversement écrite, même dans les auteurs modernes. Ainsi beaucoup écrivent *La Gly* et non *l'Agly*, la *Téid* pour la *Tet*.

toutes les campagnes voisines, de rouler avec elles des pierres et des arbres d'une grosseur considérable, et de détruire sur leur passage des ponts, des martinets, des moulins, des granges et grand nombre de maisons; plusieurs personnes et une assez grande quantité de bestiaux périrent dans ce désastre, qui s'est principalement fait sentir dans le haut Val-Spir et dans les deux villes d'Arles et de Prast-de-Molion; dans cette dernière, il y eut 14 personnes noyées et 19 maisons emportées. Quoique la Tech ait fait le principal ravage, la plus grande quantité d'eau ne venait ni de sa source ni d'elle-même, mais de quatre forts ruisseaux qui s'y jettent, ces ruisseaux nommés le Parsigole, le Camalade, le Figuerie et le Tech de Rieusères, tirent leur source du Canigou, la plus haute montagne des Pyrénées; le premier renversa une montagne de rochers entassés, dont il y en avait qui pesaient jusqu'à trois milliers, et il les entraîna avec une si grande violence qu'il en sortait du feu produit par leur choc; il détruisit et déracina tout sur son passage, les autres ne causèrent pas moins de dommage; le ruisseau de la Figuière a, entre autres choses, tellement rongé le terrain, qu'un éboulement qu'il a causé a fait découvrir un moulin enterré par un éboulement de la montagne, depuis plus de trois cents ans. Le ruisseau de Tech de Rieusères a si bien creusé le tour d'une petite plaine, que le village qui lui donne son nom et qui était au milieu de cette plaine, se trouve aujourd'hui placé sur le sommet d'un cône tronqué; et indépendamment des eaux des rivières, il a paru de tous côtés des jets d'eaux et des sources abondantes sortant de la terre. On peut juger du dommage causé par un tel accident; on ne se rappelle pas dans le pays d'en avoir essuyé un pareil, et on croit qu'il a eu

pour cause quelque feu souterrain ou quelque tremblement de terre dans les Pyrénées. »

En 1737, le pont de la route d'Espagne fut endommagé par une crue excessive.

En 1777, on éprouva à Perpignan, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juillet, une inondation causée par la Tet : « Les eaux ont percé les digues qui les contenaient, dit une lettre de cette ville<sup>1</sup>, et c'est avec des travaux infinis qu'on a préservé les terres précieuses appelées Salanques, qui s'étendent jusqu'à la mer<sup>2</sup>. »

On voit par un rapport de l'intendant de Perpignan, que, durant l'hiver de 1783 à 1784, il y eut dans les régions où coulent les rivières dont nous parlons, des inondations désastreuses. La Tet surtout exerça des ravages aux environs de Perpignan, et le Roussillon souffrit beaucoup du débordement des eaux<sup>3</sup>.

Ces faits se sont renouvelés de nos jours, notamment en 1842 et 1843. On écrivait de Perpignan<sup>4</sup> : « La rivière dite la Basse, qui coule de l'ouest à l'est, s'est trouvée, en moins d'une heure, grossie de plus de 4<sup>m</sup> au-dessus des eaux ordinaires et de plus de 1<sup>m</sup> au-dessus des plus hautes eaux dont on ait le souvenir. Aux Blanqueries, ce jour a été changé instantanément en un jour de deuil et de douleur : tout a été submergé. A deux heures de l'après-midi, l'eau péné-

<sup>1</sup> *Journal de Bruxelles*, juillet 1777, n° 49, pag. 205.

<sup>2</sup> Ces terres, exposées aux inondations, s'engraissent du limon que les rivières déposent et sont la partie la plus fertile du département. « Les terres basses qui s'étendent le long de la mer, dit M. Henry (*ouvr. cité*, p. 8), contiennent un principe salin qui les rend très-fertiles en grains d'une qualité supérieure, et que l'on vend comme blé de semence; ce sont les *Salanques*. Les parties de ces mêmes terres les plus voisines de la mer, et où ce principe salin est en excès, portent le nom de *Salobres* et sont envahies par la soude. »

<sup>3</sup> V° DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLV, Pièce 329.

<sup>4</sup> *Moniteur* du 25 septembre 1842.

trait dans toutes les maisons, par les portes et les fenêtres, jusqu'au premier étage; les habitants furent obligés, pour échapper à une mort certaine, de se réfugier sur les toits, tandis que les eaux entraînaient avec une rapidité effrayante les portes, les meubles et les débris enlevés aux habitations, les arbres, et enfin tout ce qui se trouvait à leur portée. Le faubourg a beaucoup souffert de ce déluge; le torrent qui s'est élevé au-dessus du pont, emportait tout ce qui se trouvait sur son passage et détruisait tout ce qui semblait résister à son impétuosité. Dans la ville, le quartier qui longe la Basse, de l'hôtel des Ambassadeurs à la rue Saint-Martin, a été entièrement inondé; un courant rapide sortait de l'hôtel de la Préfecture, et s'étendait dans toute la rue d'Espirat et partie de la Préfecture; tous les magasins ont été entièrement submergés. »

En 1845, le 18 septembre, la plaine de Salanque fut entièrement inondée; tout le département des Pyrénées-Orientales souffrit de la crue des eaux. « Deux arches du pont, en construction sur l'Agly, ont été renversées. Quatre maisons ont écroulé à Argelès; Sorède a également souffert. Les jardins de Collioure ont été emportés. La rivière de Ballaury a fait aussi de grands ravages dans son cours; elle a renversé plusieurs maisons de fond en comble, plusieurs vignobles ont été détruits. La route d'Amélie-les-Bains est interceptée par suite d'un éboulement considérable de rochers. Les nouvelles de Port-Vendres sont aussi des plus affligeantes; tout ce qui se trouvait sur les quais de l'ancien port a été entraîné dans la mer. Le nouveau bassin a été comblé par les ruines des murs renversés<sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Journal de Toulouse* (*Moniteur* du 29 septembre 1843).

### L'Aude.

Le bassin de l'Aude a été de tous temps très-exposé au fléau de l'inondation, et il ne l'est pas moins aujourd'hui : c'est une loi inévitable de sa constitution topographique. En effet, il est sillonné, dans sa partie supérieure, de nombreux torrents descendant des montagnes et venant se réunir dans un lit commun, celui de l'Aude ; sur l'étendue totale de son cours, d'environ 205 kilomètres, cette rivière ne reçoit pas moins de trente-six cours d'eau principaux, tous à régime torrentiel. La conséquence naturelle est donc une surabondance excessive d'eaux, qui, à un moment donné, le plus souvent simultanément, et dans les parties non encaissées, surmontent les rives et submergent les vallées.

« Tout le terrain depuis Marseillette jusqu'à Narbonne, dit un ancien préfet du département de l'Aude <sup>1</sup>, paraît avoir été presque entièrement inondé et inhabitable dans les temps anciens ; la rive droite de l'Aude, qui est tout à fait délivrée des eaux, n'était alors qu'un vaste marécage. Les travaux des hommes ont conquis sur les eaux toute cette belle plaine. Deux moyens ont été employés pour rendre à l'agriculture ces grands espaces autrefois inondés : tantôt on a ouvert et creusé des canaux de vidange, pour conduire dans le lit des rivières et des ruisseaux les eaux qui descendent en abondance des montagnes

---

<sup>1</sup> *Essai sur le département de l'Aude, adressé au ministre de l'intérieur*, par C. J. Barante, préfet dudit département. Carcassonne, brumaire, an XI, in-8, p. 98. « On éprouve trop souvent, au printemps, dit ce magistrat (p. 400) des intempéries, des gelées tardives et des inondations qui nuisent aux récoltes. »

voisines, et qui se trouvaient arrêtées sur un terrain plat et uni ; tantôt on a introduit dans les étangs les eaux mêmes des rivières, et le limon qu'elles charrient en a relevé le sol par des dépôts successifs. Ainsi, les étangs et marais ont été desséchés, ou par l'écoulement ouvert à leurs eaux jusqu'au niveau des rivières, ou par le moyen plus lent et plus sûr des atterrissements. Voilà comment l'art et la patience ont, pendant la succession lente de plusieurs siècles, changé entièrement la face du pays. La charrue a remplacé la barque des pêcheurs, et ce qui fut autrefois un marais inutile peut nourrir à présent de ses productions des provinces entières. »

Des lettres de Charles VII, du 10 octobre 1455, levant un impôt pour l'entretien des ponts et chaussées de la rivière d'Aude, montrent le fâcheux état dans lequel se trouvait réduit le pays par suite des inondations <sup>1</sup>. En 1456, le pont vieux de Carcassonne, monument du XII<sup>e</sup> siècle, avait été en partie emporté, et en 1559, deux arches furent entraînées par les eaux.

Une grande crue de l'Aude eut lieu en 1583. « Au mois d'août de cette année, dit un historien de Carcassonne <sup>2</sup>, la rivière déborda si extraordinairement que les faubourgs furent inondés dans moins de six heures de temps, et les fossés de la ville remplis d'eau. Dans cette occasion, les nouveaux consuls firent paraître leur zèle, en faisant construire promptement des radeaux, pour transporter les habitants du faubourg et leurs effets dans la ville; la plus grande partie fut sauvée; mais plusieurs, trop occupés à

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. clvii. Pièce 330.

<sup>2</sup> Rouges, *Histoire de Carcassonne*, 1761, in-4, p. 372.



sauver leurs effets, périrent, et d'autres furent engloutis dans les eaux, sous les ruines de leurs maisons. Le moulin de Saint-Nazaire, appartenant au chapitre de la cité, fut emporté avec sa chaussée, et n'a plus été relevé. »

En 1628, on avait desséché l'étang de Marseillette, dont les eaux s'emparèrent de nouveau, quelques années après, évidemment à la suite d'un débordement de l'Aude<sup>1</sup>. C'est aussi sans doute à une cause semblable qu'il faut attribuer le changement de direction du cours de l'Aude, mais dans des temps plus éloignés. « La Robine, dit M. de Barante<sup>2</sup>, était du temps de Plin le lit unique de la rivière d'Aude, dont les eaux formaient comme aujourd'hui le port de la ville de Narbonne, et débouchaient dans la mer par le lac de Sijeau. Cette rivière, après avoir, par différents dépôts, élevé le sol du bassin de Narbonne, se fraya, il y a plusieurs siècles, une nouvelle route vers la plaine de Coursan. Son cours a été maintenu dans cette direction par différents redressements qui ont été faits dans cette partie, il n'y a guère plus de cinquante ans. Une portion de ses eaux continue de couler dans son ancien lit et forme le canal de la Robine. »

On pourrait relater de nombreuses crues de l'Aude durant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, mais se renouvelant de nos jours à peu près dans les mêmes conditions, nous ne parlerons que de quelques-unes des plus récentes. La plus haute connue fut celle du 20 octobre 1820, qui s'éleva, à Carcassonne, à 6<sup>m</sup>,52 au-dessus de l'étiage.

En 1843, dans le département de l'Aude comme dans

---

<sup>1</sup> Cet étang fut desséché de nouveau en 1807.

<sup>2</sup> *Ouvrage cité*, p. 42.

celui des Pyrénées-Orientales, les rivières débordèrent partout. « Les nouvelles reçues ce matin, dit un journal <sup>1</sup>, font un tableau effrayant des ravages d'une inondation qui a eu lieu par suite des pluies des 16, 17 et 18 septembre. Dans l'Aude, la plaine de Coursan a été inondée. A la Cesse, quinze maisons ont été renversées et quinze personnes ont péri. La navigation du canal du Midi a été interrompue par l'inondation de l'Ognon. A Peyrac, les murs du cimetière ont été renversés et emportés par les eaux; les tombeaux ont été ouverts et les ossements dispersés. On n'a pu découvrir deux cercueils contenant deux cadavres inhumés depuis peu. Vingt-cinq ou trente portes ont été remplies d'ossements humains qu'on a déposés dans une chapelle pour les replacer encore en terre sainte. »

Au mois de mars 1858, la persistance des pluies et la violence du vent marin amenèrent des inondations. La plaine de Narbonne fut complètement submergée <sup>2</sup>.

En 1862, ce fléau se fit sentir dans le bassin de l'Aude avec une extrême violence. Une lettre de Narbonne, du 19 septembre, disait <sup>3</sup> : « La pluie, qui est tombée en grande abondance, a fait déborder les rivières. L'Aude, qui reçoit une foule de torrents qui descendent des montagnes voisines, a inondé ce matin toute la plaine de Narbonne. Les eaux ont englouti en un instant les vignes qu'on se préparait à vendanger, et dont le raisin eût été déjà dans les cuves si la pluie n'y eût mis empêchement. L'inondation, se faisant un passage à travers la chaussée, recouvre un

<sup>1</sup> *Moniteur* du 29 septembre 1853.

<sup>2</sup> *Messenger du Midi* (*Moniteur* du 3 mars 1858).

<sup>3</sup> *Journal des Débats* du 21 septembre 1862.

espace de dix lieues carrées et se dirige vers l'étang de Gruissan, où la pente conduit les eaux à la Méditerranée. Les habitants de Coursan, chef-lieu de canton que l'Aude traverse, et qui a eu souvent à souffrir du débordement de ce fleuve, n'ont eu que le temps de quitter la campagne et de gagner leurs maisons. On fuyait devant une masse énorme d'eau, comparable à une marée, qui arrivait bruyamment en formant un demi-cercle. Une immense étendue de vignobles est perdue; les souches sont en grande partie déracinées, et le raisin resté sur pied est noyé dans le limon. »

Une autre lettre du 20 septembre s'exprimait en ces termes<sup>1</sup> : « La pluie a repris hier soir, et elle est tombée avec force toute la nuit. Cependant les eaux qui forment la vaste inondation de la plaine de Narbonne ont considérablement baissé. Les eaux de l'Aude ont diminué ce matin de 2<sup>m</sup>; mais hier soir, au pont suspendu de Saint-Marcel, elles atteignaient une hauteur de 5<sup>m</sup>. En montant sur une hauteur, on aperçoit un vaste fleuve coulant le long des montagnes qui bordent la plaine de Narbonne, du côté de la Méditerranée. On cite parmi les communes qui ont le plus à souffrir de cette inondation, Coursan, Villedaigne, Reyssac, Bizée, Fleury, Gruissan. » La hauteur des eaux, dans cette crue, resta néanmoins bien au-dessous de celle de 1820; la cote officielle, au bac de Fleury, ne fut que de 4<sup>m</sup>,90, le 19 septembre<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> *Messager du Midi* du 21 septembre 1862.

<sup>2</sup> Renseignements transmis par M. Doré, ingénieur en chef du service hydraulique dans les départements de l'Aude, de l'Hérault et du Gard. (Lettre datée de Montpellier, le 7 avril 1863.)

**L'Orb. — L'Hérault. — Le Lez.**

De tous les départements des régions méridionales, celui de l'Hérault tient la première place en ce qui concerne les inondations; cette calamité n'a jamais cessé, pour ainsi dire, d'y être en permanence; les petits fleuves côtiers qui l'arrosent, l'Orb, l'Hérault, le Lez et leurs nombreux affluents, ont éprouvé, dans l'ancien temps comme dans le nôtre, des crues désastreuses. Il serait impossible d'en relater la monographie complète et suivie; il suffira de rappeler ici quelques faits isolés, recueillis çà et là, pour donner une idée, par rapport aux eaux, de la fâcheuse situation de cette contrée, qui faisait jadis partie du Bas-Languedoc.

Les plus anciens titres se rattachant à cette question sont plus spécialement relatifs à la petite rivière du Lez, qui, traversant Montpellier, a été l'objet, pour cette raison, d'une plus grande attention. Dans les annales de cette cité, se retrouve la mention de plusieurs de ses débordements à des époques assez reculées, à la suite de grands orages et de pluies excessives.

« En 1354, dit un historien de Montpellier <sup>1</sup>, il tomba une quantité prodigieuse de grêle, d'une grosseur effroyable, le vendredi 12 septembre. Nos registres marquent

---

<sup>1</sup> D'Aigrefeuille, *Histoire de la ville de Montpellier*, 2 vol. in-8°, 1737, t. 1, p. 443. La chronique d'Ursperg s'exprime ainsi : « *In loco Montispessulani fuit tempestas validissima grandinis, et lapidum grossorum ad instar unius magni ovi, fueruntque fructus qui existerant, consumpti, urbores avulsa, et lecta domorum plurimarum totaliter destructa.* »

qu'il y eut telle pierre qui pesait une livre, que la plupart des couvertures furent brisées, que les cloches de Saint-Martin-de-Prunet et de Notre-Dame-de-Cheudet furent abattues; un orage de pluie étant survenu ravagea toute la campagne et entraîna plusieurs voitures qui revenaient de la foire de Pézénas, depuis la pointe de Saint-Cristol jusqu'au petit portail de Saint-Barthélemy, où elles se noyèrent. »

En 1374, pendant qu'une grande mortalité et la famine désolaient Montpellier, une inondation extraordinaire du Lez, arrivée le 3 octobre, entraîna moulins, hommes et bestiaux. « Elle est marquée dans nos registres, dit d'Aigrefeuille<sup>1</sup>, par la perte de plusieurs grosses pièces de bois de Quillon, qui, du port de Lates, où elles étaient, furent emportées dans la mer. »

Dans des lettres patentes du roi Louis XI, du 9 mars 1481, données aux Plessis-les-Tours, on lit<sup>2</sup>: « qu'à l'occasion des pestes et mortalités qui ont couru autour de Montpellier, depuis deux ans en ça, et aussi des grandes ravines et inondations des eaux, qui avaient gâté plusieurs maisons, moulins, ponts, prés et terres, et abattu grande partie des murailles de la ville, et emmené grande quantité de sels appartenant à plusieurs desdits habitants, il leur remet et rabat la somme de 2,500 livres tournois, mandant aux généraux de ses finances, tant en Languedoil qu'en Languedoc, les asseoir et imposer sur les pays et diocèses qu'ils verront plus propres à les supporter. »

En 1622, alors que Louis XIII en personne assiégeait

<sup>1</sup> *Idem*, t. I, p. 165.

<sup>2</sup> *Idem*, t. I, p. 221. — D'autres lettres, du 2 mars 1482, faisaient remise à Montpellier, pour les mêmes raisons, de la somme de 3,500 livres.

Montpellier, la crue des eaux vint contrarier un instant les opérations, ainsi que nous l'apprend le maréchal de Bassompierre. « Le dimanche, 18 septembre, dit-il <sup>1</sup>, on n'avança aucun travail, car il arriva un tel orage, qui sont rares en ce pays-là, mais furieux quand ils viennent, qu'il fut impossible de rien faire autre chose que de se garantir d'être noyé. La terre, qui était sèche et pressée, ne boit point l'eau, laquelle s'écoule aux lieux bas et aux chemins creux qui s'emplissent quelquefois de six et sept pieds d'eau. Cette pluie fit grossir et dériver le Merdançon, et emporta plus de cent lansquenets qui, pour éviter les grandes chaleurs, avaient fait des creux contre sa rive et s'y étaient huttés. »

Nous trouvons dans d'Algrefeuille, sur les inondations du Lez, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et durant le XVIII<sup>e</sup>, des détails qui montrent combien la ville de Montpellier eut à souffrir des débordements de cette rivière et de ceux du Merdanson.

1692. — « Le 30 août, un grand souper avait été préparé sous des tentes en l'honneur du prince royal Frédéric de Danemark; il advint un grand orage de grêle. Cet orage dura toute la nuit et bonne partie du lendemain; il enfla si fort notre rivière, qu'elle entraîna les gerbiers qui étaient dans les aires, et porta au milieu des champs une barque pleine de blé qu'elle y laissa sans que le grain eût souffert aucun dommage <sup>2</sup>. »

1694. — « Sur la fin de l'année, il y eut de si grands orages de pluie que notre rivière du Lez déborda extraordinairement comme quantité d'autres, ce qui fit grossir la mer à tel point qu'elle couvrait toute la plage qui sépare la

<sup>1</sup> *Mémoires de Bassompierre* (collection Michaud).

<sup>2</sup> T. I, p. 468.

mer et l'étang depuis Agde jusqu'à Aiguemortes. Les champs et les vignes des environs en furent inondés, quelques maisons renversées et le bétail noyé avec ceux qui le gardaient. Dès le 5 janvier 1695, on eut dans Montpellier plus d'un pied de neige qui y séjourna très-longtemps ; le 25, elle redoubla. Ce ne fut qu'au commencement de mars qu'elle put être enlevée. Elle revint dans le mois d'avril <sup>1</sup>. »

1695. — « Une pluie extraordinaire causa un débordement du Lez <sup>2</sup>. On eut dans le mois d'août un débordement du Merdanson. Il fut causé par une pluie extraordinaire qui dura le 27, le 28 et le 29. Les eaux de cette petite rivière grossirent si fort qu'elles abattirent les parapets du pont de la porte de la Blanquerie et renversèrent toutes les murailles des jardins qui sont depuis l'Hôpital général jusqu'au Clos des Augustins, où elles emportèrent les meubles et les provisions de leur jardinier <sup>3</sup>. »

1706. — « Les chaleurs excessives qu'on avait eues pendant l'été finirent par une petite pluie qui commença le 1<sup>er</sup> septembre ; mais, elle vint à augmenter si fort, que notre rivière grossit jusqu'à la hauteur du pont Juvénal, et qu'elle emporta celui de Prades ; rompit l'écluse du moulin de Semalens, et se répandant avec impétuosité dans la campagne, elle entraîna le bétail, les hommes et les bateaux qu'elle trouva sur son chemin <sup>4</sup>. »

1715. — « Il y eut un orage de pluie si violent, que la rivière en grossit tout à coup, et courut avec tant de rapi-

<sup>1</sup> T. I, p. 474.

<sup>2</sup> T. I, p. 474.

<sup>3</sup> T. I, p. 475.

<sup>4</sup> T. I, p. 805.

dité, que les blanchisseuses n'eurent pas le loisir d'amas-  
ser leur linge : la foudre s'étant mêlée à cet orage, tua  
beaucoup de bétail au voisinage de la ville<sup>1</sup>. »

1718. — « Le temps s'étant épaissi le 13, il survint un  
orage, qui causa plusieurs funestes effets. Le Merdanson,  
dont les débordements sont très-violents, grossit jusqu'à  
trois ou quatre pieds sur les ponts de Saint-Côme et de la  
Blanquerie, dont il emporta les parapets ; il y abattit la  
maison d'un tanneur, et ravagea un jardin, dont il em-  
porta bien loin les orangers, avec quantité d'autres arbres  
qu'il trouva sur son chemin. D'autre côté, un pauvre car-  
rossin qui venait de Pézénas, se trouva surpris, vers la  
fontaine Saint-Barthélemy, par les torrents qui descen-  
daient des hauteurs ; il fut entraîné dans un méchant ruis-  
seau, qui est à sec la plupart de l'année, où trois hommes,  
qui étaient dedans avec une femme, furent noyés ; la seule  
femme s'en étant garantie, en se prenant à une branche  
de saule qu'elle eut la force de tenir jusqu'à ce que le tor-  
rent fût passé. Je marque cet événement, parce qu'il en  
arriva un tout semblable dans le même lieu, et presque avec  
les mêmes circonstances, dans le mois de septembre 1354,  
comme il est rapporté dans notre Talamus<sup>2</sup>. »

1723. — « Sur la fin de septembre, nous eûmes de si  
grands tourbillons de pluie, qu'elle entraît dans toutes les  
maisons par les fenêtres et par les cheminées, comme si  
des nuages d'eau eussent crevé tout à la fois. Notre rivière,  
qui, dans ce même temps, vint à grossir prodigieusement,  
emporta ou endommagea si fort toutes les digues des  
moulins, qu'aucun ne fut en état de pouvoir moudre

<sup>1</sup> T. I, p. 520.

<sup>2</sup> T. I, p. 529.



du blé; en sorte qu'avec une assez bonne provision dans tous les greniers, on craignit de mourir de faim faute de farine; d'autant plus que les chemins étant impraticables, on ne pouvait avoir recours aux moulins des rivières voisines <sup>1</sup>. »

1729. — « On reprit les travaux déjà commencés à la porte de la Blanquerie, sur la petite rivière du Merdanson, qui avait fait ses ravages ordinaires, contre le pont et sur les rives voisines. On résolut alors d'agrandir considérablement l'arche du pont; mais, lorsqu'on était prêt d'y mettre la clef, le cintre vint à manquer, et écrasa l'entrepreneur, qui se trouva dessous; ce malheur, arrivé le 26 juin, a fait prendre de plus grandes précautions pour assurer l'ouvrage, qui est déjà dans sa perfection <sup>2</sup>. »

L'Hérault est sujet à des crues qui se renouvellent plusieurs fois tous les hivers, et qui en rendent la navigation périlleuse par la rapidité des eaux. Montrons ici quels peuvent être les effets du débordement de cette rivière.

« Le 14 novembre 1766, dit un historien d'Agde <sup>3</sup> plusieurs coups de tonnerre, suivis d'un déluge de pluie, furent comme les préludes de la plus grande inondation dont la ville d'Agde ait conservé le souvenir. Le lende-

<sup>1</sup> T. I, p. 542.

<sup>2</sup> T. I, p. 548.

<sup>3</sup> *Histoire de la ville d'Agde*, par Balthazar Jordan, Montpellier, 1824, in-8, p. 407. On lit dans cet ouvrage : « Les inondations qui se renouvellent plusieurs fois dans l'hiver ne laissent communément à déplorer après elles que la perte de quelques semailles. Elles sont occasionnées par les débordements de l'Hérault, grossi à sa source par les pluies que produisent les nuages qui s'élèvent de la mer; ceux-ci, poussés par les vents d'est, sont amoncelés contre les montagnes des Cévennes, où ils se résolvent et d'où ils se précipitent en torrents qui inondent les plaines et qui entraînent les arbres, les animaux, même quelquefois les maisons. »

main, les éclats de tonnerre redoublèrent, la pluie tomba avec plus de force, l'Hérault grossit prodigieusement. Sa violente rapidité ayant rompu une des chaînes qui amarraient les bateaux du pont de bois de cette rivière, on voyait ce pont chanceler toutes les fois que l'eau venait heurter impétueusement contre les bateaux, et les habitants consternés, qui s'étaient rendus en foule sur la rive, pâlissaient d'effroi à chaque ébranlement qu'il recevait. Il était à craindre que si cette lourde masse était emportée, elle n'entraînât tous les navires qui étaient dans le port; des secours qui ne pouvaient être trop prompts, prévirent ce malheur. Dans quelques heures, les eaux s'élevèrent à la hauteur de huit pieds, et se débordèrent dans la ville. Elles inondèrent les maisons de la Grand' Rue et des rues adjacentes, entrèrent dans l'église Saint-Séver, dont les carreaux furent bouleversés, et submergèrent dans les magasins ou dans les caves une quantité considérable de grains, de marchandises et de denrées. Le 16 au matin, Agde n'était plus qu'une île qu'on ne pouvait aborder d'aucun côté. De noirs nuages roulaient sur cette ville et se précipitaient en torrents; le tonnerre et la pluie répandaient de plus en plus la terreur; la consternation était générale. Trois tartanes avec leurs équipages, ayant rompu leurs amarres, avaient été emportées dans la mer. Des barques, qui contenaient des familles entières, avaient franchi les bords du canal du Midi, et flottaient dans la plaine inondée. Des draps de lit, déployés en guise de signal de détresse, sur les toits de plusieurs métairies, sollicitaient des secours qu'on ne pouvait y porter. Deux matelots d'un navire, qui avait déradé, s'étaient jetés sur une dune où ils passèrent trois jours sans prendre aucune nourriture, exposés à l'insulte des serpents et

d'autres animaux qui leur disputaient avec acharnement cet asile. Le 17, l'horizon parut en feu, et le tonnerre mêlait toujours son bruit effrayant à une pluie qui tombait par lavasses. Des prières publiques qu'on faisait dans toutes les églises n'avaient encore d'autre résultat que de montrer combien le danger et la crainte tournent facilement les esprits à la piété. Un violent coup de vent de sud-est, qui ébranlait toutes les maisons, et qui en fit crouler plusieurs dans la ville et à la campagne, concourait avec les ravages de l'eau qui avait détrem pé les terres des fondations et le ciment des murailles, pour faire craindre à chacun la chute de la sienne, et bien des personnes préférèrent abandonner leur logement plutôt que d'y vivre dans de continuelles alarmes. Trop communément les calamités se suivent et s'engendrent entre elles. La famine menaçait la ville d'Agde de ses horreurs. Les boulangers, qui ne pouvaient communiquer avec les pays voisins, avaient épuisé leurs provisions, et, chez la plupart, les âtres des fours étaient inondés ou éboulés. Le peuple annonça ses besoins par ses murmures; les magistrats firent saisir la farine d'un bateau qui se rendait à Cette, et le pain ne manqua pas. Les eaux s'étant retirées de la ville le 20 novembre, l'on s'attendait que le lendemain elles ne couvriraient plus la campagne. Vain espoir ! Un nouvel orage crève encore sur Agde; la rivière déborde encore une seconde fois; les rues sont inondées de nouveau; les alarmes se renouvellent. Mais l'impétuosité des eaux emporte de grandes chaussées, et la rivière, en se traçant ainsi différentes issues dans la plaine, épargne à la ville d'Agde de plus grands malheurs. Enfin, l'Hérault rentra dans son lit le 23, neuf jours après en être sorti. Mais quel spectacle offrit alors la campagne ! Des chaussées détruites, des

terres entières emportées, des métairies abattues, toutes les semences noyées, des montagnes de sable où il y avait des champs fertiles, des ravins et de grandes mares qui coupaient les chemins et les rendaient impraticables, des lits de rivière creusés au milieu de la plaine, les jardins submergés et ravagés, les oliviers et beaucoup d'autres arbres déracinés ou rompus, des navires échoués sur la plage, des barques transportées au milieu des champs, en un mot partout l'image du bouleversement et de la destruction. On n'eut cependant à regretter la perte de personne. Le dommage des propriétés fut le résultat le plus fâcheux de cette calamité, en mémoire de laquelle la communauté d'Agde fit le vœu d'aller en procession générale à Notre-Dame-du-Grau, pendant vingt ans, le 21 novembre, pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces d'avoir délivré le pays de la plus grande inondation qu'on y ait jamais vue. Celle qui, en 1795, entraîna le pont par parties, n'eut ni la même durée ni des effets si désastreux<sup>1</sup>. Les eaux ne s'élevèrent pas à une hauteur si considérable, bien que le pont ne pût résister à leur rapidité, parce qu'il était plus vieux qu'en 1766. Cependant, après l'inondation

---

<sup>1</sup> M. Jordan (*ouvr. cité*, p. 308), dit, en parlant du pont d'Agde : « Une inondation l'emporta le 16 novembre 1705. On en construisit un nouveau qui ne dura que depuis le mois de juin 1706 jusqu'au mois de novembre 1721, où il eut le sort du premier. Un troisième, qui fut passant en décembre 1722, et qui coûta 44,000 fr., résista moins longtemps encore à l'impétuosité de l'Hérault, et fut détruit le 2 octobre 1723. Il fut remplacé dans le mois de décembre 1727, par un quatrième pont dont la dépense s'éleva à 25,000 fr., avec la construction des quatre piliers pour les ponts-levis, et dont le plancher fut refait à neuf en 1765 pour 7,000 fr. Celui-ci fut rompu par la rapidité des eaux, et entraîné en partie les 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre 1795. Sa destruction réduisit les habitants d'Agde à l'incommodité de ne passer la rivière d'Hérault que dans un bac jusqu'au mois de septembre 1808, où fut achevé le pont de bateaux qu'on voit aujourd'hui. »

de cette dernière époque, on ne se souvient pas qu'il y en ait eu de plus forte que celle de 1795. »

De nos jours, l'Hérault, l'Orb et le Lez ont éprouvé des crues qui ont fait l'objet d'observations précises et dont la hauteur a été exactement constatée ; en outre, les feuilles publiques ont publié des récits circonstanciés des malheureux événements résultant du débordement des eaux. Nous nous bornerons à présenter un court résumé de ces faits, pour montrer à quel point le fléau de l'inondation est encore aujourd'hui fréquent et dévastateur dans ces contrées.

En 1810, une crue du Lez s'éleva, au pont Juvénal, près de Montpellier, à 6<sup>m</sup>,54. — En 1825, la hauteur de l'Orb, à Béziers, fut de 7<sup>m</sup>,50 au-dessus de l'étiage. — En 1852, le Lez atteignit 6<sup>m</sup>,16, au pont Juvénal.

En 1857<sup>1</sup>, le 26 septembre, les eaux de l'Hérault parvinrent, à Ganges, à 4<sup>m</sup>,80, tandis qu'à Gignac, elles montèrent jusqu'à 8<sup>m</sup>,75, au-dessus de l'étiage. Cette inondation causa des dégâts nombreux dont les journaux rendaient compte en ces termes<sup>2</sup> : « C'est dans la partie de l'arrondissement de Béziers sillonnée par le Libron et le cours inférieur de l'Hérault, que les ravages ont été le plus considérables. Grossis par de nombreux affluents, dont le lit se rétrécit chaque année par les empiétements de la culture, ces deux cours d'eau

<sup>1</sup> Au mois de mars de cette année, les eaux avaient causé quelques ravages. « Un orage des plus violents, disait l'*Écho de Lodève*, a éclaté la semaine dernière sur notre ville ; la pluie tombait à torrents ; nos cours d'eau ont débordé, et la Lergue surtout, envahissant la plaine, a causé des dégâts considérables. Dignes, chaussées, ont été emportées par les flots, et les propriétés riveraines ont eu à souffrir de cette subite inondation, qui heureusement n'a pas eu de durée. » (*Moniteur* du 5 mars 1857.)

<sup>2</sup> *Messenger du Midi* (*Moniteur* du 4 octobre 1857).

n'ont pas tardé à déborder et ont bientôt couvert la plaine qui s'étend entre l'étang de Thau et la frontière du département de l'Aude. Sur une douzaine de kilomètres de longueur environ, au-dessus de l'embouchure, l'Hérault présentait l'aspect d'un furieux torrent de 2 à 3 kilomètres de largeur, dont les flots toujours croissant, du 24 au 26, menaçaient d'emporter les communes riveraines. A Saint-Thibéry, l'eau a atteint la hauteur de près de 2<sup>m</sup>, ainsi qu'à Florensac, et l'on ne pouvait circuler qu'en bateau dans les rues basses de ces deux localités. Les quais de la ville d'Adge et les rues qui débouchent sur le port ont été envahis par le fleuve; mais des précautions prises à temps ont empêché les navires de démarrer. Montagnac et Pézénas ont également éprouvé des pertes notables, surtout en ce qui concerne les fertiles jardins maraîchers de cette dernière ville, ravagés par les eaux de la Peyne. Le débordement du Libron a occasionné de plus lamentables désastres. Dans le village de Laurens, huit maisons se sont écroulées; deux personnes ont perdu la vie et cinq autres ont pu se sauver à la nage. A Lieuran, le pont du chemin de fer de Graissessac a été emporté, les travaux de cette ligne ont été détruits sur près d'une lieue d'étendue, et le matériel a été entraîné sur le chemin du Midi. L'Hérault a également causé de sérieux dommages dans la partie de son cours qui traverse l'arrondissement de Lodève. Le village de Canet a été un moment envahi. Les communes situées sur les rives du Dardaillon ont aussi éprouvé des dégâts considérables. Une trombe mêlée de grêle est venue joindre, à Saint-Pargoire, ses désastreux effets à ceux de l'inondation. Les rez-de-chaussée et les caves ont été submergés. Brignac, Clermont et Vendémian ont éprouvé des pertes plus ou moins grandes

dans la récolte, et de nombreux éboulements s'y sont produits. Dans l'arrondissement de Montpellier, les vendanges étaient à peu près terminées lorsqu'a éclaté l'orage. L'inondation, sous ce rapport, a causé moins de mal. Les propriétés qui ont le plus souffert sont celles que traverse le cours inférieur de la Mosson et du Vidourle. Ces deux rivières ont débordé sur une grande étendue et occasionné de graves dommages, notamment dans les communes de Boisseron, de Lavérune et de Murviel. A la suite de ce débordement général des cours d'eau et de ces pluies persistantes, les routes et les chemins ont nécessairement subi des dégradations considérables. L'autorité a organisé, aussitôt que possible, des ateliers pour rétablir la circulation. Le service du chemin de fer du Midi n'a éprouvé qu'une interruption de peu de durée ».

Une lettre de Saint-Pargoire, du 25 septembre, disait : « Notre commune a été hier le théâtre d'une inondation désastreuse, et qui a présenté un moment l'aspect le plus effrayant. Dans la rue qui traverse le village, de l'est à l'ouest, les eaux se sont rapidement élevées jusqu'au premier étage ; les cuves pleines de vin ont été renversées dans les caves envahies, tandis que les bêtes de somme et des bestiaux périssaient noyés dans les écuries et les étables. Une maison, située vers le centre du village, a été emportée. Pendant des heures entières, le torrent n'a cessé de rouler des meubles, des foudres, des charrettes, sous les yeux de la population éplorée. La campagne, si belle la veille, n'offre plus qu'un spectacle d'affreuse désolation. A Campagnan, le Rieutord, affluent de l'Hérault, a débordé, dans la matinée du 24, avec une telle rapidité, qu'un propriétaire s'est trouvé cerné avec sa famille dans sa maison de campagne, menacée à chaque instant

d'être emportée par la violence des eaux. Bélarga a été presque submergé par le Dardaillon, et le pont qui se trouve sur le torrent a été emporté. La quantité de pluie tombée dans la nuit de vendredi à samedi, sur Montpellier, s'est élevée à 72 millimètres; ce qui donne un total de 252 millimètres de jeudi matin à samedi matin. La pluie n'a pas cessé de tomber de nouveau pendant la nuit de samedi à dimanche. »

Le 3 mars 1858, l'Hérault éprouva encore une crue à peu près semblable; à Ganges, sa hauteur fut de 5<sup>m</sup>,50, et à Gignac, de 8<sup>m</sup>,10<sup>1</sup>.

En 1860, l'Orb, à Béziers, dépassa de 0<sup>m</sup>,30 la cote de 1825, s'élevant ainsi à 7<sup>m</sup>,80. Déjà, en 1858, cette rivière avait éprouvé une crue très-forte. Une lettre de Béziers, du 23 février, disait : « La pluie torrentielle qui est tombée la nuit dernière a déterminé le débordement de l'Orb. Les eaux ont presque atteint le centre des arches du pont vieux et du pont neuf. Le point de jonction des routes de Carcassonne et de Perpignan est submergé et la circulation suspendue dans cette direction. L'inondation a également interrompu la marche des trains sur cette partie de la ligne du Midi. Les habitations menacées sont évacuées. »

Les journaux publiaient les nouvelles suivantes sur les inondations de l'Hérault, à la fin d'octobre 1860<sup>2</sup> : « Les

<sup>1</sup> « Les correspondances que nous recevons de l'arrondissement de Béziers, disait le *Messager du Midi*, nous donnent de tristes détails sur les dégâts causés par la persistance des mauvais temps. L'inondation est générale dans la plaine; l'Hérault a débordé et couvre la campagne jusqu'à Florensac ». (*Moniteur* du 1<sup>er</sup> mars 1858.)

<sup>2</sup> *Moniteur* des 2 et 3 novembre 1860.



derniers débordements de l'Hérault et de la Peyne ont laissé bien loin derrière eux les inondations désastreuses de septembre 1857 : la Peyne a dépassé son ancien niveau de près de 0<sup>m</sup>,50, et l'on ne se souvient pas d'avoir vu l'Hérault atteindre un pareil degré d'élévation. C'est dans la matinée du 29 octobre que ce nouveau sinistre est venu affliger nos populations. La veille au soir, les eaux de la Peyne étaient déjà considérablement grossies ; mais après deux jours de pluie seulement, et quand les terres venaient de subir une sécheresse de plusieurs mois, on était loin de s'attendre à un débordement pareil à celui qui devait avoir lieu. A quatre heures du matin, une crue subite, extraordinaire, a révélé toute l'immensité du désastre, et bientôt la vallée tout entière a été envahie. Murs de clôture, chaussées, empierrements, rien n'a résisté à la violence des eaux ; en un clin d'œil, les habitations des jardiniers contre lesquelles il n'avait été pris que les précautions voulues pour les débordements ordinaires, ont été inondées jusqu'au premier étage ; c'est à peine si quelques-uns d'entre eux ont pu mettre en lieu de sûreté leurs bêtes de somme et leurs objets les plus précieux. Florensac a été presque entièrement envahi par les eaux. Trois maisons se sont écroulées. La crue de l'Hérault a eu lieu près d'Agde avec une rapidité foudroyante. La rivière n'a pas tardé à charrier des débris de diverses natures, des ustensiles servant à la vendange, ainsi que des légumes. L'écluse de Prades a été emportée ; les salines du Bagnas ont beaucoup souffert, et un moment on a pu craindre de grandes pertes, l'eau ayant gagné le pied des *gamelles*. Une drague et une barque plate, appartenant au canal, ont été entraînées et brisées. Beaucoup de personnes ont été surprises dans les champs par cette soudaine inondation.

Elles ont pu être recueillies par des embarcations. Les pluies torrentielles qui sont tombées du côté d'Agde et de Béziers ont fait déborder toutes les rivières. L'Orb a considérablement grossi ; le Libron a presque atteint la hauteur de 1858. Les eaux de l'Hérault sont devenues si considérables, que, de mémoire d'homme, elles n'avaient atteint la hauteur où elles sont parvenues. Les portes de défense de Prades, vieilles il est vrai, ont été emportées ; le pays est couvert par les eaux. Quelques arbres et quelques maisons, dispersées çà et là dans la plaine, sont pour la vue une sorte de point de mire qui seul fait supposer que c'est un terrain habité et non une mer. »

« La trombe a débuté dimanche vers dix heures du soir, sur le territoire de la commune de Clermont-l'Hérault, par une pluie diluvienne qui a bientôt transformé en torrents les rues de la ville, les ruisseaux des environs, et fait déborder l'Ergue sur ses deux rives. A l'impétuosité des eaux se joignaient les secousses de rafales extrêmement violentes. A Clermont, huit maisons se sont écroulées, et on a à déplorer la mort de quatre personnes, dont un enfant, emportées par le courant. L'hospice a été inondé ; des établissements industriels ont été envahis et de grandes quantités de marchandises enlevées ou avariées. Sur la route de Béziers à Carcassonne, le pont de la Dourbie, le pont du Rhône et ceux qui font partie de la route de Clermont à Montpellier, ont été détruits ou fortement dégradés. A Canet, les eaux ont dépassé en hauteur les plus fortes inondations. Le quartier appelé le Barri a été entièrement envahi. A Ceyras, les digues du pont de l'Ergue sont renversées ; à Nébian, trois maisons ont été en parties détruites. A Villeneuve, le chemin de grande communication est impraticable. A Béziers, est

survenu un affreux malheur ; les eaux faisant irruption du côté de la vallée, à peu de distance de la cathédrale, ont renversé un parapet, qui est tombé comme un bloc énorme sur le plancher d'une vieille maison située au-dessous et qui s'est écroulée. Dans une partie de l'arrondissement de Béziers, la pluie a duré deux jours avec une grande intensité. Elle a occasionné des dégâts considérables à la chaussée de Montagnac et au pont sur la Boyne, près de Sérignan. Sur le territoire de la commune de Pézénas, la Peyne a débordé et atteint une élévation qui dépasse de 0<sup>m</sup>,60 les plus fortes crues que l'on connaisse. A Saint-Thibéry, les rues offrent l'aspect de véritables canaux d'une profondeur qui n'est pas moindre de 2<sup>m</sup>,50. L'église a été envahie jusqu'à la hauteur de 0<sup>m</sup>,70. »

Les 21 et 22 octobre 1861, les inondations se firent sentir violemment dans le département de l'Hérault ; les nouvelles publiées par les journaux étaient navrantes : « A la suite d'une trombe, le Jaur et la rivière de Brassac débordés ont envahi les quartiers bas de la ville de Saint-Pons et les localités avoisinantes. Plusieurs ateliers ont été emportés ainsi que des maisons et des métairies. La route de Béziers à Saint-Pons a été coupée. Lundi soir, vers 10 heures, les eaux baissaient ; mardi, à 7 heures du matin, les rues de Saint-Pons étaient libres. Les eaux s'y étaient élevées à une hauteur de 2<sup>m</sup>. Les communications sont interceptées et les courriers ne circulent pas. A Riols et à Olargues, il y a eu de grands désastres à déplorer : des moulins à blé et à huile y ont été détruits, une maison de campagne a été renversée, plusieurs bâtiments ont été fortement endommagés. Le pont suspendu, établi sur le Jaur, a été emporté. »

Une lettre de Saint-Pons disait : « Formé sur le pla-

teau supérieur et les crêtes de la petite chaîne qui, sous le nom de Sommail, rattache la Montagne-Noire aux Cévennes, l'orage a éclaté simultanément sur le versant septentrional ou de l'Océan, dans les vallées du Tarn et de l'Agout, et sur le versant méridional ou de la Méditerranée dans les vallées du Jaur et de la Cesse. L'immense quantité d'eau tombée en quelques heures avait transformé les moindres ravins en torrents furieux, qui allaient porter au loin la ruine et la désolation. A 4 kilomètres au nord de Saint-Pons est situé, au point même où commence le bassin de la Méditerranée, le hameau de Brassac. Les trois maisons qui le composent ont été littéralement rasées par l'inondation. A partir de ce point jusqu'à la commune de Saint-Étienne d'Albagnan, sur une étendue de 12 à 15 kilomètres, tout le versant du Sommail avec les contre-forts qui s'y ramifient en formant autant de vallées secondaires, disparaissaient sous des avalanches d'eau qui se précipitaient des hauteurs avec une indescriptible impétuosité. Plantations séculaires, champs, prairies, chemins, tout est dévasté. Saint-Pons, Riols, Prémian, Saint-Étienne-d'Albagnan et les nombreux hameaux qui dépendent de ces communes dans la zone nord et nord-ouest, ont éprouvé des pertes immenses. Depuis Brassac jusqu'à Saint-Étienne-d'Albagnan, 8 ou 10 maisons ont été entièrement détruites, 4 ou 5 en partie démolies et presque toutes les autres inondées jusqu'au premier ou au deuxième étage. Deux ateliers à Saint-Pons, trois à Riols et autant à Prémian ont été emportés ou très-gravement atteints. De Saint-Étienne-d'Albagnan au confluent de l'Orb, à Tarassac, l'inondation a fait aussi de grands ravages. Dans la commune d'Olargues, le moulin de Rieumège et d'autres habitations, que les

plus hautes eaux n'avaient jamais atteintes, ont été emportés ou gravement endommagés. Dans la vallée de Condades, qui s'ouvre à 2 ou 3 kilomètres de Saint-Pons, la route a été presque entièrement détruite; un moulin a été renversé par les eaux et entraîné. Prairies, plantations, jardins, tout a disparu, balayé par la tempête, ou a été recouvert de rochers ou de gravier sur une hauteur de plusieurs mètres. Jeudi, M. le préfet Piétri a visité le théâtre de l'inondation. Il a distribué aux familles indigentes, au nom de l'Empereur, des secours, dont la promptitude augmentera l'efficacité. Dans la journée, les communes de Prémian, de Riols et d'Olargues, et les autres localités ravagées par la trombe du 22 octobre, ont été visitées par M. le préfet, qui y a également distribué des secours. M. Piétri a pu se convaincre par lui-même de l'immensité de nos pertes. Il a vu nos routes dévastées, nos ponts emportés au nombre de six; nos champs bouleversés, nos ateliers détruits ou obstrués encore par les débris de toute sorte qui s'y sont accumulés. C'est dans la matinée du lundi 21 octobre, de quatre à cinq heures, que la trombe qui s'est abattue sur Saint-Pons et sur les plateaux avoisinants a amené ce débordement. Une heure a suffi pour déterminer le désastre que nous déplorons, et qui, de mémoire d'homme, n'avait jamais été égalé dans le pays par aucune inondation antérieure. On se souvient encore de l'inondation de 1741, qui, tout effrayante qu'elle fût était fort au-dessous de celle qui vient de nous plonger dans la consternation <sup>1</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Messager du Midi* du 24 octobre 1861.

On écrivait de Montpellier : « La journée de vendredi dernier a été marquée par des perturbations atmosphériques d'une violence extrême à Montpellier et aux environs et qui, sur plusieurs points, ont causé de graves dégâts. Dans la matinée, une trombe de vent mêlée de pluie a parcouru la campagne dans les environs de Saint-Aunès et de Vendargues. Les jardins ont été saccagés et des arbres séculaires déracinés. A Saint-Aunès, la tourmente a emporté la toiture de la maison d'école au moment où s'y trouvaient une trentaine d'enfants. Dans la soirée, un orage, précédé d'éclairs se succédant sans discontinuité et sans éclats de tonnerre, est venu fondre sur Montpellier vers six heures un quart. La pluie tombait avec une telle intensité qu'au bout de peu d'instantes les ruisseaux, transformés en torrents, se précipitaient sur les bas quartiers avec une incroyable impétuosité. Le quartier et le faubourg de la Saunerie ont particulièrement souffert et présentaient, dans la soirée, un lamentable spectacle. Les caves, les magasins, les petits cafés avaient été envahis par les eaux. Une grande quantité de marchandises sont perdues ou gravement avariées, et les pauvres gens qui voyaient là toute leur fortune compromise, s'abandonnaient au désespoir et faisaient entendre des plaintes qu'excusaient trop les malheurs qu'ils venaient d'éprouver. Dans une période de quelques années, c'est la troisième fois qu'un pareil désastre atteint cette partie de la ville. Le Lez, dont la veille les eaux étaient très-basses, a grossi instantanément et a débordé sur divers points. Le tablier du pont Méjan a été emporté. »

Le 11 octobre 1862, le Lez, à la suite d'une averse, ayant donné, 0<sup>m</sup>,23 de hauteur d'eau en quatre heures à Montpellier, s'éleva dans cette ville, à 6<sup>m</sup>.70. Le Mosson et le Verdanson débordèrent aussi avec violence. La voie du

chemin de fer de Montpellier à Cette, entre la station de Miraval et celle de Villeneuve, fut couverte de 0<sup>m</sup>,80 d'eau sur une longueur de 700<sup>m</sup>, mais sans qu'il en résultât aucun dommage. « C'est dans la matinée du 11 octobre, disait une lettre, que cet orage d'une violence extrême a éclaté sur Montpellier. Commencé à sept heures, il s'est prolongé jusqu'à midi. Pendant cinq heures, la ville a été inondée par des torrents de pluie et effrayée par le bruit du tonnerre qui se faisait entendre à chaque instant. La quantité d'eau tombée était telle que, dans les bas quartiers, les égouts ont été insuffisants pour la recevoir, et, par suite, les caves et les boutiques ont été inondées. »

### Le Vidourle. — Le Vistre.

Par une délibération du 12 janvier 1740, les États du Languedoc avaient mis à l'étude la question du dessèchement des marais du Bas-Languedoc, entre Beaucaire, Aigues-Mortes et Mauguio. L'ingénieur en chef de la province, M. Pitot, membre de l'Académie des sciences, fut chargé de recueillir sur les lieux les observations nécessaires à l'exécution de ce projet, et nous trouvons dans le travail qu'il publia à ce sujet <sup>1</sup>, les renseignements suivants sur l'état de ces contrées, il y a plus d'un siècle :

« Toute la côte de la mer du Bas-Languedoc, principa-

---

<sup>1</sup> *Extrait des observations et opérations qui ont été faites dans le Bas-Languedoc pendant les mois de mai et juin 1740. (Mémoires de l'Académie des sciences, ann. 1761, p. 265.)*

lement du côté d'Aigues-Mortes, est un pays plat et bas, dont une grande partie est encore en étang, une autre partie en marais, et le reste en terres labourables ou terres cultes, très-basses, et par cette raison sujettes aux inondations. A la première inspection de ce pays, il m'a paru que ces terres labourables et ces marais n'ont été formées que par les dépôts des sables, des limons et créments des rivières du Rhône, du Vistre, du Vidourle, etc. Les dépôts presque continuels de ces rivières ont comblé et reculé les bords de la mer. Tout le monde sait que le roi saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes pour la terre sainte, l'an 1269, ce qui a fait penser que, depuis ce temps, la mer s'était retirée et avait baissé. Mais il est aisé de reconnaître et de voir évidemment que les sables et les limons, entraînés par les rivières, ont formé une nouvelle plage, distante de celle du temps de saint Louis de 3 à 4,000 toises; à cette nouvelle plage, les vagues et l'agitation des hautes mers, ont amoncelé les sables et ont formé des dunes; on voit encore près d'Aigues-Mortes les dunes de l'ancienne plage. La rivière du Vidourle descend des montagnes des Cévennes, du côté de Saint-Hippolyte; ses eaux se répandent dans les marais et les étangs. Dans le temps des grandes pluies, elle amène un si grand volume d'eau et avec tant de rapidité, qu'en 7 ou 8 heures de temps, ses eaux s'élèvent quelquefois, au pont de Lunel et au-dessous, jusqu'à Saint-Laurent, à plus de 20 pieds de hauteur au-dessus du niveau de ses basses eaux ordinaires; et quoiqu'elle soit retenue dans son lit par des digues de 20 à 25 pieds de hauteur, elle inonde souvent les terrains des communautés de Lunel, Marcillargues et de Saint-Laurent. La raison de ces fréquentes inondations vient principalement de ce que le lit de cette rivière est trop étroit et



trop étranglé ; sa pente est fort inégale ; dans certains endroits les eaux paraissent dormantes, et dans d'autres, au contraire, il y a des chutes où les eaux descendent avec une très-grande vitesse ; or, comme les volumes d'eau sont partout en raison réciproque des vitesses, il s'ensuit que les eaux s'élèvent beaucoup dans les endroits qui ont le moins de pente. On a proposé de jeter cette rivière dans l'étang de Mauguio et d'élargir extrêmement son embouchure par plusieurs raisons importantes : 1° pour qu'elle ne porte pas une trop grande quantité d'eau dans les champs qui sont autour des salins de Pécais, ce qui serait très-nuisible aux faunaisons ou formation des sels ; 2° pour que ces mêmes champs ne soient pas comblés et atterris par la grande quantité de limons et créments dont les eaux de cette rivière se chargent en descendant des montagnes ; 3° enfin pour éviter, en donnant une grande largeur à son lit vers son embouchure, que ces eaux soutenues dans les parties basses ne causent de plus fréquentes inondations aux terrains des communautés supérieures. La rivière du Vistre n'est ni fort considérable ni fort à craindre ; la fontaine de Nîmes est la principale source de cette rivière ; presque toutes ses grandes eaux se répandent actuellement dans les marais. Le Rhône et les rivières du Vistre et du Vidourle n'ont point de digues dans leurs parties basses ni vers leurs embouchures ; les inondations de ces rivières dans les marais, et celles des eaux de la mer qui viennent par le Grau-du-Roi, sont très-salutaires aux environs d'Aigues-Mortes, pour empêcher que l'air ne soit infecté par les eaux croupissantes et corrompues des marais, des fossés et des bords des étangs. Toutes les fois que les vents marins ou de mer règnent, les eaux de la mer entrent par le Grau-du-Roi et viennent inonder les

marais des environs d'Aigues-Mortes, ce qui arrive en toute saison de l'année, au lieu que les inondations des rivières n'arrivent presque jamais en été; depuis douze à quinze ans que le roi a ordonné de recreuser et d'ouvrir ce Grau, la corruption des eaux en été et en automne est infiniment moindre et l'air, par conséquent, beaucoup moins malsain. On voyait autrefois, c'est-à-dire avant l'ouverture du Grau, les habitants d'Aigues-Mortes avec un teint pâle et livide; les fièvres en faisaient périr un grand nombre. »

En 1723, le Vidourle éprouva une crue dont la hauteur a été repérée, à Quissac, le 2 octobre, à 8<sup>m</sup>,56 <sup>1</sup>, cote qui n'a jamais été atteinte depuis.

En 1739, aux mois d'octobre et de novembre, des débordements des rivières du Vidourle et du Vistre endommagèrent le territoire d'Aigues-Mortes et les salines de Peccais, à ce point que la communauté de cette ville et l'intendant des salines crurent devoir faire constater, par actes de procédure, la hauteur des eaux et les effets produits par leur exhaussement extraordinaire <sup>2</sup>.

En 1740, une grande pluie presque continuelle depuis le 25 jusqu'au 28 mai causa une inondation. « Les eaux débordées de la rivière du Vidourle, dit M. Pitot <sup>3</sup>, venant des brèches du côté de Tamariguières coulaient sur les marais de Saint-Laurent; la vitesse avec laquelle ces eaux passaient sous les quarante-huit arches de la chaussée

<sup>1</sup> Lettre de M. Doré, ingénieur en chef du service hydraulique des départements de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, datée de Montpellier, le 7 avril 1863. Nous empruntons à cette source officielle les cotes dont nous donnons plus loin les chiffres.

<sup>2</sup> V<sup>e</sup> DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLX, Pièce 331.

<sup>3</sup> *Mémoires de l'Académie des sciences*, ann. 1741, p. 263.

de Saint-Laurent, était de 3 à 4 pieds par seconde, après quoi ces mêmes eaux, rencontrant celles de la rivière du Vistre, faisaient pour ainsi dire rebrousser chemin aux eaux du Vistre, en les refoulant avec elles dans les marais de la Souterane, et se répandaient sur une étendue de marais de plus de quatre lieues de longueur. Le lendemain 30, les eaux avaient cessé de couler; elles étaient tranquilles et dormantes. »

Le 19 septembre 1811, le Vidourle, à Quissac, s'éleva à 6<sup>m</sup>,62, et le 8 octobre 1812, à 6<sup>m</sup>,82. — En 1821, le 23 septembre, une crue resta en contre-bas de celle-ci de 0<sup>m</sup>,30.

Deux grandes crues se produisirent en 1852; l'une, le 8 juin, atteignit, à Quissac, 5<sup>m</sup>,15; l'autre, le 14 décembre, 5<sup>m</sup>,45.

Le 17 septembre 1858, le Vidourle monta à une hauteur extraordinaire; son niveau fut de 7<sup>m</sup>,74 à Quissac, de 6<sup>m</sup>,60 au moulin d'Alary, près Sommières, et de 6<sup>m</sup>,50 au moulin du pont de Lunel. L'inondation sévit partout avec intensité, et tous les torrents descendant des Cévennes exercèrent de grands ravages. On lisait dans les journaux<sup>1</sup> : « A Quissac, depuis 1811, aucune crue n'avait été aussi forte et aussi brusque. Dans cette ville, les eaux ont atteint le point désigné sous le nom de : *Croiste de la route impériale n° 99*. Dans cette même ville, elles ont également fait subir de fortes dégradations au pont de la route départementale n° 5, de Sommières à Anduze; les eaux, après avoir décharné la chaussée de ce pont et emporté les parapets, ont laissé sur la voie deux arbres d'une grosseur pro-

---

<sup>1</sup> Courrier du Gard du 24 septembre 1858.

digieuse, signe évident de leur impétuosité et de la dévastation certaine subie par les terrains traversés par le torrent. Dans la ville de Sauve, les ouvrages d'art jetés sur le Vidourle ont également éprouvé d'assez considérables avaries. Les parapets du champ dit de la Vabre ont été démolis. Mais aux environs d'Orthoux, toujours la route n° 99, des dégradations plus sérieuses ont été causées à la route. Des brèches de 50<sup>m</sup> de longueur environ ont été ouvertes en amont et en aval du pont de Criulon, sur la rivière de ce nom. Ce pont a eu ses parapets emportés ainsi que les murs de soutènement de la route, aux abords. A Lassalle, la pluie, qui est tombée à torrens de 4 heures à 10 heures, a dépavé plusieurs quartiers de la ville; plusieurs maisons ont eu leur rez-de-chaussée envahi; les vignes ont été abîmées, surtout celles en pente. La route de Lassalle à Anduze était tellement dégradée que le courrier qui fait le service entre ces deux localités a dû prendre une autre direction. A Sauve, tout le vallon dans lequel coule le Vidourle était inondé vers 9 ou 10 heures; des maisons ont été renversées, des arbres déracinés. Les maisons situées dans la partie basse de la ville avaient un mètre d'eau au premier étage. Les usines, fabriques, ateliers des bords de cette rivière ont été envahis; des voitures, des charrettes chargées ont été emportées. Le pont situé à l'entrée de Sauve, sur la route impériale d'Aix à Montauban, a été dégradé. A Lédignan, des murs de clôture ont été démolis; dans plusieurs propriétés, la terre a été emportée et le roc mis à nu par les eaux. La ligne du chemin de fer a été, en divers points, et notamment à Laval, près Boucoiran, couverte par le gravier que les eaux entraînaient. Les rues de la ville s'étaient transformées en rivières et les maisons de la partie basse ont été envahies.

A Vazenobres, l'orage a duré de 6 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Plusieurs propriétés ont été ravagées. Les ruisseaux voisins de la voie ont tellement grossi, qu'ils ont rendu la circulation impossible sur 90<sup>m</sup> environ de la voie entre la station de Vazenobres et la route de Ners. Gallargues, Aimargues, le Caylar et Saint-Laurent n'ont pas été moins maltraités que Marsillargues. Le Vidourle, au moment où les vendangeurs étaient tranquillement occupés à cueillir le raisin, a fait subitement irruption dans la plaine et a détruit en quelques heures la plus belle récolte qui ait été donnée depuis une dizaine d'années. La route impériale n° 86, de Lyon à Béziers, a été emportée sur une longueur de 2 kilomètres environ, à partir du pont de Lunel. Les murs de clôture, sortes de digues opposées au courant des eaux, ont été effondrés de toutes parts sur les importants domaines de Saint-Remy et de Saint-Michel, commune d'Aimargues. Trois cents personnes occupées à la vendange, dans la plaine de Gallargues, ont pu échapper à la fureur des eaux. La perte causée par le fléau n'est pas évaluée à moins de 200,000 fr. pour la commune de Gallargues seulement. »

Une lettre de Sommières, du 18 septembre, disait<sup>1</sup> : « Un sinistre épouvantable vient de fondre sur notre ville. Hier, vers 11 heures du matin, la rivière du Vidourle a débordé avant qu'on ait pu prévoir sa brusque élévation, et lorsque la plus petite averse ne faisait présager rien de pareil. Une demi-heure a suffi pour que la ville entière ait été inondée, et que l'eau ait atteint, en quelques endroits, la hauteur effrayante de près de 5<sup>m</sup>. Les annales de la ville de

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 22 septembre 1858.

Sommières, qui ont eu à enregistrer tant de malheurs de ce genre, n'ont jamais signalé une aussi triste catastrophe, et la terrible inondation du 2 octobre 1723, qui causa tant de pertes et de ravages et qui occasionna des dommages immenses à tous les riverains, est de beaucoup dépassée. En effet, les eaux ont dépassé de 0<sup>m</sup>,15 cette inondation de 1723, qui était restée dans la mémoire de notre population comme le souvenir du plus grand désastre dont elle ait été victime, et de 0<sup>m</sup>,40 celle de 1842, qui avait tenu jusqu'ici le second rang. On voyait à la surface du torrent, déchaîné et furieux, surnager, entraînés pêle-mêle et avec une effrayante rapidité, des meubles, des marchandises, des animaux de toute espèce. Vers 5 heures du soir, l'eau a commencé seulement à se retirer, et bien lentement; on a pu avoir alors accès dans quelques quartiers de la ville. Quel désolant spectacle! chaque maison était vide de ses ameublements, les magasins de leurs marchandises, les étables de leurs animaux. Des cris déchirants se faisaient entendre de tous les points inondés. »

En 1862, au mois de novembre, les inondations exercèrent encore leurs ravages. « Dans le Gard, dit un journal <sup>1</sup>, tous les cours d'eau ont débordé. A Sommières, le Vidourle a rempli de 2<sup>m</sup> d'eau les bas quartiers. Toute la plaine du Vistre est submergée, de Nîmes à Aigues-Mortes. »

---

<sup>1</sup> *Gazette du Midi* du 30 novembre 1862.

**L'Arc. — L'Huveaune. — L'Argens. — Le Var.**

« Une multitude de cours d'eau, dit M. Charles de Ribbe <sup>1</sup>, grands ou petits, également rapides, sillonnent le territoire de la Provence. Ils le dévastent au lieu de le fertiliser. Il nous suffira de citer parmi les principaux, l'Ubaye, la Sasse, la Bléone, l'Asse, le Verdon, qui se jettent dans la Durance <sup>2</sup>; le Gapeau, l'Argens, la Siagne, le Loup, le Var, qui vont directement à la mer. Il serait trop long d'énumérer les torrents anciens et nouveaux; ils sont innombrables. Voilà les ennemis acharnés du repos de la Provence et de son agriculture; ils lui livrent depuis des siècles la plus terrible des guerres. Ils la pressent, ils l'enveloppent, ils la dévorent; ils lui enlèvent degré par degré le premier des capitaux, le sol, sans lequel il n'y a plus ni industrie, ni civilisation, ni société, après lequel apparaît le rocher nu, le désert. »

Cette fâcheuse situation de la Provence, par rapport aux eaux, n'est pas nouvelle; elle date de loin; on voit en effet, dans l'histoire ancienne du pays, les torrents causer des dommages souvent considérables par leurs débordements. Bouche constate qu'ils sévissaient dès les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *La Provence au point de vue des bois, des torrents et des inondations avant et après 1789*, Paris, 1837, in-8, p. 43.

<sup>2</sup> Ces rivières faisant partie du bassin du Rhône, consultez pour les faits qui les concernent nos chapitres XIX à XXVI.

<sup>3</sup> *Essai sur l'histoire de Provence*, Marseille, 1785, 2 vol. in-4. « Il y a peu de pays, dit Bouche (t. I, p. 21), où les crues d'eau soient aussi désastreuses qu'en Provence. »

En 1651, le 8 septembre, la Basse-Provence fut affligée par des orages terribles qui jetèrent la dévastation et la ruine dans tout le territoire des bassins de l'Argens <sup>1</sup> et du Var. Une relation contemporaine nous a transmis tous les détails des malheurs causés par les eaux débordées <sup>2</sup>.

Les documents administratifs du XVIII<sup>e</sup> siècle contiennent des traces nombreuses des ravages causés par les rivières et torrents dans les contrées qui forment aujourd'hui le département du Var. « Rien ne saurait être comparé, dit M. Ch. de Ribbe, aux désastres subis à cette époque par la communauté de Saint-Laurent-du-Var. Un rapport constatait, en 1718, que les eaux du Var devenaient de plus en plus abondantes. Aux défrichements accomplis dans les Alpes s'en étaient joints d'autres, non moins imprudents, dans les terres gastes de la communauté et sur les bords du fleuve. Dès 1708, une partie du terrain avait été emportée. Les défrichements continuent; en 1761, même désastre; en 1762, beaucoup d'habitants émigrent, après un nouveau débordement; en 1765, la moitié du territoire reste sans culture, les maisons sont à demi détruites et menacent ruine. Les assemblées ne cessent de voter des secours, des remises d'impôts; s'apercevant enfin de leur inutilité, elles prennent le parti de recourir au véritable remède. Celle de 1783 charge les procureurs des pays de présenter une requête à la Chambre des eaux et forêts.

<sup>1</sup> Bouche (*ouvrage cité*, t. I, p. 20) dit, en parlant de l'Argens : « Les terres de son voisinage sont exposées à de fréquents débordements qui les ravagent, rompent les chemins, déracinent les arbres, renversent les maisons. »

<sup>2</sup> *Lettre véritable des inondations prodigieuses et épouvantables, etc., arrivées en Provence, le jour de Notre-Dame de septembre 1651.* Nous avons donné cet opuscule parmi les pièces du bassin du Rhône, t. IV, DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. xiv, Pièce 221.



Un arrêt est aussitôt rendu le 13 août de cette année, qui ordonne aux particuliers de Saint-Laurent-du-Var de se dessaisir de leurs chèvres dans un mois, prohibe tout défrichement dans les terres gastes, et fait défense de couper aucune espèce de bois dans les *iscles* et sur les bords du Var. »

Les défrichements et les déboisements, telles étaient les causes auxquelles on attribuait les ravages des eaux en Provence. « Les défrichements qu'on a fait depuis quelque temps, disait, en 1706, l'assesseur d'Aix, Saurin, font grossir si fort, en temps de pluie, les torrents et les rivières, qu'on est souvent huit et quinze jours sans pouvoir les passer. » En 1766, un autre assesseur, Serraire, s'exprimait ainsi : « Quant aux dommages causés par les rivières et les torrents, nous en dissimulerions en vain l'intensité. La Haute-Provence craint sa destruction presque entière, et les mêmes eaux qui la ravagent menacent les plus précieux terrains du plat pays. On a vu des villages presque submergés par des torrents qui autrefois n'avaient pas de noms, et des villes considérables sur le point de l'être. L'accroissement sensible qu'ont reçu la plupart des torrents et des rivières du pays ne permet pas de douter qu'on en doive la cause à ses habitants. » L'assesseur trouvait cette cause non-seulement dans le défrichement des montagnes, mais dans la culture des terres qui ne devaient pas l'être, la coupe des arbres qui bordaient les rivières et les torrents, le resserrement des lits produit par les usurpations des propriétaires riverains et la croissance d'arbustes et de broussailles dans ces mêmes lits. On comprend qu'en présence d'une situation semblable, les inondations étaient en quelque sorte journalières; elles se produisaient chaque année sur un point ou sur un autre;

sans distinction de saison, avec les mêmes conséquences désastreuses.

De nos jours, cet état de choses a peu changé, et les petites rivières des côtes de Provence, ainsi que les torrents qui les alimentent, éprouvent souvent des crues subites à la suite de trombes ou de pluies d'orages. Nous en rapporterons, comme exemple, les faits les plus récents.

1843. — « Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 novembre, Marseille a été inondé par une de ces pluies torrentielles auxquelles notre bizarre climat nous a dès longtemps accoutumés. Depuis quelques jours d'épais nuages roulant dans notre ciel, nous arrosaient de leurs ondées, mais, dans la nuit dont nous parlons, l'ondée s'est faite cataracte; l'averse est devenue un véritable déluge. On eût dit que le réservoir des nuages devait s'épuiser du jour au lendemain. L'orage a présenté un caractère d'autant plus insolite que ni les tonnerres qui grondaient à l'horizon, ni plusieurs coups de vent d'une violence extrême, n'ont suspendu un seul instant l'intensité de la pluie. Ce phénomène atmosphérique a duré plus de huit heures. Il va sans dire que l'intérieur de notre ville a présenté, comme d'habitude, en pareille circonstance, l'aspect d'un lac immense traversé çà et là par d'écumantes rivières. Le pont de Sainte-Marguerite, dont la construction était sur le point d'être terminée, a été complètement emporté par les eaux de l'Huveaune, enflées démesurément <sup>1</sup>. »

1846. — Pendant que le Rhône exerçait ses ravages, tous les cours d'eau du département du Var débordaient

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 8 novembre 1843. — V<sup>e</sup> *Hauteur des crues de l'Huveaune aux principaux points de son cours*. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLIVII, Pièce 332.

aussi. « Le 16 octobre, un torrent sorti de Fréjus s'est répandu sur une partie de la route royale, qu'il a considérablement dégradé. Le pont en bois jeté sur l'Huveaune, à l'extrémité du Prado, a été emporté par la violence des eaux. Depuis quelques jours des pluies torrentielles dévastent les campagnes d'Antibes. Le 16 octobre, les plaines qui s'étendent le long de la mer étaient totalement inondées et présentaient l'aspect d'un vaste lac. Les ravins les plus inoffensifs se déversent de toutes parts et font des ravages. La chaussée du pont en fil de fer de la Siagne a été gravement endommagée. La rivière s'est répandue dans les plaines, et les courriers n'ont pu passer que ce matin. Le pont du Loup, entre Antibes et le Var, s'est écroulé au moment même que la diligence de Nice à Aix venait de le franchir. On annonce que trois arches du pont du Var ont été emportées et qu'un pont à l'américaine, que l'on construisait sur le Loup, au-dessus de la route royale, a suivi le torrent <sup>1</sup>. »

1857. — « La Provence a eu aussi ses inondations. Le Var a débordé en emportant les digues et les écluses qui se trouvaient sur son passage. Une quantité considérable de terres envahies ont été entraînées par les eaux. En Piémont, les dernières pluies ont aussi amené des débordements et des désastres. Du côté de Draguignan, à la suite des pluies, le Var est sorti de son lit emportant digues, écluses et une quantité considérable de terres envahies. Au-dessus de la scierie, le fleuve a tout ravagé jusqu'au pied de la colline. Plus bas, il s'est jeté sur les *iscles*, et est venu déverser par la berge, près du pont du Var, filant ainsi jus-

---

<sup>1</sup> *Moniteur* des 26 et 27 octobre 1846.

qu'à la mer. Le pont n'a pas souffert. A Châteaudouble, la rivière de Narturby a débordé, sur la route de Draguignan à Castellanne, et l'a dégradée en plusieurs endroits. Ces dégradations, jointes aux éboulements qui sont malheureusement trop fréquents sur cette route, ont forcé les charrettes et les voitures à reprendre momentanément l'ancienne route par Lagarde <sup>1</sup>. »

1858. — « Énormément grossi par le Merlançon, l'Huveaune a débordé sur presque tout son parcours, mais principalement sur les territoires de Roquevaire, d'Auriol et d'Aubagne. A Roquevaire, des balles de farine, des bois, des meubles et des bestiaux ont été entraînés par le courant. A Aubagne, la ville a été en grande partie inondée ; dans plusieurs maisons, l'eau atteignait jusqu'à plus de 1<sup>m</sup> de hauteur. Des fabriques de tuiles et de poteries ont été dévastées. Le viaduc qui reçoit les eaux descendant des montagnes de Cassis, et qui traverse souterrainement Aubagne, a crevé presque au centre de cette ville et a donné passage à une telle quantité d'eau que beaucoup de magasins et de maisons ont été immédiatement envahis, sans qu'on ait eu le temps de se prémunir contre ce débordement, quede mémoire d'homme les habitants d'Aubagne ne se rappellent pas avoir jamais vu. Parmi les usines signalées comme ayant beaucoup souffert, on cite encore la fabrique de papiers du pont de l'Étoile, où les eaux ont causé de grands dégâts. On attribue cette inondation à une trombe qui aurait éclaté principalement sur les territoires de Gémenos et de Cassis, et y aurait déversé des quantités d'eau très-considérables. Le fait est que sur tout le par-

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 29 octobre 1857.

cours de l'Huveaune, depuis sa source jusqu'à Saint-Marcel, presque tous les territoires qui le bordent ont été submergés, et que les chemins, dans toutes ces contrées, sont devenus impraticables. Près de la Capelette, le moulin de Desautels a été envahi par l'Huveaune, et de grands ravages ont eu lieu à Cassis; c'était de cette direction que paraissait venir la trombe. Hier, vers midi, un torrent qui avait pris les proportions d'un fleuve, dit un témoin oculaire, s'est précipité sur la ville; le presbytère a été d'abord envahi, détruit de fond en comble, et de là, les eaux gagnant l'intérieur de l'église par les vestibules, ont rempli l'édifice à une hauteur de 4 mètres. Plusieurs maisons ont été submergées<sup>1</sup>. — La pluie qui a commencé le 19 octobre, vers six heures du matin, avec accompagnement de tonnerres épouvantables, s'est changée en déluge au milieu d'une obscurité bientôt presque complète. Tous les torrents ont débordé, entraînant murailles, digues, arbres, terrains, rocs énormes; une masse d'eau est arrivée vers le haut de la rue de la Clué, à Auriol, emportant tout sur son passage et charriant un roc d'environ 150 kilogr., qui s'est mis en travers du courant; alors l'eau s'est précipitée avec fracas dans les maisons, emportant avec elle une telle quantité de pierres et de gravier, que les portes les plus hautes en ont été atteintes, au point que pour conserver les chevaux ou autres animaux domestiques, on a été obligé de les faire monter au premier étage. Dans la rue de la Clué, cinq maisons se sont écroulées. Meubles, sacs de blé, de farine, tout a été entraîné par les eaux; plusieurs maisons ont été aban-

---

<sup>1</sup> *Moniteur* des 23 et 24 octobre 1858.

données, attendu que l'eau en a miné les fondements et qu'elles restent comme suspendues par les côtés aux maisons attenantes. Arrivé à la place Sainte-Barbe, le torrent y a laissé une partie de ce qu'il entraînait, des oliviers, des vignes, des poiriers, des figuiers et autres arbres. On estime qu'il y a des décombres pour plusieurs milliers de tombereaux. Les affluents de Vède et de Bassaut, réunis à l'Huveaune, ont formé un étang de plus de 2,000 mètres carrés. L'eau était rouge à cause, de la nuance du terrain qu'elle entraînait. Le torrent a continué ses ravages, entrant dans les cafés et auberges qu'il inondait à plus d'un mètre de hauteur ; il a ensuite envahi le Cours, ne laissant plus que la voûte du pont des Capucins, et s'est répandu dans la Grande-Rue et les jardins, qu'il a couverts d'une vaste nappe d'eau. Arrivée à Sainte-Barbe, et augmentée par l'affluent de la Clué, l'eau furieuse a renversé les murailles des jardins, entraînant les charrettes et autres véhicules. Le dégât que le débordement a occasionné dans la ville sur les comestibles, tels que grains, farine, huile, vin, liqueurs, café, poivre, haricots, et les marchands tailleurs, etc., est évalué à environ 250,000 fr., non compris les dégâts de la campagne. »

1860. — « La pluie torrentielle de vendredi a fait grossir la rivière de l'Arc<sup>1</sup>. La crue a été de près de 3<sup>m</sup> au-dessus du niveau ordinaire<sup>2</sup>. — La pluie qui est tombée pendant nombre de jours a coupé la route impériale de Saint-Tropez à Cogolin ; on a été obligé d'employer des bateaux pour passer les voyageurs<sup>3</sup>. — Les rivières et tor-

---

<sup>1</sup> V<sup>e</sup> sur les crues de l'Arc une note de M. l'ingénieur de l'arrondissement d'Aix.  
DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLXIX, Plèce 333.

<sup>2</sup> *Moniteur* du 13 décembre 1860.

<sup>3</sup> *Idem* du 14 décembre 1860.

rents ont fait de la plaine de Brague un lit large et profond. Depuis quinze jours, le ciel a ouvert toutes ses écluses et presque toutes les voies sont transformées en fondrières. Toutes les rivières inondent les plaines de l'autre côté du Var; les habitants de Villeneuve, dans la nuit de vendredi à samedi, ont été réduits à chercher un refuge dans les étages supérieurs de leurs maisons. A la Colle, le Loup a atteint une hauteur qu'on n'avait plus vue depuis 1835. Le Malvan, la Cagne, la Brague, sorties de leur lit, couvrent aussi toutes les campagnes de débris et d'alluvions<sup>1</sup>. »

1862. — « Les nouvelles de la côte d'Italie sont assez tristes. Dans toute la rivière de Gênes (on appelle ainsi le littoral de Nice à Gênes), les fleuves ont débordé et causé de grands dommages. La diligence de Nice à Gênes a dû s'arrêter à Savone. Dans le Var, la rivière Carami a inondé la plaine de Brignolles; l'Argens, celle de Fréjus<sup>2</sup>; l'Issole, le territoire de Flessens; la Reppe, la vallée de Saint-Nazaire. Sur un seul point, à Gonfaron, entre Cuers et le Luc, les pertes occasionnées par les débordements ne sont pas évaluées à moins de 100,000 fr. Le torrent le Latay, qui recueille une partie des eaux du versant méridional de la Sainte-Baume, enflé par d'effroyables averses, a fait déborder le Gapeau, qui a ravagé le territoire de Digne<sup>3</sup>. »

---

<sup>1</sup> *Moniteur* du 13 décembre 1860.

<sup>2</sup> Le 2 novembre, l'Argens atteignit sa plus grande hauteur. V. une note de M. Camme, ingénieur en chef du département du Var, sur les crues de l'Argens. DEUXIÈME PARTIE. DOCUMENTS, pag. CLXX, Pièce 334.

<sup>3</sup> *Progrès de Lyon* du 15 novembre 1862.

**DEUXIÈME PARTIE.**

**DOCUMENTS ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.**





## DEUXIÈME PARTIE.

### DOCUMENTS ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

#### BASSIN DU RHIN.

---

239

(Page 57).

Extraits des procès-verbaux relatifs à l'inondation du Rhin en 1758<sup>1</sup>.

L'an 1758, le 5 août, je François-Armand Weiss, inspecteur des ponts et chaussées et prévost à Diebolshelm, en conséquence des ordres de M. Roullin, premier secrétaire et subdélégué général de l'intendance d'Alsace, et des instructions données par M. de Clinchamp, directeur des ponts et chaussées d'Alsace, pour découvrir les raisons particulières qui, jointes à la cause naturelle, ont occasionné un épanchement du Rhin jusqu'à présent inouï, le dégât causé par icelui et les remèdes pour s'y opposer à l'avenir, me suis transporté au ban du Grand Huningue ou Neudorff, où étant et

---

<sup>1</sup> Archives du Bas-Rhin. Fonds de l'intendance. C. 434. — *Procès verbaux de la situation des digues actuelles construites le long du Rhin depuis Huningue jusqu'à Strasbourg; de la cause des inondations et des remèdes pour s'en garantir.*—C'est un volumineux mémoire daté du mois d'août 1758, signé Weiss, inspecteur des ponts et chaussées, avec des annotations de M. de Clinchamp, directeur des ponts et chaussées d'Alsace. Ces procès-verbaux constatent beaucoup de brèches et de ruptures de digues; ils signalent le mauvais état de ces ouvrages. L'inspecteur Weiss conclut toujours à leur réparation, à leur renforcement et à leur exhaussement. C'est le point principal de ses propositions.

accompagné des sieurs prévost et notables bourgeois dudit lieu, auxquels j'ai demandé la raison pour laquelle le Rhin s'est épanché et débordé dans leur ban à un point inouï, ils m'ont répondu que par la pluie continuelle, les anciennes neiges tombées depuis longtemps se sont fondues dans les montagnes, et qu'au reste cela provenoit des mains de Dieu. Sommes allés à la tête du canal servant pour l'écoulement des eaux des fossés de la ville de Huningue, la digue duquel j'ai trouvé crevé en cinq endroits; par ces brèches, les eaux du Rhin sont passées et se sont répandues sur les héritages de Neudorff, où elles ont fait beaucoup de dommages.

*Ban de Schalampé, appartenant au Neubourg.* — J'ai trouvé une véritable désolation causée par le débordement du Rhin; j'ai passé par-dessus plus de 200 journaux<sup>1</sup> de terreensemencés, gâtés par les inondations, et la terre endommagée, puisque le Rhin a jeté des bancs de sable et de gravier. Ce mal provient de ce que le Rhin a renversé et surmonté une digue appelée la grande digue, faite par ordre de MM. les maréchaux comtes de Coigny et de Saxe, servant pour chemin couvert; les brèches qui s'y trouvent dans plusieurs endroits peuvent monter en longueur à 200 toises, par où les eaux ont passé de 2, 3, 4 et jusqu'à 5 pieds de hauteur qui forme un fleuve et se répand ensuite dans les bans de Bantzenheim et plus bas.

*Ban de Blodelsheim.* — Les anciennes digues ne se trouvoient plus en état de se soutenir contre les débordemens; il y a des endroits où elles sont tombées dans le Rhin.

*Ban de Nambenheim.* — Tout le village a été dans l'eau, et dans plusieurs maisons, elle est entrée par les fenêtres. Cette communauté est une de celles qui a souffert le plus. Ce mal provient de la digue crevée dans le ban de Balgau.

*Ban de Geisswasser.* — Entièrement submergé. J'ai passé en weidling (batelet) sur tous les grains et dans toutes les rues de

---

<sup>1</sup> Ancienne mesure agraire qui variait de contenance suivant les provinces. Malgré l'adoption du système métrique, ce terme, comme beaucoup d'autres traditionnels d'une signification non moins arbitraire, est demeuré en usage parmi les paysans dans beaucoup de départements. — Dans la Haute-Alsace, le journal valait de 31<sup>4</sup>,650<sup>6</sup> à 48<sup>4</sup>,752.

Geisswasser. J'ose dire que l'eau étoit à un tel point de hauteur que j'ai vu des grains coupés attachés aux feuilles des arbres ; enfin, je ne puis assez m'expliquer sur la désolation et misère de ces pauvres gens qui perdent tout.

*Ban de Biessen.* — Bras du Rhin, appelé Biessen-Rhin, qui prend son origine au-dessus du fort Mortier, descend à main gauche par le pont de charpente appelé Biessen-Brack, et passe entre le village et les îles Saint-Louis, tombe ensuite dans le Rhin au bas de ces îles. Ce bras s'agrandit journellement par son anticipation. Il forme aujourd'hui un fleuve qui, depuis un an, a emporté depuis ledit pont jusqu'au village au delà de trois journaux de terre, et s'il continue ainsi, une partie du village et les biens se trouveront en danger.

*Ban de Kuhnem.* — Ce village est menacé d'être emporté par le torrent du Rhin. Un grand bras du fleuve attaque le village, étant seulement éloigné de vingt-quatre pas. L'eau est entrée dans le village et y a occasionné beaucoup de misères.

*Ban de Mackenheim.* — Le village est encore rempli d'eau ; plusieurs maisons sont abandonnées ; les champs et prés sont inondés. (13 août).

*Ban d'Artoltzheim.* — Le Rhin a tellement débordé et attaqué la digue, qu'il y a fait une brèche très-considérable ; l'ouverture en est d'environ 8 toises et 3 de profondeur ; il a renversé des arbres et passé par cette brèche et par plusieurs endroits avec tant d'impétuosité et de force, qu'il s'est répandu jusqu'à la chaussée au-dessus de Richtolsheim, et l'auroit surpassé si la force de quelques communautés ne l'en avoit empêché. La rivière d'Ichert a passé ses bords et fait beaucoup de dommages aux biens des bans de Richtolsheim, Sassenheim, Diebolsheim.

*Ban de Diebolsheim.* — L'eau du Rhin a surmonté les digues en mauvais état ; la moitié du village a été inondé par le Rhin et l'Ichert. Brèche.

*Ban de Rhinau.* — Craintes sur la jonction du Rhin et de l'Ichert. Brèches considérables, une de 100 toises ; cantons de Geissenkopf, Geisenschollen et Altengurthen inondés. La perte et le dégât que l'eau a fait dans le ban de Rhinau est très-considérable à cause des

mauvaises suites. Pour y remédier, il faut que toutes les digues soient renforcées et exhausées.

*Ban d'Oberheim.* — Cette communauté est encore inquiétée le plus par la rivière dite Altwelle, venant en partie du Zembs qui s'est débordé.

. . . . .  
Il résulte du texte du présent procès-verbal, dit M. de Clinchamp, et des notes particulières que j'ai jointes en marge de chaque article :

1° Que les digues anciennes et nouvelles de barrage du Rhin ont été forcées et en partie entraînées dans les bans qui sont riverains de ce fleuve, depuis Huningue jusqu'à Strasbourg.

2° Qu'il est fort important pour la conservation des héritages desdits bans que les digues soient solidement réparées dans les endroits où elles ont été forcées et dégradées, et qu'elles soient remplacées par de nouvelles dans les endroits où elles ont été entièrement emportées.

## 290

(Page 60).

Extraits des rapports du subdélégué de Wissembourg sur l'inondation du Rhin en 1778<sup>1</sup>.

*Wissembourg, 6 juillet 1778.* — Les orages que l'on a essuyés dans la partie de ma subdélégation située le long du Rhin, au commencement de ce mois, ont tellement rehaussé et gonflé les eaux de ce fleuve que sa largeur depuis le Fort-Louis jusqu'à Germerheim étoit, dans la nuit du 2, presque partout de 4 lieues; le bailliage de Beinheim a considérablement souffert; Beinheim, Newhaüsel et Littenheim ont presque perdu toute leur récolte, qui étoit de la plus belle apparence; les habitants se plaignent de leur prévôt qui ne s'est point donné le moindre mouvement pour conserver une digue construite entre leur ban et celui de Seltz, qui a été emporté, et ils attribuent encore à un ouvrage que le prévôt a fait

<sup>1</sup> Archives du Bas-Rhin, *Fonds de l'intendance*, C. 134.

faire, contraire au plan du sieur Charpentier, inspecteur principal des ponts et chaussées de ce département, qui avoit été approuvé par M. l'intendant, le dommage qu'ils ont souffert.

La récolte dans la partie basse du bailliage de Seltz a été aussi endommagée la même nuit, pendant laquelle on n'a cessé de sonner le tocsin; l'on a même usé du cruel stratagème de crier : Au feu ! pour obliger les journaliers à se mettre sur pied et à aller soutenir, par leur travail, les digues et les barrages que l'on a opposés à la rapidité du fleuve. Malgré tous les efforts des habitants de ce bailliage, la susdite digue, située entre le dit ban de Seltz et celui de Beinhelm, a été rompue, et un barrage construit nouvellement près de Munchausen, et point encore achevé à cause du refus constant que la communauté de Moderen, qui a cependant le plus grand intérêt au travail, a fait jusqu'ici d'y contribuer, a été emporté.

Quoique le bailliage d'Ilagenbach, animé par les préposés, ait travaillé pendant deux fois 24 heures consécutivement, avec le plus grand ordre et une vivacité inexprimable, l'on n'a cependant pu empêcher que dans le canton appelé Scherffer, ban de Woërth, une partie de la digue n'ait été emportée; 400 hommes sont occupés à réparer cette trouée, et ce travail sera achevé aujourd'hui.

L'on ne peut se représenter de spectacle en même temps plus triste ni plus touchant que celui qu'a occasionné le débordement du Rhin dans la nuit du 2 : les deux rives du fleuve éclairées par quantité de feux; le bruit des cloches qui sonnoient le tocsin; les cris de plusieurs milliers d'hommes et de femmes, les uns dans les bateaux, les autres tous nus dans l'eau, occupés à conduire et planter des piquets, porter et amonceler de la terre, du gazon, du foin et de la paille pour contenir les digues, les exhausser et réparer les trouées que la rapidité et la violence des eaux faisoient. Cependant, en général, le dommage n'a pas été aussi considérable que l'on devoit le craindre, et la perte a été beaucoup plus sensible sur la rive droite que sur la nôtre.

*Wissembourg, 6 novembre 1778.* — J'ai exécuté les ordres renfermés dans la lettre circulaire qui m'a été adressée le 3 octobre dernier, et M. Charpentier, qui s'est rendu dans mon département, a fait rétablir les dommages occasionnés par la crue extraordinaire des eaux; mais ce dommage est le moindre; les ravages

occasionnés par le débordement du Rhin aux digues, barrages et écluses dans les communautés riveraines de ce fleuve, ne sont ni à décrire, ni même à estimer. La situation de ces pauvres habitants, dont plusieurs ont été obligés de quitter leurs habitations et n'y sont point encore rentrés, fait compassion. L'humanité exige que l'on vienne à leur secours, et j'ose vous prier de vouloir bien donner des ordres à M. Charpentier pour qu'il s'occupe de cette partie; les réparations sont d'autant plus instantes que très-souvent ce fleuve se gonfle et déborde à la fin de décembre. Nous sommes menacés, et si cette irruption arrivoit, la perte seroit irréparable; et ce ne peut être qu'après la visite faite par un inspecteur principal qu'il sera possible de déterminer les moyens et le secours propres pour arrêter les progrès du mal.

## 291

(Page 70).

Lettres de M. de Chamont de la Calabrière, Intendant d'Alsace, à M. de Calonne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1784<sup>1</sup>.

6 mars 1784. — J'avois déjà prévenu une partie de vos vues lorsque j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 20 du mois dernier sur les précautions à prendre, soit pour secourir ceux des habitants de ma généralité que l'excessive rigueur de la saison a réduits à la misère, soit pour diminuer autant qu'il seroit possible les accidens qui pouvoient résulter de la fonte subite des neiges et du départ des glaces.

Il y a peu de provinces dans le royaume où il soit tombé une aussi grande quantité de neiges qu'en Alsace; d'après les observations qui m'ont été adressées des différentes parties de cette province, il paroît certain qu'en général les campagnes en ont été couvertes à deux pieds de hauteur et que dans plusieurs parties, il y en avoit deux pieds et demi et même jusqu'à trois pieds. Les chemins étant devenus absolument impraticables et la navigation étant d'ailleurs interrompue, plusieurs villes étoient à la veille de

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H. 4418.

manquer des denrées nécessaires à la subsistance de leurs habitants ; elles couroient risque surtout de manquer de bois, quoique l'extrême rigueur du froid qui se faisoit sentir en eût fait un besoin de première nécessité. Je pris, en conséquence, le parti d'ordonner une corvée extraordinaire <sup>1</sup> pour faire débarrasser les routes des neiges qui les couvroient, et ouvrir la voie sur douze pieds de large. J'ordonnai en même temps de pratiquer de 15 en 15 toises une tranchée dans les neiges sur la largeur des routes, pour faciliter l'écoulement des eaux au moment de la fonte. Quelque attention que j'apporte à soulager les corvéables de mon département du poids des travaux publics, je sentis la nécessité de sortir dans cette circonstance des règles ordinaires. Les ordres que j'ai donnés à cet égard ont été exécutés non-seulement avec beaucoup d'exactitude, mais avec une sorte d'empressement et de zèle. Je dois même à plusieurs communautés la justice d'avouer qu'elles les avoient prévenus d'elles-mêmes. Mon but étoit, en ordonnant cette corvée, de veiller à la sûreté des voyageurs et des courriers, de rétablir les communications interceptées, d'assurer les approvisionnemens des villes, en bois et en comestibles, et surtout de pourvoir au soulagement des corvéables, en leur épargnant par une corvée d'un jour ou d'un jour et demi au plus, les travaux extraordinaires auxquels la dégradation totale des routes auroit pu les assujettir dans la suite. Mes soins ont eu tout le succès que j'en attendois, et d'une extrémité de la province à l'autre, les communications n'ont guère été interrompues que pendant environ deux jours. La liberté des chemins a entretenu dans les villes, sinon l'abondance, du moins les approvisionnemens nécessaires pour prévenir les besoins ; et un renchérissement momentané d'environ un quart ou un tiers sur le prix commun du bois a presque été le seul inconvénient qui se soit fait sentir.

A cette première précaution, j'ai cru devoir en ajouter une seconde, celle de faire casser au moment du dégel les glaces des ruis-

---

<sup>1</sup> Le tome III du savant ouvrage de M. Vignon, ingénieur en chef des ponts et chaussées, *Études historiques sur l'administration des voies publiques en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Paris 1862, 3 vol. in-8), est tout entier consacré aux corvées royales. On y trouve de curieux détails et de nombreux documents sur cet impôt féodal, aboli par la Révolution.



seaux et des rivières sur la largeur de six pieds, afin que les glaçons ne rencontrassent aucun obstacle qui pût les arrêter. Quoique les eaux se fussent prodigieusement élevées, le départ des glaces s'est fait sans accident bien considérable. On a été, il est vrai, pendant trois jours dans les inquiétudes les plus vives, mais enfin elles se sont dissipées ; et comme les eaux avoient commencé à se retirer depuis la semaine dernière, et qu'elles sont à peu près rentrées dans leur lit ordinaire, il paroît qu'il n'y a plus aucune crainte à concevoir.

Il y a eu trois ou quatre ponts de bols emportés ; plusieurs autres ont été ébranlés et quelques portions de chaussées ont été dégradées. J'ai donné des ordres pour faire exécuter sur-le-champ les ouvrages provisionnels qu'exige la liberté des communications, et je suis dans la confiance qu'elles sont toutes rétablies dans ce moment. Je m'occupe aujourd'hui du soin de prendre des éclaircissements sur les malheurs particuliers que peuvent avoir éprouvés quelques habitans des communautés de la Basse-Alsace, dont les terres ont été couvertes par les eaux ou dont les maisons ont pu être endommagées par la rapidité des torrens. Aussitôt que j'aurai reçu les détails que j'ai demandés à ce sujet, je m'occuperai avec la plus grande activité du soulagement des malheureux qui ont le plus souffert.

Je ne prends point la liberté de solliciter dans ce moment de vos bontés des secours extraordinaires en argent. Je dois à l'heureuse forme d'administration établie en Alsace et toujours maintenue depuis, la facilité de subvenir aux besoins les plus pressans, sans que ces soulagemens soient onéreux aux finances de Sa Majesté ; une imposition particulière à cette province, et connue sous la dénomination de frais communs généraux et particuliers, en y rendant pour ainsi dire tous les malheurs communs, en diminue au moins sensiblement les effets, si elle ne les détruit pas entièrement ; les communautés qui n'ont point souffert contribuent toutes à soulager celles qui ont éprouvé des accidens, comme les habitans d'un même bailliage viennent eux-mêmes au secours de ceux qui ont essuyé des malheurs particuliers ; une forme d'administration si sagement établie et si précieuse me mettra à portée de réparer les suites funestes du dernier débordement ; j'emploierai au même usage les fonds d'excédant qui sont à ma dispo-

sition, et lorsque je connoîtrai d'une manière bien précise les communautés où des besoins plus pressans doivent appeler les secours par préférence, j'aurai l'honneur de vous rendre compte des accidens qui sont arrivés et des mesures que j'aurai prises pour soulager ceux qui les ont éprouvés.

25 mai 1784. — J'ai rassemblé les éclaircissemens que mes sub-délégués m'ont procurés sur les divers accidens occasionnés par les inondations survenues à la fin de l'hyver; j'ai l'honneur d'en mettre le résultat sous vos yeux et de vous présenter le tableau des dommages qu'ont éprouvés plusieurs communautés d'Alsace; j'ai distingué en particulier les pertes souffertes par les habitans, dont les maisons ont été dégradées ou renversées par la rapidité des torrens.....

Je crois me conformer aux intentions bienfaisantes de Sa Majesté et entrer en même temps dans vos vues, en recommandant à vos bontés les particuliers dont les bâtimens ont été ou renversés entièrement ou considérablement détériorés, et en vous suppliant de les faire participer aux bienfaits que Sa Majesté veut bien accorder à ses peuples, les fonds dont j'ai à disposer ne me mettant pas en état de réparer entièrement les suites des malheurs qu'ils ont éprouvés...

Une somme de 15,000 livres, répartie entre ces particuliers, les mettroit en état de réparer ces malheurs et les dédommageroit à peu près du quart de leurs pertes. Vous penserez sans doute qu'en accordant à l'Alsace une somme si modique, elle ne participera que dans une foible proportion au bienfait des trois millions que Sa Majesté répand sur ses peuples.

Si les besoins des autres provinces vous permettoient d'étendre ce secours, je prendrai la liberté de vous supplier d'accorder à l'Alsace une autre somme de 15,000 livres en diminution de la capitation; si vous daignez vous rendre à cet égard à mes respectueuses sollicitations, je me propose de faire ressentir les effets de cette diminution aux habitans des cantons de cette province, où sont situés les vignobles les plus considérables; comme les vignes ont extrêmement souffert des rigueurs de l'hyver, les malheureux habitans de ces cantons méritent d'obtenir des soulagemens; s'ils n'en recevoient aucuns, le recouvrement des impositions éprouveroit nécessairement des lenteurs et des retardemens préjudiciables au bien du service.

(Page 70).

État des villes et communautés du département d'Alsace qui ont essuyé des dommages par la fonte des neiges et les inondations en 1784<sup>1</sup>.

| NOMS<br>des<br>bailliages.    | NOMS<br>des communautés<br>qui ont essuyé<br>des pertes.                                                                                                                                          | OBJET DES PERTES.                                                                                                                                                                                                        | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
|-------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Ensisheim. . .                | Les habitants en gé-<br>néral. . . . .                                                                                                                                                            | L'objet des pertes<br>souffertes par les<br>habitants de la ville,<br>est évalué à 8,200 liv.<br>indépendamment des<br>dégradations que les<br>inondations ont oc-<br>casionnées dans les<br>communaux.                  | Indépendamment<br>des dommages que<br>les habitants des<br>villes et commu-<br>nautés dénommées<br>au présent état ont<br>essuyés dans leurs<br>héritages particu-<br>liers, les torrens<br>et la débâcle des<br>glaces ont causé<br>des dégradations<br>très considérables<br>dans les édifices pu-<br>blics ainsi que dans<br>les ponts, barrages,<br>digues, dont l'entre-<br>tien est à la charge<br>des bailliages : les<br>dépenses que les<br>réparations de ces<br>objets exigeront oc-<br>casionneront néces-<br>sairement une aug-<br>mentation très-sen-<br>sible dans l'imposi-<br>tion des frais com-<br>munaux et particuliers<br>destinée à subvenir<br>au paiement des dé-<br>penses locales des<br>bailliages. |
| Ensisheim et<br>Sainte-Croix. | Enzheim. . . . .<br>Biltzheim, Ober- et<br>Nider, Herckheim.<br>Sainte-Croix, Lo-<br>guetheim . . . . .<br>Holtzwyhr. . . . .<br>Wickerschvyr. . . . .<br>Kiedwyr . . . . .<br>Niedermorachvyr. . | Une partie des se-<br>mailles ont été dé-<br>truite; quelques<br>pièces de terre ont<br>été emportées par les<br>torrens; les eaux<br>ayant séjourné long-<br>temps dans les caves,<br>ont entièrement gâté<br>les vins. |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|                               | Elodelsheim . . . .                                                                                                                                                                               | Plusieurs arpens<br>de terre ont été em-<br>portés et les semil-<br>les en partie détrui-<br>tes.                                                                                                                        |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
|                               | Sansheim. . . . .<br>Baldersheim. . . .                                                                                                                                                           | Idem.                                                                                                                                                                                                                    |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |
| Bas-Landsberg.                | Habsheim . . . . .                                                                                                                                                                                | Les habitations des<br>particuliers ont été<br>submergées et con-<br>sidérablement dégra-<br>dées.                                                                                                                       |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                 |

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H. 4418. — Nous avons laissé en général subsister l'orthographe des noms telle qu'elle est écrite dans les pièces, bien qu'elle ne soit pas toujours conforme à celle de la géographie actuelle.

| NOMS<br>des<br>bailliages.  | NOMS<br>des communautés<br>qui ont essuyé<br>des pertes. | OBJET DES PERTES.                                                                                                                                            | OBSERVATIONS. |
|-----------------------------|----------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| Bas-Lander . .              | Rishcim. . . . .                                         | Les habitants ont éprouvé les mêmes dommages qui sont énoncés en l'article précédent; ils ont perdu d'ailleurs la plus grande partie de leurs vins.          |               |
|                             | Dessenheim. . . . .                                      | a perdu pour 600 liv. de grains.                                                                                                                             |               |
|                             |                                                          | Plusieurs maisons ont été renversées.                                                                                                                        |               |
|                             | Hirtzfeldem. . . . .                                     | Plusieurs maisons ont été considérablement dégradées.                                                                                                        |               |
|                             | Nuchhausen. . . . .                                      |                                                                                                                                                              |               |
| Issenheim. . .              | Doggenhausen. . . . .                                    |                                                                                                                                                              |               |
|                             | Issenheim. . . . .                                       | Il y a eu 132 arpens de terre submergés et couverts de limon.                                                                                                |               |
|                             | Merzheim. . . . .                                        | Les semailles ont été détruites sur environ 426 arpens de terres labourables; 10 arpens de prés ont été submergés.                                           |               |
|                             | Rodersheim. . . . .                                      | Les habitants ont perdu environ le 4/9 de leurs récoltes.                                                                                                    |               |
| Horbourg<br>et<br>Richewir. | Horbourg. . . . .                                        | Une partie des terres a été emportée par les eaux; les maisons ont souffert des dégradations considérables. Ces dommages sont évalués à 14,990 liv. 40 sous. |               |
|                             | Wolsfgantzheim. . .                                      | Idem. . . 4,200 liv.                                                                                                                                         |               |
|                             | Ofenheim. . . . .                                        | Idem. . . 6,000                                                                                                                                              |               |
|                             | Appenwyhr. . . . .                                       | Idem. . . 2,656                                                                                                                                              |               |
|                             | Bischwyr. . . . .                                        | Idem. . . 2,500                                                                                                                                              |               |
|                             | Fortschwyr. . . . .                                      | Idem. . . 1,500                                                                                                                                              |               |
|                             | Sundhoffen. . . . .                                      | Idem. . . 6,922                                                                                                                                              |               |
|                             | Audolfheim. . . . .                                      | Idem. . . 12,600                                                                                                                                             |               |

| NOMS<br>des<br>bailliages.                               | NOMS<br>des communautés<br>qui ont essayé<br>des pertes. | OBJET DES PERTES.                                                                                                                                                                                                                                                               | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
|----------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| La Wantzenau.                                            | Weyersheim. . . .                                        | Les trois quarts du territoire ont été submergés: les terresensemencées de grains d'hiver ont été considérablement endommagées; vingt particuliers, dont les maisons se trouvoient entièrement dans l'eau, ont perdu leurs provisions et denrées.                               |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
|                                                          | Gambshelm. . . .                                         | 215 arpens de terre ont été submergés et les semailles enlevées; le dommage est évalué à 6,500 liv.                                                                                                                                                                             |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| Les habitants de la ville d'Haguonau en général. . . . . |                                                          | Les prés et les terres labourables situés le long de la rivière, ont été ensablés, et tellement dégradés qu'on n'y peut plus guère espérer de récoltes d'ici à quelques années; les eaux ont causé d'ailleurs des dommages dans les maisons et caves de plusieurs particuliers. | Les dégradations que le dégel et les inondations ont causées dans la manufacture de faïence et de porcelaine de la veuve Anstelt lui ont occasionné une perte d'environ 45,000 livres. Cette veuve, chargée de dix enfants, se trouveroit hors d'état de soutenir un établissement vraiment utile à la province, si on ne venoit à son secours en lui procurant les moyens de réparer ses pertes. |
| Bouxwiller. . .                                          | Schwindratzheim. .                                       | Les eaux ont considérablement dégradé une maison, le jardin et ses dépendances.                                                                                                                                                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| Haguonau. . .                                            | Uberach. . . . .                                         | Une maison a été entraînée par la rapidité d'un torrent.                                                                                                                                                                                                                        |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |
| Marmoutier. .                                            | Marmoutier. . . .                                        | Une maison s'est déroulée par l'affoiblissement des eaux.                                                                                                                                                                                                                       |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |

## 295

(Page 70).

Lettres de M. de la Porte de Meslay, intendant de la Lorraine et du Barrois, à M. de Calonne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1784<sup>1</sup>.

Nancy, 22 mars 1784. — Les vues de sagesse et d'humanité qui vous ont porté à procurer aux provinces du royaume, les secours annoncés par l'arrêt du conseil du 14 de ce mois, vous engageront à prendre en considération quelques réflexions que je vous demande la permission de mettre sous vos yeux, sur la position particulière de la Lorraine.

Elle a souffert autant qu'aucune province par la rigueur du froid, que des observateurs attentifs estiment avoir été plus long et plus rude qu'à Paris, et dans le reste du royaume, par l'abondance des neiges dont la hauteur s'est élevée et soutenue longtemps à plusieurs peds; par le débordement de nos rivières, et notamment de la Meuse, de la Sarre, de la Seille, qui ont mis sous l'eau de vastes contrées et qui en ont détruit les productions.

Nous ne sommes point encore hors d'inquiétude sur ce genre de calamités; la Moselle et la Meurthe, qui baignent une grande partie de la province, pourront nous faire de pareilles inondations lors de la fonte des neiges dans les montagnes des Vosges, où elles prennent leurs sources. Je suis persuadé que c'est votre intention de la faire participer aux secours que le Roy vient d'accorder à ses peuples, aussi mon objet à ce moment ci, est bien moins d'attirer vos regards sur des maux qui malheureusement se sont rendus trop sensibles, que de solliciter votre attention sur la manière dont la Lorraine sera comprise dans la distribution.

Elle ne participe point aux 3 millions qui sont accordés en moins imposé et en travaux de charité; et cette privation habituelle d'un genre de soulagement, dont les autres provinces jouissent, sera

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série II, 4418.

constamment l'objet des justes réclamations de ma compagnie, chargée par son état de veiller aux soulagemens de la province; s'il arrivoit, comme l'arrêt pourroit le faire présumer, que ces 3 millions devinssent la première base de la répartition des 3 autres millions accordés pour cette année, la Lorraine se trouveroit exclue, ce qui ne peut pas être votre intention, ni celle du Roy. Je vous demande pardon de mon empressement à vous marquer mon inquiétude; elle peut être mal fondée, mais le zèle qui me l'a suggérée trouvera mon excuse auprès d'un ministre qui depuis longtemps s'est distingué par sa tendre sollicitude pour les provinces importantes confiées à ses soins.

*Nancy, 21 mai 1784.* — J'ai reçu avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 mars dernier, plusieurs exemplaires de l'arrêt du conseil du 14 du même mois, par lequel le Roy annonce l'intention de venir au secours de ses peuples et de réparer autant qu'il sera possible les pertes que la rigueur de l'hiver et les inondations occasionnées par la fonte des neiges leur ont fait éprouver. Celle dont vous m'avez également honoré le 20 février précédent, en me faisant connoître les sollicitudes paternelles du Roy à ce sujet, et l'intention où il étoit que les administrateurs particuliers prissent toutes les précautions possibles pour prévenir la calamité dont on étoit menacé, m'avoit déjà fait pressentir les vues bienfaisantes qu'il a depuis manifestées par l'arrêt de son conseil du 14 mars. J'avois déjà prévenu vos vues et n'ai pas eu devoir vous importuner de doléances qui n'auroient fait qu'augmenter les inquiétudes et j'ai eu préférable d'agir, dès les premiers momens où la continuité d'un froid aussi extraordinaire que rigoureux a pu faire craindre une disette générale. Persuadé qu'en pareil cas ce sont moins les subsistances qui manquent que la possibilité de les faire circuler, mon attention s'est portée principalement sur les moyens de les faire parvenir facilement dans les endroits où elles commençoient à devenir rares, en prenant des mesures pour désobstruer les routes qui y conduisoient et en dégageant les moulins sans lesquels elles auroient été inutiles. Mes soins ont eu un succès si heureux que dans toute l'étendue de mon département le prix des denrées n'a éprouvé aucune augmentation, que le bois même n'a pas renchéri et qu'il ne m'est parvenu au-

cune plainte pour allarmer le gouvernement. Vous jugez que les secours généraux n'ont pas pu prévenir tous les accidens particuliers, et que toute la prudence humaine n'a pu empêcher que quelques individus ne souffrissent beaucoup de la rigueur de la saison. J'ai eu au moins la consolation de voir leur misère allégée dans la plus grande partie de mon département, mes vues secondées par l'établissement d'espèces d'ateliers de charité où la classe la plus indigente du peuple a trouvé dans un travail utile au bien général, les moyens de subsister à peu de frais, les denrées s'étant toujours soutenues à un prix très-modique et très-approchant des prix ordinaires. Cette manière de subvenir aux besoins des malheureux m'a paru préférable aux distributions gratuites, dont vous savez mieux que moi, que l'administration doit user d'autant plus sobrement, que ces secours, dont il est impossible de calculer l'étendue ni la durée, ont presque toujours le danger d'accoutumer ceux sur qui ils portent à une oisiveté plus funeste que la misère même; qu'on ne peut les interrompre sans donner lieu à une fermentation que le rapprochement des individus peut rendre funeste. L'expérience de cette année m'a plus que convaincu que c'étoit le seul système à suivre dans de pareilles circonstances. J'avoue, au surplus, avec grand plaisir que j'ai été parfaitement secondé par le zèle général, et par l'enthousiasme du bien public, surtout à Nancy, où les corps militaires et civils et tous les ordres de citoyens ont fait des efforts surnaturels. Mais les précautions que j'ai prises m'ont tranquillisé promptement sur les maux que pouvoit occasionner le froid excessif qui a désolé la plupart des provinces du royaume. Je n'ai pu l'être sur les suites de cette calamité qui m'a fait craindre que la Lorraine ne fût entièrement abîmée par les eaux; heureusement mes craintes n'ont point été réalisées. le dégel s'étant établi d'une manière presque insensible, au moyen de quoi la fonte des neiges et la débâcle des glaces n'a pas causé autant de mal qu'on avoit été fondé à l'appréhender; le dommage n'a pas cependant laissé d'être très-grand, et vous pourrez en juger par l'état que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux; vous y verrez qu'indépendamment des ponts qui sont à la charge du Roy et dont j'ai adressé l'état à M. de la Millière, la Lorraine fait une perte totale de 1,476,559 livres, sçavoir, 1,293,038 livres en pertes particulières, c'est-à-dire en terres, prairies et vignes détériorées, en maisons endomma-



gées, en bestiaux noyés, en meubles emportés et autres objets de cette nature et 183,521 livres en dommages occasionnés par la dégradation des ponts, dont l'entretien est à la charge des communautés. Cet état formé sur les procès-verbaux relatifs aux différens cantons, mais qui, comme je m'y attendois bien, ont été fort exagérés, présente encore une perte effective très considérable. C'est pour la réparer que vous m'avez prescrit de vous indiquer les moyens que les connoissances locales pourroient me faire regarder comme les plus analogues à la nature des dommages que les habitans de cette province ont éprouvés, et le résultat des réflexions que j'ai faites à cet égard a été que dans l'impossibilité où se trouve le gouvernement d'indemniser complètement chaque particulier, le meilleur emploi qu'on pourroit faire de la somme qui sera assignée pour la Lorraine sur les 3 millions annoncés par l'arrêt du conseil du 14 mars, seroit d'aider les communautés de mon département à rétablir les ponts qui sont à leur charge. Ce moyen, le seul peut-être de réparer d'une manière sensible les pertes particulières qu'elles ont éprouvées, rendroit les communications plus faciles, procureroit aux denrées des débouchés qui en diminueroient le prix et augmenteroit par conséquent l'aisance générale, qui dépend beaucoup moins de secours momentanés dont la source est bientôt tarie, que des ouvrages publics qui contribuent toujours à la perpétuer. De mon côté, je me propose, si vous l'approuvez, de diminuer les travaux extraordinaires des routes dont ces communautés sont chargées, et même de suspendre ceux qui ne seroient pas d'une absolue nécessité pour les mettre à portée de rétablir leurs chemins communaux. C'est à votre sagesse à peser si cette manière d'employer les bienfaits du Roy est conforme aux principes de l'Administration, et je me borne à solliciter vos bontés personnelles pour une province qui a besoin d'être traitée favorablement et qui le mérite par sa fidélité et l'attachement pour leurs maîtres qui en caractérisent les habitans.

## 294

(Page 70).

Etat général, par subdélégation, des pertes tant particulières que publiques occasionnées en Lorraine et Barrois, par la rigueur de l'hiver de 1743 à 1746, et les inondations causées par la fonte des neiges<sup>1</sup>.

| NOMS<br>DES SUBDÉLÉGATIONS. | PERTES         |                                            | TOTAL GÉNÉRAL<br>des pertes. |
|-----------------------------|----------------|--------------------------------------------|------------------------------|
|                             | particulières, | publiques<br>ponts, routes<br>dignes, etc. |                              |
| Bar. . . . .                | 404,700 liv.   | 20,510 liv.                                | 425,210 liv.                 |
| Bitche . . . . .            | 4,832          | 6,634                                      | 11,466                       |
| Blamont . . . . .           | 3,027          | "                                          | 3,027                        |
| Boulay . . . . .            | "              | 2,200                                      | 2,200                        |
| Bourmont. . . . .           | 2,000          | "                                          | 2,000                        |
| Bouzonville. . . . .        | 27,451         | 400                                        | 27,851                       |
| Chatel-sur-Moselle. . . . . | 97,769         | "                                          | 97,769                       |
| Château-Salins . . . . .    | "              | 4,000                                      | 4,000                        |
| Commercy . . . . .          | 227,598        | 25,563                                     | 253,161                      |
| Barney . . . . .            | 5,844          | "                                          | 5,844                        |
| Saint-Diez . . . . .        | 41,005         | 10,016                                     | 51,021                       |
| Étain. . . . .              | 21,078         | 27,904                                     | 48,982                       |
| Lamarche. . . . .           | 37,400         | "                                          | 37,400                       |
| Lougyon. . . . .            | 1,650          | 3,800                                      | 5,450                        |
| Lunéville. . . . .          | 400            | 2,000                                      | 2,400                        |
| Mirecourt . . . . .         | 9,722          | 12,059                                     | 21,781                       |
| Saint-Mihiel . . . . .      | 7,428          | 21,202                                     | 28,630                       |
| Nancy. . . . .              | 184            | "                                          | 184                          |
| Neufchâteau. . . . .        | 2,019          | 3,093                                      | 5,112                        |
| Pont-à-Mousson . . . . .    | 323,898        | 22,105                                     | 346,003                      |
| Roxières. . . . .           | 39,214         | 6,439                                      | 45,653                       |
| Sarreguemines. . . . .      | 35,419         | 15,196                                     | 50,615                       |
| Thiaucourt . . . . .        | 400            | 400                                        | 800                          |
| Totaux. . . . .             | 1,293,038 liv. | 483,521 liv.                               | 1,476,559 liv.               |

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H. 1418.

## 295

(Page 70).

Lettre de M. Depont, Intendant de Metz, datée du 27 mai 1780, à M. de Calonne,  
Contrôleur-général<sup>1</sup>.

J'ay l'honneur de vous envoyer l'état des secours qu'il m'a paru nécessaire d'accorder aux villes, aux communautés et aux particuliers du département de Metz qui ont éprouvé des pertes innombrables par la rigueur de l'hiver dernier et par les inondations que la fonte subite des neiges a occasionnées. Quoique cet état présente une somme très-considérable, il se seroit porté beaucoup plus haut si je n'avois pris le parti de n'y admettre, pour les pertes particulières, que des objets de la valeur au moins de 30 livres, les pertes moins importantes pouvant être facilement réparées par de légères modérations sur les impositions que je me propose de procurer à ceux qui les ont essuyées; et si, à l'égard des chemins de communication dégradés presque partout, je n'avois jugé convenable de substituer des diminutions sur les tâches de corvées royales aux secours argent que des communautés qui sont chargées de l'entretien de ces chemins avoient demandés pour pouvoir les rendre praticables. J'ai de plus eu l'attention de proportionner les soulagemens à la nature des accidens; ainsi, par exemple, j'ay fixé seulement au dixième des pertes les indemnités relatives aux dégâts qui ne doivent influer que sur les récoltes prochaines; mais par rapport aux bestiaux périss et aux maisons détruites en totalité ou en partie, je les ai étendues au tiers et quelquefois à la moitié de l'estimation des fonds ou des bestiaux; un grand nombre de communautés s'étoient pourvues pour faire appliquer une partie de ces secours aux reconstructions ou réparations de leurs ponts renversés ou dégradés, mais j'ay pensé qu'il n'y avoit que celles qui n'avoient point de ressources dans l'engagement de leurs biens

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série II. 4418.

communs qui pouvoient espérer de participer aux grâces du gouvernement. C'est pourquoy je me suis déterminé de n'admettre de pareilles demandes qu'après avoir vérifié la situation des communautés et m'être assuré qu'elles étoient hors d'état de subvenir à ces dépenses; la communauté de Marly, près Metz, est principalement dans ce cas pour un grand pont placé sur la rivière de Seille et qui servoit à la communication d'une partie du village à l'autre; ce pont a été entièrement détruit, et elle n'a presque aucun revenu qui puisse être employé aux frais de sa reconstruction, évaluée à plus de 10,000 livres. Les habitans, qui sont très-pauvres, ayant beaucoup souffert par les inondations, ce seroit mettre le comble à leur misère que de les obliger de se charger en totalité de cette dépense; d'ailleurs le pont dont il s'agit est très-utile à la plupart des communautés placées sur la rive droite de la Seille, et il étoit presque le seul dont elles pussent faire usage pour le transport de leurs denrées dans la ville de Metz.

La ville de Verdun, celle du département qui a le plus souffert des inondations, a présenté à cette occasion un état de dépenses relatives à la reconstruction de plusieurs ponts qui la concernent pareillement; ces dépenses montent à 345,922 livres, mais comme la plupart ne m'ont point paru avoir été occasionnées par le dernier débordement de la Meuse, qu'il y en a même peu qui soient véritablement instantes, j'ai cru devoir borner les secours que cette ville a droit de solliciter aux seuls objets qui sont maintenant à réparer, et je l'ai fait dans la proportion observée pour les communautés du plat pays, d'après la connoissance que j'ai de la situation actuelle de cette ville dont les revenus sont surpassés par ses charges ordinaires.

J'ai encore fait comprendre dans mon état une somme de 9141 4<sup>s</sup> que le chef de mes bureaux a payée par mes ordres aux commissaires du bureau des pauvres de la ville de Metz, pour les mettre en état d'acquitter des fournitures de pain, de sel, de bois de chauffage et autres, qui ont été faites sur leur recommandation à un grand nombre de familles indigentes de la même ville, lors du débordement de la Seille, et qui, ayant eu leurs maisons inondées, auroient été privées de tout secours pendant plusieurs jours si je n'avois eu la précaution de faire pourvoir à leurs besoins du moment.

Je ne puis finir ma lettre sans vous observer que les soulage-

mens que je propose en faveur de mon département sont d'une nécessité indispensable, et ne sont même qu'un bien faible dédommagement des calamités que l'on y a essuyées. Il faudra plusieurs années de récoltes abondantes pour en faire disparaître entièrement les funestes effets.

## 296

(Page 84).

Extrait du décret du 15 novembre 1807, contenant règlement pour l'entretien et la surveillance des rives du Rhin <sup>1</sup>.

ART. 1<sup>er</sup>. Les terre-pleins, talus et bermes de toutes les digues de bordage du Rhin, sur l'étendue du cours de ce fleuve dans l'empire français, seront, à la diligence des ingénieurs des ponts et chaussées, dégagés de toutes haies, buissons et arbustes, et ensemencés en herbes propres à former un gazon bien fourni et bien touffu....

ART. 2. On observera de laisser en nature de pré ou de gazon, au pied des talus des digues, une berme ou paller d'un mètre de largeur intérieurement, et de 2 mètres à l'extérieur, lequel restera sans culture annuelle, comme les digues, et sera délimité par un rang ou hale de saules plantés en nid de canard.

ART. 3. Tout terrain vague, de moins de 12 mètres de largeur, compris entre l'extrémité de la berme intérieure de la digue et la rive du Rhin, sauf la largeur affectée au chemin de halage, sera planté en saules et oserales. Ces plantations auront lieu à la diligence de l'administration forestière sur les parties appartenant au domaine, et à celle des maires sur les terrains communaux, et par les particuliers sur leurs propriétés respectives.....

ART. 4. Les parties de digues, dont le sommet ou terre-plein forme chemin vicinal, seront entretenues et annuellement rechargées en gravier par les communes intéressées.

---

<sup>1</sup> Ravinet, *Code des ponts et chaussées*, t. 1, p. 541.

ART. 5. Il sera dressé, avant le 1<sup>er</sup> janvier 1808, dans chaque commune dont la banlieue aboutit à la rive du Rhin, à la diligence du maire et concurremment avec l'ingénieur des ponts et chaussées de l'arrondissement, un état désignatif comprenant la longueur, hauteur, largeur et surface de la portion de digue existante dans chaque banlieue, y compris les bermes. Dans cet état seront expressément distinguées les parties qui traversent des terrains domaniaux, des terrains communaux ou des propriétés particulières ; les noms des communes ou des particuliers propriétaires seront rapportés sur l'état, de manière à faire parfaitement connaître la propriété de chacun.

ART. 6. Les parties des digues traversant des propriétés particulières, pour l'établissement desquelles les propriétaires justifieront avoir droit à une indemnité, seront acquises sur les fonds des digues, d'après la valeur du terrain avant la construction des digues. Lors de l'estimation, les experts reconnaîtront s'il reste des terrains aux propriétaires à indemniser ; et dans le cas d'affirmative, avant toute fixation de prix, il sera fait estimation de la plus-value que les digues ont procurée à la propriété restante. Si cette plus-value excède la valeur du terrain occupé par la digue, il ne sera rien dû au propriétaire : dans le cas contraire, il recevra la somme dont la valeur du terrain occupé excède la plus-value du terrain qui lui reste. En cas de réclamation de quelques-uns des propriétaires, il sera créé, pour chaque département, une commission conformément au titre x de la loi du 16 septembre 1807, sur les dessèchements <sup>1</sup>.

ART. 7. Il sera procédé dans chaque commune, avant le 1<sup>er</sup> avril 1808, à l'adjudication, par enchères publiques, des herbages que produit la partie de digues située dans la banlieue. On pourra réu-

---

<sup>1</sup> Le titre vii de cette loi est relatif aux travaux de navigation, des routes, des ponts, des rues, places et quais dans les villes, des digues, des travaux de salubrité dans les communes. L'art. 33 est ainsi conçu : « Lorsqu'il s'agira de construire des digues à la mer, ou contre les fleuves, rivières et torrents navigables ou non navigables, la nécessité en sera constatée par le gouvernement, et la dépense supportée par les propriétés protégées, dans la proportion de leur intérêt aux travaux ; sauf les cas où le gouvernement croirait utile et juste d'accorder des secours sur les fonds publics. »

nir plusieurs communes dans une même adjudication. Les préfets statueront à cet égard.....

ART. 8. Le cahier des charges de ces fermages comprendra la condition expresse et de rigueur, de ne défricher ni mettre en aucune espèce de culture le sommet, les talus et les bermes de la digue, et de n'y faire aucune plantation de haies vives, arbres ou arbustes, et de n'y laisser paître aucun bétail.

ART. 9. Le produit de ces baux ou fermages sera versé dans la caisse du receveur général, pour être disposé de la même manière que de l'impôt local de chaque département spécialement affecté à la construction et réparation des digues<sup>1</sup>. Il sera néanmoins tenu un chapitre distinct, en recette seulement, du montant desdits fermages.

(Les articles 10, 11, 12 et 13 sont relatifs à la création d'agents spéciaux, sous le nom de gardes-digues )

ART. 14. Les fonctions des gardes-digues seront de veiller à la conservation des levées ou digues de bordage du Rhin comprises dans les cantons qui leur seront respectivement assignés, de réparer en terres franches, tassements, ou arrachements des talus, d'entretenir le bombement du terre-plein, de fermer les renards ou taupinières, d'arracher les buissons, combler les ravins, etc.

<sup>1</sup> « Une loi de 1804, dit M. l'ingénieur en chef Coumes (*Service des travaux du Rhin*, p. 69) frappa le département du Bas-Rhin, pendant les années 1804, 1805 et 1806 d'une contribution spéciale et extraordinaire de 450,000 francs applicable à la reconstruction des digues, mais l'œuvre n'ayant pas pu être terminée avec ces premières ressources, l'imposition fut continuée pendant les quatre années 1807, 1808, 1809 et 1810, d'après une loi de septembre 1807. Le Haut-Rhin fut frappé dans le même but d'une imposition de 70,000 francs. L'imposition spéciale, perçue dans le Bas-Rhin d'après ces lois, bien qu'ayant un caractère temporaire pour la reconstruction des digues détruites par l'inondation de 1804, fut prorogée pendant les quatre années de 1811 à 1814, en vertu d'une loi du 25 novembre 1810. Pour cette contribution spéciale, les communes du Bas-Rhin n'ont point fourni des contingents uniformément établis. Elles furent divisées en trois classes sous le rapport de l'assiette de l'impôt : la première comprenait les communes riveraines du Rhin, payant 3/6 ; la deuxième, les communes de la haute plaine, payant 2/6 ; et la troisième, les communes de la montagne, payant 1/6. Dans le département du Haut-Rhin, au contraire, l'impôt spécial fut réparti uniformément au marc le franc des contributions foncière et personnelle. » — M. l'ingénieur en chef Coumes a résumé dans le § 5 de son savant travail le système financier d'exécution des travaux du Rhin à toutes les époques.

**ART. 15.** Indépendamment du compte qu'ils rendront de l'état des digues situées dans leur cantonnement, aux conducteurs attachés au service de la navigation, lors de la tournée que lesdits conducteurs seront tenus de faire tous les mois régulièrement, ces gardes, pendant la durée des crues du fleuve, informeront journellement les maires des communes comprises dans leur district, de la hausse et baisse des eaux, leur désigneront les parties de digues menacées ou entamées; et, en cas d'insuffisance pour prévenir eux-mêmes quelque dégradation majeure, ils pourront les requérir de leur fournir sur-le-champ le nombre d'ouvriers nécessaire, dont le salaire sera acquitté sur l'impôt local du département, d'après l'état qui en sera dressé par le conducteur, vu et vérifié par l'ingénieur de l'arrondissement.

**ART. 16.** Lesdits gardes seront tenus de réparer, au moins provisoirement, les dégradations qu'une crue subite pourrait occasionner aux épis de barrage, bordage ou en éperon, situés dans l'étendue de leur cantonnement, et même d'en rétablir les clayonnages supérieurs.

**ART. 17.** A cet effet, les conducteurs et ingénieurs veilleront à ce qu'il y ait toujours à proximité de ces ouvrages un dépôt de fascines, piquets et clayons. Les gardes seront toujours munis des outils nécessaires au travail dont ils seront chargés, tels que pelle, pioche, hache, maillet et brouette, qu'ils seront tenus de se procurer à leurs frais.

**ART. 18.** Ils dresseront des procès-verbaux détaillés de toutes les dégradations qui auront lieu par le fait des propriétaires riverains, navigateurs ou tous autres, lesquels seront, par l'intermédiaire de l'ingénieur en chef, transmis au préfet du département, pour les contrevenants être traduits devant le conseil de préfecture conformément à la loi du 29 floréal an X, et punis conformément à ladite loi....



Extrait du décret du 27 octobre 1808, portant création d'une Commission  
sous le nom de MAGISTRAT DU RHIN<sup>1</sup>.

## TITRE II.

*Établissement d'une Commission pour les travaux du Rhin.*

ART. 11. Il sera établi à Strasbourg une commission centrale qui portera le nom de *Magistrat du Rhin*, composée d'un maître des requêtes, président, et de deux auditeurs pris dans notre conseil d'État, chargée de l'examen et de la décision de toutes les questions relatives à la conservation de la rive gauche du Rhin, depuis Huningue jusqu'à la frontière du royaume de Hollande, et de la conservation de la rive droite du même fleuve, à Kehl, Cassel et autres territoires appartenant à l'Empire.

ART. 12. Les projets de digues, épis et autres travaux, continueront d'être rédigés par les ingénieurs des ponts et chaussées ils seront soumis par ces derniers au magistrat du Rhin, qui seul correspondra avec le conseiller d'État directeur général des ponts et chaussées; et, dans des cas pressés, le magistrat fera commencer les travaux de réparations sans retard.

ART. 13. Avant d'arrêter les projets, le magistrat du Rhin pourra se transporter sur les lieux, entendre les ingénieurs et les inspecteurs divisionnaires des ponts et chaussées; il entendra pareillement les maires des communes et ceux des propriétaires riverains du fleuve qui s'adresseront à lui.

ART. 14. Il se concertera, toutes les fois que la chose sera nécessaire, avec les administrateurs et officiers des princes et souverains possédonnés sur la rive droite, tant à raison des travaux à faire sur la rive gauche que sur ceux faits ou à faire sur la rive droite.

ART. 15. A cet effet, le ministre des relations extérieures accréditera le président du magistrat pour qu'il puisse correspondre avec les États souverains de la rive droite.

ART. 16. Le magistrat prendra pour base universelle des projets,

<sup>1</sup> Ravinet, *Code des ponts et chaussées*, t. I, p. 578.

que les travaux faits ou à faire sur les deux rives ne doivent être que défensifs, et que leur direction doit être telle qu'elle ne puisse jamais nuire à la rive opposée.

ART. 17. Les projets arrêtés par le magistrat seront adressés par son président à notre ministre de l'intérieur, pour nous être soumis.

ART. 18. Les projets définitivement arrêtés seront exécutés par les ingénieurs des ponts et chaussées, sous la surveillance du magistrat.

ART. 19. Lorsque le magistrat n'aura pu demeurer d'accord avec les États de la rive droite, il nous sera fait un rapport sur les difficultés, par notre ministre de l'intérieur. Le président pourra même correspondre avec notre ministre des relations extérieures.

ART. 20. Le magistrat connaîtra du contentieux qui pourrait naître relativement à l'établissement des contributions locales, de la propriété des terrains délaissés par le fleuve; de la propriété, possession et affermage des digues, et des indemnités des quantités de fascines et autres bois nécessaires aux travaux; des lieux où les bois seront pris, soit qu'ils dépendent de nos forêts, de celles des communes ou des particuliers; des époques auxquelles les exploitations devront être faites, et des indemnités dues à raison desdites exploitations. Ces indemnités seront réglées sur des rapports d'experts nommés par les parties, sur ceux des ingénieurs nommés par le magistrat. En cas de partage, le magistrat nommera des tiers experts; il décidera les questions de cette espèce qui lui seront soumises par les préfets, les communes et les particuliers. Ses arrêtés seront exécutés par provision, sauf le recours à notre conseil d'État. Notre ministre de l'intérieur pourra, dans certains cas, suspendre l'exécution provisoire.

ART. 21. Le magistrat siégera à Strasbourg; néanmoins, il se transportera chaque année, au mois de mai, pour tenir des sessions dans les villes de Mayence, Cologne et Wesei ....

ART. 22. il y aura auprès du magistrat un greffier, qui tiendra les plans, devis, titres de propriété, etc.

ART. 23. Dans le cas où, par absence ou maladie, le magistrat ne serait pas complet, il appellera un membre du conseil de préfecture.

ART. 24. Le président du magistrat rendra compte au ministre de l'intérieur et lui adressera, tous les trois mois, le résumé de ses opérations.

Tableau synoptique des hauteurs maxima des grandes crues

| DATES.               | Le Rhin à |                     |                      |              | L'Il à    |             | La Moselle à |             | La Meurthe<br>à Nancy. |
|----------------------|-----------|---------------------|----------------------|--------------|-----------|-------------|--------------|-------------|------------------------|
|                      | Bâle.     | Vieux-<br>Brissach. | Kehl,<br>Strasbourg. | Lauterbourg. | Mulhouse. | Strasbourg. | Metz.        | Thionville. |                        |
| 1641. Décembre. .    | 6.54      | "                   | "                    | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1784. . . . .        | "         | "                   | "                    | "            | "         | "           | 4.35         | "           | "                      |
| 1780. Décembre. .    | 6.00      | "                   | "                    | "            | "         | "           | 5.15         | "           | "                      |
| 1758. Août. . . .    | 6.00      | "                   | "                    | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1766. . . . .        | 6.21      | "                   | "                    | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1778. Octobre. . .   | 5.67      | "                   | "                    | "            | "         | "           | 5.28         | 5.44        | "                      |
| 1784. . . . .        | "         | "                   | "                    | "            | "         | "           | 4.54         | "           | "                      |
| 1791. . . . .        | 5.67      | "                   | "                    | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1802. Janvier. . .   | 6.51      | "                   | "                    | "            | "         | "           | 4.50         | "           | "                      |
| 1811. Juillet. . . . | 4.14      | "                   | 3.09                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1812. Février. . .   | 4.77      | "                   | 2.93                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Juillet. . . .     | 4.14      | "                   | 2.98                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Novembre. . .      | 4.74      | "                   | 3.48                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1813. Juillet. . . . | 4.89      | "                   | 3.67                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1815. Juillet. . . . | 4.44      | "                   | 3.05                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1816. Juillet. . . . | 4.74      | "                   | 3.21                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Septembre. . .     | 4.35      | "                   | 3.09                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Décembre. . .      | 4.59      | "                   | 3.33                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1817. Mars. . . . .  | 5.10      | "                   | 3.47                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Juillet. . . .     | 6.09      | "                   | 3.72                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1819. Décembre. .    | 5.37      | "                   | 3.79                 | "            | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1823. Juillet. . . . | 4.44      | "                   | 3.23                 | 3.65         | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1824. Mai. . . . .   | 4.11      | "                   | 3.37                 | 4.20         | "         | "           | 4.80         | 5.12        | "                      |
| — Août. . . . .      | 3.40      | "                   | 3.91                 | 4.38         | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Octobre. . . .     | 4.71      | "                   | 3.72                 | 5.11         | "         | "           | "            | "           | "                      |
| — Novembre. . .      | 5.40      | "                   | 4.03                 | 5.32         | "         | "           | "            | "           | "                      |
| 1825. Octobre. . .   | 5.01      | "                   | 3.49                 | 3.92         | "         | "           | "            | "           | "                      |

1 Nous avons dressé ce tableau d'après les indications officielles du service des ponts et chaussées, savoir : pour les anciennes crues du Rhin jusqu'à 1831, nous nous sommes servi des observations publiées par M. l'ingénieur en chef Defontaine, dans sa notice *Des travaux du Rhin* (Ann. des ponts et chaussées, ann. 1833, 1<sup>er</sup> semest.); pour les crues de 1833 à 1862, des renseignements que M. Goumes, ingénieur en chef actuel du Rhin, a bien voulu nous communiquer. — Nous devons à l'obligeance de MM. Le Joindre, ingénieur en chef à Metz, et Jacquin, ingénieur en chef à Nancy, les hauteurs des crues de la Moselle et de la Meurthe. — Pour le Rhin, nous n'avons considéré que les crues supérieures à 4<sup>m</sup> à Bâle et les hauteurs correspondantes aux trois autres échelles du fleuve. — Pour l'Il, les registres d'observations, à Strasbourg, ne remontent pas au delà de 1844, et à Mulhouse, il n'existe que des renseignements

(Page 77).

du Rhin et de ses affluents français, de 1641 à 1861.

| DATES.               | Le Rhin à |                     |                      |              | L'Ill à   |            | La Moselle à |            | La Meurthe<br>à Nancy. |
|----------------------|-----------|---------------------|----------------------|--------------|-----------|------------|--------------|------------|------------------------|
|                      | Bâle.     | Vieux-<br>Brissach. | Kehl,<br>Strasbourg. | Lauterbourg. | Mulhouse. | Strasbourg | Metz.        | Thionville |                        |
| 1826. Juillet. . . . | 4.26      | "                   | 3.18                 | 3.67         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1827. Mars . . . .   | 4.02      | "                   | 3.19                 | 4.08         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1829. Septembre. .   | 4.32      | "                   | 3.02                 | 3.60         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1830. Juillet. . . . | 4.20      | "                   | 2.90                 | 3.24         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1831. Juin. . . . .  | 4.38      | "                   | 3.13                 | 4.00         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| — Septembre. . .     | 5.25      | 4.04                | 3.46                 | 4.43         | 3.39      | "          | "            | "          | "                      |
| 1833. Janvier. . .   | 4.20      | 3.55                | 2.56                 | 3.78         | "         | "          | 4.27         | 4.76       | "                      |
| 1836. Décembre. .    | 4.26      | 3.75                | 3.10                 | 3.86         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1837. Mai. . . . .   | 4.26      | 3.75                | 3.00                 | 3.50         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1843. Juillet. . . . | 4.41      | 3.76                | 3.10                 | 3.55         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1844. Février. . .   | "         | "                   | "                    | "            | "         | 3.56       | 4.57         | 4.60       | 2.65                   |
| — Août. . . . .      | 4.77      | 4.00                | 3.60                 | 4.02         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1846. Septembre. .   | 4.86      | 4.02                | 3.60                 | 3.83         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1847. Juin. . . . .  | 4.32      | 3.65                | 3.08                 | 3.68         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1849. Janvier. . .   | "         | "                   | "                    | "            | "         | "          | "            | "          | 3.00                   |
| — Juin. . . . .      | 4.50      | 3.84                | 3.56                 | 4.12         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1850. Février. . .   | "         | "                   | "                    | "            | "         | "          | "            | "          | 2.76                   |
| — Juin. . . . .      | 4.08      | 3.57                | 3.32                 | 4.14         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1851. Août. . . . .  | 5.25      | 4.10                | 4.22                 | 4.81         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1852. Septembre. .   | 6.63      | 4.85                | 4.54                 | 5.22         | 2.18      | 3.12       | "            | "          | "                      |
| 1853. Juillet. . . . | 4.35      | 3.51                | 3.40                 | 3.88         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1855. Mars . . . .   | "         | "                   | "                    | "            | "         | 3.33       | "            | "          | "                      |
| 1856. Mai. . . . .   | "         | "                   | 3.50                 | "            | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1859. Mai. . . . .   | "         | "                   | "                    | "            | "         | "          | "            | "          | 3.08                   |
| — Novembre. . .      | "         | "                   | 3.38                 | "            | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1860. Septembre. .   | 4.32      | 3.61                | 3.45                 | 3.99         | "         | "          | "            | "          | "                      |
| 1861. Janvier. . .   | 4.20      | 3.45                | 3.28                 | 4.56         | "         | 2.88       | 3.95         | 4.06       | 3.20                   |

incomplets. An reste, la rivière a été transformée, dans cette ville, depuis 1831, par l'ouverture d'un canal de décharge, en sorte que les cotes postérieures à 1831 ne sont pas comparables à celle de cette année. — Pour la Moselle, jusqu'en 1833, année où on a posé des échelles graduées sur les principaux points de son cours, aucune observation précise n'a été faite; nous n'avons tenu compte que des crues supérieures à 3<sup>m</sup>, bien que la navigation cesse dès que les eaux s'élèvent dans la Moselle supérieure (Metz) à 1<sup>m</sup>,60 et dans la Moselle inférieure (Uckange) à 1<sup>m</sup>,20. — Pour la Meurthe, le relevé des bantens des crues ne date que de 1843; nous ne mentionnons que celles supérieures à 2<sup>m</sup>,50; mais de 1843 à 1862, il y a eu, outre celles-ci, 12 crues, dont le niveau a varié de 1<sup>m</sup>,71 à 2<sup>m</sup>,45; en 1862, une crue de 2<sup>m</sup>,90 en janvier et une de 2<sup>m</sup>,75 en septembre.

Extrait d'un Mémoire sur la rectification du cours du Rhin depuis son débouché de la Suisse jusqu'à son entrée dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, par F. G. Tulla, colonel, directeur des ponts et chaussées du grand-duché de Bade <sup>1</sup>.

# INTRODUCTION.

Le Rhin est un des fleuves les plus remarquables d'Europe par le

---

<sup>1</sup> Ce mémoire fut publié à Carlsruhe sous ce titre : *Ueber die Rectification des Rheins, von seinem Austritt aus der Schweiz bis zu seinem Eintritt in Hessen*. La traduction que nous en donnons a été insérée dans le *Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas Rhin*, ann. 1827, p. 5. — Le système préconisé par le directeur des ponts et chaussées du grand-duché de Bade fit éclater une guerre de principes entre les ingénieurs français et badois. « Du côté de l'Allemagne, dit M. l'ingénieur en chef Coumes, *ouvrage cité*, p. 29), un chef habile, exerçant une influence considérable sur l'administration du duché de Bade, avait posé les bases d'un projet général de rectification du Rhin, suivant lequel tout ce qui existait en fait d'ouvrages défensifs, était considéré comme non venu ; il avait fait table rase, sur sa carte, et il avait figuré le tracé le plus droit possible, en tenant pour certain que la dépense totale afférente à l'ouverture du nouveau lit et à la protection des deux rives devait être rachetée amplement par les superficies liquides à transformer en terrains productifs, et par la sécurité donnée aux propriétés riveraines. Sa doctrine était d'ailleurs appuyée sur des considérations théoriques d'une grande force d'argumentation, et sur des exemples tirés du Rhin, ainsi que de plusieurs affluents sur lesquels il avait été à même d'exécuter des rectifications d'après ce système, tant en Suisse que dans le grand-duché de Bade. Du côté de la France, les ingénieurs expérimentés qui dirigeaient le service, tout en reconnaissant les avantages d'un accord parfait dans les tracés et dans la marche à suivre, n'avaient pas admis des préceptes aussi radicaux. Ils avaient présenté des objections tirées des règles de l'hydraulique, telles que les enseignaient les auteurs estimés ; ils citaient des faits observés sur le Rhin qui leur paraissaient favorables à leur manière de voir ; ils ne pouvaient croire que de brusques raccourcissements s'effectueraient sans une perturbation considérable de la vitesse, dangereuse surtout pendant les crues ; ils regardaient la nouvelle direction rectiligne comme plus difficile à maintenir que celle naturellement sinueuse, dont ils supposaient les parties concaves soules susceptibles d'exiger des travaux défensifs ; ils n'entendaient pas que les exemples tirés de la partie tranquille du

grand volume de ses eaux; par son rapport avec les glaciers et presque tous les lacs de la Suisse; à cause de ses chutes près de Schaffhouse et de Lauffenbourg; des changements de son cours dans les temps passés et présents, des inégalités de sa pente, de sa vitesse et de son lit, de l'étendue de la surface qu'il occupe dans son cours, et du terrain qui est actuellement sujet à ses inondations; enfin, à cause de ses embouchures dans la mer et des avantages qu'il offre au flottage et à la navigation.

Les rives de ce fleuve important ont dû être nécessairement peu à peu d'autant plus peuplées que tout le terrain situé dans l'étendue des inondations (on peut l'appeler la basse plaine du Rhin) consiste généralement dans un sol très-fertile, et qu'en outre la navigation a beaucoup facilité le commerce et les communications de tout genre entre les habitants riverains, dès leur premier établissement dans ces contrées.

Mais les avantages que présentait l'habitation des bords du Rhin, ont aussi été, de tout temps, mêlés de grands désagréments, de

---

fleuve traversant le Palatinat, pussent être invoqués au sujet du lit torrentiel sur le littoral de l'Alsace. L'administration supérieure ne statua pas dans ce grand différend; les circonstances ne l'exigeaient pas, et les idées n'étaient pas suffisamment mûries. Elle continua d'approuver les travaux urgents en recommandant de nouveaux essais, comme celui du redressement exécuté avec succès devant Strasbourg; mais les discussions se prolongèrent, car la matière y prêtait, et chacun demeurant ferme dans ses convictions, les choses se passèrent comme il suit: les badois persistèrent dans leur tracé à peu près rectiligne, pour figurer la limite assignée à la rive droite du fleuve; les Français subordonnèrent à des alignements flexibles, composés d'une suite de courbes alternativement concaves et convexes, les projets des ouvrages défensifs de la rive gauche. Il est aisé d'imaginer le désordre que devait produire, dans le lit du Rhin, l'exécution de travaux conçus de la sorte, ayant des directions souvent hostiles, laissant entre les deux rives des largeurs très-variables... La guerre de principes se traduisit donc en une guerre désastreuse sur le terrain, et cette guerre, combinée avec les inconvénients des ouvrages saillants durant les quinze années de 1815 à 1831, eut pour conséquence, pendant les crises extraordinaires de 1824 et 1831, la destruction de presque tous les travaux exécutés à grands frais et sans accord entre les deux rives. A dater de 1832, les relations entre les ingénieurs des deux rives se modifièrent d'une manière avantageuse au service... De 1833 à 1839, un grand pas était encore fait, car grâce aux relations officielles des ingénieurs du Rhin des deux pays avec la commission des limites de la frontière entre la France et le grand-duché de Bade, la convention définitive de 1840 donnait les moyens pratiques d'éviter tout dommage réciproque en déclarant que désormais les travaux seraient dirigés sur chaque rive du Rhin, de manière à arriver successivement à la régularisation de son cours, d'après un tracé concerté entre les ingénieurs des deux États. »

dangers et de peines; beaucoup de villages ou d'habitations riveraines ont entièrement disparu dans le cours des siècles; on a été obligé d'en reculer plusieurs du lieu de leur premier établissement, et quelques-uns se trouvent aujourd'hui déplacés d'une rive à l'autre par les changements du fleuve.

Déjà dans les anciens temps, les habitants des rives du Rhin ont essayé de se défendre contre les ravages et les inondations de ce fleuve; mais l'histoire des travaux du Rhin prouve que les mesures qu'on a prises n'ont pas donné des résultats qui aient été dans un rapport avantageux avec ce que l'on a dépensé.

Les travaux du Rhin ont augmenté successivement avec le temps, et cette augmentation a été d'autant plus nécessaire que la population est devenue plus nombreuse, que par suite l'agriculture et l'industrie se sont perfectionnées, et que les maux, causés par le Rhin, se sont fait plus cruellement sentir.

Mais on se borna généralement à ne porter remède que dans les endroits où le danger menaçait; on n'a jamais rien fait pour donner peu à peu un cours régulier au fleuve, ni pour détruire de cette manière la cause du mal; on n'a défendu contre les attaques du fleuve que quelques points de ses rives, et ces défenses n'ont pas toujours eu de succès: la plus grande partie du cours du Rhin est restée dans un état variable; on fut obligé de déplacer des villages, de reculer des digues et d'abandonner souvent au fleuve les champs les plus fertiles.

Par suite des changements qui ont eu lieu dans le cours du Rhin, surtout depuis la frontière de la Suisse jusqu'à l'embouchure de la Murg, la plupart des travaux défensifs ont été souvent détruits peu de temps après leur construction, soit parce que les attaques du fleuve sur les rives ont augmenté de force et de violence, soit parce que le courant avait changé de direction; d'autres travaux sont devenus inutiles, parce que le fleuve s'en était éloigné; d'autres encore, au lieu de garantir la rive, lui ont été funestes après que le fleuve eut pris une autre direction; des points de cette rive, qui ont été longtemps à l'abri de tout danger, ont été attaqués avec violence, et l'on s'est vu souvent dans la nécessité de faire de nouveaux travaux, qui ont déjà eu, ou qui auront le même sort que les anciens, à moins qu'on ne fasse de grandes dépenses pour les conserver.

Par les expériences que l'on a faites dans les anciens temps, et encore tout récemment à l'occasion des dernières crues, il a été prouvé que les moyens par lesquels on garantit la basse plaine du Rhin contre les inondations n'ont pas été suffisants, quoique de temps en temps les digues aient été exhausées et renforcées : l'expérience a prouvé que les eaux de source ou de filtration ont augmenté dans les terrains bas, situés derrière les digues, au fur et à mesure que les eaux du Rhin sont devenues plus considérables, et il est certain que les effets funestes de ces filtrations se sont étendus sensiblement avec le temps, et qu'il y a aujourd'hui, le long du Rhin, plus de terrain marécageux qu'à aucune autre époque.

Si l'on voulait se garantir pour tous les temps contre les inondations du Rhin, en augmentant toujours les dimensions, et par conséquent la solidité des digues, plus l'exhaussement du lit du Rhin rendrait cette opération nécessaire, plus il faudrait dépenser de sommes considérables. Il en résulterait encore d'autres grands inconvénients : à l'époque d'une grande crue du Rhin, les habitants riverains seraient forcés de garder les digues et de continuer pendant bien plus longtemps que cela n'arrive aujourd'hui, les mesures de défense, qui sont toujours alarmantes et qui exigent souvent de grands efforts, même quand elles ne sont pas de longue durée ; ensuite il faut considérer que, lorsque des digues très-hautes viennent à être rompues par la force des eaux (et les digues les plus solides ne sont pas toujours à l'abri d'un pareil accident), le dommage qui en résulte est nécessairement plus grand que dans le cas où des digues moins hautes viennent à se rompre.

Toutes les inondations qui ont eu lieu depuis quelques années dans le nord de l'Europe, et par suite desquelles des milliers d'habitants ont péri et un plus grand nombre sont réduits à la misère, ont prouvé d'une manière incontestable, à combien de dangers les pays situés sur les bords des fleuves et des mers sont exposés, quand leur sol est très-bas relativement au niveau des eaux voisines, et combien il est important de faire augmenter la hauteur respective du sol des pays et des terrains situés dans l'étendue ou dans le rayon des inondations des fleuves et des rivières.

Lorsque ces pays sont cultivés et peuplés, un pareil exhaussement du sol n'est pas seulement lié à de nombreuses difficultés et à beaucoup de sacrifices (parce que cette opération ne pourrait être



exécutée qu'au moyen des eaux troubles et des inondations partielles), mais aussi on ne pourrait l'achever complètement que dans des espaces de temps très-grands; il faudrait, selon les circonstances, quelquefois deux cents à trois cents ans, et souvent même davantage, pour effectuer l'exhaussement du sol jusqu'au degré nécessaire.

Le même résultat que donnerait sur les bords des fleuves et des rivières l'exhaussement du sol, s'obtiendrait (et dans beaucoup de cas même dans l'espace de quelques années), si l'on faisait baisser le niveau des eaux.

Il est évident qu'un pays ou terrain riverain est d'autant plus exposé aux chances des inondations, que le niveau du sol est plus bas, par rapport à celui des plus grandes ou des moyennes eaux du fleuve ou de la rivière; il s'ensuit que le dommage qui peut résulter de cet état de choses sera moindre, si l'on exhausse le sol du terrain, ou si la hauteur relative des plus grandes ou des moyennes eaux du fleuve ou de la rivière est baissée de la même quantité de pieds et de pouces dont on aurait dû élever le sol.

La mesure la plus efficace pour éloigner tous les maux qui résultent d'un niveau trop bas du sol, ou, ce qui revient au même, qui résultent de la trop grande élévation des eaux des fleuves au-dessus du sol des terrains riverains, c'est de faire baisser le niveau des fleuves et des rivières, qui, pendant leur hauteur moyenne, attaquent les rives, et qui, pendant les grandes eaux, deviennent dangereuses par les inondations.

La grande hauteur des eaux d'un fleuve à l'époque d'une crue, et le niveau très-bas des terrains situés dans l'étendue des inondations, ont souvent été le résultat des travaux mêmes qu'on avait construits sur les rives, surtout de la manière dont on établissait les digues et d'après la méthode nuisible que l'on suivait généralement dans la culture des terrains riverains.

La seule opération par laquelle on puisse s'opposer aux ravages des fleuves et en faire baisser le niveau, afin que les pertes causées par les inondations et par les glaces, lors d'une débâcle, soient moins considérables, ou que ces inconvénients disparaissent entièrement, consiste : à donner aux fleuves la direction la plus droite possible, à couper ou barrer les bras secondaires, à démolir les di-

gues dont la position est nuisible, etc.; elle consiste, en un mot, à rectifier les fleuves.

Toutes les rectifications qui ont déjà été exécutées sur des rivières et des fleuves, d'après des projets bien conçus, prouvent la vérité de cette assertion.

Pour délivrer la ville de Rastadt des inondations qui l'avaient souvent endommagée, Charles-Frédéric fit creuser un canal au commencement de l'année 1780, et fit donner ainsi à la rivière de la Murg un cours régulier jusqu'à son embouchure dans le Rhin. Depuis cette époque la ville de Rastadt n'a plus souffert des inondations, excepté lors des dernières crues extraordinaires, où elle a été submergée par suite d'un événement particulier.

Ceux qui connaissent les localités ne doutent point que l'état de la Murg ne se fût empiré, si son cours n'avait pas été rectifié.

La ville de Mannheim avait été menacée par le cours du Neckar; pour éloigner le danger, le prince électeur Charles-Théodore fit donner, dans les années de 1790 à 1798, au moyen de coupures, une direction droite au Neckar, qui, sur cette partie de son cours, depuis Feudenheim jusqu'à Mannheim, était très-irrégulier et plein de sinuosités.

On ne peut disconvenir que, sans cette rectification du Neckar, laquelle cependant n'est pas encore entièrement achevée, la ville de Mannheim et la route qui va de Mannheim à Seckenheim, auraient été constamment, à chaque crue ou à chaque débâcle, exposées et endommagées.

Une autre rectification très-importante est celle de la Linth, en Suisse; elle a été commencée en 1807, d'après un projet rédigé par l'auteur du présent Mémoire, et elle a été exécutée pour la plus grande partie en peu d'années.

Par suite de cette rectification, qui s'étend sur une longueur de 5 lieues, et pour laquelle on a fait une dépense de près de 660,000 florins, le niveau du lac de Wallensée a été baissé jusqu'à présent de 7 pieds  $\frac{1}{2}$ , et avec le temps il sera peut-être baissé de 8 pieds.

Les villes de Wallenstadt et de Wesen ont été délivrées des inondations qui, avant la rectification de la Linth, y furent très-fréquentes, et qui, sans cette opération, seraient toujours devenues

plus considérables; les marais et les terrains vaseux de cette contrée ont été desséchés et changés en terres productives.

La baisse qu'on a effectuée sur le niveau du lac de Wallensée, a été surtout un très-grand bienfait pour la ville de Wallenstadt, où, dans la partie basse de la ville, les rez-de-chaussée n'étaient plus habitables. Dans plusieurs jardins attenants aux maisons, on vit croître des roseaux, et quand le lac était élevé, on s'embarquait par les croisées du premier étage.

Il y a encore dans la Suisse quelques autres petites rectifications qui méritent d'être remarquées, par la raison qu'elles ont été exécutées sur des rivières très-rapides.

L'état actuel et désavantageux du Rhin, depuis son débouché de la Suisse jusqu'à la frontière du grand-duché de Hesse, rend la rectification de ce fleuve très-nécessaire.

Plus de 200,000 habitants qui peuplent les deux rives de la grande vallée du Rhin dans cette étendue, ont un intérêt direct à la rectification de ce fleuve; le reste de la population des États riverains y est indirectement intéressé.

Dans le grand-duché de Bade, il y a sur la rive droite du Rhin, depuis la Suisse jusqu'à la frontière du grand-duché de Hesse, huit villes, cent villages et huit fermes, dont trois villes, soixante-trois villages et trois fermes sont tout à fait hors du rayon des crues; deux villes, vingt-sept villages et trois fermes sont en entier, et trois villes, dix villages et deux fermes en partie, situés dans l'étendue des inondations.

La population dans les huit villes, cent villages et fermes mentionnés ci-dessus, est à peu près de 90,000 âmes. La prospérité de cette population dépend plus ou moins, et quelquefois en grande partie, de l'état du Rhin, en raison de l'étendue et de la situation des banlieues ou des terres qui en font partie, selon que les propriétés sont rapprochées ou éloignées du fleuve, selon qu'elles se trouvent exposées aux inondations, ou qu'elles sont hors de l'effet des crues, et, en cas d'inondation, suivant la hauteur respective du sol, par rapport au niveau du Rhin.

On peut se convaincre entièrement combien il est urgent de rectifier le Rhin, quand on jette un regard attentif sur les diverses époques, quand on compare l'état actuel du Rhin et du pays situé dans l'étendue des inondations, ainsi que l'état plus fâcheux encore

qui doit s'ensuivre inmanquablement, si l'on ne fait point de rectification, avec les avantages qu'une rectification complète du Rhin procurerait, en partie de suite, en partie à l'avenir, aux habitants des deux rives.

L'utilité de la rectification du Rhin, sous le rapport des finances, pourra être démontrée, si l'on compare la différence des dépenses qui sont nécessaires pour les travaux du Rhin dans les deux hypothèses, qu'on exécute ou non la rectification, et si l'on compare par conséquent l'excédant des dépenses exigées par la rectification du Rhin, avec les avantages que l'on peut retirer de cette opération.

Les descriptions et les données ci-après rapportées, vont prouver de la manière la plus évidente, que la rectification du Rhin est nécessaire, même sous le rapport des finances.

ART. 1<sup>er</sup>. — *Longueur du cours du Rhin*<sup>1</sup>.

La longueur (le développement) du cours du Rhin est variable, selon que les courbures, les sinuosités du fleuve s'agrandissent, ou que son cours se raccourcit par suite des changements.

<sup>1</sup> « Le développement de la partie navigable du cours du Rhin est, savoir :

|                                                                | kil. | kil. |
|----------------------------------------------------------------|------|------|
| De Bâle à la frontière française . . . . .                     |      | 2    |
| De la frontière française à Strasbourg (pont de Kehl). . . . . | 437  | 498  |
| De Strasbourg à la frontière bavaroise . . . . .               | 61   |      |
| De la frontière bavaroise à Mannheim . . . . .                 | 74   | 631  |
| De Mannheim à Mayence . . . . .                                | 75   |      |
| De Mayence à Cologne . . . . .                                 | 184  |      |
| De Cologne à la frontière prussienne . . . . .                 | 168  |      |
| De la frontière prussienne à Rotterdam . . . . .               | 130  | 31   |
| De Rotterdam à la mer (approximativement) . . . . .            |      |      |
| Total . . . . .                                                |      | 862  |

« Ces longueurs ne sont qu'approximatives au delà de Mannheim ; elles se rapportent au cours du thalweg qui varie fréquemment, et dont le développement n'est pas non plus le même en temps de basses et de hautes eaux. Ainsi, par exemple, sur le littoral français, la longueur de 198 kilom. ou, plus exactement, de 197,752<sup>m</sup>, correspond à un mesurage pendant les basses eaux de janvier 1854, tandis que pendant les basses eaux du mois d'août suivant, la longueur du thalweg, était de 193 kilom. Autrefois, le développement était de 221,800<sup>m</sup>, dont 76,800<sup>m</sup> dans le département du Haut-Rhin et 145,000<sup>m</sup> dans celui du Bas-Rhin. Le tracé du lit actuellement régularisé est de 184 kilom. » (Granger, *Précis des voies navigables*, etc., p. 513.)

Le développement du thalweg actuel dans la partie du Rhin non rectifié, et le développement de l'ancien thalweg dans les parties où l'on a déjà exécuté des coupures, est :

|                                                                   |                         |
|-------------------------------------------------------------------|-------------------------|
| De Huningue à Kehl, de. . . . .                                   | 31 lieues $\frac{1}{4}$ |
| De Kehl à Neubourg (frontière bavarroise). . . . .                | 17 —                    |
| De Neubourg jusqu'à la frontière du grand-duché de Hesse. . . . . | 30 —                    |
| Donc, depuis Huningue jusqu'à la frontière de Hesse. . . . .      | 78 lieues $\frac{1}{4}$ |

Quand le Rhin sera rectifié, et qu'il aura une direction tantôt droite, tantôt légèrement courbée, la longueur de son cours sera :

|                                                            |                         |
|------------------------------------------------------------|-------------------------|
| De Huningue à Kehl, de. . . . .                            | 26 lieues $\frac{1}{4}$ |
| De Kehl à Neubourg. . . . .                                | 42 — $\frac{1}{4}$      |
| De Neubourg jusqu'à la frontière de Hesse. . . . .         | 46 — $\frac{1}{4}$      |
| La longueur du Rhin rectifié sera donc en tout de. . . . . | 55 lieues $\frac{1}{4}$ |

Le développement de son cours sera par conséquent diminué :

|                                                            |                    |
|------------------------------------------------------------|--------------------|
| De Huningue à Kehl, de. . . . .                            | 5 lieues.          |
| De Kehl à Neubourg. . . . .                                | 4 — $\frac{3}{4}$  |
| De Neubourg jusqu'à la frontière de Hesse. . . . .         | 43 — $\frac{1}{4}$ |
| Donc, en tout, le long du grand-duché de Bade, de. . . . . | 23 lieues.         |

## ART. 2. — *Pente du Rhin*<sup>1</sup>.

Avant que l'on eût exécuté quelques coupures près de Kehl, et celles de Neubourg à Schreck, coupures dont il sera encore parlé

<sup>1</sup> La pente des eaux est sujette à des variations en raison de l'irrégularité du lit. Elle est en moyenne de 0<sup>m</sup>,80 par kilomètre à l'origine du département du Bas-Rhin; elle diminue jusqu'à 0<sup>m</sup>,65 auprès de Kehl, et décroît jusqu'à 0<sup>m</sup>,50 à l'aval. Les résultats moyens ne changent pas sensiblement avec la hauteur des eaux. La pente totale du Rhin sur le littoral français est, à quelques mètres près, égale à la hauteur totale de la flèche de la cathédrale de Strasbourg, et la pente, dans le département du Bas-Rhin, équivaut à peu près à la hauteur de la plate-forme de la cathédrale au-dessus du parvis. L'altitude ou le niveau au-dessus de la mer du zéro de l'échelle de Strasbourg est de 434<sup>m</sup>,836. » (*Service des travaux du Rhin* par M. l'ingénieur en chef Coumes, p. 12.) — M. l'ingénieur en chef Defontaine fait connaître les pentes détaillées du Rhin sur le littoral français dans le tableau n° 1, annexé à sa *Notice des travaux du Rhin* (*Annales des ponts et chaussées*, ann. 1833, 2<sup>e</sup> semest.).

à la suite de ce Mémoire, la pente du Rhin, à l'époque de sa hauteur moyenne, était :

|                                                    |                 |                     |
|----------------------------------------------------|-----------------|---------------------|
| Depuis Bâle jusqu'à Huningue, de. . . . .          | 44              | pieds $\frac{1}{2}$ |
| De Huningue à Kehl. . . . .                        | 344             | — $\frac{1}{2}$     |
| De Kehl à Neubourg. . . . .                        | 404             | —                   |
| De Neubourg à Mannheim. . . . .                    | 54              | —                   |
| De Mannheim jusqu'à la frontière de Hesse. . . . . | 5               | —                   |
|                                                    | <hr/> 516 pieds |                     |

La pente totale du Rhin, depuis Bâle jusqu'au grand duché de Hesse, est donc de 516 pieds de Bade (10 pieds = 3 mètres).

La pente la plus forte est entre Bâle et Huningue, où on la trouve de 15 pieds  $\frac{1}{2}$  par lieue.

La pente moyenne, depuis Huningue jusqu'à Wittenweyer, sur une distance de près de 24 lieues, est de 12 pieds par lieue.

Depuis les environs du ci-devant village de Dettenheim jusqu'à la frontière de la Hesse, sur une distance de près de 21 lieues, la pente du Rhin est presque uniforme et donne en terme moyen 15 pouces  $\frac{1}{2}$ , ou un peu plus de 1 pied  $\frac{1}{2}$  par lieue.

Le passage d'une pente aussi considérable que l'est celle du Rhin près de Bâle, à une autre qui n'en est que la huitième partie, n'a pas lieu d'après une progression régulière ; c'est surtout près de Kehl que la chute présente des anomalies, et que le niveau du fleuve et son lit sont considérablement plus hauts, par rapport à d'autres points en amont et en aval de Kehl.

Cet exhaussement, qui saute aux yeux, quand on voit le nivellement de tout le Rhin, ne peut avoir été formé que peu à peu, et dans un très grand espace de temps ; l'origine de cet exhaussement date peut-être de plusieurs siècles.

Lorsque le Rhin sera rectifié, le fleuve se creusera un lit plus profond, et son niveau baissera tellement que, depuis Huningue jusqu'à Schreck, sur une distance de 43 lieues, on pourra se passer entièrement des digues du Rhin.

Le long de la frontière française, depuis Gros-Kembs jusqu'à Lauterbourg, les plus hautes eaux, après la rectification, ne s'élèveront guère sensiblement au-dessus du niveau des plus basses eaux actuelles, et près de Kehl, les plus hautes eaux resteront peut-être encore 8 à 10 pieds au-dessous des basses eaux d'aujourd'hui.

Comme les rivières qui ont leur embouchure dans le Rhin, creuseront naturellement leur lit plus en profondeur, dans la même proportion que le Rhin va approfondir le sien, on pourra également, jusqu'à une distance considérable du Rhin, se dispenser d'avoir des digues le long de ces rivières.

La rectification du Rhin est d'un intérêt majeur pour les environs des villes de Strasbourg et de Kehl, parce que la réunion du Rhin avec quelques rivières très-considérables y augmente de beaucoup les inconvénients des crues, tandis que par la rectification du Rhin, il sera facile de diriger à volonté, partout où on le jugera convenable, les eaux de la Kintzig sur la rive droite, et celles de l'Ill sur la rive gauche.

Outre les courbures ou sinuosités nuisibles qui existent dans le Rhin, le long de la frontière entre la Bavière et le grand-duché de Bade, on en trouve encore de semblables près de Lamperthelm et entre Rheintürkheim et Oppenheim, dans le grand-duché de Hesse.

Il serait très-important que les sinuosités que fait le Rhin en traversant le grand-duché de Hesse, fussent aussi redressées au moyen de coupures, puisque, par la rectification du Rhin dans la partie supérieure de son cours, la masse des eaux en temps de crues sera plus grande dans la partie inférieure, et que par conséquent tous les inconvénients qui résultent des crues, y doivent augmenter; tandis que les raccourcissements considérables que l'on obtient par des coupures dans le développement d'un fleuve, rendent au contraire l'écoulement des eaux plus facile, et diminuent par conséquent, ou font disparaître entièrement, les inconvénients qui résulteraient d'une augmentation de la masse des eaux. En tout cas, il faut considérer que le niveau des eaux moyennes du Rhin serait baissé considérablement par les coupures mentionnées ci-dessus, et que par conséquent les terres dans l'intérieur du pays pourraient être desséchées d'autant plus facilement.

Si l'on fait la rectification du Rhin dans le grand-duché de Hesse, il est très-probable qu'on n'aura plus besoin de digues jusqu'à la hauteur de Spire, en descendant le Rhin.

ART. 3. — *Différence dans la hauteur du Rhin à l'époque des crues des eaux moyennes et à l'époque des plus basses eaux.*

La différence de hauteur des plus grandes et des plus basses eaux

d'un fleuve, dépend de la quantité d'eau, de la pente, de la forme du profil, etc.

Dans un fleuve variable, cette différence est également sujette à de légères variations.

La plus grande différence dans la hauteur du Rhin, aux époques des plus grandes et des plus basses eaux, se présente à Bâle et à Mannheim; elle est de 20 pieds  $\frac{1}{3}$  au rhénomètre de Bâle, et de 23 pieds à celui de Mannheim.

La plus petite différence de hauteur entre les plus grandes et les plus basses eaux se trouve dans les endroits où la pente est très-forte, où le fleuve est divisé en beaucoup de bras, et où ses eaux, pendant une crue, ne sont point resserrées par des digues; la plus petite différence est de 12 à 13 pieds.

Lorsque le profil du fleuve est presque régulier, la différence de hauteur des plus basses eaux et des eaux moyennes, est à peu près  $\frac{1}{3}$  de la différence de hauteur entre les moyennes et les plus grandes eaux.

Par suite de la rectification du Rhin, la différence de hauteur des plus basses eaux et des plus grandes, qui est de 18 à 19 pieds près de Huningue, augmenterait de distance en distance jusqu'à Mannheim, où elle serait de 24 à 26 pieds, selon qu'on aurait fixé la largeur du Rhin rectifié et la distance des digues par rapport aux rives.

#### ART. 4. — *Profondeur du Rhin*<sup>1</sup>.

Le Rhin, dans son état libre et irrégulier, n'a pas seulement une profondeur très-inégale dans les différentes parties de son cours, mais cette profondeur varie souvent sur les mêmes points, à mesure et en proportion des changements du lit.

La plus petite profondeur dans le thalweg du Rhin se trouve entre

---

<sup>1</sup> « La profondeur, durant les eaux basses, est d'environ 4<sup>m</sup>,50; elle atteint généralement 2<sup>m</sup>,50 au niveau moyen, 3<sup>m</sup> pendant les hautes eaux ordinaires, et 4 à 5<sup>m</sup> durant les crues. Cependant, lorsque le courant principal longe une anse, ou qu'il affecte une direction offensive contre une rive, ou qu'il rencontre des écueils ou des saillies, la profondeur devient beaucoup plus grande, et atteint, dans quelques cas, 4½<sup>m</sup>. » (Coumes, *ouvr. cité*, p. 42.) — V<sup>o</sup> Defontaine, § 48, *Maximum et minimum de profondeur au-dessous de l'étiage*.



Huningue et Vieux-Brisach, où, pendant les plus basses eaux, elle n'est que de 2 pieds 1/2 à 3 pieds; la plus grande profondeur, dans la même portion du lit, est de 12 à 15 pieds. En descendant, ces profondeurs augmentent successivement, de manière qu'entre Gernersheim et Mannheim la plus petite profondeur est de 6 à 8 pieds, et la plus grande de 20 à 25 pieds.

Près des rives concaves, la profondeur du Rhin est très-variable; il y a eu des cas où elle a été de 70 à 80 pieds devant des épis de bordage ou d'autres travaux de défense construits sur les bords.

La profondeur du Rhin rectifié dépend de la largeur que l'on donnera au nouveau lit; en fixant cette largeur d'une manière tellement combinée qu'elle ne soit ni trop grande ni trop petite, le Rhin aura, après la rectification, à l'époque des plus basses eaux, une profondeur moyenne qui, dans la partie supérieure de son cours, sera un peu plus grande, et dans la partie inférieure, un peu moindre que sa plus petite profondeur actuelle.

#### ART. 5. — *Largeur du Rhin*<sup>1</sup>.

La largeur du Rhin est à Bâle :

|                                           |            |
|-------------------------------------------|------------|
| Pendant les plus hautes eaux, de. . . . . | 670 pieds. |
| Pendant les plus basses eaux, de. . . . . | 500 —      |

Près de Huningue, elle est, pendant les plus grandes eaux, terme moyen, de 850 pieds. Mais cette largeur du Rhin augmente immédiatement au-dessous de Huningue, et elle s'étend presque jusqu'à 1100 pieds.

Depuis Huningue jusqu'à la frontière de la Hesse, la largeur moyenne du grand Rhin, lorsque les eaux sont de niveau avec la hauteur du sol sur les bords, approche de 1330 pieds.

---

<sup>1</sup> « La largeur du lit est extrêmement variable dans l'état naturel. Les eaux coulant à plein bord, c'est-à-dire remplissant le bras principal et tous les bras secondaires, occupaient une largeur moyenne de 900<sup>m</sup> dans le département du Bas-Rhin, d'après des mesures relevées sur la carte retraçant la situation des lieux avant la régularisation. Les hautes eaux, si elles n'étaient pas contenues par des digues, submergeraient environ 5 à 6 kilomètres de largeur de territoire; mais la distance actuelle du lit délimité par ces digues, et qui se réduit sur quelques points à 260<sup>m</sup>, est en moyenne de 2,400<sup>m</sup> à l'amont de Strasbourg et de 1,700<sup>m</sup> à l'aval. » (Coumes, *ouvrage cité*, p. 12.)

En examinant la largeur du Rhin dans différentes parties de son cours, on trouve qu'elle est :

|                                                         |             |
|---------------------------------------------------------|-------------|
| Depuis Huningue jusqu'à Kehl, de. . . . .               | 1250 pieds. |
| De Kehl à Neubourg, de. . . . .                         | 1520 —      |
| De Neubourg jusqu'à la frontière de la Hesse, de. . . . | 1290 —      |

La trop grande largeur du fleuve provient des bancs de gravier qui se trouvent dans son lit. On en peut conclure que l'on doit donner une largeur beaucoup moins considérable à un lit rectifié, dans lequel la vitesse est plus grande, où l'écoulement des eaux s'opère plus facilement, et qui par conséquent ne peut être obstrué par des bancs de gravier, etc.

#### ART. 6. — *Vitesse du Rhin*<sup>1</sup>.

La vitesse du Rhin varie dans la même proportion que sa pente et sa profondeur, qui sont inégales et variables.

A Bâle, la vitesse moyenne des plus grandes eaux du Rhin est à peu près de 14 pieds, et à Mannheim elle est près de 5 pieds par seconde.

A l'époque des plus basses eaux, la vitesse du fleuve diminue à Bâle d'une quantité qui est un peu plus grande que la moitié de la vitesse ci-dessus, et à Mannheim elle diminue presque de la moitié.

En général, la vitesse sera plus grande dans le lit rectifié du Rhin ; mais elle n'augmentera considérablement que dans les parties du cours du fleuve où le développement du thalweg aura été bien raccourci : la plus grande augmentation de la vitesse aura donc lieu le long de la frontière bavarroise.

#### ART. 7. — *Volume d'eau du Rhin*<sup>2</sup>.

Le volume (la quantité, la masse) d'eau qui passe par le Rhin

<sup>1</sup> « La vitesse dans le thalweg est d'environ 4<sup>m</sup>,50 aux basses eaux, 4<sup>m</sup>,80 pour les eaux moyennes, 2<sup>m</sup>,30 lors des hautes eaux ordinaires, et 2<sup>m</sup>,80 pendant les grandes crues. » Coumes, *ouvr. cité*, p. 13.) — <sup>2</sup> Pour les vitesses détaillées du Rhin, Defontaine, §§ 16 et 17,

<sup>3</sup> « Le volume d'eau débité par seconde, suivant les divers états du fleuve, à Kehl, en face de Strasbourg, est de savoir : 341<sup>m</sup> pour les très-basses eaux

dans une seconde de temps est, comme cela arrive pour toutes les rivières et tous les fleuves, très-inégal, selon que le Rhin est à la plus grande, ou à la moyenne, ou à la plus petite hauteur.

D'après les observations et les calculs qu'on a faits, la masse d'eau qui passe à Bâle par le profil du Rhin, est :

|                                           |                   |              |
|-------------------------------------------|-------------------|--------------|
| Pendant les plus grandes eaux, de. . . .  | 220,000 à 230,000 | pieds cubes. |
| Pendant les eaux moyennes, de. . . . .    | 34,000 à 33,000   | —            |
| Pendant les plus basses eaux, de. . . . . | 12,000 à 13,000   | —            |

Il s'ensuit qu'à Bâle, la masse d'eau qui passe par le Rhin dans des espaces de temps égaux, est à peu près dix-huit fois plus grande à l'époque de la plus grande hauteur, que pendant la hauteur moyenne; et qu'à l'époque de la hauteur moyenne, elle est à peu près 2 fois  $\frac{1}{2}$  plus grande qu'elle l'est pendant les eaux les plus basses.

A Mannheim, il est difficile de déterminer la masse d'eau qui y passe par seconde pendant une crue, à moins qu'on ne la mesure directement; mais en revanche, on y connaît mieux la masse d'eau pendant la moyenne et la plus petite hauteur du Rhin.

La quantité d'eau qui passe à Mannheim dans une seconde, est :

|                                                                            |         |              |
|----------------------------------------------------------------------------|---------|--------------|
| Pendant les plus grandes eaux, à peu près de. . . .                        | 200,000 | pieds cubes. |
| A l'époque de la hauteur moyenne, de. . . . .                              | 43,000  | —            |
| Pendant les eaux les plus basses, qui sont très-rares,<br>près de. . . . . | 48,500  | —            |

Donc la quantité d'eau qui passe par le Rhin à Mannheim pendant des portions de temps égales, a été jusqu'à présent 10 fois  $\frac{4}{5}$  plus grande à l'époque des crues, et 2 fois  $\frac{1}{3}$  plus grande pendant la hauteur moyenne, qu'elle ne l'est du temps des eaux les plus basses.

Lorsque la rectification du Rhin sera entièrement achevée, la quantité d'eau qui doit passer par le profil du lit rectifié, ne différera de la quantité qui passe actuellement par le profil irrégulier du Rhin, que pendant les crues, et notamment pendant les plus

---

478<sup>m</sup> pour l'étiage ordinaire, 4,030<sup>m</sup> pour le niveau moyen, 3,684<sup>m</sup> pour la grande crue de 1854, et environ 4,500<sup>m</sup> pour la plus forte connue, celle de 1852, » (Coulmes, *ouvr. cité*, p. 45.) — V<sup>e</sup> Defontaine, § 32, *Du volume d'eau par seconde, suivant les divers états du fleuve*.

grandes; mais pendant la hauteur moyenne, et pendant les eaux les plus basses, la quantité d'eau du Rhin sera la même qu'avant la rectification.

Dans toutes les parties du cours du Rhin où le niveau du fleuve éprouvera une baisse très-considérable, l'augmentation de la quantité d'eau qui passe pendant les crues, ne doit point être prise en considération; dans les parties inférieures, où cette baisse du niveau n'aura pas lieu, il faudra donner aux profils du fleuve les dimensions qu'exige la quantité d'eau augmentée, si toutefois on veut éviter que, par cette augmentation, les crues ne deviennent pas plus nuisibles qu'elles ne l'étaient avant la rectification.

#### ART. 8. — *Lit du Rhin.*

Le lit du Rhin, qui est uniforme et régulier près de Huningue, se change à  $\frac{3}{4}$  de lieue en aval en celui d'un torrent; il est un peu plus encaissé le long des montagnes depuis Istein jusqu'à Bellingen; mais tout près et en aval de ce point, il reprend encore le caractère de torrent, et reste dans cet état jusqu'à la hauteur de Rhinau et de Wittenweyer, où le Rhin commence peu à peu à mieux former son lit, jusque vers l'embouchure de la Murg: c'est près de ce point seulement que le Rhin commence à être un fleuve tout formé.

La quantité d'îles, grandes et petites, qui se trouvent dans le lit du Rhin supérieur, prouve combien ce fleuve est divisé dans cette partie de son cours.

Il y a actuellement:

|                                                                          |             |
|--------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Depuis Huningue jusqu'au ban de Wittenweyer, en aval de Rhinau. . . . .  | 4225 lies.  |
| De Wittenweyer jusqu'à Kehl. . . . .                                     | 404 —       |
| De Kehl jusqu'à l'embouchure de la Murg. . . . .                         | 526 —       |
| Depuis l'embouchure de la Murg jusqu'à la frontière de la Hesse. . . . . | 63 —        |
| En tout. . . . .                                                         | 2,318 lies. |

A cet égard, il faut cependant remarquer que l'on a tenu compte même de la plus petite portion de terrain que l'on a trouvé indiquée sur les cartes comme étant entourée d'eau.

D'après un calcul approximatif, que l'on a également fait sur des cartes, la surface du lit du Rhin, en y comptant la surface de

l'eau et celle des bancs de gravier dans le grand Rhin et dans les bras secondaires, a été trouvée (avant qu'on eût des coupures près de Kehl, et entre Neubourg et Schreck) égale à 59,000 arpents, mesure de Bade (1 arpent =  $\frac{25}{100}$  d'hectare).

ART. 9. — *Étendue du terrain d'inondation.*

Tout le terrain situé dans le rayon des Inondations du Rhin a dû son origine, sans exception, aux alluvions qui se sont formées peu à peu dans les vieux lits du fleuve; les anciennes hautes rives (les berges, les anciennes laisses) qui marquent très-distinctement les limites entre lesquelles le Rhin étendit autrefois son cours, sont encore aujourd'hui les limites naturelles des Inondations du Rhin.

Sous le rapport de la qualité, le terrain qui est sujet aux Inondations offre de grandes inégalités; il repose généralement sur un fond de gravier, et à sa surface, il consiste en terre franche, très-fertile, en sable, en gravier ou en tourbe.

Une grande partie de ce terrain serait meilleure, si, en le cultivant, on avait tâché de tirer plus de parti des alluvions; et le plus fertile n'a pas encore pu être bien cultivé jusqu'à présent, parce que le niveau de son sol était trop bas par rapport aux eaux du Rhin.

On trouve très-rarement, le long du Rhin, des irrigations artificielles, et cela par plusieurs raisons. Il est souvent difficile de faire les dessèchements nécessaires; ensuite c'est la variabilité de l'état du Rhin qui, jusqu'ici, a mis des obstacles à un système d'irrigation régulière; quelquefois les habitants n'ont pas de goût pour ces sortes d'entreprises; enfin, ce sont les moulins établis sur les rivières aboutissantes au Rhin, qui empêchent qu'on ne puisse tirer des courants d'eau tout le parti nécessaire pour une bonne irrigation.

La surface du terrain situé dans l'étendue des Inondations sur la rive droite du Rhin, contient :

|                                                                           |                  |
|---------------------------------------------------------------------------|------------------|
| Depuis Huningue jusqu'à Kehl. . . . .                                     | 43,000 arpents.  |
| De Kehl jusqu'à la frontière bavarole près de Neubourg. . . . .           | 48,000 —         |
| Le long de cette frontière jusqu'à celle du grand-duché de Hesse. . . . . | 65,000 —         |
| En tout. . . . .                                                          | 156,000 arpents. |

On a donc sur la rive badoise, pour une lieue de développement de cours rectifié du Rhin, en terrain exposé aux inondations, terme moyen :

|                                                    |                |
|----------------------------------------------------|----------------|
| Sur la distance de Huningue à Kehl. . . . .        | 4,640 arpents. |
| De Kehl à Neubourg. . . . .                        | 3,920 —        |
| De Neubourg jusqu'à la frontière de Hesse. . . . . | 3,880 —        |
| Total. . . . .                                     | 9,440 arpents. |

Il est très-probable que l'étendue des inondations sur la rive gauche, le long de la frontière française, est beaucoup plus grande que sur la rive badoise opposée.

Par la rectification parfaite du Rhin, plus de 100,000 arpents, situés sur la rive droite de ce fleuve, seront entièrement soustraits aux inondations.

Pour tous les terrains qui n'ont plus besoin d'envasement, et qui sont déjà cultivés pour la plus grande partie, il est très-avantageux qu'ils ne soient plus inondés ; quant aux autres terrains, auxquels les inondations seraient utiles, on pourra se servir des rivières qui ont leur embouchure dans le Rhin, ou tirer parti de ce fleuve même, pour établir sur ces terrains un système régulier d'irrigation.

Par ces raisons, auxquelles il faut encore ajouter que les propriétés, leurs produits et les dépenses qu'on fera pour les améliorations seront garanties par la rectification, l'état de culture de tous les terrains dans la basse plaine du Rhin sera peu à peu considérablement amélioré, et dans quelques endroits cette culture pourra même être portée jusqu'à un degré extraordinaire de perfection.

Lorsque le Rhin sera rectifié, il y aura le long de la frontière française  $\frac{2}{3}$ , et le long de la frontière bavoise  $\frac{4}{5}$  de la totalité du terrain situé actuellement dans l'étendue des inondations sur la rive droite, qui seront susceptibles d'être parfaitement cultivés, savoir :

|                                     |                  |
|-------------------------------------|------------------|
| Vis-à-vis de la France. . . . .     | 60,000 arpents.  |
| Et vis-à-vis de la Bavière. . . . . | 50,000 —         |
| En tout. . . . .                    | 110,000 arpents. |

Le produit de tout ce terrain devra s'augmenter considérable-

ment, parce qu'il sera garanti contre les ravages et contre les inondations du fleuve; les marais seront desséchés, et l'on aura toute faculté de faire des changements avantageux à l'état actuel de culture, par exemple, d'établir des irrigations régulières, de défricher les bois en certains endroits et d'en planter ailleurs, etc.

**ART. 10. — Suites des grandes crues, des hautes eaux de longue durée et des débâcles.**

L'histoire du Rhin, à des époques plus ou moins éloignées, et les expériences faites dans les temps les plus récents, prouvent la force destructive des crues et des débâcles du Rhin.

Il serait trop long de donner ici une description détaillée des événements les plus remarquables qui ont eu lieu sur le Rhin dans l'espace de cinquante ans; aussi serait-il difficile d'évaluer les pertes qui ont été causées pendant ce temps: nous nous bornons par conséquent aux événements qui ont eu lieu depuis 1816.

Les pertes que les habitants riverains ont essuyées dans les années 1816 et 1817, ont été estimées :

|                                                 |                  |
|-------------------------------------------------|------------------|
| Dans le bailliage de Carlsruhe, à . . . . .     | 468,490 florins. |
| Dans le bailliage de Philippsbourg, à . . . . . | 478,064 —        |
| En tout, à . . . . .                            | 646,554 florins. |

On peut en conclure avec probabilité que toute la perte que les habitants riverains dans les bailliages d'Ettlingen, de Carlsruhe, de Philippsbourg, de Schwetzingen, de Mannheim et de Ladenbourg, qui se trouvent vis-à-vis de la frontière bavoise, ont éprouvée, depuis 1816, par les crues du Rhin, doit surpasser de beaucoup la somme d'un million de florins, et que la perte totale, causée à toute la rive badoise, depuis 1816 jusqu'à présent, montera au moins à 2 millions de florins.

D'après les états détaillés des dommages que les dernières crues des mois d'octobre et de novembre ont causés aux travaux du Rhin, le gouvernement badois sera dans le cas de faire une dépense de 350,000 florins, pour réparer les ouvrages détruits, pour reconstruire les digues qui ont été rompues, et pour renforcer celles que l'on a trouvées trop faibles.

Nous remarquons ici que, dans la supposition que le Rhin sera

rectifié, on a supprimé beaucoup d'ouvrages projetés dont le but était d'exhausser ou de renforcer des digues, et que la dépense pour ces réparations, évaluée d'abord à 688,000 florins, a été réduite à une somme de 338,000 florins.

Ce sont non-seulement les grandes crues extraordinaires, mais aussi les hautes eaux ordinaires, quand elles durent longtemps, qui deviennent très-nuisibles, parce que les unes et les autres empêchent l'écoulement des eaux venant de l'intérieur des terres, et qu'elles occasionnent des eaux de source ou de filtration.

C'est ainsi qu'en 1816 la plus grande partie de la banlieue de la commune de Liedolsheim a été inondée, sans qu'il y ait eu de rupture aux digues ni aux écluses.

Les débâcles n'ont, depuis longtemps, causé de dégâts qu'aux constructions en fascines établies dans le fleuve ou sur ses bords; mais beaucoup de digues ont été bien menacées, quoique aucune des dernières débâcles n'ait été très-forte; et tant que le Rhin ne sera pas rectifié, les terrains et les villages situés dans la basse plaine ou dans l'étendue des inondations, seront toujours dans une position dangereuse chaque fois qu'il y aura une grande débâcle.

**ART. 11.—*Rectification du Rhin exécutée de Neubourg à Schreck.***

Pour faire disparaître d'une manière efficace les inconvénients qui résultaient du cours défectueux du Rhin entre le village de Neubourg (sur la rive gauche) et le ci-devant village de Detthenheim (rive droite), les gouvernements riverains de Bade et de Bavière sont convenus, en 1817, de donner au fleuve un cours régulier.

A cet effet, on a creusé six coupures, qui ont ensemble une longueur totale de 28,280 pieds, ou d'un peu plus de 2 lieues, et par lesquelles le développement du Rhin, qui était de 5 lieues  $\frac{3}{4}$ , a été réduit à 3 lieues  $\frac{1}{8}$ , et par conséquent diminué de 2 lieues  $\frac{5}{8}$ .

Dans ce moment, le thalweg du fleuve se trouve déjà dans cinq de ces coupures, et il ne tardera pas à s'introduire dans la sixième, qui est la plus basse.

Dans quatre de ces coupures, le vieux lit du fleuve s'est tellement encombré de gravier près des points d'intersection avec le nou-



veau lit, qu'il y est à sec, quand les eaux sont très-basses, et qu'alors il n'y a plus de courant d'eau dans le vieux lit.

L'effet que ces coupures ont produit pendant des grandes eaux qui ont eu lieu depuis 1818, et surtout pendant les crues des mois d'octobre et de novembre 1825, a démontré d'une manière incontestable l'utilité de cette rectification.

Quoique le nouveau lit du Rhin ne soit pas encore complètement formé sur toute sa longueur, cependant la plus grande hauteur du Rhin entre Daxland et Kniellngen, sur la rive droite, et entre Hagenbach, Pfortz et Wœrth sur la rive gauche, a été de 5 pieds moindre qu'elle n'aurait été sans la rectification du Rhin.

Cette différence de 5 pieds dans la hauteur, entre ce qu'elle a été effectivement et ce qu'elle aurait été sans les coupures, a diminué peu à peu depuis Daxland jusqu'aux environs d'Illingen en remontant, et depuis Kniellngen, en descendant, jusqu'à l'embouchure de la dernière coupure, où la différence est devenue nulle.

Si le niveau du Rhin n'avait pas été baissé (et cet abaissement n'aurait pas eu lieu dans l'ancien état du fleuve), il n'aurait pas été possible d'empêcher que des digues se rompissent sur la rive droite et sur la rive gauche; toute la basse plaine du Rhin aurait été inondée, et les villages d'Au, de Würmershelm, de Neubourgweyer et la partie basse du village de Kniellngen sur la rive droite, ainsi que les villages de Neubourg, de Hagenbach, de Pfortz, de Wœrth, de Neupfortz et de Lelmershelm sur la rive gauche, auraient été submergés, ainsi que les villages situés un peu plus loin en aval, qui l'ont été.

Dans les endroits où la baisse du niveau du Rhin a été la plus considérable, on aurait pu se dispenser de conserver les digues, si le Rhin n'était pas resté trop longtemps à une grande hauteur, et si, par suite, il n'y eût pas eu à craindre que les digues ne fussent trop ramollies par les eaux, auxquelles elles étaient constamment exposées<sup>1</sup>.....

---

<sup>1</sup> Les articles 12 à 18 sont relatifs aux dépenses des travaux du Rhin dans les deux cas de la rectification et de la non-rectification, avec un aperçu comparatif de ces dépenses, et aux voies et moyens pour y faire face. Ces calculs sont établis pour la rive droite du Rhin, spécialement en ce qui concerne le grand duché de Bade.

*Conclusion.*

Mais il y a encore plusieurs objets qu'on ne peut passer sous silence et dont on n'a point parlé jusqu'à présent, parce qu'ils ne sont pas dans la catégorie de ceux dont le prix puisse être exprimé en nombres, et qui cependant sont d'un certain poids quand il s'agit de décider la question de la rectification du Rhin.

Avant tout, il faut mettre dans la balance la nécessité de pourvoir à la sûreté personnelle des habitants riverains, à celle de les délivrer du fardeau des travaux d'urgence dans les temps d'orages et dans la saison du froid et des pluies, de pourvoir aussi à la conservation de leurs habitations et de leur bétail.

Sans la rectification du Rhin, chaque crue considérable jettera l'alarme dans les communes riveraines; il sera impossible d'empêcher que, de temps en temps, les digues ne soient rompues, et que tantôt un village, tantôt un autre ne soit inondé avec toute sa banlieue. Non-seulement les marais ne disparaîtront pas, mais ils s'étendront encore davantage, et des terrains bas, qui, dans le temps, ont pu être cultivés, deviendront des marécages, parce que les eaux de source ou de filtration augmenteront, et que, de jour en jour, il sera plus difficile de les faire écouler.

Les herbes malsaines des pâturages marécageux et les exhalaisons exerceront une influence chaque jour plus dangereuse sur la santé des habitants et sur la prospérité de leurs bestiaux.

Quand finira l'accroissement de tous ces maux? Celui-là seul peut répondre à cette question, qui sait apprécier les forces de la nature, et qui est familier avec le genre de travaux qu'il convient d'opposer à l'action des eaux du fleuve. La réponse sera toujours défavorable à un état irrégulier du lit du Rhin.

Ce n'est pas exprimer une crainte mal fondée de dire que telle ou telle contrée disparaîtra un jour, si l'on ne prend des mesures efficaces; car il ne s'agit pas seulement d'une durée limitée, de la vie d'un homme, mais d'un espace de temps incalculable.

Dans beaucoup de contrées, les expériences de quarante ou cinquante années ont démontré que le fond du lit du Rhin s'est exhaussé, et que, par l'effet de cet exhaussement, on a été forcé d'élever et de renforcer les digues.

Quand le Rhin sera rectifié, tout changera le long de ce fleuve, le courage et l'activité des habitants riverains augmenteront à proportion que leurs habitations, leurs terres et leurs récoltes seront garanties contre les chances des corrosions ou des inondations du fleuve.

Le climat, le long du Rhin, sera plus doux et plus agréable, et l'air y sera plus pur, parce que la surface qu'occupent les eaux du lit du fleuve doit être réduite par la rectification à presque un tiers de son étendue actuelle; les marais disparaîtront, et les brouillards, qui ont été très-fréquents jusqu'à présent, diminueront naturellement dans la même proportion.

Par la rectification du Rhin, l'écoulement des eaux des grandes et des petites rivières et des fossés qui ont leur embouchure dans ce fleuve, sera facilité, et l'on en tirera parti pour l'irrigation des prairies... Les prairies et les pâturages seront mis à sec; la nourriture des bestiaux y gagnera en général, et surtout celle des chevaux en profitera beaucoup.

Les villages situés dans la basse plaine du Rhin, et exposés jusqu'ici aux fréquentes inondations de ce fleuve, seront plus secs; ils s'embelliront peu à peu; les habitations seront plus saines, et les caves délivrées des eaux de source; dans les environs de ces villages, les jardins s'enrichiront de la culture des arbres fruitiers; d'un village à l'autre on établira et on entretiendra de bons chemins, au moyen desquels les communications seront plus faciles...

En prévoyant ces changements, dont l'état actuel du Rhin et de ses rives serait susceptible, l'auteur du présent mémoire s'est, pendant un espace de près de trente ans de service, toujours efforcé de bien étudier et de connaître toutes les propriétés du Rhin; il a réfléchi sur les moyens par lesquels il serait possible d'éviter les pertes et d'amener le bien.

Tant que le fleuve restera dans son état variable, on ne pourra atteindre que très-imparfaitement ce but; si, au contraire, on veut que cette variabilité cesse, il n'y a qu'un seul moyen: c'est une rectification parfaite.

## 300

(Page 128).

Résumé des dépenses des travaux du Rhin de 1791 à 1860<sup>1</sup>.

| ÉPOQUES<br>et nature des fonds<br>employés pour travaux<br>de toute espèce. | DÉPARTEMENTS         |                        | TOTAL.                        |                                 |
|-----------------------------------------------------------------------------|----------------------|------------------------|-------------------------------|---------------------------------|
|                                                                             | du<br>Haut-Rhin.     | du<br>Bas-Rhin.        | Fonds<br>du<br>trésor.        | Fonds<br>des départe-<br>ments. |
| <b>De 1791 à 1814</b><br>(25 ans)                                           |                      |                        |                               |                                 |
| Fonds du trésor. . . . .                                                    | 855,069 <sup>f</sup> | 1,818,819 <sup>f</sup> | 2,673,888 <sup>f</sup>        | "                               |
| Fonds des départements. .                                                   | 276,000              | 1,855,415              | "                             | 2,131,415 <sup>f</sup>          |
| <b>Totaux. . . . .</b>                                                      | <b>4,131,069</b>     | <b>3,674,234</b>       |                               |                                 |
| <b>De 1815 à 1841</b><br>(27 ans)                                           |                      |                        |                               |                                 |
| Fonds du trésor. . . . .                                                    | 2,849,700            | 9,362,900              | 12,182,600                    | "                               |
| Fonds des départements. .                                                   | Néant.               | Néant.                 | "                             | "                               |
| <b>Totaux. . . . .</b>                                                      | <b>2,849,700</b>     | <b>9,362,900</b>       |                               |                                 |
| <b>De 1842 à 1860</b><br>(19 ans)                                           |                      |                        |                               |                                 |
| Fonds du trésor. . . . .                                                    | 5,795,305            | 11,560,649             | 17,355,924                    | "                               |
| Fonds des départements. .                                                   | 74,893               | 66,050                 | "                             | 140,943                         |
| <b>Totaux. . . . .</b>                                                      | <b>5,870,198</b>     | <b>11,626,699</b>      |                               |                                 |
| <b>Totaux. . . . .</b>                                                      |                      |                        | <b>32,212,412</b>             | <b>2,272,358</b>                |
| <b>Total général. . . . .</b>                                               |                      |                        | <b>34,484,770<sup>f</sup></b> |                                 |

<sup>1</sup> Notice sur le service des travaux du Rhin, par M. l'ingénieur en chef Coumès. Strasbourg, 1860, p. 75.

# BASSINS SECONDAIRES.

301

(Page 436).

Niveaux au-dessus de l'étiage de différentes crues de la Haute-Meuse, antérieurement à 1856<sup>1</sup>.

| DÉSIGNATION<br>des<br>points principaux.              | 1816.                                           | 1853. |        | 1854.                                         |        | 1855. |        | 1856. |
|-------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|-------|--------|-----------------------------------------------|--------|-------|--------|-------|
|                                                       | Hiver.<br>(Plus<br>hautes<br>cours<br>connues.) | Été.  | Hiver. | Été.<br>(Plus<br>hautes<br>cours<br>connues.) | Hiver. | Été.  | Hiver. | Été.  |
| Sauvigny. . . . .                                     | 2.47                                            | "     | "      | "                                             | "      | "     | "      | 2.08  |
| Chalaînes, pont en a-<br>mont . . . . .               | "                                               | 0.70  | 1.74   | 2.18                                          | 1.81   | 1.48  | 1.82   | 2.11  |
| Pagny-sur-Meuse, pont<br>en amont . . . . .           | "                                               | 1.08  | 1.72   | 2.18                                          | 1.75   | 1.68  | 1.67   | 2.05  |
| Vignot, pont en amont.                                | "                                               | 1.10  | 1.78   | 2.39                                          | 1.65   | 1.71  | 1.85   | 2.27  |
| Pont-sur-Meuse . . . .                                | 1.62                                            | "     | "      | "                                             | "      | "     | "      | 1.32  |
| Ham, pont en amont. .                                 | "                                               | 1.13  | 2.01   | 2.56                                          | 2.14   | 1.83  | 2.05   | 2.45  |
| Saint-Mihiel, pont en<br>aval . . . . .               | "                                               | 0.91  | 2.06   | 2.42                                          | 1.90   | 1.54  | 1.75   | 2.32  |
| Bannonecourt . . . . .                                | 2.61                                            | "     | "      | 2.31                                          | "      | "     | "      | 2.19  |
| Tilly. . . . .                                        | 2.23                                            | "     | "      | 1.83                                          | "      | "     | "      | 1.69  |
| Verdun { Pont-S <sup>te</sup> -Croix,<br>en amont . . | "                                               | "     | "      | "                                             | "      | "     | "      | 2.58  |
|                                                       | 1.48                                            | "     | "      | "                                             | "      | "     | "      | "     |
|                                                       | "                                               | 1.29  | 2.22   | 2.47                                          | 2.10   | 1.91  | 2.00   | 2.38  |

<sup>1</sup> Documents particuliers émanés de M. de Mardigny, ingénieur en chef du département de la Meuse.

## 302

(Page 436).

Hauteurs des crues de la Meuse, de 1833 à 1856, ayant atteint ou dépassé 2<sup>m</sup> au pont  
Chaussée, à Verdun 1.

| ANNÉES. | Jour pendant lequel<br>la crue a atteint<br>sa hauteur maximum. | Hauteur<br>de la crue<br>au-dessus<br>de l'étiage. | ANNÉES. | Jour pendant lequel<br>la crue a atteint<br>sa hauteur maximum. | Hauteur<br>de la crue<br>au-dessus<br>de l'étiage. |
|---------|-----------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------|---------|-----------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------|
| 1833.   | 15 février. . . . .                                             | 2.00                                               | 1843.   | 14 janvier. . . . .                                             | 2.50                                               |
|         | 6 avril. . . . .                                                | 2.00                                               |         | 27 février. . . . .                                             | 3.20                                               |
|         | 13 décembre. . . . .                                            | 2.70                                               | 1844.   | 16 novembre. . . . .                                            | 2.00                                               |
| 1835.   | 5 décembre. . . . .                                             | 2.50                                               | 1846.   | 11 janvier. . . . .                                             | 2.50                                               |
|         | 14 janvier. . . . .                                             | 2.50                                               | 1847.   | 11 id. . . . .                                                  | 2.50                                               |
|         | 5 février. . . . .                                              | 2.00                                               |         | Du 25 au 29 mars. . .                                           | 2.00                                               |
| 1836.   | 21 octobre. . . . .                                             | 2.00                                               | 1848.   | 17 janvier. . . . .                                             | 2.30                                               |
|         | 29 novembre. . . . .                                            | 2.90                                               | 1849.   | 4 février. . . . .                                              | 2.60                                               |
|         | 11 décembre. . . . .                                            | 3.10                                               | 1850.   | 19 décembre. . . . .                                            | 2.24                                               |
| 1839.   | 10 janvier. . . . .                                             | 2.00                                               | 1852.   | 20 novembre. . . . .                                            | 2.25                                               |
| 1840.   | 29 id. . . . .                                                  | 3.00                                               | 1853.   | 17 janvier. . . . .                                             | 2.22                                               |
|         | 1 <sup>er</sup> novembre. . . . .                               | 3.00                                               |         | 8 juin. . . . .                                                 | 2.47                                               |
|         | 8 octobre. . . . .                                              | 2.00                                               | 1854.   | 4 décembre. . . . .                                             | 2.05                                               |
|         | 28 id. . . . .                                                  | 2.00                                               | 1855.   | 1 <sup>er</sup> mars. . . . .                                   | 2.08                                               |
| 1841.   | 22 novembre. . . . .                                            | 2.00                                               |         | 3 mai. . . . .                                                  | 2.00                                               |
|         | 14 décembre. . . . .                                            | 2.20                                               | 1856.   | 4 juin. . . . .                                                 | 2.38                                               |
| 1842.   | 14 avril. . . . .                                               | 2.00                                               |         |                                                                 |                                                    |

## 303

(Page 442).

Notice sur l'établissement d'un service de correspondance pour l'annonce des crues  
de la Haute-Meuse 2.

Une décision ministérielle du 17 juin 1858, a chargé les ingénieurs du service hydraulique du département de la Meuse, de

1 Documents particuliers émanés de M. l'ingénieur en chef de Mardigny.

2 Brochure in-4°; Bar-le-Duc, 1861.

procéder dans tout le bassin de la Meuse non navigable, sur les quatre départements de la Haute-Marne, des Vosges, de la Meurthe et de la Moselle, aux observations et opérations nécessaires pour se rendre un compte exact du régime de cette rivière; de préparer les avant-projets des travaux qu'il sera, tôt ou tard, reconnu utile d'exécuter, dans le but d'atténuer les dommages causés par les inondations, sans en diminuer les bienfaits; enfin de provoquer toutes les mesures administratives de nature à concourir au même but.

Parmi ces mesures une des plus essentielles à étudier était l'organisation complète d'un service de correspondance pour l'annonce des crues; il y avait là, sans aucune dépense pour les propriétaires, un grand bienfait à réaliser.

Déjà, depuis 1855, chaque crue importante arrivée du département des Vosges, a été précédée dans sa marche par les gardes champêtres voyageant de commune en commune de Bixey à Verdun. Cette correspondance était tardive et incertaine à son départ, puisque M. le maire de Bixey ne pouvait connaître ce qui s'était passé dans les vallées supérieures; lente, incomplète et précaire dans son parcours, puisqu'elle se bornait à employer le mode de transmission le moins rapide, qu'elle ne passait pas dans toutes les communes et qu'elle se trouvait interrompue par la négligence d'un seul maire; elle n'en a cependant pas moins rendu de très-grands services. Combien d'avantage n'en doit-on pas attendre d'une organisation reposant sur un système complet d'observations, empruntant les moyens de propagation les plus rapides et embrassant avec certitude toutes les communes de la vallée? Annonce des crues de toute importance dès qu'il y aura à cette annonce un intérêt quelconque, prévision de leur intensité et de leur marche, possibilité de prendre en temps et lieu toutes les mesures de police utiles et d'exécuter toutes les manœuvres de nature à atténuer les dommages prévus, facilité de soustraire à la destruction ou aux avaries les animaux et les objets menacés, de sauver même, dans certains cas, tout ou partie des récoltes: tels sont en peu de mots les avantages qu'on est en droit d'espérer d'une semblable organisation.

Aussi les ingénieurs s'en sont-ils constamment préoccupés depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1859, époque à laquelle les observateurs pluvio-

métriques et hydrométriques ont pu être installés dans tout le bassin. En 1860, quand un certain nombre d'observations se trouvaient déjà réunies, il a été établi un système de correspondances convergeant des vallées supérieures vers Neufchâteau ; cette première partie de l'organisation a pour objet la prévision des crues et doit rester sous la direction exclusive des ingénieurs. Les 19 et 21 juin 1861, MM. les préfets des Vosges et de la Meuse ont, sur les propositions des ingénieurs, arrêté, pour l'annonce des crues dans toutes les communes de la vallée entre Neufchâteau et Verdun, le règlement joint à la présente notice.

Avant d'entrer dans l'examen de chacune des deux parties que nous venons de distinguer dans cette organisation, il convient de mettre en relief les circonstances naturelles qui en font pressentir l'efficacité.

La Meuse, telle que nous la voyons constituée à son entrée dans le département auquel elle donne son nom, est le produit de trois rivières d'importances peu différentes, la Meuse supérieure, le Mouzon et le Vair. La Meuse supérieure et le Mouzon se réunissent à Neufchâteau, la première venant du sud-sud-ouest, le second du sud ; le Vair, qui se dirige du sud-ouest au nord-est, a son embouchure à douze kilomètres en aval de la même ville, non loin de la limite des départements des Vosges et de la Meuse.

Le bassin supérieur du fleuve au sud de la latitude de Neufchâteau affecte assez exactement la forme d'un quart de cercle, dont on décrivait l'arc avec un rayon de 45 kilomètres, en prenant pour centre un point situé à 18 kilomètres à l'ouest de cette ville. Les rayons extrêmes qui, avec l'arc, limitent cette portion du bassin, se trouvent donc dirigés, le premier du nord au sud, le dernier de l'ouest à l'est en passant par Neufchâteau aux deux cinquièmes de sa longueur. Du quart de circonférence dans toute son étendue, partent une foule de petits ruisseaux qui, en se groupant, forment les trois rivières.

Une fois ces trois rivières réunies, le bassin se resserre entre deux faltes rapprochés et presque parallèles, la vallée s'élargit et s'aplatit, sa pente longitudinale diminue de plus de moitié, les affluents deviennent faibles et nombreux ; la Meuse continue à couler du sud au nord jusqu'à Troussey, où elle s'infléchit pour suivre jusqu'à Verdun et au delà la direction sud 20° est, nord 20° ouest.



La Meuse supérieure et le Mouzon, à une dizaine de kilomètres en amont de leur jonction, et le Vair à la même distance en amont de son embouchure, quittent tous trois les terrains imperméables de la formation Liasique pour entrer dans les terrains très-perméables de la formation Oolithique. Chacun des trois bassins secondaires a son sous-sol imperméable dans toute sa partie supérieure formant les trois quarts de sa surface. Le quart inférieur des trois bassins secondaires et, sauf quelques lambeaux marneux négligeables, tout le bassin principal à la suite jusqu'à Verdun et fort au delà, sont, au contraire, ouverts dans des assises géologiques d'une grande perméabilité.

Enfin, les vents qui apportent les pluies dans la région, viennent habituellement du sud-ouest. Il en résulte que, sauf les perturbations locales, les bassins sont le plus souvent envahis par la pluie dans l'ordre suivant : le bassin de la Meuse supérieure, celui du Mouzon, celui du Vair, enfin le bassin principal au nord de Neufchâteau.

Cet ordre, plus ou moins régulier, dans la production de la pluie sur les trois vallées secondaires, paraît compenser en partie l'effet des différences entre les longueurs des trois cours d'eau, longueurs qui vont en décroissant de l'ouest à l'est, ainsi que le montre la forme en quart de cercle du bassin : bien qu'elles débouchent dans le département de la Meuse à des moments distincts, les crues des trois rivières viennent toujours y confondre leurs grandes eaux.

Ainsi, orientation et forme du bassin, distribution des terrains imperméables et perméables, dispositions des grands affluents, variation des pentes des vallées, direction des vents pluvieux, toutes les circonstances naturelles se trouvent réunies pour produire ce phénomène que les populations de la vallée, dans le département de la Meuse, ont nettement exprimé par cette sorte d'aphorisme : « *Les crues de la Meuse nous viennent des départements supérieurs.* » Ce n'est pas à dire, tant s'en faut, que tout le volume des crues dans la Meuse soit fourni par les eaux de la Haute-Marne et des Vosges : mais l'arrivée de ces eaux est, de proche en proche, le signal du débordement général.

Les mêmes circonstances naturelles prouvent que Neufchâteau est admirablement placé pour être, à la fois, le lieu de la centralisation des observations de toute nature qui peuvent servir à la

prévision des crues, et le point de départ des correspondances à organiser dans le but de les annoncer aux communes en aval.

Voici maintenant comme on a cherché à profiter de cette situation favorable.

Des pluviomètres sont établis dans le haut des vallées de la Meuse supérieure, du Mouzon et du Vair, le premier à Bassoncourt, le second à Lamarche, le troisième à Contrexéville. Un quatrième pluviomètre placé à Neufchâteau, sert à compléter l'indication de la pluie tombée sur toute l'étendue de chaque bassin, et en même temps à donner une idée suffisamment exacte de celle tombée dans la partie méridionale du département de la Meuse. On a déterminé à l'avance les quantités de pluie susceptibles de provoquer des crues quand les circonstances sont prédisposantes : dès qu'il est utile, le conducteur du service en résidence à Neufchâteau reçoit des observateurs, comme l'ingénieur à Bar, des bulletins de pluie qui le tiennent au courant de l'état hydraulique des bassins.

En outre, aussitôt que des signes positifs de crue se manifestent, des courriers mis à la disposition de personnes intelligentes et expérimentées, partent pour Neufchâteau, de Saint-Thlébault sur la Meuse supérieure, de Soulaucourt sur le Mouzon et de Laneuville sur le Vair. Ces trois localités se trouvent placées à la partie inférieure de la zone imperméable des trois bassins, en des points où les rivières peuvent être considérées comme constituées. Les signes qui guident dans la prévision des crues, sont tirés de l'état antérieur et actuel de l'atmosphère, des allures des affluents, de la vitesse ascensionnelle aux échelles établies sur les cours d'eau principaux.

Des indications fournies par des bulletins de pluie, des avis reçus par les courriers et des observations faites à Neufchâteau même, le conducteur conclut approximativement les cotes qu'atteindront, dans un temps déterminé, les crues des trois rivières près de leur embouchure. De la connaissance de ces cotes, il peut, d'après des relations qui lui ont été données, déduire jusqu'à un certain point l'importance de la crue générale en aval.....

Bar-le-Duc, le 9 juillet 1861.

*L'ingénieur ordinaire,*

*Signé : A. POINCARÉ.*

## AVIS DE L'INGÉNIEUR EN CHEF.

Lorsqu'on examine d'un coup d'œil d'ensemble la figure du bassin de la Meuse, dans le département auquel cette rivière donne son nom, on ne peut manquer d'être frappé du peu de largeur de ce bassin <sup>1</sup>, les lignes de faite qui le séparent de celui de la Seine à gauche et de celui de la Moselle à droite, restant sur toute leur longueur parallèles à la direction de la rivière à des distances qui n'excèdent pas 30 kilomètres.

Sa forme est celle d'une bande longue et étroite qui, abstraction faite d'une partie sans importance appartenant au département de la Meurthe, se trouve tout entière dans le département de la Meuse et embrasse une superficie relativement très-faible.

A l'amont de ce dernier département, dans ceux de la Haute-Marne et des Vosges, le bassin s'élargit à droite et affecte assez exactement la forme d'un quart de cercle ; il reçoit deux affluents importants, le Mouzon et le Vair, qui prennent leurs sources, comme la Meuse, sur le plateau des Vosges et sont aussi considérables que la rivière principale.

Généralement, les crues de la Meuse supérieure, du Mouzon et du Vair ont lieu simultanément à la suite de la fonte des neiges ou de pluies de quelque durée, et leurs maxima correspondent presque toujours, les trois cours d'eau ayant des longueurs et des inclinaisons qui sont à peu près semblables et leurs crues se produisant sous l'influence des mêmes phénomènes météorologiques.

Il résulte de cette situation topographique du bassin de la Meuse :

1° Que tous les affluents de la rivière, dans le département de la Meuse, n'ont aucune importance et sont de simples ruisseaux ;

---

<sup>1</sup> Le bassin s'évase sur la droite vers la sortie de l'arrondissement de Verdun et embrasse presque tout l'arrondissement de Montmédy et la partie nord-ouest du département de la Moselle ; mais les eaux de la très majeure partie de cette étendue sont tributaires de la Chiers, qui n'afflue à la Meuse que dans le département des Ardennes.

2° Que les pluies qui tombent dans ce département n'ont, au point de vue des inondations, qu'une influence secondaire ;

3° Que les débordements qui désolent la vallée, aussi bien que ceux qui la fertilissent, sont provoqués par les eaux qui descendent de la Haute-Marne et des Vosges ;

4° Qu'enfin, il est indispensable, pour qu'une grande inondation se produise, que les trois cours d'eau supérieurs, la Meuse, le Mouzon et le Valr, aient des crues simultanées.

D'un autre côté, la vallée, dans le département de la Meuse, a une pente longitudinale très-faible ; elle n'est encaissée sur aucun point et présente partout un plat fond d'une largeur moyenne de 2 à 3 kilomètres, qu'occupent de riches prairies sans inclinaisons transversales, qui sont d'autant plus fertiles qu'elles se trouvent presque au niveau du plan d'eau et qui remplissent, en temps d'inondations, l'office de vastes réservoirs dans lesquels les eaux viennent s'emmagasiner.

Ainsi s'expliquent le peu de vitesse de propagation des crues de la Meuse et le temps considérable que les eaux mettent à s'écouler.

Dans ces conditions, les ingénieurs du service hydraulique du département de la Meuse, que la décision ministérielle du 17 juin 1858, a chargés d'étudier les moyens de prévenir les dommages causés par les inondations, ont pensé que les crues de la rivière pourraient être annoncées, au grand avantage des populations de la vallée, et ils ont proposé à MM. les préfets des Vosges et de la Meuse d'établir, pour l'annonce des crues, un service de correspondance analogue à celui qui fonctionne sur la Loire.

Fort des observations pluviométriques et hydrométriques qui ont été recueillies depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1859, de l'expérience acquise et de l'étude comparative des différentes crues qui se sont produites pendant les trois dernières années, ces ingénieurs sont aujourd'hui en mesure d'annoncer une crue et son importance probable :

2 jours à l'avance à Commercy,  
2 jours 1/2 — à Saint-Mihiel,  
3 jours 1/2 — à Verdun.

Cette annonce des crues est destinée, chacun le reconnaîtra sans doute, à produire les meilleurs résultats : car le plus souvent, un malheur qui est prévu peut être évité ; aussi l'ingénieur en chef,

soussigné, espère-t-il, avec M. Poincaré, que les mesures qui vont être prises dans l'intérêt des populations de la vallée de la Meuse, seront accueillies avec reconnaissance par ces populations, avec d'autant plus de raison qu'elles n'occasionneront aucune dépense.

Bar-le-Duc, le 15 juillet 1861.

*Signé : DE MARDIGNY.*

### 304

(Page 449).

Extraits des arrêtés du Conseil portant exemption d'impôts pour cause d'inondations,  
de 1731 à 1760<sup>1</sup>.

*Du 1<sup>er</sup> mai 1731.* — Sur la requête présentée au roy par les mayeur et habitans des villages de la prévosté de Valenciennes, contenant qu'ils sont les seuls de la province du Haynault qui payent l'ayde extraordinaire à S. M., qu'il est à remarquer que cette prévosté a toujours esté le théâtre de la guerre; que lesdits villages ont esté abandonnés et pillés par les troupes, les maisons ruinées et abatus et les terres restées incultes, ce qui n'est point encore rétablý; que cependant on fait journellement des exécutions dans le plat pays ou on arreste les mayeurs des paroisses qui ne peuvent absolument payer ladite ayde extraordinaire, attendu la difficulté d'en faire le recouvrement causée par l'extrême pauvreté des peuples; la requête particulère des mayeurs de Crespin, Bruay, Vicq, Escaupont et Fresnes, faisant partie de ceux cy-devant mentionnés, contenant, outre les raisons cy-dessus, que depuis six ou sept ans ils ont esté ruinés par de continuelles inondations, et qu'ils ont considérablement souffert par les orages et la gresle pendant l'année 1731; autre requête des mayeurs et habitans des villages de

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord, *Intendance du Hainaut*. Liasses 331 et 333.

Rombies et Quiévrechain, dépendants de ladite prévosté, contenant aussy outre les mêmes raisons, qu'ils ont eu le malheur d'essuyer le 1<sup>er</sup> juin de la même année, une gresle qui a détruit la plus grande partie des grains de la récolte sur leurs juridictions, ce qui a esté vérifié par les procès-verbaux dressés le 26 du même mois par le subdélégué du sieur Intendant; à ces causes, requéroient les supplians, qu'il plaise à Sa Majesté leur accorder la décharge de ladite ayde extraordinaire pour ladite année 1730 et les suivantes, veu lesdites requestes, ensemble l'avis dusieur de Séchelle, intendant et commissaire départy en ladite province du Haynault; ouy le rapport du sieur Orry, conseiller d'état et au conseil royal, contrôleur général des finances; le roy en son conseil, ayant aucunement égard auxdites requestes, a accordé et accorde aux mayeurs et habitans des vingt-sept villages dépendants de la prévosté de Valenciennes, la somme de 1.252 llv. 10 sols de diminution sur leur ayde extraordinaire de l'année 1730 seulement, laquelle sera répartie par le sieur de Séchelle, intendant et commissaire départy en la province du Haynault auxdits vingt-sept villages, suivant et à proportion du besoin qu'il estimera qu'ils pourront avoir dudit soulagement.

*Du 25 mai 1751.* — Le roy étant informé de la triste situation dans laquelle se trouvent les habitans des paroisses de Bruay, Fresnes, Vicq, Escaupont et Crespin dépendantes de la prévosté de Valenciennes qui se voient privés de toutes espèces de récoltes pour la présente année par les inondations causées par les débordemens de l'Escaut, dont les eaux couvrent encore actuellement la plus grande partie de leurs terres et prairies et ont laissé sur celles d'où elles se sont retirées une quantité si considérable de vase qu'il ne sera pas possible d'en faire usage de long temps. Et S. M., voulant leur procurer quelque soulagement, vu l'avis du sieur de Lucé, intendant et commissaire départy en la province du Haynault; ouy le rapport; le roy en son conseil a accordé et accorde aux mayeurs et habitans des paroisses de Bruay, Fresnes, Vicq, Escaupont, Crespin et Onnaing dépendant de la prévosté de Valenciennes une diminution de la somme de 4,164 livres 16 sols 3 deniers monnoye de France, sur leur ayde extraordinaire de l'année 1751, laquelle sera répartie par le sieur de Lucé, intendant et commis-

saire départy en ladite province du Haynault auxdites six paroisses, suivant et à proportion du soulagement qu'il estimera devoir leur être appliqué pour être par luy distribué à ceux des habitans de chacune de ces paroisses, qui se trouveront avoir fait des pertes et à proportion de ce que chacun d'eux aura souffert.

*Du 18 janvier 1752.* — Le roy étant informé qu'indépendamment des pertes qui ont esté souffertes par quelques paroisses de la prévosté de Valenciennes par le débordement de l'Escaut, dont les eaux ont couvert entièrement leurs terres et prairies pendant le mois de may dernier, ces mêmes paroisses et plusieurs autres, tant de ladite prévosté que du gouvernement de Condé, ont encore essuyé de nouveaux accidens par le débordement de la même rivière, arrivé dans le mois d'octobre dernier, qui a privé les habitans de ces paroisses de profiter des regains qui avoient crû dans les parties de leurs prairies et empêcher qu'ils ne pussent semer ou faire usage d'une grande partie de leurs autres terres qui se trouvent encore sous l'eau; et S. M. voulant ajouter au secours qu'elle a déjà accordé à quelques unes de ces paroisses par son arrest du 25 may dernier, et procurer quelque soulagement aux autres paroisses qui n'ont eu aucune part à la décharge portée par ledit arrest; veu l'avis du sieur de Lucé, commissaire départy en la province du Haynault; ouy le rapport; le roy, en son conseil, a accordé et accorde une diminution de la somme de 10,000 livres sur l'ayde extraordinaire de l'année 1751, tant de la prévosté de Valenciennes que du gouvernement de Condé, outre et par dessus les 4,164 livres, 16 sols, 3 deniers déjà accordés par arrest du 25 may dernier.

*Du 20 août 1754.* — Le roy étant informé de la triste situation dans laquelle se trouvent les habitans des paroisses de Maing, Triht, Bouvrages, Bruay, Escaupont, Fresnes, Vicq, Crespin, Quaroube, Onnaing, Condé et Thivencelles dépendantes de la prévosté de Valenciennes et du gouvernement de Condé, qui se voyent privés de la plus grande partie de leur récolte par les inondations survenues les 12 décembre et 12 février derniers, dont les eaux couvrent encore quelques cantons et ont laissé sur les parties de terres d'où elles se sont retirées une si grande quantité de vase qu'à peine auront-ils une récolte en foin du quart de celle qui se fait ordinairement,

encore sera-t-il d'une très mauvaise qualité, que les terrains qui ont été inondés dans ces paroisses consistent en 5,540 mencaudées<sup>1</sup> de prairies et 1,785 mencaudées de terres labourables qui étoient ensemencées et qu'ils ont été obligés de labourer de nouveau, et pour ne pas perdre entièrement le fruit de leur travail, de les ensemercer de grains de mars dont la production sera fort douteuse, qu'il y a eu 76 maisons entièrement submergées au point que les fourrages et les grains qui y étoient engrangés et qui formoient un objet de 5,000 bottes et de 16,000 gerbes de grains, sont totalement perdus ; et S. M. voulant procurer quelque soulagement à ces paroisses inondées, vu l'avis du sieur de Moras, intendant et commissaire départi en la province du Haynaut ; ouy le rapport du sieur Moreau de Séchelle, conseiller d'État et ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances ; le roy, en son conseil, a accordé et accorde une diminution de la somme de 14,164 livres 16 sols 3 deniers sur l'aide extraordinaire de l'année 1753 tant de la prévosté de Valenciennes que du gouvernement de Condé, pour être ladite somme répartie par ledit sieur de Moras, intendant et commissaire départi en ladite province, aux douze paroisses cy-dessus énoncées.

*Du 21 juin 1757.* — Le Roy étant informé de la triste situation dans laquelle se trouvent les habitants des paroisses de Maling, Triht, Beuvrages, Bruay, Raismes, Escaupont, Fresnes, Vicq, Crespin, Quaroube, Onnaing, Thivencelles, Hergnies et Vieux-Condé, dépendantes de la prévosté de Valenciennes et du gouvernement de Condé, qui ont perdu la plus grande partie de leurs récoltes par les inondations survenues les 4 décembre 1755 et 5 janvier 1756, dont les eaux, après avoir longtemps séjourné sur différens cantons, ont laissé sur les parties de terres d'où elles se sont retirées une si grande quantité de vase qu'à peine ont-ils eu une récolte en foin du tiers de celle qui se fait ordinairement et encore d'une très-mauvaise qualité ; que les terrains inondés dans ces paroisses con-

---

<sup>1</sup> La mencaudée étoit une mesure agraire, dont il n'y avoit pas moins de vingt-deux sortes dans ces contrées ; sa capacité varioit de 22 ares 72 cent. à 39 ares 40 cent.



sistent en 2041 mencaudées de prairies, 989 de terres labourables qui étoient ensemencées et qu'ils ont été obligés de labourer de nouveau, et pour ne pas perdre entièrement le fruit de leurs travaux, de les ensemencer de grains de mars, dont la production a été très-médiocre et les a à peine indemnités des frais de culture et des nouvelles semences qu'ils y ont mises; qu'il y a eu 68 maisons entièrement submergées, au point que les fourrages et les grains qui y étoient engrangés et qui formoient un objet de près de 11,000 bottes de foin et autant de gerbes de bled sont totalement perdus. Et Sa Majesté voulant procurer quelque soulagement à ces paroisses inondées, vu l'avis du sieur de Blair de Boiesmont, Intendant et commissaire départy en la province du Haynault; ouï le rapport du sieur Parenc de Moras, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances; le roy, en son conseil, a accordé et accorde une diminution de la somme de 14,164 livres 16 sols 3 deniers, sur l'ayde extraordinaire de l'année 1755, tant de la prévosté de Valenciennes, que du gouvernement de Condé, pour être ladite somme répartie par ledit sieur de Blair de Boiesmont, Intendant et commissaire départy en ladite province aux 14 paroisses cy-dessus énoncées.

*Du 9 août 1757.* — Le roy étant informé de la triste situation dans laquelle se trouvent les habitans des paroisses de Maing, Triht, Beuvrages, Bruay, Raismes, Escaupont, Fresnes, Vicq, Crespin, Quaroube, Onnaing de la prévosté de Valenciennes, Thivencelles, Hergnies et Vieux-Condé, dépendantes du gouvernement de Condé, lesquelles se sont trouvé privées de la plus grande partie de leurs récoltes par les inondations successives dont elles ont été affligées pendant le mois de décembre 1756 et celles des mois de janvier et de février 1757, auxquelles a succédé une quatrième dans le mois de juin de la même année, qui a achevé de ravager les prairies prêtes à faucher et n'a point laissé la moindre espérance d'aucune récolte sur les terres ensemencées en grains; que les terrains inondés consistent en 3,050 mencaudées de prairies et 1,621 mencaudées de terres labourables qui étoient ensemencées et dont les habitans avoient même réensemencé une partie en bled de mars depuis les premières inondations, mais dont la récolte a été aussy entièrement perdue par l'inondation du mois de juin deraier, qu'il y a eu

102 maisons entièrement submergées avec perte de 10,750 gerbes de bled et 14,500 bottes de foin qui y étoient engrangées; et S. M. voulant procurer quelque soulagement à ces paroisses inondées. Vu l'avis du sieur de Blair de Boiesmont, Intendant et commissaire départy en la province du Haynault; oui le rapport du sieur Peirenc de Moras, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances; le roy, en son conseil, a accordé et accorde une diminution de la somme de 15,462 livres 6 sols 4 deniers sur l'ayde extraordinaire de l'année 1756, tant de la prévosté de Valenciennes que du gouvernement de Condé, pour être ladite somme répartie par ledit sieur de Blair de Boiesmont, etc.

*Du 21 octobre 1760.* — Le roy étant informé de la triste situation dans laquelle se trouvent les habitans des paroisses de Maing, Triht, Bruay, Beuvrages, Raismes, Escaupont, Fresnes, Vicq, Crespin, Quaroube, Onnaing, Saint-Saulve, dépendant de la prévosté de Valenciennes, Hergnies, Thivencelles et Vicux-Condé, dépendantes du gouvernement de Condé, qui se sont trouvées privées de la plus grande partie de leur récolte par les inondations survenues les 26 janvier et 12 février de la présente année, dont les eaux, après avoir longtemps séjournées sur différents cantons, ont laissé sur les parties de terre dont elles se sont retirées, une si grande quantité de vase, qu'à peine ont-ils eu une récolte en foin du tiers de celle qui se fait ordinairement et encore d'une très-mauvaise qualité, que les terrains inondés dans ces paroisses consistent en 4,877 mencaudées de prairies, 2,521 mencaudées de terres labourables, qui étoient ensemencées, qu'ils ont été obligés de labourer de nouveau et pour ne pas perdre entièrement le fruit de leurs travaux, de les resemencer de grains de mars dont la production a été très médiocre et les a à peine dédommagés des frais de culture et des nouvelles semences qu'ils y ont mises, que la rupture des digues en plusieurs endroits ayant donné un libre cours aux eaux, elles se sont débordées avec impétuosité dans les granges et maisons des riverains, que 9 de ces maisons ont été dégradées, 3 entièrement détruites, et que dans toutes les autres généralement où les eaux ont pénétré, au nombre de 138, elles ont dispersé ou dégradé 21,150 gerbes de bled et 18,760 bottes de foin, pailles et fourrages d'hiver, qui se sont trouvés totalement perdus

par le séjour des eaux dans les lieux où ces denrées étoient engrangées; et S. M. voulant procurer quelque soulagement à ces paroisses inondées. Vu l'avis du sieur de Blair de Boiesmont, intendant et commissaire départy dans la province du Haynault; ouy le rapport du sieur Bertin, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances; le roy, en son conseil, a accordé et accorde une diminution de 16,700 livres 19 sols 1 denier sur l'ayde extraordinaire de l'année dernière 1759, tant de la prévosté de Valenciennes que du gouvernement de Condé, pour être ladite somme répartie par ledit sieur de Blair de Boiesmont, etc.

## 305

(Page 449).

Mémoire pour les États du Cambrésis, concernant les dégâts causés par les grêles et les crues d'eaux arrivées en cette province, en l'année 1758 <sup>1</sup>.

Si les pertes dont le Cambrésis est affligé n'avoient pas été si considérables, les États ne prendroient pas la liberté d'en faire un objet à Monseigneur le contrôleur général; mais ils sont de telle nature que ce ministre ne pourra pas s'empêcher d'être touché de ces malheurs et de la désolation des habitans de cette administration.

La grêle, du poids d'une livre, qui est tombée en abondance le 19 juin dernier, a universellement ravagé plusieurs de leurs paroisses.... A cette grêle, ont succédé des crues d'eaux si abondantes que le village de Solesmes en a été en partie bouleversé et les dépouilles de la terre charriées par les eaux, comme il est aussi arrivé à Saulzoir, qui est la principale paroisse de l'administration des États, où les gerbes de grains, entraînées par les eaux, ont bouché les vannes du moulin et en ont occasionné la chute. Ces mêmes eaux, qui venoient si abondamment se rendre dans l'Escaut par les nouveaux canaux creusés depuis peu en Picardie, ont mis sous l'eau une grande partie de la baronnie de Crèvecœur, qui est fort

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. — Liasse F<sup>14</sup>, 4494.

étendue; ces eaux se sont répandues jusqu'au village de Masnières, où elles ont causé des pertes infinies, et sont entrées dans un nombre considérable de maisons qui en sont ou seront culbutées. Elles ont été si considérables qu'elles ont causé des refoulemens dans les ravines, comme il est arrivé à Lesdain, village appartenant à M. le prince de Horn, où quantité de maisons se trouvent bouleversées et la plupart de la récolte emmenée, abattue ou perdue, de même qu'à Esnes et Grandpont. Ce récit seul annonce combien il est important d'ordonner provisionnellement à MM. de Chauvelin et de Méliand<sup>1</sup> d'arrêter les ouvrages qu'ils continuent de faire faire avec tant d'ardeur dans l'étendue de leurs départemens, au moins jusqu'à ce qu'on ait donné un écoulement libre aux eaux par l'Escaut, surtout à Valenciennes, sans quoi le Cambrésis et la châtellenie de Bouchain seront exposés continuellement à essuyer de pareils dommages. Est-il donc juste pour procurer le dessèchement de 200 arpens de terre en Picardie, au plus, d'inonder plusieurs provinces sans leur donner le temps de faire ce qui peut dépendre d'elles pour s'en garantir? En effet, quand un particulier veut bâtir sa maison, il avertit son voisin d'étayer la sienne; cela ne se fait pas dans une heure de temps. C'est en vain que MM. de Chauvelin et de Méliand objectent que les habitans du Cambrésis devoient prendre leurs mesures pour se garantir plus tôt. Ils ont été dans l'impossibilité de le faire parce qu'il n'a pas dépendu d'eux que les choses fussent à Valenciennes autrement qu'elles y sont, c'est-à-dire qu'il n'y eut point d'obstacles insurmontables dans cette ville, qu'il est préliminaire et indispensable d'ôter; MM. les intendans de Picardie auroient bien dû avant tout se concerter avec M. de Lucé<sup>2</sup>.

Les États de Cambrésis, qui sont obligés, non-seulement de faire nettoyer la rivière et la faire élargir en beaucoup d'endroits, mais encore de faire paver deux chemins dans l'étendue de leur administration, l'un pour Péronne et l'autre pour Saint-Quentin, sont absolument hors d'état de fournir à ces dépenses sans le secours

---

<sup>1</sup> Dans l'*Almanach royal* de 1748, M. Chauvelin est désigné sous le titre d'intendant d'Amiens et d'Artois; le nom de M. de Méliand n'y figure pas.

<sup>2</sup> Intendant du Hainaut.

du roi. Dans cette fâcheuse situation, permettez-nous de vous rappeler le souvenir de ce que nous avons eu l'honneur de vous représenter l'année passée et des pertes que nous avons souffertes. Nous avons perdu 240,000 livres en deux années de suite sur les livrances de fourrages faites aux troupes. Nous avons dû payer l'année dernière 30,000 livres pour une livrance faite à Gand, qu'on avait promis de payer et que les commissaires du roi, lors de la dernière tenue des États, ont demandé qu'on acquittât par zèle pour le service, outre tous les subsides ordinaires qu'on nous a fait payer à la rigueur, malgré que l'année dernière les habitants de notre administration aient essuyé, le 21 septembre, des inondations qui ont causé une perte de plus de 120,000 livres, sans y comprendre les maisons démolies, les meubles entraînés et perdus, les arbres déracinés, et l'infection que les eaux étrangères ont répandue sur les blés qui étoient dans les granges. Nos cahiers de 1747 et 1748 ne sont pas encore réponsus, quoique les administrations doivent quelquefois faire des avances ; vous apercevrez bien, que dans la position où est le Cambrésis, épuisé pour le service du roi, et dans la circonstance que ses habitants essuient tant de malheurs, ils sont dans l'impossibilité de marquer leur zèle et leur bonne volonté, si Sa Majesté n'a quelque compassion présentement de leur état déplorable et ne leur fait éprouver les effets de sa bonté.

## 306.

(Page 459.)

Relation d'inondations causées par les rivières du Cojeul et du Crinchon, en 1748 <sup>1</sup>.

La nuit du 23 au 24 juin de l'année 1748, qui étoit du dimanche au lundi, fête de saint Jean-Baptiste, le tonnerre, la grêle, le vent,

---

<sup>1</sup> Archives du département du Pas-de-Calais. — *Recueil du diocèse d'Arras*, tom. VII. MS. écrit par le P. Ignace, religieux de l'abbaye de Saint-Waast, p. 518.

commencèrent au soleil couchant, et durèrent presque toute la nuit; l'orage a été excessif partout, de l'est au midi; quant à l'Artois, il vint d'abord du côté de Bapaume, et il avoit été précédé d'une grande chaleur les vendredi, samedi et dimanche. Il se divisa vers l'ouest et désoia les hauteurs et vallées; celles où sont situées les lits du Cojeul et du Crinchon<sup>1</sup> ont le plus souffert au-dessus d'Arras. L'extrême abondance des pluies et grêles tombées avec une violente précipitation sur les montagnes qui confinent l'Artois avec la Picardie, eurent bientôt engorgé et submergé les vallées qui sont au bas, et si étroites à la source de ces deux ruisseaux.

L'origine du désastre arrivé sur les rives de celui du Cojeul vint du village d'Ayette. La branche ou le bras de ce ruisseau qui y passe, et qui commence un peu au-dessus, se trouva tout à coup noyé et tellement resserré dans un nouveau lit, beaucoup plus étroit que l'ancien, qui avoit toujours été le plus considérable, que la fureur des eaux qui se précipitoient des bois de Bucquoy et des hauteurs voisines, forcèrent une muraille haute de 10 pieds, épaisse de 19 pouces, faite à chaux et à ciment, faite de trouver une issue pour courir en avant.

Ce mur fermoit le jardin potager du seigneur de ce lieu, qui y avoit englouti l'ancien lit du Cojeul, et l'avoit détourné pour sa bienséance depuis huit ou neuf ans; il avoit fait percer et ouvrir un autre lit en dehors et à 2 pieds de la muraille, mais trop évasé et profond. La violence des eaux se fit jour en culbutant par l'angle cet épais mur; elles remuèrent d'abord la fondation à l'endroit où étoit l'ancien lit du ruisseau, et ayant précipité la muraille faite de pierres blanches sur briques, elles entrèrent dans le potager de 60 toises de longueur sur 18 de largeur, y entraînant tous les matériaux à plus de la moitié du terrain. On a vu des pans de mur de 7 pieds de longueur sur 5 de large, portés à 30 toises

---

<sup>1</sup> Le Crinchon, petit affluent de la Scarpe, qui n'a que 8 kilomètres de cours; après avoir alimenté les fossés de la place d'Arras, il se divise en plusieurs branches qui traversent la ville sous des aqueducs et sépare la haute ville de la basse. — Le Cojeul, petit affluent de la Sensée, à Esthoing, dont le cours n'est pas supérieur à 10 kilomètres. Ce ruisseau est à sec une partie de l'année.

de leur position, et 150 peds de maçonnerie, tout d'une pièce, renversé de plat, à 3 peds de leur fondation.

Les eaux séjournant dans ce potager ne perdoient rien de leur impétuosité, au contraire, la muraille qui les retenoit du côté du village, augmentoit leur fureur; elles voulurent se faire jour par une porte de l'écurie, au bas de laquelle elles creusèrent différens tourbillons qui remuèrent jusqu'au-dessous des fondemens du corps de logis; enfin, elles précipitèrent le seul côté du mur qui restoit, et n'étant plus retenues, elles reprirent leur cours ordinaire avec une violence si grande et une abondance d'eau si prodigieuse, que l'ancien lit, qui avoit au moins 15 peds de profondeur, fut tout à coup rempli, de sorte que les eaux le surpassèrent de plus de 10 peds en sus. 24 maisons de ce village d'Ayette se trouvèrent inondées, où de mémoire d'homme, on n'avoit vu d'eaux, à cause de leur position. Ce qui a paru singulier en cet endroit, est, qu'après l'écoulement des eaux, elles avoient laissé la trace et les détours de l'ancien lit du Cojeul, que l'on voyoit très-bien marqué dans le potager, comme il étoit ci-devant. Ce torrent emmena tout ce qu'il eut à sa rencontre jusqu'aux deux Boiry, le dégât y fut encore plus grand au premier, qui est Boiry-Sainte-Rictrude ou le grand Boiry; 12 à 13 maisons tombèrent sur leur sol écroulé avec les eaux dans la cave. Le même malheur a affligé les villages au-dessous.....

Dans le cours de la journée du 24, on apprit successivement les dégâts, les pertes et les malheurs arrivés sur les deux rives du Crinchon. Le moulin de Wailly a été presque entièrement emporté par les eaux, qui, avec la même précipitation, ont renversé à Agny le clos d'un jardin fermé de murailles de maçonnerie. Le torrent des eaux du Crinchon n'a pas été moins préjudiciable aux endroits que ses eaux arrosent au-dessus d'Arras, ainsi que le Cojeul, leur lit étant également fort étroit vers leurs sources.

Le samedi, 24 août, fête de saint Barthélémi, de la même année 1748, il y eut encore au matin une inondation presque pareille à celle de la Saint-Jean, dont on vient de voir la description. Les lits des ruisseaux du Cojeul et du Crinchon se trouvèrent une seconde fois trop petits pour y contenir la quantité d'eaux qui y vinrent avec précipitation. Ils débordèrent presque aussitôt que l'eau parut; sa violence entraîna toutes les gerbes de blé, comme

elle avoit fait au mois de juin précédent, les meules et tas de foin qui se trouvèrent à droite et à gauche sur son passage. Elle inonda une quantité de maisons à Ayette, aux deux Bolry et autres villages sur le Cojeul et le Crinchon.

Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'inondation si forte et répétée deux fois dans une même année sur ces petits ruisseaux. Ce qu'il y a de singulier dans celle-ci est qu'il n'y a point eu d'orage dans la nuit aux environs; il faut qu'il ait été violent sur les hauteurs pour avoir produit une si grande quantité d'eaux et si précipitamment dans les vallées pour les noyer en un instant.

## 307

(Page 449).

**Mémoire sur les ouvrages proposés dans le lit de l'Escaut, en 1744.**

Dans les pièces qui ont été remises concernant les représentations auxquelles ont donné lieu les ouvrages entrepris pour porter dans la rivière de l'Escaut les eaux des environs de Bohain, il ne s'en trouve aucune où le sujet soit traité avec plus d'étendue que dans le procès-verbal du 10 septembre 1748, dressé de concert par les Inspecteurs des ponts et chaussées des provinces de Picardie, du Hainaut et de la Flandre. C'est d'après ce procès-verbal que l'on exposera l'idée qu'on a prise de l'état des lieux et les moyens par lesquels on peut éviter ou diminuer le mal que craignent les habitants des environs de l'Escaut.

1° Il paraît constant, par le procès-verbal, que l'écoulement des eaux d'une assez grande étendue de pays des environs de Bohain, doit naturellement se faire par la vallée dans laquelle coule l'Escaut; 2° que les Inspecteurs des ponts et chaussées sont persuadés

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Liasse F<sup>14</sup>, 4494. — Ce mémoire est signé CANUS; il paraît être l'œuvre du savant mathématicien, membre de l'Académie des sciences, auteur d'un *Traité sur l'Hydraulique*, Paris, 1739, in-8°.



que les canaux qu'on fait entre Bohain et Gouy, où ils doivent joindre l'Escaut, peuvent être regardés comme les anciens fossés usiniers destinés à l'écoulement naturel des eaux du pays; 3° que le lit de l'Escaut, depuis sa source jusqu'à Cambrai, est rempli de sinuosités; que sa profondeur est très-médiocre et diminue tous les jours à cause des dépôts que les inondations et les retenues des moulins y occasionnent; que les deux berges sont embarrassées par des plantations d'arbres de toutes les espèces; que dans plusieurs endroits les moulins soutiennent l'eau au-dessus des bords, faute des décharges suffisantes pour le trop-plein de la rivière dans les moindres crues; 4° que tous les défauts remarqués dans le lit de l'Escaut, depuis sa source jusqu'à Cambrai, sont encore les mêmes entre Cambrai et Bouchain, entre Bouchain et Valenciennes et même au-dessous de Valenciennes, avec cette différence cependant que les moulins sont moins fréquents, et la largeur du lit moins disproportionnée au volume d'eau qui doit y couler; 5° qu'il y a, en particulier, à Valenciennes, plusieurs défauts dans la disposition des écluses qui empêchent que l'écoulement des eaux ne soit tel qu'il devrait être.

Les moyens proposés par les Inspecteurs des ponts et chaussées pour soulager le pays des environs de Bohain, au-dessus des sources de l'Escaut, et pour éviter d'ailleurs tout inconvénient, sont :

*Premier article.* — De faciliter l'écoulement des eaux des environs de Bohain par des canaux qui les conduiront dans l'Escaut.

*Deuxième article.* — De faire continuer ces canaux qu'ils regardent comme fossés usiniers, tels qu'ils ont été commencés, en indiquant quelques différences sur les largeurs et les profondeurs pour quelques parties; et pour empêcher que les eaux qui doivent passer par ces fossés ne puissent, quand elles sont trop hautes, refluer sur les parties basses; ils sont d'avis que tous ces fossés doivent être digués au moins de 2 pieds de hauteur; mais pour que les eaux des pluies d'orages qui tombent dans les terres, et qui se rassemblent dans les parties les plus basses, puissent trouver un écoulement dans ledit fossé usinier, ils ajoutent qu'il conviendrait que dans ces parties basses, où à la chute des petits ravins, il fût fait des fossés qui communiquassent au principal.

*Troisième article.*—De redresser le lit de l'Escaut en lui donnant une largeur et une profondeur déterminées, de détruire les plantations dont les bords sont garnis, de faire, à une certaine distance de ses bords, des levées qui contiennent les eaux dans le temps des crues, et d'obliger les propriétaires des moulins à faire des déchargeoirs de superficie, afin de procurer un écoulement assuré et indépendant du soin des meuniers au volume d'eau qui est inutile à l'exploitation des moulins.

*Quatrième article.*— Ces messieurs proposent les mêmes expédients qui sont indiqués au troisième article.

*Cinquième article.*— De faire quelques changements dans la disposition d'une partie des écluses et autres ouvrages construits anciennement ou depuis quelques années dans l'intérieur de Valenciennes.

## OBSERVATIONS.

*Sur le premier article.* — Le soin avec lequel il paraît que les inspecteurs des ponts et chaussées ont reconnu les lieux ne doit laisser aucun doute sur la nécessité de procurer par la vallée où sont les sources de l'Escaut, l'écoulement des eaux de Bohain et d'une assez grande étendue de pays des environs de cette vallée. Mais il ne paraît pas prouvé qu'il soit nécessaire que cet écoulement se fasse assez promptement pour qu'on ait besoin de canaux aussi larges et aussi profonds que ceux qui sont commencés, et que les inspecteurs conseillent de réparer et de continuer.

Ce n'est pas un grand mal que des eaux qui se sont toujours rassemblées dans des plaines basses y séjournent quelques jours, lorsqu'on peut les faire écouler peu à peu par de petits canaux. C'est seulement une incommodité pour ces terres qui ne sont pas propres à tout ce qu'on voudrait leur faire produire. Mais il est très-dangereux de faire écouler les eaux trop vite ou en trop grand volume ; lorsque le pays inférieur à celui que l'on en débarrasse en peut être accablé, le mal que l'on fait est toujours plus grand que celui qu'on voudrait éviter.

*Sur le deuxième article.* — Quoique les terrains supérieurs aux

sources des rivières ne solent pas toujours assez élevés pour être regardés comme des montagnes, ils le sont cependant assez pour former, relativement à l'eau courante, des pentes très-rapides dans lesquelles il se forme des ravines.

Suivant ce principe, on présume que les anciens fossés usiniers dont parient les inspecteurs des ponts et chaussées n'étaient que des ravines plus ou moins grandes, à proportion que le volume d'eau qui y passait était plus ou moins considérable; que ces ravines étaient sujettes à s'engorger par les terres que leurs eaux et celles du pays charriaient avec elles, ce qui les obligeait à changer de cours et de prendre des directions différentes, suivant les circonstances dont le détail serait inutile.

Pour tirer les eaux des environs de Bohain, et les conduire dans l'Escaut en plus grande abondance, et avec une direction plus constante qu'on n'aurait pu le faire par les anciens fossés usiniers, on a entrepris des canaux très-larges et bordés de levées, lesquels, par la disposition générale du terrain, font craindre aux habitants du pays des maux semblables à ceux qu'ils ont éprouvés au mois de septembre 1747, et ont donné lieu à des représentations de la part des principales villes situées sur l'Escaut.

On se proposera donc d'examiner dans cet article si les travaux qu'on a entrepris sont assez bons et assez solides pour être continués et si les changements proposés par les inspecteurs des ponts et chaussées peuvent rassurer contre les accidents dont le pays est alarmé.

Si les canaux entrepris sont continués comme on les a commencés avec des digues, obstacle à leur écoulement, les eaux s'assembleront dans les endroits les plus bas, monteront jusqu'au-dessus de ces digues, et les forceront comme il est arrivé au mois de septembre 1747; le canal s'engorgera par les ruines de ses digues, et ce canal engorgé n'étant plus assez grand pour conduire les eaux accumulées qui se présenteront en trop grande quantité conjointement avec celles qui viennent de plus haut, les eaux du canal s'élèveront au-dessus de ses bords et se répandront dans les campagnes plus basses qu'elles ravageront.

La crainte de ces maux arrivés en 1747 a fait dire aux inspecteurs des ponts et chaussées que les eaux des pluies d'orages qui tombent dans les terres, et qui se rassemblent dans les parties les

plus basses, devraient avoir leur écoulement dans le canal, et pour cela, il conviendrait que dans ces parties basses ou à la chute des petits ravins, on fit des fossés qui communiquassent au canal principal ; que cependant, le canal principal devait être digué au moins de 2 pieds de hauteur.

Mais si l'on donne aux eaux des ravins et à celles qui se rassemblent dans les parties basses du terrain, des entrées dans ce canal principal, par le moyen de quelques fossés particuliers, ou ces fossés particuliers seront digués à la même hauteur que le canal principal, ou ils ne le seront point.

1<sup>o</sup> Si les fossés particuliers qui communiquent au canal ne sont point digués, comme les digues du canal seront interrompues aux embouchures de ces fossés, les eaux du canal se répandront par ces ouvertures dans les terres, où elles feront des inondations, en sorte que l'on causera par l'interruption des digues le mal qu'on a voulu prévenir en faisant ces mêmes digues. Ainsi, dans le cas où les fossés particuliers qui s'aboucheraient au canal principal ne seraient point digués, on ne voit pas à quoi pourraient servir les digues ou levées du canal principal.

2<sup>o</sup> Si les fossés qui s'abouchent au canal principal sont digués aussi bien que le canal principal, le moindre mal qu'il en puisse arriver est que les eaux qui tomberont dans les terres voisines étant retenues entre les digues du canal et celles des fossés, y formeront des marais et que de bonnes terres seront mises en non-valeur pour en dessécher d'autres qui ne les valent peut-être pas.

Dans le cas où les fossés particuliers seront digués comme dans celui où ils ne le seront pas, les eaux des ravins communiquant avec le canal principal, on aura toujours à craindre que de grands orages n'apportent dans le canal principal des terres en assez grande abondance pour l'engorger, et si l'engorgement était tel que les eaux montassent au-dessus des levées, ces digues s'écrouleraient infailliblement, et les eaux, se répandant avec impétuosité, feraient des ravages incomparablement plus grands qu'elles n'en auraient fait si elles n'avaient point été retenues par des levées. Mais, sans supporter l'engorgement assez grand pour occasionner ces désordres dans les terres voisines, il en résulterait au moins que les canaux auraient besoin d'un entretien qui demanderait un travail continu, puisque l'eau, en coulant dans les ravins avec une

vitesse proportionnée à une pente considérable, entraînera avec elle des terres et des sables qu'elle déposera lorsque, arrivée dans le canal, elle y coulera avec une pente plus douce.

On croit avoir suffisamment prouvé que si les canaux entrepris pour tirer les eaux de Bohain et des environs et pour les conduire dans l'Escaut ont un objet d'utilité assez considérable pour mériter d'être continués, il ne peut être que dangereux de les border par des levées.

*Sur le troisième article.* — L'idée d'élargir et de redresser le lit d'une rivière, dans laquelle on a remarqué par des inondations que l'écoulement des eaux ne se fait pas assez vite, se présente naturellement à l'esprit, et il n'est pas douteux que ces deux moyens sont les plus infailibles pour rendre l'écoulement des eaux plus prompt. C'est sans doute d'après ce principe que les ingénieurs des ponts et chaussées ont proposé d'élargir et de redresser le lit de l'Escaut, depuis sa source jusqu'à Valenciennes et principalement jusqu'à Cambrai. Mais comme il leur a paru impossible de l'élargir assez pour prévenir les inondations, ils ont encore été d'avis de le border par des digues plus ou moins éloignées de ses bords naturels, suivant les différentes quantités d'eaux qu'il reçoit.

Les moyens proposés par les inspecteurs des ponts et chaussées pour tirer promptement les eaux de la partie la plus haute de l'Escaut sont sans contredit les meilleurs ; mais il n'est pas sûr qu'ils soient les plus convenables pour plusieurs raisons :

1° On sait par expérience que les levées qui contiennent une rivière en font élever les eaux beaucoup plus haut qu'elles ne seraient montées si cette rivière avait pu déborder. Ainsi, l'on ne doit point croire que la hauteur des eaux débordées sera celle des digues nécessaires pour contenir une rivière dans le lit qu'on lui destine.

Les inspecteurs des ponts et chaussées ont estimé que les levées de l'Escaut devaient avoir 3 pieds de hauteur ; mais peut-être faudrait-il leur en donner plus de 6, et lorsqu'on dit 6 pieds, on ne croit pas trop dire, puisque dans l'inondation du mois de septembre 1747, il passe pour constant que l'eau a monté 5 pieds au-dessus de quelques maisons de Crèvecœur.

Si les inspecteurs n'ont pas estimé la hauteur de leurs digues assez grande pour contenir les eaux des plus grandes crues, ces



digues ne seront d'aucune utilité ; et le pays aura tout à craindre de leur élévation, puisque les eaux les surmonteront et, les ayant renversées, se répandront avec impétuosité sur les terres voisines et y causeront des dommages beaucoup plus considérables que si l'on avait permis à la rivière de se déborder sans avoir rien à renverser <sup>1</sup>.

Il convient donc, avant d'admettre les digues proposées par les inspecteurs, de s'assurer par de bonnes observations de la hauteur dont on doit les élever ; et cette hauteur, comme nous l'avons déjà dit, sera beaucoup plus grande que la hauteur à laquelle monte la rivière dans ses plus grandes crues.

La ville de Cambrai a été alarmée de l'inondation du mois de septembre 1747. Ainsi, elle aura bien plus de sujet de se plaindre si l'on contient l'Escaut par des digues qui le fassent monter plus haut que lors de cette inondation. Il y a donc une nécessité indispensable d'examiner à fond quelles sont les parties de Cambrai qui peuvent être inondées par l'Escaut et les différents dommages qui peuvent en résulter, avant d'admettre les levées proposées par les inspecteurs des ponts et chaussées.

Les digues proposées ne permettront qu'aux eaux des ravins de se joindre à celles de l'Escaut ; et comme les fossés qui apporteront les eaux des ravins seront aussi digués, l'entrée dans la rivière sera refusée à toutes les eaux qui n'auront pas pris leur cours par les

<sup>1</sup> M. l'ingénieur Lamarie, dans un travail intitulé : *Notes historiques sur les travaux de perfectionnement de la Scarpe* (*Ann. des ponts et chaussées*, ann. 1844, 2<sup>e</sup> sem.) fait un triste tableau des effets produits dans la vallée de la Scarpe par l'endiguement de cette rivière entrepris à cette époque : « La rivière, au lieu d'être comme autrefois, dit-il, le réservoir naturel et le moyen d'écoulement des eaux du pays, devint une cause enstante de dommages pour les propriétés riveraines, et dans certaines années, l'origine de submersions complètes et de calamités générales. Suspendue entre deux massifs, dont la solidité diminuait chaque année par les corrosions et les éboulements, la rivière coulait, en certaines parties, sur un lit plus élevé que le sol même des marais voisins, et rompait ses frêles barrières dans les hivers rigoureux. Alors une inondation générale, dont les eaux s'écoulaient rarement assez tôt pour permettre les semailles, s'étendait sur toute la vallée ; souvent aussi en été, des pluies continues ou une forte pluie d'orage suffisaient pour causer une submersion complète et la destruction des récoltes. »

ravins; et les digues qui contiendront ces eaux occasionneront des marais qui ne pourront être desséchés que par évaporation et par filtration.

2<sup>e</sup> Le redressement du lit d'une rivière en augmente la pente, et la vitesse des eaux en devient plus considérable. Ce moyen est donc sûr pour débarrasser plus promptement un terrain des eaux qui s'y sont ramassées. Mais ce moyen, si favorable aux terres qui sont aux environs des parties supérieures d'une rivière, peut être préjudiciable aux villes et aux terres qui sont plus bas, parce que les eaux, s'y portant avec plus de rapidité et en plus grand volume, peuvent y causer des inondations considérables lorsque le lit de la rivière n'est point préparé pour laisser passer ces eaux en aussi grande abondance qu'elles viennent.

Les inspecteurs, qui ont prévu ces inconvénients et qui ont senti la nécessité de garantir les villes de Cambrai, Bouchain et Valenciennes des inondations que des eaux amenées trop promptement pourraient y causer, proposent d'élargir et de redresser le lit de la rivière et de le border de levées au-dessous de ces villes, et sont d'avis que l'on fasse dans Valenciennes plusieurs ouvrages tendant à faciliter l'écoulement de l'Escaut.

Comme on a déjà dit les raisons qui peuvent faire désapprouver les digues, il est inutile de rien dire de plus pour les faire rejeter. A l'égard de l'élargissement du lit de la rivière et de son redressement, dans les parties qui intéressent ces villes, il n'est pas douteux qu'il sera indispensable si l'on se détermine à élargir et à redresser son lit dans la partie supérieure à Cambrai.

Cette dernière observation ne tend point à faire rejeter l'élargissement et le redressement du lit de l'Escaut, mais seulement à faire voir que ces opérations ne sont point indifférentes dans la partie supérieure du lit d'une rivière qui reçoit des eaux de ravins considérables, et qu'on ne doit les faire qu'en connaissance de cause et avec de grands ménagements.

On ne peut pas disconvenir que le droit des seigneurs d'établir des moulins doit être concilié avec la sûreté publique. Ainsi l'autorité peut, sans donner lieu à des plaintes fondées, corriger les abus qui se sont introduits dans la façon d'établir des moulins sur l'Escaut; mais on ne croit pas que le procès-verbal indique ce qui convient le mieux à cet égard.

Quoiqu'il ne soit pas possible de décider exactement sur cette partie sans avoir devant les yeux un nivellement exact de la pente de la rivière et de la hauteur de ses bords au-dessus de la surface de l'eau, on peut dire en général qu'en permettant l'établissement des moulins, en posant des vannages dans le lit de la rivière, ces vannages doivent être destinés à donner un écoulement de fond ; leurs vannes doivent être levées en tout ou en partie, suivant l'augmentation ou la diminution de l'eau dans la rivière ; leur seuil doit être posé au niveau du fond ; le dessus des vannes doit être fixé à la hauteur nécessaire pour que le moulin ait la chute qu'il lui convient sans élever l'eau trop près des bords ; le vannage entier doit avoir la longueur nécessaire pour l'écoulement des eaux de la rivière, lorsqu'elle a besoin de toute la grandeur de son lit pour les faire écouler ; et ce n'est que pour n'être point surpris par une crue inattendue que l'on doit exiger de pratiquer à une certaine distance, ce qui est appelé réservoir dans le procès-verbal.

Lorsqu'il est question d'établir plusieurs moulins dans une certaine étendue de rivière, il y a des mesures à prendre pour que les chutes à former à chaque moulin n'emportent pas toute la pente de la rivière, afin que dans les intervalles entre les moulins, l'eau ait la vitesse qui lui est nécessaire, et que, dans les petites et les moyennes crues, les tournants ne se trouvent point trop engorgés au bas de leurs chutes. Toutes ces circonstances, simples en elles-mêmes, demandent du soin et même une certaine intelligence de la part des personnes qui seraient commises pour indiquer quel nombre de moulins il serait possible d'établir sur l'Escaut au-dessus de Cambral, sans porter obstacle à l'écoulement des eaux de la rivière, et dans quels points il conviendrait que ces moulins fussent placés.

*Sur le quatrième article.* — Comme les Inconvénients dont on se plaint pour la partie de l'Escaut supérieure, à Cambral, sont à peu près les mêmes dans la partie de l'Escaut au-dessous de cette ville, les inspecteurs proposent encore les mêmes expédients pour prévenir les accidents que l'on craint, c'est à-dire qu'ils sont d'avis d'élargir le lit de la rivière et de la contenir par des levées. Ains les observations qu'on a faites sur le troisième article auront aussi lieu pour celui-ci.



*Sur le cinquième article.* — Le reproche que l'on fait sur la disposition d'une partie des écluses de Valenciennes ne peut être discuté que d'après la connaissance des lieux, et il y a lieu de croire que l'on peut s'en rapporter à l'avis des Inspecteurs qui ont fait le procès-verbal.

Il est bon cependant de faire remarquer que l'Escaut, recevant plusieurs petites rivières et ruisseaux, un peu au-dessus de Valenciennes, il convient de faire plus d'attention à cette ville que partout ailleurs sur les dispositions des eaux.

L'usage qu'on a eu intention de faire des eaux de l'Escaut, par rapport aux fortifications de Cambrai, de Bouchain et de Valenciennes pour la défense de ces places<sup>1</sup>, pourrait donner lieu à quelques nouvelles observations qu'on ne peut prévoir, ne connaissant pas assez bien les lieux, et le procès-verbal ne disant rien d'après quoi l'on puisse raisonner sur cet article. On ne pourra donc pas se dispenser d'examiner si les écluses et batardeaux, établis pour les inondations du dehors ou pour les courants à former dans l'intérieur des fossés permettent, de faire, dans le lit propre de la rivière, des ouvrages que l'on croirait convenir pour donner l'écoulement le plus facile aux eaux de la rivière, dans tous les états où elle peut se trouver.

*Dernière observation.* — Des travaux aussi grands que ceux qu'on propose de faire au lit de l'Escaut, pour le mettre en état de recevoir les eaux qui viendront de Bohain et des environs par les nouveaux canaux, semblent promettre que le pays qu'on délivrera de ces eaux, en retirera des avantages proportionnés, non-seulement à la dépense qu'on sera obligé de faire, mais encore aux incom-

---

<sup>1</sup> Nous avons trouvé à la bibliothèque de l'Arsenal un MS. du XVIII<sup>e</sup> siècle, coté H, 333, intitulé : *Plans et mémoires abrégés sur une partie des places de Picardie et d'Artois*. On y traite des inondations en cas d'attaque, au point de vue stratégique, pour diverses places fortes, dont les plans avec les fortifications et les environs sont très-nettement dessinés. Nous y lisons ce passage : « Depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'août, les roseaux qui croissent dans le fond de la Lys (à Saint-Venant), occasionnent très-souvent le débordement. On a soin de les couper tous les mois ou toutes les six semaines pour faciliter la navigation. »

modités et aux dommages, dont les habitants des bords de l'Escaut, et principalement les États de Cambrai, sont alarmés; cependant aucune des pièces qui ont été remises ne constate la grandeur du bénéfice qu'on retirera de ces ouvrages.

Il serait donc convenable d'examiner avant toutes choses quelle sera la quantité des terres qu'on remettra en valeur, par l'écoulement des eaux de Bohain, pour juger si le produit de ces terres mérite que l'on continue les travaux commencés et que l'on exécute le projet des trois inspecteurs, malgré les difficultés qui s'y opposent.

## 308

(Page 140).

Pertes et dommages causés par les inondations de l'Escaut, de 1751 à 1772.

ÉTAT DES PAROISSES DE LA SUBDÉLÉGATION DE VALENCIENNES QUI ONT SOUFFERT  
PAR LES INONDATIONS PENDANT L'ANNÉE 1751 <sup>1</sup>.

*Paroisse de Bruay.* — Toutes les prairies en général ont été inondées pendant tout l'hiver et sont encore actuellement remplies de 4 pieds d'eau en plusieurs endroits, et il n'est pas possible d'espérer aucune espèce de récolte cette année. Il seroit encore fort heureux si on pouvoit avoir les eaux basses avant l'hiver pour nettoyer toutes les prairies des mauvaises herbes que l'eau y a fait croître et en ôter le moussée, parce que le gazon étant totalement pourri, il n'y auroit encore aucune espérance de récolte pour l'année prochaine. On observera aussi qu'il y a eu en cette communauté plus d'un tiers des terres labourables qui sont contigues à l'Escaut et dont les semences n'ont rien produit à cause de l'inondation, de sorte que tous les habitants sont dans l'obligation de vendre leurs bestiaux parce qu'ils n'ont rien pour les nou-

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut*. Liasse 333.

rir pendant l'hiver, étant contraints à présent de les faire paître dans les endroits où il y a 2 pieds d'eau et où il n'y a que des joncs; ils ont même perdu la plus grande partie de leur jardinage, ce qui causera bien de la misère. Cette paroisse est composée de 103 feux et le commerce des habitans consiste en fourrages des prairies, parce qu'il y a peu de terres labourables; ils travaillent aussi dans la forêt voisine et à voiturier les bois.

*Paroisse d'Escaupont.* — Cette paroisse a été inondée pendant tout l'hiver, jusqu'à présent; les habitans n'ont dépouillé aucuns foin et ils ont perdu tout ce qu'il y avoit de terres ensemencées dans les parties basses du côté de la rivière. Ils ont encore aujourd'hui plus de 80 bonniers<sup>1</sup> de prairies inondées et 30 bonniers de terres labourables, de sorte qu'ils n'ont aucune nourriture pour leurs bestiaux. Ils n'ont point dépouillé d'orge et fort peu de seigle dans le terrain où l'eau a donné; à l'égard du froment, ils ont à peine demi dépouille; c'est un petit objet, parce que l'on ensemence peu et que le commerce principal des habitans sont les fourrages. Cette paroisse est composée de 50 feux.

*Paroisse de Vicq.* — Il en est de même; ils n'ont eu aucune dépouille de fourrage; il y a encore actuellement plus de 50 bonniers sous les eaux, dont le gazon est pourri; ils ont eu fort peu de dépouille sur les terres labourables. Cette paroisse est composée de 50 feux et ces pauvres habitans auront beaucoup de peine à subsister pendant l'hiver prochain.

*Paroisse de Fresnes et Odomez.* — La paroisse de Fresnes et Odomez a été inondée pendant l'hiver; les habitans ont perdu une partie des foin, parce que toutes les prairies sont contigües à la rivière; cette paroisse est composée de plus de 200 feux; les habitans souffriront beaucoup moins; ils ne seront pas aussi misérables que dans les précédentes, parce que la plupart trouvent de quoi vivre en travaillant aux fosses à la bouille.

*Paroisse de Crespin.* — Il y a encore actuellement 6 pieds d'eau dans les prairies et dans la plus grande partie des terres; les habi-

---

<sup>1</sup> Mesure agraire dont l'équivalent variait entre 121 ares 41 cent. et 153 ares 86 cent.; on en comptait sept sortes en Flandre.

tans n'ont rien dépouillé que sur les hauteurs; la misère y est déjà très-grande; les habitants étant obligés pour vivre de vendre leurs bestiaux. Cette paroisse est composée de 135 feux, et le peuple sera hors d'état de subsister pendant l'hiver sans être secouru.

*Paroisse d'Onnaing.* — Elle n'a été inondée que dans les parties basses; cependant la misère est très grande dans cette paroisse; l'incendie que les habitants ont souffert l'année dernière leur a fait grand tort et les met hors d'état de satisfaire aux impositions. Cette paroisse est composée de 276 feux.

ÉTAT DES PAROISSES DE LA SUBDÉLÉGATION DE VALENCIENNES QUI SONT DANS LE CAS DE MÉRITER DES MODÉRATIONS SUR LES IMPOSITIONS A CAUSE DES INONDATIONS CONTINUÉLLES (1752) 1.

*Paroisse d'Onnaing.* — L'inondation n'est pas d'un objet considérable à Onnaing parce qu'il n'y a que les parties basses qui sont inondées, lesquelles sont occupées la plus grande partie par des forains, qui payent leur cote des impositions.

*Paroisse de Maing.* — L'inondation n'a été que sur plusieurs parties contigues à la rivière de l'Escaut; les particuliers qui les occupent ont perdu les uns du blé, les autres des fourrages et presque tous les regains.

*Paroisse de Trith.* — Il est notoire que le marais a été inondé pendant toute l'année, qu'il n'y a pas eu une dépouille ordinaire en foin et très peu de regain et qu'il y a eu plusieurs parties en froment totalement perdues.

*Paroisse d'Escaupont.* — Cette paroisse mérite beaucoup plus d'attention; la plus grande partie du terroir a été inondée pendant toute l'année; les habitants ont eu peu de dépouille et plusieurs ont été obligés de vendre leurs bestiaux pendant l'hiver, faute de nourriture.

*Paroisse de Vicq.* — Il en est de même de la paroisse de Vicq.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut*, Liasse 333.

*Paroisse de Crespin.* — Il y a eu continuellement une partie des terres labourables inondées et presque toutes les prairies; les eaux y sont même encore actuellement, ce qui leur a causé un très-grand dommage.

*Paroisse de Fresnes.* — La paroisse de Fresnes souffre aussi beaucoup de l'inondation; elle est fort nombreuse en habitans; il y a plusieurs petits laboureurs qui ont perdu leurs dépouilles et qui méritent attention. Ils ont déjà obtenu une modération de 500 liv.; ils redoivent encore de 1751, 2,500 livres.

*Paroisse de Bruay.* — Les habitans de la paroisse de Bruay n'ont eu que très peu de dépouille l'année dernière de leurs prairies, qui sont encore inondées et dont ils ne feront pas grand profit cette année, parce que le gazon est pourri; ils ont aussi perdu toutes les parties basses qui étoient avestues en seigle, dont ils n'ont pu tirer aucune dépouille, après y avoir mis deux fois du fumier. L'inondation a été si générale que les habitans avoient peine à parvenir à l'église.

*Paroisse de Beuvrages.* — C'est une petite paroisse dont les habitans n'ont d'autre ressource pour vivre qu'à cultiver des légumes qu'ils vendent à Valenciennes, au Quesnoy et Landrecies; ils ont aussi beaucoup souffert des grêles. La plus grande partie de leurs prairies sont inondées continuellement depuis qu'on a travaillé aux rivières; ils ont dépouillé peu de fourrages et plusieurs des habitans ont été obligés de vendre leurs bestiaux, faute de nourriture.

*Paroisse de Raismes.* — Cette paroisse a aussi beaucoup souffert des grêles; toutes les parties basses, tant en terres que prairies, du côté de Bruay, sont encore inondées.

LETTRE DU SUBDÉLÉGUÉ DE VALENCIENNES A M. BLAIR DE BOISEMONT, INTENDANT DU  
HAINAUT, EN DATE DU 20 SEPTEMBRE 1760 1.

J'ay examiné toutes les requêtes et mémoires qui vous ont été présentés par les habitans des paroisses de la subdélégation de

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut*. Liasse 333.

Valenciennes, qui ont souffert par les inondations qu'il y a eu dans le mois de février par la rupture des digues des rivières de l'Escaut, du Honneau et de la Hayne, qui ont causé des pertes très-considérables dans la campagne, et ont réduit une très-grande quantité de pauvres familles dans une misère extrême; les uns, ont perdu leurs maisons qui ont été entraînées par les eaux, et ont été obligés de se sauver avec leurs bestiaux, manquant de pain et de tout, ayant perdu tout ce qui leur restoit de leurs provisions; les autres, ont perdu généralement toutes les terres qui étoient ensemencées en froment ou autres bleds d'hiver, et la plus grande partie de leurs prairies, où il est demeuré une si grande quantité de vases qui ont déposé, qu'ils y ont eu très-peu de récoltes; il y a eu plusieurs particuliers qui ont essayé de labourer une seconde fois les parties de terres inondées dans le commencement du mois d'avril et d'y semer des avoines, trèfles et autres bleds de mars, mais les vases ont entièrement brûlé les semences, et la sécheresse qu'il a fait au mois de may et le vent de bise a fait que la terre s'est desséchée et fendue et qu'il n'y a pas eu de dépouille; vous avez été témoin de toutes ces calamités et je ne peux que vous en rappeler l'idée, pour que vous voulussiez soulager tant de malheureux qui sont hors d'état de satisfaire aux impositions.

J'ay d'abord demandé un état des pertes de chacun des habitans de chaque paroisse et j'en ay fait faire une estimation, mais j'ay trouvé le tout fort confus; d'ailleurs il étoit question de voir avant tout les dépouilles qu'ils auroient pu faire sur les terres qu'ils avoient labourées après l'inondation. C'est pourquoy je me suis déterminé à attendre jusqu'à la fin de la récolte pour prendre toutes les connaissances nécessaires pour pouvoir vous rendre compte au vray des pertes de chacune des paroisses séparément et j'ai fait dresser le plan cy-joint.

*Paroisse de Maing.* — La paroisse de Maing est la première le long de la rivière de l'Escaut; les habitans ont eu 64 mencaudées de terres avétues en bled d'hiver qui ont été totalement perdues et une partie des terres emportées; ils ont labouré une seconde fois au mois d'avril et ont semé des bleds de mars, qui n'ont point produit. 187 mencaudées de prairies n'ont produit que des mauvaises herbes, qu'ils sont obligés de faire brûler pour avoir une dé-

pouille l'année prochaine ; 12 mencaudées préparées pour y semer du lin, l'engraissement des terres et la culture ont été totalement perdus. On a estimé cette perte à 1861 livres.

*Trith.* — Il y a eu 100 mencaudées de terres avétues en froment et bled d'hiver totalement perdues ; ces terres ont été de nouveau cultivées et ensemencées à la fin d'avril et n'ont rien produit ; l'inondation y a fait grand tort ; 241 mencaudées, tant en fourrages de champ qu'en jardinage et colza, totalement perdues. Le marais a été en partie rempli de putées, les eaux y ayant demeuré jusqu'au mois de mars et n'a pas produit ; on n'y a pas pu pâturer qu'au mois de may. Il y a eu 112 toises de pavé qui a été emporté. Le pont de bois a été aussy emporté avec un autre pavé de 52 toises et bien d'autres dommages que la communauté est obligé de faire réparer. On a estimé la perte à 1691 livres.

*Raïsmes.* — Il y a eu 13 maisons totalement inondées et les manans se sont trouvés obligés de se sauver dans la forest avec leurs bestiaux, à travers les eaux ; ils ont perdu toutes les nourritures qu'ils avoient pour attendre le printems, qui ont pourri dans les granges, et qui ont été emportées par les eaux ; 120 mencaudées de terres labourées et ensemencées en bled et en jardin, totalement perdues sans aucune ressource ; 150 mencaudés de prairies dont il n'ont pas eu un quart de dépouille. La chaussée du chemin de la basse rue, qui est à la charge de cette communauté, a été totalement emportée par la rapidité des eaux. Le dommage a été évalué à 2155 livres.

*Beuvrages.* — Les habitans ont perdu aussy 110 mencaudées de terres labourables avétues en bled froment ; on y a eu environ que demi dépouille ; 154 mencaudées de jardin et les terres avétues en lin et toutes les fumures et légumes totalement perdues. Il y a eu aussy 26 maisons inondées quelque tems. Les habitans ont été obligés de se retirer avec leurs bestiaux dans les bois voisins où on leur portoit du pain avec des barques. On estime la perte à 2221 liv.

*Bruay.* — Cette paroisse est dans une grande misère ; les habitans ont eu 6 maisons qui ont été emportées par la rapidité des eaux ; 70 mencaudées de terres avétues en froment, qui n'ont rien produit ; 112 mencaudées de prairies ont été couvertes de vases et totalement perdues ; une quantité de fourrages et de paille ont été pourris par les eaux. Le reste du marais et des prairies voisines,

consistant en 220 mencaudées, n'ont rien produit à la première coupe, les eaux y ayant séjourné pendant trois mois. Ils ont encore 26 autres maisons qui ont été inondées pendant vingt-sept jours dont les habitants ont été obligés de se sauver dans les villages voisins. Tous ces habitants auront peine à subsister pendant l'hiver. On estime la perte à 4100 livres.

*Escaupont.* — Il y a eu 80 mencaudées de terres avétues en froment d'hiver totalement perdues; 130 mencaudées de prairies inondées où les eaux ont demeuré pendant six semaines. Les habitants ont dépouillé très-peu de fourrages remplis de mauvaises herbes, qu'ils ne pourront point donner à leurs bestiaux. Ils ont eu aussi 5 maisons inondées et tout le reste de leurs provisions emporté par l'inondation. On estime cette perte à 1140 livres.

*Fresnes.* — Les habitants ont eu 160 mencaudées de terres avétues en bled froment totalement perdues; 400 mencaudées de prairies, où il n'y a eu qu'une demi dépouille; les terres ont été relabourées et semées; ils ont eu à peine un tiers de dépouille et les prairies n'ont produit que peu. Ils ont eu 7 maisons inondées, et ont perdu les uns la plus grande partie de leurs provisions et les autres la totalité. On estime la perte à 2885 livres.

*Paroisse de Vicq.* — Une partie des terres de cette paroisse ont été inondées. Il y a eu 110 mencaudées totalement perdues; 200 mencaudées, tant en jardin que prairies, où il n'y a pas eu un quart de dépouille; 9 maisons inondées, et les habitants ont perdu toutes les provisions pour leurs bestiaux. On estime la perte à 2195 livres. Ils sont d'autant plus misérables qu'ils ont encore été affligés pendant l'année dernière par une espèce de maladie épidémique qui a régné parmy les bestiaux; ils ont perdu plus de 100 bêtes à cornes; on n'a pas pu en connaître la cause, ni y apporter aucun remède qui ait opéré, nonobstant toutes les visites et consultations faites par les maréchaux les plus experts des environs; cette maladie est en partie cessée par les froids de l'hiver.

*Crespin.* — Cette paroisse est une des plus pauvres de la subdélégation; toute sa richesse sont les houblons et ils ont manqué totalement l'année dernière, ce qui cause la misère des habitants, qui



sont hors d'état de satisfaire promptement aux impositions. Les inondations leur ont encore fait aussy un tort considérable cette année. Ils ont d'abord eu 600 mencaudées de terres perdues. Ils en ont relabourées et ensemencées 240, qui n'ont rien produit. Ils ont eu 500 mencaudées de prairies Inondées pendant sept semaines qui n'ont produit que des mauvaises herbes, auxquelles il faut qu'ils travaillent dans l'espérance de dépouiller l'année prochaine; 4 maisons ont été renversées par les rivières du Honneau et de la Hayne, dont les digues ont rompu en quatre différens endroits; 15 granges où les eaux ont séjourné vingt-cinq jours, la plus grande partie de la chaussée du chemin du hameau de la Chapelle emporté, et le pont qui est sur la rivière du Honneau renversé. Ils ont fait rétablir d'abord les ruptures aux endroits des digues des rivières, et sont obligés aux autres réparations qui sont à la charge de leur communauté. On estime leur perte pour l'inondation à 5310 livres.

*Quaroube.* — Il a eu 137 mencaudées de bled d'hiver Inondées; on en a relabouré 60, qui n'ont pas produit un quart de dépouille; 200 mencaudées de prairies, où il n'y a pas une demi dépouille, parce que l'inondation y a été deux à trois fois. On estime la perte à 940 livres.

*Onnaing.* — 90 mencaudées avétues en froment totalement perdues et où il n'y a eu aucune dépouille, après avoir labouré et semé une deuxième fois; 200 mencaudées de prairies, où il n'y a eu qu'une demi dépouille; 267 mencaudées avétues en treffles, qui ont été relabourées, où il n'y eu qu'un quart de dépouille. On estime la perte à 1969 livres.

*Aubry.* — Cette paroisse avec le petit hameau qui y est joint est dans la misère; la plupart des habitans ne consistent qu'en volturiers et ouvriers de bois. La grêle causée par l'orage du 8 aoust dernier, leur a fait beaucoup de tort; ils y ont perdu les deux tiers des avoines, qui n'étoient pas encore fauchées et celles qui étoient sur la terre. Il y a eu plusieurs autres paroisses de la subdélégation de Bouchain qui ont pareillement souffert de ces orages.

*Paroisse de Saint-Saulve* (nouvelle banlieue de Valenciennes).

— Cette paroisse et tout ce qui en dépend a été cruellement maltraitée par les eaux des ruptures des digues, les 26 et 27 janvier dernier, que les habitants ont été obligés de faire réparer à grands frais aux dépens de la communauté. Ils ont perdu d'abord 120 mencaudées de terres avétues en bled d'hiver, qu'ils ont relabourées, où il y a eu peu de dépouille; 260 mencaudées de prairies. Ils ont eu 4 maisons inondées et ce qui restoit dans les granges, tant en bled qu'en orge, avoines et leurs fourrages perdus. La perte a été estimé à 2096 livres.

Toutes ces pertes ont été constatées avec attention. Il est certain que sans un secours extraordinaire que les malheureux habitants de ces paroisses attendent, il ne leur sera pas possible de subsister pendant l'hiver prochain et de satisfaire aux impositions.

PROCES-VERBAL DES PERTES CAUSÉES PAR L'INONDATION DE L'ESCAUT, EN 1764,  
SUR LE TERRITOIRE DE CONDÉ<sup>1</sup>.

L'an 1764, les 14, 15 et 16 du mois de juin, les soussignés bourgeois et herbagers, demeurant en la ville de Condé, en vertu de la commission à eux donnée par M. Pallart, subdélégué en la ville de Condé, en date du 14 dudit mois de juin, à l'effet de se transporter avec le S<sup>r</sup> Baillon, greffier de cette subdélégation, sur les terroirs des différentes paroisses qui la composent, pour y voir, examiner et constater les pertes que les inondations dernières peuvent y avoir occasionnées, et en conséquence du serment par eux prêté entre les mains de mondit seigneur Pallart, de bien et fidèlement exécuter lesdites visites, ils se sont, à ces jours, transportés sur le terroir de la ville de Condé, et après en avoir exactement parcourue toute l'étendue, ils ont vu et reconnu que les prairies, en général, ne pouvoient non seulement rien produire cette campagne, mais encore que le gazon de la plus grande partie, étoit pourri par la couverture d'un autre gazon nommé *lapranne*, que le séjour des eaux,

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut, Liasse*

qu'on n'a jamais vu d'aussi longue durée, et que le dépôt des vases ont engendré. En outre, que dans la sixième partie à peu près de l'étendue de ces prairies, il y a encore 1 pied et demi et même 2 peds d'eau, que les deux tiers des herbes que l'on fauchera, ne pourront servir que de litière aux bestiaux, attendu que le pied du gazon qu'on est obligé d'emporter pour faire renaitre le naturel, n'est que pure pourriture, et qui ne peut absolument servir de nourriture aux bestiaux. Et enfin, tout considéré, lesdits experts ont procédé auxdites pertes en la forme et manière suivante. (Suit le détail des pertes.)

Eu égard que les pertes des 81 bonniers de terres labourables, sont d'une nature beaucoup plus intéressante que celle des prairies, on peut considérer les trois quarts au moins de perte sur le terroir de Condé.

PROCÈS-VERBAL DU SIEUR GOUMBERT, INSPECTEUR GÉNÉRAL DES PONTS ET CHAUSSÉES DE LA FLANDRE WALLONNE, SUR LES CAUSES DES INONDATIONS DE LA LYS, DATÉ DU 22 DÉCEMBRE 1772 <sup>1</sup>.

L'an 1772, le 22 avril et 22 octobre, en conséquence de l'ordonnance de M<sup>r</sup> de Caumartin, intendant des provinces de Flandre et d'Artois, en datte du 17 avril dernier, je soussigné, inspecteur général des ponts et chaussées de la province de Flandre wallonne, me suis transporté aux villes et bourgs de Merville, la Gorgue et Etaires sur la rivièrè du Lys, pour constater les causes des inondations considérables qu'ont essulées les dittes villes et bourgs depuis quelques années, nottament celle de Merville, qui a souffert des dommages et intérêts considérables, suivant l'exposé des requestes à M. l'intendant, par les dittes villes et bourgs.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Flandre wallonne*. Liasse 91. — Nous donnons cette pièce sans rien changer au stylo et à l'orthographe, qui ne sont guère plus français l'un que l'autre. Ce double défaut se rencontre, du reste, à un degré plus ou moins élevé, dans tous les actes écrits émanés des fonctionnaires flamands à cette époque. Pour rendre à peu près intelligible la lecture des pièces que nous insérons, nous avons dû le plus souvent leur faire subir quelques corrections.

Où estant, accompagné des députés des villes de Merville et de La Gorgue et de ceux de l'abbaye de S<sup>t</sup>-Vaast d'Arras pour Etaire-Laleu; nous avons visités non-seulemets la rivière du Lys depuis S<sup>t</sup>-Venant jusqu'à Etaire, mais aussi les rivières ou canneaux de la Clémence, avec la décharge que l'Artois vient di joindre celuy d'Asbrouck, de Nieppe et de la Bourre; la rivière de la Lave et plusieurs autres courans qu'ilse rendent dans la Lys, qui y ramènent infiniment d'eaux extraordinaires qui y sont utiles dans les mois de décembre, janvier, février, mars et avril, mais infiniment prejudiciables et dangereuses le reste de l'année, ce qui s'est manifesté aux mois de juin et de septembre 1771.

Partons les domages des avetures, fermes et habitations des villes et bourgs, voisins de ces rivières et canneaux et la perte total des fols et regains des prairies, et l'hiver, par les crûs d'eaux et de *Bacle* des glaces.

Le tout bien vûs et examinés et considérés les niveaux de pente; nous estimons que la ditte rivièrre du Lys n'est point proportionnées à la quantité d'eaux accidentelles et extraordinaires qu'elle reçoit d'autant que l'on augmente le volume depuis plusieurs années et que l'on cure et élargit les canneaux de décharge qui se rendent pour libérer le pays des eaux qui décendent de toutes les hauteurs dont ces rivières sont environnées, que les ponts qui sont établies dans les dittes villes et bourgs, ainsy que ceux au-dessus de Merville, sur la rivièrre de Bourre forment des engorgements pour peu qu'il y ait abondance d'eaux extraordinaire, que sur le raport fait à M. l'intendant, il a été ordonné au soussigné de conférer avec M. Bouillard, ingénieur en chef chargé par le roy des travaux à faire dans les rivières et canneaux de navigation depuis la mer jusqu'à la Deûle; sur les moyens de remédier aux domages qui résulteroit de pareil accident, qui non seulement intéressent le service, mais aussi le public et les provinces, tout considéré, il a été trouvé indispensable de faire les canneaux de décharges marqué au plan cy joint en jaune et délargire les passages des ponts de la rivière de la Bourre au-dessus de Merville et celui dans laditte ville, ainsy que les mesmes canneaux et ponts de décharges dans les villes et bourgs de la Gorgue et Etaire, en prenant les précautions convenables afin que ces décharges ne nuisent point à la navigation et au bien général des prairies et terres pour l'agriculture.

Tout ce dessus ayant été communiqué aux magistrats des dites villes et bourgs le 22 octobre dernier, ils ont reconnu la nécessité et l'utilité desdits ouvrages, consentant chacun pour ce qui les concernent de faire les ouvrages qui seront ordonnés par M. l'intendant, en observant par la ville de Merville.

1° Que le pays de la Flandre maritime y étant également intéressés, cette province devrait entrer dans la partie des dits ouvrages pour autant qu'elles en profiteraient et considérant que Merville qui fait un membre de cette province est hors d'état d'en supporter seul les frais.

2° Par les dites villes et bourgs, que ces ouvrages qui doivent les libérer des eaux extraordinaires ne peuvent avoir leurs effets qu'en ordonnant aux villes et bourgs, d'Armentières, Houplines, Deulemont, Commynes et Wervick de donner également des débouchés proportionnés, pour faciliter le prompt écoulement par le bas de la dite rivière du Lys.

Pourquoy le soussigné estime que le présent procès-verbal doit estre communiqué à M<sup>r</sup> les chefs colleges de Cassel et Ballicul, aux magistrats d'Armentières, d'Houplines, à M<sup>rs</sup> les députés des États de Flandre wallonne, pour le pont rouge; à la ville de Commynes et celle de Wervick Zude, préalablement; à qui le soussigné communiqueroit les observations qui doivent les déterminer à donner les débouchés proportionnés au cours de la dite rivière du Lys relativement aux biens général et celui du service.

## 509

(Page 450).

Plaintes et requêtes des habitants riverains de l'Escaut et de la Lys, sur les inondations de ces rivières, adressées aux intendants, de 1751 à 1772.

*Année 1751*<sup>1</sup>. — Supplie très-humblement les mayeur, gens de loi et habitants composant la communauté de la paroisse de Bruay; disant que toutes les prairies et jardins qui composent plus des trois

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut*, classe 333.

quarts du territoire de cette paroisse, sont entièrement inondés depuis quatre mois ou environ, et sont encore actuellement sous les eaux sans aucune espérance d'écoulement ; de sorte que le gazon est totalement pourri et que l'on ne peut prétendre aucune dépouille ou récolte de foin ; ce qui met les propriétaires et occupants dans le cas d'une non-jouissance totale et inévitable, et qu'il n'y a plus rien pour la subsistance des bestiaux qui faisoient la principale, et pour ainsi dire, la seule ressource de cette paroisse. Que dans cet état malheureux, les supplians se sont trouvés dans l'impuissance d'acquitter le restant des tailles et impositions de l'année dernière, et de faire le moindre payement sur celles de l'année courante, étant ruinés par les inondations et les pertes, au point qu'ils ont à peine de quoi fournir à leur propre subsistance.

*Année 1751.* — Supplient très-humblement les mayeur, gens de loi et habitants composant la communauté de Maing, subdélégation de Valenciennes, disant que cette paroisse se trouve située dans un fonds, et bordée de la rivière de l'Escaut dans la longueur d'une demi-lieue ; que toutes les prairies de la même paroisse sont inondées, tant par le concours des eaux descendues des hauteurs des environs, que par la rupture des digues de l'Escaut ; de sorte que toutes les terres riveraines ont été emportées par l'abondance extraordinaire et le débordement des eaux, et ont rempli les prairies d'une si grande quantité de putées ou limon, vases et autres choses semblables, que la première dépouille des foin a été entièrement perdue. Qu'il en est de même des deux dépouilles des grains de saison et des grains de mars que l'on avoit commencés dans certains endroits de ces prairies, situés dans des terrains moins bas. Qu'il n'y a aussi aucuns regains à prétendre, parce que les prairies sont encore actuellement sous l'eau, qui y est en abondance et à une hauteur considérable. Que ces accidens et ces pertes causent un extrême préjudice aux supplians, et les jettent dans la consternation ; que leur misère est si grande, qu'ils sont dans la nécessité de se défaire de leurs bestiaux à vil prix, faute de fourrages pour les nourrir et pour pourvoir eux-mêmes à leur subsistance ; que, dans une situation aussi déplorable, ils sont absolument hors d'état de satisfaire au payement des impositions.

*Année 1752.* — Supplient très-humblement les mayeur, gens de loi et habitans composant la communauté de Trith, subdélégation de Valenciennes; disant que cette paroisse se trouve située dans un fonds et bordée de la rivière de l'Escaut dans la longueur de trois quarts de lieue, que toutes les prairies de la même paroisse ont été inondées par trois à quatre fois différentes pendant l'année dernière 1751, tant par l'abondance et concours des eaux descendues des hauteurs des environs, que par la rupture des digues de l'Escaut; de sorte que toutes les terres riveraines ont été emportées par l'abondance extraordinaire de ce débordement d'eaux, et ont rempli les prairies d'une si grande quantité de putées ou limon, vases et autres choses semblables, que la première dépouille de foin a été perdue. Qu'il en est de même de deux dépouilles de grains de saison, orges de mars, avoines et autres grains, que l'on avoit ensemencés dans des terrains moins bas. Que tous les regains ont été entièrement perdus, dont une partie emportée par les eaux et le restant tellement chargé et rempli de putées, que l'on n'en a réchappé une seule charretée de bons pour la nourriture des bestiaux. Que tous ces accidens et ces pertes causent un préjudice très-considérable aux supplians et les jettent dans la consternation; que leur misère est si grande qu'ils sont dans la nécessité de se défaire de leurs bestiaux à vil prix, faute de nourriture, et pour pouvoir eux-mêmes à leur subsistance, que dans une situation aussi grande et déplorable, ils sont absolument hors d'état de satisfaire au paiement des impositions.

*Année 1752.* — Supplient très-humblement les mayeur, gens de loi et habitans composant la communauté de Beuvrages, subdélégation de Valenciennes; disant que depuis 1750, la totalité des marais ou prairies et près de moitié des jardins, situés sur le territoire de cette paroisse, ont toujours été inondés et sont encore actuellement sous l'eau, à la hauteur de trois pieds au moins; de sorte qu'il n'y a eu aucune dépouille de foin ni de regains, ni aucun légume. Qu'ainsi la plupart des supplians ont été dans la nécessité de se défaire à vil prix de leurs bestiaux, se trouvant dans l'impuissance de les nourrir, et que ceux qui occupent les jardins en question, n'en ont tiré aucun revenu, de manière que les uns et les autres se trouvent privés de leur seule et unique

ressource pour subsister, que le préjudice qu'ils en souffrent est très-grand, ce qui les met malheureusement dans l'impuissance de faire face au paiement des impositions.

*Année 1752.* — Supplient très-humblement les mayeur et gens de loi, et communauté de la paroisse de Vicq, subdélégation de Valenciennes, disant que cette paroisse se trouve située dans un fonds, à un quart de lieue de la rivière de l'Escaut, que les prairies et marais de ladite paroisse sont tous inondés et même une grande partie des terres, tant par le concours des eaux descendues des hauteurs des environs, que par la rupture de la digue de l'Escaut, de sorte que les terres riveraines ont été emportées par l'abondance extraordinaire et débordement des eaux ayant rempli les prairies d'une si grande quantité de putes ou limon, vases et autres choses semblables, qu'ils n'ont rien dépouillé depuis l'année 1750, et qu'il n'y a eu aucun fourrages ni regains à prétendre depuis lors, parce que les prairies sont encore actuellement inondées, que ces accidens et pertes causent un extrême préjudice aux supplians, etc., ils sont absolument hors d'état de satisfaire à toutes les demandes qu'on leur fait, notamment au paiement de la somme de 235 livres de France par année, à quoi ils sont imposés pour l'inondation et pour laquelle somme, les receveurs de Condé veulent les exécuter; ce considéré, il vous plaise, ayant égard aux très-humbles représentations des supplians et à leur grande misère, leur accorder la modération de ladite somme imposée pour leurs inondations.

*Année 1752.* — Les mayeur et gens de loi du village de Fresnes, au nom de toute leur communauté, ont l'honneur de vous représenter que tout leur territoire se trouvant situé le long de la rivière d'Escaut, tant au-dessus qu'au-dessous de Condé, ils se sont trouvés par cette position, et par les fréquens débordemens de cette rivière, dans le cas d'essuyer des malheurs d'autant plus déplorables, qu'ils ne se sont point bornés seulement à leur faire perdre toutes leurs récoltes de l'année dernière; mais qu'ils les font encore perdre toute espérance pour la présente année. En effet, après l'inondation de l'hiver de 1751, qui avait fait périr la meilleure partie des grains d'hiver et autres, un chacun s'est empressé à recultiver et ensemercer une seconde fois ses terres, dans



l'espérance que le ciel y répandrait des plus fécondes influences et dans le moment qu'ils allaient recueillir les fruits de leurs travaux, un débordement considérable de l'Escaut, survenu le 8 du mois d'août, a rendu vains tous leurs soins et leur culture. Un second débordement de cette rivière, arrivé dans le temps de la seconde coupe des foins, les a fait tous périr, et depuis lors, ces débordemens sont arrivés si fréquemment, que les terres ayant toujours été sous l'eau, il a été impossible de les cultiver, et, par conséquent, ils ne peuvent rien en espérer pour cette année. Ces accidens malheureux, en rendant tout leur terrain pour ainsi dire infructueux, leur procure encore la douleur de voir inutiles les grandes dépenses auxquelles ils ont contribué pour l'établissement des canaux depuis vingt-cinq ans, par lesquels toutes leurs eaux étaient portées dans les débouchés de l'inondation de Condé<sup>1</sup>, et qui dans peu de temps seront tellement envasés, qu'ils ne seront plus d'aucun usage; de façon que ces grandes dépenses, qui néanmoins procuraient des bons effets, seront totalement infructueuses, et toute cette communauté se trouvera encore exposée à souffrir des maladies que la corruption des eaux occasionnera, puisque les débouchés du dessous de Condé ne peuvent suffire à leur écoulement. On ne peut douter que la cause de

---

<sup>1</sup> On désignait sous le nom d'*inondation de Condé*, l'administration des euelements et saucardemens des canaux de dessèchement de la vallée de la Hayne et de l'Escaut; une imposition annuelle était prélevée, à cet effet, sur les propriétaires des prairies soumises à l'inondation. Cette taxe, datait de 1729, et s'étendait sur environ 3,000 bonniers (3,642 hectar.) de terrains, à raison de 2½ patauds (1 fr. 48 c.) par bonnier. Jusqu'à la révolution, elle a fourni les ressources nécessaires pour l'entretien des canaux. L'*inondation de Valenciennes* était constituée sur les mêmes bases. Ces directions réorganisées par le gouvernement consulaire formèrent alors une administration unique sous le titre d'*Association des intéressés au dessèchement des vallées de la Hayne et de l'Escaut*. Elle devint la base des syndicats institués depuis sur beaucoup de rivières. V<sup>e</sup> sur les inondations de Condé et de Valenciennes, les détails intéressants donnés par M. Dieudonné, dans sa *Statique du département du Nord*, t. 1, pag. 342. — Les archives départementales de Lille possèdent une partie des comptes des recettes et des dépenses de ces administrations, qui avaient une certaine analogie avec les *wateringen* établis, dès le moyen âge, par les comtes de Flandre à l'extrémité nord de cette province.



ces fréquens débordemens ne provienne des ouvrages qu'on a nouvellement pratiqués à cette rivière, dans le Cambrésis, parce que personne de ladite communauté ne les a vu portés jusqu'au point qu'ils sont alors, et se font encore actuellement sentir, et dont la continuation perdra totalement ledit village. Les remontrans vous supplient de leur procurer la suppression desdits ouvrages, qui causent la perte de leur communauté par la rapidité avec laquelle cette rivière conduit présentement ses eaux jusqu'à chez eux; et qu'ayant un égard favorable aux pertes qu'ils ont souffertes, il vous plaise aussi les faire décharger de leurs impositions.

*Année 1754.* — Les mayeur, échevins et habitants de la paroisse de Hergnies-sur-l'Escaut, subdélégation de Condé, ont l'honneur de vous représenter que les pluies abondantes qu'il a tombé depuis quelque temps ont tellement enflé la rivière de l'Escaut, qu'elle a débordé d'un bout à l'autre du terroir de Hergnies, et enseveli sous ses eaux boueuses toutes les prairies, une grande partie de terres à grains et beaucoup de jardins de cette paroisse, de sorte que ces terres qu'on avait ensemencées dans l'espérance d'en recueillir un peu de grains, ne produiront rien du tout. Les prairies sont aussi presque entièrement gâtées par la grande quantité de boues que les eaux y ont amenées, et dont le gazon en est tellement couvert, que les herbes ne pourront y croître. La grande abondance de neiges qui est tombée depuis, et qui vient de se fondre par le dégel, rend encore cette inondation beaucoup plus considérable, et le désastre de cette pauvre paroisse d'autant plus affreux. D'ailleurs, on ne saurait faire écouler les eaux du terroir de Hergnies que fort tard, à cause que celles de toutes les prairies au-dessus de Condé, le long de l'Escaut, de même que le long de la Hayne et du Honneau, où il s'en trouve des quantités prodigieuses, et qui n'ont autre écoulement que l'Escaut, tiennent toujours le dessous de Condé de cette rivière plein, et spécialement à Hergnies qui est le plus bas. De plus, les fossés qui servent d'écoulement se trouvent totalement comblés et remplis, et qu'on ne peut relever et mettre en état qu'après que tout ce grand volume d'eaux sera passé et que l'Escaut sera baissé, et avec un long et pénible travail. Ces pauvres habitants voyant avec douleur une

bonne partie de leurs grains perdue, et que leurs prairies ne produiront que très-peu de gros et mauvais fourrage, prévoient bien qu'étant ainsi déchus de leurs principales et uniques ressources, il ne leur sera pas possible de payer leurs dettes et spécialement leurs deniers royaux, si Votre Grandeur ne les regarde d'un œil de compassion en leur accordant ou obtenant une modération sur leurs impositions, ainsi qu'ont fait ci-devant nos seigneurs les intendants vos prédécesseurs et nommément Monseigneur de Lucé en 1751, qui, après s'être fait informer au juste de la triste situation de cette paroisse, lui a accordé la modération entière de l'aide extraordinaire.

*Année 1764.* — Les magistrats de la ville de Condé ont l'honneur de représenter très humblement à Votre Grandeur que les grandes pluies, qui ont été presque continuelles pendant huit mois, ont porté les inondations dans tout le territoire dudit Condé à un point de hauteur où elles n'ont point encore parvenu, et subsistent même pour le présent dans la plus grande hauteur des années ordinaires. Ces pluies, continuées pendant un si long temps, ont causé des dommages considérables; les regains, qui sont la seconde récolte des foins, n'ont pu être recueillis l'année dernière, et un grand nombre de personnes ont été forcées de les abandonner sur les prairies après les avoir fait faucher. Toute la partie de Condé, entre la rivière de la Hayne et celle de l'Escaut, forme une espèce de bassin qui reçoit les eaux des parties supérieures à plus de 10 lieues de distance; et toutes ces eaux n'ont que le seul débouché de Condé pour être portées dans la partie inférieure; ce qui fait que le territoire de Condé est toujours le dernier desséché; et comme l'inondation est encore actuellement aussi forte que dans les hivers ordinaires, il n'est point possible qu'elle soit écoulée pour le temps de la jouissance des prairies, ce qui occasionnera la perte de la première récolte des foins, tant par le défaut de desséchement, que par la mauvaise qualité du peu d'herbes qui pourront y croître; et la seconde récolte de l'année dernière ayant été également perdue, il s'en suivra la perte d'une année complète. Une si grande étendue de belles prairies n'étant point productives pendant tout le cours d'une année, il ne paraît point équitable de les faire supporter les impositions auxquelles elles sont assujéties; les re-

monstrans prennent la confiance de s'adresser à vous, pour qu'il vous plaise, en considération des pertes que les inondations ont occasionnées en général, faire décharger la ville de Condé d'une année de ses impositions.

*Année 1772*<sup>1</sup>. — Les maire et échevins de la ville d'Aire ont l'honneur de vous représenter très-respectueusement que les débordemens fréquens, immenses et ruineux que la rivière de Lys cause dans la banlieue d'Aire, située au levant et au midi de cette ville, ainsi que dans les villages et terres circonvoisines, hors de ses limites jusqu'à Saint-Venant, ruinent les cultivateurs de ces cantons, les portent au découragement et les forceront peut-être un jour d'abandonner leurs habitations et les terres qu'ils cultivent pour se porter ailleurs, si l'on n'apporte un prompt remède aux malheurs qui les accablent.

Sensibles à tous ces maux et à la perte d'une très-grande étendue de terre, les maire et échevins d'Aire se sont toujours occupés d'en reconnaître les causes et les moyens de les éviter. Ils ont visité dans différens temps le pays avec les cultivateurs les plus instruits et ont reconnu que les inondations provenaient de ce que cette rivière, ainsi que celles qui s'y déchargent, charrient des eaux limoneuses qui la comblent insensiblement.

Différens canaux ou petites rivières qui passent dans les haumeaux de la banlieue de cette ville, ont leurs écoulemens dans la Lys par des écluses de décharge, mais qui ne sont d'aucune utilité, parce que celui de la rivière étant rehaussé par les accoulins qui s'y déposent, on ne peut les ouvrir sans faire refluer les eaux de la Lys dans les canaux, de sorte que ceux-ci n'ayant point l'issue naturelle qu'ils doivent avoir, ces eaux restent et s'étendent dans le pays pendant un très-longtemps et ruinent l'agriculture.

Il est encore d'autres obstacles à l'écoulement des eaux de cette rivière sous Saint-Venant, où sont sa pente et sa décharge, lesquelles sont arrêtées et resserrées par l'établissement d'une chaus-

---

<sup>1</sup> Archives du département du Pas-de-Calais, *Intendance de Flandre et d'Artois*, n° 92. — Cette requête, datée du 28 mars 1772, est adressée au marquis de Monteynard, ministre de la guerre.

sée ou levée de terre qu'on y a pratiquée pour le service de cette forteresse, sous laquelle il y avait un aqueduc de décharge qui a été bouché par ordre du génie. L'insuffisance de ces écoulemens ayant motivé des représentations, on a en conséquence établi par ordre de la cour une écluse de décharge qui n'a produit que peu d'effet, par l'abondance des eaux qui y sont retenues et qui les fait refluer sur elles-mêmes. En 1761, les communautés riveraines de la Lys ont porté de nouveau leurs plaintes au pied du trône sur les Inondations de cette rivière, et ont demandé qu'il fût construit un vannage à côté de cette écluse de décharge : cette grâce leur a été accordée; c'est ce qui se justifie d'après la lettre de M. de Caumartin écrite à son subdélégué à Aire; mais ce vannage n'a point été établi.

Le mal que ces Inondations ont toujours causé dans quelques parties de nos cantons n'est rien en comparaison de celles qui arrivent aujourd'hui dans la généralité du pays; elles sont si étendues et si multipliées qu'un rien suffit pour l'occasionner : on a vu dans l'arrière-saison de l'année dernière, en deux fois vingt-quatre heures, le pays inondé de la manière la plus affligeante; on s'est vu dans la nécessité d'envoyer des bateaux porter secours aux malheureux habitans, leur distribuer du pain et les retirer du milieu des eaux. Ce malheur vient de se renouveler vers la mi-février dernier, par des pluies abondantes; plus de dix mille mesures de terre de la meilleure production sont sous les eaux; les chemins et les habitations en ont été inondés. Le mal est porté à son comble; le cultivateur qui a vu avec chagrin périr sa récolte, voit encore aujourd'hui ses semailles exposées au même sort, ou à ne pouvoir les ensemençer des grains de mars, par le séjour que les eaux font sur son champ. La ville d'Aire n'a pas moins souffert de ces inondations que le plat pays; la partie de la ville la plus élevée n'avait jamais été inondée jusqu'à présent, et l'hôpital militaire, qui a ses cuisines dans les caves, s'est vu au moment de tout perdre et exposé de manquer au service, par les eaux, qui se sont introduites et qui y ont séjourné.

Ces inondations extraordinaires ont leurs causes dans les eaux étrangères que l'on vient de faire entrer dans la Lys, par l'établissement de la navigation dans le canal de jonction des deux rivières. Ces accrus d'eaux devenus immenses et reconnus aujourd'hui par

les personnes de l'art, que la Lys ne saurait contenir sans exposer le pays à une perte totale, ont fait naître deux projets qui transpirent dans le public pour arrêter l'effet des inondations<sup>1</sup>. Dans l'un de ses projets, il est, dit-on, question du curement de la rivière de Lys depuis Aire jusqu'à Saint-Venant. Dans l'autre, on parle de l'établissement d'un nouveau canal latéral à cette rivière, à former depuis Aire jusqu'à Saint-Venant.

Si l'on consulte le bien général, les intérêts de la province et celui du particulier, le premier projet, qui est le curement de la rivière, est celui qui paraît devoir être adopté de préférence; ce curement produira deux effets, l'un pour assurer une bonne navigation et l'autre à prévenir les inondations, en établissant en même temps des digues des deux côtés de la rivière jusqu'à Saint-Venant et la redressant dans ses grandes sinuosités. Anciennement, la Lys avait des digues sur son bord; on en voit encore des vestiges dans certains endroits; la plus grande partie n'en a plus, et celles qui subsistent sont continuellement dégradées, tant par les bateaux qui jettent l'ancre et labourent la terre que par la rivière qui les mine et les entraîne successivement. Le bien qui résultait anciennement de ces digues suffisait pour contenir les eaux de cette rivière; les mêmes moyens peuvent être mis en usage aujourd'hui avec plus d'avantage, en espaçant les digues à une plus grande distance, pour donner plus d'étendue aux eaux et éviter en même temps leurs dégradations. Ces eaux ainsi contenues auront un cours plus libre et plus rapide sur Saint-Venant, où il convien-

---

<sup>1</sup> Nous avons trouvé aux archives du département du Nord, Flandre Wallonne, liasse 94, plusieurs pièces relatives à des projets de travaux sur la Lys, entre autre : *Mémoire concernant la rivière du Lys (sic) son cours ordinaire, son utilité relativement à la navigation et aux prairies qui la bordent, les accidens d'inondations considérables qui sont arrivées en différens temps, et qui peuvent se répéter d'un moment à l'autre* (Ann. 4772). On lit dans ce mémoire : « Le lit de cette rivière ne suffit point pour contenir la crue des eaux, lorsqu'il y a des orages, des pluies ou des fontes de neige; il est arrivé, à différentes reprises, que les eaux ont augmenté de 5 à 6 pieds au-dessus de la superficie des eaux ordinaires, et ont submergé, en cinq ou six heures de temps, toutes les prairies et terres avoisinantes, et qu'il fallait dix à douze jours de beau temps pour que les eaux se remettent à leur niveau naturel; ce qui fait l'objet des pertes du pays et des villes. »

drait que l'on procurât toute liberté à leur écoulement pour qu'elles pussent se décharger en abondance. La dépense de ce curement et l'établissement des digues ne sera point d'un objet considérable; mais tel qu'il sera, il devra être porté sur la généralité des provinces contribuable comme une suite de l'unanime répartition, et l'établissement du canal de jonction, indispensable pour donner la perfection à la navigation

Le second projet, qui aurait pour objet la construction d'un nouveau canal depuis Aire jusqu'à Saint-Venant, paraît inutile et serait entièrement ruineux s'il était adopté, puisque sa dépense coûterait des millions sans procurer d'avantage par les dédommagemens considérables pour rembourser les propriétaires des terrains à y incorporer, par la perte des impositions royales et particulières des États et droits revenans à la ville, par celles des corps de terres qui en formeraient le lit et les digues, perdus à toujours et par là devenus d'un prix inappréciable; la privation des droits des seigneurs, le peu de valeur que l'on retirerait des terres situées entre le canal et la rivière par la difficulté de les exploiter commodément, objets de la plus grande considération, si l'on ne veut la perte du pays. D'ailleurs, ce canal pourrait, par la suite, occasionner de grandes dépenses pour son entretien; les eaux ne pouvant y avoir de rapidité que dans les abondances, il s'y formerait des dépôts d'accoulines et se comblerait à la longue, au lieu que le curement de la Lys une fois fait, c'est pour des siècles. C'est donc par le travail de la rivière que l'on doit commencer, en procurant en même temps une décharge libre et abondante sous Saint-Venant. Par cette opération, on assurera les deux grands objets du bien public qu'on se propose, savoir : une navigation sûre où l'on prévendra les malheurs des inondations. Si l'on pouvait douter du succès du premier projet, on pourrait attendre du temps qui fera connaître le bien ou l'insuffisance qu'il produira, et jusqu'alors on ne peut s'occuper du second projet ou canal latéral, pour la construction duquel on viendra toujours à temps, à moins de sacrifier aux hasards les intérêts les plus précieux qu'il entraînera avec lui.



(Page 449).

Ordonnance de l'intendant de Flandre, du 23 décembre 1752, prescrivant les mesures à prendre, sur la rivière de l'Escaut dans les crues extraordinaires<sup>1</sup>.

De par le roi, Jean Moreau, chevalier, seigneur de Séchello, conseiller d'état, Intendant en Flandre ;

Étant nécessaire de pourvoir à la conservation des digues de la rivière de l'Escaut dans la châtellenie de Bouchain, et de donner des ordres aux meuniers pour la manœuvre qu'ils doivent exécuter dans les crues d'eau extraordinaires ; à ces causes :

Nous ordonnons que, par le sieur Laurent, inspecteur des canaux et rivières de notre département, il sera réglé un niveau pour fixer la hauteur de vannages des moulins de Denain, de Prouvy et du Ratreau, par proportion à celui qui a été fixé par ceux de Bouchain et de Neuville, afin d'éviter que les meuniers ne rejettent les uns sur les autres les eaux des inondations ;

Ordonnons à tous les meuniers, de lever toutes leurs vannes dans les temps d'orages ou dans les pluies extraordinaires, pour laisser écouler les eaux de la rivière, et ce, sans attendre que les eaux sauvages soient arrivées dans le lit de l'Escaut, afin d'en prévenir les débordements, et de pouvoir faire la manœuvre avec plus d'aisance, ce qui ne se peut plus faire lorsque les vannes supportent un trop grand écoulement d'eau.

Déclarons que les manœuvres des écluses dans les temps ordinaires continueront à être exécutées en conformité des règlements, le présent ordre n'ayant lieu que pour les temps d'orages et crues d'eau extraordinaires.

Défendons auxdits meuniers de remettre leurs vannes à fonds, à moins que les eaux ne soient écoulées et réduites à leur hauteur ordinaire.

---

<sup>1</sup> Ravinet, *Code des ponts et chaussées*, t. II, p. 474.



Défendons pareillement auxdits meuniers, de retenir les eaux lorsqu'elles sont à la hauteur de leur vannage, et d'élever lesdites vannes pour les laisser écouler jusqu'à ce qu'elles soient également réduites à leur hauteur ordinaire ;

Enjoignons aux meuniers des moulins de l'Escaut de se conformer exactement au présent ordre, à peine de cinquante livres d'amende et de quinze jours de prison ; ce qui sera exécuté et nonobstant oppositions quelconques.

### 311

(Page 150).

Arrêt du Conseil, du 7 mars 1753, relatif au rétablissement de la navigation sur les rivières de Flandre, Hainaut et Artois <sup>1</sup>.

Le Roi s'étant fait représenter les différents mémoires qui ont été fournis pour le rétablissement de la navigation dans toutes les rivières de ses frontières de Flandre, Hainaut et Artois, Sa Majesté a donné des ordres pour augmenter l'avantage de cette navigation depuis Valenciennes jusqu'à Mortagne par l'Escaut, depuis Mortagne jusqu'à Douay par la Scarpe, depuis Douay jusqu'à Lille par la rivière de Deusle. Elle a même ordonné qu'il seroit ouvert un canal de communication de la haute à la basse Deusle à travers de la ville de Lille où la navigation étoit interrompue, et au moyen de ces travaux qui ont été exécutés, la navigation est établie entre Valenciennes, Condé, Douay, Arras, Lille et Aire, où la Lys commence à porter des bateaux ; mais Sa Majesté étant informée que lorsque ces bateaux sont arrivés à Aire, on est obligé de les décharger et de faire passer leurs chargements par terre d'Aire à Saint-Omer, où on les embarque sur la rivière d'Aa qui se jette dans la mer à Gravelines, et qui communique par un canal à Calais, à Bergues et à Dunkerque, par les eaux de la Colme, et le canal

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord, *Flandre Wallonne*, Liasse 90.

de Bourbourg. Sa Majesté étant également informée par les représentations des magistrats de Saint-Omer, et par celles des propriétaires des terrains qui avoisinent la rivière d'Aa, que le curement de cette rivière ayant été négligé depuis longtemps, elle s'est comblée dans différents endroits, et qu'il est indispensable de travailler promptement à l'approfondir pour en prévenir les débordements qui causent un préjudice considérable à toutes les terres voisines<sup>1</sup>; Sa Majesté s'étant aussi fait rendre compte de la nécessité d'assurer la frontière entre Aire et Saint-Omer, en opposant une barrière aux courses des ennemis en temps de guerre; et connoissant l'utilité que procurera au commerce de la frontière l'établissement de cette communication pour l'importation dans toutes les villes d'icelles, des marchandises qu'on tire par la voye de la mer, et pour l'exportation par la même voye des fruits provenant du cru du pays et des étoffes des manufactures qui s'y fabriquent, elle a fait constater les moyens d'exécuter un canal qui communiquera entre Aire et Saint-Omer, et suivant les plans et les devis qui ont été présentés à Sa Majesté, de l'objet de la dépense dudit canai, ainsi que du curement de la rivière d'Aa et du redressement de quelques-unes des parties de ladite rivière, pour le bien et la sûreté de ladite navigation, l'estimation desdits ouvrages s'est trouvée monter à la somme de deux millions de livres; et Sa Majesté voulant procurer l'avantage des peuples de sa frontière, dans une partie aussi essentielle pour son commerce, elle s'est déterminée à ordonner la construction dudit canal d'Aire à Saint-Omer, ainsi que le redressement et curement de la rivière d'Aa, dont la dépense devra être supportée par les provinces voisines proportionnement à l'utilité qu'elles en tireront; mais pour rendre cette charge moins onéreuse à ses peuples, Sa Majesté a bien voulu y contribuer pour la moitié, en ordonnant que l'autre moitié, montant à un million de livres, sera imposée. Et attendu que tous lesdits ouvrages se feront sur le territoire d'Artois et que le curement de la rivière d'Aa

---

<sup>1</sup> « La rivière d'Aa, disoit, en 1804, M. Dieudonné (*Statistique du département du Nord*, t. III, p. 29), traversant un pays très-bas et rapproché de la mer, inondait autrefois à une grande distance, les terres qui se trouvent sur ses rives, et elle les submergerait encore souvent, si elle n'était retenue dans son lit par de fortes digues depuis Watten jusqu'à Gravelines. »

bonifiera considérablement les terres qui l'avolsinent, et qui sont de ladite province, que la Flandre maritime y a aussi quelque portion et qu'elle en tirera pareillement une plus grande utilité, Sa Majesté a jugé qu'eiles devoient supporter la plus grande partle de cette imposition dont le surplus sera payé par la Flandre walonne, la châtellenie de Bouchain, Saint-Amand, Mortagne et le Hainaut, lesquels se trouvant situés à portée des rivières de l'Escaut, de la Scarpe, de la Deusié et de la Lys, trouveront dans cette navigation la facilité du débouché de leurs denrées et marchandises et l'avantage de faire venir à moins de frais celles qui leur sont nécessaires et qu'ils ne peuvent se procurer que par la voye de la mer. Et afin de rendre cette imposition moins onéreuse, Sa Majesté a déterminé qu'elle se ferolt en quatre années<sup>1</sup>, ainsi que la construction desdits ouvrages, à quoi voulant pourvoir : Oui le rapport, Sa Majesté étant en son conseil, a ordonné et ordonne que de ladite somme d'un million de livres, il en sera imposé sur la province d'Artois, 666,666 livres; sur la Flandre maritime, 222,000 livres; sur la Flandre walonne, 66,000 livres; sur la châtellenie de Bouchain, 12,000 livres; sur les terres de Saint-Amand et Mortagne, 3,334 livres, et sur le Hainaut, 30,000 livres, suivant les répartitions qui en seront faites sur les villes, châtellenies et territoires desdites province, par les sieurs de Séchelle, d'Aligre et de Moras, Intendants et commissaires départis dans lesdites provinces de Flandre, d'Artois et Hainaut, chacun pour ce qui concerne son département, lesquelles sommes, Sa Majesté leur enjoint d'imposer en quatre années consécutives, savoir : un quart en la présente année 1753, et les trois autres quarts dans les années 1754, 1755 et 1756, pour en être lo recouvrement fait par les collecteurs de chaque ville, châtellenie et territoire, qui seront tenus d'en remettre les deniers au trésorier général des fortifications : Veut Sa Majesté que les adjudications et marchés de tous lesdits ouvrages, soient faits et passés par-devant ledit sieur de Séchelle, intendant en Flandre, que Sa Majesté a commis et commet a cet effet.

---

<sup>1</sup> Ces travaux eurent une bien plus longue durée, ainsi que le constate un arrêt du Conseil du 24 janvier 1772, imposant une nouvelle somme de 225,000 livres sur les Flandres, le Hainaut et l'Artois, pour l'achèvement des travaux de la jonction de la Lys à l'Aa, entre Aire et Saint-Omer. (Archives de l'Empire. Regist. E. 2486.)

Lettre de M. Blair de Boiesmont, intendant du Hainaut, à M. Bertin, Contrôleur-général, datée de Valenciennes, le 29 janvier 1760 <sup>1</sup>.

Je dois avoir l'honneur de vous rendre compte que les mêmes causes qui avoient occasionné les malheurs qu'avoient essuïé les habitants de cette ville au mois de janvier 1757, viennent de se renouveler. A un froid excessif de plus de quinze jours, qui a mis tout le menu peuple hors d'état de gagner sa vie et forcé le magistrat d'accorder à ces malheureux des secours extraordinaires, a succédé une inondation rapide et des plus considérables que l'on ait encore éprouvé dans ces pays-cy. Une grande partie des rues de la ville sont couvertes depuis quatre ou cinq jours de 1, 2 et 3 pieds d'eau. La moitié des caves en sont remplies et j'en ai moi-même plus de 4 pieds dans les miennes. Dans des circonstances aussi affligeantes, j'ai engagé MM. du magistrat à faire porter du pain et du bois à ceux qui se sont réfugiés au premier étage de leurs maisons. Leurs soins ne se sont pas bornés à ces distributions, et comme tout le vallon au-dessus et au-dessous de Valenciennes, s'est trouvé inondé par la rupture des digues, qui n'ont pu résister à la violence des eaux, ils ont aussi fait porter des secours à ceux qui, habitant les bords des marais, se sont trouvés surpris par l'inondation et renfermés dans leurs maisons. Les circonstances de ce fléau étant pareilles à celles de 1757, j'espère que vous voudrez bien accorder, comme dans cette même année, des secours à ceux du menu peuple qui ont perdu en partie ou dans la totalité leurs provisions, et auxquels le bois devient nécessaire, dans une proportion au-dessus de leurs facultés, pour sécher leurs habitations quand les eaux se seront retirées. La ville ayant bien pu suppléer à leurs premiers besoins, mais n'étant pas

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord, *Intendance du Hainaut*. Liasse 333.

en état de satisfaire à tous ceux que les circonstances exigent, ces considérations engagèrent pour lors M. de Moras à accorder une somme de 5, 6 et même jusqu'à 10,000 livres à prendre sur le produit des deux liards au pot, octroy destiné à la bâtisse que l'on fait actuellement d'un hôpital-général. Je vous supplierai donc, de m'autoriser à prendre sur les fonds du même octroy jusqu'à concurrence de la même somme, pour venir au secours des plus malheureux et prévenir par là les maladies qui ne peuvent manquer de résulter de leur état actuel, si les mêmes grâces ne leur sont pas continuées. Au surplus, la ville n'est pas la seule qui souffre de l'inondation; plusieurs villages au-dessus et au-dessous ont eu leurs digues rompues et on ne voit plus qu'une mer, à prendre une lieue au-dessus de Valenciennes et deux lieues au-dessous. Lorsque les eaux seront écoulées, je ferai constater le dommage qu'auront essuïé les habitants de la campagne et j'aurai l'honneur de vous en envoyer un état détaillé, en vous suppliant de leur accorder les mêmes secours qu'ils éprouvèrent en 1757, sur leurs impositions.

RÉPONSE DE M. BERTIN, DATÉE DE VERSAILLES, LE 15 FÉVRIER 1760 <sup>1</sup>.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois dernier; je suis trop touché des maux que les habitants de Valenciennes et des environs éprouvent par l'inondation extraordinaire dont vous venez de m'informer, pour ne pas venir à leur secours dans une circonstance où je sens tous le besoin qu'ils en ont; j'ai rendu compte au roy de ce que vous m'avez marqué à cet égard, et Sa Majesté a bien voulu approuver que je vous autorisasse à prendre sur le produit de l'octroy destiné à la construction de l'hôpital-général, la somme que vous jugerez convenable jusqu'à concurrence de celle de 10,000 livres, pour fournir à ces habitants les soulagemens les plus nécessaires. Vous pouvez en conséquence, faire payer, sur ces fonds, les sommes auxquelles monteront les secours que vous jugerez à propos de leur faire fournir; je suis très persuadé de toute l'attention que vous donnerez à cette distribution,

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord. *Intendance du Hainaut*, Liasse 333.

et qu'elle sera faite avec autant d'économie que d'utilité pour ceux qui y participeront.

## 513

(Page 150).

Lettres de M. Esnangard, Intendant de Flandre et d'Artois, à M. de Calonne, Contrôleur-général,  
sur les inondations de 1784<sup>1</sup>.

13 mars 1784. — On vient de m'envoyer la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à l'occasion de l'hiver long et rigoureux que nous avons éprouvé, et des secours dont votre esprit de bienfaisance vous a fait prévoir le besoin à l'égard des provinces pour qui le temps de calamité a été le plus fâcheux, et qui avoient le plus à craindre les suites du dégel. Dès le moment que le grand froid s'est manifesté, j'ai été exact à m'informer de l'effet qu'il avoit produit dans les lieux de ma généralité<sup>2</sup> où l'interruption des travaux et la misère des ouvriers qui en est ordinairement la suite, exigeoient le plus de secours. J'ai appris avec satisfaction que dans toutes les villes de mon département, les administrations ainsi que les particuliers opulents ou aisés se sont empressés, notamment dans la ville de Lille, de soulager les malheureux que la rigueur de la saison avoit privés de toutes ressources : l'abondance des charités et des quêtes a sauvé nombre de victimes. On ne peut qu'applaudir aux actes de bienfaisance qui ont été exercés envers la classe indigente. Les inondations que la Lys occasionne ordinairement, lors de la fonte des neiges, paroissent surtout à craindre; j'apprends que le débordement a été considérable du côté de Merville et de Saint-Venant, et que l'inondation a été beaucoup plus forte que les années précédentes; mais

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série. H, 4418.

<sup>2</sup> Elle comprenait les villes d'Arras, Saint-Omer, Béthune, Aire, Bapaume, Hesdin, Lens, Saint-Pol, Lillers, Saint-Venant, dans l'Artois; Lille, Douai, Orchies, dans la Flandre Wallonne; Cassel, Hazebrouck, Merville, Balileul, Dunkerque, Bergues, Saint-Vinock, Houschoote, Bourbourg, Gravelines, dans la Flandre Maritime.

heureusement, elle n'a pas été de longue durée et il y a lieu d'espérer que les dégâts et les dommages qu'elle aura causés ne seront pas aussi considérables qu'on pouvoit le craindre; Il y a eu aussi du côté d'Hesdin une Inondation qui a causé quelques dommages. Les ordres que j'avois donnés pour prévenir les accidens et pourvoir aux secours les plus urgens ont été ponctuellement exécutés. J'aurai l'honneur de vous informer du résultat des éclaircissemens que j'ai demandés et des précautions prises en conséquence de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je réclamerai avec confiance les secours que l'insuffisance des ressources locales pourra me mettre dans le cas de solliciter de vos bontés.

26 avril 1784. — Je suis en état de vous rendre compte du résultat des informations que j'ai fait prendre sur les effets qu'ont produits, dans les trois provinces de ma généralité, le froid excessif qui a régné pendant cet hyver, et les Inondations survenues à la suite du dégel; Je vois, par les différens rapports de mes subdélégués, que la rigueur de la saison a occasionné beaucoup de misère et que la suspension des travaux qui a ôté tout moyen de subsistance à une infinité d'ouvriers et d'artisans, les auroit réduits aux dernières extrémités, si les citoyens opulens et aisés ne fussent venus à leur secours par des distributions de pain et de viande, et par des aumônes en argent, qui ont, du moins, pourvu aux besoins les plus urgens. La Flandre maritime s'est ressentie plus qu'une autre de la misère du tems; les villes et territoires de Cassel, Bergues, Gravelines et Merville, ont à gémir sur le sort d'une infinité de malheureux à qui les administrations, épuisées par les sacrifices qu'elles ont faits pour eux, sont hors d'état de continuer les secours qu'elles leur ont fournis dans les premiers momens. Gravelines surtout présente le spectacle d'une misère touchante. Vous savez combien ses ressources sont bornées, et vous concevrez aisément que ce tems de calamité n'a pu qu'ajouter à sa détresse. La ville de Merville et ses environs, arrosés par la Lys, ont éprouvé une Inondation dont on n'avoit pas encore vu d'exemple; elle a couvert une étendue de 2000 mesures. Les habitans des villages et hameaux voisins, obligés de monter aux faites de leurs maisons où l'eau avoit gagné, y seroient morts de faim et de misère si le sieur Le Dieu, mon subdélégué, ne se fût transporté, avec plusieurs barques rassemblées

par ses ordres, dans tous les lieux où il y avoit des secours à porter. Il a bravé tous les dangers pour arriver jusqu'à eux ; il leur a fourni à ses propres dépens, les vivres nécessaires à leur subsistance, pendant le tems où l'inondation les a retenus dans leurs maisons. Son zèle et ses soins ont sauvé tous ceux de ces habitans qui, sans secours, en auroient été victimes. Cette conduite vous paroitra sans doute digne d'éloges ; le refus qu'a fait ce subdélégué d'être remboursé des dépenses qu'il a faites, dans cette occasion, annonce un desintéressement qui n'en mérite pas moins. Il n'a pu, ainsi que les officiers municipaux, pourvoir qu'aux besoins du moment, et quoique l'inondation n'ait pas eu une longue durée, elle a causé cependant des dégâts et des pertes qui ne pourroient être réparés de longtems si Sa Majesté ne daignoit venir au secours de ceux qui les ont éprouvés. La ville de Saint-Venant comme celle de Merville, sur le bord de la Lys, a essuyé un débordement dont les progrès et les suites n'ont pas été moins fâcheux. Malgré les secours qui ont été distribués par les ordres du sieur Desruelles, mon subdélégué, à ceux que l'inondation a le plus maltraités, et que le froid avoit déjà réduits à l'indigence, il reste encore beaucoup à faire pour remédier aux maux que cet événement a causés. La ville d'Aire et les paroisses qui l'entourent ont eu aussi à souffrir de cette crue d'eaux. La fonte des neiges a eu des effets moins sensibles dans les autres parties de l'Artois ; j'excepte cependant les villes et territoires d'Hesdin et de Saint-Pol, où il y a eu des débordemens, dont il a résulté des dommages et accidens qui sollicitent votre bienfaisance. Elle ne peut qu'être excitée par le tableau que je viens de vous faire de la situation des provinces de mon département, et je pense qu'il est de votre bonté et de votre justice de les faire participer aux secours que Sa Majesté a bien voulu assurer à ses peuples, et dont l'arrêt du Conseil, du 14 mars dernier, assigne l'objet et règle la distribution. Je crois qu'en accordant à ces provinces une somme de 30,000 livres sur les fonds déterminés par cet arrêt, cette somme pourra suffire pour soulager ceux qui ont le plus souffert. Si vous voulez bien en ordonner le paiement, je me chargerai d'en faire la répartition la plus équitable et j'aurai attention de vous rendre un compte exact et détaillé de son emploi.

19 mai 1784. — J'ai eu l'honneur de vous rendre compte par ma



lettre du 26 avril dernier des dommages et accidens que les inondations, survenues à la suite du dégel, ont occasionnés dans différentes parties de mon département. Depuis l'envoi de cette lettre, j'ai été informé d'autres pertes que quelques habitans de la campagne ont éprouvées par la même cause, et qui les ont réduits à l'indigence. Ces nouveaux malheurs rendent plus pressants les secours que je vous ai prié d'accorder aux habitans de ma généralité, et dont l'objet sera bien au-dessous des besoins qui les sollicitent. Je vous supplie de vouloir bien les faire participer le plus tôt possible au soulagement que votre esprit de bienfaisance vous a porté à faire assurer à ceux qui ont le plus souffert de la rigueur de la saison.

## 314

Lettres de M. Sénac de Melhau, intendant du Hainaut et du Cambrésis, à M. de Calonne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1785.<sup>1</sup>

13 mai 1784. — Aussitôt que vous m'avez fait l'honneur de me prévenir des dispositions de Sa Majesté pour venir au secours de ses peuples, et envoyé l'arrêt du Conseil du 14 mars dernier, je me suis empressé de demander les éclaircissemens les plus circonstanciés sur les pertes et dommages qu'ont éprouvés les habitans du Hainaut<sup>2</sup>. Les subdélégués et les magistrats n'ont pu, malgré les ordres pressans que j'ai donnés, rassembler tous les détails nécessaires pour me mettre à portée de vous présenter un état précis et authentiquement certifié. La plupart ne m'ont envoyé que des apperçus, n'ayant pu se procurer, des mayeurs et gens de loy, les informations qui leur étoient demandées.

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H, 4418.

<sup>2</sup> Le Hainaut proprement dit comprenait les gouvernemens d'Avesnes, Charlemont, Landrecies, Le Quesnoy, Maubeuge, Philippeville, les prévôtés de Ravay, Mariembourg et Valenciennes. — Cambrai et le Câteau, dans le Cambrésis ; Bouchain, Saint-Amand, Mortagne et Condé, en Flandre, étoient du ressort de l'intendance de Hainaut.

Mais si les détails que j'ai l'honneur de vous adresser ne sont pas aussi exacts que je désirerois, ils suffisent pour établir et les besoins des peuples et même la part qu'ils ont lieu d'espérer dans les sommes destinées par Sa Majesté pour le soulagement des provinces. Si les secours pouvoient être proportionnés aux besoins, ce seroit certainement le cas d'exposer les pertes avec une précision géométrique. Les aperçus qui m'ont été adressés font monter jusques icy à plus de 500,000 livres les pertes et dommages éprouvés dans le Haynault. Cette somme est le sixième du secours de 3 millions accordée par le roy; quand elle seroit exagérée de moitié, elle monteroit encore au douzième, et certainement la province du Haynault ne pourroit prétendre à obtenir cette portion, lorsque les autres provinces ont des besoins à faire valoir qui ne sont pas moins étendus. Dans ces circonstances, je pense qu'étant bien constaté que le Haynault a éprouvé de grandes pertes, il y auroit lieu de luy accorder une somme non pas proportionnée à la réalité de ses besoins, puisqu'il n'y a pas de possibilité d'y pourvoir avec le secours destiné par Sa Majesté pour le soulagement de tout le royaume, mais proportionnée aux impositions que payent les peuples, et à sa population, à l'étendue de son territoire; en conséquence, je croirois devoir, en partant de cette base, proposer de comprendre le Haynault pour un cinquantième dans les 3 millions accordés par Sa Majesté, ce qui porteroit le secours à 60,000 liv. Vous ne serez exposé à aucun inconvénient en fixant à cette somme le secours nécessaire au Haynault, car il est bien sûr qu'il sera toujours dans la plus grande disproportion avec les besoins. L'objet qui sera véritablement intéressant, qui demandera la plus scrupuleuse attention, sera la répartition de cette somme dans la province, et vous pouvez être assuré que je consulterai le genre et l'étendue des pertes, l'état des personnes, et que je balancerai les moyens de distribuer les secours soit en denrées de première nécessité, soit en contribution pour la réparation des maisons, etc. Je vous supplie aussi d'accorder dans la même proportion du cinquantième, une somme sur celle d'un million destiné pour la réparation des chemins ou des digues; ce dernier article est de la plus grande importance en Haynault. Je dois vous observer que le Haynault est d'autant plus dans le cas d'espérer ces secours qu'il ne participe point aux soulagemens accordés aux autres provinces du royaume

en moins imposé ou en travaux de charité. Il est bien malheureux que les circonstances ne permettent pas au roy de faire pour les peuples tout ce que son amour paternel lui inspire ainsi que votre zèle. Les divers renseignemens que j'ai rassemblés me forcent à croire que sans rien exagérer, une somme de 100,000 écus ne seroit pas au-dessus des besoins urgens des peuples de mon département, et qu'ainsi, il faudroit à peu près 15 millions pour venir au secours des provinces du royaume. Je joins icy, pour que vous puissiez être instruit plus exactement de l'état de la province du Haynault : 1° Un aperçu des dégâts éprouvés dans chaque subdélégation; 2° L'évaluation des dommages et pertes; 3° Un état des sommes que j'ai fait fournir sur les fonds qui se sont trouvés libres dans la calsse du llard au pot affectée à des travaux indispensables; 4° Un extrait des moyens qui ont été employés un moment pour venir au secours des peuples, et qui fera juger à Sa Majesté combien toutes les administrations se sont empressées de suivre les sentimens de son cœur sans avoir été averties de ses dispositions'.....

15 mai 1784. — J'ai l'honneur de vous adresser des éclaircissemens et renseignemens relativement aux pertes et dommages causés dans mon département par la rigueur de l'hiver, la fonte des neiges et les inondations. Ce fléau n'est pas le seul qui a affligé la province du Haynault. Permettez-moi de vous rappeler les cruels effets des ouragans qu'on y a éprouvés les 4 juin, 3 août et 5 septembre 1783 et dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte le 4 mars dernier. Rien n'est comparable à la misère où se trouvent réduits la plupart des villes et villages qui ont été victimes; grand nombre de contribuables sont ruinés et hors d'état d'acquitter leurs impositions de 1783. Il est de la bonté paternelle de Sa Majesté de leur accorder les indemnités que j'ai cru devoir vous proposer : les pertes ont été évaluées à 1,196,152 livres, 12 sous, 6 deniers, par des experts sermentés en présence des commissaires nommés à cet effet.

---

<sup>1</sup> Ces pièces sont annexées à la lettre de l'intendant. Archives de l'Empire. Série II, 4418.

Extrait d'un arrêt du conseil d'Etat, du 9 février 1786, concernant les travaux de dessèchement, le rétablissement de la navigation et l'écoulement des eaux du Calaisis et de l'Ardresis <sup>1</sup>.

Le roi s'étant fait représenter en son conseil l'arrêt rendu en icelui, le 23 octobre 1781, par lequel, en approuvant les plans et devis estimatifs dressés en vertu de ses ordres, tant pour procurer aux eaux surabondantes du Calaisis et de l'Ardresis des écoulements suffisants, que pour rétablir la navigation des canaux desdits pays, Sa Majesté aurait ordonné pour commencer les ouvrages mentionnés audit devis, qu'il y serait employé pendant le cours des années 1781 et 1782, outre la somme de 23.637 liv. 16 s. 5 d., restant des fonds ordonnés pour la même opération par l'arrêt du 20 avril 1777, celles de 117,000 liv. à fournir, savoir : par Sa Majesté, comme seigneur foncier et gros décimateur du Calaisis, 30,000 liv. ; par le Calaisis, 60.500 liv., et par l'Ardresis, 26.500 liv., revenant toutes lesdites sommes à celle de 140,637 liv. 16 s. 5 d., se réservant, Sa Majesté de régler les sommes qui devraient être payées par la suite, pour la continuation des ouvrages jusqu'à leur perfection; d'après l'état qui lui serait représenté des ouvrages qui auraient été faits en exécution dudit arrêt et de ceux qui resteraient à exécuter; vu ledit arrêt, ceux des 20 et 24 avril 1777 et 16 mars 1778, rendus sur le même objet, ensemble l'état des ouvrages faits en exécution de l'arrêt du conseil du 23 octobre 1781, duquel il résulte qu'il n'a été dépensé dans le cours des années 1781, 1782 et 1783 sur le fonds de 140,637 liv. 16 s. 5 d., ordonné par ledit arrêt, qu'une somme de 114,137 liv. 16 s. 5 d., et ce. pour les ouvrages à la charge du Calaisis, dont l'exécution doit précéder celle des travaux de l'Ardresis, attendu que l'écoulement des eaux est par le Calaisis,

---

<sup>1</sup> Henry, *Essai sur l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer*, Boulogne, 1810, 1a-6, p. 143.

en sorte qu'il reste à fournir par l'Ardresis une somme de 26,500 liv. dont l'emploi doit être fait aussitôt que les ouvrages à la charge de ce pays seront ouverts ; vu aussi le nouvel état estimatif de la dépense qui reste à faire pour continuer jusqu'à leur entière perfection les travaux commencés en vertu de l'arrêt du conseil du 23 octobre 1781, pour le des-échement d'une partie du Calaisis et de l'Ardresis, et pour le rétablissement de la navigation dans le canal d'Ardres, laquelle dépense, y compris les frais de piqueurs, de conducteurs, des ouvrages et autres frais, est évaluée à la somme de 251,472 liv., dont 171,372 liv. pour les ouvrages à la charge du Calaisis, et 80,100 liv. pour ceux dont la dépense doit être supportée par l'Ardresis. Sa Majesté voulant régler l'ordre dans lequel il sera procédé à l'exécution desdits ouvrages et pourvoir à ce que les fonds nécessaires à ladite dépense soient faits de la manière la moins onéreuse pour les habitants des pays intéressés à ladite opération, en leur assurant les avantages qui doivent en résulter pour leur possession, a ordonné et ordonne ce qui suit : (Suit le détail des ouvrages à exécuter durant les années 1784, 1785, 1786 et 1787.)

## 316

(Page 453).

Sommaire des pièces conservées aux archives départementales du Nord et du Pas-de-Calais, relatives aux inondations ou s'y rattachant.

## INTENDANCE DE FLANDRE ET D'ARTOIS 1.

- Inondations causées dans les environs d'Aire, en 1752, par la retenue des eaux.
- Inondation dans les environs d'Aire, en 1759.
- Difficultés, en 1754, entre les habitants de la ville de Saint-Venant et le comte de Béthune, seigneur de cette ville, au sujet des inondations fréquentes, occasionnées par l'écluse de son moulin.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Pas-de-Calais.

Projet de règlement pour l'ouverture et la clôture de ladite écluse et moyens d'éviter lesdites inondations.

— Projet de suppression de moulins à eau, en 1776, de l'espèce de ceux qui causaient des inondations.

— Inondations du Calaisis, causées par l'ouverture du sas d'Hen-nuln, en 1776.

— Travaux de la rivière de la Lawe, à Béthune, en 1785, et années antérieures. Pièces pour d'anciens travaux faits à cette rivière et autres voisines, et différents projets. Plans relatifs à la situation des lieux et de ces rivières.

— Difficultés entre les habitants de Beaurainville et le fermier de Beaufepaire, par rapport à l'ouverture d'une fausse rivière faite, en 1752, à la rivière de Canche.

— Dommages soufferts par quelques habitants de la ville de Saint-Pol, à cause du curement et élargissement de la rivière de Ternoise, dans ladite ville.

— Difficultés, en 1757, entre le magistrat de la ville de Saint-Pol et M. de Bryas, au sujet des inondations causées par son moulin de Lannol, sur la Ternoise.

— Inondations survenues au village de Bouret, par les eaux de la Canche ; travaux à ce sujet.

— Difficultés au sujet de la retenue des eaux du moulin de M. de Soubise, à Saint-Pol, sur la Ternoise.

— Lit de la rivière de Canche à curer, à Frévent, en 1760.

— Difficultés entre les habitants de Marconne et autres, au sujet de la construction d'une chaussée et d'un pont à faire, en 1769, sur une rivière, lesquels ouvrages devaient leur occasionner des inondations.

— Curement de la rivière de Canche, en 1761. Frais à la charge des riverains<sup>1</sup>,

— Contestations, en 1756, relatives au reversoir du moulin de Saint-Georges, qui causait des inondations.

<sup>1</sup> Les eaux de la Canche sont abondantes ; son lit est en général vaseux ; sa profondeur est d'environ 4<sup>m</sup>,30, et sa largeur moyenne de 40<sup>m</sup>. Cette rivière, ayant peu d'encaissement, est sujette à causer des inondations. » (Peuchet et Chantlaire, *Statistique du département du Pas-de-Calais*.)

— Plan de la ville d'Hesdin, relatif au nivellement des rivières de Canche et de Ternoise, fait en 1757.

— Autres plans des moulins de Marconnelle, sur ladite rivière.

— Écoulement des eaux de la Canche, à Hesdin.

— Ouvrages proposés, en 1788, pour prévenir les inondations de la Canche, qui submergeaient le village de Contes.

— Débordement de la Lys, en 1769.

— Demande du gouvernement, pour une contribution faite à l'assemblée générale des Etats d'Artois de 1779, pour les travaux du curement de la Lys, depuis Merville jusqu'à la Gorgue.

— Inondations du ruisseau des Hautes-Fontaines et de Dalnville-lez-Arras.

— Ouvrages à faire à des ponts et rivières des communautés du département de Béthune.

— Plaintes au sujet de la dégradation des digues de la rivière de Lens, commises par quelques communautés ou habitants du canton.

— Plaintes des habitants de Fruges, au sujet des inondations causées par le moulin établi sur la rivière dudit lieu.

— Curement et autres ouvrages à faire, en 1751, aux rivières et fossés qui inondaient les tourbières de Saint-Martin-lez-Aire, Wiltes, Blaringhem, etc.

— Projet de suppression de moulins à eau, en Artois, en 1776, à cause des inondations qu'ils causaient.

— Inondations du Calaisis, causées par l'ouverture des écluses du sas d'Inennuin, en 1776.

— Mémoire touchant le projet de rendre navigable une partie du ruisseau du Crinchon, entre la cité et la ville d'Arras, jusque vis-à-vis le grand quartier de cette ville.

— Réponses des subdélégués de l'intendant, en 1765, à diverses questions proposées par le gouvernement, pour avoir des éclaircissements sur l'état des rivières de l'Artois; pour savoir si elles étaient navigables ou non; s'il y avait des péages, des ponts, des moulins, etc.

— Curement de la rivière d'Orignies et de la Haute-Deule, en 1761. Défense de faire paître les moutons près de ladite rivière.

— Plan du canal de la Haute-Deule, de Douay à Lille, et du canal de Lens; mémoires relatifs au plan et touchant l'inutilité du canal de Douay à Lille, et d'autres objets.

CXXX RECHERCHES ET DOCUMENTS SUR LES INONDATIONS.

— Police à établir sur les rivières, canaux et ruisseaux de l'Artois, en 1774, par le gouvernement, pour assurer la navigation et faire les réparations aux digues, etc.

— Secours et dédommagements demandés à cause des inondations arrivées à Croisilles, en 1789.

— Affaire du sieur Gosse de Louez, contre le sieur Beck; négociant à Arras, au sujet de son moulin audit Louez, qui inondait les campagnes et la maison dudit sieur Gosse.

— Affaires relatives aux rivières et navigation de l'Artois, depuis 1780, jusque et y compris 1789.

— Arrêt du 24 juin 1777, pour empêcher les établissements de moulins, d'écluses et autres entraves, mises sans permissions, sur les rivières et canaux navigables.

ARTOIS. — INTENDANCE DE PICARDIE <sup>1</sup>.

— Arrêts de 1716 à 1717, pour le curement de quelques rivières du canton d'Ardres, et notamment du canal de Saint-Omer à Calais; autres travaux pour empêcher les inondations causées dans les campagnes, par les wattergands et fossés, lors des grandes crues d'eaux.

— Inondations fréquentes, en 1722, sur les terres des villages de la Couture et Vieille-Chapelle, causées par la rivière de Lane.

— Inondations, en 1730, dans les environs de Saint-Omer, par le gonflement des eaux de la mer, qui, remontant sur Gravelines, faisait refluer celles de la rivière d'Aa, le tout par la négligence de l'éclusier de Gravelines.

— Élévation à faire d'une digue, en 1732, sur la rive gauche de la rivière d'Aa.

— Travaux à faire, en 1726, et autres années, au canal de Lens, dont les digues devaient être réparées par les communautés; ordonnance de l'intendant pour la conservation des digues et empêcher toute espèce de dégradations de la part des habitants du canton; différents procès-verbaux et devis pour lesdits travaux et le rétablissement de cette navigation et pour des moulins à eaux.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Pas-de-Calais.



— Inondation causée dans les environs de Béthune, par l'élévation en forme de digue, de la chaussée qui conduit de Béthune à Aire. Plaintes à ce sujet, en 1718, et demande de construction d'un pont pour remédier à cet inconvénient.

— Curement de la rivière de Lawe, projeté en 1741, pour empêcher les inondations.

## BOULONNAIS 1.

— Affaire, en 1782, concernant le projet de garantir les prairies du Boulonnois des inondations causées par des encombrements et le mauvais état des rivières et ruisseaux et des moulins qui inondaient le pays de tout côté.

— Plan de la rivière de Liane; relatif aux inondations qu'elle cause.

## CALAIS. — ARDRES. — MONTREUIL 2.

— Travaux pour remédier à toutes les inondations du Calaisis, en 1770, 1771 et 1772, par des réparations d'anciens ou de construction de nouveaux fossés ou wattergands, d'aqueducs, d'écluses, etc. Ces travaux étoient aussi relatifs à ceux à faire sur les territoires voisins de l'Ardresis et de l'Artois, également inondés, et qui communiquoient à ceux du Calaisis.

— Continuation des travaux pour remédier aux inondations du Calaisis; grand projet de M. Bouillard, ingénieur en chef, pour le desséchement du Calaisis.

— Liasse touchant lesdites inondations du Calaisis et le desséchement de ce pays, dont la dépense des travaux devoit monter à 190,900 liv., etc. Différents états et ordonnances de payement, en 1774, pour les ouvrages faits, notamment à des wattergands, à des ponts, écluses, pontceaux, etc. Affaire relative au desséchement des parties du Calaisis, en commun avec celles de l'Artois et de l'Ardresis, en ladite année.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Pas-de-Calais.

<sup>2</sup> *Idem.*

— Plaintes portées contre le sieur Leleu, receveur des états d'Artois en 1776, lequel avait fait tenir une vanne de l'écluse du Sas d'Hennuin, ouverte ou levée jour et nuit, ce qui submergeait le Calaisis par l'abondance des eaux. Cette affaire fit renaitre le projet qui avait été abandonné de remédier aux inondations de ce pays.

— Arrêt pour la contribution, en 1778, aux dépenses des travaux à faire pour remédier aux inondations du Calaisis et de l'Ardresis.

— Rôles de répartition, au nombre de 17, dressés en 1781, pour la contribution et le contingent des communautés de l'Ardresis, dans la dépense à faire pour les travaux du dessèchement et écoulement des eaux du Calaisis, de l'Ardresis et du Bas-Artois.

— Suite des opérations relatives à la confection des travaux pour le dessèchement du Calaisis et de l'Ardresis, en 1785 et 1786.

— Différents dossiers touchant les travaux du dessèchement du Calaisis, et notamment l'entretien des canaux, wattergands ou fossés, écluses, ponts, etc., pendant l'année 1786.

— Pièces relatives à un ouvrage manuscrit sur tous les travaux publics du Calaisis et un atlas par rapport à ces ouvrages. Plans et figures pour le mouvement des eaux du pays, dressé par M. Cordier de la Houssaye, présenté, en 1787, à l'intendant du pays.

— Opérations pour conduire les travaux du dessèchement du Calaisis et de l'Ardresis à leur perfection et y rétablir la navigation. États estimatifs pour les dépenses à faire dans les années 1788, 1789 et 1790; devis et conditions pour ces ouvrages; plans et cartes du Bas-Calais et partie de l'Ardresis, dressés en 1787.

— Brèche considérable, en 1721, à la digue de Sangatte rompue par les eaux de la mer qui allaient submerger le pays. Travaux, en 1729, pour empêcher les inondations du Calaisis. Autres travaux à la digue de Sangatte et son entretien, depuis 1755 jusqu'à 1774.

— Pièces concernant le projet général du dessèchement de l'Ardresis, en 1768, l'écoulement des eaux par le canal d'Ardres à Calais.

— Comptes rendus de la recette et dépense de l'imposition établie dans le gouvernement d'Ardres, pour l'entretien des canaux, rivières, ponts et écluses du pays, pour les années 1752, jusque et y compris 1765.

— Travaux relatifs au dessèchement du Bas-Calais, depuis 1763 jusque et compris 1769. Plans, devis, détail estimatif, correspondance avec les ministres, les ingénieurs militaires et autres à ce

sujet. Différents mémoires, observations et plans des ouvrages, entre autres celui du Calaisis et d'une partie de l'Ardresis.

— Travaux du Calaisis depuis 1752 jusqu'à 1765. Différents mémoires instructifs sur les moyens de soutenir et fortifier les digues de Sangatte, par maçonneries, charpentes, fascinages et terres grasses, à étendre sur le sable, pour résister aux irrutions des eaux de la mer et parer à la submersion du village de Sangatte et du Calaisis dans les marées hautes.

— Autres papiers et dossiers relatifs aux travaux ci-dessus et notamment à ceux de la rivière de Nielles et aux wattergands du Bois-en-Ardres. Arrêts de 1753 et de 1746. Grand nombre d'autres pièces pour des travaux faits et à faire, en 1770, concernant les mêmes opérations.

— Curement du canal d'Ardres obstrué par les roseaux, en 1767 et 1770 ; autres curements de rivières et canaux en 1776 et 1777, notamment à la rivière d'Ardres.

FLANDRE WALLONNE OU FRANÇAISE <sup>1</sup>.

— Rivières et canaux. Pièces, mémoires, arrêts et ordonnances concernant la navigation des provinces de Flandre, Artois, Hainaut et Cambrésis, de 1789 et années antérieures. Mémoires, ordonnances et pièces diverses de 1687 à 1759, touchant les travaux exécutés au canal de la Haute-Deule.

— Pièces nombreuses relatives aux travaux exécutés sur la rivière de la Lys. Mémoires au sujet de cette rivière. Plans divers et situation des lieux qu'elle parcourt. Ponts établis sur son canal. Requêtes, ordonnances, procès-verbaux concernant le même objet, de 1753 à 1775.

— Pièces diverses relatives aux travaux exécutés dans diverses localités, pour le redressement de la Lys. Ponts établis sur son canal. Plans divers et pièces, de 1774 et années antérieures.

— Travaux exécutés pour le redressement et le curement de la Lys, en 1775. Travaux au canal de la Haute-Deule, en 1751, 1782 et 1783.

---

<sup>1</sup> Archives du département du Nord.

INTENDANCE DE RAINAUT <sup>1</sup>.

— Nombreuses pièces sur les inondations de l'Escaut, de la Hayne et du Honeau (*sic*), en janvier et février 1760. États de pertes. Requêtes et procès-verbaux. États de répartition.

— Estat général des parties de prairies et de terre ensemencées qui ont esté inondé par les grandes eaux survenues, par les débordemens au-dessus des digues et des ruptures des rivières de l'Escaut, de la Haine et du Honneau, etc., les 4 décembre 1755, 5 janvier 1756, et 28 janvler 1757.

— État des paroisses qui ont souffert des inondations arrivées les 12 décembre 1753 et 12 février 1754.

— État des paroisses qui ont souffert des inondations arrivées les 4 décembre 1755 et 5 janvier 1756.

— Estat des paroisses qui ont souffert des inondations arrivées les 28 janvier 1757 et 5 juin de ladite année.

— Décret définitif, daté de Bruxelles, le 10 janvier 1742 <sup>2</sup> pour l'exécution du placard du 6 octobre 1740, concernant la meilleure navigation des rivières de l'Escharpe (*sic*) et de l'Escaut, y empêcher les inondations, régler et fixer la hauteur et l'usage, tant pour les écluses déchargeoirs, que pour la grande machine et les bornes d'été et d'hiver aux moulins de Tournay, et régler l'usage des écluses et des moulins le long de ces rivières.

— État des digues le long de la rivière de l'Escaut et de celle du Noir-Mouton, qui ont esté emportées et ruptures qu'il y a eu par les inondations des 26 janvier et 17 février 1760, qui ont esté reconstruites et réparées sur les fonds qui ont esté ordonnés par l'intendant.

<sup>1</sup> Archives du département du Nord.

<sup>2</sup> Cet acte, signé du comte Frédéric d'Harrach, émanait de l'administration autrichienne dans les Pays-Bas. Dix ans après, en 1753, Marie-Thérèse promulgua un édit pour déterminer le régime de l'Escaut à Tournay. Le texte s'en trouve dans Hoyerlant, *ouvr. cit.*, t. XCI, p. 224.

— État des pertes que les habitants des paroisses de la prévôté de Valenciennes et du gouvernement de Condé ont essuyées par les inondations des rivières de l'Escaut, de la Ayne et du Hanô (*sic*), arrivées dans les mois de janvier et février 1760.

— Pièces relatives aux inondations de Condé. 1729-1744.

— Inondations. Secours accordés aux paroisses inondées, 1756-1760.

— Inondation de Condé. Rôles des impositions relatives au canal du Jard. Comptes, procès-verbaux et autres papiers concernant l'inondation de Condé. 1761-1779-1789.

— Navigation de l'Escaut Inondation de Condé. Pièces concernant les dépenses faites pour le dessèchement de l'inondation de Condé et de Valenciennes. 1774-1776.

— Navigation de Condé. Papiers concernant la navigation de Condé. 1770 à 1774.

— Décisions, mémoires et lettres y relatives. 1745-1752.

— Navigation. Rivières et canaux du Hainaut et du Cambrésis. Navigation de Mons à Tournay, par la Hayne et l'Escaut, en passant par Coudé. 1786.

— Canaux et rivières. Pièces relatives aux canaux et rivières de la Scarpe, de la Sensée, de Selles, de l'Escaut, de la Sambre, de la Lys. Ordonnances et règlements. 1740 à 1780 <sup>1</sup>.

## 517

(Page 453.)

Note de M. Lermoyer, ingénieur des ponts et chaussées, à Cambrai, sur le régime et les crues de l'Escaut <sup>2</sup>.

L'Escaut, qui originairement prenait naissance à Beaurevoir (Aisne), a, par l'effet d'une très-longue sécheresse survenue au siècle

<sup>1</sup> On peut consulter aussi sur l'Escaut et l'amélioration de sa navigation, les papiers conservés aux Archives de l'Empire. Classe F<sup>15</sup>, 4194.

<sup>2</sup> Documents particuliers émanés de M. Gosselin, ingénieur en chef du service spécial de la navigation de la Belgique. — « L'Escaut, dit M. Dieudonné (*Statistique*

dernier, perdu une partie de son cours, car les sources qui se formaient se sont alors taries pour ne plus reparaitre, et il a fallu descendre jusqu'à 4 kilomètres en aval pour retrouver des fontaines se déversant dans le lit de cette rivière. C'est aujourd'hui, dans les dépendances de l'abbaye du Mont-Saint-Martin, près du Catelet, que commence l'Escaut.

Un phénomène semblable à celui que nous venons de rapporter s'est manifesté pendant la grande sécheresse de 1857-1859, et a failli produire les mêmes résultats. Les sources de l'abbaye ont cessé de jaillir, et le lit de la rivière s'est trouvé complètement à sec sur 3 kilomètres au moins. Le produit de l'Escaut étant indispensable au service de la navigation du canal de Saint-Quentin, l'administration avait le plus grand intérêt à obtenir de l'eau et à faire sourdre une nappe inférieure. C'est dans ce but qu'elle creusa sur 2<sup>m</sup>,50 de profondeur tout le lit de la rivière, et à l'aide de ces travaux, combinés avec la suppression momentanée de l'usine la plus rapprochée des sources, elle parvint à rendre de l'eau au lit desséché de l'Escaut.

Depuis 1860, le régime normal s'est rétabli, et la quantité d'eau qui coule actuellement dans cette rivière est sensiblement égale au débit constaté avant la sécheresse.

L'Escaut, après avoir parcouru 6 kilomètres et imprimé le mouvement à 4 usines, est complètement absorbé au profit de l'alimentation du bief de partage du canal de Saint-Quentin; mais au point même où il disparaît, des sources importantes, à un niveau inférieur de celui du canal, reconstituent une rivière qui serpente alors parallèlement à la voie navigable jusqu'à Cambrai.

*du Nord*, t. I, p. 23), est en quelque sorte le réservoir commun de toutes les rivières et ruisseaux des arrondissements de Douai, Cambrai et d'une partie de ceux de l'arrondissement d'Avesnes. Il reçoit aussi les torrents d'Esnea, de Marcoing et d'Iwuy, qui se forment par les eaux de pluie et se grossissent considérablement par celles des orages et de la fonte des neiges. Lorsque le dégel en fournit des quantités extraordinaires, ces torrents deviennent si impétueux que, même en ouvrant toutes les écluses, l'Escaut ne peut contenir toutes ces eaux, et tout le territoire environnant se trouve alors submergé. Le territoire traversé par l'Escaut, depuis son entrée dans le département du Nord jusqu'à sa sortie, forme une vallée connue sous le nom de Vallée de l'Escaut. La largeur moyenne de l'Escaut est de 20<sup>m</sup>; ses digues et sa profondeur varient depuis 1<sup>m</sup>,50 jusqu'à 2<sup>m</sup>,50. »

En sortant de cette ville, l'Escaut a été canalisé au moyen de travaux entrepris vers 1780 et successivement améliorés depuis cette époque. Il concourt à la défense des places fortes de Cambrai, Bouchain, Valenciennes et Condé, et il entre en Belgique, non loin du confluent de la Scarpe, après avoir parcouru sur le territoire français une longueur de 96 kilomètres, dont :

33 depuis l'origine jusqu'à Cambrai ;

63 depuis Cambrai jusqu'à la frontière.

L'Escaut est une rivière généralement paisible, d'un débit régulier, et les inondations qu'elle engendre ne proviennent que de quelques affluents torrentiels qu'elle reçoit dans son cours.

Le premier de ces affluents est un ravin, dit l'Erclin, qui amenait anciennement, à l'époque des dégels, fonte de neiges, ou à la suite de pluies d'orage, des quantités d'eau considérables, mais dont la violence n'est plus à redouter depuis longtemps.

Vient ensuite la rivière de la Sensée qui a son embouchure au milieu des fortifications de Bouchain. La Sensée est très-calme, très-régulière, et ne saurait avoir de crues sensibles parce qu'elle traverse un grand nombre de vastes marais qui forment d'immenses réservoirs, où les eaux s'emmagasinent pour s'épancher au fur et à mesure que le niveau s'abaisse dans la Sensée.

A Denain, se trouve le troisième affluent formé par la rivière de la Selle, qui prend sa source à Molain (Aisne) et se jette dans l'Escaut, après avoir, dans un parcours de 34 kilomètres, alimenté 42 usines.

En arrivant à Valenciennes, l'Escaut se partage en deux branches principales : l'une, qui suit le versant gauche de la vallée, est affectée à la navigation ; l'autre, traverse la ville au milieu de laquelle elle fait jonction avec la rivière la Rhonelle, dont le produit est important, et qui est sujette à des crues assez fréquentes.

A Condé, l'Escaut tourne à angle droit pour se diriger vers la Belgique, et c'est au sommet de cet angle que se trouve le confluent de la Hayne, rivière essentiellement torrentielle, qui descend des hauteurs du borinage de Mons, et dont les eaux se mélangent en amont de Condé, avec ceux de l'Hogneau, qui prend sa source dans la forêt de Mormal. La Hayne a des crues très-considérables, et c'est à ses apports subits et imprévus qu'il faut attribuer les inondations qui désolent et ravagent souvent la fertile vallée de l'Escaut, entre Condé et la Belgique.

Non loin de la frontière, l'Escaut reçoit son dernier et son plus important affluent, la Scarpe, dont l'embouchure est située à Mortagne.

Les crues de l'Escaut proprement dit sont très-limitées, et n'engendreraient jamais de débordements si ses affluents ne venaient porter le trouble dans la rivière, en y amenant des masses d'eau que le lit est incapable de contenir.

Entre le Catelet et Cambrai, on n'a gardé le souvenir que d'une seule inondation qui a eu lieu en 1841, à la suite de longues pluies d'orage et qui heureusement n'a pas causé de grands ravages. Ce débordement aurait même pu être évité si une décharge établie en aval de Cambrai avait été manœuvrée en temps utile.

Entre Cambrai et Valenciennes, les débordements ne sont pas à redouter ; mais dans cette dernière ville, la Rhonelle occasionne souvent des inondations dont la plus grave s'est produite au mois d'août 1850. Les quartiers bas de la ville ont été complètement submergés durant plusieurs jours.

De Valenciennes à Condé, la rivière est bordée de digues insubmersibles. En aval de Condé, les débordements sont très-fréquents et ils sont dus principalement aux crues de la Hayne et de l'Hogneau. Lorsqu'ils ont lieu en hiver, loin d'être préjudiciables aux propriétés, ils déposent au contraire sur les prairies un limon fertilisant. Mais ils deviennent désastreux lorsqu'ils se produisent à l'époque de la récolte des foins ou avant l'enlèvement complet des moissons.

Cambrai, le 13 mars 1863.

## 318

(Page 453.)

Note de M. Bertin, ingénieur des ponts et chaussées, à Douai, sur le régime et les crues de la Scarpe<sup>1</sup>.

|                                                            |                |
|------------------------------------------------------------|----------------|
| La Scarpe a une longueur totale de 67 kilomètres, savoir : |                |
| Dans le Pas-de-Calais . . . . .                            | 24 kilomètres. |
| Dans le Nord . . . . .                                     | 43 —           |

---

<sup>1</sup> Documents particuliers émanés de M. Kolb, ingénieur en chef du département du



La pente totale de la rivière est de 35<sup>m</sup>,13, répartie comme il suit :

Du rivage d'Arras au canal de la Sensée ou à la limite du département du Nord. . . . . 25<sup>m</sup>,02

Du canal de la Sensée à l'Escaut. . . . . 10<sup>m</sup>,11

C'est entre le fort de Scarpe et l'Escaut que se produisaient le plus fréquemment les inondations avant les travaux de restauration exécutés, en 1835, par M. Bayard de la Vingtrie, qui s'en est rendu concessionnaire. Ces inondations provenaient de ce que, pour favoriser la navigation, on avait encaissé la rivière entre deux digues longitudinales, qu'on relevait progressivement à mesure que les eaux limoneuses qu'elle écoulait déposaient des alluvions dans son lit. Les désastres de la révolution ayant causé l'abandon des travaux d'entretien, la Scarpe, suspendue entre des massifs dont la solidité diminuait chaque année par les corrosions et les éboulements, rompait ces frêles barrières dans tous les hivers rigoureux. Alors une inondation générale, dont les eaux s'écoulaient rarement assez tôt pour permettre les semailles, s'étendait sur toute la vallée. Souvent aussi en été, des pluies continues ou une forte pluie d'orage

Nord. — Dieudonné (*Ouvrag. cité* t. I, p. 21 et 29) parle en ces termes de cette rivière : « Depuis Douai jusqu'à son embouchure, la Scarpe passe sur un sol très-marécageux, qui est souvent inférieur à son lit. Les eaux sont contenues par des digues, et sont grossies par celles de plusieurs canaux de dessèchement pratiqués sur les deux rives, et qui s'y réunissent à Marchiennes, à Saint-Amand et à Mortagne. Le cours de la Scarpe, dans le département du Nord, est de 5myr., 3235<sup>m</sup>; sa largeur de 26<sup>m</sup> avec digues, et sa profondeur de 2<sup>m</sup>. On donne le nom de vallée de la Scarpe à l'étendue de terrain que cette rivière traverse depuis Douai jusqu'à Mortagne; sa largeur varie beaucoup, elle est bornée de chaque côté par des terrains qui s'élèvent d'une manière peu sensible. Sa pente, dans toute sa longueur, n'est que de 7<sup>m</sup>,44. Tout le sol qui compose la vallée de la Scarpe, la rive gauche du vallon de la Sensée, et la rive droite de l'Escaut depuis Cambrai jusqu'à Condé, est plus ou moins marécageux. La vallée de la Scarpe et une partie de celle de l'Escaut, n'ont été soumises au domaine de l'agriculture qu'au moyen de travaux immenses destinés à en opérer le dessèchement. Malgré ces travaux, il existe encore, dans un grand nombre de communes de ces vallées, des marais et étangs non desséchés, et qui sont dus principalement aux excavations faites pour l'extraction de la tourbe. C'est du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque de l'achèvement des canaux collatéraux à la Scarpe, dits du *décours* et de la *grande Traitoire*, sous la direction de l'ingénieur Laurent, que date le parfait dessèchement de la vallée de la Scarpe. Jusqu'alors il était resté sans interruption sous les eaux plus de 40.000 arpents d'un terrain aujourd'hui très-productif. »

CXXXII RECHERCHES ET DOCUMENTS SUR LES INONDATIONS.

suffisaient pour causer une submersion complète et la destruction des récoltes. Les terres riveraines soumises aux inondations occupaient une surface de 10,340 hectares. La seule crue sur laquelle nous ayons retrouvé des indications est celle de janvier 1841.

Le tableau suivant donne le niveau normal des eaux de navigation et la hauteur des eaux d'inondation à chacune des écluses. Les cotes sont rapportées au niveau de la mer.

| INDICATION<br>des écluses.     | Cotes<br>des eaux<br>de navigation. | Cotes<br>des<br>crues. | Hauteur<br>des<br>crues. |
|--------------------------------|-------------------------------------|------------------------|--------------------------|
| Ecluse du Fort. . . . { amont. | 21,70                               | 21,97                  | 0,27                     |
| { aval. .                      | 19,71                               | 21,11                  | 1,40                     |
| — de Lallaing. . . { amont.    | 19,72                               | 19,97                  | 0,25                     |
| { aval. .                      | 17,88                               | 19,33                  | 1,45                     |
| — de Marchiennes . { amont.    | 17,75                               | 18,33                  | 0,58                     |
| { aval. .                      | 16,51                               | 18,27                  | 1,73                     |
| — de Warlaing. . . { amont.    | 16,51                               | 17,69                  | 1,18                     |
| { aval. .                      | 15,52                               | 17,66                  | 2,14                     |
| — de Saint-Amand . { amont.    | 15,47                               | 16,77                  | 1,30                     |
| { aval. .                      | 11,15                               | 16,77                  | 2,32                     |

Douai, le 7 mars 1863.

Note de M. Menche de Lojsse, ingénieur des ponts et chaussées, à Lille, sur le régime et les crues de la Lys<sup>1</sup>.

La Lys, qui prend sa source dans le département du Pas-de-Calais, près de Fruges, a une pente rapide de 2 à 4<sup>m</sup> par kilom.,

<sup>1</sup> Documents particuliers émanés de M. Kolb, ingénieur en chef du départe-

dans la partie où elle n'est pas navigable, soit en amont d'Aire. D'Aire à Merville, sur 19 kilom., la pente moyenne est de 0<sup>m</sup>,15 par kilom.; la Lys est alors limitrophe entre les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

De Merville à Deulemont, embouchure de la Deule, la Lys est située dans le département du Nord, et ne présente qu'une pente moyenne de 0<sup>m</sup>,124 par kilom., soit de 4<sup>m</sup>,18 pour une longueur totale de 34 kilomètres.

De l'embouchure de la Deule à Menin, la Lys est limitrophe sur 20 kilom. entre la France et la Belgique; sa pente moyenne jusqu'à la mer est de 0<sup>m</sup>,11 par kilomètre.

Le pays qu'elle traverse dans la partie amont, sur 35 kilom., est très-accidenté, et, au contraire, à partir d'Aire, les pentes sont extrêmement faibles; il en résulte un régime variable à un tel point, que, d'après M. l'ingénieur Davaine, le débit pourrait varier dans le rapport de 1 à 55.

La Lys a deux états : celui que lui a fait l'industrie et celui que lui a fait la nature ; l'un, resserré entre des prairies fertiles, compris entre des crêtes bien tracées, muni d'écluses et entretenu à une profondeur constante, sert pour l'écoulement des eaux ordinaires et la navigation ; l'autre, se composant du premier et de toutes les prairies que les eaux recouvrent pendant les crues.

Lorsque des pluies persistantes tombent dans le haut Artois, les eaux affluent rapidement dans la Lys inférieure, et c'est entre Merville et Menin, où se jettent la Lawe, rivière à crues torrentielles et la Deule, qui reçoit la Scarpe, que l'inondation se produit et atteint son maximum.

Il est extrêmement rare que le fait se produise en été ; c'est cependant ce qui est arrivé en juillet 1841, avec un caractère tout particulier d'intensité ; mais c'est ordinairement en hiver, lorsque la terre est encore recouverte de glaces, et que des pluies

---

ment du Nord. — « Dans l'arrondissement de Lille, dit Dieudonné (*Ouvrag. cité*, t. I, p. 29), les eaux de la Lys, enflées par les pluies, submergent les propriétés riveraines, qui sont presque toutes d'excellentes prairies ; mais elles ne forment pas de marais ; si leur séjour n'est pas trop long, au lieu de nuire, il est un moyen de fertilité. »

abondantes surviennent que l'inondation a lieu, parce qu'alors la terre n'est pas absorbante. Quand les inondations se produisent à cette date, elles n'amènent aucun effet désastreux pour l'agriculture, et même les crues de la Lys sont généralement considérées comme bienfaisantes, parce qu'elles apportent avec elles un limon qui engraisse les prairies.

Quant aux villes d'Estaires, la Gorgue, Merville et Armentières, les parties basses sont envahies par les eaux et quelques maisons sont inondées, mais il n'y a pas d'exemples d'accidents sérieux, comme dans les vallées du Rhône, de la Loire et de la Garonne, et à tout prendre, les crues de la Lys sont infiniment plus bienfaisantes que nuisibles. Le seul point important est de pouvoir les modérer de manière à sauver les récoltes de foin, quand l'inondation a lieu aux mois de juin ou de juillet. Cette sauvegarde n'a pas été possible en 1841, parce qu'une foule d'obstacles entravaient le débit des eaux à la partie aval; les fortifications de Menin (Belgique) étaient encore debout, et des barrages militaires, que l'on s'obstinait à ne jamais manœuvrer, arrêtaient les eaux; la décharge d'Houplines n'existait pas, et les voies de décharge, à Armentières, étaient dans l'état le plus défectueux.

Depuis lors les fortifications de Menin ont été détruites, le service des ponts et chaussées belge s'est emparé de la manœuvre des barrages, et remplit convenablement sa mission. En même temps, on a construit une décharge à Houplines et l'on a curé toutes les décharges de la Lys, à Armentières.

Toutes ces améliorations ont produit leur effet, et l'on n'a plus vu le retour des inondations de 1841.

Toutefois, en 1860, au mois de février, à la suite de pluies tellement grandes que l'hiver avait donné 50 p. 100 d'eau en plus des données habituelles, les parties basses des villes d'Estaires, la Gorgue et Merville ont été inondées, sans cependant qu'il en résultât la perte de maisons ou la mort d'hommes et d'animaux.

Il n'est pas douteux que si les améliorations que nous venons de citer n'eussent pas été réalisées, la crue qui restait inférieure de 0<sup>m</sup>,30 à celle de 1841 eût été plus forte.

On a des observations précises sur la crue de 1841.

Le débit de la moyenne Lys, qui est ordinairement 8<sup>m</sup> cubes

par seconde, en amont d'Armentières, s'est élevé à 330<sup>m</sup> cubes par seconde; les chutes des écluses avaient complètement disparu.

Lille, le 19 mars 1863.

## 520

( Page 167. )

Lettres de M. D'Agay de Montigny, Intendant de la généralité d'Amiens, à M. de Calonne, Contrôleur général, sur les inondations de 1784<sup>1</sup>.

19 février 1784. — Il n'y a pas longtemps qu'en sollicitant de votre bienfaisance les grâces que le gouvernement accorde annuellement à ma généralité<sup>2</sup>, soit en moins imposé sur la taille, soit pour continuer l'excellent établissement des travaux de charité, j'ai eu l'honneur de mettre sous vos yeux le tableau de la fâcheuse situation de ma généralité, pour vous faire connoître la nécessité qu'il y avoit de la secourir puissamment; mais le mal a bien augmenté depuis. Il est général dans les villes et dans les campagnes. Depuis deux mois, les terres sont couvertes de neiges et de glaces; les manouvriers et les journaliers ne peuvent pas y travailler. Les artisans, les ouvriers des manufactures ont été forcés, par le froid excessif, d'abandonner leurs ateliers. Ce fléau, joint aux maladies épidémiques, suites ordinaires de la misère, portent la désolation dans ma généralité, où il y a beaucoup de manufactures. Je crois qu'après ce que vous voyez à Paris et dans les environs, et ce qui vous a été mandé de plusieurs provinces du royaume, il seroit assez inutile que je m'étendisse davantage sur les souffrances des peuples de ma généralité. Je sens bien qu'il vous est impossible de remédier efficacement à un mal qui s'étend dans presque toutes les provinces du royaume, mais je crois qu'il est d'une nécessité absolue d'accorder quelques

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H, 4418.

<sup>2</sup> Elle se composait de six élections, en Picardie : Amiens, Abbeville, Doullens, Péronne, Montdidier, Saint-Quentin; et des quatre gouvernements de Montreuil, Arras, Boulogne, Calais.

légers secours à la ville d'Amiens, remplie de manufactures, où plus de 40,000 ouvriers sont occupés dans les temps ordinaires, et dont près de la moitié actuellement sans travail, à cause du froid excessif, mendie dans les rues avec un ton alarmant pour les rentiers et autres habitans aisés.

J'ai fait établir à Amiens, depuis quelques années, un bureau pour la destruction de la mendicité. Les soins de Monseigneur l'évêque et les miens ont réussi au delà de nos espérances. Nous regardions la mendicité comme à peu près détruite, mais l'excès du froid et sa persévérance dérangeant tout notre plan dans ces temps fâcheux. Les fonds qui soutiennent cet établissement ne proviennent que de quêtes qui se font tous les mois chez les riches et chez les aisés, et quoiqu'on les ait doublées depuis deux mois, leur produit n'est pas suffisant à cause de la circonstance du grand nombre d'ouvriers qui sont actuellement sans travail et conséquemment à la charge du bureau.

7 avril 1784. — J'ai reçu, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 17 du mois dernier, des exemplaires de l'arrêt du Conseil qui annonce, d'une manière si propre à exciter la reconnaissance, les soulagemens que le roy a daigné accorder à ceux de ses sujets que la rigueur de l'hiver et les inondations ont mis dans le cas de participer à cet acte de bienfaisance. Je n'ai pas perdu un seul instant pour me procurer des renseignemens sur les pertes que la fonte précipitée de la neige et les débordemens, qui en ont été les suites, ont pu occasionner. J'avois déjà pris par moi-même sur les lieux une connoissance générale de ces accidens en même temps que j'avois chargé mes subdélégués de les vérifier avec le plus grand soin et de m'en rendre compte. C'est d'après ces différentes recherches et en conséquence des mémoires qui m'ont été adressés, que j'ai rédigé l'état général des pertes que cette province a essuyées. Son résultat est affligeant sans doute; il ne présente cependant que l'objet des pertes des propriétaires, mais celui des malheureux qui n'avoient aucune propriété exposée aux inondations sur lesquels l'hiver a exercé toute sa rigueur est bien plus propre encore à exciter votre compassion en leur faveur.

La rigueur et la durée du froid, la suspension des travaux dans

les différentes manufactures, la cherté du bois, la rareté de la tourbe, chauffage ordinaire du pauvre, avoient réduit à l'extrême misère la classe nombreuse du peuple. La neige dont la terre a été longtemps couverte a privé les manouvriers des campagnes de la ressource des herbes pour la nourriture de leurs bestiaux. Le prix des fourrages est monté à un taux qu'ils ne pouvoient atteindre qu'en prenant eux-mêmes sur les choses nécessaires à leur subsistance. Le dégel tant désiré ne pouvoit cependant être qu'une époque nouvelle de malheurs et de désastres. J'ai cherché et j'ai réussi à en diminuer l'étendue par la précaution que j'ai prise de donner à l'avance des ordres de lever toutes les vannes des moulins, et de débarrasser les rivières des obstacles qui pouvoient s'opposer au libre cours des eaux ; mais malgré tous mes soins les dégâts ont encore été trop considérables.

Ma généralité est coupée par une infinité de valées plus ou moins étendues et de rivières plus ou moins abondantes. Plus de 250 paroisses ont souffert des dégradations dans leurs terres, dans leurs rues ou dans leurs bâtimens. C'est particulièrement les plus affligés et où le poids des charges publiques se fait sentir dans toute sa plénitude que les bienfaits du gouvernement doivent faire sentir leur influence. La distribution du riz que j'ai fait faire avec le produit des 10,000 livres que vous avez bien voulu m'autoriser à prendre sur les octrois de la province, est un premier soulagement qui a été reçu avec la plus vive reconnaissance ; mais ce secours momentané laisse subsister la cause du mal et ne procure point des soulagemens durables à l'indigence des campagnes. On ne sauroit trop s'empresser de chercher à y ramener une sorte d'aisance, à relever le courage abattu des cultivateurs et à leur faire connoître, par des bienfaits réels, combien le cœur paternel du roy s'attendrit sur leurs malheurs.

L'état général que j'ai l'honneur de vous adresser porte le montant des pertes éprouvées par les propriétaires à 633,188 livres. Ceul dressé par l'ingénieur, des dégradations causées aux routes publiques et dont les réparations au compte du roy sont pressantes et indispensables, monte à 34,452 livres 8 sous<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> D'après un état ultérieur, les dégradations faites, par les eaux, sur les diffé-

Les réparations moins urgentes et qu'on peut différer à l'année prochaine, formeront une dépense de 97,934 livres 15 sous. Ce seroit sans doute trop présumer de mes recherches que de compter sur une exactitude arithmétique dans l'évaluation des dommages ; mais s'il y a des changemens à faire, je crains bien qu'ils ne tendent qu'à augmenter la masse de ces pertes que j'ai évaluées d'après une base qui m'a paru la plus propre à éviter les erreurs.

L'attention que le roy apporte sans cesse à soulager ses sujets dans toutes les circonstances qui l'exigent fait espérer aux habitans de ma généralité qu'ils recevront des secours proportionnés à leurs malheurs. Depuis longtemps, il n'y a eu de besoins plus pressans. Je reçois des demandes de toutes parts. Il me seroit bien agréable de pouvoir les accueillir en donnant les secours qu'on a le droit de réclamer ; mais je sais que les malheurs, sous le poids desquels gémit cette généralité, sont trop multipliés dans toutes les provinces pour pouvoir accorder aux habitans de celle-ci tous les secours dont ils ont un si grand besoin. C'est par cette considération que je crois devoir restreindre ma demande en leur faveur à une somme de 80,000 livres sur laquelle sera prise celle nécessaire pour faire aux routes publiques les réparations urgentes, et pour lesquelles il n'est pas possible de recourir à la corvée. Ce secours, quoique bien inférieur à celui qu'on pourroit désirer, produira un bien réel par l'attention que j'apporterai à le distribuer aux plus malheureux et à veiller à ce qu'il soit employé par eux au rétablissement des bâtimens, au remplacement des meubles, bestiaux, et surtout aux réparations des digues des rivières, des chemins, etc.

---

rentes routes de la généralité d'Amiens, à la charge de la corvée, s'élevaient à la somme de 22,687 liv. Cet état se trouve aux archives de l'Empire. Série H, 4418.



321

(Page 167.)

## GÉNÉRALITÉ D'AMIENS.

État des pertes causées par les Inondations survenues dans la Généralité de Picardie  
à la fin du mois de février 1733 <sup>1</sup>.

| NOMS<br>des<br>subdélégations. | MONTANT<br>des pertes<br>causées<br>par les dé-<br>gradations<br>sur<br>les terres. | MONTANT<br>des pertes<br>en<br>meubles,<br>bestiaux<br>et<br>bâtimens. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Amiens. . . .                  | liv.<br>97,500                                                                      | liv.<br>48,600                                                         | Cette subdélégation est traversée par cinq rivières, dont deux principales, la Somme et la Selle. La ville d'Amiens a éprouvé des dégâts à ses bâtimens, évalués 45,000 livres. Les paroisses dans la vallée de la Somme ont perdu une grande quantité de lins qui étoient sur les prés pour la préparation. Plusieurs communications ont été interceptées et différens ponts emportés. Soixante-treize paroisses méritent d'être secourues abondamment. |
| Abbeville. . .                 | 94,000                                                                              | 27,900                                                                 | La rivière de Somme, qui traverse cette subdélégation, a occasionné des débordemens considérables par les crues d'eaux et le reflux de la mer. Les digues de cette rivière sont rompues en une infinité d'endroits et demandent de promptes réparations afin d'empêcher les eaux de se répandre dans les prairies. Beaucoup de bâtimens ont été dégradés, une quantité de meubles enlevés, une grande                                                    |
| <i>A reporter. .</i>           | 191,500                                                                             | 76,500                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H, 4418.

| NOMS<br>des<br>subdélégations. | MONTANT<br>des pertes<br>causées<br>par les dé-<br>gradations<br>sur<br>les terres. | MONTANT<br>des pertes<br>en<br>meubles,<br>bestiaux<br>et<br>bâtimens. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Report. . .</i>             | liv.<br>491,500                                                                     | liv.<br>76,500                                                         | partie des communications se trouve interceptée et dans le plus fâcheux état.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
| Albert. . . .                  | 4,188                                                                               | 6,250                                                                  | Sept paroisses seulement ont essuyé cette perte. Plusieurs des particuliers sur lesquels elle porte sont réduits dans une misère extrême. La plupart sont hors d'état de faire reconstruire leurs bâtimens s'ils n'obtiennent des secours pour les aider. Les gralles et fourrages de différents laboureurs ont été ou enlevés ou gâtés, ce qui met ces particuliers dans le plus grand embarras.                                 |
| Andres . . . .                 | 4,300                                                                               | 900                                                                    | Les paroisses de cette subdélégation ont peu souffert des dégradations; mais toutes se ressentiront longtemps de la rigueur de l'hiver. Les pauvres, d'abord secourus par les laboureurs, commencent à s'apercevoir de la diminution des aumônes. Une distribution en pain et en argent peut seule animer ces infortunés.                                                                                                         |
| Boulogne. . .                  | 24,000                                                                              | 4,500                                                                  | Ce pays, couvert de montagnes, a souffert des dégradations dans une partie des communications particulières; deux paroisses, sur la grande route, ont vu détruire plusieurs habitations et entraîner leurs meubles. Une grande partie de pauvres manque actuellement de toutes espèces de ressources. Ils ne peuvent en trouver que dans les bontés du roi, ce pays n'ayant aucune manufacture propre à employer les bras oisifs. |
| Breteuil. . . .                | 2,800                                                                               | 380                                                                    | Neuf paroisses ont éprouvé des dégradations dans les jardins. Les rues exigent de grandes réparations. Il y a                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <i>A reporter. .</i>           | 226,988                                                                             | 85,530                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                   |

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

CXLII

| NOMS<br>des<br>subdélégations. | MONTANT<br>des pertes<br>causées<br>par les dé-<br>gradations<br>sur<br>les terres. | MONTANT<br>des pertes<br>en<br>meubles,<br>bestiaux<br>et<br>bâtiments. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Report. . .</i>             | liv.<br>226,988                                                                     | liv.<br>85,530                                                          | eu peu de dommages aux maisons,<br>mais beaucoup aux chemins vicinaux,<br>qui ont besoin d'être rétablis, afin<br>d'empêcher les voyageurs de passer<br>dans les terres ensemencées.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       |
| Calais. . . .                  | 18,500                                                                              | 5,400                                                                   | La position de Calais est actuelle-<br>ment exposée aux inondations. L'a-<br>bondance des eaux, lors du dégel, a<br>entièrement couvert le pays. Les<br>terres en labour sont pour la plus<br>grande partie employées à la culture<br>du lin : elles ont été dégradées à un<br>point extrême. Plusieurs maisons ont<br>été inondées, leurs meubles perdus.<br>Les habitants de la basse ville de Ca-<br>lais surtout, sont réduits dans une<br>misère digne d'exciter la compassion.<br>Le produit des quêtes abondantes qu'on<br>leur a distribué n'a pu relever ces<br>malheureux de l'état déplorable où ils<br>sont réduits. Leur nombre, dans les<br>vingt-quatre paroisses qui composent<br>cette subdélégation, est de 1600 au<br>moins ; la plupart sont privés de vé-<br>tements. |
| Doullens. . .                  | 94,200                                                                              | 15,400                                                                  | Des sept vallées qui traversent cette<br>subdélégation, plusieurs sont expo-<br>sées à des inondations par la mau-<br>vaise construction des moulins éta-<br>blis sur les rivières. Les habitants des<br>vallées d'Authie et de Baours notam-<br>ment ont beaucoup perdu. Plusieurs<br>paroisses ont réparé les dégâts les plus<br>nuisibles ; mais la misère de plusieurs<br>de ces habitants, la nécessité de se li-<br>vrer aux travaux des campagnes, ont<br>fait abandonner ces réparations.                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| Moutdidier. .                  | 27,450                                                                              | 4,980                                                                   | Il y a peu de rivières dans l'étendue<br>de cette subdélégation, mais beaucoup<br>de vallées. Les routes particulières                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                     |
| <i>A reporter. .</i>           | 367,138                                                                             | 108,310                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |

CXLII RECHERCHES ET DOCUMENTS SUR LES INONDATIONS.

| NOMS<br>des<br>subdélégations. | MONTANT<br>des pertes<br>causées<br>par les dé-<br>gradations<br>sur<br>les terres. | MONTANT<br>des pertes<br>en<br>meubles,<br>bestiaux<br>et<br>bâtiments. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Report. . .</i>             | liv.<br>367,438                                                                     | liv.<br>408,310                                                         | sont dans un état de dégradation qui les rend nulles. Il est différents villages dont la plupart des issues sont absolument impraticables. Les habitants employés pour la corvée ont besoin de secours en argent pour pouvoir réparer ces dégâts et pourvoir à leur subsistance.                                                                                                                           |
| Montreuil. . .                 | 9,000                                                                               | 4,900                                                                   | Cette subdélégation est composée de huit paroisses seulement; cinq ont essuyé des pertes marquées; trois ponts à leur charge ont été enlevés, une écluse fort endommagée. Plusieurs communications utiles sont interceptées; les digues de plusieurs rivières rompues. Il est essentiel de réparer ces dégâts afin d'en empêcher les suites qui seroient fatales aux propriétaires.                        |
| Péronne. . . .                 | 30,400                                                                              | 30,450                                                                  | Une grande partie des paroisses de cette subdélégation sont situées dans la vallée de la Somme. Les débordements de cette rivière ont été considérables. Deux ponts sur des communications essentielles ont été emportés; plusieurs parties des chaussées enlevées et les passages sont encore interrompus. Les dégradations aux moulins et aux bâtiments sont ici évalués avec la plus grande modération. |
| Roye . . . . .                 | 42,550                                                                              | 14,600                                                                  | Six paroisses de cette subdélégation, qui a peu d'étendue, ont essuyé de grandes pertes: plus de quinze maisons ont été remplies d'eau, trois seront à reconstruire. Les rues sont dégradées, un pont emporté, les chemins détruits, les jardins dévastés.                                                                                                                                                 |
| Saint-Quentin.                 | 39,500                                                                              | 14,240                                                                  | C'est dans cette subdélégation que la rivière de la Somme prend sa source. Il s'y trouve une infinité de prairies                                                                                                                                                                                                                                                                                          |
| <i>A reporter. .</i>           | 448,588                                                                             | 469,500                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                            |

| NOMS<br>des<br>subdélégations. | MONTANT<br>des pertes<br>causées<br>par les dé-<br>gradations<br>sur<br>les terres. | MONTANT<br>des pertes<br>en<br>meubles,<br>bestiaux,<br>et<br>bâtimens. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                           |
|--------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Report. . .</i>             | liv.<br>448,558                                                                     | liv.<br>169,500                                                         | et de moulins qui ont souffert consi-<br>dérablement par les inondations. Dif-<br>férens ponts à la charge des commu-<br>nautés ont éprouvé de grands dom-<br>mages. Plusieurs villages sont dégradés<br>ainsi que les routes particulières qui<br>y conduisent. Ces accidens sont d'au-<br>tant plus sensibles qu'une partie de<br>cette subdélégation a été ravagée par<br>la grêle dans le mois d'août dernier.                                                      |
| Saint-Valléry..                | 44,250                                                                              | 800                                                                     | Subdélégation peu étendue, étant<br>bornée d'un côté par la mer. Les rou-<br>tes et communications qui conduisent<br>à Saint-Valléry sont totalement dégra-<br>dées et exigent des réparations promp-<br>tes. L'avantage du public l'exige. Les<br>propriétaires des terres qui avoisinent<br>ces communications souffriroient des<br>dégâts considérables par les chemins<br>qu'on pratiqueroit sur leurs posses-<br>sions, si ces réparations étoient diffé-<br>rées. |
|                                | 462 838                                                                             | 170 300                                                                 |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |
|                                | 633 138                                                                             |                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |

Supplique adressée aux administrateurs du directoire du district de Fontenay, par les intéressés au dessèchement des marais de Vix et Maillezais, datée du 5 février 1791 <sup>1</sup>.

La Société des intéressés au dessèchement des marais de Vix et Maillezais, profondément affligée des malheurs qui viennent de lui arriver et des pertes qui en sont la suite inséparable, dépose dans votre sein les peines qu'elle éprouve, et vous sollicite de vous joindre à elle, pour obtenir des administrations supérieures des secours, malheureusement trop nécessaires.

Elle vous expose que, malgré les soins et les dépenses considérables qu'elle a faites pour donner à ses digues toute la force possible, elles n'ont pu résister aux ouragans furieux qui se sont fait sentir, qui joints à la hauteur extraordinaire des eaux occasionnée par les pluies abondantes qui ont eu lieu dans ce pays, ont renversé et emporté, dans la nuit du 19 au 20 janvier dernier, la levée ou digue de l'île Delle, dans la longueur au moins de 25 toises. Qu'en moins de deux jours, 16,000 arpens de marais desséchés, dont 10,000 étaient ensemencés, et promettaient la plus abondante récolte, ont été inondés. Que malgré la célérité qu'on a mise à réparer ce dommage, on n'a pu empêcher que l'eau ne se soit élevée sur le marais à la hauteur de 3 à 4 pieds. Les avances premières et la subsistance de plus de 1,500 familles, qui habitent dans ce marais et sur ses bords, sont perdues sans espoir; tous ces malheureux habitants ont été forcés d'abandonner leurs chaumières et de chercher un asile sur les coteaux de Vix, de camper au milieu des champs, de traîner après eux leurs meubles et leurs bestiaux, qui

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. Série H, 1444.

vont périr de faim par la submersion des fourrages. Cinq paroisses, Maillezais, Vix, Maillé, Doïs et l'île Delle, ruinées et réduites à la misère ; une année et peut être deux de revenu d'un terrain précieux et immense, nulles et sans aucun produit.

La Société vous expose aussi, que ce n'est que par des travaux continuels, et des dépenses énormes, qu'elle a, depuis 1660, époque de son dessèchement, défendu ses propriétés contre les débordements considérables des trois rivières de Sèvre, Autize et Vendée, qui les entourent ; qu'elle leur a opposé plus de 30,000 toises de digues, qu'elle entretient à grands frais. Qu'à chaque fois que le désastre qu'elle vient d'éprouver s'est renouvelé, le gouvernement n'a pas manqué de venir à son secours, tant par des fonds de charité que par des exemptions d'impôts ; que sans ces secours, ce terrain précieux et immense serait rentré, il y a longtemps, sous les eaux, toujours prêtes à l'engloutir.

La Société espère que, dans un moment, où l'Assemblée nationale paraît vouloir protéger l'agriculture et spécialement favoriser les dessèchements, elle ne fermera point l'oreille à ses plaintes ; elle sera sensible à ses malheurs. Daignez, lui en faire le déplorable tableau.

## 323

( Page 198 ).

*Arrêt du conseil, du 20 septembre 1775, qui ordonne l'exécution d'ouvrages pour rendre la rivière de la Charente navigable, depuis Civray jusqu'à Angoulême, et en perfectionner la navigation depuis Angoulême jusqu'à Cognac<sup>1</sup>.*

Le roi étant informé que la navigation de la rivière de la Charente a toujours été un objet de l'attention des rois ses prédécesseurs qui se sont successivement proposé d'accorder au vœu des provinces qu'elle arrose, de faire faire sur cette rivière les ouvrages

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. *Arrêts du conseil*, Registre E, 2513.

nécessaires, soit pour la rendre navigable depuis Civray jusqu'à Angoulême, soit pour en perfectionner la navigation depuis Angoulême jusqu'à Cognac ; que les circonstances s'étant trop souvent opposées à cette dépense, le projet n'en avoit été repris que dans ces derniers temps ; que le feu roi, par les arrêts du conseil du 2 février 1734 et du 28 décembre 1755, auroit d'abord voulu pouvoir faire cesser les obstacles apportés à ladite navigation par les entreprises des riverains, à l'effet de quoi le sieur Intendant de Limoges avoit été commis pour connoître de toutes les contraventions nées et à naître à ce sujet ; que par autre arrêt du conseil du 2 août 1767, le sieur Trésaguet, Ingénieur en chef des ponts et chaussées de ladite généralité de Limoges, avoit été chargé de dresser les plans, devis et détails estimatifs des ouvrages à faire pour établir la navigation de la Charente depuis Civray jusqu'à Angoulême, et la perfectionner depuis Angoulême jusqu'à Cognac : et Sa Majesté s'étant fait représenter lesdits arrêts, plans, devis et détails estimatifs rédigés en conséquence par ledit sieur Trésaguet, contenant l'estimation de tous les ouvrages d'art, et du montant des sommes qui pourront se trouver dues en indemnité aux propriétaires des terres riveraines sur lesquelles on prendra le chemin de hallage, et à ceux qui possèdent, en vertu de titres légitimes, des moulins, usines ou pêcheries qu'il pourroit être nécessaire de détruire ou de reconstruire autrement. Sa Majesté auroit reconnu tous les avantages qui résulteront des ouvrages proposés, non-seulement pour plusieurs provinces fertiles que la Charente traverse dans son cours, dont les productions accroîtront nécessairement de valeur, mais même pour tout le royaume, par les nouvelles et faciles communications que l'exécution de ces ouvrages donnera à des villes déjà commerçantes et à d'autres propres à le devenir ; elle auroit cru de sa bonté paternelle pour ses sujets, de ne pas différer à les faire jouir d'un bien désiré depuis tant d'années, à l'effet de quoi elle auroit ordonné qu'il fût fait des fonds suffisants, tant pour l'exécution desdits ouvrages, que pour le paiement des indemnités qui pourront être dues légitimement à aucuns propriétaires à raison des dommages qui leur seroient occasionnés. A quoi voulant pourvoir : où le rapport du sieur Turgot, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances ; le roi étant en son conseil, a approuvé et approuve les plans, devis et détails estimatifs dressés



par le sieur Trésaguet, inspecteur général des ponts et chaussées, et ingénieur en chef de la généralité de Limoges; ce faisant, a ordonné et ordonne que les ouvrages nécessaires pour rendre la rivière de Charente navigable depuis Civray jusqu'à Angoulême, et pour en perfectionner la navigation depuis Angoulême jusqu'à Cognac, lesquels ouvrages sont décrits et mentionnés auxdits plans, devis et détails estimatifs, seront exécutés sous les ordres du sieur intendant et commissaire départi en la généralité de Limoges, et sous la conduite et direction dudit sieur Trésaguet.

## 524

(Page 205).

Arrêt du conseil, du 12 juin 1725, qui ordonne une imposition annuelle de 4,000 liv. sur les pays de Marsan, Tursan et Gabardan, pour concourir au perfectionnement des routes de Bayonne à Bordeaux, à Auch et à Toulouse, dans la généralité d'Auch<sup>1</sup>.

Le roi étant informé que, dans la généralité d'Auch, il a été fait des travaux considérables pour réparer les grands chemins sur les routes de Bayonne à Bordeaux, à Auch et à Toulouse; que l'on continue maintenant ces travaux avec grand soin pour rendre ces routes praticables en toutes saisons, les élargir, dresser, aligner et garantir des inondations fréquentes, à quoi elles sont sujettes par la quantité des rivières et des ruisseaux qui les traversent et les bordent en plusieurs endroits; mais que, comme ces travaux ne se font que dans les pays d'élections de ladite généralité et que partie de ces routes passe dans le Marsan, qui est un pays abonné dans lequel il n'y a ni établissement ni fonds destinés pour la réparation

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. *Arrêts du conseil*, B 896, MSS. — Ces pays sont aujourd'hui compris dans les Landes; la vicomté de Tursan avait pour ville principale Aire; le Marsan, Mont-de-Marsan, le Gabardan, Gabarret.

des grands chemins, il se trouvera que ces routes seront défectueuses et interrompues dans les parties qui traversent ce pays, ce qui empêcherait qu'on ne retirât l'avantage qu'on s'est proposé par les réparations qui ont été faites et que l'on continue actuellement aux grands chemins desdites élections : Et comme d'ailleurs il s'ensuit une inexécution des arrêts du conseil des 26 mai 1705, 3 mai 1720 et 17 juin 1721 : A quoi étant nécessaire de pourvoir ; vu l'avis du sieur de Lesseville, maître des requêtes, intendant et commissaire départi en la généralité d'Auch ; ouï le rapport du sieur Dodun, conseiller ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances ; S. M. en son conseil a ordonné et ordonne que lesdits arrêts des 26 mai 1705, 3 mai 1720 et 17 juin 1721, seront exécutés selon leur forme et teneur dans l'étendue dudit pays de Marsan, Tursan et Gabardan, et que, pour parvenir à la perfection des grandes routes de Bayonne à Bordeaux, à Auch et à Toulouse, il sera, à commencer de la présente année 1725, imposé, chaque année et sans interruption jusqu'à ce qu'il y ait été autrement pourvu par S. M., la somme de 4,000 liv. sur les contribuables dudit pays.

## 325

(Page 205.)

Arrêt du conseil, du 15 janvier 1733, qui ordonne l'exécution des anciens statuts, règlements et ordonnances concernant la navigation des rivières navigables de la généralité d'Auch et département de Pau<sup>1</sup>.

Sur ce qui a été représenté au roy en son conseil, qu'au préjudice des statuts, ordonnances et règlements sur le fait de la navigation des rivières qui sont dans les ressorts des parlements de Toulouse et Bordeaux, celles qui se trouvent dans l'étendue de la généralité d'Auch, comme l'Adour, la Douze, les Gaves et autres,

---

<sup>1</sup> Archives des travaux publics. *Collection Poterlet*. — Un autre arrêt du 13 mars 1736 étend l'application de ce règlement aux portions desdites rivières comprises dans le Languedoc et les généralités de Bordeaux et de Montauban.

ont été tellement négligées, et sont actuellement en si mauvais état, que le commerce en est presque anéanti, et qu'il sera dans peu ruiné totalement s'il n'y est remédié ; que la navigation de la rivière de l'Adour allait autrefois jusqu'à la ville d'Aire, et qu'à présent, elle n'est portée qu'avec peine près la ville de Saint-Sever ; que celle de la rivière de la Douze, qui était il y a peu de temps utile pendant tout le cours de l'année, n'est à présent bien praticable que pendant cinq ou six mois ; et celle des autres rivières diminue et devient périlleuse à proportion que le mal augmentant chaque jour, ces rivières ne seront bientôt plus navigables ni flottables, et que le commerce, qui est déjà presque interrompu, cessera absolument ; que les bateaux y font naufrage fréquemment, les hommes s'y noyent, les marchandises se perdent, et que la navigation ne peut subsister longtemps ; que la cause de tous ces désordres vient, 1° de ce que divers seigneurs et particuliers, abusant des droits qu'ils prétendent avoir sur lesdites rivières, soit pour la pêche ou pour les moulins, ont fait ou font chaque jour à leur volonté, et sans ménagement pour le bien public, des digues ou pessières pour l'usage de leurs moulins, et des nasses pour prendre du poisson ; lesquelles digues et nasses occupent toute la largeur desdites rivières, sans qu'il y ait des pertuis ou passells suffisants pour le passage des bateaux qui se crèvent souvent contre les pieux que ces particuliers ont plantés ; 2° que le grand nombre de ces pieux occasionne aussi des atterrissements et engravements dans les lits de ces rivières, ce qui cause des naufrages très-fréquents ; 3° que d'un autre côté les particuliers riverains usurpent et gâtent les chemins de la rive sur les bords de ces rivières, et l'ont rendu impraticable presque partout ; qu'enfin depuis trente ou quarante ans il n'y a ni ingénieur, ni visiteur, ni inspecteur, ni syndics, ni patrons jurés, ni autres officiers pour veiller à la navigation de ces rivières, et faire exécuter les statuts, règlements et ordonnances rendues à ce sujet ; que lorsque ces officiers subsistoient ils empêchoient que les seigneurs et particuliers, à portée desdites rivières, n'y fissent des entreprises et ouvrages préjudiciables à la navigation, ne gâtassent les chemins de la rive, n'exigeassent des droits de péage et autres au delà de ceux qui leur sont dus, veilloient à ce que les propriétaires des péages eussent des tableaux et tarifs approuvés et vérifiés ; à ce qu'ils entretenissent en bon état, à leurs

frais et dépens, les canaux, bords et ports desdites rivières, sur lesquelles ils prennent lesdits droits bien nets et réparés, de même que le chemin dans l'étenduë de leurs terres, seigneuries et juridictions; à ce que les propriétaires des moulins sur bateaux eussent des emplacements convenables et approuvés, et dans lesdits moulins des personnes suffisantes pour les ranger à terre ou au large, suivant la nécessité du passage des bateaux, et dans les moulins fixes, aussi un grand nombre suffisant d'hommes, avec les tours, chaînes, câbles et cordages nécessaires pour la montée et descente des bateaux et radeaux, et à ce que les règlements et la bonne police fussent observés dans l'étenduë de la navigation de ces rivières: et Sa Majesté étant d'ailleurs informée que toutes les autres rivières navigables et flottables de la généralité d'Auch sont dans le même état, et que de sembiabiles inconvénients s'y trouvent, elle a résolu d'y pourvoir. Veu l'avis du sieur de Pomereu, maître des requêtes, Intendant et commissaire départi en la généralité d'Auch. Ouï le rapport du sieur Orry, conseiller d'état et ordinaire au conseil royal, contrôleur général des finances.

Le roi en son conseil a ordonné et ordonne :

ART. 1. Que les anciens statuts, règlements et ordonnances concernant la navigation de toutes les rivières navigables de la généralité d'Auch seront exécutés selon leur forme et teneur et en conséquence qu'il sera établi, sous les ordres du sieur Intendant et commissaire départi en la généralité d'Auch et département de Pau, un Ingénieur, inspecteur ou visiteur général de toutes les susdites rivières navigables et flottables, quatre syndics et quatre patrons jurés de ladite navigation; ces derniers, savoir : sur la Douze, l'Adour, les deux Gaves et la Garonne, lesquels syndics et patrons jurés seront commis sur le certificat de capacité de l'Ingénieur, inspecteur ou visiteur général, et après l'examen qu'ils auront subi devant lui, par le sieur Intendant et commissaire départi en ladite généralité, qui recevra leur serment et leur prescrira leurs devoirs et fonctions.

(Suivent vingt et un articles concernant les péages, les devoirs des péagers, les moulins et leurs dépendances, les propriétaires riverains, les chemins de halage, etc., les obligations de l'ingénieur visiteur et des syndics et patrons jurés; le vingtième imposant sur la généralité d'Auch une contribution annuelle de 10,000 liv. pour

les ouvrages nécessaires à la navigation et les appointements des officiers de ladite navigation).

## 526

(Page 207).

Inondation de l'Adour, à Dax et à Aire, en avril 1770 <sup>1</sup>.

*Ville et faubourgs de Dax.* — Débordement de l'Adour, 6 avril 1770, à neuf heures du matin. Ce qui restait du grand pont de pierre fut à l'instant renversé et le faubourg du Sablar, submergé jusques au premier plancher des maisons, et les deux chaussées crevées; l'eau fit le contour de la ville, entra dans quelques quartiers et y endommagea nombre de maisons et d'églises. La paroisse d'Izosse fut submergée; l'eau y monta presque au toit de la majeure partie des maisons; quantité de bestiaux y périrent et quantité d'effets furent enlevés. Les ponts de Tartas, de Saint-Sever et de Bayonne furent emportés; le ruisseau du Lucq, aussi débordé, couvrit et endommagea le pont de Saint-Pandelong, et les paroisses riveraines ont fait aussi des pertes considérables. Suivant le procès-verbal fait les 20, 24 et 26 avril, dans le faubourg du Sablar, les deux chaussées rompues intérieurement sur 50 toises de longueur l'une et l'autre, et les terres emportées, de manière qu'il s'y est formé un courant de la rivière où l'on ne peut plus passer pour aboutir en ville sans danger. La tannerie royale, la chaussée et la bouverie emportées en partie; le quai du marché des grains tombé et les terres entraînées; la place ainsi fort rétrécie, plusieurs maisons, boutiques et magasins ou détruits ou endommagés. La chute du grand pont qui a croulé dans la rivière et dont les débris interceptent la navigation, qui ne sera plus praticable dans les basses eaux, ruine le pays, en sorte qu'il ne sera plus possible d'aboutir à ce faubourg par eau ni par terre, si l'on ne

---

<sup>1</sup> Ces procès-verbaux font partie de ceux conservés dans un MS de la bibliothèque de Bordeaux dont nous avons déjà donné des extraits, t. IV, Pièce 274, au sujet de l'inondation de la Garonne, en 1770.

porte prompt remède pour rétablir la communication. Dans la ville et dans le quartier de Biby, quantité de maisons, boutiques et magasins endommagés et tous les effets gâtés ou perdus. Dans le faubourg Saint-Pierre, nombre de maisons et métairies submergées jusques au toit; l'eau fit entièrement le contour de la ville et y formait un torrent terrible, étant montée à une hauteur extraordinaire qu'on n'avait jamais vne. (*Relation faite par les échevins de Dax, le 11 août 1770, pour servir de mémoire à la postérité.*)

*Ville d'Aire en Gascogne.* — Le débordement de l'Adour a tellement ravagé les terres des riverains que, chez les uns, les courants ont détruit et ravagé la moisson; chez les autres, la force du torrent a enlevé les terres ou couvert de cailloux et de gravier toute la surface; la plupart des bestiaux ont péri dans les flots. Les eaux ont été jusques aux murs de l'évêché et menacent la ville d'être submergée; une digue de 4 à 500 toises de longueur, construite il y a quarante ans, par ordre du roi, pour éloigner la rivière et garantir la ville, a été emportée; la rivière a changé son cours, s'est rejetée et flotte maintenant contre les revers, et menace la ville du danger de périr si cet ouvrage n'est promptement rétabli. Un pont de pierre, construit aussi il y a quinze ans, par ordre du roi, au levant de la ville, a failli être détruit; la chaussée, sur laquelle la culée du pont est appuyée, était déjà entamée, et les eaux y avaient formé un précipice qui aurait entraîné la chute de la culée, sans les soins et la vigilance du premier échevin. Toutes les routes et chausées qui y aboutissent ont été dégradées; les ponts à la charge de la ville emportés; la communication avec Bordeaux, Bayonne et Toulouse interceptée. Tout semble avoir été détruit et renversé. C'est donc le moment où les habitants de cette ville, qui n'ont aucune sorte de revenus, ont le plus grand besoin des secours et de la charité de leur roi. Ils demandent, dans ces circonstances : 1° la reconstruction de la digue pour contenir l'Adour et diriger le cours de ses eaux sous le pont; 2° la réparation des dégradations qui ont mis le pont en danger; 3° la réparation des ponts et chaussées qui aboutissent à la ville pour rétablir les communications interceptées; 4° un soulagement sur les impôts proportionné aux pertes immenses qu'ils ont faites. (*Placet des échevins à M. le procureur général.*)

527

(Page 246).

Hauteur des crues de l'Adour, de la Nive et de la Bidouze, le 16 juin 1856<sup>1</sup>.

| POINTS D'OBSERVATIONS.                                                                                                               | HAUTEURS            |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| L'ADOUR.                                                                                                                             |                     |
| Un peu à l'amont du confluent de la Bidouze (maison Duguet, à Guiche) à 25 <sup>k</sup> de Bayonne. . . . .                          | 3 <sup>m</sup> ,919 |
| Confluent de l'Aran (Uri), à 46 <sup>k</sup> de Bayonne. . . . .                                                                     | 3,447               |
| — Port d'Uri. . . . .                                                                                                                | 3,085               |
| Confluent de l'Ardanavy (Urcuit). . . . .                                                                                            | 2,880               |
| Maison Labastie, à 2 <sup>k</sup> ,400 de Bayonne. . . . .                                                                           | 2,496               |
| LA NIVE.                                                                                                                             |                     |
| Extrémité de la partie de la Nive sujette à la marée.<br>(1 <sup>er</sup> barrage) à 42 <sup>k</sup> de Bayonne (confluent). . . . . | 6,000               |
| — à 44 <sup>k</sup> ,200 de Bayonne ( <i>idem</i> ). . . . .                                                                         | 5,656               |
| Maison Nassa, à 6 <sup>k</sup> ,200 de Bayonne ( <i>idem</i> ). . . . .                                                              | 3,837               |
| Mur du jardin Fourcade (à Saint-Léon) à 4 <sup>k</sup> ,200 de Bayonne ( <i>idem</i> ). . . . .                                      | 3,565               |
| A Bayonne, à 0 <sup>k</sup> ,300 ( <i>idem</i> ). . . . .                                                                            | 2,478               |
| LA BIDOUE.                                                                                                                           |                     |
| A l'amont du pont de Came (maison Bascary). . . . .                                                                                  | 7,935               |
| A l'aval du pont de Came (port). . . . .                                                                                             | 7,444               |
| Bidache. . . . .                                                                                                                     | 5,445               |
| Port de Cassou, à Guiche. . . . .                                                                                                    | 4,873               |
| Port de Guiche. . . . .                                                                                                              | 3,944               |
| Confluent dans l'Adour. . . . .                                                                                                      | 3,978               |

<sup>1</sup> Renseignements émanés de M. Floucaud de Fourcroy, ingénieur en chef du département des Basses-Pyrénées. (Lettre datée de Pau, le 4 avril 1863.)

Arrêt du conseil, du 15 mars 1717, portant nomination d'un ingénieur dans le Roussillon<sup>1</sup>.

Le roi étant informé des désordres causés par les derniers débordements de la rivière du Tet, des dégradations qu'ils ont faites entre autres aux ponts vieux et neuf de Perpignan, même que cette rivière, ayant changé son lit en plusieurs endroits de la province de Roussillon où elle a son cours, y a fait des dégâts considérables; de plus qu'il y a nombre de réparations à faire aux ponts et chaussées de cette province et dépendances, où il est nécessaire d'établir, sous les ordres du sieur d'Andrezel, intendant en ladite province, une personne capable et expérimentée pour avoir inspection sur tous les ouvrages qu'il convient actuellement et qu'il conviendra par la suite faire en ladite province et dépendances; et comme le sieur comte de Mirabel, ingénieur en chef à Collioure et Port-Vendres, a donné en plusieurs occasions des preuves de sa capacité et expérience, et qu'on ne peut plus sûrement confier à personne le soin des ouvrages à faire dans toute l'étendue du département dudit sieur d'Andrezel; ouï le rapport;

S. M. en son conseil a commis et commet ledit sieur de Mirabel pour avoir l'inspection sur les ouvrages des ponts et chaussées de ladite province de Roussillon dans toute l'étendue du département du sieur d'Andrezel; lequel sieur de Mirabel fera la visite du cours de la rivière du Tet, examinera les expédients propres à la remettre et contenir dans son lit, dressera ses rapports et devis des réparations à faire aux ponts vieux et neuf de Perpignan, assistera aux adjudications qui en seront faites par ledit sieur d'Andrezel, conduira lesdits ouvrages, en fera la réception et aura soin de les faire entretenir, le tout en qualité d'ingénieur des ponts et chaussées,

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire. *Arrêts du conseil*, E. 806. MSS. — Un autre arrêt, daté du même jour, ordonne l'ouverture d'un nouveau lit pour la rivière du Tet. (*Ibid.*)



aux appointements de 1,800 liv. par an, dont le fonds sera fait conjointement avec ceux nécessaires pour la dépense desdits ouvrages ; desquels appointements ledit sieur de Mirabel sera payé sur sa simple quittance par le trésorier général des ponts et chaussées, à compter du 1<sup>er</sup> janvier de la présente année 1717.

## 329

(Page 221).

Lettre de M. Raymond de Saint-Sauveur, intendant de Perpignan et Roussillon, à M. de Calonne, Contrôleur général, datée de Perpignan, le 30 mars 1784<sup>1</sup>.

Des vents impétueux, des pluies aussi abondantes que continues, ont marqué les quatre derniers mois de 1783 et le commencement de cette année. Pendant ce long intervalle, les inondations répétées de toutes les rivières et torrents ont couvert les campagnes, et tandis que les plaines étaient presque en entier sous les eaux, les montagnes et les lieux les plus élevés n'étaient pas moins exposés à leurs ravages, puisque les ravins nombreux qui s'y formaient entraînaient les terres et détruisaient tout ce qui formait obstacle à la rapidité de leur chute. Ainsi les différentes parties de la province se sont ressenties de ce fléau, elles n'ont différé entre elles que du plus au moins, et partout les dommages ont été considérables.

Indépendamment des héritages limitrophes des rivières et des torrents qui ont été coupés et dévastés par le premier effort des eaux, lesquelles ont substitué à un limon précieux et fécond des pierres et des sables stériles, toutes les récoltes encore sur pied ont été pourries ou emportées, de sorte que, même dans les endroits qui en sont les plus éloignés, on a perdu presque tous les millets, les haricots, les fourrages, les raisins, et les olives ; ce qui, à la seule exception des blés, comprend l'ensemble des productions du pays. Il faut encore ajouter que le mal n'est pas borné à l'année 1783 ; les semences pour celle-ci ont été prises, recommen-

---

<sup>1</sup> Archives de l'Empire, série B, 1418.

cées et abandonnées plusieurs fois; entraînées ou noyées par les eaux; il a fallu jeter du nouveau grain sur un sol non préparé, retrempe et amalgmé par l'abondance des pluies; beaucoup de terres n'ont même pas pu être emblavées, et, il est plus que probable que la récolte prochaine sera très-médiocre quand même la saison la plus favorable seconderait les vœux du cultivateur.

Il me reste à vous parler sérieusement de ce qui concerne les grandes routes, les ponts et les digues qui en dépendent, cet article est d'une grande importance, malgré le peu d'étendue de la province, attendu que des montagnes très-élevées ne laissant entre elles et la mer qu'une plaine bornée, et dans laquelle la pente est considérable, les eaux la traversent en torrents et avec une rapidité qui ne souffre point de résistance. De là, l'enlèvement de tous les ponts de bois, la détérioration des ponts de pierre, la rupture d'une grande digue essentielle aux approches de Perpignan, les coupures multipliées dans les grandes routes, des excavations, des affouillements d'une profondeur énorme, et des dépenses très-fortes tant en ouvrages d'art qu'en ouvrages de corvée. A mesure que le temps l'a permis, j'ai fait travailler à rétablir les communications, mais comme on n'a pu le faire que d'une manière provisoire, il faut de nécessité s'occuper de réparations plus solides.

C'est principalement aux environs de cette ville que les eaux ont causé plus de dégâts, le confluent des deux rivières qui se joignent sous ses murs, et qui dans les crues agissent l'une contre l'autre avec une force proportionnée à leur masse et à leur vitesse, occasionne les effets les plus désastreux à tout ce qui se trouve exposé à la direction des courants. La moitié de la digue Orry<sup>1</sup> servant à contenir la Tet dans son lit ordinaire, a été emportée, quoique reconstruite à grands frais depuis une inondation de 1777<sup>2</sup>. Le grand pont sur la même rivière a été vivement attaqué dans une partie qui est ancienne, et qu'il sera peut-être indispensable de refaire à neuf; le

---

<sup>1</sup> En 1688, on avait fortifié la tête du pont de la route d'Espagne, en amont, du côté opposé à la ville, par une digue dont l'intendant Orry avait considérablement augmenté la force, en 1727, ce qui lui fit donner son nom.

<sup>2</sup> Un arrêt du 11 novembre 1780, en rappelant un autre du 5 juin 1779, ordonnait l'emploi d'une somme de 500,000 liv., en dix ans, pour endiguement du Tet,

pont appelé des eaux vives a également souffert lorsque les eaux s'y sont portées après la rupture de la digue Orry, en sorte que ces trois objets à la conservation desquels la communication avec le Languedoc et le reste du royaume est exclusivement attachée, exigent des ouvrages aussi pressants que dispendieux.

## 330

(Page 224).

Lettres de Charles VII, du 10 octobre 1455, pour l'entretien des ponts et chaussées de la rivière d'Aude<sup>1</sup>.

CHARLES, par la grace de Dieu, roy de France, à tous ceulx que ces présentes lettres verront, salut. De la partle de nos bien aimés les consuls et habitants taillables et questables de nostre ville de Narbonne, nous ait été exposé que comme despièçà par nos autres lettres<sup>2</sup>, et pour plusieurs causes et considérations contenues en icelles; nous leur eussions octroyé qu'ils peussent mettre sus et lever par vingt années, commençant au mois d'avril l'an 1540, certain ayde appellé la *planque*, de cinq deniers tournois sur chacun quintal de sel vendu ou livré ez greniers à sel de Narbonne, Castaing, Séjan, Perriac, et chambres à sel du Lac et Lapalme; et avec ce, un barrage qui se liève au pont dlt Ponserme, près dudit Narbonne à nostre ville de Beziers : c'est à sçavoir, pour un homme à pied ung denier, homme à cheval deux deniers, pour chacune bette chargée de marchandises ou autres choses cinq deniers tournois; pour les deniers qui en ysteroient être convertis et employés ez réparations, refections et émandements de plusieurs ponts de

---

travaux aux abords du pont de Perpignan, ouverture, construction et réparation des chemins, ponts et chaussées de Perpignan vers l'Espagne, le Languedoc et Port-Vendre, une allocation annuelle de 25,000 liv. sur les fonds des ponts et chaussées et une imposition de pareille somme sur le Roussillon. (Archives de l'Empire. *Arrêts du conseil*. Registre E, 2569).

<sup>1</sup> Ordonnances des rois de France de la troisième race, t. XIV, pag. 367.

<sup>2</sup> Lettres du 10 avril avant Pâques, 1440.

pierre et de fuste, passières et chaussées que lesdits exposans avoient lors et ont encores à soustenir, et mesmement d'une passière qui fait aller et passer la rivière d'Aude par ladite ville de Narbonne; lequel ayde de cinq deniers tournois sur chacun quintal de sel vendu ezdits greniers et chambres, ainsi par nous derrenierement à eulx octroyé, n'ont levé, cueilly, ne d'yceluy joy, senon que par l'espace de deux ans ou environ, que Jacques Cuer, lors nostre argentier, et autres nos officiers, leur interrompirent et deffandirent de lever yceluy ayde, disans que nos derrenieres lettres étoient defectueuses, en ce que en icelles était contenu que ils leveroient ledit ayde de cinq deniers tournois sur chacun quintal de sel qui seroit vendu ez salines desdits lieux, et non pas aux greniers; et pour ce que le sel ne se vend pas aux salins desdits lieux, ains aux greniers, disaient iceux noz officiers, leusdites lettres, ont levé et levent encores à présent, et les deniers qui en sont issus, avec du leur largement, ont employés ez réparations tant de ladite passière que du pont de Pousserme et autres, estans à l'environ de ladite ville; mais pour les grandes inondations d'eaux qui ont esté les temps d'iver, yceulx pont qu'ils ont à soustenir, qui sont bien vingt-sept en nombre, tant de pierre que de fuste, et aussy ladite passière, ont esté moult destruits et gastés, et spécialement ung beau pont de fuste qu'ils avoient fait tout neuf sur ladite rivière, ou chemin allant dudit Narbonne à Béziers, qui leur avoit cousté deux mille livres tournois ou environ; et par les grandes et merveilleuses inondations des eaux fust démolly et gasté, et s'en alla aval l'eau; et aussy ladite passière, laquelle faisoit et fait aller ladite rivière d'Aude à ladite ville de Narbonne, est rompue et destruite tellement que ladite rivière et eau douce prent son cours par ailleurs, et demeure icelle ville sans eau aucune fois, et mesmement au temps d'esté, quant ils en ont plus grande nécessité; pour ce quelle est scituée en pays sec, et où il n'y a point d'eau douce ou bien peu, plus près que d'une lieue ou environ, sinon celle de ladite rivière quant elle court et puet passer audit Narbonne, et est icelle ville en adventure de demourer inhabitée, si ladite passière n'est réparée et entretenue. Leur fault aussi refaire et réédifier tout neuf, ung pont de pierre sur ladite rivière, dudit chemin de Narbonne à Béziers, par deffault duquel pont, plusieurs marchands et autres laissent aller à ycelle ville, et les

habitans d'ycelle ne peuvent commodément aller et venir à leurs possessions et labourages qu'ils ont oultre ladite rivière, où est une grande partie des plus belles et meilleures terres et labourages desdits habitans, et mesmement ou temps d'iver; ains par faulte dudit pont, plusieurs passans, allans et venans audit Narbonne, se sont noyés et pérís au temps passé; et ne se seroient lesdits pont et passiere pour douze mille livres tournois, ce que lesdits exposans ne pourroient faire ne soutenir d'eulx mesmes, considéré le petit nombre des gens qu'ils sont en ladite ville, et que chacun jour s'en va plusieurs des habitans d'ycelle, demourer ou pays de Catheloigne, qui est près d'ilecques, à six ou sept petites lieues, tant pour éviter les grands charges qui sont en ladite ville et sous lesdits habitans, à cause de nos tailles et autrement, et aussi l'infection du mauvals air qui est pour cause du deffaillement de ladite rivière, à cause de quoy ladite ville et habitans d'ycelle sont fort subietz et affligés de maladies; et pour ce, nous ont humblement requís que ledit ayde et barrage leur voulsissions encores octroyer, jusques à certain longtems, et sur ce leur pourveoir de notre grace. Pour ce est-il que Nous, ces choses considérées, et autres cauzes à ce Nous mouvans, auxdits exposans, ou cas des susdits, avons donné et octroyé, donnons et octroyons de grace spécial, par ces présentes, qu'ils puissent cueillir et lever ledit ayde d'un blanc de cinq deniers tournols sur chacun quintal de sel qui sera vendu et livré ez dits greniers de Narbonne, Capestaing, Segeau, Pelriac, et ez chambres du Lac et de la Palme. . . . , . . . pour lesdits deniers qui en ysteront, convertir et employer, et aussy les deux deniers tournois que lesdits exposans ont accoustumé lever par don et octroy de Nous sur chaque livre de chair, ez réparationz, soutenemens, refections et emparements de ladite passiere et rivière d'Aude, et d'un pont de pierre qui sera fait sur ladite rivière ou chemin allant dudit Narbonne à Béziers, etc. Donné le 10<sup>e</sup> jour d'octobre, l'an de grâce 1455, et de notre règne le 33<sup>e</sup>.

(Page 350.)

Actes relatifs aux inondations des rivières du Vidourle et du Vistre, à Aigues-Mortes et salins de Peccaix, en 1739<sup>1</sup>.

L'an 1739, le 12<sup>e</sup> jour du mois de novembre, par-devant nous Antoine Gautier, seigneur de Terreneuve, conseiller du roy, juge ordinaire en la cour royale de la ville et viguerie d'Aigues-Mortes, lieutenant civil et criminel au siège de la marine et admirauté de ladite ville, dans notre maison d'habitation à 3 heures après-midy,

Ont comparu MM. Jean Thiaulon et Guillaume Coulomb, consuls lieutenans de viguier dudit Aigues-Mortes, qui nous ont dit qu'il y a deux ou trois jours que les inondations survenues par les eaux pluviales et les débordements des rivières du Vidourle, Vistre et Rosny risquèrent de perdre le territoire d'Aigues-Mortes et les salins de Peccaix, qu'on se flattoit que les eaux s'écouleraient à la mer par le Grau-du-Roy, à proportion et à mesure qu'elles y arriveroient, mais on a le malheur d'éprouver le contraire, en telle sorte que sy les vents marins qui règnent depuis deux ou trois jours continuent encore, il y a lieu de craindre une inondation générale, tant de ce territoire que de Peccaix, parce qu'au lieu que les eaux des rivières s'écoulent à la mer, il arrive que les eaux de la mer débordent dans les étangs, refluent même dans les marais et dans le territoire, en grande abondance et viennent augmenter le volume des eaux pluviales et des rivières grossies. Mais comme il importe auxdits sieurs consuls et à la communauté d'Aigues-Mortes d'établir la hauteur présente desdites eaux, et le danger où sont lesdits salins de Peccaix, et le terroir d'Aigues-Mortes d'être inondés, ce qui leur servira à justifier que le projet de des-

---

<sup>1</sup> Bibliothèque impériale. *Collection du Languedoc. Travaux publics*, t. CLXIII, nos 394 et 403.

séchement des marais ne sauroit être plus pernicieux <sup>1</sup>, puisque si à présent que le canal de la Grande-Roubine ne reçoit que les eaux ordinaires, le terroir et les salins se trouvent inondés, à combien plus forte raison seront-ils submergés, lorsque cette Grande-Roubine sera obligée de recevoir ces eaux ordinaires et toutes celles qui sont contenues à présent dans les marais, et que le desséchement nous procurera. Et attendu que l'affaire demande célérité, qu'il y a péril dans la demeure, et que le retardement d'un jour pourroit apporter beaucoup de changement à l'état présent des eaux et du territoire, et faire disparaître le péril imminent où il se trouve, ladite communauté a pris délibération ce jourd'hui, dont ils nous remettent un extrait de teneur.

En conséquence de laquelle délibération lesdits sieurs consuls ont requis qu'il nous plaise ordonner que par tels experts qui seront par nous pris et nommés d'office, toutefois gens d'un âge mûr, expérimentés et connoisseurs en la matière des eaux et du territoire, il sera tout présentement procédé en notre présence à la vérification desdites inondations et de la hauteur présente des eaux tant au terroir de cette ville, qu'aux salins de Peccaix, et notamment au salin de St.-Jean, dont le douzième du produit des sels appartient à ladite communauté, au Grau-du-Roy, aux étangs, au canal de la Grande-Roubine, à celui du Bourgidou, et partout ailleurs où besoin sera, lesquels experts rapporteront le danger où peuvent être lesdits salins de Peccaix et le terroir de cette ville d'être inondés entièrement, si les vents de mer règnent encore, par la retenue des eaux pluviales et de celles des rivières, et le regonflement des eaux de la mer.

Nous, dit Juge et lieutenant notre procès verbal demeurant chargé des dires et réquisitions des consuls d'Aigues-Mortes, et de la remise de l'extrait de la délibération de la communauté, dont nous leur avons donné acte, avons nommé d'office pour experts les sieurs Estienne Boulary, architecte et Sebastien Agnely, ancien maître

---

<sup>1</sup> Nous avons trouvé, dans la *Collection du Languedoc*, t. CLXIII, n° 418, un avis longuement motivé, en date du 9 juin 1740, du curé de la ville de Saint-Gilles, contre le projet de desséchement des marais, et de construction d'un canal de navigation.

sannier, habitants dudit Aigues-Mortes et par eux procéder de suite et tout présentement en notre présence à la vérification desdites inondations et de la hauteur présente des eaux, tant au terroir de cette ville, qu'aux salins de Peccaix, au Graud-Roy, aux étangs, au canal de la Grande-Roubine, à celui du Bourgidou, et partout ailleurs sur les inondations et réquisitions desdits consuls, lesquels experts rapporteront le danger où peuvent être lesdits salins de Peccaix et le terroir de cette ville d'être inondés entièrement, et à ces fins avons mandés venir lesdits Boulary et Agnely, etc,

Nous, Estienne Boulary, architecte et Sebastien Agnely, ancien maître saunier, habitants de la ville d'Aigues-Mortes experts nommés d'office, par ordre de M. Gautier de Terreneuve, juge royal de ladite ville d'Aigues-Mortes, du 12 du présent mois de novembre, sur la réquisition de MM. les consuls dudit Aigues-Mortes, pour la vérification des inondations survenues dans le terroir de ladite ville et aux salins de Peccaix, nousdits experts après avoir prêté serment devant mondit sieur juge, et en suivant son ordonnance, nous serions transportez à la suite de l'indication de MM. les Consuls, aux faubourgs dudit Aigues-Mortes, et au pont de pierre appelé d'Arloin, qui est sur le canal de Bourgidou, où étant avons vérifié après avoir sondé, que la hauteur des eaux dudit canal du Bourgidou est élevée de 25 pouces au-dessus des basses eaux ordinaires, lesquelles basses eaux sont marquées 3 pouces plus bas que la seconde assize du pont de pierre. Et étant revenus le lendemain dans la maison de mondit sieur juge, nous avons été conduits à sa suite sur le canal de la Grande-Roubine, et arrivés au-devant du chemin de la gare terroir d'Aigues-Mortes, avons vérifié que ledit chemin étoit entièrement inondé, quoyque lesdits consuls nous aient assuré que ledit chemin avoit été réparé et élevé en l'année 1732, et que l'on n'avoit pas vu ledit chemin inondé depuis la grande inondation du Rosne arrivée en 1706, comme aussy nous avons vérifié que les eaux de l'étang de la ville, celles dudit chemin de la gare, et celles de la Grande-Roubine étoient jointes et de niveau, l'endroit où nous étions n'étant éloigné que de 700 toises dudit canal du Bourgidou, dont les eaux se communiquent avec celles de la Grande-Roubine.



On nous a conduits aussy à l'étang de la Marette, et à l'étang du Perler, ou nous avons vérifié que les eaux desdits étangs étoient en commun et de niveau avec celles de la Grande Roubine, et flot-toient à la hauteur des pieux de la maire de la pêcherie de la Ma-rette, et avons même baissé les cannes de ladite maire, et de là nous avons été vis-à-vis des herbages du Mol, que nous avons par-couru, et trouvé qu'il y avoit un tiers desdits herbages inondés, soit par le débordement des eaux de l'étang du Repausset, soit par l'abondance des eaux pluviales qui séjournent aux endroits les plus bas de ladite isle du Mol, et qui ne pouvoient pas s'écouler dans l'étang du Repausset, à cause que le terroir de ladite isle étoit de niveau ou plus bas que le niveau des eaux du Repausset.

On nous a conduit aussy au Grau du Roy, et au commencement des digues dudit Grau, nous avons vérifié que les eaux flottoient contre la digue de Ponent, à la hauteur de ladite digue, et arrivés au devant du Bureau des fermes du roy, nous avons vérifié que les eaux avoient flotté ces jours derniers à la hauteur des digues dudit Grau, ce que nous avons reconnu par les herbes que lesdites eaux y ont déposées, et de suite avons trouvé aussy que les eaux de la mer qui débordoient du côté de la digue de Ponent, étoient jointes et se communiquoient avec celles de l'étang du Repausset, en sorte qu'il ne paroïssoit point de plage.

Nous avons été aussy conduits le long de la plage de la mer, jus-ques à la cabane dite de Madame, a demy lleüe dudit Grau du Roy, où nous avons vérifié que la mer s'étoit débordée le long de la plage, et s'étoit jointe avec le Rosne. Et nous sommes retirez.

Et le lendemain 14<sup>e</sup> dudit mois de novembre, nous serions re-tournés dans la maison de mondit sieur juge, et nous avons été conduits à la suite aux salins de Peccaix, distant de deux lleües dudit Aigues-Mortes, et vis-à-vis le salin de St Jean, où nous avons verifié que les eaux de la mer et venües du côté de la *pimde* des Stes Maries, et celles qui étoient venües du canal appelé le Rosne-vif ayant regonflé toutes ensemble, avoient passé sur la digue du canal de St-Jean, et avoient endommagé plusieurs gâteaux de sel de la salinotte dudit St-Jean. Ce qui a mis les propriétaires desdits sels dans la nécessité de faire des petites chaussés ou élévations de terre autour desdits gâteaux pour empêcher que les eaux ne les emportassent entièrement; et que les eaux de ladite salinotte et

celles des *partammans* s'étoient jointes et mises de niveau, s'étant élevées au-dessus des peirons de ladite salinotte.

Et ayant été à la pécherie appelée de la Martelliere, nous avons vérifié aussy que le regonflement des eaux venues de la mer avoient emporté la digue du canal du Rosnemort de St-Roman qui aboutit dans les plaines dudit salin de St Jean.

Et étant arrivé au devant de la metterie de Terreneuve, au bout du Rosnevif, nous avons vérifié que les eaux de la mer venues de l'un et de l'autre côté, avoient joint ledit Rosnevif, et ayant regonflé toutes ensemble, avoient inondé partie des herbages dudit Terreneuve.

Nous avons estimé qu'il étoit inutile de poursuivre la vérification du territoire et celle des salins de Peccaix, attendu que les eaux de la mer ayant regonflé tant du côté du Grau du Roy, dans l'étang du Repausset que du côté de la cabane de Madame, dans le Rosnemort de St-Roman, et du côté de la metterie de Terreneuve dans le Rosnevif, la hauteur des eaux étoit au-dessus ou tout au moins au niveau du territoire et des salins de Peccaix, qui devoient être par conséquent inondés dans les endroits les plus bas, et qu'il y avoit tout lieu de craindre que si le vent marin qui commence de cesser eut duré plus longtemps, le débordement de la mer auroit seul submergé Peccaix, et tout le territoire d'Aigues-Mortes.

Et étant retournés auxdits salins de Peccaix nous avons été obligés d'y coucher, et le lendemain nous serions retournés à Aigues-Mortes ou nous avons dressé notre présente relation selon Dieu et nos consciences pour être remise à mondit sieur juge, et nous avons signé. Le 20<sup>e</sup> novembre 1739.

L'an 1739 et le 10<sup>e</sup> jour du mois de novembre, par-devant nous Jules de Rozel, chevalier conseiller du roi, lieutenant au siège des gabelles d'Aigues-Mortes et salines de Peccaix, dans notre maison d'habitation, à 7 heures du matin,

A comparu le sieur Jean Vidal, Intendant des réparations des salines de Peccaix, faisant pour messieurs les propriétaires desdites salines, qui nous a dit que les débordements des rivières du Vidourle, Vistre et Rosny, survenus le lundi 27<sup>e</sup> octobre dernier, et les pluies extraordinaires qui n'ont point cessé jusqu'au diman-

che au soir, 8<sup>e</sup> du présent mois, auroient élevé les eaux aux environs des salines de Peccaix, à un point qu'il y avoit certaines parties de la chaussée de Roquemaure, où il ne s'en falloit que de trois pans que lesdites eaux n'allassent sur le couronnement de ladite chaussée, en sorte qu'on jugeoit que les eaux extérieures de l'étang de la ville flottant contre ladite chaussée, pouvoient avoïr environ 6 pouces d'élévation par-dessus le niveau de celles de l'intérieur de Peccaix, quelque pendant toutes lesdites crues et pluies les eaux aient été à la mer; et comme il importe pour la conservation desdites salines, qu'il conste de l'effet que les pluies et crues ont causé et pourroient causer auxdites salines, si les vents eussent été à la mer et les eussent obligées à regonfler, nous a requis vouloir nous transporter auxdites chaussées de Roquemaure et aux autres salines de Peccaix, pour être procédé à la vérification de l'état présent desdites chaussées et de la hauteur des eaux qui environnent lesdites salines de Peccaix, Commailly. Enquêté les terrailions occupés à la garde et conservations desdites chaussées et autres personnes, tant sur la hauteur présente desdites eaux que sur celle qu'elles ont eu dans leur plus grande élévation, et au surplus observé que l'insensible transpiration et pluies ont tellement inondé l'intérieur de Peccaix que les eaux couvrent la surface des aires de presque toutes les salines; en sorte que si on avoit sauné la présente année, tous les seïs auroient été submergés sans ressources aux premiers vents qui auroient soufflé, ainsi qu'il arriva en 1724, offrant nous y accompagner, ayant donné avis de ci-dessus à M. de Conseil, procureur du roi en notre siège pour être présent, si bon lui semble, à ladite vérification, et y requiert ce qu'il avisera pour l'intérêt du roi.

A aussi comparu, M. François de Conseil, conseiller et procureur du roi audit siège, qui a dit qu'il a été averti de la réquisition qui nous a été faite par ledit Vidal, qu'il offre d'être présent à ladite vérification, et à cette fin de nous accompagner partout où besoin sera, nousdit lieutenant, demeurant notre procès verbal chargé des comparoissances, dires et réquisitions dudit Vidal et dudit sieur procureur du roi, et y faisant droit, avons offert nous transporter tout présentement auxdites chaussées du salin de Roquemaure et autres salins de Peccaix, pour être procédé à la vérification de l'état présent desdites chaussées et de la hauteur

des eaux qui environnent lesdits salins de Peccaix, et enquêter lesdits terrailions et autres personnes, tant sur la hauteur présente desdites eaux que sur celles qu'elles ont eue dans leur plus grande élévation, et faire les autres observations portées par la réquisition dudit Vidal;

Auquel effet ayant mandé tenir M. Guillaume Collet, greffier communi en notre siège, serions allés à cheval en compagnie dudit sieur procureur du roi, celle dudit Vidal et de notre greffier, à la chaussée dudit salin de Roquemaure; où étant arrivés aurions vérifié et examiné ladite chaussée depuis le pont Labbé jusqu'à l'endroit appelé le Pau-du-Laurier; pendant laquelle vérification ledit sieur procureur du roi nous a fait remarquer qu'il y a à divers endroits de ladite chaussée des éboulements de terre qui ont été occasionnés par la grande crue des eaux et le battelage qu'elles faisoient au pied de cette chaussée, et que vis-à-vis dudit endroit appelé le Pau-du-Laurier, la chaussée en dehors dudit salin de Roquemaure se trouve sous-cavée ou sapée d'environ deux pans de profondeur par le battelage des eaux.

Ledit sieur procureur du roi nous a encore fait observer que les eaux de l'étang de la ville, qui bordent la chaussée, ont actuellement une élévation de deux pans et demi sur le niveau de celle de l'intérieur de Peccaix; ce que nous avons vérifié aux assises de la Martellère de Roquemaure.

Et ayant trouvé au poste dudit salin de Roquemaure les sieurs Pierre Caumette, sous-brigadier des gabelles, et Pierre Vazille, employé audit poste, nous les aurions enquis moyennant serment par chacun d'eux prêté la main mise sur les saints Évangiles, de nous déclarer ce qu'ils savent, tant sur la hauteur présente desdites eaux que sur celles qu'elles ont eue dans leur plus grande élévation, et lesdits sieurs Caumette et Vazille nous ont dit que les 27, 28 et 29 octobre dernier, il y eut une si grande crue d'eau, que les eaux, du côté de l'étang qui entourent la chaussée du salin de Roquemaure, s'élevèrent d'environ 5 pans au-dessus de celles de l'intérieur de Peccaix; qu'elles ont diminué depuis d'un pan et demi, et celles de l'intérieur de Peccaix ont augmenté d'un pan par les pluies continuelles et l'insensible transpiration des eaux surgentes; que lors de cette grande crue, il étoit à craindre que si les vents avoient soufflé et que le Grau n'eût pas reçu les eaux

comme il faisoit, le batteliége desdites eaux n'eût passé sur la couronne de ladite chaussée et n'eût inondé Peccalx et submergé les sels de Roquemaure.

Avons encore trouvé sur ladite chaussée de Roquemaure, François Charpentier, Nicolas Boutonnet et Pierre Clamenson, terrallions, habitants dudlt Aigues-Mortes, qui travailloient aux réparations de ladite chaussée et veilloient à la garde et sûreté d'icelle. Lesquels ayant interpellé moyennant serment par chacun d'eux prêté, la main mise sur les saints Évangiles, de nous rapporter ce qu'ils savent, tant sur la hauteur présente desdites eaux que sur celle qu'elles ont eue dans leur plus grande élévation, lesdits Charpentier, Boutonnet et Clamenson nous ont dit que depuis le commencement des pluies, ils veillent à la garde et conservation des chaussées qui entourent lesdits salins de Peccalx; que les 27, 28 et 29 octobre derniers, ils furent obligés de ne point s'écarter de celle où nous les trouvons, à cause que les eaux avoient si fort augmenté qu'elles s'élevèrent d'environ 5 à 6 pans contre la chaussée, du côté de l'étang, au-dessus de celles de l'intérieur de Peccalx, et que si le vent eût soufflé et que le Grau n'eût pas tiré comme il faisoit, il étoit infaillible que le batteliége de ces eaux n'eût passé par-dessus la couronne de ladite chaussée, inondé Peccalx et submergé tous les sels de Roquemaure, et que même ceux des entrepôts de Peccaix n'aurolent pas été en sûreté; que quant à présent, les eaux extérieures ont diminué d'environ 2 pans, et celles de l'intérieur de Peccalx se trouvent augmentées d'environ un pan, soit par la pluie que par les eaux surgentes.

Ce fait, nous serions transportés en la compagnie que dessus au salin de la Goupleze et ensuite à celui des Brassieux, à celui de la Douzeille et à celui des Estagues, auxquels salins ledit procureur du roi nous a fait remarquer que les eaux couvroient pour la plupart les aires desdits salins, en telle sorte que si l'on avoit fait sauer lesdits salins la présente année, il seroit arrivé que lesdites eaux auroient submergé tout le sel qui se seroit trouvé sur lesdits aires, comme il arriva en l'année 1724.

Ledit Vidal faisant pour les sieurs propriétaires, nous a requis acte de ladite vérification et inquisition pour servir et valoir auxdits sieurs propriétaires ainsi qu'il appartiendra.

(Page 258).

Hauteurs des crues de l'Inveaune aux principaux points de son cours<sup>1</sup>.

| INDICATION DES POINTS OBSERVÉS.                                                                                                 | HAUTEURS DES CRUES |                    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------|--------------------|
|                                                                                                                                 | ordinaires.        | extraordinaires.   |
| A 500 <sup>m</sup> aval de la limite du département, sur la limite des propriétés des sieurs Lhossou et Pascal Vénania. . . . . | 2 <sup>m</sup> ,52 | 3 <sup>m</sup> ,06 |
| A Auriol, en aval de tous les ponts et en face du jardin du sieur Louis Blanc. . . . .                                          | 2 <sup>m</sup> ,17 | 3 <sup>m</sup> ,82 |
| A 150 <sup>m</sup> aval du confluent du Merlançon . . . . .                                                                     | 1 <sup>m</sup> ,50 | 3 <sup>m</sup> ,29 |
| En aval de Roquevaire, point situé à 100 <sup>m</sup> en amont de la gaffe de Quine. . . . .                                    | 1 <sup>m</sup> ,06 | 2 <sup>m</sup> ,80 |
| A l'angle de la fabrique de papier de M. Glise, au hameau de l'Étoile. . . . .                                                  | 2 <sup>m</sup> ,31 | 3 <sup>m</sup> ,65 |
| En aval du pont de l'Étoile, en face de la campagne Orgnon <sup>2</sup>                                                         | 3 <sup>m</sup> ,50 | 5 <sup>m</sup> ,00 |
| A la passerelle des Bergers, quartier de Beaudinard <sup>3</sup> . . .                                                          | 3 <sup>m</sup> ,50 | 6 <sup>m</sup> ,00 |
| En face de la campagne veuve Beaumont <sup>3</sup> . . . . .                                                                    | 3 <sup>m</sup> ,50 | 5 <sup>m</sup> ,60 |
| En face de la campagne de M. Jonel <sup>4</sup> . . . . .                                                                       | 3 <sup>m</sup> ,50 | 5 <sup>m</sup> ,40 |
| À un quartier de Saint-Pierre, à l'origine du chemin de ce nom . . . . .                                                        | 2 <sup>m</sup> ,50 | 3 <sup>m</sup> ,60 |
| En amont d'Anbagne, en face de la campagne Marins. .                                                                            | 2 <sup>m</sup> ,45 | 2 <sup>m</sup> ,50 |
| En aval d'Aubagne, dans le nouveau lit de l'Inveaune, en face de la prairie Barthélemy. . . . .                                 | 2 <sup>m</sup> ,45 | 2 <sup>m</sup> ,60 |
| En aval d'Anbagne, en face l'usine du sieur Maurel <sup>5</sup> . . .                                                           | 3 <sup>m</sup> ,50 | 4 <sup>m</sup> ,00 |
| A Camp-Major, en face de la station. . . . .                                                                                    | 2 <sup>m</sup> ,50 | 2 <sup>m</sup> ,80 |
| A l'Anmône, en face de la campagne de M. Bonnet. . . .                                                                          | 2 <sup>m</sup> ,50 | 2 <sup>m</sup> ,80 |
| A la Penne, en face de la maison Finand. . . . .                                                                                | 2 <sup>m</sup> ,50 | 3 <sup>m</sup> ,10 |
| A Saint-Marcel, en face de l'usine Foresta. . . . .                                                                             | 2 <sup>m</sup> ,45 | 2 <sup>m</sup> ,75 |
| A 100 <sup>m</sup> en aval du pont du chemin vicinal de la Pomme à Saint-Loup. . . . .                                          | 3 <sup>m</sup> ,80 | 4 <sup>m</sup> ,30 |
| A 150 <sup>m</sup> en aval du pont de Vivauz. . . . .                                                                           | 4 <sup>m</sup> ,00 | 4 <sup>m</sup> ,50 |

<sup>1</sup> La rivière est en ce point très-encaissée et n'a que 3<sup>m</sup> de largeur environ.  
<sup>2</sup> *Idem.*  
<sup>3</sup> *Idem.*  
<sup>4</sup> *Idem.*  
<sup>5</sup> La rivière est en ce point très-encaissée.

<sup>1</sup> Renseignements émanés de M. Perrier, ingénieur en chef du département des Bouches-du-Rhône. (Lettre particulière, datée de Marseille, le 24 avril 1863.)

## 333

(Page 362.)

Note de M. de Tournadre, ingénieur de l'arrondissement d'Aix, sur les crues de l'Arc <sup>1</sup>.

Les ponts qui se trouvent dans l'arrondissement d'Aix n'ont point d'échelles disposées pour la constatation des crues, et on n'y rencontre aucune marque indiquant le passage des hautes eaux. La plus ancienne crue, sur laquelle des renseignements un peu moins incertains aient pu nous être fournis, remonte à 1802. Elle se serait élevée à 4<sup>m</sup>,60 au-dessus de l'étiage, au pont de Lafare, qui se compose de deux petites arches de 6<sup>m</sup>. d'ouverture, et de deux grandes voûtes surbaissées de 15<sup>m</sup>.

Depuis 1853, nous avons eu soin de faire repérer quelques-unes des crues les plus notables aux divers ponts. Le tableau suivant en donne le résumé :

| DÉSIGNATION DES PONTS.                                                                                                                                                                                                           | HAUTEURS DES CRUES AU-DESSUS DE L'ÉTIAGE. |                    |                                   |                      |                      |                     |                     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------|--------------------|-----------------------------------|----------------------|----------------------|---------------------|---------------------|
|                                                                                                                                                                                                                                  | 13 novembre<br>1853.                      | 17 mai<br>1862.    | 1 <sup>er</sup> novembre<br>1861. | 25 novembre<br>1861. | 29 novembre<br>1862. | 10 janvier<br>1863. | 15 janvier<br>1862. |
| Pont du cb. de fer à Roquefavour,<br>à 2 arches de 16 <sup>m</sup> , à plein cintre. .                                                                                                                                           | 3 <sup>m</sup> ,80                        | "                  | "                                 | "                    | 3 <sup>m</sup> ,90   | 4 <sup>m</sup> ,40  | "                   |
| Pont de l'Arc (route impériale n° 8,<br>de Paris à Toulon), à 2 arches, à<br>plein cintre de 16 <sup>m</sup> de diamètre<br>avec pieds droits. . . . .                                                                           | "                                         | "                  | "                                 | "                    | 5 ,40                | 5 ,90               | "                   |
| Pont du village des Milles à 3 arches<br>surbaissées de 14 <sup>m</sup> . . . . .                                                                                                                                                | "                                         | "                  | "                                 | "                    | 2 ,10                | 2 ,40               | "                   |
| Pont de Velaux (route départementale<br>n° 8), à 3 arches, dont 2 de 8 <sup>m</sup><br>et une de 17 <sup>m</sup> plein cintre . . . .                                                                                            | "                                         | "                  | "                                 | "                    | 3 ,00                | "                   | "                   |
| Pont de Lafare (route départementale<br>n° 1) à 4 arches, dont 2 surbaissées<br>de 15 <sup>m</sup> d'ouverture et 2 plein cintre<br>de 6 <sup>m</sup> . Une de celles-ci est élevée au-<br>dessus des crues et ne sert jamais. . | "                                         | 1 <sup>m</sup> ,60 | 1 <sup>m</sup> ,60                | 2 <sup>m</sup> ,75   | 3 ,40                | 2 ,90               | 2 <sup>m</sup> ,85  |

<sup>1</sup> Renseignements transmis par M. Perrier, ingénieur en chef du département des Bouches-du-Rhône.

Note de M. Camme, ingénieur en chef du département du Var, sur les crues de l'Argens <sup>1</sup>.

La rivière d'Argens est en général très-encaissée, et passe même dans des défilés très-étroits. Les crues ne font et n'ont jamais pu faire de grands ravages dans la partie supérieure de son cours. Après le Muy, en entrant dans la commune de Roquebrune après un défilé de 4 à 5 kilomètres de longueur, ce fleuve coule dans une plaine basse. Ses eaux surmontent tous les hivers les rives et amènent des inondations qui sont le plus souvent un bénéfice par le colmatage ; mais qui aussi peuvent, suivant les époques où elles arrivent, détruire les semences, et quelquefois, mais plus rarement, les récoltes.

Les hauteurs de l'Argens, au-dessus de l'étiage, ont été les suivantes, le 2 novembre 1862 :

|                                                         |                    |
|---------------------------------------------------------|--------------------|
| Au pont de Châteauvert, sur la route départementale     |                    |
| n° 5. . . . .                                           | 3 <sup>m</sup> ,60 |
| Au pont de Carcès, sur la route départementale n° 20. . |                    |
|                                                         | 6 <sup>m</sup> ,80 |
| Au pont d'Argens, sur la route impériale n° 97. . . . . |                    |
|                                                         | 5 <sup>m</sup> ,98 |
| Au pont avant le Muy, sur chemin vicinal du Muy à       |                    |
| Saint-Maxime . . . . .                                  | 7 <sup>m</sup> ,90 |
| Au pont de Roquebrune, sur le chemin vicinal de Saint-  |                    |
| Maxime à Roquebrune. . . . .                            | 4 <sup>m</sup> ,28 |

---

<sup>1</sup> Lettre particulière, datée de Draguignan, le 7 avril 1863.



## NOTE RECTIFICATIVE.

---

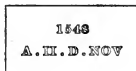
*En parlant de l'inondation du Rhône de 1548 (tome III, page 217) nous avons rapporté l'opinion émise par M. l'ingénieur en chef Bouvier qui, d'après une inscription murale existant à Villeneuve-lez-Avignon, avait évalué le niveau de cette ancienne crue à 0<sup>m</sup>,26 au-dessus de celle de 1856.*

*Il résulte d'une enquête officielle faite ultérieurement avec le plus grand soin, par M. Kleitz, ingénieur en chef du service des inondations du Rhône, que la crue de 1856, au contraire, a été supérieure à celle de 1548. Les motifs sur lesquels s'appuie ce savant ingénieur font l'objet de la dissertation suivante. Nous regrettons de ne l'avoir pas connue avant la publication de notre tome III, mais nous nous empressons de l'insérer ici, dans le but de rectifier une erreur importante.*

**Déductions à tirer des inscriptions trouvées à Villeneuve, relativement aux crues de 1548 et de 1674.**

M. Bouvier (*Mémoire sur le régime du Rhône, 1856*) a conclu d'une inscription murale existant sur une ancienne maison Cardinale, à Villeneuve-lez-Avignon, que la crue de 1548 est mon-

tée à 0<sup>m</sup>,26 plus haut que celle de 1836. Cette inscription se compose des indications suivantes :



En prenant des informations sur cette inscription, M. Olanier, conducteur des ponts et chaussées, a trouvé sur la même maison Cardinale, une autre pierre portant une inscription exactement semblable avec la date du 16 novembre 1674.

Dans les notes manuscrites du Musée Calvet, à Avignon, il est fait mention de deux grandes inondations survenues dans le mois de novembre des années 1548 et 1674 :

« 1548. — Il plut trois jours et quatre nuits consécutives à partir du 12 novembre. Le Rhône et la Durance débordèrent : les eaux du fleuve s'élevèrent jusqu'à la coquille des degrés de Saint-Nicolas, chapelle située sur le pont. »

« 1674. *Inondation du 12 novembre.* — Une grande partie de la ville demeure sous l'eau du 12 au 16 novembre. »

Dans les deux inscriptions de Villeneuve, les mois et les années correspondent donc à des inondations constatées dans les archives d'Avignon, et en traduisant la lettre *Δ* par *aquæ*, on est porté à les considérer comme destinées à repérer les niveaux de ces inondations. Mais cette interprétation n'est nullement certaine ; car, d'une part, il n'y a pas accord entre les inscriptions et les archives quant aux quantités des mois et, d'une autre part, il n'existe sur les pierres ni trait, ni autre marque pour fixer les niveaux atteints par les eaux.

Pendant l'inondation de 1548, la pluie étant tombée à partir du 12 novembre, il était impossible que le maximum de la crue eût lieu le 11, date de l'inscription de Villeneuve. En ce qui

concerne la crue de 1674, les archives lui assignent la date du 12 novembre et indiquent le 16 pour la fin de la submersion d'une partie de la ville. Ce n'était donc pas ce jour-là que l'inondation pouvait s'élever jusqu'à la pierre de Villeneuve, laquelle devrait marquer le niveau du maximum de la crue si elle était réellement un repère.

Les pierres qui portent ces inscriptions ont-elles été déplacées dans les réparations dont l'ancienne maison Cardinale a été l'objet depuis trois siècles? Cette question, à laquelle il est impossible de répondre d'une manière formelle, suffirait à jeter beaucoup d'incertitude sur les déductions qu'on en tirerait relativement aux hauteurs des deux inondations de 1548 et 1674.

Les informations prises et l'examen des lieux ont constaté que ces pierres occupent leur position actuelle depuis fort longtemps. Celle de 1674 fait partie, à la vérité, de maçonneries qui ont servi à boucher une petite porte à gauche de la grande porte en ogive. Mais ces maçonneries de remplissage sont très-anciennes.

Il semble donc probable que ces pierres sont demeurées à la même place depuis que les inscriptions y ont été gravées. Cependant on peut démontrer que la pierre de 1674, dans sa position actuelle, n'indique pas le niveau de la crue de cette année.

En effet, d'après le mémoire du Lycée publié en l'an X, à une époque où il existait des repères d'anciennes inondations qu'on ne retrouve plus, la crue de 1674 est restée extérieurement à la ville à 29 pouces 1/2 (0<sup>m</sup>,80) au-dessous de celle de 1755. — Celle-ci est encore nettement repérée à la maison de la Madone (sur le quai d'Avignon, à environ 200 mètres en amont du pont Saint-Bénézet), et elle a été dépassée de 0<sup>m</sup>,92 par la crue de 1856, laquelle a été ainsi de 1<sup>m</sup>,72 plus élevée que celle de 1674. — Le dessous de la pierre de Villeneuve, portant le millésime de 1674, est à 0<sup>m</sup>,06 au-dessus du niveau atteint par la crue de 1856. — Si l'inondation de 1674 avait seulement affleuré l'arête inférieure de la pierre, elle eût présenté, entre Villeneuve et Avignon, une dénivellation transversale plus forte de

1<sup>m</sup>,78 que celle qui a eu lieu en 1856, ce qui est évidemment impossible. — Quels que soient les changements survenus dans l'état des lieux, entre ces deux époques, il n'est pas admissible qu'à Villeneuve, la crue de 1674 ait dépassé celle de 1856 de 0<sup>m</sup>,06 et qu'elle lui ait été inférieure de 1<sup>m</sup>,72 à Avignon. — A moins de mettre à néant l'affirmation précise de la commission du Lycée de Vaucluse, on est donc obligé de reconnaître que la pierre dont il s'agit n'est pas un repère de l'inondation de 1674, ou qu'elle a été remontée d'au moins 1<sup>m</sup>,70 au-dessus de sa position primitive.

Dès que cette pierre ne peut servir à repérer la crue de 1674, celle qui porte, avec le millésime de 1548, une inscription semblable ne saurait mériter une grande confiance, soit pour sa signification, soit pour son maintien dans le même emplacement. Si l'inondation de 1548 avait seulement atteint le dessous de la pierre, elle eût dépassé, à Villeneuve, la crue de 1856 de 0<sup>m</sup>,16, et elle aurait été plus élevée d'environ 1<sup>m</sup>,00 que celle de 1755. Elle aurait ainsi fait énormément plus de ravages que toutes les autres, et il est difficile d'admettre que la tradition s'en fût effacée au point que la commission du Lycée de Vaucluse eût omis d'en parler et eût été amenée, par ses recherches, à affirmer que la crue de 1755 a été supérieure à toutes celles antérieures. Cette affirmation mérite, en vérité, plus de confiance qu'une pierre qui a pu être déplacée, dont la signification est incertaine, et qui ne porte aucune marque qu'on puisse considérer comme repérant exactement le niveau que les eaux auraient atteint.

Si l'on voulait se guider sur ce que la crue de 1548 a atteint, comme le disent les archives du Musée Calvet, la coquille de la chapelle Saint-Nicolas, on trouverait encore qu'elle est restée bien au-dessous de celle de 1856; car si la coquille (trompe dans l'angle qui soutient une partie de la chapelle) avait été entièrement noyée, jusqu'au sommet de l'intrados de tête, les eaux seraient restées à 1<sup>m</sup>,02 au dessous du niveau de 1856.

Les archives du Musée Calvet assignent une hauteur plus

grande à la crue du 26 août 1580 qu'à celle de 1548; car tandis que celle-ci s'élevait seulement jusqu'à la coquille de la chapelle Saint-Nicolas, la crue de 1580 « dépassait le mur (garde-corps) qui est au-dessus de cette coquille. » — Cette inondation aurait donc été encore plus désastreuse que celle de 1548. Cependant, il n'en est resté aucune trace entre Lyon et Avignon, et la commission du Lycée de Vaucluse, qui connaissait indubitablement cette crue par les archives du Musée Calvet, a déclaré, à une époque où les recherches sur les anciennes inondations étaient plus sûres qu'aujourd'hui, que l'inondation de 1755 avait dépassé notablement toutes celles connues.

En résumé, les dates inscrites sur les deux pierres de Villeneuve ne concordent pas, quant aux quantités du mois, avec celles que les archives du Musée Calvet assignent aux moments où les crues de 1548 et 1674 ont dû atteindre leurs hauteurs maxima. La signification de ces pierres, sur lesquelles il n'existe aucune ligne ni autre marque destinée à repérer le niveau exact d'une inondation, est incertaine, et en tous cas, elles ont pu être déplacées. Elles ne sont donc pas de nature à infirmer les déclarations formelles par lesquelles le Lycée de Vaucluse, dans son mémoire de l'an X, a placé la crue de 1755 au-dessus de toutes les crues antérieures.

D'après ce mémoire, la crue de 1755 s'est élevée à 29 pouces plus haut que celle de 1674, tandis que si cette inondation avait atteint l'inscription qui porte ce millésime, la différence eût été dans le sens inverse d'environ 1<sup>m</sup>,00.

Quant à l'inondation de 1548, il résulte des archives du Musée Calvet qu'elle a été dépassée par celle de 1580. Or, d'une part, il n'est resté aucune trace de ces deux inondations ni à Lyon, ni dans aucun autre endroit jusqu'à Avignon, et certainement elles auraient été générales si elles avaient dépassé, dans cette ville, celles de 1755, 1840 et 1856; d'une autre part, elles auraient causé des ravages tels que la tradition s'en fût conservée très-probablement.

En conséquence, on doit admettre que les inondations de 1548 et 1674 ont été inférieures à celles de 1753 qui a été dépassée, à Avignon, de 0<sup>m</sup>,76 en 1840 et de 0<sup>m</sup>,92 en 1856.

Lyon, le 30 décembre 1861.

*L'ingénieur en chef du service des inondations du Rhône,*

*Signé : KLEITZ.*

---

# TABLE DES MATIÈRES.

## PREMIÈRE PARTIE.

### HISTORIQUE DES INONDATIONS.

#### BASSIN DU RHIN.

##### CHAPITRE XXIX. — INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS. . . . .

Pages.  
3

Première mention des débordements du Rhin au IX<sup>e</sup> siècle. — Témoignage d'Eginhard. — Inondations de ce fleuve en 845 et 844. — Grandes pluies et débordements en 868, 886, 889 et 896. — Crues du Rhin, en 904 et 1012. — Inondation en Alsace et à Strasbourg, en 1198. — Crues de la Moselle, à Metz, en 1224, — du Rhin, en 1268, — du Rhin et de l'Ill, en 1270, — du Rhin, en 1275. — Extraits des *Annales de Colmar* sur l'intempérie des saisons et le débordement des eaux à la fin du XIII<sup>e</sup> et au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. — Submersion de la vallée du Ballon et de Guebwiller, en 1304. — Le débordement considéré comme la cause des inondations en Alsace dès le XV<sup>e</sup> siècle. — Grandes inondations en Lorraine, en 1314. — Famine et peste qui en résultent. — Crues de la Moselle et de la Seille, en 1333. — Inondations du Rhin, en 1343, — de la Moselle et de la Seille, en 1364, — de la Moselle, en 1373. — Crues du Rhin, à trois reprises différentes, en 1374. — Submersion de Strasbourg, en 1378. — Débordements du Rhin, en 1385, — en 1390. — Engoutissement de l'ancienne ville de Rhinau. — Destruction du village de Tiernheim, en 1394. — Crues de la Moselle, à Metz, en 1399, — en 1402, — du Rhin, en 1404. — Inondation en Alsace, en 1415. — Débordement de la Moselle et du Rhin, en 1421. — Ravages des eaux, à Strasbourg, en 1422, — en Alsace, en 1424. — Extraits des *Chroniques de Metz* sur les débordements de la Moselle de 1426 à 1453. — Inondations à Strasbourg, en 1453, — à Metz, en 1458, 1466, 1467, 1469. — Crues de l'Ill, à Mulhouse et Ensisheim, en 1470, — de l'Ill et de la Bruche, à Strasbourg, en 1480. — Déluge du Rhin. — Dommages causés par les eaux en Alsace et en Lorraine. — Crues de la Moselle en 1484, 1483, 1484, 1488. — Inondation du Rhin, en 1489. — Débâcle sur la

Moselle, en 1490. — Grande crue en 1494. — Inondation du Rhin, en 1496. — Débâcle à Metz, en 1497. — Intempéries et inondations dans le pays Messin de 1500 à 1523. — Récit circonstancié sur un débordement extraordinaire de la Moselle. — Inondations en Alsace en 1524, 1526, 1529, 1535. — Grandes crues du Rhin, en 1553, 1556 et 1566. — Ravages des eaux en Alsace et à Strasbourg, en 1569, 1570, 1574, 1580, 1584, 1587 et 1588. — Débordement de la Moselle, en 1595. — Submersion de Remiremont et d'Épinal.

CHAPITRE XXX. — INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS (suite). .

45

Crues du Rhin, en 1604 et 1647. — Débordements de la Moselle, en 1648 et 1649. — Inondations en Lorraine, en 1634. — Grandes eaux du Rhin, en 1637. — Hauteur extraordinaire de ce fleuve, en 1644. — Ravages causés par le Rhin et l'Ill, en Alsace, en 1649 et 1654. — Destruction de Daxland, en 1652. — exhaussement de la Meurthe, par suite d'une trombe d'eau, du côté de Sénonès, en 1654. — Pluies et débordements en Lorraine, en 1664 et 1668. — Crue de débâcle sur le Rhin, en 1670, — sur la Moselle en 1684. — Crues de l'Ill, en 1688 et 1689. — Hiver rigoureux de 1709. — Inondations du Rhin et de l'Ill, en 1714 et 1729, — de la Moselle, en 1734. — Grande crue du Rhin, en 1740. — Débordements en Alsace. — Submersion de Strasbourg. — Rupture de l'écluse et de la digue du lac du Ballon. — Ravages des eaux dans la vallée de Guehwiller. — Débordements en Lorraine. — Trombe d'eau à Sierck, sur la Moselle, en 1750. — Crues de l'Ill, à Mulhouse. — Inondations en Lorraine, en 1754, — en Alsace en 1755, — en Lorraine, en 1757. — Crue extraordinaire de la Moselle, à Saint-Avold. — Crue excessive du Rhin, en 1758. — Procès-verbaux du sieur Weiss, inspecteur des ponts et chaussées. — Dommages causés par cette inondation. — Débordement de la Meurthe et de la Vezouze. — Inondations de la Moselle et du Rhin, en 1764. — Orage désastreux à Remiremont, en 1770. — Grands débordements en Lorraine, en 1772, 1773 et 1775. — La Moselle et la Meurthe. — Inondations du Rhin, en 1778, — de l'Ill, aux environs de Mulhouse, — de la Moselle et de ses affluents. — *Déluge de la Saint-Crépin*, à Épinal; — ses effets à Pont-à-Mousson, Metz, Thionville. — Débordement de la Meurthe, à Nancy, — de la Vezouze, à Lunéville. — Observations de Locreux, ingénieur en chef de la Lorraine, sur les inondations de 1778, dans ces contrées. — Débordement de la Moselle et de la Meurthe, en 1782. — Pluies et inondations en Lorraine, en 1783. — Hiver rigoureux de 1784. — Rapports des Intendants d'Alsace et de Lorraine. — Débâcles du Rhin et de l'Ill, en 1789. — Détails sur les travaux des épis du Rhin. — Grande crue du Rhin, en 1794.

CHAPITRE XXXI. — INONDATIONS DU RHIN ET DE SES AFFLUENTS (suite). .

75

Inondations excessives en Alsace et en Lorraine en décembre 1804 et janvier 1802. — Extraits des correspondances publiées par



les journaux, — Huningue, — Strasbourg, — Colmar, — Epinal.  
 — Crue de l'Ill en 1805 et 1807. — Décrets des 44 novembre 1807 et 27 octobre 1808, relatifs à une organisation d'ensemble pour l'entretien et la conservation des digues du Rhin et la création d'une commission spéciale sous le nom de *Magistral du Rhin*. — Crues du Rhin en 1809. — Régime du fleuve à cette époque. — Hautes eaux du Rhin en 1811, 1812, 1813, 1815, 1816, 1817, 1819. — Grande inondation, en Alsace et en Lorraine, en 1824. — Relation des désastres. — Fortes crues du Rhin en 1825, 1826, 1827, 1829, 1834. — Débordement de la Moselle. — Inondations de l'Ill et de la Bruche, à Strasbourg, en 1833. — Crue extraordinaire de la Moselle. — Grosses eaux du Rhin en 1836 et 1837. — Inondations en Alsace et en Lorraine en 1844. — Crues du Rhin en 1845, 1846, 1847, 1849, 1850, — de la Moselle. — Débordement du Rhin en 1854. — Inondations extraordinaires causées par ce fleuve et l'Ill en 1852. — Dépêches du préfet du Bas-Rhin et de l'ingénieur en chef. — Extraits des feuilles publiques sur leurs ravages. — Appréciation des effets de la crue du Rhin par M. l'ingénieur en chef Coumes. — Études pour prévenir le retour d'une pareille catastrophe. — Débordement de la Moselle. — Crues du Rhin en 1853, — de l'Ill en 1856. — Débordements en Lorraine en 1859. — Forte crue du Rhin. — Inondation de l'Ill à Mulhouse et crue du Rhin en 1860. — Débordements en Alsace et en Lorraine en décembre 1860 et en janvier 1861. — Solution de la question touchant les remèdes contre les inondations du Rhin. — Résumé des mesures adoptées.

## BASSINS SECONDAIRES.

### CHAPITRE XXXII. — INONDATIONS DANS LES BASSINS DÉPENDANTS DE LA MER DU NORD ET DE LA MANCHE.

429

**La Meuse.** — LA SAMBRE. — LA GRANDE ET LA PETITE HELPE.  
 — Inondations à Liège, en 858. — Débordements de la Meuse ou de ses affluents en 1118, 1068, 1112, 1225, 1230, 1237. — Submersion de Verdun, en 1316 et 1302. — Forte crue de la Meuse, en 1333. — Inondations à Liège, en 1473, 1544, 1560, 1574. — Grandes crues de la Meuse, en 1639, 1697, 1734, 1740, 1758, 1774, 1781. — Hauteurs extraordinaires des eaux de ce fleuve, en 1811, 1836, 1840, 1841, 1845, 1846, 1850, 1854, 1861, 1862. — Observations de M. l'ingénieur en chef de Mardigny sur les effets des inondations de la Meuse. — Son régime en France. — L'Escaut. — LA SAMBRE. — LA LYS ET AFFLUENTS DE CES RIVIÈRES. — L'An. — La Liège. — La Canche. — L'Authie. — Ancienne situation des contrées du Nord par rapport aux eaux. — Inondations permanentes. — Travaux de dessèchement, d'endigement et de canalisation. — Débordement de la mer, en Flandre, en 1134, 1178 et 1214. — Inondations de l'Escaut à Valenciennes et à Tournay, en 1214, 1353, 1365, 1407, 1443, 1533, 1571, 1573. — Submersion de

la Flandre en 1515, 1530, 1570. — Grande crue de l'Escaut, en 1609. — Débordement à Valenciennes, en 1625. — Ravages incessants dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois, par les inondations, durant le XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment en 1747, 1748, 1751, 1752, 1754, 1760, 1764, 1772, 1784. — Projets d'ouvrages pour remédier aux inondations de l'Escaut. — Détails sur les dessèchements entrepris à cette époque dans ces contrées. — Travaux d'améliorations exécutés depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. — Grandes crues de l'Escaut et de ses affluents en 1839, 1841, 1850, 1852, 1853, 1854, 1855, 1860, 1861, 1862. — Inondation de la Liane, en 1857. — **La Somme.** — **La Celle.** — Inondations extraordinaires à Amiens en 1615, 1635 et 1658. — Relation contemporaine. — Régime de la Somme, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, d'après une lettre de Colbert. — Grande crue de débâcle, en 1716. — Submersion d'Amiens, en 1718. — Pertes causées en Picardie, par les inondations, en 1784. — Débordement de la Somme à Amiens. — Dommages aux environs d'Abbeville, en 1799. — Fortes crues en 1820, 1823, 1840, 1841, 1850. — Hauteurs des eaux. — **La Bresle.** — **Rivière de Fécamp.** — **RUISSEAUX DE VALMONT ET DE GAUZEVILLE.** — Inondations à Aumale en 1635, 1757 et 1770. — Inondation de la vallée de Fécamp, en 1824 et 1842. — **La Touque.** — **La Dives.** — **L'Orne.** — **La Sée.** — **La Divette.** — **La Vire.** — Dommages causés par les débordements de la Touque, de la Dives et de l'Orne, en 1784. — Rapport de l'intendant de la généralité d'Alençon. — Crues de l'Orne à Caen, en 1802 et 1806. — Crue de la Vire, à Saint-Lô, en 1843. — De la Touque, à Pont-l'Évêque, en 1845. — Inondations de la Divette, à Cherbourg, en 1846. — Crues de l'Orne, en 1852 et 1859, — de la Touque, à Pont-l'Évêque, en 1856 et 1859, — des vallées de la Dives et de la Sée, en 1860. — Submersion de Caen et de Pont-l'Évêque, en 1861. — Observations de M. l'ingénieur en chef Olivier, sur les crues de l'Orne.

CHAPITRE XXXIII. — INONDATIONS DANS LES BASSINS DÉPENDANTS DE L'Océan. . . . .

485

**La Vilaine.** — **L'Ille.** — Inondation entre Rennes et Messac, en 1783. — Arrêt du Parlement de Bretagne s'y rapportant. — Débordement de la Vilaine, à Rennes, en 1809 et 1859. — Observations de M. l'ingénieur en chef Bancelin sur les crues de la Vilaine. — **Le Lay.** — **La Sèvre-Niortaise.** — **L'Auyss.** — **La Vienne.** — Situation ancienne des contrées que traversent ces rivières. — Submersion générale. — Travaux de dessèchement des marais. — Rupture des digues des marais de Vix et Maillezais, en 1791. — Grande crue de la Sèvre, en 1859. — Observations de M. l'ingénieur en chef Deglaude, sur le régime de cette rivière. — **La Charente.** — **La Tardouère.** — **La Boutonne.** — **Le Né.** — Grandes crues de la Charente, en 1740, 1747 et 1783. — Détails contemporains. — Forte crue en 1804. — Inondation en 1859. — Ses effets à Angoulême, — Civray, — Aigre, — Savigné. — Submersion de la Rochefoucauld par la Tardouère. — **L'Adour.** — **L'Arros.** — **La Douze.** — **La Mi-**

DOUZE. — LES GAVES DE PAU ET D'OLERON. — LA BIDOUZE. — LA NIVE. — Arrêts du conseil de 1722, 1725 et 1733, relatifs à l'Adour et autres rivières. — Inondation extraordinaire en 1770. Dommages qu'elle cause à Dax. — Fortes crues en 1772 et 1793. — Observations sur le régime de l'Adour et de ses affluents. — Débordement des eaux dans ces contrées, en 1801, 1807, 1827, 1836, 1843, 1844, 1850, 1855, 1856, 1857, 1862 et 1863. — Détails et hauteurs des eaux.

CHAPITRE XXXIV. — INONDATIONS DANS LES BASSINS DÉPENDANTS DE LA MÉDITERRANÉE . . . . .

218

**Le Tech.** — **La Tet.** — **L'Agly.** — Simultanéité des crues de ces rivières. — Destruction du monastère de Saint-André d'Exalada, en 878. — Pont de la route d'Espagne, à Perpignan, emporté en 1264, 1424 et 1553. — Grand débordement de ces trois rivières, en 1763. — Relation contemporaine. — Crues du Tet, en 1737 et 1777. — Inondation désastreuse dans le Roussillon, en 1784. — Ravages des eaux, à Perpignan et dans le département des Pyrénées-Orientales, en 1842 et 1843. — **L'Aude.** — Situation de ce bassin dans les temps anciens. — Vaste marécage entre Marseilllette et Narbonne. — Moyens employés pour l'écoulement des eaux. — Lettres de Charles VII, de 1455. — Le pont vieux de Carcassonne emporté en 1436 et 1559. — Grande crue de l'Aude, en 1583. — Changement de direction du cours de cette rivière. — Plus haute crue connue en 1820. — Débordement général des rivières, en 1843. — Inondations en 1858 et 1862. — **L'Orb.** — **L'Hérault.** — **Le Lez.** — Inondations du Lez, à Montpellier, en 1354 et 1374. — Lettres de Louis XI, de 1484. — Crues de cette rivière, en 1622, 1692, 1694, 1595, 1706, 1715, 1718, 1733, 1729. — Inondation extraordinaire de l'Hérault, en 1766. — Ses effets à Agde. — Grande crue en 1795. — Cotes des crues du Lez, en 1810; de l'Orb, en 1825; du Lez, en 1852; de l'Hérault, en 1857, 1858, 1860 et 1864. — Principaux détails sur le débordement des eaux dans le département de l'Hérault, dans ces derniers temps. — **Le Vidourle.** — **Le Vistre.** — Dessèchement des marais du Bas-Languedoc au XVIII<sup>e</sup> siècle. — Renseignements de l'ingénieur en chef Pitot, de l'Académie des sciences, sur l'état de ces contrées, en 1740. — Grandes crues du Vidourle, en 1723, 1739 et 1740. — Hauteurs des eaux de cette rivière, en 1811, 1824, 1832, 1858 et 1862. — Détails sur ces inondations. — **L'Arc.** — **L'Huveaune.** — **L'Argens.** — **Le Var.** — Fâcheuse situation de la Provence, par rapport aux eaux. — Dommages incessants causés par les torrents. — Les bassins de l'Argens et du Var dévastés, en 1654. — Effets désastreux des défrichements et des débordements. — Grandes crues des rivières des côtes de Provence, en 1842, 1846, 1857, 1858, 1860 et 1862.

## DEUXIÈME PARTIE.

## DOCUMENTS ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

## BASSIN DU RHIN.

| <u>Pièces.</u>                                                                                                                                                                                                                                          | <u>Pages.</u> |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <u>289. Extraits des procès-verbaux relatifs à l'inondation du Rhin en 1758. . . . .</u>                                                                                                                                                                | <u>III</u>    |
| <u>290. Extraits des rapports du subdélégué de Wissembourg sur l'inondation du Rhin en 1778. . . . .</u>                                                                                                                                                | <u>VI</u>     |
| <u>291. Lettres de M. de Chaumont de la Galaisière, intendant d'Alsace, à M. de Calonne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1784. . . . .</u>                                                                                                   | <u>VIII</u>   |
| <u>292. État des villes et communautés du département d'Alsace qui ont essuyé des dommages par la fonte des neiges et les inondations en 1784. . . . .</u>                                                                                              | <u>XII</u>    |
| <u>293. Lettres de M. de la Porte de Meslay, Intendant de la Lorraine et du Barrois, à M. de Calonne, Contrôleur-général sur les inondations de 1784. . . . .</u>                                                                                       | <u>XV</u>     |
| <u>294. État général, par subdélégation, des pertes tant particulières que publiques occasionnées en Lorraine et Barrois, par la rigueur de l'hiver de 1783 à 1784, et les inondations causées par la fonte des neiges. . . . .</u>                     | <u>XIX</u>    |
| <u>295. Lettre de M. Depont, Intendant de Metz, datée du 27 mai 1784, à M. de Calonne, Contrôleur-général. . . . .</u>                                                                                                                                  | <u>XX</u>     |
| <u>296. Extrait du décret du 14 novembre 1807, contenant règlement pour l'entretien et la surveillance des rives du Rhin . . . . .</u>                                                                                                                  | <u>XXII</u>   |
| <u>297. Extrait du décret du 27 octobre 1808, portant création d'une Commission sous le nom de MAGISTRAT DU RHIN. . . . .</u>                                                                                                                           | <u>XXVI</u>   |
| <u>298. Tableau synoptique des hauteurs maxima des grandes crues du Rhin et de ses affluents français, de 1641 à 1861. . . . .</u>                                                                                                                      | <u>XXVIII</u> |
| <u>299. Extrait d'un Mémoire sur la rectification du cours du Rhin depuis son débouché de la Suisse jusqu'à son entrée dans le grand-duché de Darmstadt, par F. G. Tuila, colonel, directeur des ponts et chaussées du grand-duché de Bade. . . . .</u> | <u>XXX</u>    |
| <u>300. Résumé des dépenses des travaux du Rhin de 1791 à 1860. . . . .</u>                                                                                                                                                                             | <u>LIII</u>   |

**BASSINS SECONDAIRES.**

| Pièces.                                                                                                                                                                                               | Pages.  |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| 301. Hauteurs au-dessus de l'étiage de différentes crues de la Haute-Meuse, antérieurement à 1856. . . . .                                                                                            | LXV     |
| 302. Hauteurs des crues de la Meuse, de 1833 à 1856, ayant atteint ou dépassé 2 <sup>m</sup> au pont Chaussée, à Verdun. . . . .                                                                      | LXVI    |
| 303. Notice sur l'établissement d'un service de correspondance pour l'aunonce des crues de la Haute-Meuse. . . . .                                                                                    | LXVI    |
| 304. Extraits des arrêtés du Conseil portant exemption d'impôts pour cause d'inondations, de 1731 à 1760. . . . .                                                                                     | LXXIII  |
| 305. Mémoire pour les États du Cambrésis, concernant les dégâts causés par les grêles et les crues d'eaux arrivées en cette province, en l'année 1748. . . . .                                        | LXIX    |
| 306. Relation d'inondations causées par les rivières du Cojeul et du Crin-ehon, en 1748. . . . .                                                                                                      | LXXI    |
| 307. Mémoire sur les ouvrages proposés dans le lit de l'Escaut, en 1748. . . . .                                                                                                                      | LXXIV   |
| 308. Pertes et dommages causés par les inondations de l'Escaut, de 1751 à 1772. . . . .                                                                                                               | LXXXIV  |
| 309. Plaintes et requêtes des habitants riverains de l'Escaut et de la Lys, sur les inondations de ces rivières, adressées aux intendants, de 1751 à 1772. . . . .                                    | XCX     |
| 310. Ordonnance de l'intendant de Flandre, du 23 décembre 1752, prescrivant les mesures à prendre, sur la rivière de l'Escaut, dans les crues extraordinaires. . . . .                                | CVI     |
| 311. Arrêt du Conseil, du 7 mars 1752, relatif au rétablissement de la navigation sur les rivières de Flandre, Hainaut et Artois. . . . .                                                             | CVII    |
| 312. Lettre de M. Blair de Boisement, Intendant du Hainaut, à M. Bertin, Contrôleur-général, datée de Valenciennes, le 29 janvier 1760. . . . .                                                       | CX      |
| 313. Lettres de M. Esmangard, Intendant de Flandre et d'Artois, à M. de Caionne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1764. . . . .                                                             | CXII    |
| 314. Lettres de M. Sénac de Melthan, Intendant du Hainaut et du Cambrésis, à M. de Caionne, Contrôleur-général, sur les inondations de 1764. . . . .                                                  | CXV     |
| 315. Extrait d'un arrêt du conseil d'Etat, du 9 février 1764, concernant les travaux de dessèchement, le rétablissement de la navigation et l'écoulement des eaux du Calaisis et de l'Artois. . . . . | CXVIII  |
| 316. Sommaire des pièces conservées aux archives départementales du Nord et du Pas-de-Calais, relatives aux inondations ou s'y rattachant. . . . .                                                    | CXIX    |
| 317. Note de M. Lermoyez, ingénieur des ponts et chaussées, à Cambrai, sur le régime et les crues de l'Escaut. . . . .                                                                                | CXXVII  |
| 318. Note de M. Bertin, ingénieur des ponts et chaussées, à Donai, sur le régime et les crues de la Scarpe. . . . .                                                                                   | CXXX    |
| 319. Note de M. Menche de Loisine, ingénieur des ponts et chaussées, à Lille, sur le régime et les crues de la Lys. . . . .                                                                           | CXXXIII |

| Pièces.                                                                                                                                                                                                                                                             | Pages.  |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| 320. Lettres de M. D'Agay de Mutigney, Intendant de la généralité d'Amiens, à M. de Calonne, Contrôleur-général, sur les Inondations de 1784. . . . .                                                                                                               | CXXXV   |
| 321. État des pertes causées par les inondations survenues dans la Généralité de Picardie à la fin du mois de février 1784. . . . .                                                                                                                                 | CXXXIX  |
| 322. Supplique adressée aux administrateurs du directoire du district de Fontenay, par les Intéressés au dessèchement des marais de Vix et Maillezais, datée du 5 février 1791. . . . .                                                                             | CXLIV   |
| 323. Arrêt du conseil du 20 septembre 1775, qui ordonne l'exécution d'ouvrages pour rendre la rivière de la Charente navigable, depuis Civray jusqu'à Angoulême, et en perfectionner la navigation depuis Angoulême jusqu'à Cognac. . . . .                         | CXLV    |
| 324. Arrêt du conseil, du 12 juin 1725, qui ordonne une imposition annuelle de 4,000 liv. sur les pays de Marsan, Tursan et Gabardan, pour concourir au perfectionnement des routes de Bayonne à Bordeaux, à Auch et à Toulouse, dans la généralité d'Auch. . . . . | CXLVII  |
| 325. Arrêt du conseil, du 13 janvier 1735, qui ordonne l'exécution des anciens statuts, réglemens et ordonnances concernant la navigation des rivières navigables de la généralité d'Auch et département de Pau. . . . .                                            | CXLVIII |
| 326. Inondation de l'Adour, à Dax et à Aire, en avril 1770. . . . .                                                                                                                                                                                                 | CLI     |
| 327. Hauteur des crues de l'Adour, de la Nive et de la Bidouze, le 16 juin 1856. . . . .                                                                                                                                                                            | GLIII   |
| 328. Arrêt du conseil, du 13 mars 1717, portant nomination d'un Ingénieur dans le Roussillon. . . . .                                                                                                                                                               | CLIV    |
| 329. Lettre de M. Raymond de Saint-Sauveur, intendant de Perpignan et Roussillon, à M. de Calonne, contrôleur général, datée de Perpignan, le 30 mars 1784. . . . .                                                                                                 | CLV     |
| 330. Lettres de Charles VII, du 10 octobre 1455, pour l'entretien des ponts et chaussées de la rivière d'Aude. . . . .                                                                                                                                              | CLVII   |
| 331. Actes relatifs aux inondations des rivières du Vidourle et du Vistre, à Aigues-Mortes et salins de Peccais, en 1739. . . . .                                                                                                                                   | CLX     |
| 332. Hauteurs des crues de l'Huveaune aux principaux points de son cours. . . . .                                                                                                                                                                                   | CLXVIII |
| 333. Note de M. de Tournadre, ingénieur de l'arrondissement d'Aix, sur les crues de l'Arc. . . . .                                                                                                                                                                  | CLXIX   |
| 334. Note de M. Camme, ingénieur en chef du département du Var, sur les crues de l'Argens. . . . .                                                                                                                                                                  | CLXX    |
| NOTE RECTIFICATIVE. — Déductions à tirer des inscriptions trouvées à Villeneuve relativement aux crues de 1548 et de 1674. . . . .                                                                                                                                  | CLXXI   |

FIN DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.

